Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL

Gaston et Bayard. (de Belloy.)

Les Druides.

Les artistes. (Collin Harleville.)

Les Séducteurs. (Le Mis de Sievre.)

Robert chef de brigands. (La martellière)

La maison de l'oncle (Picyre.)

GASTON
ET
BAÏARD,
TRAGÉDIE.

Par M. DE BELLOY,

CITOYEN DE CALAIS;

SUIVIE DE NOTES HISTORIQUES.

Manibus dabo Lilia plenis....
His saltem accumulem donis, & fungar inani
Munere. Virgile.

Le prix est de 36 sols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

PQ
1957
B33 G3
1770

769197

AVIS.

Les Notes Hiſtoriques qui accompagnent cette Tragédie, & qui contiennent tout ce qu'il y a eu de remarquable dans la vie de Gaſton de Foix & dans celle du Chevalier Baïard, vont offrir au Public une ſuite aſſez étendue d'objets intéreſſans; mais elles ont beaucoup augmenté les frais d'impreſſion. Il n'eſt pas poſſible au Libraire de donner cette Pièce au même prix que celles qui ne ſont ſuivies d'aucun autre Ouvrage. La Tragédie de Gabrielle de Vergy, *qui eſt actuellement ſous preſſe, n'aura point de Notes, & ſera miſe au prix ordinaire de 30 ſols. On imprimera*

ſéparément trois Mémoires Hiſtoriques très-importans. Le premier, ſur Euſtache de Saint-Pierre : le ſecond, ſur la Maiſon de Coucy : le troiſième, ſur la véritable aventure de la Dame de Faïel & de ſon Amant. Ces trois Mémoires ſont remplis de recherches curieuſes & de découvertes toutes nouvelles. Ils ſeront ſuivis de quelques autres Ouvrages de Littérature : & le tout formera un Volume aſſez conſidérable.

On réimprimera auſſi dans le même format, in-8°, la Tragédie de Zelmire, *pour contenter les perſonnes qui deſirent faire un Recueil des Œuvres de l'Auteur. Les premières Editions de cette Pièce, qui étaient in-12, ſe*

trouvant épuiſées, une nouvelle devient néceſſaire; d'autant plus que l'Auteur, éclairé par les avis du Public, n'a ceſſé, malgré le ſuccès de cette Tragédie, de la perfectionner autant qu'il lui a été poſſible. Il y a changé plus de 300 Vers, depuis les Editions de 1762. Il a refait la moitié du quatrième Acte, & le déguiſement de Polidore eſt ſupprimé. La nouvelle Edition ſera conforme à la dernière repréſentation qui a été donnée de Zelmire *en 1767.*

On a ſuivi, en imprimant Gaſton & Baïard, *la méthode que M. de Voltaire a adoptée dans les derniers Tômes de ſon Edition de Genève. On a indiqué par des tirets — les*

pauſes, & ces changemens de ton ſubits & imprévus, qui ſont également néceſſaires pour bien repréſenter ou pour bien lire une Pièce de Théâtre. On n'a employé les points .... que pour leur véritable deſtination, qui a toujours été de marquer les ſens ſuſpendus, les phraſes qu'on n'achève pas.

PRÉFACE.

LA Nation aime qu'on lui retrace ſes Grands-Hommes : & j'ai éprouvé que la douce ſatisfaction dont elle eſt pénétrée en voyant leurs portraits, la rend moins difficile ſur les talens du Peintre. L'accueil ſans exemple dont elle a honoré le Siége de Calais, m'a impoſé la loi de conſacrer mes travaux à un genre adopté avec une prédilection ſi marquée. Mais je puis dire qu'on m'a fait un devoir, du premier de mes plaiſirs. Quel ſerait mon bonheur, ſi l'Amour de la Patrie, cette Paſſion ſublime, qui a donné tant de Héros à la France, pouvait élever aſſez mon ame pour leur donner un Poëte digne de les célébrer !

Objet moral de cette Tragédie.

Après avoir tracé, dans les actions & les ſentimens d'Euſtache de Saint-Pierre, les devoirs généraux du Citoyen ; j'offre ici à nos jeunes Militaires leurs modèles particuliers, dans deux Héros que j'eſſaye de faire revivre ſur la Scène, & qu'il ſerait bien glorieux de faire revivre dans nos Camps.

Gaſton de Foix, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, étoit né Général, comme Homère était né Poëte. Il fut un Guerrier conſommé dès qu'il entra dans la carrière. Il moiſſonna plus de lauriers en deux campagnes, que de très-grands

Généraux n'en ont cueilli pendant le cours d'une longue vie. Sa jeuneſſe, ſes vertus, ſes talens & ſes graces en avaient fait l'Idole de la Nation. On le ſurnomma l'*Achille Français*, parce qu'il était, comme le Héros Grec, *le plus beau & le plus brave Guerrier de l'Armée.* Quel modèle attachant qu'un jeune Prince dans ſa vingt-deuxième année, poſſédant toutes les qualités des vieux Capitaines; & à qui on n'a jamais pu rien reprocher dans toute ſa vie, que l'excès de courage qui la lui a fait perdre!

Baïard, ſurnommé l'Hercule de la France, combattait ſous le jeune Gaſton; & quoique fameux par de longs ſervices, il ne dédaignait pas d'obéir à un Général, dont il comptait les talens plutôt que les années. Baïard qui, né pour commander, n'eut jamais de commandement qu'à Ferrare & à Mézières, eſt un exemple capable d'impoſer à tant de Guerriers du ſecond rang, à qui l'obéiſſance paraît un fardeau honteux. Puiſſent la franchiſe, le déſintéreſſement, la bravoure incroyable, l'ame ſimple & ſublime du Chevalier *ſans peur & ſans reproche*, faire aimer nos anciennes mœurs, & en ramener quelques traces!

Réflexions ſur les Déſerteurs.

Afin que tous les ordres du Militaire trouvent dans cette Tragédie des objets intéreſſans pour eux, j'y fais paraître un ſimple Soldat; qui n'eſt pas cependant un Perſonnage épiſodique, car il forme le nœud & le dénoûment de la Pièce. Je ſouhaite que nos braves Grenadiers reconnaiſſent en lui leur ame héroïque. Il a des remords qui

ne ſont pas faits pour eux, mais que j'ai vus dans le Pays Étranger au fond du cœur de tous nos Soldats expatriés. Je n'en ai pas rencontré un ſeul, qui ne pleurât ſon erreur & ſa folie. Tous s'étaient imaginé que la fortune les attendait hors de leur Pays ; tous y avaient trouvé le malheur. Eſſuyer en Allemagne les duretés aviliſſantes d'un ſervice incompatible avec la nobleſſe du Génie Français ; languir en Hollande dans la misère qu'une politique adroite y fait ſouffrir à nos Déſerteurs, afin de les contraindre à s'engager pour Batavia : voilà quelle eſt la perſpective de nos Soldats qui renoncent à leur Patrie. La légéreté Françaiſe devrait bien être corrigée par le châtiment qu'elle reçoit chez les Nations Étrangères ; qui, loin de profiter d'une inconſtance à laquelle elles doivent tant de Soldats, ſemblent être les premières à venger la France de l'infidélité de ſes Enfans. Il y a peu de jours où l'on n'entende parler dans les Villes Pruſſiennes, de quelque Soldat Français que le déſeſpoir a réduit à ſe ſervir de ſes armes pour ſe donner la mort.

Je n'ai point placé mon Déſerteur dans cette affreuſe ſituation : je ne lui ai donné que le ſentiment qui les déſole tous, ce ſouvenir perſécuteur, ce regret continuel du lieu de ſa naiſſance ; ſupplice que l'on ne connaît qu'au moment où on l'endure. C'eſt lorſqu'on ne voit plus ſa Patrie, qu'on ſent toute la force de ces nœuds intérieurs qui nous attachent à elle malgré nous : comme on ne ſent tout le prix de la ſanté, que dans l'inſtant où on l'a perduë.

Sujet Hiſtorique.

Quant au plan que j'ai ſuivi pour la conduite de mon Sujet, je rappellerai d'abord ce que Racine a dit en parlant de Mithridate : *Il n'y a guères d'actions éclatantes dans la vie de ce Prince, qui n'aient trouvé place dans ma Tragédie :* & je dirai la même choſe de Baïard. J'ai fondu, en quelque ſorte, toute l'hiſtoire de ce Héros dans l'évènement de la Conſpiration de Breſſe ; qui eſt la ſeule époque de ſa vie, capable de ſoûtenir un intérêt Dramatique. On verra dans mes notes, le détail de tous les faits, que j'ai ſouvent dénaturés pour les plier aux règles du Théâtre.

Les exploits de Gaſton aïant tous été raſſemblés dans un court eſpace de tems, j'ai eu moins de peine à les réunir dans ma Tragédie. Je me ſuis beaucoup ſervi d'un morceau d'hiſtoire excellent, ouvrage de la jeuneſſe de M. Gaillard ; qui nous a donné depuis, cette belle Vie de François I, également eſtimée des Savans, des Philoſophes & des Gens de goût. Le morceau détaché ſur Gaſton de Foix eſt très-court, mais plein de feu, d'énergie & de tableaux frappans. L'Auteur ſemble, par la rapidité de ſon ſtyle, exprimer celle des exploits de ſon Héros.

On me demandera peut-être pourquoi j'ai pris deux Héros à la fois? Je répondrai d'abord ; liſez la Pièce, & voyez s'ils ſe nuiſent l'un à l'autre, ſi l'intérêt eſt trop partagé, s'il eſt affaibli ; & alors vous me condamnerez. Je demanderai enſuite à mon tour, s'il n'y a pas deux Héros dans beaucoup

de Tragédies ? Si dans celle de Cinna, par exemple, Auguſte n'eſt pas autant le Héros de la Pièce que Cinna ? Si Corneille aïant intitulé ſa Pièce tantôt Cinna, tantôt Auguſte, aurait mal fait de l'intituler tout d'un coup Auguſte & Cinna ? D'ailleurs la critique qu'on pourra me faire ſur le titre, ne réuſſira guères aujourd'hui : nous nous ſommes accoutumés à imiter les Anciens, en ceſſant de nous aſſujettir à donner toujours à une Pièce, le nom d'un ſeul Perſonnage. *Atrée & Thieſte, Rhadamiſte & Zénobie, Octave & le jeune Pompée, les Frères Ennemis, les Scythes*, &c. Voilà aſſez d'autorités.

Le fond de l'intrigue de ma Tragédie, eſt la Conjuration de Breſſe, qui eut pour Chef le Comte Avogare, & dont l'objet était de perdre entièrement l'Armée Françaiſe. Breſſe, l'une des plus grandes Villes d'Italie, était ſur les derrières de cette Armée : Avogare fit ſoulever les Habitans, & introduiſit dans la Ville l'Armée Vénitienne, qui par ce moyen enfermait de toutes parts les Français, attaqués en tête par les Romains & les Eſpagnols. J'ai cru devoir ſuppoſer au Comte Avogare un motif de vengeance plus fort & plus vraiſemblable à nos yeux, que celui qui le porta réellement à cette cruelle trahiſon. Un Italien que les Français protégeaient, avait inſulté le fils d'Avogare ; j'ai feint que ce fils avait été tué par les Français mêmes, & que ſa mort anéantiſſait ſa Maiſon. On ſait combien les Seigneurs Italiens ſont jaloux de leur nom ; on ſait d'ailleurs que, dans ce ſiècle, ils usèrent entr'eux, & plus encore envers la Nation Françaiſe,

d'un rafinement de perfidie & de cruauté, qui nous fait croire aujourd'hui même, que la vengeance eſt plus ingénieuſe & plus implacable en Italie que dans tous les autres climats de l'Europe. La candeur Françaiſe était toujours trompée, & dédaignait ſouvent de punir. La force, qui ſe croit ſûre de vaincre, pardonne la ruſe à la faibleſſe.

J'ai donné au Comte Avogare un complice que j'ai intéreſſé à l'action, & non pas un de ces froids Confidens inconnus aux Grecs, & dont Paris commence à ſe laſſer. Les deux Traîtres contraſtent avec les deux Héros. On verra d'ailleurs, dans le cinquiéme Acte, que le ſecond Conſpirateur m'était abſolument néceſſaire. Je me ſuis permis de prêter à ces deux fourbes pluſieurs traits de noirceur & de ſcélérateſſe, que j'ai empruntés de quelques autres Conſpirations, & ſingulièrement l'horrible projet de la Conſpiration des Poudres : projet dont le ſuccès devait paraître d'autant plus infaillible en 1512, que c'était le moment de l'invention de la Mine, & que les Français ignoraient encore ce ſecret infernal.

Nouveautés dans le Sujet.

Quoique les ſujets de Conſpirations ſoient un peu uſés au Théâtre, j'eſpère qu'on trouvera celui-ci traité d'une manière aſſez nouvelle. Les deux Scènes du Comte Avogare avec ſa fille, ſont les ſeules dont le fond puiſſe avoir quelque reſſemblance avec des Scènes connues : mais je les crois abſolument neuves par les détails ; ſur-tout

celle du quatrième Acte, dans laquelle, si je ne me trompe, les passions sont plus véhémentes que dans tout le reste de la Pièce. D'un autre côté, comme l'objet des Conjurés était de détruire une Armée entière, leur plan exigeait des moyens tout différens de ceux qu'on a vus jusqu'à présent sur notre Théâtre ; & il favorisait les détails militaires que le sujet m'offrait d'ailleurs.

L'exposition même de ma Tragédie devait être d'une forme nouvelle : car pour placer le spectateur dans le cours de l'action que j'allais lui développer, il était indispensable de mettre sous ses yeux un tableau politique de l'Europe, & un court exposé du sujet de la guerre que la France soutenait en Italie. Mais pour que ce détail ne fût pas froid, j'ai voulu en faire une partie de l'action même. La Scène où le Duc d'Urbin entreprend de gagner Baïard, offre dans les propositions du Duc & dans les réponses du Chevalier, l'explication des intérêts des Princes & la peinture de leurs caractères. Je ne sçais si cet artifice paraîtra heureux.

Je préviendrai encore mes Lecteurs que mon cinquième Acte est entièrement dans le goût des Grecs. Le Vieillard que j'y fais paraître pour la première fois, mais qui a agi pendant toute la Pièce, ressemble beaucoup au Berger de l'Œdipe de Sophocle. De même, le Spectacle que j'ai osé hazarder en représentant, durant un Acte entier, Baïard étendu sur une espèce de lit, est imité de la Phèdre d'Euripide. Je n'aurais pas eu la hardiesse de concevoir seulement ce projet, dans le tems où notre Théâtre était couvert de Specta-

teurs : mais aujourd'hui il nous eſt permis de donner à la repréſentation toute la vérité de la Tragédie antique : & puiſque l'on apporte Tancrède ſur un lit, pourquoi n'y verroit-on pas Baïard ? Au reſte, ſi des gens difficiles voulaient abſolument le voir ſur un fauteuil, on ſent bien qu'il ne faudrait pas un effort de génie pour les contenter.

Genre de cette Tragédie.

Le genre de cette Tragédie eſt le genre Héroïque, ſi divinement traité par Corneille, & dont on trouve chez les Anciens plus d'exemples, qu'on ne le croit communément. Il eſt vrai que, chez les Anciens, l'Admiration eſt toujours ſi fortement excitée qu'elle va juſqu'aux larmes : elle eſt d'ailleurs toujours accompagnée & ſuivie des grands mouvemens de la Terreur. On a reproché à Corneille de s'être trop ſouvent contenté d'inſpirer à l'ame une Admiration tranquile ; mais cela ne lui eſt jamais arrivé dans ſes bonnes Piéces : il y a toujours porté ce ſentiment juſqu'à l'enthouſiaſme ; & il a ſu, mieux encore que les Anciens, arracher ces larmes ſublimes, les plus délicieuſes que l'Homme puiſſe répandre. Je n'excuſerai pas ſi facilement ce grand Poëte, d'avoir mêlé à l'Admiration une Terreur trop faible ; de n'avoir point placé ſes Héros, Nicomède, par exemple, & Sertorius, dans un péril aſſez imminent, aſſez préſent aux yeux du Spectateur, pour produire cet intérêt vif que la Tragédie exige. Mais Corneille nous dédommage par tant

de beautés merveilleuſes, dont les Grecs auraient été jaloux, qu'il *a bien acquis le droit d'avoir quelque faibleſſe.*

Pour moi, qui ſuis loin d'avoir ſes droits & ſes reſſources, j'ai ſenti combien il m'était néceſſaire d'employer le grand reſſort de la Terreur pour ſoutenir l'intérêt, & je l'ai portée auſſi loin qu'il m'a été poſſible, dans mes trois derniers Actes. La Scène où les deux Traîtres attendent l'événement du Duel, pour fondre ſur le vainqueur & l'aſſaſſiner : celle où Euphémie voit ſon Père prêt à immoler ſon Amant, & enſuite l'Amant prêt à immoler le Père : enfin la Scène du cinquième Acte, où l'on attend le ſignal de la mort de Gaſton pour égorger, aux yeux du Spectateur, Baïard déja bleſſé & ſans défenſe, me paraiſſent des momens de Terreur, tels que les Athéniens les deſiraient, & tels que les Français les deſirent aujourd'hui.

J'ajouterai encore qu'il me ſemble que la Terreur eſt le ſeul ſentiment théâtral qui ſe ſoutienne à côté de l'Admiration. La Pitié eſt trop douce & trop faible : elle ne pénetre dans l'ame que par degrés & avec quelques préparations : or ces préparations ſont néceſſairement froides à côté d'un ſentiment auſſi chaud que l'Admiration qui pleure: au lieu que la Terreur peut frapper ſubitement un coup imprévu, qui ne manque jamais ſon effet quand il eſt violent. Voilà pourquoi mon ſujet pouvant ſe prêter également à la Pitié où à la Terreur, j'ai préféré la dernière après les Scènes d'Héroïſme.

Détails Militaires.

A l'égard des détails militaires, j'avais à peindre un siége, un assaut, une bataille, l'invention de la Mine, sur-tout la savante marche que Gaston fit de Bologne à Bresse, & qui passe encore pour un prodige : voilà sans doute un champ vaste & brillant pour la Poësie. Je sais que beaucoup de gens condamnent dans une Tragédie toutes les richesses de dérail : je sais qu'ils appellent Epique tout ce qui n'est que Poëtique, & même tout ce qui n'est qu'un ornement oratoire indispensable pour exprimer noblement une chose dont le nom propre serait désagréable. Mais quand on lit Alzire, Œdipe, Mithridate, les Horaces, Pompée, &c ; quand on voit que Sophocle a mieux décrit, dans son Electre, la course des Chars aux Jeux Delphiques, que Pindare lui-même ne l'a peinte dans ses Odes ; quand on trouve dans les Argiennes & les Phéniciennes d'Euripide, des descriptions de campemens, de batailles & de siéges, égales aux descriptions d'Homère ; quand on observe que la Tragédie des Sept-Chefs devant Thèbes, est le plus fidèle monument par lequel nous connaissions la manière dont les anciens Grecs assiégeaient des places : on ose imiter le délire de tous ces grands Auteurs, *cùm talibus viris insanire ;* & on laisse la prétendue sagesse à ceux qui n'ont pas la force d'être insensés.

Réflexions sur le style Tragique.

J'espère que Gabrielle de Vergy, qui sera im-

primée immédiatement après Gaſton & Baïard, prouvera par la différence du plan & du ſtyle, que je tâche de traiter & d'écrire mes Pièces ſelon la différence des ſujets. Une Tragédie dont l'intrigue eſt purement amoureuſe, veut un autre ton qu'une Tragédie du genre Héroïque. Le ſtyle de Zaïre eût été trop faible pour Brutus, & celui d'Athalie trop fort pour Andromaque. Mais vous trouverez dans cette Andromaque même, dans Bajazet, dans Mérope, beaucoup de ces morceaux que l'on veut nommer Epiques, & auxquels nos nouveaux Docteurs ne font grace que par un excès de généroſité.

Si les deſcriptions qu'exige le ſujet de Gaſton & Baïard, ne nuiſent pas aux Scènes de paſſion & de ſentiment; ſi même on peut remarquer une différence de couleur dans ceux de mes tableaux qui paraîtraient devoir ſe reſſembler; ſi, par exemple, le récit du combat de Baïard exprime par ſa rapidité la fougue impétueuſe d'un Soldat; ſi le récit de la victoire de Gaſton peint avec plus de gravité la conduite plus tranquile d'un Général; ſi enfin j'ai évité la monotonie fatigante qu'on veut introduire dans notre verſification dramatique; les Lecteurs judicieux ne m'en feront pas un crime.

Je dis la monotonie; car pour peu que les dogmes modernes continuent à prévaloir ſur les anciens exemples, notre ſtyle Tragique n'aura bientôt plus qu'une couleur : il perdra ſurtout l'harmonie, qui ne peut ſe ſoutenir ſans la variété. Un Auteur Tragique qui, ſachant Racine par cœur, en relirait tous les jours quelques pages, l'étudierait, le méditerait, décom-

poſerait ſes vers, chercherait à pénétrer, à approfondir tous les ſecrets de ce grand Poëte; ſerait étonné, confondu de voir à chaque pas combien nous nous appauvriſſons, combien nous avons retranché à la liberté hardie des expreſſions du Virgile Français, à la prodigieuſe diverſité de ſes tours, à la multitude de ſes heureuſes figures qu'on prend aujourd'hui pour des incorrections, & qui ſont les principales ſources de l'énergie, de la grace & de la richeſſe de la Langue. L'ignorance, ſous le nom de fineſſe & de délicateſſe, répand chaque jour les chicannes les plus abſurdes. Il faudrait ramener aux premiers élémens la plupart de nos faiſeurs de Critiques; il faudrait avoir ſans ceſſe à la main les Tropes de du Marſais, pour apprendre à ces Docteurs ce que c'eſt qu'une Sinecdoque, une Métonymie : *grands mots, que Pradon croit des termes de Chymie :* il faudrait, pour réfuter ces Pédans, paraître Pédant ſoi-même. Ne vaut-il pas mieux avoir raiſon & ſe taire ?

Avantages des Sujets Français.

Finiſſons par un objet plus intéreſſant. Parlons des avantages que préſentent au Public & aux Auteurs les Sujets tirés de notre Hiſtoire. On a voulu me dégoûter de ce genre, en me diſant qu'il ne pouvait être agréable qu'à la France. J'ai demandé d'abord ſi les Sujets Athéniens n'avaient plû qu'à Athènes. Mais enſuite ma propre expérience m'a convaincu que notre Hiſtoire, tenant à celle des Nations voiſines, les intéreſſait plus que toutes les Fables de la Grèce. Les Étrangers ont

daigné m'applaudir d'avoir puiſé dans cette nouvelle ſource, ſi féconde en leçons & en exemples propres à toute l'Europe moderne. Et en effet, il n'y a guères d'États aujourd'hui, à qui des hommes tels qu'Euſtache de Saint-Pierre & Baïard ne fuſſent plus néceſſaires, que des Oreſtes & des Philoctètes.

J'avais, dans la Préface du Siége de Calais, invité avec inſtance ceux qui cultivent le grand Art Dramatique, à ſe ſaiſir du riche fonds de notre Hiſtoire, trop négligé juſqu'à ce jour. Cependant, depuis cinq années, perſonne n'a mis ſur la Scène un Sujet vraiment Français. Et j'en conclus que les diſcours qui m'avaient été tenus pour me détourner de cette route, ont été répétés à mes Confrères, & les ont perſuadés. Je crois ne pouvoir mieux les détromper, & en même tems les encourager à ſuivre mes exhortations, qu'en mettant ſous leurs yeux la Lettre qu'un Prince Étranger a daigné m'écrire dans le tems du Siége de Calais. Puiſque je la publie ſi loin de ſa date, je ne puis plus être ſoupçonné d'avoir pour objet la vanité de jouïr des éloges outrés que cette Lettre me prodigue. Ceux qui me connaiſſent ſeront bien ſûrs que c'eſt malgré ces éloges que je la fais imprimer; mais parce qu'elle peut exciter des Génies plus heureux à obtenir des louanges plus juſtes; & ſur-tout parce qu'elle rend à la Nation Françaiſe un hommage, qui atteſte la haute opinion que l'Europe a encore de nous, en dépit de nos détracteurs.

» Il n'y a point de Patrie, Monſieur, qui » m'ait touché en votre faveur. J'ai jugé votre

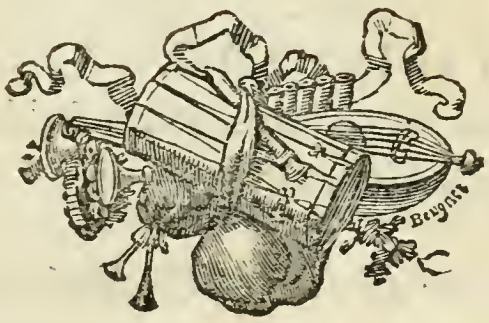
» Siége de Calais en Etranger, & en homme peu
» accoutumé à admirer depuis quelque tems,
» parce qu'on ne fait preſque plus rien d'admi-
» rable. Mrs.... ont été témoins de l'effet qu'a
» produit ſur moi l'effort d'une belle ame & de
» talens bien ſupérieurs. *Il s'eſt fait ſentir dans*
» *les pays même où l'on ne ſent rien.* Vous êtes
» le Poëte de votre Nation & de l'Honneur.
» Je veux qu'on liſe de vos beaux vers avant
» d'aller au combat : *Si j'avais l'honneur d'y me-*
» *ner des Français*, je vous demanderais des
» Hymnes. Vous ſouvenez-vous de cette corde
» qu'on touchait en pareille occaſion, chez les
» Grecs, & de ce que produiſait le mode Ly-
» dien & le mode Phrygien ? La Poëſie n'a-t-elle
» pas autant de pouvoir ſur l'ame que la Muſi-
» que ? *Continuez, Monſieur, à faire valoir les*
» *beaux traits de votre Nation magnanime ; les*
» *autres s'en reſſentiront :* je ſuis las de faire des
» Héros à coups de bâton. Vous me parlez de
» Baïard ; donnez-nous au plus vîte ce bon Che-
» valier ; je ſerai le vôtre dans tous les tems.

Il me paraît difficile, après cette lettre & après les traductions du Siége de Calais, de faire croire encore que les Tragédies tirées de l'Hiſtoire de France ſont indifférentes aux Etrangers. Ainſi j'oſe me flatter que nos jeunes Poëtes rendront déſormais plus de juſtice aux Héros de leur Patrie. Quant à la Nation en géneral, ces ſeuls mots *ſi j'avais l'honneur de mener des Français au combat*, ſont un témoignage précieux & éclatant de ce que nous ſommes encore aux yeux des autres Peuples. On cherche depuis quelque tems à trom-

per la Nation ſur cet article ; on s'efforce de la dégrader, de la diſcréditer à ſes propres yeux. Non, je ne puis retenir mon indignation, lorſque je vois qu'en nous annonçant une décadence univerſelle, on va nous y conduire ; puiſqu'on nous enlève l'eſtime de nous-mêmes, le dernier aliment des vertus. Ne ſoyons pas les dupes d'un petit nombre d'ames avilies, qui ont intérêt, qui ont beſoin de perſuader que leur corruption eſt générale : ce ſont des lâches que la honte de leur état rend calomniateurs, & qui veulent

Groſſir, pour ſe ſauver, le nombre des coupables.
Racine.

Puiſaye Laîné



PERSONNAGES.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, Viceroi de Milan.

ROVÈRE, DUC D'URBIN, Neveu du Pape Jules II.

LE DUC D'ALTÉMORE, Napolitain.

LE COMTE AVOGARE, Seigneur Breſſan.

EUPHÉMIE, Fille du Comte Avogare.

LE CHEVALIER BAÏARD (1).

D'ALÈGRE.

UN VIEILLARD.

Suite de Chevaliers & de Soldats Français & Italiens.

La Scène eſt dans la Citadelle de Breſſe.

(1) On a cru devoir écrire *Baïard*, comme il ſe prononce; & non pas *Bayard*, qu'il faudrait prononcer comme *payant* & *effrayant*. L'écriture eſt l'image de la parole, & les Noms propres doivent être aſſujettis à une orthographe conforme à la prononciation. Autrefois on écrivait *Loys*, *Louys*; & l'on écrit enfin *Louïs*.

GASTON

GASTON ET BAÏARD, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Gallerie de l'Arſenal de la Citadelle de Breſſe. On y voit des Drapeaux, des Arquebuſes, des piles de Boulets, & tout l'appareil de la Guerre.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, BAÏARD, *ſuite de Français.*

(Baïard donne, en entrant, ſon Bouclier & ſa Lance à ſon Ecuyer).

AVOGARE.

DU Camp Vénitien les foudres impuiſſans
Vont en vain ſeconder les efforts des Breſſans;

Nous bravons déſormais une Ville rebelle ;
Vous êtes avec nous, les dangers ſont pour elle ;
Votre ſeule préſence affermit ce rempart ;
On ne prend plus un Fort où commande Baïard.
Voyez ſur tous ces fronts la confiance empreinte,
L'allégreſſe en mon ame a remplacé la crainte.
Moi qui ſuis né Breſſan, mais dont le cœur Français
A votre Prince, à vous, s'eſt donné pour jamais,
De mes Concitoyens & de mes premiers Maîtres
J'ai craint le coup fatal qui menace les Traîtres.
Vous venez en ce jour ſauver ma Fille & moi !
Un Héros a donc ſû, pour nous prouver ſa foi,
Avec un Eſcadron percer toute une Armée !
En dois-je être ſurpris après ſa renommée ?
Baïard a-t-il jamais compté ſes ennemis ?
Baïard a-t-il jamais négligé ſes amis ?

BAÏARD.

Tous les objets ſacrés de mon culte ſuprême,
Dieu, la France, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour même,
De Milan, vers ces lieux, ont fait voler Baïard :
Mais, ſans votre conſtance, il arrivait trop tard.
Français, recevez tous mon légitime hommage.
J'ai peine à concevoir que l'excès du courage
Ait, douze jours entiers, contre trois Camps unis,
Défendu des remparts ſi faiblement munis.
Heureux, dans le moment qu'une atteinte cruelle,

Enchaînant de Durfort la vaillance & le zèle,
Ravit à vos beſoins & ſa tête & ſon bras,
Que je puiſſe m'offrir pour père à ſes Soldats.
J'ai viſité ce Fort. On cache aux Cœurs timides
Un péril, qu'on avoue aux Ames intrépides;
Si Gaſton, dans cinq jours, ne vient nous ſecourir,
Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir.
Ce Prince eſt triomphant, Bologne eſt délivrée;
Mais par un long chemin Breſſe en eſt ſéparée:
N'eſpérons qu'en nous-même, & ſachons tout braver;
Mépriſer notre vie eſt l'art de la ſauver.
Un des Chefs Aſſiégeans, que ſa vertu renomme,
Urbin, Neveu chéri du Pontife de Rome,
Exige un entretien, dont je me ſens confus;
Il vient m'offrir la Honte, & doute d'un refus!
Prêtons à la Valeur l'appui de la Prudence;
Près du Palais des Ducs, la Place eſt ſans défenſe;
De la Molleſſe altière abbatez les lambris,
Et changez en remparts leurs utiles débris:
Que, derrière vos murs, de profondes tranchées
Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées:
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux,
Qui vont multiplier, prolonger les aſſauts;
Différons notre perte, & vengeons-la d'avance;
De nos derniers ſoupirs rendons compte à la France;

Tout Guerrier, qui retient de nombreux Ennemis,
Mourant un jour plus tard peut sauver son Pays.
(*Il fait signe à la suite de se retirer.*)

SCENE II.

AVOGARE, BAÏARD.

BAÏARD.

AVOGARE, quel sort menace notre Armée!
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée.
Pour couper la retraite à nos Français trahis,
De Bresse, en un moment, les remparts envahis
De Venise & de Rome ont reçu les cohortes!
Quelle infidèle main leur a livré vos portes?

AVOGARE.

On l'ignore, Seigneur.

BAÏARD.

Mais le brave Durfort
Croit qu'un Traître inconnu l'a suivi dans ce Fort.
Jugez des sentimens dont mon ame est atteinte;
Pour Euphémie & vous je connaîtrai la crainte.
Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour,
J'allais hâter l'hymen promis à mon amour,
Ces nœuds, où mon devoir, où mon penchant me
livre;

Ces nœuds, par qui l'Etat m'ordonne de revivre.
Depuis que votre Fille a captivé mon cœur,
Le ſien eſt la Conquête où prétend ma valeur :
De tous nos Chevaliers telle eſt la Loi chérie.
Quand Charle, ce grand Roi, foudre de l'Italie,
Qui de Suze au Sardo vainquit en ſe montrant,
De l'Honneur, à mes vœux, daignait ouvrir le champ ;
» De la Beauté, dit-il, va mériter l'hommage ;
» L'Amour, dans un grand Cœur, fait doubler le » Courage.
J'ai ſuivi ſes leçons, j'ai ſervi la Beauté.
Mais nul Objet encore en moi n'avait porté
Cette ardeur inquiète, active, impatiente,
Ce déſordre qui plaît, ce plaiſir qui tourmente,
Ces tranſports qu'on ne ſent dans ſon cœur étonné
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut deſtiné.
Quoi ! dans ces jours plus doux où mûrit la jeuneſſe,
Euphémie, à mes ſens, inſpira cette ivreſſe !
Et j'ai, dans ce moment, à trembler pour ſes jours !
Ah ! mon bras eſt du moins armé pour ſon ſecours ;
Et ſi je meurs pour elle en ſervant ma Patrie,
Le bonheur de ma mort me paye aſſez ma vie.

AVOGARE.

Baïard, dans nos malheurs, j'entrevois quelque eſpoir.
Et quand le Duc d'Urbin s'empreſſe pour vous voir

Ce n'eſt pas annoncer un projet ordinaire :
On connaît à quel point Rome vous conſidère.
Quels que ſoient ſes deſſeins, je vous l'ai dit,
Seigneur,
C'eſt à vous, pour jamais, que s'eſt voué mon cœur ;
Avogare vous aime, avant d'aimer la France ;
Ma fortune, ma vie eſt en votre puiſſance,
Soyez maître : ordonnez de ma Fille & de moi....
Mais que nous veut d'Alègre ?

SCENE III.

AVOGARE, BAÏARD, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE, *à Baïard.*

AMI, ſur votre foi,
Le Duc vient d'arriver ; le voici qui s'approche.

BAÏARD, *à Avogare qui ſe retire.*

Vous nous laiſſez ?

AVOGARE.

Je fuis ſa plainte & ſon reproche.

SCENE IV.

LE DUC D'URBIN, BAÏARD.

(Ils s'aſſéyent après les premiers mots.)

URBIN.

CHevalier, qu'il m'eſt doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs aſſez grands pour être inattendus !
Le Pontife Romain, l'auguſte République
Devant qui s'eſt briſé l'orgueil Aſiatique,
Le Roi qui tient l'Eſpagne & Naples ſous ſes Loix,
Enfin l'heureux Céſar dont l'Empire a fait choix ;
Jules, Maximilien, Ferdinand & Veniſe
De ma voix, près de vous, empruntent l'entremiſe.
Après ces Noms fameux, ſans en être éclipſé,
Le grand nom de Baïard a droit d'être placé ;
Un Guerrier, qui ſoutient ou renverſe les Thrônes,
Dans ſes humbles foyers traite avec les Couronnes ;
Et ma fierté ſe plaît à voir les Souverains
Rechercher mon égal, qui ſeul fait leurs deſtins.
Quand la Gloire uniſſait & Louïs & Rovère,
Les armes & mon cœur vous avaient fait mon Frère :
J'ai plaint votre Pays trop ingrat envers vous.

De payer vos talens d'autres Rois ſont jaloux.
Vous preſſentez déja quel intérêt m'appelle ;
Ce n'eſt pas de traiter pour cette Citadelle,
Où vous-même, apportant des ſecours ſuperflus,
Ne pouvez qu'augmenter le nombre des vaincus.
De nos Confédérés la ſage Politique,
Levant enfin ſon voile, à tous les yeux s'explique ;
L'Europe l'applaudit : ils veulent, pour jamais,
De l'Italie entière exiler les Français,
Les contenir enfin dans les juſtes limites
Qu'à leurs Etats nombreux les Alpes ont preſcrites :
De quatre Souverains les Guerriers vont s'unir :
Et— pour leur Chef ſuprême, on voudrait vous choiſir.
Le Duc d'Urbin s'honore aux champs de la Victoire
D'être un premier Soldat utile à votre gloire :
Jule, à vous acquérir, montre le plus d'ardeur ;
Il fait ce qu'il vous doit, & que votre grand cœur
Daigna ſauver ſes jours que vous vendait un Traître.

BAÏARD.

Eh bien ! pour s'acquitter, Jule m'invite à l'être !

URBIN.

Vous ne le ſerez point : & l'on peut, ſans effroi,
Pour ſervir Rome & Jule, abandonner un Roi.
Trop d'exemples d'ailleurs ont appris à la France

Qu'un Grand-Homme appartient à qui le récompenſe.
Bien plus. Le Souverain que nous ſervons par choix,
Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres exploits :
Celui qui tient ſur nous ſes droits de la naiſſance,
Croit ſouvent ſe manquer par la reconnaiſſance.

BAÏARD.

Un Pontife m'exhorte à violer ma foi !
Des Chrétiens, mieux que lui, je connais donc la Loi.
Dieu dit à tout Sujet, quand il lui donne l'être ;
» Sers, pour me bien ſervir, ta Patrie & ſon Maî-
» tre ;
» Sur la terre, à ton Roi, j'ai remis mon pouvoir,
» Vivre & mourir pour lui c'eſt ton premier devoir.
En rappelant nos cœurs à cette Loi ſuprême,
Un Pontife devient l'organe de Dieu même ;
Mais, Seigneur, quand ſa voix combat l'ordre du Ciel,
C'eſt l'Homme alors qui parle, & l'Homme criminel.
Envain d'un rang ſacré Jule exalte l'empire,
Lui qui, ſoufflant par-tout la fureur qui l'inſpire,
Du pied des Saints Autels embrâſe l'Univers ;
Lui, dont le front, blanchi par quatre-vingts hyvers,

Etale, dans un Camp, le mélange bizarre
De l'Airain des Guerriers au Lin de la Tiare ;
Qui, dans Mirande, enfin vint lui-même aſſiéger,
Dépouiller l'Orphelin qu'il devait protéger.
Ne croyez pas pourtant que mon erreur ſiniſtre
Rejette ſur l'Autel l'opprobre du Miniſtre :
Dépend-il en effet des vices d'un Mortel
De dégrader le Nom, les droits de l'Eternel ?
Sont-ils moins ſaints pour nous quand Jule les profane ?
Le Crime avilit-il la Loi qui le condamne ?
Je ſépare deux Noms qu'on veut aſſocier,
Je révère un Pontife & combats un Guerrier.
Quant à Maximilien, que pourrais-je en attendre ?
Il ne ſéduirait pas un cœur fait pour ſe vendre.
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi,
Eſt-ce avec un Soldat qu'il garderait ſa foi ?
Pour Veniſe, il eſt vrai, j'eſtime ſon courage ;
Surpriſe par la foudre, elle a bravé l'orage ;
Au Sénat des Romains jaloux de reſſembler,
Son Sénat vit ſa perte & ſut n'en point trembler ;
Entre ſes Ennemis, ſa politique habile
Sema, par l'intérêt, une diſcorde utile ;
De ce Jule, autrefois ſon ardent Oppreſſeur,
Veniſe maintenant ſe fait un Défenſeur,
Et ſait, contre Louïs, armer pour ſa querelle,

Tous les Rois, qui d'abord armaient Louïs contre elle.
Mais l'Europe verra le Monarque Français
Trahi par ſes égaux, & non par ſes Sujets.
Vous connaiſſez ce Roi ſi digne de ſon Thrône :
Qu'il a de droits ſur nous, ſans ceux de ſa Couronne !
L'amour, juſqu'au tranſport, naît à ſon doux aſpect ;
Jamais, juſqu'à la crainte, on ne ſent le reſpect :
Cœur intrépide & tendre, Ame ſimple & ſublime,
Bienfaiteur de la Terre & Guerrier magnanime,
Il défend les Etats qu'il tient de ſes Aïeux,
Mais il eſt né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu ſoupçonner ce généreux ſyſtême ;
On doute des vertus qu'on n'aurait pas ſoi-même ;
On croit que Louïs veut tout ce qu'il peut vouloir,
Qu'un Roi règle toujours ſes droits ſur ſon pouvoir ;
Un Monarque, un Français, refuſer la Victoire !
Je pardonne aux Mortels d'être lents à le croire.
Vous, qui ſous d'autres Rois voulez me voir ſervir,
Vous choiſiriez le mien, ſi vous pouviez choiſir.

URBIN.

J'admire votre Maître & ſes vertus auguſtes :
Ses froideurs envers vous n'en ſont pas moins injuſtes.
Pour tant d'autres Guerriers s'ouvrant de toute part,

Sa main ſemble toujours s'écarter de Baïard.
Et quel eſt, dites-moi, le prix de vos ſervices?

BAÏARD.

Eux-mêmes. Je fais voir, en dédaignant leurs vices,
Des Guerriers Courtiſans diſputer les faveurs,
Mendier les tréſors, même avant les honneurs;
Et toujours mécontens des graces qu'ils reçoivent,
Vendre à leur Souverain des talens qu'ils lui doivent.
Si Louïs donne enfin à l'Importunité
Ce que la Vertu ſimple avait mieux mérité;
Pour garder à l'Etat ſes appuis néceſſaires,
Des cœurs intéreſſés les Rois ſont tributaires;
Il faut qu'en les plaignant, leurs plus dignes Sujets
Laiſſent au plus avide emporter les bienfaits;
Et j'aime mieux, Seigneur, qu'on diſe avec juſtice,
» Louïs doit à Baïard le prix d'un long ſervice;
Que ſi la France & vous, en ſecret, murmuriez
De voir, des biens publics, mes exploits trop payés.
(*Avec plus de chaleur.*)
Mais, que dis-je? à mon choix, Louïs me récompenſe;
Dès qu'il voit un Laurier, il l'offre à ma vaillance;
Dès que, pour la Patrie, il craint quelque hazard,
Le poſte du péril eſt celui de Baïard;
Il me met le premier ſous l'aîle de la Gloire,
Il veut tenir de moi ſa première victoire:

Son jeune Succeſſeur, ce généreux Valois,
Qui ſoupire en ſecret au bruit de nos exploits,
Dans les Armes déjà m'a choiſi pour ſon Père;
Il veut, qu'arbitre un jour de ſa vertu guerrière,
Un Sujet donne aux Rois le Sceau de la Valeur.—
Où ſont les Dignités qui valent cet Honneur?

URBIN.

Pourquoi donc, aujourd'hui que la France en allarmes
Voit tant de Rois ligués l'accabler de leurs armes,
Louïs vous ravit-il ces moiſſons de Lauriers?
Pourquoi nommer Gaſton le Chef de vos Guerriers?
A combattre ſous lui pouvez-vous vous contraindre?
N'en rougiſſez-vous pas?

BAÏARD.

Je n'ai point à me plaindre;
Frère du Roi d'Eſpagne, & Neveu de mon Roi,
Nemours n'eſt-il pas né pour commander ſur moi?

URBIN.

Mais ſa jeuneſſe extrême....

BAÏARD.

Eh! que fait ſa jeuneſſe,
Lorſque de l'âge mûr je lui vois la ſageſſe?
Profond dans ſes deſſeins, qu'il trace avec froideur,
C'eſt pour les accomplir qu'il garde ſon ardeur,

Il fait défendre un Camp & forcer des murailles.
Comme un jeune Soldat desirant les Batailles,
Comme un vieux Général il fait les éviter;
Je me plais à le suivre, & même à l'imiter;
J'admire sa prudence & j'aime son courage,
Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

URBIN, *se levant.*

Baïard peut commander, & Baïard veut servir!
Tout le fruit de mon zèle est donc un repentir.

BAÏARD, *qui s'est levé en même tems.*

Non. Je vais de mon sort vous faire ici l'arbitre.

URBIN, *surpris.*

Moi?

BAÏARD.

Nous nous estimons, Seigneur, à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cèdait à vos discours,
Serais-je en votre cœur ce que j'y fus toujours?

URBIN, *après un moment de réflexion.*

Je t'imite, Baïard; & je te parle en Homme,
Non plus en Courtisan du Monarque de Rome:
J'allais, si par mes soins il t'avait corrompu,
Applaudir son bonheur & pleurer ta vertu.

BAÏARD, *l'embrassant.*

Va, le Frère chéri, que m'ont donné les Armes,
Ne versera sur moi que d'honorables larmes.

URBIN, *affectueusement.*

Tu veux que j'en répande, & tu m'en vois frémir.

Eſt-ce en jeune inſenſé qu'ici tu dois périr ?
En comptant ſur Nemours, ta ſageſſe eſt trompée.
D'épais & longs frimats la Terre détrempée,
Tant de marais profonds, de fleuves débordés,
Par nos fiers Albanois défendus & gardés,
Oppoſent à ſa marche une ſûre barrière :
Eh ! comment penſez-vous que ſon Armée entière,
Ce peſant appareil de cent foudres d'airain,
Ces Soldats combattus par le froid & la faim,
Pourſuivis, tourmentés d'éternelles allarmes,
Faibles, & ſuccombant ſous le poids de leurs armes,
Vont, par de tels chemins, juſqu'à vous accourir ?
Le libre Voyageur a peine à les franchir.
Daignez vous rendre à moi...

BAÏARD.

Comment ! Baïard ſe rendre !

URBIN.

Les débris de ce Fort ne peuvent ſe défendre ;
Vois le Bronze, tombant de ſon appui briſé,
Attendre encore envain le Salpêtre épuiſé :
Vois ces remparts ouverts, ces portes ébranlées,
Ces foſſés tout remplis de vos Tours écroulées....

BAÏARD, *qui pendant les derniers vers a témoigné quelque impatience, & s'eſt avancé vers une porte de la Gallerie.*

Amis, approchez-vous.

URBIN.

Et pourquoi ces Soldats ?

BAÏARD, *s'appuyant sur un d'eux.*

Voici d'autres remparts, dont vous ne parlez pas.
Voyez ces vieux Guerriers, fiers de leurs cicatrices,
De vingt assauts bravés redoutables indices :
Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglans,
Que sur un pont formé d'Ennemis expirans.
Mais.... l'Ami de Gaston ! L'intrépide Altémore !

SCENE V.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE, AVOGARE, BAÏARD, D'ALÈGRE, *Suite.*

ALTÉMORE, *à Baïard.*

SEIGNEUR, Nemours arrive.

BAÏARD.

Ah ! Ciel ! — J'en doute encore.

URBIN, *avec le plus grand étonnement !*

Nemours !

BAÏARD.

Et son Armée ?

ALTÉMORE.

ALTÉMORE.

Eſt au pied de ces Tours.

BAÏARD.

(*Après s'être regardés lui & le Duc avec une ſurpriſe mêlée d'admiration.*)

Que notre étonnement doit honorer Nemours!
Guerriers, depuis vingt ans, admirés ſur la Terre:
Allons apprendre encor les ſecrets de la Guerre,
Aurions-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui? —
Eh bien! doit-on rougir de commander ſous lui?
Vers votre Camp, Seigneur, votre retraite eſt libre;
Annoncez ce prodige à vos Héros du Tibre:
Sur ſes bords quelque jour nous pourons nous revoir,
Je me rends vers mon Chef, & cours le recevoir.

SCENE VI.

LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE, AVOGARE.

ALTÉMORE, *au Duc, après avoir regardé si tout le monde eſt ſorti.*

NEmours veut des Breſſans attaquer les murailles,
Seigneur : ne tentez point le deſtin des batailles.
Que, par un feint Traité dans la Ville introduit,
Ce Prince avec les ſiens expire cette nuit :
Vous verrez mon projet dans les mains de Peſcaire;
Seul, des Foudres nouveaux il connaît le myſtère :
Ferdinand l'a chargé de ſervir mes deſſeins;
Et Chef des Eſpagnols réunis aux Romains....

URBIN.

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome & de Veniſe,
(*En regardant Avogare.*)
Ferdinand peut payer des Traîtres qu'il mépriſe :
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots,
Et je vais, en Héros, combattre des Héros :
Vos infâmes ſecours flétriraient ma victoire;
Je triomphe ſans honte, ou ſuccombe avec gloire.
Adieu.

SCENE VII.

ALTÉMORE, AVOGARE.

ALTÉMORE.

NE craignez rien de ſa fauſſe vertu,
Seigneur : il n'eſt pas maître, & ſon Camp m'eſt vendu.
Du retour de Gaſton l'extrême diligence,
Changeant tous nos projets, ſert mieux notre eſpérance ;
Les Français, empreſſés d'accourir vers ces murs,
Viennent ſe réunir dans des piéges plus ſûrs ;
J'aime à voir, par leurs ſoins, notre attente remplie ;
Nous allons, d'un ſeul coup, délivrer l'Italie.

AVOGARE.

Quel jour ſerein vient luire à mes yeux affligés !
Mon Epouſe & mon Fils, vous ſerez donc vengés !
Vous fûtes des Français les premières victimes.
Pour préparer mes coups, hélas ! trop légitimes,
Depuis deux ans entiers, ma tranquile fureur,
Par cent détours obſcurs, ſe traîne avec lenteur ;
Qu'elle ſe lève enfin dans ce jour de vengeance,
Et d'un fer imprévu frappe avec aſſurance.

Mes Tyrans à ma foi ſemblent s'abandonner,
Leur crédule candeur ne ſait rien ſoupçonner :
Affectant ſur mon Fils une douleur commune,
J'accuſai de ſa mort la Guerre & la Fortune ;
Je ſus flatter Nemours qu'à force de bienfaits
Il conſolait ce cœur ulcéré pour jamais :
Baïard croit à ſa main ma Fille réſervée :
Ils ſont loin de penſer que, par moi ſoulevée,
Breſſe ait reçu de moi des armes, des ſoldats,
Par ces longs ſoûterrains qu'ils ne connaiſſent pas :
Et, cette nuit encor, ma Garde conjurée
De ce Fort, aux Breſſans, allait ouvrir l'entrée.

ALTÉMORE.

Seigneur, de mes complots, pour vous ſeul entrepris,
Votre Fille d'abord fut la cauſe & le prix ;
Vous m'offriez ſa main, je vous voyais en Père,
J'oſais tout pour venger votre Fils & ſa Mère.
Né dans Naple, & banni par ſon Uſurpateur,
Je le vois, dans ces lieux, me rendre ſa faveur :
Ferdinand, pour priver Nemours de la Couronne
Que Naple lui deſtine & que Louïs lui donne,
Vient de m'encourager par des bienfaits nouveaux
A tromper l'amitié de ce jeune Héros ;
Il me rend en ſecret le Duché d'Altémore ;
Du nom de Viceroi ſa main me flatte encore :
Mais par un ſoin plus cher je me ſens enflammé ;

Nemours eſt mon rival & mon rival aimé.

AVOGARE.

Va, je le ſoupçonnais, lorſque ma loi ſévère
A ta naiſſante ardeur preſcrivit le myſtère :
De ta contrainte, Ami, voi les heureux effets,
Euphémie & Gaſton te livrent leurs ſecrets :
Ils ignorent ma haine & notre intelligence.
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du ſilence..

ALTÉMORE.

Nemours à ſon Amante avait donné ſa foi
De ne rien déclarer, ſans l'aveu de ſon Roi.
Il vient de l'obtenir, & mes juſtes allarmes.....

AVOGARE.

Pour combattre leurs feux j'ai de puiſſantes armes.
Quand Baïard apprendra qu'on cherche à lui ravir
Celle qu'en digne Amant il croyait obtenir ;
Lui, dont le bras vengeur diſputant Euphémie,
Du fier Sotomaïore a terminé la vie....

ALTÉMORE, *très-vivement.*

Ciel! je vais, l'un par l'autre, immoler mes rivaux :
France, en les diviſant, on perd tous tes Héros ;
Par leurs jaloux débats nous donnant la Victoire,
L'Amour, pour les aigrir, eſt plus fort que la Gloire:
De la même Beauté quand leurs cœurs ſont épris,
Il ne faut qu'un regard pour perdre deux Amis.

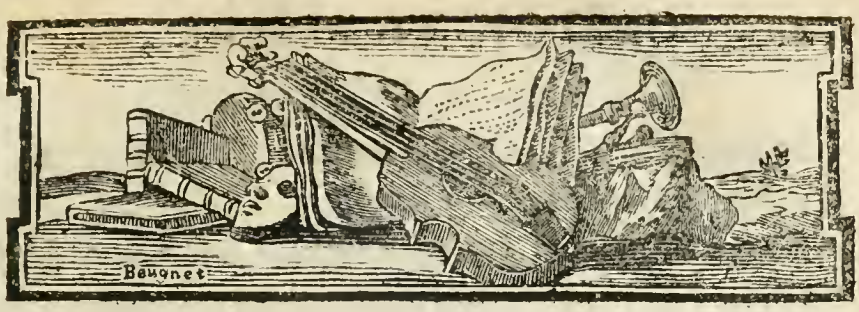
AVOGARE.

Ah ! ſi l'Amour entre eux n'arme point la Vengeance,
Il va, des grands objets, diſtraire leur prudence;
Et détourner leurs ſoins, par un déſordre heureux,
Loin des piéges mortels raſſemblés autour d'eux.
Viens règler les reſſorts de notre Art infaillible:
Mais concertons ſi bien leur jeu ſûr & terrible
Que l'un, en ſe rompant, par un effort ſecret,
De l'autre tout-à-coup précipite l'effet:
Que ce dédale, offrant des détours innombrables,
Par-tout entrecoupés, par-tout impénétrables,
Soit plein de fils trompeurs, dont le ſombre embarras
Egare ſans retour ou conduiſe au trépas....

ALTÉMORE.

Je veux, pour que Nemours en démêle les trames,
Que ſon Camp, tout en feu, l'éclaire de ſes flâmes:
Un abîme infernal, à ſes pieds, va s'ouvrir;
Ce n'eſt qu'en y tombant, qu'il le peut découvrir.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

MON pere!...

AVOGARE, *en fureur.*

Non. Ma haine en eſt plus affermie.

EUPHÉMIE.

Croyez que vos ſecrets gardés par Euphémie....

AVOGARE.

Va, tu m'en répondras, puiſqu'ils ſont dans ta main:
Je vois que tu ſais tout, & je nierais envain. —
Quel perfide à tes yeux dévoila ce myſtère?

EUPHÉMIE.

Un Mortel vertueux dont le nom ſe doit taire.

AVOGARE.

Je ſaurai le connaître, il mourra par mes coups.
(*Plus tranquilement.*)
Mais Gaſton s'eſt flatté de ſe voir ton Époux ;
Il croit que tu réponds au feu qui le dévore !

EUPHÉMIE.

Eh ! peut-il ſe tromper quand il croit qu'on l'adore ?
Mon ame s'ouvre à vous, pour mieux vous attendrir.
Avant de voir Nemours, j'appris à le chérir ;
Au récit de ſa gloire, en tous lieux répandue,
D'un trouble intéreſſant je me ſentais émue :
Au bruit de ſes périls on me voyait pâlir ;
Ses exploits, en ſecret, ſemblaient m'enorgueillir :
Mon cœur, vers ces climats, appelait ſa vaillance ;
J'oſais lui ſouhaiter, dans mon impatience,
Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus ;
Et mes vœux, chaque jour, ſe voyaient prévenus.
Les lauriers d'Agnadel venaient d'orner ſa tête,
Lorſque, par un aſſault, Breſſe fut ſa conquête :
Vous vîtes ſa valeur, ſa grace, ſes bienfaits
Enchanter tous les cœurs ſurpris & ſatisfaits :
Comme il daigna pleurer ſur le ſort de mon Frère,
Victime, en cet aſſault, d'un zèle téméraire !
Mais avec quel reſpect, ſes dons conſolateurs
Verſaient autour de nous l'oubli de nos malheurs !
Vous en fûtes touché. Baïard, en ſon abſence,
Ignorant ſon amour, brigua notre alliance ;

Je n'eus point de raiſon pour rejeter ſa foi,
Tant que Nemours m'aima ſans l'aveu de ſon Roi.
Hélas ! à s'enflammer la Paſſion plus lente,
Dans une ame ſévère en eſt plus violente ;
Baïard ne cède point. — Ciel ! vais-je être aujourd'hui
Un flambeau de diſcorde entre Nemours & lui ?
Mais un plus grand danger m'allarme pour mon Père :
On va, de vos complots, pénétrer le myſtère :
Et qui ſait ſi Louïs, après vos noirs détours,
Voudra permettre encor la clémence à Nemours ?
Ah ! pour vous faire un droit à leur bonté ſuprême,
Abjurez vos fureurs : avouons-les nous-même :
Il n'eſt point de pardon, que ne puiſſe obtenir
L'Amour mêlant ſes pleurs à ceux du Repentir.

AVOGARE.

Qui, moi ? Sacrifier à ton indigne flamme
Le plaiſir de venger & mon Fils & ma Femme ?
N'as-tu pas vu ton Frère, en ce même Palais,
Expirer à tes pieds ſous les coups des Français ?
Là, mes bras ont preſſé les reſtes effroyables
De ſon corps déchiré par leurs lances coupables :
Sa main ſerra ma main pour la dernière fois :
Les accens étouffés de ſa plaintive voix
Ne purent que nommer la Vengeance & ſon Père :
Je la jurai ſur lui, ſur ſa mourante Mère :
Sa Mère, en s'immolant près d'un Fils malheureux,

Invitait ma douleur à les ſuivre tous deux :
Ta barbare tendreſſe arrêta ma furie.
Va, c'eſt pour me venger que j'ai ſouffert la vie.
Va, tu ſais que mon cœur, pour haïr les Français,
N'avait pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits ;
Pour fruit de leur dédains recueillant notre haine,
Tous les abhorre ici : leur Nation hautaine
Nous croit nés pour ſervir ſous vingt Tyrans divers,
Et trop heureux encor de préférer ſes fers.
En vengeant ma Maiſon, j'affranchis ma Patrie :
Le Ciel pour les Français n'a point fait l'Italie :
De quel droit venaient-ils du fond de leurs Etats,
Porter dans mes foyers le deuil & le trépas ?
Du moins, que leurs malheurs conſolant ma miſère,
Ce jour ſoit le dernier pour leur Armée entière ;
Que, dans toute la France, on voye avec effroi
Des Pères déſolés qui pleurent comme moi.

EUPHÉMIE.

Dans quel égarement la fureur vous engage !
Des Aïeux de Louïs Milan fut l'héritage ;
La naiſſance nous place au rang de ſes Sujets,
Et nous fait partager ce grand nom de Français.
A votre Souverain ceſſez d'être infidèle ;
Gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.

Ah ! remplacez le Fils que vous avez perdu,
Par un Fils plus illuſtre & plus grand en vertu ;
Qui, portant avec moi votre ſang ſur le Thrône,
Fait rejaillir ſur vous l'éclat de ſa Couronne :
Nemours met à vos pieds un Sceptre glorieux,
Où n'oſait s'élever votre œuil ambitieux ;
Et vous, prêt à frapper ſon cœur qui vous révère,
Vous aimez mieux vous voir ſon Bourreau que ſon Père !

AVOGARE.

Crois-tu que ma raiſon embraſſe imprudemment
Ce Fantôme de gloire offert à ton Amant ?
Que dans Naples jamais il garde la Couronne
D'un Peuple, qui la briſe auſſi-tôt qu'il la donne ?
Nemours eſt-il plus grand, plus puiſſant, plus heureux
Que Charle & que Louïs, qu'on en priva tous deux ?
S'il ſe voit, à ſon tour, chaſſé de l'Italie ;
Il faudra donc le ſuivre ; &, loin de ma Patrie,
Traîner de mes vieux ans le reſte infortuné,
D'un Prince ſans Etats Courtiſan dédaigné ?
Je ſuis libre en ces lieux ſous la loi de Veniſe,
Et Chef d'une Province à mon pouvoir ſoumiſe :
Les titres, les honneurs, ſur ma tête amaſſés,
Sur celle de mon Fils étaient encor placés.

(*Avec tranſport.*)

Mon Fils était ma gloire & ma ſeule eſpérance ;
Son nom déjà fameux doublait mon exiſtence ;
Dans ſa tombe, avec lui, tout eſt fini pour moi ;
C'eſt un ſang étranger qui doit naître de toi ;
Sur la Terre, à jamais, mon Nom meurt & s'efface,
Les Fils de ton Epoux ne ſont rien dans ma Race.

EUPHÉMIE.

Voilà comme mon Sexe eſt ici chez les Grands !
Ils nous comptent à peine au rang de leurs Enfans :
Un Fils, flattant leur Nom d'une grandeur future,
Eſt aimé par l'Orgueil plus que par la Nature.
Mon père, quoi jamais l'excès de mon amour,
N'amènera votre ame au plus faible retour ?
Ah ! j'ai droit de me plaindre, & je demande grace.

(*Elle ſe met à genoux.*)

Réparons de tous deux la commune diſgrace ;
Votre cœur iſolé n'a rien autour de ſoi,
Que le beſoin d'aimer le tourne enfin vers moi :
Souvent à ſe venger mettant ſa ſeule étude,
De ce noir ſentiment on fait une habitude ;
Laiſſez-vous entraîner par un plus doux penchant ;
La Nature, à vos pieds, jette un cri ſi touchant !
Hélas ! ne changez point, pour la tendre Euphémie,
En un ſupplice affreux le bienfait de la vie ;
A l'Auteur de mes jours, en ſauvant ſa vertu,

Je rendrai, s'il le veut, plus que je n'ai reçu.

AVOGARE.

Leve-toi. Ta prière & me laſſe & m'offenſe.
Je n'ai, dans l'Univers, de bien que ma vengeance;
(*Avec fureur.*)
Je donnerais pour elle & mon ſang & le tien;
Ton cœur dénaturé n'appartient plus au mien;
Eſclave du Tyran qui perdit ta famille,
Amante d'un Français, non, tu n'es plus ma Fille.

EUPHÉMIE.

Seigneur....

AVOGARE.

Mais quelqu'un vient. C'eſt l'Ami de Nemours.
Perfide, livre lui mes ſecrets & mes jours,
Mais tremble.

EUPHÉMIE.

Malheureuſe!

(*Tandis qu'elle reſte dans l'accablement, Avogare ſort en faiſant à Altémore un ſigne d'intelligence.*)

SCENE II.

ALTÉMORE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *vivement.*

AH ! vous aimez mon Père,
Il a, de votre exil, ſoulagé la miſère :
Il va ſe perdre ; hélas ! ſoyez ſon protecteur ;
C'eſt moi qui, de Nemours, fis votre bienfaiteur ;
Entre vos deux Amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, *avec une feinte ſurpriſe.*

Quel diſcours ?

EUPHÉMIE.

Prévenez leur commune diſgrace....
Je vois Gaſton, Baïard, de leurs Chefs entourés ;
Seigneur, éloignons-nous.

SCENE III.

NEMOURS, EUPHÉMIE, ALTÉMORE, BAÏARD, D'ALÈGRE, CHEVALIERS FRANÇAIS.

NEMOURS, *courant à Euphémie. Il tient à la main un plan roulé.*

MADAME, demeurez;
Vous voyez vos Soldats. Cette pompe guerrière,
Aux Filles des Héros n'eſt jamais étrangère:
Un ſeul de vos regards, enflammant vos Vengeurs,
Peut, au-deſſus d'eux-même, élever leurs grands cœurs.
Quand c'eſt pour la Beauté qu'ils courent à la gloire,
Les Français font voler le Char de la Victoire.
Mais que vois-je? vos yeux ſemblent mouillés de pleurs.

EUPHÉMIE.

Prince, ce jour de gloire eſt un jour de douleurs.
Mon Père, ſes dangers.... les vôtres... ma Patrie...
Tout jette la terreur dans mon ame attendrie.

BAÏARD.

La terreur! quand Nemours traverſant tant d'Etats,

Vengeur de deux Cités, Vainqueur dans trois combats,
Domte, en ſi peu de jours, par un talent ſuprême,
Et tout l'Art des Humains & la Nature même !
Grace à leur nouveau Chef, qui finit leur malheur,
La gloire des Français égale leur valeur :
Ils craignaient pour Milan, Jule tremble pour Rome :
(*En montrant Nemours.*)
Et c'eſt la même Armée, on n'y changea qu'un Homme.

NEMOURS.

Cet Homme, à ſon bonheur, doit bien plus qu'à ſon Art :
Avec de tels Guerriers que n'eût point fait Baïard ?

BAÏARD.

Moi ? vos huit derniers jours valent ma vie entière.
Votre marche ſavante eſt un coup de lumière,
Qui montre un Art nouveau que vous ſeul poſſédiez:
Je meſurais l'obſtacle, & vous le ſurmontiez.

NEMOURS, *à Euphémie.*

Baïard m'aime ; il le doit : c'eſt aimer ſon ouvrage.
(*A ſa ſuite.*)
Qu'il nous corrige tous de l'abus du courage.
Jeune, on veut ſe flatter qu'il ſuffit pour l'Honneur
Des prodiges brillans d'une ardente Valeur ;
Mais dans les cœurs Français, en naiſſant, apportée,

Pour

Pour un mérite en nous peut-elle être comptée?
Rougiſſons de permettre à des Peuples vaincus,
De nous vaincre à leur tour, ſans avoir nos vertus:
Des talens du Guerrier l'étude approfondie
Doit guider le Courage & même le Génie;
Des Dunois, des Gueſclins, pénétrons les ſecrets:—
Admirons-nous toujours ſans imiter jamais?

(*A Baïard.*)

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles;
J'ai banni de mon Camp ce vain Luxe des Villes,
Qui, retardant toujours la courſe des Héros,
Ammoliſſait des bras formés pour les travaux;
A ces mâles Guerriers peu jaloux de leurs charmes,
Le Luxe que j'ordonne eſt l'éclat de leurs armes.

(*Aux Chevaliers.*)

Amis, pour peu d'inſtans, ſuſpendons les aſſaults;
Réparons nos Soldats pour des exploits nouveaux.
Dans quatre heures, je veux aſſaillir cette Armée,
Qui, derrière ſes Tours lâchement renfermée,
Devrait, en déployant ſes bataillons nombreux,
Preſſer ma faible troupe & l'écraſer entre eux:
Je doutais de leur honte, & leur crainte l'avouë.
Le ſeul nom de Baïard leur rapèle Fornouë,
Ces lieux, où renverſant tant de Peuples unis,
Chaque Soldat Français comptait ſix Ennemis:
Que Breſſe voye encor cette grande journée;
Et reportant les Lys dans Rome conſternée,

Allons, ſur Ferdinand, recouvrer nos Etats ;
L'Honneur qu'il a perdu ne ſe recouvre pas.
(*Avec une joie douce.*)
Chevaliers, je réclame une autre Loi chérie :
On plaît à la Beauté quand on ſert la Patrie ;
Héros Amans, voyons qui de nous, en ce jour,
Saura, par plus d'honneur, mériter plus d'amour.
(*Vivement, en montrant Euphémie.*)
Voilà le digne Objet de ma flâme fidèle,
D'une ardeur, que Louïs permet que je révèle :
Dès long-tems mon hommage a ſu plaire à ſes yeux....

BAÏARD, *à part.*

Ciel !

NEMOURS.

Si ce jour peut voir mon front victorieux,
Demain je veux unir, dans Breſſe encor ſanglante,
A ſa main vertueuſe une main triomphante ;
Et dans Naples bien-tôt la guidant avec vous,
Pour la mieux mériter, couronner ſon Epoux.

BAÏARD.

Son Epoux ! Vous, Seigneur ?

NEMOURS.

D'où naît votre ſurpriſe ?

BAÏARD.

Vous connaiſſez Baïard, & quelle eſt ſa franchiſe ;
Prince, j'aime Euphémie, & l'aime avec fureur.

NEMOURS, *avec douleur.*

Qui ! vous ? — me l'enlever ? — C'eſt m'arracher
le cœur.

BAÏARD, *avec paſſion, mais ſans éclat.*

Ah ! qui veut me l'ôter, me doit ôter la vie.

NEMOURS.

Baïard !

EUPHÉMIE, *à Nemours.*

Eh ! modérez....

BAÏARD, *avec humeur.*

Vous l'aimiez, Euphémie !
Vous me cachiez vos feux ! — Et j'en ſuis plus
jaloux.
Mais reſpectez ici les droits que j'ai ſur vous :
La foi de votre Père à ma foi vous engage,
Et je ſais conſerver le prix de mon courage.

NEMOURS, *vivement.*

(*En montrant Euphémie.*)

Mes titres ſont égaux, mon courage, & ſon choix.
(*Plus tranquilement.*)
Nemours, comme Baïard, ſait conſerver ſes droits.

BAÏARD.

Eh bien ! Seigneur, il faut.... Mais mon devoir
m'impoſe ;
Votre Nom, votre Rang....

NEMOURS.

Mon Rang ? Je le dépoſe :

Et l'Amour & l'Honneur vous rendent mon égal.

BAÏARD.

Si vous saviez le sort de mon premier Rival....

NEMOURS.

Comment? Que dites-vous?

BAÏARD, *avec force.*

Ce qu'Euphémie ignore;
J'ai disputé sa main contre Sotomaïore;
Armé par l'Amour seul, j'immolai ce Guerrier.

NEMOURS.

Les exemples, Baïard, ne peuvent m'effrayer. —
Mais j'ai dû vous entendre, & ce mot doit suffire.
(*Aux Chevaliers.*)
Vous, aux postes fixés que chacun se retire;
Et qu'on attende en paix le moment de l'assault.
(*Les Chevaliers ne se retirent pas, ils paraissent agités, & parlent bas entr'eux. Nemours continue en prenant Baïard par la main.*)
Je vous connais un cœur & trop juste & trop haut,
Pour oser soupçonner que jamais la Patrie
Souffre de nos débats, & soit plus mal servie.
Je vous charge, Baïard, d'observer de plus près
Mon Ordre de bataille, & mes desseins secrets:
(*Il lui remet le Plan roulé.*)
Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence,
Ouvrez sur mes projets l'œuil de l'Expérience:
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'Etat,

Je verrai si le mien veut un autre combat.

BAÏARD, *ému.*

Seigneur....

NEMOURS.

Allez, Baïard.

(*Baïard sort ; les Chevaliers le suivent.*)

SCENE IV.

NEMOURS, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

NEmours, qu'allez-vous faire ?
Pensez-vous que j'approuve un amour sanguinaire,
Qui, par vous, d'un Ami va déchirer le sein,
Ou vous faire tomber sous sa coupable main ?
Et c'est moi, juste Ciel ! moi, qui perdrais encore
Un Héros que j'admire, ou celui que j'adore !

NEMOURS.

Calmez ce tendre effroi. Baïard peut se domter ;
Je lui laisse le tems de se mieux consulter.
Qu'en vous cédant à moi Baïard me satisfasse,
C'est l'unique moyen d'expier sa menace :
Si j'avais pu me vaincre, une telle fierté
M'en aurait, pour jamais, ravi la liberté.

Mais un premier tranſport peut égarer ſa flâme,
Garde-t-on, près de vous, l'empire de ſon ame ?
Moi-même, malgré moi, de colère animé....
Il eſt plus excuſable, il n'était point aimé.

SCENE V.

NEMOURS, EUPHÉMIE, AVOGARE.

AVOGARE.

AH ! Prince, pardonnez ma fatale imprudence ;
Il eſt vrai, de Baïard, j'ai flatté l'eſpérance.
Croyais-je que Nemours deſcendrait juſqu'à nous?..
Baïard menace en vain, Euphémie eſt à vous.

NEMOURS.

Comte, j'ai renfermé la flâme la plus pure,
Tant qu'un refus du Roi pouvait vous faire injure.
C'eſt pour vous l'épargner, qu'en preſſant ce lien,
Même avant votre aveu, j'ai recherché le ſien.
Ne craignez point Baïard, je défendrai mon Père ;
Puiſſent mes tendres ſoins & mon reſpect ſincère
Rendre, après tant de pleurs, un Fils à votre amour !

AVOGARE.

Mes pleurs vont être enfin eſſuyés en ce jour.
O mon Fils, recevez ce doux nom qui m'honore.
(*Il l'embraſſe.*)

EUPHÉMIE, *à part.*

Il l'embraſſe à mes yeux, quand je ſais qu'il l'abhorre !
(*A Nemours.*)
Non, cher Prince ; ceſſez de m'offrir votre main :
Ah ! mon père ſait trop que je vous aime en vain.
Sans ce fatal combat que mon malheur prépare,
Un deſtin plus cruel aujourd'hui nous ſépare :
Toujours par un malheur un autre eſt amené,
Et l'Infortune encor cherche l'Infortuné.

AVOGARE, *bas à Euphémie.*

Oſes-tu bien ?...

NEMOURS, *à Euphémie.*

Quoi donc ?

EUPHÉMIE, *avec embarras, & regardant quelquefois ſon Père.*

De nos Breſſans rebelles
Vos yeux vont démêler les trames infidelles,
Et votre bras vengeur eſt prêt à les punir —
Ma Famille eſt dans Breſſe, & le ſang peut m'unir
A des cœurs criminels, — proſcrits avec juſtice ;
Mais — dont vous me verriez partager le ſupplice.

NEMOURS, *à Avogare.*

Mon Père ! Et vous auſſi, craignez-vous que mon cœur,
Sur ce qui vous eſt cher, n'étende ſa rigueur ? —
(*A Euphemie.*)
Le Neveu de Louïs, armé par ſa Vengeance,
N'eſt-il pas en ſecret chargé de ſa Clémence ?
Ah ! qui verſa des pleurs tremble d'en voir couler ;
Et plus on a ſouffert, mieux on ſait conſoler.
Louïs, dans les reflus d'une Cour orageuſe,
Vit le Sort opprimer ſon ame courageuſe ;
Il pleura près du Thrône où l'appelait ſon Sang ;
Il parvint aux Vertus, comme au ſuprême rang,
Par une route, hélas ! aux Rois trop peu commune,
Par cet heureux ſentier de l'utile Infortune ;
Son cœur, qui la connut, eſt plus tendre à ſa voix ;
Le meilleur des Humains eſt le plus grand des Rois :
Et moi, dont ſes revers ont aſſiégé l'enfance,
Par les mêmes leçons j'appris la Bienfaiſance.

EUPHÉMIE.

Quoi ? vous pardonneriez à l'aveu du forfait....

SCENE VI.

NEMOURS, EUPHÉMIE, AVOGARE, ALTÉMORE.

ALTÉMORE, *à Nemours.*

PRINCE, Baïard, pour vous, m'a remis ce Billet.

NEMOURS, *le prend & lit.*

» Lorſque l'on fit outrage, & qu'il faut qu'on ré-
» pare,
» On doit, ſans différer, ſatisfaire un grand Cœur;
» Prince, je puis mourir dans l'aſſault qu'on prépare,
» Et ne veux point mourir comptable envers l'Hon-
» neur;
» Que mon Chef lui-même choiſiſſe
» Les armes, les témoins & les juges du Camp;
» Qu'il hâte un beau moment de gloire & de juſtice;
» Je me crois ſon Ami, même en le provoquant.

AVOGARE.

Reconnait-on Baïard à ce nouvel outrage?

NEMOURS.

Je reconnais l'Amour, la ſeule erreur du Sage.
(*A Altémore.*)
Qu'il s'apprête à l'inſtant, & que pour ce combat...

EUPHÉMIE, *impétueuſement.*

Non, je cours m'oppoſer à ce double attentat

(*Regardant ſon père.*)
Le plus preſſant péril doit entraîner mon ame :
(*A Nemours.*)
J'éclairerai Baïard ſur les droits qu'il réclame ;
Il verra qu'en voulant tyranniſer mon choix,
Des dignes Chevaliers il foule aux pieds les loix ;
Que, s'il ſe perd lui-même, il trahit ſa Patrie ;
Que, s'il tranche vos jours, il m'arrache la vie ;
Dans le fond de ſon cœur, je prendrai pour appui
L'orgueil que met un Sage à triompher de lui ;
J'oſerai me ſervir de ce pouvoir ſuprême,
Que l'Objet qu'on adore a contre l'Amour même :
Et, ſi tant de devoirs ſont bravés ſans égard,
Le Vainqueur de Nemours.... ou celui de Baïard,
N'emportera, pour prix de ſa gloire cruelle,
Que la publique horreur & ma haine éternelle.
(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

NEMOURS, AVOGARE, ALTÉMORE.

NEMOURS.

TOus ſes efforts ſont vains. Après ce grand éclat,
C'eſt moi qui maintenant vais preſſer ce combat.

Baïard, je différais un malheur néceſſaire;
Mais tu veux le hâter, il faut te ſatisfaire.

AVOGARE, *à Altémore, avec une colère feinte.*

Seigneur, un tel billet dût reſter dans vos mains:
La Prudence...

ALTÉMORE, *avec une fauſſe naïveté.*

Baïard me cachait ſes deſſeins;
Et d'ailleurs, pour lui ſeul je permets qu'on frémiſſe;
Nemours a pour appui ſon bras & la juſtice:
Le Ciel, au champ d'honneur combat pour la vertu:
(*D'un air myſtérieux.*)
Et le cœur de Baïard à ce Ciel eſt connu.

NEMOURS.

Comment?

ALTÉMORE.

Baïard ici ſe vendait à Rovère;
Vous punirez un Traître autant qu'un téméraire.

NEMOURS.

Baïard, un Traître? lui? — vous l'oſez ſoupçonner? —
Vous n'êtes point Français, on peut vous pardonner.

ALTÉMORE.

Cependant....

NEMOURS.

Croyez-moi, l'oubli de cette injure,
Eſt de mon amitié la marque la plus ſûre. —
Mais quoi? je combattrais ce Héros vertueux!
(*Se parlant à lui même.*)
Je ſens trop qu'en ſecret l'Eſpoir préſomptueux

Me dit, qu'heureux Vainqueur d'un Mortel invincible,
Nemours ne verrait plus de triomphe impoſſible;
Que la France, l'Europe & l'Univers entier,
De leurs Guerriers en moi vanteraient le premier. —
Chaſſons d'un tel deſir l'orgueilleuſe infamie.
J'entends gémir plus haut l'Amitié, la Patrie;
(*A Avogare.*)
Hélas! j'aime Baïard: & ce fer deſtructeur,
Au travers de ſes flancs, va rechercher ſon cœur!
Ce cœur, de l'Honneur pur aſyle vénérable,
De toutes les Vertus tréſor inépuiſable.
O Guerrier Citoyen qui fis tout pour ton Roi,
Juſqu'à t'abbaiſſer même à le ſervir ſous moi;
Va, mourant par tes coups, je t'aimerais encore.
(*Avec colère.*)
Honneur, cruel Honneur, je te ſers & t'abhorre:
Et vous, Lauriers affreux dont il faut me couvrir,
Même en vous déteſtant, je vole vous cueillir.
(*A Altémore.*)
Vous, allez à Baïard reporter ma réponſe.
(*Il le retient.*)
Mais il eſt un obſtacle, Amis, & tout l'annonce.
Si l'Armée apprenait ce dangereux hazard,
Tous les cœurs entre nous formeraient un rempart.
Seuls Maîtres du ſecret, gardez de le répandre.

(*A Altémore.*)

Que Baïard, dans une heure, ici vienne se rendre;
L'Epée est ma seule arme & plaît à sa valeur,
Contre Sotomaïore il fut ainsi vainqueur :
Eloignons tout Français : Avogare, Altémore,
Vous serez nos témoins.

AVOGARE.

Moi ?

NEMOURS.

Ce choix vous honore.

(*Il fait signe à Altémore de partir & celui-ci obéit.*)

AVOGARE, *prenant la main de Nemours.*

Mon Fils !

NEMOURS.

Ciel ! — Euphémie ! — Ah ! trompons ses douleurs.
Quels que soient mes destins... vous essuierez ses pleurs.
Je vais donner mes soins, s'il faut que je succombe,
Pour que l'Etat triomphe en pleurant sur ma tombe.
O Baïard, si je meurs, j'acquitterai Louïs;
Je veux, en t'accablant de bienfaits inouïs,
Rendre encor mon Vainqueur jaloux de ma mémoire,
Et mettre ma défaite au-dessus de ta gloire.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

AVOGARE, *seul.*

COMME mes Ennemis viennent ſervir mes vœux !
Mais... O nouveau bonheur ! — Ils ſont perdus tous deux.
Seuls témoins d'un combat que leur Armée ignore,
Leur vie eſt dans mes mains, dans celles d'Altémore :
Nous pouvons, ſaiſiſſant le Vainqueur éperdu,
L'immoler, ſans péril, dans le ſang du Vaincu.
Allons, & qu'auſſitôt les portes ſoient livrées :
Appelons, dans ce Fort, nos Cohortes ſacrées ;
France, tous tes ſoldats ſurpris, enveloppés,
Vont, ſans ordre & ſans Chef, être par-tout frappés:
Qu'à peine il en reſte un qui puiſſe, en ſa retraite,
A ton Prince tremblant annoncer leur défaite.
Va, l'Italie en toi vit toujours ſon Fléau,
Mais toujours des Gaulois elle fut le Tombeau.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AVOGARE, ALTÉMORE.

(Ils entrent par deux côtés oppoſés.)

ALTÉMORE.

LEs efforts d'Euphémie ont été ſuperflus,
Et l'amour de Baïard s'en irrite encor plus.

AVOGARE.

Peſcaire eſt près du Pont, il va s'en rendre maître,
Au ſignal convenu nous le verrons paraître.

ALTÉMORE.

L'heure approche : & bientôt l'un de ces deux Guerriers,
En triomphant pour nous, tombe ſur ſes lauriers.

AVOGARE.

Mais dis moi : Ferdinand veut-il, au fond de l'ame,

Qu'on oſe aſſaſſiner le Frère de ſa Femme?
T'a-t'il pu commander....

ALTÉMORE.

Il eſt de ces forfaits,
Qu'un Souverain prudent ne commande jamais:
Sûr du vœu de ſon Maître, un Courtiſan habile,
En lui ſauvant la honte, achève un crime utile.
Le parti de Gaſton dans Naple eſt dominant;
Qui perd ce Prince, aſſûre un Thrône à Ferdinand;
L'inutile Vertu peut languir ſans ſalaire,
Mais un pareil ſervice eſt le grand Art de plaire.
Ah! de nos fiers Tyrans j'admire la fureur;
De leur chûte, à nos mains, ils dérobent l'honneur,
Votre Fille, comme eux, ſert mes feux qu'elle ignore;
Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore;
Expiant, malgré ſoi, ſes indignes amours,
C'eſt elle qui m'immole & Baïard & Nemours!
Vengez nous de vous-même, O conquérans avares,
Qui dépouillez nos Champs pour vos climats barbares,
Vous qui, de tous nos biens Uſurpateurs jaloux,
Nous raviſſez encor les cœurs qui ſont à nous.

AVOGARE.

Calme-toi. Crains qu'un mot ne décèle ta flâme,
Il faut, plus que jamais, l'enfermer dans ton ame;
Vois comme ma prudence enchaîne mon couroux,

Cacher

Cacher ſes Paſſions n'eſt pas un art pour nous.
Songe ſur-tout, Ami, qu'au gré des conjonctures,
Il faut hâter, ſuſpendre, ou changer nos meſures,
Unir ou ſéparer nos différens projets :
Le tems, l'occaſion, les doit trouver tout prêts.
Car je doute toujours que ce combat s'achève,
Qu'entre les deux Rivaux le Camp ne ſe ſoulève....

ALTÉMORE, *apèrcevant Baïard.*

Non, Seigneur : banniſſez cet injuſte ſoupçon,
Baïard vient. C'en eſt fait, je vais chercher Gaſton.

SCENE II.

AVOGARE, BAÏARD.

BAÏARD, *avec tranquilité.*

C'Est donc ici le Champ de ma gloire nouvelle ;
Je ne cueillis jamais une Palme plus belle ;
J'aime à vous voir mon Juge.

AVOGARE.

Ah ! croyez que mon cœur
Me ferait fuir ces lieux, s'il doutait du Vainqueur ;
Baïard va triompher quand Baïard va combattre.
C'eſt un jeune imprudent que vous allez abbattre :
Je le plains. Mais, Seigneur, j'aurais bien plus gémi
De la néceſſité de trahir mon Ami.
Je vous l'ai dit tantôt ; ſans ce fatal remède,

Il faut, en rougiſſant, que mon Amitié cède
Au tyrannique abus des volontés du Roi,
Qu'Euphémie & Nemours font valoir contre moi :
Leur Amour mutuel, armé de la Puiſſance,
Menace de braver ma vaine réſiſtance.
Non, que mon cœur ſéduit s'enivre, avec ardeur,
De l'éclat paſſager d'une fauſſe grandeur ;
Ah ! je verrai bientôt, ſi Gaſton perd ſon guide,
De ſon bonheur ſi prompt la chûte plus rapide.

BAÏARD, *d'un air ſombre & paſſionné.*

Elle adore Nemours & l'avoue à mes yeux !
Chaque mot me rendait mon Rival odieux.
Quoi ! même en m'outrageant, elle en a plus de charmes !
Par quels ardens tranſports, mêlés de tendres larmes,
Elle a tout eſſayé pour vaincre mon amour !
Si l'Honneur à mes vœux permettait un retour,
S'il n'eût, d'un bras d'airain, marqué notre carrière,
L'Ingrate, & ſa beauté changeait mon ame entière.
(*Avec indignation.*)
Amour, ah ! ſous quel joug m'as-tu donc aſſervi !
L'Homme, par ton délire, à ſoi-même eſt ravi ;
Tu lui fais une autre ame & transformes ſon être :
Baïard même, Baïard de ſon cœur n'eſt pas maître.
Mais j'appe rçoisGaſton.

AVOGARE, *à part.*

C'eſt leur dernier moment.

SCENE III.

NEMOURS, BAÏARD, ALTÉMORE, AVOGARE.

NEMOURS.

BAÏARD, si la Raison suit votre emportement,
En n'accusant que vous, plaignez-nous l'un & l'autre :
Nous devons à l'Honneur ou ma vie ou la vôtre.
Si c'est moi qui péris, ne craignez rien du Roi ;
Songez à le servir & pour vous & pour moi,
A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre.
Mais hélas! s'il vous perd, que pourrai-je lui rendre?
Recevez mes regrets & mon adieu fatal ;
Embrassez un Ami....

(*Il l'embrasse, & ensuite il met l'épée à la main.*)

Combattez un Rival.

BAÏARD.

Prince, en vous offensant, je me suis fait outrage :
J'ai voulu m'en laver dans le Champ du courage ;
Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours ;
Je sais comment Baïard doit combattre Nemours.

(*A très-haute voix.*)
Entrez, braves Guerriers, fiers soutiens de la France.
(*Une foule de Chevaliers entrent.*)

NEMOURS.

Ciel !

AVOGARE, *à part.*

O revers !

BAÏARD, *vivement.*

Vous tous, témoins de mon offense,
Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny,
Brissac, mon digne Emule; & toi, cher Coligny;
Vous, qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre,
Pour un noble dessein qui devait vous surprendre;
(*A Euphémie qui entre par un autre côté.*)
Vous sur-tout, digne Objet de mon fatal amour,
Vous, que ma faute honore ainsi que mon retour, —
(*Il tire son épée avec le fourreau.*)
Contemplez — de Baïard l'abbaissement auguste;
(*Il la pose aux pieds de Nemours.*)
Voyez comme il remplit le devoir noble & juste,
Que l'Honneur véritable impose à la Valeur,
Et comment un Héros se punit d'une erreur.

NEMOURS.

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes!
Le plus grand des Guerriers, Baïard me rend les armes !

(*Il ramasse l'épée de Baïard, & lui donne la sienne.**)
Je garde ton Epée ; & la mienne est à toi :
Tremblez plus que jamais, Ennemis de mon Roi,
Du glaive de Baïard ma valeur est armée,
Ce Sceptre de l'Honneur va guider mon Armée.
Vous, Français, apprenez si je suis à demi
Digne d'un tel Rival, digne d'un tel Ami.
(*A Altémore.*)
Remettez dans ses mains ce que je vous confie,
L'écrit qu'il recevrait s'il m'eût ôté la vie :
(*Baïard prend le paquet.*)
Vois que j'avais l'orgueil de vivre dans ton cœur :
Connais quelle dépouille eût orné mon Vainqueur ;
Le Roi, si dans nos Camps je perdais la lumière,
M'a juré d'accomplir ma volonté dernière ;
Et Baïard, par mon ordre, en terminant mes jours,
Devenait Comte & Duc de Foix & de Nemours ;
En te donnant mon Nom j'en étendais la gloire,
Et j'aurais confondu ta vie & ma mémoire.
Madame, à votre main j'avais même attenté ;
Revivant dans Baïard, m'auriez-vous rejeté ?
Votre Cœur magnanime eût imité les nôtres,
Un Prodige d'honneur en fait inspirer d'autres :—
Dans l'ivresse où je suis, je ne sais même encor
Si l'élan de la Gloire & son sublime essor

* Qu'il a remise dans le fourreau pendant que Baïard lui parlait.

N'entraînent point mon ame exaltée, aggrandie,
Au ſacrifice entier.... Non, ma chère Euphémie
Non, ce triomphe horrible eſt au-deſſus de moi.

BAÏARD.

Il m'appartient, Seigneur : un ſeul mot fait ma Loi,
On vous aime : ſongez à ma faute, à mon âge,
Ce triomphe peut ſeul réparer mon outrage :
Oui, Madame, je cède au choix de votre cœur ;
(*A Avogare.*) (*A Euphémie.*)
Je vous rends votre foi. Pardonnez ma fureur ;
De ma faible raiſon j'avais perdu l'uſage,
Il faut bien que vos yeux excuſent leur ouvrage ;
Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir ;
Ils ont fait, à Baïard, oublier ſon devoir :
(*Vivement.*)
Mais, par un promt retour, mon Juge incorruptible,
Mon cœur, m'a remontré ce devoir inflexible :
Je l'ai vu, j'ai rougi : le ſacrifice eſt fait ;
J'ai provoqué Gaſton pour en preſſer l'effet :
Je tremblais que l'Honneur, dans l'aſſault qui s'aproche,
A mon dernier moment fît ſon premier reproche.
Je l'avouerai. Vos pleurs, vos ſoins pour me fléchir,
M'ont preſque retenu quand j'allais m'affranchir ;
Votre aſpect m'a fait rendre un combat plus pénible,

Je voyais mieux ma perte, elle était plus ſenſible ;
(*Avec force.*)
Mais à de vrais Guerriers, ſur eux-même abſolus,
Jamais les Paſſions ne coûtent des Vertus :
De mon pouvoir ſur moi je viens de me convaincre;
Quand on ſe combat bien, l'on eſt ſûr de ſe vaincre.
Mon cœur, où plus de feux viennent de s'allumer,
Renonce à votre cœur — mais non à vous aimer.
Je voue à vos appas ce reſpectable hommage,
Que la Beauté ſe plaît à permettre au Courage ;
Cet encens noble & pur, que tous nos Chevaliers
Brulent ſur ſes Autels au milieu des Lauriers ;
Il eut droit d'être offert aux plus illuſtres Reines,
Vous le ſerez, Madame : Oui, vos loix ſouveraines,
Toujours, après Louïs, diſpoſeront de moi : —
(*En prenant la main de Gaſton.*)
Et c'eſt à votre Epoux que j'en donne ma foi.

EUPHÉMIE.

Dans mon raviſſement, à peine je reſpire.
Quel ſentiment profond tant de grandeur inſpire !
Ah ! s'il était un prix pour le plus vertueux,
Quel Mortel oſerait choiſir entre vous deux ?
L'un, daignant oublier qu'il touche à la Couronne,
Vient combattre en Soldat ſur les marches du Thrône :
L'autre, ſublime en tout, de l'erreur d'un moment,
Fait de ſa gloire encor l'éternel monument.

(*A Nemours.*)

Cher Prince, qu'il eſt doux pour ce cœur qui vous aime,
D'être offert à Gaſton des mains de Baïard même!

(*A Baïard.*)

Et Vous, à qui cent fois l'Europe, avec raiſon,
De l'Alcide Français avait donné le Nom,
Vous ſurpaſſez des Grecs le Héros magnanime,
Vous vainqueur de l'Amour, dont il fut la Victime.

(*A Avogare.*)

Mais mon Père. — Veut-il permettre mon bonheur?

AVOGARE, *à ſa Fille.* (*Bas.*)

Ton bonheur eſt le mien. — Tout eſt changé.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE, *à Nemours.*

SEIGNEUR,
Nos Canons, dirigés par votre heureuſe adreſſe,
Ont fait crouler le Mur & les Canons de Breſſe;
L'Ennemi, dans la plaine, eſt contraint de ſortir,
A tenter la Bataille il paraît s'enhardir;
J'ai vu ſe déployer les Drapeaux de Rovère,
Et marcher vers ce Fort les Lances de Peſcaire.

NEMOURS, *avec un éclat de joie.*

Enfin donc, une fois, ils nous viennent chercher!

Vole; & que tout mon Camp ſe diſpoſe à marcher.

(*D'Alègre ſort.*)

BAÏARD, *très-vivement.*

Nous allons vaincre; Amis, croyez-en ma promeſſe;
J'ai le plan du combat tracé par ſa ſageſſe;
Miracles du Génie & Chef-d'œuvres de l'Art,
Les projets de Nemours gouvernent le Hazard.

NEMOURS, *de même.*

Ah! ton cœur & ton bras promettent plus encore:
(*A Euphémie.*)
Oſez voir triompher l'Amant qui vous adore;
(*A Avogare.*)
Reſtez ici près d'elle, & montez ſur la Tour.

AVOGARE.

Moi, qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour!
Le Neveu de Louïs va me nommer ſon Père,
Et je veux mériter une gloire ſi chère.

NEMOURS, *toujours avec chaleur.*

Daignez donc la conduire, & vous ſuivrez nos pas.
(*Prenant Baïard par la main.*)
Viens: de notre querelle inſtruiſons nos Soldats;
Que, pleins de ta grande ame, ils marchent aux allarmes.
(*Aux Chevaliers.*)
O Français, ſoutenez la gloire de vos armes:
Qui pourrait aujourd'hui réſiſter à vos coups?
Vos deux Chefs ont l'honneur d'être dignes de vous.

(*Ils ſortent tous à l'exception d'Avogare & d'Euphémie.*)

SCENE V.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *arrêtant ſon père prêt à ſortir.*

MON père ! expliquez-vous. Quel deſſein vous anime ?

AVOGARE.

Peux-tu le demander ? je cours laver mon crime ;
J'admire, je chéris ces ſublimes Mortels.

EUPHÉMIE.

Grand Dieu !

AVOGARE, *avec enthouſiaſme.*

Viens t'applaudir dans mes bras paternels ;
Mes yeux ſont deſſillés, cet exemple m'accable ;
O de leur Héroïſme aſcendant incroyable !
Tout deux m'ont terraſſé par ces foudres vainqueurs,
Dont s'arme la Vertu pour tonner dans les cœurs ;
J'ai ſenti, malgré moi, ſon invincible flâme,
Pénétrer dans mon ſein, s'ouvrir toute mon ame,
Y porter les regrets, les remords déchirans :
Je me ſuis vû ſi vil près d'Ennemis ſi grands,
Que déteſtant ſoudain ma noire perfidie,
Je me crois trop heureux ſi mon trépas l'expie.

(*En l'embraſſant.*)
Adieu : pardonne-moi ma honte & ta douleur ;
Tu me vois vertueux, tu me verras vainqueur.

SCENE VI.

ALTÉMORE, AVOGARE, EUPHÉMIE.

ALTÉMORE, *prenant la main d'Avogare.*

SEIGNEUR, c'eſt vers le Pont qu'il faut ſoudain vous rendre ;
Peſcaire menaçait, dit-on, de le ſurprendre ;
Déja Baïard y vole, on voit fuir vos ſoldats....

AVOGARE.

Je cours les raſſurer & ſeconder ſon bras.

EUPHÉMIE.

Mon père !

AVOGARE.

Adieu.

(*Il fait quelques pas, tandis qu'elle va s'aſſeoir : & quand il eſt un peu éloigné, il dit à Altémore :*)

Ma Fille ici n'eſt plus à craindre ;
Pour tromper ſes vertus, ma bouche a ſu les feindre :

Combats près de Nemours, & ſonge à le frapper ;
Je réponds de Baïard, il ne peut m'échapper.
(*Ils ſortent par deux côtés différens.*)

SCENE VII.

EUPHÉMIE, *ſeule & aſſiſe.*

Ciel ! mon cœur goûte enfin une volupté pure,
L'Honneur y met en paix l'Amour & la Nature :
Après tant de tourmens mon Père m'eſt rendu.
Cher Amant, ſes remords ſont nés de ta vertu !
Je veux, à ton amour, dérobant ce myſtère,
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon Père ;
Et ton ame, ignorant qu'il a pu te trahir,
N'aura pas un moment ceſſé de le chérir.
Allons voir le Combat.
(*Elle ſe lève & s'arrête avec ſaiſiſſement.*)
Je me ſens conſternée. —
Pourquoi ? Nemours va vaincre & c'eſt ſa deſtinée. —
Ah ! ſouvent aux Vainqueurs le Sort cache un écueil,
Dans leur Char de Triomphe il place leur cercueil.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EUPHÉMIE, *seule, & dans le plus grand désordre.*

FUYONS. Mes yeux sont pleins de ce vaste carnage.
Des fureurs des Mortels épouvantable image !
Le sang qui ruisselait de tant de Corps épars,
Ces têtes qui tombaient du haut de ces remparts :
Les fers étincelans, & les feux plus terribles,
Reproduisant la Mort sous cent formes horribles,
Et poursuivant partout mon Père & mon Amant. —
(*Elle s'assied.*)
Mon Père ! qu'il m'est cher, hélas ! en ce moment !
Dieu juste, à la Vertu quand ta voix le rappèle,
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle ? —

(*Avec un peu de joie.*)

Mais Nemours!... Sur la brèche, en Vainqueur, il montait :
Sur des monceaux de Morts la Gloire l'attendait.—
(*Se reprenant.*)
La Gloire! & c'eſt donc là que l'Homme l'a placée?
O délire infernal! barbarie inſenſée....
(*Elle ſe relève.*)
Quoi! j'entends juſqu'ici les cris des Combattans,
Percer le bruit lointain de cent Bronzes grondans; —
J'entends ſe rapprocher ces clameurs effroyables,
Et gémir, ſous ces murs, quelques voix lamentables!
Un cri plus douloureux me glace de terreur; —
Se peut-il!... je ſuccombe... Ah! je vois le Vainqueur.
(*Elle retombe ſur le fauteuil.*)

SCENE II.

EUPHÉMIE, URBIN, GARDES.

URBIN.

VOus voyez un Captif, qui rougit peu de l'être;
La chaîne de Baïard va m'honorer peut-être.
Il marchait vers la Ville, à côté de Nemours;
Quand tous les Eſpagnols, par le Pont du Secours,

Ont tenté de ce Fort une attaque perfide.
Sur l'ordre de ſon Chef, Baïard d'un pas rapide,
Court à ce Pont fatal, le voit ſans défenſeurs,
S'élance, arrête ſeul les Eſpagnols vainqueurs;
Fait revoir cet exploit, prodige de l'Hiſtoire,
Qu'on diſait fabuleux, mais qu'il nous force à croire :
Après un long combat les ſiens l'ont ſecouru;
Ils allaient triompher, quand j'y ſuis accouru;
De ce choc déciſif je ſentais l'importance :
Mais le nombre des miens, leur fière contenance,
A ce torrent fougueux ne peuvent réſiſter;
Leur courage impuiſſant ne ſert qu'à l'irriter.
Redoublant des Français l'indomtable furie,
Dans ſon dernier Soldat Baïard ſe multiplie :
Je vois autour de moi mes Eſcadrons percés,
Leurs étendards ravis & leurs Chefs diſperſés;
Reſté ſeul à mon tour, il a fallu me rendre.
Hélas! dans quel moment! gémiſſez de l'apprendre;
On venait de bleſſer ce Guerrier généreux;
Il avait, ſans frayeur, ſenti ce coup affreux.
Mais il tombe; & l'on trouve, au défaut de l'armure,
Tout le fer d'une lance encor dans ſa bleſſure;
On craint, en lui portant un ſecours meurtrier,
D'arracher à la fois ſa vie avec l'acier;
On dit plus; que le coup part de la main d'un Traître. —

J'en ai vus près de lui, que vous devez connaître.

EUPHÉMIE.

Non. Je n'en connais plus. Mais que devient Nemours ?

URBIN.

Les fiers Vénitiens lui réſiſtent toujours ;
L'Alviane eſt un Chef digne de ſa vaillance,
Il eſt juſte qu'entre eux la Victoire balance.
On apporte Baïard.

SCENE III.

URBIN, EUPHÉMIE, BAÏARD, GARDES.

BAÏARD.

(*Le corps entouré d'une écharpe, porté ſur des étendards & des piques.*)

L'Effort de la douleur,
Pénétrant dans mon ſein, en détache mon cœur :
Dieu, je ſens défaillir ma force anéantie.
(*Après un peu de ſilence.*)
Mon ame était à toi, mon ſang à ma Patrie :
Mes cinq derniers Aïeux, morts au lit des Héros,
Reconnaiſſent

Reconnaiſſent leur Fils mourant ſur des Drapeaux.

EUPHÉMIE.

Baïard, voyez les pleurs de la plus tendre Amie;
Quels regrets pour Gaſton!

BAÏARD, *d'une voix entrecoupée.*

C'eſt vous, belle Euphémie.
Eh bien! ai-je eu raiſon d'expier mon erreur? —
Je ſuis chéri de vous, & quitte envers l'Honneur.
Sans crainte & ſans reproche à mon heure ſuprême,
Je ſens mon ame fuir contente d'elle-même. —
Vous direz à mon Roi, que j'ai béni mon ſort
De lui faire, en vos mains, hommage de ma mort.
(*La regardant tendrement.*)
Croira-t-il qu'un Mortel ait pu céder vos charmes?

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, AVOGARE.

AVOGARE.

BAÏARD, à ton malheur je viens donner des larmes.

BAÏARD.

Un Traître m'a frappé; ne pleure pas ſur moi,
Pleure ce Malheureux qui viole ſa foi.

AVOGARE.

De ta mort, en tous lieux, la nouvelle eſt ſemée;
On dit que ce revers a fait fuir notre Armée,
Que l'Ennemi vainqueur...

BAÏARD, *ſe relevant un peu.*

Nemours eſt-il vivant?

AVOGARE.

On le croit.

BAÏARD.

Et l'on dit l'Ennemi triomphant!
(*Aux Français qui l'environnent.*)
On vous trompe, Avogare. — Allons, qu'on me remporte;
Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte.
Retournez à l'aſſault. Près de votre étendard,
Placez au premier rang les reſtes de Baïard;
Ce front pâle & ſanglant, ce bras faible & ſans armes,
Aux Ennemis, bientôt renverront les allarmes;
(*Pendant qu'on l'emporte.*)
Ils ne m'ont pas encor entrevu ſans frémir;
Marchez, ils trembleront à mon dernier ſoupir.
Mort, je puis vous guider au fond de leurs aſyles,
Du Gueſclin au cercueil ſoumit encor des Villes.
(*Avogare le ſuit.*)

EUPHÉMIE.

J'entends crier Victoire & Nemours & Louïs.
(*Avogare & les Français s'arrêtent.*)

SCENE V.

Les Acteurs précédens, D'ALÈGRE.

D'ALÈGRE.

CE grand jour met le comble à la gloire des Lys,
L'Alviane eſt aux fers & Nemours eſt dans Breſſe,

URBIN.

Ciel !

D'ALÈGRE.

Parmi tous ſes ſoins le premier qui le preſſe,
Chevalier vertueux, c'eſt le ſoin de vos jours;
Nous venons y veiller. J'ai hâté les ſecours
Que l'Art va vous offrir ſous un heureux auſpice;
Conduiſons-le, Soldats, dans ce lieu plus propice.
(*Il montre une Chambre voiſine.*)

BAÏARD.

Attends. — Avec ce fer mon ame peut ſortir :
(*Avec plus de force.*)
Cher Nemours ! Ah ! je veux, avant que de mourir,
Entendre le récit de ta gloire inouïe,
Et jouïr du beau jour que te doit ma Patrie.
(*A d'Alègre.*)
Conte-moi ſes exploits. — Son ſang n'a point coulé ?

D'ALÈGRE.

La Foudre, autour de lui, vainement a volé.
Maître de soi, de tout, dans cet assault terrible,
Le Français, sous sa main, semble un Coursier flexible,
Qu'il sait, sans nul effort, presser ou retenir,
Et dont la fière ardeur s'étonne d'obéir.
Tout-à-coup votre mort, à grand bruit annoncée,
Fit reculer d'un pas une troupe avancée;
Mais l'aspect de Nemours, dans le fond de leur cœur,
Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'Honneur:
» Français, vengeons Baïard, s'il est vrai qu'il succombe;
» Pourriez-vous, en fuyant, déshonorer sa tombe?
Ces mots, & la rougeur de son front indigné,
Quelques pleurs dont son œuil était même baigné,
Ont décidé soudain du sort de l'Italie.
Dans Bresse, vainement, le Romain se rallie:
En vain le Citoyen, sous ses toits renfermé,
Verse sur les Vainqueurs le bitume enflammé;
J'ai vu, ce que jamais on ne pourra comprendre,
Trente mille Guerriers ardens à se défendre,
Aidés de la Nature & des secours de l'Art,
Par dix mille Français forcés dans un rempart;
Et notre Armée en ordre, au fort de la tempête,
Comme un Camp dessiné pour les jeux d'une Fête.

BAÏARD, *Avec tranquilité.*

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours;
Je vois la France heureuſe, & lui laiſſe Nemours.
(*On emporte Baïard. D'Alègre & Urbin le ſuivent.*)

AVOGARE, *à part, & regardant Baïard.*

Va, pour ce fier Vainqueur tu peux trembler encore;
Tu les laiſſes en bute aux poignards d'Altémore.

EUPHÉMIE.

Mon père, aux Aſſaſſins, Nemours abandonné,
Comme Baïard ſans doute en eſt environné:
Je crains que, loin de vous, des Conjurés perfides,
Ignorant vos remords, & de ſon ſang avides,
Dans ſon triomphe auſſi n'attentent ſur ſes jours.
Si vous veilliez ſur lui....

AVOGARE.

C'eſt mon devoir, j'y cours.
(*A part.*)
Mais je vois Altémore! — & c'en eſt fait ſans doute.

EUPHÉMIE.

Ah! ſon trouble m'apprend ce que mon cœur redoute.

SCENE VI.

AVOGARE, EUPHÉMIE, ALTÉMORE.

AVOGARE, *à Altémore.*

EH bien ?

EUPHÉMIE.

D'où naît, Seigneur, votre ſombre embarras ?
Que fait Gaſton ?

ALTÉMORE, *affectant un peu de joie.*

Vers vous il marche ſur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui préſenter les Palmes de la Gloire ;
C'eſt aux mains de l'Amour à parer la Victoire.

SCENE VII.

AVOGARE, ALTÉMORE.

AVOGARE.

QUoi ! j'ai frappé Baïard, & Nemours eſt Vainqueur !

ALTÉMORE.

Il l'eſt pour un moment : ne craignez rien, Seigneur.
D'illuſtres Chevaliers une Elite aguerrie,
Connaiſſant qu'en ſecret on menaçait ſa vie,
L'entourait, le couvrait de leurs ſuperbes rangs ;
Le Glaive ne pouvait approcher de ſes flancs.
Mais ſa victoire enfin précipite ſa perte,
Sous ſes Lauriers trompeurs ſa tombe eſt entr'ouverte.

AVOGARE, *vivement & avec joie.*

Oui, le voilà dans Breſſe, où nos piéges tendus
Par Urbin déſormais ne ſont pas retenus :
En chaſſant notre Armée, on ne l'a point détruite ;
Le terrible Peſcaire en a ſeul la conduite ;
Nemours, perdant Baïard, a perdu plus que nous,
Et nos premiers projets vont être remplis tous.
Des ſecrets ſoûterrains Peſcaire toujours maître,
Dans Breſſe, cette nuit, va ſoudain reparaître ;
A tout événement j'ai ſçu l'en prévenir ;
Les Habitans armés viendront le ſoutenir.
Nous n'aurons qu'à frapper. Las d'un aſſault pénible,
Le Français va tomber dans un ſommeil paiſible ;
L'Imprudence le ſuit ſitôt qu'il eſt Vainqueur,
Et toujours ſon déſaſtre eſt près de ſon bonheur.

ALTÉMORE, *auſſi vivement.*

Bien plus. Votre Palais dominant ſur la Ville,

Nemours, par mes avis, en a fait ſon aſyle;
Il doit y raſſembler le Conſeil des Guerriers,
Et tous y vont périr par mes feux meurtriers.
C'était ſous ce Palais, je vous l'ai fait connaître,
Que Peſcaire enfermait le dépôt du Salpêtre;
Je ſais ce nouvel Art ignoré des Français,
Dont Navarre, à Bologne, a tenté les eſſais:
La Poudre, de la Terre entr'ouvrant les entrailles,
Fait voler dans les airs les peſantes murailles;
Et lance, avec fracas, les éclats diſperſés
Des fondemens unis aux combles renverſés.

AVOGARE, *impétueuſement.*

Allons. Qu'au même inſtant, où ce nouveau tonnerre
Des Chefs des Ennemis aura purgé la Terre,
Peſcaire & les Breſſans, fondant de toutes parts,
Egorgent dans la nuit tous les Soldats épars.
Cours à ce grand objet que ton œuil doit conduire;
Moi je garde ce Fort. Et ſi Baïard reſpire,
Nemours enſeveli dans ton gouffre infernal,
Pour immoler Baïard deviendra mon ſignal:
Maître une fois du Fort, je te joins dans la Ville.
Je veux, en ſurpaſſant les meurtres de Sicile,
Inſolens Etrangers, qu'un moment vous ait vus,
De l'Italie entière à jamais diſparus.

ALTÉMORE, *apercevant Euphémie.*

Votre Fille revient: retenez l'Infidèle;

Nemours n'a plus qu'une heure à ſe voir aimé d'elle.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *s'aprochant tout près de ſon père.*

(*D'un air ſombre, avec ſaiſiſſement & les larmes aux yeux.*)

BARBARE, qu'ai-je appris? j'en friſſonne d'horreur.
Quoi? vous m'avez trompée avec tant de noirceur?
Quoi? vous m'avez réduite au malheur néceſſaire,
De ne compter jamais ſur la foi de mon Père? —
Quelle vertu brillait dans ſon faux repentir!
Peut-on ſi bien la peindre, & ne pas la ſentir?

AVOGARE.

Quels tranſports inſenſés!

EUPHÉMIE.

O jour de ma ruine!
Mon Père, au même inſtant, m'embraſſe & m'aſſaſſine.

AVOGARE.

Téméraire, oſes-tu ?...

EUPHÉMIE.

Ces mains, teintes de ſang,
Du généreux Baïard n'ont pas percé le flanc ?

AVOGARE.

Moi ?

EUPHÉMIE.

Vous. Urbin a vu la rage qui vous guide
Enfoncer & briſer votre lance perfide :
Son eſtime pour moi m'a ſu tout découvrir.

AVOGARE.

Ah ! de mon changement Urbin veut me punir ;
Il te donne un ſoupçon...

EUPHÉMIE.

Soupçonne-t-on ſon Père ?
(*Lui montrant un papier.*)
Voilà ce que vous-même écrivez à Peſcaire :
Du meurtre de Baïard vous oſez vous vanter ;
Du meurtre de Gaſton vous oſez le flatter.

AVOGARE, *confondu.*

Peſcaire a pu trahir des ſecrets redoutables...

EUPHÉMIE, *avec véhémence.*

Non. Peſcaire jamais n'a trahi ſes ſemblables ;
Exercé dès l'enfance aux talens de ſon Roi,
Quand on l'aide à tromper on eſt ſûr de ſa foi.
Mais le ſage Breſſan, dont l'adreſſe & le zèle

M'ont dévoilé jadis votre trame infidèle,
Vient de ſurprendre encor ce Billet odieux,
Que, par un promt meſſage, il m'envoie en ces lieux :
Et, malgré ſes vieux ans, la Vertu qui l'anime,
Sait être infatigable autant que votre Crime.

AVOGARE, *à part.*

Précipitons l'inſtant, tous mes reſſorts ſont prêts.
(*Il veut ſortir.*)

EUPHÉMIE, *le ſuivant.*

Si vous ſortez, je cours publier vos projets.

AVOGARE, *la prenant par la main.*

Sais-tu que tu me dois.... que tu riſques ta vie.

EUPHÉMIE.

(*Avec le plus grand emportement de la rage & de la douleur.*)

Frappez, reprenez-la quand vous l'avez flétrie :
Ma naiſſance eſt ma honte & fait mon déſeſpoir,
Le malheur de ma vie eſt de vous la devoir. —
Que dis-je? Ah! pardonnez.
(*Elle l'embraſſe.*)
Cher ennemi que j'aime,
Vous me devrez auſſi vos jours — malgré vous-même :
J'obtiendrai votre grace, ou mourrai près de vous.
Oui, cruel. — Oui, mon Père. Ah! ſi, dans mon courroux,
Ma bouche audacieuſe a pu vous faire injure;

Mes yeux donnent encor des pleurs à la Nature.
Les ſentez-vous couler ? Pouvez-vous, ſans douleur,
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur ?

AVOGARE, *avec diſſimulation.*

Cache donc mon ſecret dans ton ame attendrie. —
Demain tu diras tout, mais attends que je fuie.

EUPHÉMIE.

Demain ! Eh ! vous avez quelque piége ignoré
Dont, cette nuit encor, l'effet eſt aſſuré :
Ce Billet me l'annonce. — Allons, le Ciel m'inſpire ;
C'eſt Nemours, en ſecret, que je vais ſeul inſtruire.

AVOGARE.

Quoi ?...

EUPHÉMIE.

Le crime & l'aveu, ſont pour moi deux malheurs.
Mais, en ſauvant Nemours, j'enchaîne ſes rigueurs ;
Il me doit votre grace, elle eſt ma récompenſe.

(*Elle veut ſortir.*)

AVOGARE, *ſe mettant au-devant d'elle.*

Comment ! tu veux livrer ma vie à ſa vengeance ?

EUPHÉMIE, *très-rapidement.*

Votre cœur n'eſt pas fait pour connaître le ſien ;
Vous le jugez par vous ; j'en juge par le mien.
Vous alliez m'immoler dans ce Héros aimable,
Il me reſpectera dans mon Père coupable :
Je réponds de vos jours.

AVOGARE, *la retenant.*

Mais de ma liberté ?
Du moins, avant la nuit n'étant point arrêté....

EUPHÉMIE.

La Liberté pour vous eſt l'uſage du Crime :
De vos noires fureurs vous ſeriez la victime :
Je dois, à des yeux ſûrs confiant vos deſtins,
Vous ſauver des forfaits & des dangers certains.
(*Elle veut encore ſortir.*)

AVOGARE, *furieux.*

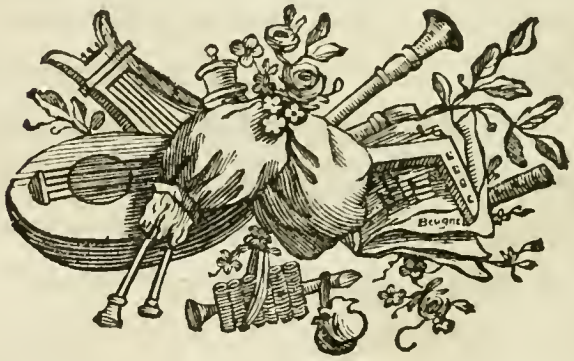
Les dangers ſont pour toi, Fille impie & barbare :
Redoute les tranſports où mon ame s'égare :
Je n'ai plus qu'un parti, celui du déſeſpoir.
Les jours de ton Amant vont être en mon pouvoir ;
C'eſt l'Auteur de mes maux, de la mort de ta Mère,
Le Chef des Meurtriers qui m'ont ravi ton Frère ;
Lui, qui peut-être même a déchiré ſon flanc ;
Et, je ſaurai mourir tout couvert de ſon ſang.
Telle eſt cette vengeance aveugle dans ſa rage,
Vertu de nos climats, Paſſion de mon âge.
Par-tout je vais te ſuivre, & m'attacher à toi ;
Et ſi tu vois Nemours, ce ſera devant moi.
Tremble : par un regard, un geſte, un mot perfide,
Tu hâtes ſon trépas & deviens parricide ;
Duſſé-je être à l'inſtant puni par ſes Soldats,
Je le perce à tes yeux, ou t'immole en ſes bras.

EUPHÉMIE.

Où ſuis-je ? Que réſoudre ? Ah ! quel état horrible!

AVOGARE.

Nemours vient. Je crains peu cette Garde terrible...
(*Voyant qu'elle veut s'éloigner de lui.*)
Arrête, Malheureuſe ; & reſte à mes côtés ;
Tu n'échapperas point à mes yeux irrités ;
Renferme ta douleur, frémis qu'on ne la voie.



SCENE IX.

NEMOURS, AVOGARE, EUPHÉMIE, SUITE DE FRANÇAIS, *dont plusieurs portent des Drapeaux.*

NEMOURS, *à Euphémie.*

(*Avogare se tient entre elle & Nemours.*)

RASSUREZ-vous, Madame, & partagez ma joie!
(*A Avogare.*)
Que le Traître à présent doit être confondu!
Du salut de Baïard on nous a répondu;
On a tiré le fer & calmé sa souffrance;
Sa plaie, aux yeux de l'Art, n'offre que l'espérance.
Quel bonheur pour l'Etat; pour nous, jeunes Guerriers!
Notre Empire perdait l'Honneur des Chevaliers;
Le Cœur dont la vertu nous inspire & nous guide:
Dans ton ame, ô Baïard, la Nation réside.
Lautrec, allez au Roi présenter ces Drapeaux,
Présages de la Paix où tendent ses travaux:
(*A Euphémie.*)
Qu'au Peuple de Paris mon triomphe va plaire!
Vous verrez à quel point la gloire leur est chère;

Quel prix leur tendre amour ajoûte à nos Lauriers!
Les cœurs des Citoyens ſont bien dûs aux Guerriers.
(*Lautrec ſort avec les drapeaux ; les autres Français reſtent.*)
Et Vous, nouveaux Baïards, à qui je rends hommage,
Vainqueurs des Ennemis & de votre courage,
Commandez-vous toujours en ſachant obéïr :
Grace à ce feu prudent qui ſait ſe contenir,
Jamais ſi peu de ſang n'a payé tant de gloire ;
C'eſt par-là que Nemours eſtime ſa Victoire,
Que du cœur de Louïs il accomplit les Loix.
Français, qui prodiguez votre ſang pour vos Rois,
Vous méritez un Roi qui ſache en être avare.
Allez, je vais vous ſuivre au Palais d'Avogare....

AVOGARE, *à part.*

Quel bonheur!

NEMOURS.

Cette nuit, nous y veillerons tous :
Que le Soldat repoſe, il ſouffre plus que Nous :
Epargnez l'Habitant ; faible inſtrument du crime,
On l'en rend trop ſouvent la première victime.
(*Toute la ſuite ſe retire.*)

SCENE

SCENE X.

NEMOURS, EUPHÉMIE, AVOGARE.

AVOGARE, *à part.*

IL reſte !

NEMOURS, *aprochant d'Avogare.*

La Fortune eſt promte en ſes retours ;
Quand on veut toujours vaincre, il faut veiller toujours :
Seigneur, votre Palais, au milieu de la Ville,
Pour l'œuil du Général devient un centre utile ;
Excuſez, comme un Fils, ſi j'en oſe ordonner.

AVOGARE, *avec malignité.*

Ah ! mon cœur ſe plaiſait à vous le deſtiner.
Mais partons.

NEMOURS, *le retenant.*

Profitez du moment qui me reſte,
Pour m'inſtruire tous deux d'un complot trop funeſte.

AVOGARE.

Nous !

NEMOURS.

Au nom d'un Vieillard dans Breſſe retenu,

A l'instant un Soldat à mes pieds est venu.
» L'Assassin de Baïard menace votre vie »
M'a-t-il dit, » ce secret est connu d'Euphémie ».
(*A Euphémie.*)
Vous allez m'éclairer sur ces lâches forfaits,
Quel bonheur que mes jours soient un de vos bienfaits ! —

(*à Avogare, en lui prenant la main qu'il portait à son poignard.*)

(*A Euphémie.*)

Elle ne répond point ! — Nommez donc le Coupable !
Peut-être de ma mort vous seriez responsable.

EUPHÉMIE, *à part, en regardant de côté son Père & Nemours.*

Si je me place entre eux, je n'expose que moi.
(*A Nemours en voulant aller à lui.*)
Seigneur...

(*Avogare la retient par le bras.*)

NEMOURS.

Vous l'arrêtez ! Ses yeux sont pleins d'effroi !

EUPHÉMIE, *à qui Nemours tend la main.*

J'ose à vos pieds....

AVOGARE, *tandis qu'elle passe devant lui, tire son poignard.*

Frappons.

EUPHÉMIE, *s'en apercevant.*

Mon Père !

(*Elle l'arrête en l'embraſſant avec violence.*)

NEMOURS, *mettant la main ſur ſon épée.*

O perfidie !

AVOGARE.

L'Ingrate me retient, elle en ſera punie.

(*Il veut la tuer.*)

NEMOURS, *lui arrachant le poignard.*

Non, barbare ; & toi-même à l'inſtant....

(*Il veut auſſi le frapper.*)

EUPHÉMIE, *ſe retournant & couvrant ſon père de ſon corps.*

Ah ! Nemours,

Tu me rends parricide, — & j'ai ſauvé tes jours.

NEMOURS.

Pardonne, je m'égare en voulant te défendre.

Holà, Gardes, à moi.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, ALTÉMORE, SOLDATS FRANÇAIS.

ALTÉMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?

NEMOURS.

Il immolait sa Fille.

ALTÉMORE, *surpris.*

Avogare !

NEMOURS.

Son bras
Comblait aussi sur moi tous ses assassinats.
(*Il jette le poignard.*)

ALTÉMORE, *à Avogare.*

Qui, vous ? quel changement ! quelle aveugle furie !...

AVOGARE, *avec une colère feinte.*

Je ne t'imite point en vendant ma Patrie,
(*d'un œuil d'intelligence.*)
Je frappais son Tyran : — & voulais prévenir
L'Enfant dénaturé qui vient de me trahir.

NEMOURS.

Va, tu lui dois la vie : & tu n'as pour défenſe,
Que ſes pleurs, ſes vertus, hélas ! & ſa naiſſance.
(*A Altémore.*)
Non. Je ne reviens point de cet excès d'horreur ;
J'en ſuis honteux pour lui. — Ciel ! avant que mon cœur
Soupçonne un tel forfait, ou le puiſſe comprendre,
Accorde-moi cent fois de m'y laiſſer ſurprendre.
(*A Altémore & aux Soldats.*)
Vous, que dans ſon Palais on conduiſe ſes pas.

EUPHÉMIE.

Ah ! qu'il vive, ou je meurs.

NEMOURS, *bas à Euphémie.*

Il ne périra pas.
(*Haut.*)
Mais devant tous nos Chefs je veux qu'il me réponde,
Et de tant d'attentats percer la nuit profonde.

ALTÉMORE, *à Avogare, en s'aprochant de lui pour l'emmener.*

Puiſqu'il vient au Palais, allons hâter ſa mort.

EUPHÉMIE, *à Altémore, pendant qu'on emmène ſon Père.*

Seigneur, vous qui l'aimiez, prenez ſoin de ſon ſort.

ALTÉMORE.

Au-delà de vos vœux — vous ſerez obéïe.

(Il ſort.)

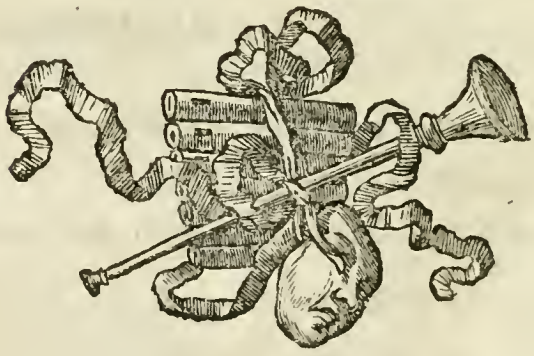
EUPHÉMIE, *à Nemours avec vivacité.*

L'Amour te l'a livré, l'Amour te le confie..

NEMOURS.

Je le ſuis au Palais. Va, compte ſur mon cœur;
L'attrait de ta vertu s'accroît par ton malheur;
Je te dois plus d'amour & de reſpect peut-être,
Lorſqu'au ſein des forfaits le Deſtin t'a fait naître.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

Le Théâtre repréſente une Chambre attenant la Gallerie où ſe ſont paſſés les quatre premiers Actes. C'eſt dans cette Chambre que l'on a mis Baïard. Il eſt à demi couché ſur un lit militaire, comme celui ſur lequel on apporte Tancrède. Les armes de Baïard ſont auprès de ſon lit.

SCENE PREMIERE.

URBIN, BAÏARD.

URBIN, *debout, appuyé ſur un fauteuil.*

EN nous voyant ainſi, qui penſerait, Seigneur,
Qu'Urbin fût le Captif & Baïard le Vainqueur!——
Grace au Ciel, pour vos jours me voilà ſans alarmes.

BAÏARD.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
Généreux Ennemi ! Tels ſont les vrais Guerriers,
Rivaux au Champ de Mars, Amis dans leurs foyers.

URBIN.

J'attends ma liberté que vous m'avez promiſe.

BAÏARD.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remiſe. —
(*Urbin paraît très-étonné.*)
A vos Soldats bleſſés je deſirais l'offrir,
Chargez-vous de ce ſoin que je ne puis remplir :
Jule a cauſé leurs maux, je veux qu'il les ſoulage,
Et de ſon Or ſacré j'anoblirai l'uſage.
Mais parlons d'Avogare & de ſes noirs projets.

URBIN.

J'ai toujours dédaigné d'en ſavoir les ſecrets :
Quand il oſa ſur vous combler ſon infamie,
Je confiai ce Monſtre aux vertus d'Euphémie ;
J'ai cru ſervir enſemble & vous & mon Pays,
D'arrêter ſes projets, ſans les avoir trahis.
Je voudrais, & ne puis vous nommer ſes Complices :
Vous ne les craignez plus, qu'importent leurs ſupplices ?

SCENE II.

NEMOURS, BAÏARD, URBIN.

NEMOURS, *à Baïard.*

J'Allais quitter ce Fort : mais un objet preſſant
M'oblige à vous voir ſeul ; ſi le Duc y conſent.

URBIN.

Prince, je me retire.

(*Il ſort.*)

NEMOURS, *vivement.*

On trompe encor la France ;
De Traîtres entouré, Baïard eſt ſans défenſe ;
Il faut bien que Nemours connaiſſe la terreur.

BAÏARD, *ſe relevant un peu.*

Je ne puis rien pour vous, c'eſt-là tout mon malheur.
Quels ſont donc nos périls ?

NEMOURS.

Vous allez les entendre ;
Un fidèle Breſſan vient pour me les apprendre,
Et d'un ſage conſeil je cherche les ſecours.

(*Il va vers la porte.*)

BAÏARD.

Qui ſait mieux en donner en recherche toujours.

NEMOURS.

Viens, aproche.

SCENE III.

NEMOURS, BAÏARD, UN VIEILLARD.

NEMOURS, *à Baïard.*

EUPHÉMIE, aux Malheureux propice,
Tendit à ce Vieillard une main protectrice,
Et de ses longs revers adoucit les regrets :
Il a, d'un noble prix, su payer ses bienfaits ;
Et sûr de ses vertus, par un aveu sincère,
Il vint lui révéler les crimes de son Père.
C'est lui qui m'a tantôt envoyé par ses Fils,
D'un double assassinat les généreux avis.

(*Nemours s'assied.*)

BAÏARD, *au Vieillard.*

La probité se peint sur ton front vénérable,
Et ce dehors heureux...

LE VIEILLARD.

Cache un cœur bien coupable.

(*Se jetant aux pieds de Nemours.*)

Ah ! j'ai besoin de grace en venant vous sauver.

NEMOURS.

De grace !

LE VIEILLARD.

Mes ſanglots m'empêchent d'achever.

NEMOURS.

Tu ſerais criminel ? & ſur quelle aſſûrance
Pourrai-je à tes diſcours donner ma confiance ?
Quel es-tu ?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte & mes regrets ;
Je ne ſuis qu'un Breſſan, je fus jadis Français. —
Citoyen de Paris, mais d'obſcure naiſſance,
J'allai chercher la Gloire au ſortir de l'enfance ;
Mon bras s'eſt ſignalé, lorſqu'aux murs de Beauvais,
Une femme a vaincu le Flamand & l'Anglais :
Mais un ſervice ingrat ſous un Roi trop auſtère,
Tourna vers l'Etranger ma jeuneſſe légère ;
De climats en climats j'errai pendant dix ans ;
Et depuis trente hyvers fixé chez les Breſſans,
Ainſi que tout Français privé de ſa Patrie,
Je l'appèle, en pleurant, chaque jour de ma vie.

BAÏARD.

Eh ! que n'y rentrais-tu, ramené par l'Honneur ?

LE VIELLARD, *un peu rapidement.*

J'ai combattu contre elle & je lui fais horreur.
Fier de mon origine, il faut que je la cache ;

La peur du châtiment & l'hymen qui m'attache,
Ont retenu mes pas revolant vers les Lys :
J'ai du moins à mon Roi pu rendre mes deux fils ;
Combattant ſous vos loix, & dignes de vous plaire,
Ils conſolent ſouvent la honte de leur Père :
Quand on entend vos Noms, quand on voit vos ſuccès,
Seigneurs, qu'on eſt honteux de n'être plus Français !
(*Avec plus de chaleur.*)
Mais.... je viens vous ſauver ; eh ! quel Guerrier fidèle,
Honoré dans la France, aura plus fait pour elle ?
Ah ! ce ſervice heureux, ce retour de ma foi,
Va bientôt retentir juſqu'au cœur de mon Roi.

NEMOURS.

Qu'as-tu donc découvert ?

LE VIEILLARD.

La trame la plus noire,
Qui vous cache la Foudre au ſein de la Victoire.
Dans tout le ſang Français brulant de ſe plonger,
De meurtres, cette nuit, Breſſe va regorger :
Oui, près du Mont ſacré, des routes ſouterraines
Vont ramener Peſcaire & les Lances Romaines ;
Tandis que, vers le Fleuve, un gros de Citoyens
Ouvre un Canal antique aux fiers Vénitiens :

Dans leurs Temples déjà, ſans bruit & ſans allarmes,
Les Breſſans déſarmés ont repris d'autres armes :
On parle d'un rempart qui doit être abîmé,
Par ce Volcan nouveau ſous la Terre enfermé ;
L'Eſpagnol s'en promet l'effet le plus terrible.
J'ignore où doit frapper ce tonnerre inviſible,
Mais je ſais que bientôt un lâche meurtrier
(*A Nemours.*)
Vous y doit, avec art, expoſer le premier,
Et vous ouvrant ſoudain cette tombe enflammée,
Enlever aux Français l'Ame de leur Armée :
(C'eſt ainſi qu'en ces lieux on vous nomme, Seigneur.)
J'ai friſſonné d'effroi, de rage & de douleur ;
J'ai voulu vous ſouſtraire à ces piéges du Crime ;
Vous voyez à mes pleurs, au zèle qui m'anime,
Qu'un Transfuge, accablé par les ans & les maux,
Toujours Guerrier dans l'ame, adore les Héros.

NEMOURS.

D'où ſais-tu ces ſecrets, par quelle intelligence ?

LE VIEILLARD.

Une ſeule reſſource était en ma puiſſance.
J'ai vendu l'humble toît par ma Femme habité,
Réduit de ſa vieilleſſe & de ma pauvreté,
Seul fruit d'un long travail & des dons d'Euphémie,

Pour gagner un Soldat de la Garde ennemie!

NEMOURS, *attendri.*

Ah! Dieu!

BAÏARD.

Que de grandeur!

NEMOURS.

Et nous, Mortels heureux,
Nous croyons quelquefois être ſeuls généreux!——
Achève. Saurais-tu quel autre qu'Avogare,
Dirige ſourdement les horreurs qu'on prépare?

LE VIEILLARD.

Non, Prince. L'Eſpagnol qui m'a tout révélé,
N'a pu percer plus loin ce ſecret ſi voilé;
Il craint, en le ſondant, de s'en voir la victime:
Mais moi, Seigneur, mais moi, pour vous montrer l'abîme,
Du peu que je ſavais j'ai dû vous avertir;
Je cours mieux obſerver ce qu'il faut prévenir.
Mon ſang ſe rajeunit encor pour ma Patrie;
Je vois tous mes dangers & compte peu ma vie:
Quand un Soldat Français au péril va s'offrir,
Daigne-t-il s'informer s'il en peut revenir?

BAÏARD, *avec tranſport.*

Français, reprends ton nom.

NEMOURS, *embraſſant le Vieillard.*

Oui, tu l'es... Le tems preſſe.

(*A Baïard.*)
Daignez, ſi je m'emporte, arrêter ma jeuneſſe;
Je vais donner mon ordre. — Entrez tous.
(*Pluſieurs Officiers & Soldats entrent.*)
Vous, Evreux,
Vous, d'Alègre, ſuivez ce Vieillard courageux;
Il va vous indiquer deux ſecrettes iſſuës,
Dont il faut à l'inſtant ſaiſir les avenuës:
Si l'on en veut ſortir, que vingt bouches d'airain
Lancent ſoudain la Mort dans chaque ſouterrain.
Vers l'autre extrémité, Cruſſol & Vendeneſſe,
Guidez nos Eſcadrons qui campent hors de Breſſe;
Et que les Ennemis par vous ne ſoient chargés
Que lorſque ſous la Voûte ils ſeront engagés:
Eux-même auront rendu leur perte plus rapide.
(*A deux autres Chevaliers.*)
Et Vous, pour contenir le Citoyen perfide,
Que, par mille flambeaux diſpoſés prudemment,
On menace leurs toîts d'un vaſte embrâſement:
Le Palais d'Avogare eſt encore l'aſyle
D'où mes ordres auront le cours le plus facile;
J'y vole, pour donner des ſecours promts & ſûrs,
Si de quelque rempart la Mine ouvrait les murs.
(*A Baïard.*)
Approuvez-vous ce plan?
BAÏARD, *montrant les Chevaliers.*
Tous leurs cœurs l'applaudiſſent:

Moi ſeul, j'en dois gémir, d'autres bras l'accompliſſent.

LE VIEILLARD, *vivement.*

J'inſtruirai ſeulement vos Guerriers valeureux,
Prince : & je vais veiller ſur ce gouffre de feux.
(*Comme une idée nouvelle qui lui vient ſur le champ.*)
J'eſpère.... en découvrir le foyer redoutable.
Si le Ciel y plaçait ma peine inévitable,
Puiſſé-je, pour mourir avec moins de remord,
Aïant perdu mes jours, ne point perdre ma mort!

NEMOURS, *pendant qu'il s'en va.*

Va, compte ſur le prix de ce ſervice inſigne,
La faveur de Nemours....

LE VIEILLARD, *ſe retournant.*

Prince, j'en ſuis indigne;
Réſervez pour mes fils un ſi généreux ſoin;
Demain, de vos bontés je n'aurai plus beſoin.
(*Il ſort avec les ſix Chevaliers & quelques Soldats.*)

NEMOURS.

Adieu, Baïard.

BAÏARD.

Soldats, qu'on me porte à ſa ſuite.

NEMOURS.

Non, reſtez. C'eſt la loi que je leur ai preſcrite:
Qu'Euphémie avec vous ſoit gardée en ce Fort:
Ah! de deux cœurs ſi chers quand j'aſſure le ſort,

Je

Je ne hazarde plus la moitié de moi-même;
Périt-on tout entier en ſauvant ce qu'on aime?
(*Il ſort, laiſſant un Chevalier & quelques Gardes.*)

SCENE IV.

BAÏARD, UN CHEVALIER, GARDES.

BAÏARD.

IL eſt donc un triomphe, il eſt donc un danger,
Que même, en le voyant, je ne puis partager!
(*Au Chevalier.*)
Ecoute, ô mon Elève, eſpoir de la Patrie,
D'Eſtaing, cœur tout de flâme, à qui le ſang me lie,
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainſi que ton Aïeul, le Bouclier des Rois;
Ne quitte point Gaſton, ſois par-tout ſon Egide;
Je réponds des Français tant qu'il ſera leur Guide.
(*Le Chevalier ſort.*)
Ciel! quel tiſſu d'horreurs! Par qui le détruis-tu?
Ce Transfuge me rend jaloux de ſa Vertu:
Que devenait ſans lui la France triomphante?
Ainſi, grand Dieu, ta loi terrible & conſolante

Par-tout montre aux premiers, aux derniers des Humains,
L'immuable rapport de leurs communs Destins :
Telle est leur mutuelle & juste dépendance.
Le plus obscur Soldat s'exile de la France,
Il vit ailleurs obscur ; & tu mets tout l'Etat,
Cinq Rois, l'Europe entière, aux mains de ce Soldat !

SCENE V.

BAÏARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

ALTÉMORE, *aux Gardes de Baïard.*

NEMOURS vous mande, Amis ; Baïard est sous ma garde,
La défense du Fort désormais me regarde.
(*Il leur fait signe de sortir. Ils s'en vont.*)

BAÏARD.

Quoi ! vous quittez Nemours !

ALTÉMORE, *à Baïard.*

C'est lui qui l'a voulu. —
(*A sa Suite.*)
Attendons le signal, ou tout serait perdu.

(*A Baïard.*)
Nemours tremble pour vous ; l'orage ſe déclare ;
Lorſque, dans ſon Palais, j'ai conduit Avogare,
A ma Garde enlevé par ce Peuple ſéduit,
Il a ſaiſi, pour fuir, la faveur de la nuit :
Et peut-être, en ces lieux, du fond de ſa retraite,
Il tend, par ſes Amis, quelque embûche ſecrette.

BAÏARD.

Ses Amis, comme lui, ſe pourront découvrir ;
Le Crime, à force d'art, parvient à ſe trahir.

ALTÉMORE, *avec malignité.*

J'en doute. Mais du moins par cette expérience
Tous vos Chefs connaîtront enfin la défiance :
L'impétueux Français ignore les détours,
Son ame eſt dans ſes yeux, & paſſe en ſes diſcours ;
Soit fierté, ſoit faibleſſe, il ne peut ſe contraindre ;
L'éclat de ſes tranſports avertit de les craindre.
Ici, l'Homme plus calme en concentre l'ardeur,
Dans des replis profonds enveloppe ſon cœur ;
De ſes traits, à ſon ame, il fait un maſque utile :
Et la Haîne en cet Art eſt toujours plus habile ;
Elle offre, en ſouriant, le front de l'Amitié ;
Et d'un glaive couvert vous perce ſans pitié.
(*A part.*)
Que j'aime à contempler ma dernière victime !
Le ſignal tarde bien !

BAÏARD.

Si je meurs par un crime,

Je ſuis ſûr que du moins, d'aſſaſſins entouré,
Dans le fond de leur cœur je ſerai révéré.

ALTÉMORE, *à part.*

Il dit vrai. — Mais n'importe ? — Ah ! que vient-on m'apprendre ?

(Il ſe retire un peu en arrière.)

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *à Baïard.*

NEMOURS n'eſt point ici?

BAÏARD.

Nemours vient de ſe rendre
Dans votre Palais même.

EUPHÉMIE.

Ah ! Ciel ! il eſt perdu ;
C'eſt-là, Seigneur, c'eſt-là que le piége eſt tendu,
Que la foudre.... Ah ! courons.

ALTÉMORE, *l'arrêtant.*

Demeurez.

EUPHÉMIE.

Monſtre horrible !
C'eſt toi dont la fureur....

(*On entend le bruit affreux que produit l'exploſion du Palais d'Avogare.*)

Dieu ! quel fracas terrible !

(*Elle s'appuie ſur une colonne.*)

La Terre s'eſt émuë & ces murs ont tremblé.

BAÏARD.

Tout mon corps treſſaillit dans mon lit ébranlé.

EUPHÉMIE.

Nemours eſt mort, je meurs.

(*Elle tombe au pied de la colonne.*)

ALTÉMORE.

L'Italie eſt vengée :
Enfin, du joug Français, la voilà dégagée.
(*A Baïard.*)
Vois l'Ami d'Avogare.

BAÏARD.

Ah ! lâche, oſes-tu bien...

ALTÉMORE, *à ſa ſuite.*

Il eſt tems d'achever ſon triomphe & le mien :
Meurs, ſuperbe Baïard, ſans gloire & ſans défenſe
(*Il va pour lui porter un coup de lance.*)

BAÏARD.

(*Qui a pris ſa lance près de ſon lit, la tient en arrêt ſur Altémore.*)
Viens, Traître, je t'attends.

ALTÉMORE, *étonné.*

Quelle eſt ton eſpérance ?

Crois-tu seul contre tous ? ... Amis, secondez-moi.

(*Les Soldats s'avancent sur Baïard, qui se débat avec sa lance.*)

BAÏARD.

Tremblez, voilà Nemours.

(*Altémore & ses Soldats tournent la tête & aperçoivent Nemours. Altémore, comme anéanti, reste immobile & laisse tomber sa lance.*)

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, NEMOURS, CHEVALIERS FRANÇAIS, URBIN.

NEMOURS, *écartant les Italiens à coups d'épée, dit à Altémore.*

C'Est la foudre pour toi.

(*Il embrasse Baïard.*)

O mon ami !

BAÏARD.

Cher Prince, eh ! qui l'aurait pu croire ?

NEMOURS, *montrant Altémore & Urbin.*

Voilà de l'Italie & l'Opprobre, & la Gloire ;

Urbin vient te défendre.

BAÏARD, *tendant la main au Duc d'Urbin.*

Il ne m'étonne pas.

NEMOURS.

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas.

(*On entraîne Altémore.*)

Mais, ô nouveau malheur! ô ma chère Euphémie!

(*Il court à Elle.*)

BAÏARD.

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie.

NEMOURS, *lui prénant la main.*

Euphémie!

EUPHÉMIE, *revenant à elle, & levant les yeux au Ciel.*

Il n'eſt plus.

(*Elle les rebaiſſe & aperçoit Nemours.*)

Ah! Prince, vous vivez!

NEMOURS, *la relevant.*

Oui, ce digne Vieillard.... Il nous a tous ſauvés.

EUPHÉMIE, *avec tranſport.*

Qu'il m'eſt cher!

NEMOURS.

J'arrivais dans ce Palais terrible,
Où mon ordre aſſemblait notre Elite invincible;
Quand je le vois entrer frémiſſant, éperdu,
Suivi de l'Eſpagnol à ſes bienfaits vendu,
Et qui ſe promettant un plus riche ſalaire,
Avait du nouveau foudre épié le myſtère:

» Fuyez, s'écriaient-ils, fuyez, ne tardez pas,
» Vous n'avez qu'un moment, le gouffre eſt ſous
» vos pas :
» Courez ſauver Baïard, il en eſt tems encore,
» Ce Héros va tomber ſous les coups d'Altémore.
A leurs cris, vers ces lieux, nous avons volé tous.
Mais des portes du Fort à peine approchions-nous,
Qu'avec un bruit affreux, une nuë enflammée,
Un noir torrent de feu, de ſouffre & de fumée,
Roule au loin, dans les airs, à nos regards ſurpris,
D'un vaſte Monument les immenſes débris.
Heureux, qu'en échappant à ce piége effroyable,
(*En embraſſant Baïard.*)
J'arrache encor mon Père au ſort plus déplorable
De voir des Aſſaſſins, vil rebut des Bourreaux,
Souiller la dernière heure & le ſang d'un Héros.

URBIN, *à Baïard.*

Pardonne, j'ai trop tard ſuivi mon digne Maître;
Baïard, pour ſauver Jule, avait livré le Traître :
Beaux jours du Nom Romain, qu'êtes-vous devenus ?
La France déſormais a nos Fabricius.

NEMOURS, *à ſa Suite.*

Allons, marchons, Amis; revolons vers Peſcaire,
Voudrais-je qu'à ma chaîne il eût pu ſe ſouſtraire ?
Sous ces murs embrâſés me croyant englouti,
De ſon repaire obſcur peut-être il eſt ſorti.

(*Il veut partir.*

BAÏARD.

Arrêtez....

SCENE VIII. ET DERNIERE.

NEMOURS, URBIN, EUPHÉMIE, BAÏARD, D'ALÈGRE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.

D'ALÈGRE, *vivement à Nemours.*

LA victoire eſt complette & ſoudaine;
Tous vos ordres ſuivis ont mis dans notre chaîne
Les Guerriers de Veniſe & les Soldats Romains,
Enfermés, foudroyés dans les deux ſouterrains.

NEMOURS.

Mais Peſcaire?....

D'ALÈGRE.

Seigneur, ſon adroite prudence,
Pour des lieux plus ouverts réſervait ſa préſence:
De la Porte Fauſtine il aſſaillait les Tours,
Qu'au bruit de ſon tonnerre il croyait ſans ſecours;
Mais au lieu de l'effroi, trouvant partout l'audace,
Et des Vénitiens aprenant la diſgrace,
Il va cacher au loin ſa honte & ſes débris.

NEMOURS.

Eh ! que fait ce Vieillard ? qu'il vienne avec ſes fils,
Que mes bienfaits....

D'ALÉGRE.

Plaignez ſon infortune extrême :
Inſtruit qu'en ſon Palais Avogare lui-même,
Pour allumer ſa foudre, avait ſu ſe cacher ;
Loin de ſuivre vos pas, il l'a couru chercher ;
Il voulait, ou punir, ou déſarmer ſa rage ;
Mais ſoit que du Breſſan le perfide courage,
De périr avec vous, fit ſon plaiſir affreux ;
Soit qu'il ait mal connu, mal meſuré ſes feux ;
L'un & l'autre à la fois, loin du Palais en poudre,
Ont vu leurs Corps épars emportés par la foudre.

EUPHÉMIE.

O mon père !

BAÏARD.

O Soldat, qu'honore un beau trépas ;
J'ai bien vu que ton cœur ne ſe pardonnait pas !
Tes fils ſeront les miens.

EUPHÉMIE.

Le déſeſpoir m'accable ;
De la mort de mon Père, hélas ! je ſuis coupable.

NEMOURS, *vivement.*

Lui ſeul fut criminel, lui ſeul il s'eſt perdu.

EUPHÉMIE.

Ah ! reſpectez les pleurs qu'il coûte à ma Vertu :

La Nature m'imprime un ſacré caractère,
Sans permettre à mon cœur de juger pour quel Père.

NEMOURS.

Je reſpecte à la fois & reſſens vos douleurs;
Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs;
Je veux, pour le former, que Baïard me ramène
Plus digne encor de vous, & Vainqueur de Ravenne.
(*A Baïard.*)
Je vais t'attendre, Ami, ſous ce fameux rempart;
Gaſton regretterait de vaincre ſans Baïard.

BAÏARD, *lui prenant la main.*

Va; mais modère au moins ton ardent caractère:
Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reſte à faire;
Songe qu'en peu de jours tu ſus vivre long-tems;
Ta carrière d'honneurs eſt remplie à vingt ans;
Toi ſeul peux ſoutenir le fardeau de ta gloire,
Mais crains de t'oublier au ſein de la Victoire.

FIN.

NOTES HISTORIQUES.

J'ai ſouvent fait uſage, dans ces Notes, de l'Hiſtoire de la Ligue de Cambray, par l'Abbé du Bos; Ouvrage autant eſtimé pour l'exactitude impartiale qui y regne dans le récit des faits, que pour la ſaine critique qui dirige les jugemens de l'Auteur. Cet Ouvrage eſt d'ailleurs compoſé d'après les Hiſtoriens contemporains, tels que le Guichardin, Bembo, Paul Jove, &c. Mais j'ai principalement puiſé dans la Vie du Chevalier Baïard; qui eſt un des plus précieux monumens de l'ancienne Littérature Françaiſe. « On y retrouve, dit M. Gaillard dans ſon Hiſtoire de » François-premier, le bon ſens & l'énergie naïve de » Philippe de Comines. C'eſt un de ces livres qui font » regretter le vieux langage & les vieilles mœurs. Le ſtyle » de l'Auteur eſt parfaitement aſſorti aux actions qu'il » rapporte, ſur-tout aux mœurs qu'il décrit; on peut dire » que c'eſt vraiment la langue de ces mœurs-là, ſimple, » naïve, franche, hardie, chevaleresque comme elles. » L'Auteur peint les événemens avec tant de vivacité que » le lecteur en eſt preſque témoin : il varie ſes tableaux » avec intelligence, & les trace avec force.... Le vieux » langage donne à cette bonhomie antique & vénérable, » fille de la Nature, un agrément & un intérêt que toute » l'élégance de la Langue actuelle a bien de la peine à » leur conſerver : elle pourait peindre plus fièrement » l'élévation de l'ame de Baïard, mais elle en exprimerait » moins fidèlement la ſimplicité ».

L'Hiſtoire de Baïard fut compoſée & publiée, trois ans après ſa mort, par ſon Sécrétaire, qui ne prit d'autre nom ſur le titre que le nom de *Loyal Serviteur*. Ce livre était *comme perdu*, lorſqu'en 1619 Théodore Godefroi *le remit en lumière* & le dédia à Louïs XIII. C'eſt cette réimpreſſion qui en a fourni des exemplaires à toutes nos Bibliothéques. On en fit encore à Grenoble, en 1651, une édition nouvelle, qui eſt rare à Paris, & qui eſt plus complette que

la précédente. Elle fut dirigée par les soins de M. d'Expilly, Conseiller d'Etat, Président au Parlement de Grenoble, qui étant au centre de la famille de Baïard, avait fait *une exacte recherche des titres de cette Maison : J'ai lu*, dit-il, *ce qu'en a écrit Aimar de Rival, Conseiller au Parlement de Grenoble, contemporain du Chevalier.* On voit, par le caractère des personnes, & par le tems où elles ont écrit, combien elles sont dignes de foi. J'exposerai, dans la suite de ces Notes, ce que l'edition de Grenoble a de particulier ; & je distinguerai ces articles, en y ajoûtant le nom de M. d'Expilly.

Mais sur-tout je donnerai une lettre très-curieuse, écrite par Baïard, trois jours après la bataille de Ravenne ; & j'y joindrai l'ordre de l'Armée de France à cette fameuse journée. Ces deux pièces, conservées dans les Archives de la Chambre des Comptes de Grenoble, sont très-précieuses pour l'Histoire de Louïs XII. La lettre est bien importante pour ma Tragédie : Elle prouve la tendre amitié qui unissait Gaston & Baïard. Il est singulier que, malgré la disproportion d'âge, malgré la distance que le rang mettait entre un simple Gentil-homme, & un Prince que Louïs XII traitait comme son fils, Gaston soit de tous les Généraux sous lesquels Baïard a servi, celui qui a le plus chéri le *bon Chevalier* & qui en a été le plus aimé. Voilà le plus bel éloge qu'on puisse faire de tous deux.

Dieu, la France, l'Honneur, l'Amitié, l'Amour même ;
De Milan, vers ces lieux, ont fait voler Baïard.

Le premier de ces vers contient, dans leur ordre exact, les cinq loix principales de la Chevalerie. La Religion, la Patrie, l'Honneur, l'Amitié & l'Amour. Nous trouvons fort étrange qu'on ait allié ainsi l'Amour avec la Religion ; & notre façon d'aimer rendrait cet assemblage bien plus bizarre. Observez que la Patrie & l'Honneur l'emportaient sur l'Amitié & sur l'Amour : car la fraternité d'armes entre deux Chevaliers de différentes Nations, était suspendue lorsque les deux Peuples étaient en guerre. A plus forte raison un Français, Amant d'une Etrangère, n'aurait-il pas été dispensé de combattre contre le Souverain de sa

Dame, ſi le Roi de France eût déclaré la guerre à ce Souverain. *Voyez les Mémoires ſur la Chevalerie, par M. de Sainte Palaye.*

Au reſte, je mets la Religion au nombre des motifs qui animent Baïard en ce moment, parce qu'elle était un des grands objets de la guerre élevée entre Louïs XII & Jules II. Le Roi qui voulait que le Pape fût dépoſé, avait réuſſi à former contre lui une ligue de Cardinaux, & à faire aſſembler le Concile de Piſe. Le Pape avait formé contre le Roi une ligue de Princes redoutables & ambitieux : elle s'appelait *la Ligue Sainte.*

Baïard était dans l'Armée de Gaſton. Si je feins qu'il était à Milan, où il y avait une forte garniſon de Français ; on voit facilement que j'avais beſoin, pour l'intrigue de ma Pièce, que mes deux Héros ne ſe fuſſent pas vus depuis quelque tems.

Reçoivent du Gardzo les ondes épanchées.

Cette petite rivière paſſe à Breſſe : on l'apelle *le Garzo* ou *la Garza ;* mais les Italiens prononçant le *z* comme *dz ;* j'ai dû écrire de manière à conſerver leur prononciation en Français. J'ai parlé ailleurs de la porte *Fauſtine*, qui eſt en effet une porte de Breſſe.

Mais le brave Durfort

On l'apelait communément le Cadet de Duras : il eſt fort ſouvent cité dans la Vie du Chevalier Baïard, comme un des plus braves Officiers de ſon tems. Ce n'était pas lui qui commandait dans le Château de Breſſe, c'était le Capitaine Hérigoye. Du Lude avoit été Gouverneur de la Ville, lors de la rébellion. Il fut ſurpris malgré ſa vigilance : tandis qu'il défendait les remparts, les Vénitiens entrèrent par un égoût & par un ancien canal que le Comte Avogare leur fit ouvrir. Du Lude ſe retira dans le Château avec la Comteſſe de Gambare, mère du jeune homme qui avait inſulté le fils d'Avogare. Elle était Françaiſe. Celui-ci s'acharna juſques ſur les maiſons de ſes ennemis, & les fit démolir de fond en comble.

De la Beauté, dit-il, *va mériter l'hommage.*

Voici les propres mots de Charles VIII à Baïard, lorſque le jeune Chevalier partit, la première fois, pour l'Armée : *Vous allez en un Pays où il y a de belles Dames, faites tant que vous acquériez leur grace.* L'Amour était toujours le prix de l'Honneur : c'était un marché où l'un & l'autre devaient beaucoup gagner. Baïard avait aimé très-tendrement dans ſa jeuneſſe une Demoiſelle de la Cour de Savoie : elle fut obligée d'épouſer un Seigneur du pays, nommé le Seigneur de Fluxas. L'abſence & le mariage n'éteignirent point cette paſſion honnête, qui ſe changea facilement en une tendre eſtime, & n'empêcha point par conſéquent le Chevalier de ſe conſoler par d'autres amours. » Il eut » une fille naturelle d'une belle Demoiſelle de la Maiſon » de Trecque, à Cantu, entre Milan & Côme. Il fit » ſoigneuſement nourrir & élever cette fille, qui s'ap- » pelait Jeanne, & l'aima autant que ſi elle eût été légi- » time. Un an après la mort du père, elle fut mariée à » François de Bocſozel, *Sieur de Chaſtelar*, par ſes trois » oncles, (les trois freres de Baïard, dont l'un était » Evêque de Glandèves) avec auſſi ample & groſſe dot que » ſi elle eût été légitime. Elle ne fut jamais qualifiée na- » turelle, ains purement fille du Chevalier Baïard. Et » depuis, dans tous les contrats paſſés avec ſes oncles, » ils l'appelaient leur niéce, & l'ont toujours grande- » ment honorée. Elle a ſi bien vécu qu'on l'eſtima digne » fille d'un ſi digne père. De François de Bocſozel & de » Jeanne Terrail ſont ſortis de braves Gentils-Hommes, » dont il y a deux vivans à préſent (en 1651) ; tous deux » ſages & vaillans, qui ſe ſont ſignalés par les armes » en de belles charges ; pleins d'honneur & de vertu, qui » ne démentent point le ſang dont ils ſont. (M. d'Expilly.)

Un ſieur *de Chaſtelar*, petit-fils de la fille de Baïard, fut célèbre par ſon courage & ſa belle figure. Il oſa aimer Marie Stuart, & eut une fin très-tragique.

L'amour de Baïard pour Euphémie n'eſt point hiſtorique ; le perſonnage de la Fille d'Avogare eſt de mon invention.

Chevalier, qu'il m'eſt doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs aſſez grands pour être inattendus !

Cette Scène eſt fondée ſur un fait très-vrai. Le Pape hazarda pluſieurs tentatives pour attirer Baïard à ſon ſervice, & lui offrit le commandement général de ſes troupes. Baïard répondit : *J'ai un Seigneur au Ciel & un en terre : & autre ne ſervirai en ce monde.* Le Pape, dit l'Hiſtorien, reconnut à cette réponſe la morale immuable des Français.

J'ai fait parler Baïard dans cette Scène, comme on parlait alors, & comme on parlerait encore aujourd'hui dans des circonſtances pareilles. On a toujours diſtingué la Religion d'avec ſes Miniſtres. On a toujours vu dans le Pape deux perſonnes très-différentes, le Pontife & le Prince. Un Pape-Soldat, comme Jules II, offrait une diſtinction encore plus marquée. Il dégradait trop ſon caractère, pour que ce caractère pût impoſer, même dans un ſiécle d'ignorance. Les Vénitiens le traitèrent avec une liberté bien hardie : Marc Lorédan, fils du Doge, propoſa en plein Sénat de demander du ſecours à l'Empereur Turc, *contre ce bourreau du Genre-humain qui s'en diſait le père.* Baïard fut un de ceux qui reſpectèrent le moins la perſonne de Jules II : pendant le ſiége de la Mirandole, il diſpoſa une embuſcade pour l'enlever. Une neige abondante ſauva le Pape : encore s'il eût été un peu plus brave, & qu'il eût fui quelques minutes plus tard, il était pris.

Henri VIII, Roi d'Angleterre, fit auſſi à Baïard les offres les plus ſéduiſantes pour parvenir à ſe l'attacher. Il y avait plus à gagner avec ce Prince qu'avec le Pape ; mais Baïard ne ſavait compter que ſes devoirs.

Les Armes & mon cœur vous avaient fait mon frère.

Le Duc d'Urbin avait été élevé à la Cour de Louïs XII. Il fut toujours porté pour les Français ; il déſaprouva aſſez hautement la conduite du Pape, ſon oncle, quand celui-ci trompa la France avec tant d'indignité. Le Cardinal de Pavie eut la hardieſſe d'accuſer fauſſement le Duc d'Urbin d'une

d'une intelligence avec Louis XII. Le Duc en fut si irrité, qu'il tua le Cardinal de sa propre main. En supposant que le Duc d'Urbin était Frère-d'Armes de Baïard, j'ai donné une raison de plus à son inclination pour ce Héros ; & cette fiction n'a rien que de très-conforme aux mœurs du tems.

Il fait ce qu'il vous doit, & que votre grand cœur
Daigna sauver ses jours que vous vendait un traître.

Ce fait est un des plus intéressans & des mieux décrits dans la Vie du Chevalier Baïard. Le Duc de Ferrare avait demandé une Garnison Française dans sa Capitale, pour s'y défendre contre le Pape, qui voulait l'assiéger, après la prise de la Mirandole. Baïard commandait cette Garnison. Le Pape envoya un Emissaire secret, nommé Gerlo, pour tâcher d'amener le Duc à un traité particulier, proposant pour première condition, *qu'on lui livrât les Français dont il ne voulait pas qu'il échapât un seul.* Le Duc, après avoir long-tems conversé avec l'Emissaire, & voyant que c'était un de ces scélérats qui appartiennent au plus offrant, lui fit sentir le peu de confiance qu'inspiraient les promesses du Pape ; insista sur l'extrême ingratitude de Jules II envers tous ceux qui l'avaient servi ; ingratitude, dit-il, à laquelle vous, Gerlo, vous êtes exposé plus que tout autre ; il est bien dangereux d'avoir les secrets d'un tel Maître. Le Duc ajoûta que le Pape était fort vieux, que son successeur pouvait n'être pas ennemi de la France, qu'ainsi la condition de Gerlo n'était pas sûre, & que sa petite fortune courait de grands risques. Insensiblement le Duc se hazarda de lui offrir un sort brillant & solide, s'il voulait s'attacher à lui. Cette ame vénale fut tentée à la première offre, & rendue à la seconde. Le Duc parvint jusqu'à déterminer le traître à empoisonner le Pape : & fier de ce succès, il courut tout conter à Baïard. Il commença par lui révéler le projet de Jules II contre les Français, & finit par ces mots : *Mais j'ai gagné son homme, qui m'a promis que le Pape ne serait pas en vie dans huit jours.* *Comment*, dit Baïard, en plaisantant avec une candeur ingénue, qui n'apercevait pas seulement l'idée du crime qu'on lui déclarait ; *Comment fait-on que le Pape ne vivra*

pas dans huit jours ? cet homme qui le dit, a donc parlé à Dieu ? Le Duc, mépriſant peut-être intérieurement cette ſublime naïveté, n'héſita point à avouer le projet du poiſon : *Ah ! Monſeigneur*, s'écria Baïard, *je ne croirai jamais qu'un ſi gentil Prince, comme vous êtes, conſente à cette infâme trahiſon : & ſi je le croyais, je vous jure ſur mon ame que, devant qu'il fût nuit, j'avertirais le Pape. Lui ?* reprit le Duc ; *il en a bien voulu faire autant de vous & de moi : vous ſavez que nous avons fait pendre ſept ou huit de ſes eſpions envoyés dans Ferrare, pour me faire tuer par mes ſujets.* Baïard répond fermement qu'il n'eſt pas fait pour ſuivre l'exemple des trahiſons. Alors *le Duc hauſſant les épaules & crachant contre terre, dit ces paroles : Baïard, je voudrais que cela ſeul pût tuer tous mes ennemis :* Mais puiſque vous ne le trouvez pas bon, la choſe n'ira pas plus loin. Croyez que vous & moi nous nous en repentirons. Non, je ne me repentirai jamais d'avoir empêché un crime, lui dit Baïard : *Mais, Monſeigneur, baillez-moi le galand qui veut faire ce beau chef-d'œuvre ; & s'il n'eſt pendu dans une heure, que je le ſois à ſa place.* Le Duc répondit qu'il avait promis à Gerlo ſûreté de ſa perſonne, & qu'il l'allait renvoyer, ce qui fut fait malgré Baïard. Gerlo fut pendu quelque tems après, à Breſſe, pour une autre perfidie.

Ai-je tort de reprocher à nos Ecrivains leur indifférence pour les beaux traits de notre Hiſtoire ? Quel Poëte, quel Orateur a fait valoir l'action que je viens de rapporter ? Et tous les Auteurs Latins ne ceſſent de louer leur Fabricius, dont la vertu fut moins généreuſe que celle de Baïard. Car enfin le Médecin qui offrait d'empoiſonner Pyrrhus, n'avait pas été envoyé par ce Monarque pour concerter une trahiſon contre le Dictateur Romain. Fabricius n'avait donc pas à ſe défendre, comme Baïard, de ce deſir de vengeance ſi naturel, ſi ſéducteur ; qui nous paraît la juſtice même, quand il ne s'agit que d'uſer de repréſailles, & de tourner ſur notre ennemi le propre trait qu'il nous avait préparé. On ſent aſſez les raiſons qui ne m'ont pas permis de mettre cet événement en action. Des crimes projetés par un Pape & contre un Pape, ſe racontent dans une Hiſtoire, mais ne ſe montrent pas ſur le Théâtre Français.

Etale dans un Camp le mêlange bizarre
De l'airain des Guerriers au lin de la Tiare.

On trouva ſcandaleux & ridicule que Jules II aſſiſtât *le pot en tête & la pique à la main* au ſiége de la Mirandole. Quelques perſonnes ne ſeront pas fâchées de ſavoir les particularités ſuivantes, relativement à la Tiare.

La Tiare eſt un bonnet aſſez élevé, couvert d'une toile d'argent, ſur laquelle il y a trois Couronnes brodées en or. Boniface VIII, ce Pape qui fit tant d'entrepriſes ſur la puiſſance Royale, eſt le premier qui ait porté les trois Couronnes. Avant lui il n'y en avait que deux ſur la Tiare, & c'était bien aſſez. Jules II fit faire une Tiare d'or maſſif, du poids de dix livres, & il la couvrit encore de pierres précieuſes : il la portait, dit-on, dans les grandes Cérémonies. Paul III, Clément V & Urbain VIII voulurent chacun enrichir l'Egliſe Romaine d'une ſuperbe Tiare ; & l'on juge bien qu'ils ſe diſputèrent en magnificence, & pour le poids de l'or, & pour le grand nombre des pierreries. Les Souverains Pontifes ne portent jamais aucune de ces quatre Tiares. Elles ſont gardées au Château-Saint-Ange, dans une chambre fermée de trois ſerrures différentes, dont les clefs ſont remiſes à trois Prélats. On expoſe ces Tiares ſur le grand Autel de Saint Pierre pour les quatre principales Fêtes de l'année ; & il faut alors que les trois Prélats s'aſſemblent pour l'ouverture de la chambre, & qu'on en dreſſe un acte devant Notaires.

Quant à Maximilien, que pourais-je en attendre ?
Il ne ſéduirait pas un cœur fait pour ſe vendre.

Ce Prince était avare & manquait toujours d'argent. On diſait de lui par dériſion, *Maximilien petite-chevance.* Il avait pourtant un moyen de finance aſſez ſingulier : quand le beſoin d'argent le preſſait trop, il ſignait un traité d'alliance, & ſe faiſait payer fort cher ſa ſignature.

Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un Roi.

Ferdinand, Roi d'Arragon, de ſon chef ; Roi de Caſtille, du chef de ſa femme ; Conquérant du Royaume de Grenade ; fut le premier Roi d'Eſpagne. Sa mauvaiſe foi l'a rendu plus célébre, que ſa puiſſance. Un jour quelqu'un lui diſait, Louïs XII prétend que vous l'avez trompé trois fois. Trois fois, reprit Ferdinand ? je l'ai bien trompé dix.

Pour Veniſe, il eſt vrai, j'eſtime ſon courage.

La République de Veniſe ſoutint, avec une fermeté digne des anciens Romains, les premiers efforts de quatre Puiſſances formidables conjurées contre elle, & ſes premières défaites qui étaient inévitables. Louïs XII avait commis la plus grande faute en s'alliant avec le Pape, l'Empereur & le Roi d'Eſpagne, ſes ennemis de tous les tems, contre les Vénitiens ſes amis néceſſaires. La Ligue de Cambrai eſt regardée comme un monſtre en politique. Elle prouva, diſent Monſieur le Préſident Hénault & l'Abbé du Bos, cette vérité plus d'une fois reconnue, que les grandes Puiſſances s'affaibliſſent en s'uniſſant. Mais ce qui parut bien plus bizarre encore que cette Ligue, ce fut de voir Louïs XII ſeul, ſans être aidé de ſes Alliés, battre les Armées de la République, la forcer à abandonner tous ſes Etats de Terre-ferme ; & enſuite Veniſe reprendre toutes ces Provinces, par le ſecours de ce même Pape, de ce même Empereur & de ce même Roi d'Eſpagne, qui venaient de ſe liguer contre elle avec Louïs XII. Le Pape, après avoir excommunié les Vénitiens & appelé l'Armée Françaiſe, excommunia cette Armée & bénit les Vénitiens. Cet abus indécent de la Puiſſance Spirituelle coûta cher à la Cour de Rome dans ce malheureux ſiécle. Quand on la vit jouër ainſi avec ſes armes ſacrées, on ceſſa de les craindre. Ses forces réſidaient dans le reſpect des Peuples : & lorſqu'elle leur faiſait perdre elle-même ce reſpect, pouvait-elle ne pas voir qu'elle travaillait à ſa propre ruine ?

Un Monarque, un Français refuſer la Victoire ?
Je pardonne aux Mortels d'être lents à le croire.

Louïs XII, dit l'Abbé du Bos, perdit ſes avantages ſur le Pape, pour l'avoir trop ménagé : *Les partis mitoyens ont été ſouvent le terme de la proſpérité des Etats.*

Son jeune Succeſſeur, ce généreux Valois
Qui ſoupire en ſecret au bruit de nos exploits.

Les Hiſtoriens diſent que François I, alors Duc de Valois, retenu à la Cour de Louïs XII, dont il était l'héritier préſomptif, enviait noblement la gloire dont Gaſton ſe couvrait en Italie. On ſait que François devenu Roi, voulut, après la bataille de Marignan, être fait Chevalier de la main de Baïard : il n'eſt guères poſſible à un Monarque d'accorder un plus grand honneur à un Sujet. Baïard, pendant toute ſa vie, n'aïant jamais demandé de graces, ne reçut jamais que celles qui ne ſe demandent pas ; ces honneurs qu'un grand mérite arrache dans le premier moment d'un juſte enthouſiaſme, & avant que l'Envie ait eu le tems de réfléchir. Quand on accorda à ce Grand-Homme des places, des dignités militaires ; c'eſt parce que ces places avaient beſoin de lui : & d'ailleurs elles vinrent ſi tard qu'elles ne pouvaient plus le flatter.

Pour des richeſſes, on ne lui en offrit point : il ſçut en acquérir avec ſon épée. Dans ſon ſiécle, le Guerrier n'avait beſoin que d'elle pour faire fortune. Baïard était né pauvre ; il fit beaucoup de priſonniers, & il vécut riche. Le grand nombre de rançons qu'on lui paya, & que ſa généroſité taxa toujours noblement, les priſes conſidérables qu'il fit ſur les ennemis, lui procurèrent une ſorte d'opulence. Son Hiſtoire parle ſouvent des grandes dépenſes qu'il faiſait à l'Armée ; non pas pour des objets de luxe, un tel homme mépriſait tout ce qui énerve l'ame & le corps ; mais pour des objets utiles ; pour conſumer ſa fortune par cet uſage honorable, qui eſt une manière indirecte de la répandre ſur la pauvreté noble

qui ne pourait recevoir autrement. Tout était pour Baïard une occaſion de libéralité. Des Officiers avaient-ils eſſuyé quelques pertes dans une action ? il ſe croyait redevable envers eux de ce qu'il avait gagné ſur l'ennemi. Dès ſa plus tendre jeuneſſe *jamais nul de ſes Compagnons n'était démonté, qu'il ne le remontât ; s'il avait un écu, chacun y partageait.*

Un jour, ſon Général lui donnne 300 marcs de vaiſſelle d'argent, que les rebelles de Tortonne offraient pour ſe racheter du pillage. Baïard n'oſe refuſer ; mais il cherche un prétexte pour être généreux, & ſa belle ame l'a bientôt trouvé. *A Dieu ne plaiſe*, dit-il, *que ce qui vient de ſi méchantes gens entre jamais dans ma maiſon ; cela me porterait malheur :* & il n'avait pas achevé ces mots, que la vaiſſelle était diſtribuée aux Soldats. Cependant, dit l'Hiſtorien, Baïard alors âgé de vingt-quatre ans n'avait pas dix écus dans ſa bourſe.

Une autrefois, en faiſant la petite guerre, il prend 15000 ducats qui appartenaient à ce fourbe illuſtre, appellé le grand-Général. Un jeune Officier, qui s'était trouvé à cette capture ſous les ordres de Baïard, s'écria, en voyant compter tant d'or devant lui : Ah ! ſi j'avais la moitié de cela, je ſerais heureux le reſte de ma vie. *Prenez*, lui dit Baïard. Le jeune homme crut que c'était une plaiſanterie, d'autant plus que Baïard avait ſujet de ſe plaindre de lui : Mais quelles furent ſa ſurpriſe, ſa joie & ſa confuſion, quand il vit que le Chevalier parlait ſérieuſement ! il prit la moitié des 15000 ducats, & Baïard donna l'autre moitié aux Soldats de ſa Compagnie.

Dans un moment qu'il avait conſacré au beſoin des voluptés, il trouve chez lui une jeune fille qu'on lui avait amenée ; & par laquelle il s'attendait à être reçu avec l'enjouement du plaiſir. Il la voit en larmes : il la queſtionne : il apprend qu'elle eſt fille d'un pauvre Gentil-homme mort à l'Armée : & que ſa mère, réduite à l'indigence, vient de vendre pour la première fois l'honneur de cette malheureuſe enfant. Sur le champ Baïard la prend ſous le bras, la mène chez une de ſes parentes, Dame de la plus grande diſtinction dans Grenoble : il envoie chercher la mère, lui remontre ſon infamie, ſoulage ſon indigence, paye une dot à la fille, & la marie.

Il eſt difficile aux plus zélés partiſans de l'Intérêt per-

ſonnel, de n'être pas attendris, je dirai plus, de ne pas ſe mépriſer, en liſant de pareils traits de déſintéreſſement.

Ils ne veulent ſortir de ces foſſés ſanglans,
Que ſur un pont formé d'ennemis expirans.

Ces deux vers contiennent les propres mots que Baïard répondit dans Mézieres, quand on lui propoſa de ſe rendre. (*Voyez les Mémoires de du Bellay-Langey.*) Ce ſiége de Mézieres eſt preſque le ſeul événement important de la vie de Baïard, dont je n'ai pu parler dans ma Tragédie. Comment placer ſous Loaïs XII, un fait ſi célèbre du régne de François Premier? Baïard, avec une poignée de monde, & de mauvais remparts, ſe défendit dans Mézieres contre deux Armées formidables, & les força à lever le ſiége. Les Habitans ſe montrèrent dignes de l'avoir pour Gouverneur. Ils l'égalèrent en courage & en patience. Ils ſe firent de nouveaux remparts, auxquels il travailla aſſidument, comme le dernier d'entre eux. Baïard, qui était né gai, ſe ſervit d'une ruſe aſſez plaiſante pour jeter la méſintelligence entre les deux Généraux ennemis. Mais cette ruſe n'eût pas ſuffi pour ſauver Mézières, ſi la valeur & la vraie ſcience Militaire n'euſſent déconcerté toutes les opérations des Aſſiégeans. Cette belle défenſe, & la Bataille de la Baſtide, prouvent que Baïard n'avait pas ſeulement l'intrépidité d'un Soldat, mais qu'il poſſédait les talens d'un Général; & qu'il était, comme le dit ſon Hiſtorien, *un vrai regiſtre de Batailles.* Il prenait un ſoin particulier pour être bien ſervi en eſpions.

On célèbre encore tous les ans à Mézieres, avec la plus grande pompe, le fameux jour de la délivrance de la Ville. La principale Cérémonie de la Fête eſt l'Eloge du Chevalier Baïard, qu'on prononce & qu'on entend toujours avec de nouveaux tranſports, en répandant ces douces larmes d'admiration & de tendreſſe, que la vie du plus vaillant des Guerriers & du meilleur des Citoyens fait couler avec délices du fond de tous les cœurs. Une Ville qu'il honora par ſes belles actions, & qui s'honora en les ſecondant, a toujours droit de s'en glorifier. Ce monument de reconnaiſſance, renouvellé ſans ceſſe par

les Citoyens de Mézieres, atteſte qu'un Libérateur ſi cher ne vit pas ſeulement dans leur mémoire : on porte dans ſon cœur les Vertus qu'on aime avec tant d'ivreſſe.

Il me rend, en ſecret, le Duché d'Altémore.

Altémore eſt une Principauté du Royaume de Naples. Elle avait appartenu à la femme de ce brave de Ligny-Luxembourg, ſous qui Baïard avait fait ſes premières armes. Le perſonnage, qui porte dans ma Tragédie le nom d'Altémore, eſt de mon invention ; du moins pour ce qui concerne le rang & les titres que je lui donne : car pour ſon infâme ſcélérateſſe, je l'ai puiſée dans l'Hiſtoire du tems.

Du fier Sotomaïore a terminé la vie.

Ce ne fut point l'Amour qui arma Baïard contre Sotomaïore, ce fut l'Honneur ſeul. L'Eſpagnol avait été pris par le Chevalier Français, & abuſant de la liberté honête qu'on lui avait laiſſée ſur ſa parole, il avait trouvé moyen de s'échaper & avait été repris. Quelque tems après, aïant payé ſa rançon, il retourna à l'Armée Eſpagnole. On lui reprocha la baſſeſſe de ſa fuite, procédé indigne d'un Chevalier. Sotomaïore oſa, pour ſe juſtifier, accuſer Baïard de l'avoir traité durement & d'une manière peu convenable pour un Gentil-Homme. Baïard, qui était la courtoiſie même, fut indigné de ce menſonge, dont on eut ſoin de l'informer. Il envoya un démenti net, & par conſéquent un cartel en forme à Sotomaïore. Celui-ci était brave, & ne refuſa point le combat. Le ſort fut juſte ; & Baïard vainqueur pleura ſon ennemi. Si j'avais 100000 écus, diſait-il, je les donnerais pour l'avoir vaincu ſans l'avoir tué. Au reſte ce combat ſe fit à pied & avec l'épée, comme je l'ai dit dans le ſecond Acte.

Frère du Roi d'Eſpagne & Neveu de mon Roi,
Nemours n'eſt-il pas né pour commander ſur moi ?

Gaſton, fils d'une ſœur de Louïs XII, avait lui-même une ſœur nommée Germaine de Foix, & qui avait été mariée à Ferdinand, Roi d'Eſpagne, veuf d'Iſabelle de Caſtille. Gaſton était traité en tout comme un Prince du Sang : on ne lui donnait d'autre nom à l'Armée que celui de *Monſieur*. Il eſt certain que Louïs XII voulait lui céder le Royaume de Naples, & lui faire épouſer Renée de France, ſa ſeconde fille, qui fut depuis Ducheſſe de Ferrare. C'était peut-être le ſeul moyen de conſerver ce Royaume aux Français, que de donner aux Napolitains un Souverain particulier : leur inconſtance envers des Rois étrangers & éloignés d'eux, rendait preſque néceſſaire cette politique, qui depuis a été adoptée avec ſuccès.

Comme un jeune Soldat deſirant les batailles,
Comme un vieux Général il ſait les éviter.

Gaſton avait fait ſes premières armes à la priſe de Gênes & à la bataille d'Agnadel, où il s'était montré en Héros qu'on reconnaît dès l'enfance. Depuis, ayant pris le commandement de l'Armée, il venait de faire dans le Milanès, contre les Suiſſes, une Campagne digne de Fabius le Temporiſeur : & c'eſt de-là qu'il part pour conquérir auſſi rapidement qu'Alexandre. J'avais tâché de peindre, dans les vers qu'on va lire, cette Campagne ſi ſingulière pour un Général de vingt-deux ans. Mais j'ai craint que ce morceau ne fît longueur & ne multipliât trop les deſcriptions. Quand on ne ſait pas perdre de vers, il faut renoncer à faire des Tragédies. Je ne donne ceux-ci qu'afin de m'éviter la peine de remettre en proſe ce qu'il eſt eſſentiel d'apprendre à mes Lecteurs pour leur faire bien connaître tous les talens de Gaſton de Foix. (c'eſt Baïard qui parle.)

Je me plais à le ſuivre, & même à l'imiter :
Par ſa valeur bouillante il s'eſt fait notre Achille,

Il eſt notre Neſtor par ſa valeur tranquille.
Vous venez de le voir, quand les Helvétiens,
D'une antique amitié rompant tous les liens,
Sous un Prélat fougueux * ſortis de leurs montagnes,
Du Milanès, pour vous, inondaient les Campagnes.
Plus faible par le nombre & plus fort par ſon Art,
Nemours n'a laiſſé rien au pouvoir du Hazard :
Il élève autour d'eux une digue aſſurée,
Contient de ce torrent la courſe reſſerrée ;
Des bois, des défilés ménage les détours,
Aux beſoins conſumans interdit les ſecours ;
Réduit ce Peuple avide à l'extrême indigence,
Trompe, enchaîne, fatigue, énerve ſa vaillance ;
Enfin dans ſes rochers le renvoye éperdu
Rougir d'être défait ſans avoir combattu.
Ah ! qui ſait mieux unir la prudence au courage ?
Avec ces deux vertus un Guerrier n'a point d'âge.

Peut-être ce morceau devenait-il néceſſaire pour mieux fonder la Scène du duel ; en faiſant voir que c'était le caractère de Gaſton de ſavoir ſe commander, malgré l'excès de ſa vivacité.

D'épais & longs frimats la Terre détrempée.

J'ai tâché de décrire avec exactitude les difficultés qui s'oppoſaient à la marche de Gaſton : & bien loin de les exagérer, je les ai peut-être affaiblies. Sans la vérité conſtante de cet événement preſque incroyable, je n'aurais pas oſé hazarder le coup de Théâtre frappant que produit la nouvelle de l'arrivée de Gaſton. L'étonnement extrême qu'elle doit cauſer, eſt l'impreſſion même qu'elle fit dans le château de Breſſe, lorſqu'on apperçut au bout de huit jours de

* Le Cardinal de Sion.

marche, les Drapeaux de cette Armée, que l'on ſavait être occupée à quarante lieues de-là contre des forces redoutables, & ſur-tout arrêtée par les neiges & les glaces, par trois rivières débordées qu'il fallait paſſer en préſence de deux Camps nombreux. Mais de telles difficultés, inſurmontables pour les Généraux vulgaires, irritaient Gaſton & ne l'arrêtaient pas. Malheur à qui voit trop les obſtacles, & à qui ne les voit pas aſſez.

Avant de voir Nemours, j'appris à le chérir.....

Cet amour d'Euphémie, né avant qu'elle eût vu Gaſton, & ſur le ſeul bruit de ſa gloire, reſſemblerait à l'amour de M. de l'Empirée, ſi la Renommée n'annonçait pas les graces d'un jeune Prince en même tems qu'elle publie ſes exploits. Il eſt très-naturel qu'une jeune fille s'attache en ſecret, & deſire de plaire à un Héros de vingt ans, qui a la réputation d'être auſſi beau que courageux. L'Hiſtoire de la Chevalerie nous offre plus d'un exemple de paſſions ſemblables. J'ai tâché, autant qu'il m'a été poſſible, de peindre les mœurs du tems, dans les plus petites circonſtances, même dans celles qui étaient indifférentes à ma Pièce.

Vengeur de deux Cités, Vainqueur dans trois combats.

La délivrance de Bologne par Gaſton de Foix était encore une eſpèce de miracle, par la rapidité avec laquelle il avait volé du fond du Milanès au ſecours de cette Ville. A ſon arrivée, les Confédérés, quoique plus forts que lui, prirent la fuite & laiſſèrent battre leur arrière-garde. De-là Gaſton revolant à Breſſe, détruiſit preſque entièrement les deux corps d'Armée qui lui diſputèrent le paſſage du Mincio. Tous ſes exploits, & la repriſe de Breſſe, furent l'ouvrage de quinze jours, du 4 Février au 19. Le Lecteur reconnaîtra dans ce vers ; *& c'eſt la même Armée, on n'y changea qu'un homme*, un mot de Louïs XIV au ſujet du Duc de Vendôme, Vainqueur à Villa-vicioſa : & dans ces autres ; *Allons ſur Ferdinand recouvrer nos Etats, l'Honneur qu'il a perdu ne ſe recouvre pas*, un mot de Louïs XII ſur Ferdinand même.

Le ſeul nom de Baïard leur rapèle Fornouë....
Chaque Soldat Français comptait ſix ennemis.

Baïard, âgé de 19 ans, avait pris un Etendard à la Bataille de Fornouë, & avait eu deux chevaux tués ſous lui. Charles VIII lui fit préſent de 500 écus pour le dédomager & le récompenſer. Les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur le nombre des Troupes qui compoſaient les Armées Françaiſe & Italienne à cette fameuſe journée, ni ſur la perte des deux partis. Les uns donnent à Charles VIII ſept à huit mille hommes, & aux Italiens 30000 : ils font monter la perte de ceux-ci à 4000 hommes, & celle des Français à 200. D'autres, & notamment l'Hiſtorien de Baïard, qui eſt plus croyable, parce qu'il était contemporain, donnent au Roi de France 10000 hommes, dont il perdit 700 ; & aux Alliés 60000, dont il reſta 10000 ſur le champ de bataille.

Héros Amans, voyons qui de nous en ce jour
Saura, par plus d'honneur, mériter plus d'amour.

Ces expreſſions, vraiment Chevalereſques, ſont celles à-peu-près dont Gaſton même ſe ſervit avant la Bataille de Ravenne : *Voyons ce que vous ferez aujourd'hui pour l'amour de ma Mye.*

Qui dépouillez nos Champs pour vos climats barbares...
Nous raviſſez encor les cœurs qui ſont à nous.

Les Italiens appelaient du nom commun de Barbares tous les Etrangers qui ſe diſputaient l'Italie. Le projet de Jules II & de quelques autres Papes, fut de détruire ces Barbares les uns par les autres. On voit que je n'ai pas diſſimulé les défauts du Militaire Français. J'ai avoué ſon inconſtance, ſon peu de diſcipline, ſa négligence après une Victoire, & la hauteur peu politique avec laquelle il ſe comporta envers les Italiens. Ces Peuples jaloux préférèrent les Allemands qui, dans leur ivreſſe, accablaient les Hommes de mauvais

traitemens, aux Français qui, dans leur gaité, traitaient trop bien les femmes.

Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigny,
. . . . . *& toi, cher Coligny.*

Ce ne ſont point ici des noms entaſſés au haſard ; tous les Seigneurs que j'ai nommés dans la Pièce ſont choiſis parmi ceux qui ſe ſignalèrent le plus dans cette Guerre, & dont les Hiſtoriens font les mentions les plus honorables. Chabannes, depuis Maréchal de France, était le fameux La Paliſſe, qui commanda l'Armée après la mort de Gaſton, & qui fut lâchement maſſacré après la Bataille de Pavie. Vendeneſſe, ſon frère, avait pris lui-même à Agnadel le Général l'Alviane : il était fort aimé de Baïard ; il fut tué à ſes côtés, deux minutes avant lui. Philibert de Clermont-Tonnerre avait été un des Compagnons de Baïard au célèbre Combat de la Baſtide. Stuart d'Aubigny, auſſi Maréchal de France, avait pluſieurs fois commandé nos Armées dans le Royaume de Naples, tantôt contre, tantôt avec le Grand Gonſalve. Coligny, Seigneur de Châtillon, & Oncle du fameux Amiral, fut bleſſé à mort au Siége de Ravenne, la veille de la Bataille. D'Alègre commandait le Corps de réſerve à l'Aſſault de Breſſe & l'Arriere-Garde à la Bataille de Ravenne : il fut tué à cette derniere journée avec ſon Fils. Luxembourg était le Fils du Comte de Ligny, premier Maître de Baïard. Cruſſol eſt également nommé parmi les braves d'Agnadel & de Ravenne. Lautrec, Couſin-Germain de Gaſton, fut couvert de bleſſures à côté de ce Héros expirant : & quand on lit les malheurs qui le pourſuivirent pendant les quinze années qu'il ſurvécut à ſon Couſin ; quand on voit les Armées qu'il commandait, périr malgré ſes talens & ſon zèle, par l'effet des intrigues de la Cour ; quand lui-même meurt de regret de ne pouvoir ſauver ſes Soldats, dont il ſe ſent le Père ; qui ne préférerait à cette vie odieuſe la mort prématurée de l'heureux Gaſton de Foix ? Car enfin un Homme qui n'a point éprouvé d'infortune avant ſa mort, peut-il être appelé malheureux ? Ce nom n'eſt dû qu'au Mortel qui traîne ſa vie en cherchant ſans ceſſe le bonheur qui le fuit.

Briſſac, mon digne Emule.

On dira que je fais parler Baïard en 1512, comme il parlerait aujourd'hui : j'en conviens. Mais il y a long-tems que les Briſſacs ſont les dignes émules de Baïard. Le fameux Timoléon de Coſſé, dont le Camp fut l'Ecole de tout le Militaire Français, pendant le Règne de Henry II, avait cette fermeté héroïque, cette droiture franche, cette bonté affable & généreuſe, ſur-tout cet amour ſans borne pour la Patrie & pour le Souverain, cet enthouſiaſme de l'Honneur Français, qui ont caractériſé l'ancien Baïard, & que nous retrouvons dans le Baïard de notre Siecle.

Je ne puis me refuſer de rappeler ici ce trait admirable dont Rome & Athènes auraient été ſi orgueilleuſes. Un Miniſtre, Tyran de la Nation & du Roi, oſa, pour payer les Officiers de l'Armée de Piémont & les Marchands du Pays, qui avaient approviſionné cette Armée, oſa concevoir, haſarder l'inſolente cruauté de faire planter des Potences devant le Palais de Fontainebleau, & de faire afficher qu'elles étaient deſtinées pour ceux qui viendraient préſenter des comptes ou ſolliciter des graces à la Cour. Le Maréchal de Briſſac, entouré de ſes Officiers ſans pain, & de ſes Marchands ruinés, dit aux premiers ; mes amis, venez à Briſſac, tant que j'y aurai du pain pour moi, il y en aura pour vous : & aux autres ; j'allais marier ma fille, ſa dot eſt toute prête, c'eſt un à-compte que je vais vous donner pour le Roi. Qu'une telle action était une riche dot pour ſes Enfans ! S'il y avait eu alors un Prince du Sang, Maître de ſa main, & dont l'Ame eût été digne de celle de Briſſac, il aurait épouſé à l'inſtant la jeune Coſſé. Et les Grands Ecrivains de la France oublieront de pareilles Vertus ! Et l'on ne nous parlera jamais que des Cincinnatus & des Ariſtides!

Au reſte notre *Chevalier ſans peur & ſans reproche* n'eſt pas négligé aujourd'hui comme Baïard le fut par Louïs XII & par le Cardinal d'Amboiſe. Le modèle des Guerriers ſe voit à leur tête ; & le Sceptre de l'Honneur a été mis dans les mains qui devaient le porter.

Contemplez de Baïard l'abbaiſſement auguſte.

Cette Scène de Duel & les autres Scènes qui l'amènent, forment un Epiſode, que je crois intéreſſant. Je n'en ai rien dit dans ma Préface, ne voulant point ôter à mes Lecteurs le plaiſir d'une ſurpriſe qui pouvait m'être avantageuſe. J'ai réſervé à m'expliquer dans cette note, qui ſera plus dramatique qu'hiſtorique.

Le fond de l'événement eſt cependant tiré de l'Hiſtoire. Baïard n'eut jamais de différends avec Gaſton : mais il en eut un très-vif avec l'Amiral Bonnivet, qui était auſſi ſon Général ; & qui l'avait expoſé dans le mauvais poſte de Rebec, où il ne l'avait pas ſoutenu, malgré les promeſſes les plus poſitives. L'Auteur de la Vie de Baïard dit, en propres termes, que le Chevalier, quelques jours avant ſa mort, *eut des paroles fâcheuſes avec l'Amiral ; & que s'il eût vêcu plus longuement, tous deux auraient peut-être paſſé plus avant.* Pour moi, je crois que Baïard, ce rigide Obſervateur de la Diſcipline Militaire, n'aurait pas commencé, à l'âge de 48 ans, à la violer au point d'appeler ſon Général en duel, pour une opération imprudente dont il l'avait chargé. Je m'en repoſe ſur la belle Ame du Chevalier ſans Reproche : elle aurait trouvé mieux que moi un moyen noble d'effacer ce que cette querelle pouvait avoir eu de *fâcheux* pour ſon Général & pour lui.

Le parti que je lui ai fait prendre dans ma Piéce, m'a été ſuggéré par un Roman célèbre, rempli de traits ſublimes, & dont on a déja eſſayé de mettre quelques ſituations ſur notre Théâtre. Mais Corneille nous aïant enſeigné dans les Horaces, dans Sertorius, &c. que la beauté des Scènes d'Héroïſme conſiſte dans la grandeur égale de deux Perſonnages, il m'a fallu créer l'autre moitié de la Scène du Roman ; car l'Auteur qui n'avait pas les mêmes obligations qu'un Poëte Tragique, n'avait fait briller qu'un de ſes Acteurs. Je crois donc que la magnanimité de Gaſton auſſi grande que celle de ſon Rival ; la précaution héroïque qu'il prend de faire Baïard ſon Héritier, ſi Baïard le tue : que la préſence des deux Traîtres & leur effroyable projet de maſſacrer le Vainqueur ſur le Corps du Vaincu ; que cette foule de Chevaliers, qui accourent ſoudain à la voix de Baïard pour être témoins

de la réparation qu'il fait à ſon Général ; enfin que la préſence d'Euphémie à ce ſpectacle ſi ſatisfaiſant pour elle ; ajoûtent à ce moment un intérêt, un appareil Théâtral que mon Modèle ne déſaprouvera point.

La Scène où la querelle naît & s'échauffe entre les deux Héros était d'un genre tout neuf, mais elle était très-délicate à manier. Je me ſuis cru obligé de conſulter quelques-uns des Juges Suprêmes du point d'Honneur, afin de m'aſſurer ſi l'inſulte était aſſez marquée pour produire la néceſſité d'une réparation, & ſi elle n'était pas aſſez grave pour exiger le Combat à l'inſtant même, entre deux Guerriers de cet Ordre. Ma Scène leur a paru remplir ce double objet, & peindre avec quelque vérité les malheureuſes mœurs de notre Europe Moderne, qui nous expoſent à voir tous les jours deux Amis entrer dans une Aſſemblée en s'embraſſant, prêts à donner leur ſang l'un pour l'autre ; & un quart d'heure après, ſur une parole imprudente, courir s'entr'égorger.

Comme ces deux Scènes *du défi & du duel* ont fait quelque bruit dans le Monde, la Critique s'eſt déja éveillée & m'a voulu porter des *bottes ſecrettes* qu'il eſt eſſentiel de parer. Baïard, a-t-on dit, eſt plus âgé que Gaſton, il devrait donc être moins emporté. Il eſt vrai que, s'ils avaient tous les deux une égale raiſon de s'emporter, le plus jeune devrait être le plus prompt : mais Nemours eſt aimé, il n'a point de motif de colère : au lieu que Baïard, apprenant tout-à-coup qu'il a un Rival heureux, ſe croit trompé & a droit d'être jaloux. Baïard n'avait que 36 ans en 1512, & à cet âge la jalouſie peut encore égarer un moment. D'ailleurs dans une querelle ſubite entre deux Amans Rivaux, également fiers & généreux, mais inégaux par le Rang, l'Inférieur met ſa gloire à braver & le Supérieur à ſe contenir.

On a dit encore qu'il eût été plus beau que Gaſton fût l'Offenſeur, & qu'il fît à ſon Inférieur la même réparation que celui-ci lui fait. Je penſe au contraire que cela eût été choquant. En effet, nous louons le Grand Condé d'avoir oublié ſa naiſſance juſqu'à accepter un Duel avec un ſimple Officier qu'il avait inſulté involontairement. On ſait que l'Officier, content de cet honneur inſigne, mit ſon Epée aux pieds du Prince. Mais figurez-vous le Prince mettant ſon Epée aux pieds de l'Officier, & vous ſerez révolté. *Eſt modus in rebus.* Une ſatisfaction ſuffiſante honore celui qui

qui la fait; une réparation outrée, l'avilit. La position de Gaston de Foix, fils de la Sœur du Roi, désigné lui-même pour être Roi de Naples, & actuellement Général de Baïard, est la même à quelques égards que celle du Prince de Condé : mais elle est encore plus délicate, par une raison. Baïard était depuis dix ans le Chevalier le plus fameux & le plus terrible dans les Combats singuliers; Gaston, tout jeune encore, & lui faisant réparation, pouvait être soupçonné de le craindre; & Baïard ne pouvait jamais être soupçonné de craindre Gaston. Il y a plus. Comme il fallait nécessairement que Baïard, pour répondre à la générosité de son Rival, sur-tout si elle eût été excessive, eût fini par lui céder sa Maîtresse; on n'eût pas manqué de dire que Gaston, en s'humiliant devant lui, avait eu en vue d'obtenir le prix de cet abbaissement, & avait lâchement immolé sa Gloire à son Amour. Ces raisons me paraissent sans replique.

Enfin, suivant un autre plan qu'on m'a proposé, si j'eusse représenté Baïard offensé, aïant droit de demander réparation, & cependant mettant son Epée aux pieds de Nemours, & lui cèdant encore Euphémie; Nemours eût été accablé de confusion, anéanti par la Gloire de son Rival, hors d'état de lui répondre que par un sot repentir, & dès-lors dégradé aux yeux du Spectateur. C'est précisément ce qu'auraient fort désiré ceux qui me donnaient ce beau conseil.

Il me semble que j'ai ménagé au contraire l'Honneur de mes deux Héros, de façon qu'il est difficile de décider lequel est le plus généreux. D'un côté l'action de Nemours est au-dessus de celle du Prince de Condé; parce que Nemours est l'Offensé, Condé était l'Offenseur. De l'autre, Baïard est bien plus grand que l'Officier, parce qu'il répare, parce qu'il met le plus éclatant appareil à sa réparation; & parce qu'il sacrifie son Amour. J'avoue que je me trouve heureux, & très-heureux, d'avoir conçu d'abord mes deux Scènes telles qu'elles sont, sans avoir seulement vu la moindre idée de toutes ces autres tournures qui auraient pu m'égarer; & dans lesquelles je ne vois que des illusions enfantées par la fureur de critiquer, mais qui disparaissent après un instant d'examen. Tant il est vrai que »la Critique est aisée & l'Art est difficile «.

Cet encens noble & pur.....
Il eut droit d'être offert aux plus illuſtres Reines.

La Reine de Caſtille, Femme de Henry de Tranſtamare, appelait du Gueſclin ſon Chevalier.

Court à ce Pont fatal, le voit ſans Défenſeurs,
S'élance, arrête ſeul les Eſpagnols Vainqueurs.

Baïard renouvela deux fois en ſa vie cette action preſque incroyable d'Horatius Coclès. Au Pont du Garillan, dans le Royaume de Naples, il arrêta ſeul deux cents Eſpagnols: on le ſecourut à tems, & ils furent chaſſés. Après la funeſte journée des Eperons, il ſauva les débris de l'Armée Françaiſe, en ſe ſacrifiant lui-même, & en retenant pendant près d'une heure, avec quinze Gendarmes, à l'entrée d'un Pont, la plus grande partie de l'Armée victorieuſe. Mais un Corps d'Anglais, aïant paſſé la Riviere ſur des batteaux, vint l'enveloper par derriere: & Baïard, par un tour aſſez plaiſant, fut pris ſans être priſonnier. En effet il perce tout ce qui l'entoure, & remarquant au-delà du Pont un Officier Anglais qui, croyant l'action finie, & excédé de fatigue, était aſſis au pied d'un Arbre, il court à lui la lance en arrêt, & lui crie: Rends-toi, Homme d'Armes, ou tu es mort. L'Anglais effrayé ſe rend: & moi, lui dit Baïard, je me rends auſſi à vous. Depuis, l'Officier Anglais oſa demander la rançon de Baïard à qui il devait la vie. L'Empereur & le Roi d'Angleterre rejetèrent cette prétention ignoble.

Tout le fer d'une lance encor dans ſa bleſſure.

Baïard, à l'aſſault de Breſſe, voulut ſe charget de la pointe de l'attaque. Au moment qu'il venait d'emporter le retranchement, » il reçut, dans le haut de la cuiſſe, un » coup de pique qui entra ſi avant, que le bout ſe rompit; » le fer & un tronçon du bois reſtèrent dans la plaie. Il dit » au Seigneur de Molart, ſon parent, qui combattait

» auprès de lui : *Compagnon, faites marcher vos gens, je* » *suis mort.* Nemours apprend ce malheur, & s'écrie en » versant quelques larmes ; *Eh ! mes amis, vengeons le* » *plus accompli Chevalier qui fut au monde.* La Ville fut bientôt forcée, & quelques Archers y portèrent Baïard *sur une porte qu'ils défendirent.* On n'avait pas alors dans nos Armées ces soins prévoyans & inconcevables, que l'Humanité fait prodiguer aujourd'hui, au milieu des champs de carnage où elle est si horriblement outragée. Baïard fut long-tems sans être secouru, dans la maison où on le porta. La Dame à qui cette maison appartenait, se jeta à genoux, le suppliant de sauver sa vie, ses biens & l'honneur de ses filles. Le Chevalier lui jura que sa présence serait une Sauve-garde assurée. Cette femme alla elle-même, avec deux Soldats, chercher le Chirurgien qui ôta le fer de la plaie, & décida que la blessure n'était pas mortelle. Cet événement était théâtral & tout-à-fait dans le genre de la Tragédie Grecque. Je prie cependant d'observer que Baïard ne reste sur la Scène que six minutes au plus ; & que, selon l'Histoire, il garda le fer dans sa plaie pendant plus d'une heure ; ce qui se voit tous les jours à la Guerre.

Mes cinq derniers Aïeux, morts au lit des Héros,
Reconnaissent leur Fils mourant sur des Drapeaux.

Baïard sortait de la famille des Terrails, ancienne Maison du Dauphiné, établie à Grignan, & qu'on croit originaire d'Allemagne. Les ancêtres de Baïard étaient déjà illustres sous les Princes particuliers qui gouvernaient le Dauphiné, avant que cette Province fût donnée à la France. Aubert Terrail, cinquieme aïeul du Chevalier, fut tué dans une bataille à côté du Dauphin Humbert. Philippe, quatrieme aïeul, étant passé sous la domination Française avec la Province, fut tué à la bataille de Poitiers. Jean son fils, à celle de Verneuil ; Pierre I, son petit-fils, à celle d'Azincourt ; Pierre II, aïeul de Baïard, à Montlhery. Enfin Aimond, son père, reçut quatre blessures à la bataille de Guinegaste, & resta tellement estropié qu'il fut obligé de quitter le Service.

Le Chevalier Baïard eut trois frères. George, qui lui ſuccéda ; & deux autres qui étaient dans l'Egliſe. George n'eut que des filles : & il ne reſta plus de mâles de la famille, que ceux d'une branche ſortie de Pierre I, mort à Azincourt. Cette branche s'eſt perpétuée juſqu'en 1622, ſous le nom de Terrail, Seigneurs de Bernin. (M. d'Expilly.) C'eſt de cette branche que deſcendent, par les femmes, M. le Comte d'Eſtaing, Lieutenant-Général des Armées du Roi, & M. le Marquis du Terrail, qui eſt fils d'une d'Eſtaing. J'ai eu cette alliance en vue, quand j'ai dit au cinquieme acte : *D'Eſtaing, cœur tout de flâme, à qui le ſang me lie :* & les vers qui ſuivent ſont relatifs à l'événement glorieux qui a mérité aux d'Eſtaings l'honneur de porter les armes du Roi. On ſait qu'un de leurs ancêtres ſauva la vie à Philippe-Auguſte renverſé de ſon cheval au fort de la mêlée, ſur le champ de bataille de Bovines. *Voyez Daniel.*

Un traître m'a frappé, ne pleure pas ſur moi ;
Pleure ce malheureux qui viole ſa foi.

C'eſt le fameux mot de Baïard mourant, au Connétable de Bourbon. » Monſeigneur, il ne faut pas avoir » pitié de moi, qui meurs en homme de bien : mais j'ai » pitié de vous, qui êtes armé contre votre Prince, votre » Patrie & votre ſerment ». M. de Voltaire a fait uſage de ce mot dans ſa belle Tragédie d'Adélaïde du Gueſclin.

Je te plains plus que moi, de trahir ſans remords
Et le Roi qui t'aimait & le Sang dont tu ſors.
. . . . . Plaignez-le plus que moi,
Plaignez-le, il vous offenſe, il a trahi ſon Roi.

Je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de rendre à Baïard des paroles qui lui appartiennent. Elles produiſent dans ma Pièce une ſituation moins vive ; mais qui a une délicateſſe particulière, en ce que Baïard parlant au coupable même, croit lui parler d'un autre. C'eſt gagner un peu, en perdant beaucoup.

Trente mille Guerriers, ardens à ſe défendre. . . .
Par dix mille Français forcés dans un Rempart.

Quoique j'aie mis des Eſpagnols & des Romains dans Breſſe, je n'ai pas augmenté le nombre des Combattans qui défendaient la Ville : il ſe montait à plus de 22000 hommes, ſans compter les Habitans qui étaient tous armés. Les Femmes mêmes jetaient par les fenêtres des pierres, de l'eau bouillante, &c. Nemours n'avait pas douze mille hommes en tout; & il en avait laiſſé douze cents ſous les ordres de d'Alègre, vers la Porte de Saint Jean, la ſeule que les Ennemis n'euſſent pas murée, & par laquelle ils pouvaient faire une ſortie. Ces douze cents hommes ne montèrent point à l'Aſſault; ils écraſèrent les Fuyards. La diſproportion érait ſi grande pour le nombre, entre les Aſſaillans & les Défenſeurs de Breſſe, que ceux-ci ſe croyant ſûrs de leur triomphe, délibérèrent s'ils inhumeraient les Français en Terre-Sainte: (car on regardait comme excomuniés des gens qui faiſaient la Guerre au Pape.) C'était bien-là l'hiſtoire de l'Ours & des Chaſſeurs.

Et notre Armée en ordre au fort de la Tempête,
Comme un Camp deſſiné pour les jeux d'une fête.

Les Hiſtoriens parlent tous avec enthouſiaſme, de la préciſion & de la facilité avec laquelle Gaſton faiſait faire à ſon Armée les plus grandes évolutions, & tous ces mouvemens rapides qui gouvernent la Fortune. Après avoir forcé les Retranchemens & les Remparts de Breſſe, il arrêta ſes Troupes au-delà d'un Pont, & les remit ſi promptement & ſi bien en ordre qu'on aurait cru qu'elles n'avaient pas encore vu l'Ennemi. Il recueillit à l'inſtant le fruit de ſa ſageſſe. Car il trouva ſur la grande Place de la Ville, la Gendarmerie Vénitienne toute fraîche & dans la plus belle ordonnance. Que ſeraient devenus les Vainqueurs, ſi leur Général leur eût permis l'abus de la Victoire, & s'il ne les eût pas accoutumés à être toujours prêts à combattre, même en ſor-

tant du Combat. Qu'il eſt ſurprenant que le ſeul Général de ce ſiècle qui ait porté la Diſcipline & la Manœuvre Militaire à ce point de perfection, ait été un jeune homme de 20 à 22 ans! Quelle tête & quel génie! Auſſi diſait-t-on de lui, qu'il était l'Ame de ſon Armée, & » qu'il la faiſait mou» voir auſſi aiſément qu'il remuait ſon propre Corps. Au mi» lieu de la mêlée il prenait ſon parti auſſi tranquilement que » dans ſa Tente. Le Soldat montrait, dès qu'il le voyait, » une confiance qu'il n'avait pas ſous les autres Chefs «. On haſardait tout avec lui, parce qu'on l'adorait, & parce qu'on croyait preſque ne rien haſarder. En effet à cet Aſſault de Breſſe, qui coûta une Armée entiere aux Aſſiégés, il ne perdit pas deux cents hommes.

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours,
Je vois la France heureuſe & lui laiſſe Nemours.

Ce mot eſt d'Epaminondas : & j'ai pu le prêter à Baïard : on a aſſez prêté aux Anciens les belles paroles de nos Grands Hommes.

Je ſais ce nouvel Art ignoré des Français.

Le premier eſſai de la Mine fut fait en 1487, par les Génois, au Siége de Sérézanella : l'eſſai n'aïant pas réuſſi, on regarda cet Art comme une chimère. Navarre, Soldat de fortune, & par conſéquent Homme de génie, vit que ce n'était pas la faute de l'Art, mais celle de l'Ouvrier. Il perfectionna la nouvelle invention, & en 1503 il renverſa les remparts des Châteaux de Naples. Mais il n'était pas encore bien ſûr de ſes principes : car en 1512, peu de jours avant l'Aſſault de Breſſe, il fit ſauter une muraille de Bologne ſi perpendiculairement, qu'elle retomba à la même place. Les Bolonais regardèrent cet événement comme un miracle fait en leur faveur & contre le Pape : ce qui fournit d'aſſez bonnes plaiſanteries à nos Hiſtoriens. J'ai donné la connaiſſance de cette Science récente, à Altémore plutôt qu'à Avogare, parce que les jeunes gens ſont toujours plus amou-

reux des nouvelles inventions que les Vieillards. Mais j'ai cru que l'incertitude d'un Art naiſſant, & le défaut d'expérience qui rendait encore les mépriſes fréquentes, pouvaient me ſervir un peu pour le dénoûment de ma Pièce.

Non, Peſcaire jamais n'a trahi ſes ſemblables.

Ce Général Eſpagnol, très-habile dans l'Art Militaire, fut toute ſa vie intriguant & factieux : élevé à la Cour de Ferdinand, il lui était difficile d'avoir l'ame honnête. Il fut pris par Gaſton de Foix à la Bataille de Ravenne : dans la ſuite il contribua preſque autant que le Connétable de Bourbon à la Victoire de Pavie : mais il voulut ſe rendre Maître de la perſonne de François I, pour compoſer avec Charles-Quint & lui faire la loi. Il finit par tromper ſes ſemblables : il livra indignement Moron, Chancelier du Milanès, & tous les autres Conjurés avec leſquels il avait formé le plan de chaſſer Charles-Quint de l'Italie, & de s'aſſurer le Royaume de Naples pour prix de ſa trahiſon. Le complot aïant été découvert, Peſcaire feignit de ne s'y être prêté que pour mieux en connaître les reſſorts, & les dévoiler enſuite à l'Empereur. Cette tournure ne perſuada pas Charles-Quint, & Peſcaire mourut peu de tems après d'une façon aſſez ſuſpecte.

Epargnez l'Habitant ; faible inſtrument du crime,

On l'en rend trop ſouvent la première Victime.

Gaſton était auſſi clément, auſſi humain que brave. Il voulut épargner aux Breſſans la ruine de leur Ville ; il leur propoſa de ſe rendre à des conditions honnêtes, quelque criminelle que fût leur rébellion : ils lui répondirent par des plaiſanteries Italiennes ſur ſa jeuneſſe & ſur ſa belle figure. Nemours fut forcé de donner l'Aſſault ; & après avoir emporté les remparts, il fallut combattre encore de rue en rue : alors il n'y eut plus de moyen capable d'arrêter la fureur des Troupes ; & Gaſton aurait été déſobéi pour la pre-

miere fois, s'il avait voulu empêcher le pillage. L'Hiſtorien de Baïard atteſte que *Nemours ne voulut ni boire ni manger qu'il n'eût rappelé tous les Capitaines & rétabli l'ordre.* Malgré tous ſes ſoins, ce fut une boucherie : il y eut huit mille Soldats Vénitiens & plus de douze mille Habitans de tués. La rage des Français était légitime ; car les Breſſans, lors de leur rébellion, avaient impitoyablement égorgé tous les Français établis dans leur Ville, ſans vouloir faire grace à un ſeul.

Le Comte Avogare prit la fuite & fut arrêté par la Cavalerie de d'Alègre. Je ne ſais pour quelle raiſon l'Auteur des Vies des Hommes Illuſtres a voulu rendre intéreſſans ce Traître Avogare & ſon fils, en les repréſentant tous deux ſur le même Echaffaud s'embraſſant à l'heure de la mort. Cette image ſemble jeter ſur le caractère de Gaſton une teinte de cruauté, qui lui eſt abſolument étrangere, & que mon devoir m'oblige d'effacer entiérement. Diſcutons le fait avec exactitude.

L'Hiſtorien de Baïard ne dit point que le fils d'Avogare ſoit mort dans les ſupplices : il ne parle que du Père & de deux autres Breſſans qu'il nomme. L'Abbé du Bos dit que » Gaſton, qui ſavait punir & récompenſer, fit trancher la » tête ſur le champ au Comte Avogare, & que quelques » jours après ſes deux Fils furent exécutés avec les autres » Chefs de la révolte «. J'ignore d'où il emprunte ce récit, qui eſt fort différent du premier. Car immoler le Fils aux yeux du Père, eût été une barbarie digne de Louïs XI, & non pas de Gaſton de Foix. Mais les punir tous deux ſéparément, quand ils étaient tous deux ſi coupables, c'était un acte de juſtice devenu néceſſaire ; & je le prouve.

Si Avogare fût né Vénitien, il aurait eu une ſorte d'excuſe dans le deſir d'être utile à ſes premiers Maîtres : quoique ce ne ſoit jamais par des trahiſons que l'on doive ſervir ſa Patrie ; ou au moins quand on les haſarde, on s'expoſe au ſalaire qu'elles reçoivent dans tout Pays. Mais Avogare était né Breſſan, & par conſéquent Sujet de Louïs XII, puiſque Breſſe avait toujours fait partie du Milanès. Si Louïs XII avait pendant quelque tems cédé cette Ville aux Vénitiens : certainement quand il était rentré dans ſes droits, ſes anciens Sujets étaient inexcuſables de le trahir pour des Maîtres qu'ils n'avaient ſervis que dix ans & ſous la domination deſquels ils n'étaient pas nés. Il faut obſerver en-

core que ce n'était pas la premiere trahiſon qu'on eût tramée dans Breſſe. Baïard, qui n'était pas cruel, avait été obligé, quelques mois auparavant, d'y faire couper la tête à un Comte Martiningue, Chef d'une autre conſpiration. Les Français étaient las de toujours pardonner, & d'être toujours les victimes de leur clémence. Il y a de la barbarie à épargner ces Bourreaux de l'Humanité, qui par leurs intrigues prolongent des Guerres, excitent des ſoulevemens, des maſſacres, & font périr une multitude d'Hommes vertueux. Avogare & ſes complices venaient, par leur conjuration, de cauſer la perte de vingt-deux mille Italiens leurs Compatriotes; ils avaient fait aſſaſſiner en pleine paix un grand nombre de Français; ils avaient voulu perdre notre Armée entiere; Baïard était expirant par une ſuite de leur révolte; & Nemours leur aurait fait grace! Et on regrettera trois Têtes perfides qui s'embarraſſaient ſi peu d'en faire tomber des milliers; ces Lâches qui n'avaient pas ſu mourir noblement au milieu de leurs innombrables Victimes! Eſt-ce à la vue d'une Ville ruiſſelante de ſang & regorgeant de cadavres, que Nemours aurait pardonné à ceux dont ce ſpectacle était l'horrible ouvrage?

Mais doublez la rançon qui dut m'être remiſe;
A vos Soldats bleſſés je la voulais offrir.

C'eſt ici une imitation aſſez faible de la généroſité que Baïard exerça envers la Dame chez laquelle il avait été porté après ſa bleſſure. Cette heureuſe mère, penſant lui devoir un témoignage de ſa reconnaiſſance & même une ſorte de rançon pour le ſalut de ſes filles & la conſervation de ſes biens, lui apporta, lorſqu'il allait partir, un petit coffre rempli de 2500 ducats. Baïard ſourit: elle crut qu'il s'indignait de la modicité de la ſomme: mais bientôt détrompée, & voyant ſes refus qu'elle ne pouvait vaincre, elle s'en offenſa. Le bon Chevalier ne voulant pas l'affliger tout-à-fait, la pria de faire venir ſes filles: & après s'être excuſé devant elles de ce qu'il n'avait pas à leur offrir des préſens aſſez honorables, il leur dit: » mais en voilà un que » votre Mère vient de me faire accepter; daignez partager

» entre vous deux, ces 2000 ducats; afin qu'il ſoit dit que » Baïard a aidé à vous marier ». A l'égard des cinq cents ducats reſtans, il pria la Mère de les diſtribuer pour lui aux plus malheureux des Habitans qui avaient été pillés.

J'ai beaucoup regretté que cette ſituation intéreſſante ne fût point Tragique : il a fallu en changer l'objet pour l'adapter à mon plan : encore ne pouvait-elle convenir qu'à un moment tranquile, tel qu'eſt ordinairement l'ouverture d'un Acte. Heureuſement celle du cinquième Acte de ma Pièce exigeait un petit établiſſement de Scène, auquel ce hors-d'œuvre pouvait convenir : mais dès-lors il m'était indiſpenſable d'être très-court.

Et tu mets tout l'Etat,
Cinq Rois, l'Europe entière aux mains de ce Soldat.

Le perſonnage de ce Déſerteur offre un nouvel exemple de l'influence que les Petits ont ſur la deſtinée des Grands. Quoique ſon aventure ne ſoit pas exactement vraie, elle peut être regardée comme hiſtorique dans un ſens : car on ſait que preſque toutes les conjurations ont été découvertes par des Subalternes. Dans les tems de révolutions, dans les guerres ordinaires, & même dans le cours de la vie commune, c'eſt ſouvent des derniers des hommes que dépend le ſort des Princes & des Rois. Le Soldat Thrace, dans Zelmire, & le Maire de Calais ont déjà rappelé deux fois cette utile vérité : je crois qu'on ne peut trop la répéter aux Grands. Hélas ! ils ont autour d'eux tant de gens intéreſſés à la leur faire oublier, qu'ils doivent ſavoir quelque gré à ceux qui ſe chargent du ſoin néceſſaire & courageux de les en entretenir quelquefois. L'Art du Poëte Tragique conſiſte alors à ne pas répéter ſon ſermon de la même manière, mais à changer de texte, de moyens & d'images.

Voilà de l'Italie & l'opprobre, & la gloire.

J'ai eu ſoin de rendre aux Italiens la juſtice qui leur eſt duë, en ne rejetant pas ſur leur Nation la honte de quel-

ques Scélérats. Euphémie & le Duc d'Urbin ſont des perſonnages vertueux qui honorent leur Pays. Si le Duc d'Urbin n'a pas d'abord toute la franchiſe de nos Chevaliers, il les égale enfin en magnanimité, & il eſt le premier à ſe reprocher de les avoir égalés trop tard. Je n'ai parlé qu'avec les plus grands & les plus juſtes éloges, des Vénitiens & en particulier du célèbre l'Alviane. Il n'était point à Breſſe : il était encore priſonnier depuis la bataille d'Agnadel. Le Provéditeur Gritti commandait l'Armée qui ſurprit & défendit Breſſe : il fut pris dans une Maiſon, où il eſſaya vainement de rendre un reſte de combat. Quant aux Vénitiens en général, nos Hiſtoriens Français, & notamment celui de Baïard, rendent à leur courage & à la nobleſſe de leurs procédés, pendant toute cette guerre, un hommage que je me ſuis fait un devoir & un plaiſir de renouveler. Il eſt triſte que la gloire de cette République ſerve à augmenter le déshonneur de Jules II. & de Ferdinand.

Tu crois n'avoir rien fait tant qu'il te reſte à faire.

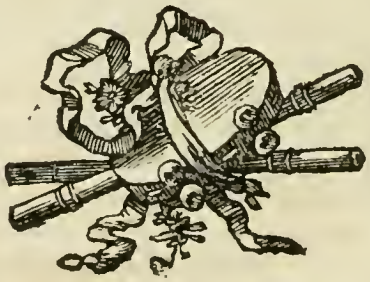
C'eſt la traduction littérale de ce fameux vers : *Nil actum reputans, ſi quid ſupereſſet agendum.* On varie aſſez ſur les circonſtances de la mort de Gaſton de Foix. Voici les détails les plus vraiſemblables : l'Hiſtorien de Baïard, qui me les fournit, devait les avoir entendu raconter plus d'une fois à ſon Maître.

La Victoire de Ravenne étant décidée, Baïard pria Gaſton de le charger de la pourſuite & de reſter ſur le champ de bataille. Gaſton y reſta quelque tems. Mais un Corps de Piquiers Eſpagnols avait percé au commencement de l'action un Corps d'Archers Français, & n'oſant plus retourner en arrière où tout était couvert de nos troupes victorieuſes, il prit le chemin de la Ville pour s'y réfugier. Gaſton n'étant pas fort loin de la Chauſſée, voit ce mouvement, s'avance pour reconnaître, & crie à quelques Archers qui venaient le rejoindre, *qu'eſt-ce que c'eſt ?* Ils répondent : *ce ſont les Eſpagnols qui nous ont défaits.* Nemours, croyant le mal beaucoup plus grand qu'il n'était, part comme l'éclair, ne penſe pas qu'il s'eſt éloigné du gros de ſa Cavalerie, &

qu'il n'a autour de lui que quinze hommes d'armes ; il fond ſur les deux bataillons Eſpagnols, y pénètre malgré la forêt de Piques qu'on lui oppoſe : mais bientôt ſon cheval eſt tué ; Nemours tombe ; il ſe relève, & ſe défend long-tems en déſeſpéré, n'aïant d'autre arme que ſon épée. En vain Lautrec s'écrie : ne le tuez pas ; c'eſt notre Vice-Roi, le frère de votre Reine : les Eſpagnols furieux le percent de mille coups ; il reçut, au viſage ſeul, quatorze bleſſures.

Baïard revenant de la pourſuite, rencontra les mêmes bataillons ; il leur fit rendre leurs Enſeignes & les laiſſa aller, parce qu'il n'avait alors avec lui que 40 hommes d'armes. Il ignorait le malheur de Gaſton : peut-être s'il l'eût ſu, la douleur & la colère l'auraient-elles égaré, & ſe ſerait-il perdu à ſon tour en voulant venger ſon Général & ſon Ami.

Baïard, dans la Lettre qu'on va lire, ne dit point qu'il eût prié Gaſton, au moment de la victoire, de ne plus s'expoſer. Mais dans l'excès de l'affliction, Baïard peut n'avoir pas tout dit : ſon amitié & ſa modeſtie ſe refuſaient peut-être d'accuſer Gaſton, & d'écrire ces mots douloureux & vains ; s'il m'avoit cru, je ne le pleurerais pas.



LETTRE
DU CHEVALIER BAÏARD

A Laurent Aleman ſon Oncle, ſur la Bataille de Ravenne.

MONSIEUR, ſi très-humblement que faire puis, à votre bonne grace me recommande.

Depuis que dernièrement vous ai écrit, avons eu, comme jà avez pu ſavoir, la bataille contre nos ennemis. Mais pour vous en avertir bien au long, la choſe fut telle. C'eſt que notre Armée vint loger auprès de cette Ville de Ravenne : nos ennemis y furent auſſitôt que nous, afin de donner cœur à ladite Ville ; & au moyen, tant d'aucunes nouvelles qui couraient chaque jour de la deſcente des Suiſſes, qu'auſſi la faute de vivres qu'avions en notre Camp, Monſieur de Nemours ſe délibéra de donner bataille ; & Dimanche dernier paſſa une petite rivière, qui était entre noſdits Ennemis & nous. Si les vinſmes rencontrer ; ils marchaient en très-bel ordre & étaient plus de 1700 hommes d'armes, les plus gorgias (les plus fiers) & triomphans qu'on vit jamais ; & bien 14000 hommes de pied, auſſi gentils galans qu'on ſaurait dire. Si vinrent environ mille hommes d'armes des leurs, comme gens déſeſpérés de ce que notre artillerie les affolait, ruër ſur notre bataille, en laquelle était Monſieur de Nemours en perſonne, ſa Compagnie, celle de Monſieur de Lorraine, de M. d'Ars, & autres, juſqu'au nombre de 400 hommes d'armes, ou environ, qui reçurent leſdits Ennemis de ſi grand cœur qu'on ne vit jamais mieux combattre. Entre notre avant-garde qui était de 1000 hommes d'armes & nous, il y avait de grands foſſés, & auſſi elle avait affaire ailleurs que nous pouvoir ſecourir. Si convint à ladite bataille de porter le faix deſdits 1000 hommes d'armes des Ennemis, ou envi-

ron. *En cet endroit Monſieur de Nemours rompit ſa lance, & perça un homme d'armes des leurs, tout au travers, & demie braſſée davantage.* Si furent leſdits 1000 hommes d'armes défaits & mis en fuite, & ainſi que leur donnions la chaſſe, vinſmes rencontrer leurs gens de pied auprès de leur artillerie avec cinq ou ſix cents hommes d'armes qui s'y étaient parqués; & au-devant d'eux avaient mis des Charettes à deux roues, ſur leſquelles il y avait un grand fer à deux ailes, de la longueur de deux ou trois braſſées (1); & étaient nos gens de pied combattus main à main. Leurſdits gens de pied avaient tant d'arquebutes que, quand ce vint à l'aborder, ils tuerent quaſi tous nos Capitaines de Gens de pied, en voie d'ébranler & tourner le dos. Mais ils furent ſi bien ſecourus des Gens-d'Armes, qu'après bien combattre, noſdits Ennemis furent défaits, perdirent leur artillerie, & ſept ou huit cents hommes d'armes, qui leur furent tués & la plupart de leurs Capitaines, avec ſept ou huit mille hommes de pied. Et ne ſait-on point qu'il ſe ſoit ſauvé aucun Capitaine que le Vice-Roi: car nous avons priſonniers le Seigneur Fabrice Colonne, le Cardinal de Médicis Légat du Pape, Petro Navarre, le Marquis de Peſquierre, le Marquis de Padule, le fils du Prince de Melfe, Don Jean de Cardonne, le fils du Marquis de Bélonde, & d'autres dont je ne ſais les noms; ceux qui ſe ſauvèrent furent chaſſés huit ou dix milles, & s'en vont par les montagnes écartées; & encore dit-on que les Vilains (Payſans) les ont mis en pièces.

Monſieur, ſi le Roi a gagné la bataille, je vous jure que les pauvres Gentilshommes l'ont bien perduë: car ainſi que nous donnions la chaſſe, Monſieur de Nemours vint trouver quelques gens de pied qui ſe ralliaient; ſi voulut donner dedans: mais le Gentil Prince ſe trouva ſi mal accompagné qu'il y fut tué; dont de toutes les déplaiſances & *deuils qui furent jamais faits, ne fut pareil que celui qu'on a démené & qu'on démène encore en notre Camp: car il ſemble que nous ayons perdu la bataille. Bien vous promets-je,*

(1) Cela reſſemble aſſez aux Chariots armés de faulx tranchantes, dont les Anciens faiſaient uſage. La Lettre de Baïard juſtifie les Hiſtoriens qui ont raporté cette circonſtance de la Bataille de Ravenne.

Monſieur, que c'eſt le plus grand dommage que de Prince qui mourut de cent ans a: & s'il eût vécu âge d'homme, il eût fait des choſes que oncques Prince ne fit. Et peuvent bien dire les Soldats qu'ils ont perdu leur père: Et de moi, Monſieur, je ne ſaurais vivre qu'en mélancholie: car j'ai tant perdu que je ne le vous ſaurais écrire.

En d'autres lieux furent tués Monſieur d'Alègre & ſon Fils, Monſieur du Molard, ſix Capitaines Allemans & le Capitaine Jacob, leur Colonel; le Capitaine Maugiron; le Baron de Grand-Mont, & plus de deux cents Gentilshommes de nom & tous d'eſtime: ſans plus de deux mille hommes de pied des nôtres: & vous aſſûre que de cent ans le Royaume de France ne recouvrera la perte qu'il a faite.

Hier matin fut amené le Corps de feu Monſieur à Milan, avec deux cents hommes d'armes, au plus grand honneur qu'on a ſu aviſer: car on porte devant lui dix-huit ou vingt Enſeignes les plus triomphantes qu'on vit jamais, qui ont été en cette bataille gagnées. Il demeurera à Milan, juſqu'à ce que le Roi ait mandé s'il veut qu'il ſoit porté en France, ou non.

Monſieur, notre armée s'en va temporiſant par cette Romagne prenant toutes les Villes pour le Concile. (de Piſe.) Ils ne ſe font point prier d'eux rendre, au moyen de ce qu'ils ont peur d'être pillés, comme a été cette Ville de Ravenne, en laquelle n'eſt rien demeuré. Et ne bougerons de ce quartier, que le Roi n'ait mandé ce qu'il veut que ſon armée faſſe.

Monſieur, touchant le frère du Poſte, dont vous m'avez écrit; incontinent que l'enverrez, il n'y aura point de faute que je ne le pourvoye. Puiſque ceci eſt dépêché, je crois qu'aurons abſtinence de guerres: toutefois les Suiſſes font quelque bruit toujours, mais quand ils ſauront cette défaite, peut-être ils mettront quelque peu d'eau en leur vin. Incontinent que les choſes ſeront un peu appaiſées, je vous irai voir. Priant Dieu, Monſieur, qu'il vous donne très-bonne vie & longue. Ecrit au Camp de Ravenne, ce 14 jour d'Avril, Votre humble ſerviteur.

BAÏARD.

L'ORDRE DE L'ARMÉE DU ROI

le 11 Avril, jour de Paſques, l'an 1512.

Rolle de l'Avant-garde.

PREMIEREMENT, le Duc de Ferrare, qui ménera ladite Avant-garde.	100 Lances.
Monſieur de Lautrec.	50 Lances.
Monſieur le Grand-Maître.	50 Lances.
Monſieur de Bourbon.	50 Lances.
Monſieur d'Imbercourt.	40 Lances.
Monſieur de Boiſy.	50 Lances.
Monſieur le Sénéchal de Rouergue.	60 Lances.
Monſieur le Grand-Ecuyer.	50 Lances.
Le Comte de Muſol.	40 Lances.
Monſieur de Fontanilles.	40 Lances.
Monſieur du Pleſſis.	100 Lances.
Monſieur de Bedan.	100 Lances.
Monſieur de Mazières, Bâtard de Rieux.	20 Lances.
Somme	750 Lances.

Plus, Jean Bernardin Carach.	500 Allemans.
Le Bâtard de la Balme.	100 Allemans.
Plus, les 300 Chevaux-Légers du Duc de Ferrare.	300 Chevaux-Légers.
Somme	900 Chevaux.

Gens de Pied.

Monſieur du Moulat.	2000 hommes.
Le Capitaine Jacob.	2000 hommes.
Somme	4000 hommes.

De

De l'autre part.	4000 hommes.
Le Bâtard de Clèves.	1000 hommes.
Le Capitaine Philippe.	1000 hommes.
Le frère du Capitaine Jacob.	1000 hommes.
Le Baron de Gaveral.	1000 hommes.
Somme	8000 hommes.

Bataille.

Toute la Bande de l'Artillerie que Monsieur le Grand-Sénéchal conduira avec les Gentils-Hommes de l'Hôtel du Roi.	200 Lances.
Monsieur de Crussol.	200 Archers.
La Compagnie de Monsieur (de Gaston de Foix.)	100 Lances.
Monsieur de Lorraine, Baïard conduisant la Compagnie.	80 Lances.
Monsieur d'Aubigny.	50 Lances.
Monsieur de Duras.	50 Lances.
Monsieur l'Amiral.	50 Lances.
Monsieur de Tende.	50 Lances.
Somme	580 Lances.

Gens de Pied.

Le Cadet de Duras.	1000 hommes.
Le Capitaine Odet (de Foix, parent de Gaston.)	1000 hommes.
Monsieur de Mont-miral.	1000 hommes.
Et s'en iront joindre à l'Avant-garde si l'affaire y est, ou à l'Arrière-garde.	

L'Arrière-garde.

L'arrière-garde conduira Monsieur d'Alègre avec sa Compagnie.	50 Lances.
Le Marquis de Mont-Ferrat.	50 Lances.
Le Sénéchal d'Armagnac.	20 Lances.
Somme	120 Lances.

De l'autre part.	120 Lances.
Monſieur de Prie.	50 Lances.
Monſieur d'Eſtanſon ou le Chevalier Blanc.	60 Lances.
Monſieur de Buſſy.	20 Lances.
Somme	250 Lances.

Gens de Pied.

Le Sieur Frédéric.	1000 hommes.
Le Comte Maleſtoc.	500 hommes.
Le Comte Pariſot.	500 hommes.
Le Marquis de Maleſpine.	300 hommes.
Le Marquis Bernardo.	500 hommes.
Longueval.	300 hommes.
Antoine Bellot.	300 hommes.
Jean Jacques de Caſtille.	500 hommes.
Verdançon.	500 hommes.
Somme	4400 hommes.

Monſieur ſera avec 40 Hommes d'Armes, & trois ou quatre Capitaines, tels qu'il lui plaira aviſer, pour l'accompagner, & ira où ſera l'affaire pour y donner ordre.

Somme de Lances.	1580.
Albanois & Chevaux-Légers	900.
Gens de Pied.	15400.

Ces deux Pièces ſont enregiſtrées en la Chambre des Comptes de Grenoble, au Livre 3 des *Généralia*, fol 364, en la deuxième Cotte.

ANECDOTES

Sur la Sépulture de Baïard, & sur la Statuë de Gaston de Foix.

I.

» BAÏARD, (c'est M. d'Expilly qui parle) fut enterré au-
» devant du grand Autel des Minimes de la Plaine, à un
» quart de lieuë de Grenoble, où néanmoins ne lui fut
» dressé ni tombeau, ni monument, ni marque aucune
» qui pût faire connaître que ce lieu renferme un si pré-
» cieux dépôt. Le Roi Henri IV, qui avait toujours à la
» bouche & dans le cœur les mérites de Baïard, & les pro-
» posait souvent pour exemple à sa Noblesse, étant à Gre-
» noble, l'an 1600, se résolut de lui faire ériger un Tom-
» beau digne du renom d'un tel Chevalier & de Sa Ma-
» jesté. Mais la Guerre survenuë en Savoye, le mariage
» du Roi, & tant d'autres événemens arrivés depuis, ont
» empêché l'effet de ce Royal dessein..... Les trois États de
» Dauphiné, étant assemblés à Grenoble en 1619, firent
» un fonds de 1000 livres », (qui vaudraient plus de
2000 l. d'aujourd'hui) » pour lui dresser un monument;
» mais les deniers aïant été divertis, on n'a rien fait ».

II.

On vient de lire dans la Lettre de Baïard que Gaston de Foix, après sa mort, fut porté à Milan. On l'enterra dans la grande Eglise à côté du Maître-Autel: & dans le premier moment on se borna à élever sur sa tombe un Trophée des Drapeaux pris à Ravenne. Quelque tems après, les Confédérés s'emparèrent de Milan. Mathieu Skeiner, Cardinal de Sion, *le Boute-feu de la Sainte Ligue*, lui qui joua dans toutes ces Guerres le véritable rôle de l'Alecto de Virgile; ce Prêtre sanguinaire eut la lâcheté de faire exhumer

le Héros de la France, ſous prétexte de l'abſurde excommunication lancée contre les Ennemis du Pape. Les Français, & beaucoup d'Italiens, ſouhaitaient alors à Jules II & au Cardinal Skeiner, autant de droiture, de juſtice, d'honneur & de bonté qu'en avait eu le Prince dont ils oſaient ainſi damner l'Ame & outrager les Cendres. Mais lorſque les Français rentrèrent dans Milan, ils firent ériger à Gaſton un ſuperbe Mauſolée en marbre, dans l'Egliſe des Religieuſes de Sainte-Marthe, où ſon Corps avait été tranſporté. On repréſenta ce Prince, ſuivant l'uſage du Siècle, étendu ſur la Tombe, dans la ſituation d'un Homme qui dort profondément. En 1685, la vétuſté de l'Egliſe obligea de la reconſtruire : le Tombeau étant fort endommagé, on jugea néceſſaire de l'abattre. Mais les Religieuſes conſervèrent la figure du Héros. Elles firent pratiquer dans le mur de la nouvelle Egliſe, mais en-dehors, & du côté qui donne dans la Cour du Couvent, une Niche aſſez ornée, où cette Statue fut placée debout avec une Inſcription qui contient le petit détail qu'on vient de lire (1). J'ai actuellement entre les mains le deſſin de la Figure & la copie de l'Inſcription. La Phyſionomie de Gaſton de Foix eſt douce & belle : mais je n'y vois pas l'air terrible & martial que l'Abbé du Bos donne à cette Statue, & que ne peut guere avoir un jeune Homme dans le calme du ſommeil & avec les yeux fermés. Ces particularités, & ſur-tout l'Inſcription, prouvent que les Religieuſes n'ont pas démoli le Tombeau par mépris, ou par ignorance, comme l'Abbé du Bos l'annonce. Il aura été mal inſtruit par quelque Voyageur léger dans ſes obſervations : & quand je relève cette erreur d'un Hiſtorien qui en commet ſi peu, je crois plutôt lui rendre hommage que le critiquer.

(1) *Simulacrum Gaſtonis Foxii, Gallicarum Copiarùm Ducloris, qui in Ravennæ prælio cecidit, anno 1512. Cum in Ædc Martha reſtituendâ ejus tumulus dirutus ſit, hujus ce Cœnobii Virgines, ad tanti Ducis immortalitatem, hoc in loco collocandum curavêre : anno 1685.*

FIN.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 905. Fol. 67. conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 14 Décembre 1769.

BRIASSON, *Syndic.*

ERRATA.

PAGE 102, vers 4. *ta vertu*, liſez, *tes vertus.* *Jaurois fait*
Ibid. vers 5. *je lui dois*, liſez, *je leur dois.*
Ibid. vers 6. *le Deſtin la fit naître*, liſez, *les fit naître.*
Page 144. ligne 11. *à l'inſtant même entre deux Guerriers ;* liſez, *à l'inſtant même, entre deux Guerriers.*

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON, Imprimeur de S. A. S. Monſeigneur le Prince de CONDÉ, rue des Mathurins, 1770.

LES DRUIDES,

TRAGÉDIE,

Repréſentée pour la premiere fois ſur le Théâtre Français le 7 Mars 1772.

Superſtitio, fuſa per gentes, oppreſſit omnium ferè animos, atque hominum imbecillitatem occupavit..... nec verò (id enim diligenter intelligi volo) ſuperſtitione tollendâ, religio tollitur. CICERO de Divin. L. 2, N. 148.

A S. PETERSBOURG.

1783.

LES DRUIDES.

ACTEURS.

CYNDONAX, grand Druide des Gaules.
EMNON, premier Druide des Carnutes.
INDUMAR, Roi des Carnutes.
EMIRÈNE, fille d'Indumar.
CLODOMIR, Prince du Sang Royal.
AXÉNOÉ, premiere Druideſſe du Temple.
LUTHAR, Druide attaché à Emnon.
VARSORIX, Druide attaché à Cyndonax, (*Perſonnage muet.*)
DRUIDES, DRUIDESSES, BARDES, EUBAGES, SATELLITES DU TEMPLE, CHEFS DES GAULOIS, GARDES, PEUPLE, &c.

La Scène eſt chez les Carnutes dans un bois ſacré bordé par la Seine, lequel étoit le plus célèbre Temple de la Gaule.

LES DRUIDES,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une enceinte dans une antique Forêt fort touffue & peu éclairée. Au milieu eſt un vieux Chêne au pied duquel eſt un Autel ſans ornement où l'on voit l'Urne ſacrée. On découvre quelques Tombeaux ſur les côtés & dans le fond.

SCENE PREMIERE.

EMIRÈNE *en habit de Druideſſe, mais ſans voile & les cheveux flottans.* AXÉNOÉ ET LES DRUIDESSES.

AXÉNOÉ.

O pur ſang de nos Rois, ô fille auguſte & chère,
Vous qu'Héſus voit ici d'un regard tutélaire,

Vous qui, déja remiſe en ſes bras paternels,
Allez vous conſacrer au ſoin de ſes autels;
Partagés les tranſports de ces Vierges fidelles
Qui, fières de vous voir engagée avec elles
Aux loix du même culte, au joug des mêmes vœux,
Par leurs tendres ſoupirs, hâtoient ce jour heureux.

EMIRÈNE.

Hélas!

AXÉNOÉ.

A la faveur de cette auguſte fête,
Vous ſavez qu'en ſecret votre père s'apprête
A ſurprendre en leur camp ces farouches Romains,
Des Alpes au Caucaſe oppreſſeurs des Humains.
Ce jeune Clodomir deſcendu de nos Maîtres,
Héritier des vertus de ſes braves ancêtres,
Qui, formé, dès l'enfance, au grand art des combats,
Par tant d'heureux exploits a ſignalé ſon bras.....

EMIRÈNE.

Clodomir!

AXÉNOÉ.

Il arrive & déja l'on publie
Que ces chefs, ces héros vengeurs de la patrie,
De l'une à l'autre mer, par ſes ſoins appellés,
Sont, par divers chemins, dans nos bois raſſemblés.
Depuis que, de Céſar défiant la fortune,
Votre père s'immole à la cauſe commune,
Depuis que tant d'états, qu'il a ſu protéger,
Se repoſent ſur lui du ſoin de les venger,

Jamais ce Roi puiſſant, ſi près de la victoire,
Aux Gaulois indomptés ne promit tant de gloire;
Et vous allez vous-même, à ſes nobles projets,
Intéreſſer les Dieux arbitres du ſuccès.

EMIRÈNE.

Moi !

AXÉNOÉ.

Ce Druide ſaint qui, né dans nos contrées,
Les a, de ſes vertus, ſi long-tems éclairées,
Cet auguſte vieillard qui, par l'humanité,
Fait, aux cœurs attendris, aimer ſa piété,
Et depuis quelques mois, par le choix du ciel même,
De la religion tient le ſceptre ſuprême,
Le ſage Cyndonax eſt mandé d'Albion.
Il vient, avec le ciel, ſceller votre union.
Sur nos rives, ſans doute, il eſt prêt à deſcendre.

EMIRÈNE.

S'il m'apporte la paix que j'ai droit d'en attendre,
Mon cœur impatient vole au-devant de lui.
Mais, ô Ciel qui m'entends! s'il venoit aujourd'hui
Sous mes pas égarés creuſer un précipice,
Et du ciel qui m'accable & miniſtre & complice,
A des pleurs éternels livrer mes triſtes jours!

AXÉNOÉ.

Que dites-vous!

EMIRÈNE.

Hélas ! pour en troubler le cours ;
C'eſt aſſez des horreurs où je ſuis appellée.
J'en frémis. Sur ces bords la Gaule eſt aſſemblée,
Et c'eſt par l'homicide & le ſang d'un mortel,
Répandu par mes mains, coulant ſur cet autel,
Que l'on doit conſacrer cette affreuſe journée ;
Et moi, triſte prêtreſſe, à ce culte enchaînée,

(*Montrant l'Urne ſacrée.*)

Par cette urne effroyable, organe de la mort,
Je dois, ſur la victime interroger le ſort.

AXÉNOÉ.

Je ſais trop ce que coûte un devoir ſi terrible ;
Quel trouble il doit porter dans une ame ſenſible ;
Mais la pitié ſe tait où commande la loi.
Un cœur offert aux Dieux ne doit plus être à ſoi.
Quand je fus élevée à mon ſaint miniſtère,
Je frémis, comme vous, de ce ſanglant myſtère,
J'oſai le condamner & ma tremblante main
Se refuſa d'abord à ce culte inhumain.
Mais quoi ? l'homme à nos yeux ne meurt que pour renaître ;
Un Dieu même l'attend pour épurer ſon être ;
Ainſi, lorſque tout tremble à l'aſpect de la mort,
Le Gaulois éclairé l'embraſſe avec tranſport.
Je me rendis. Que dis-je ? En frappant ma victime,
J'admirai, ſans effroi, ſon dévouement ſublime.
Je ſentis que mon cœur, vers les Dieux élancé,
Fier d'un deſtin ſi beau, n'auroit point balancé,

Le vôtre, en ce grand jour, brûlant du même zèle ;
Aux loix de nos aïeux ſera-t-il infidele ?

EMIRÈNE.

Ah, cette loi de ſang, ce myſtere abhorré ;
Eſt le moindre tourment qui me ſoit préparé.

AXÉNOÉ.

Ciel ! &, dans ce ſéjour, que craignez-vous encore ?

EMIRÈNE.

Silence, du tombeau c'eſt vous ſeul que j'implore !

AXÉNOÉ.

Ah, c'eſt trop vous confondre. Au nom de vos vertus....
Vous ne voyez ici que ces filles d'Héſus
Dont la tendre amitié partage vos allarmes.

ÉMIRÈNE, *bas à Axénoé.*

Faut-il leur dévoiler la honte de mes larmes ?

AXÉNOÉ *aux Druideſſes.*

Laiſſez-nous un moment... Que vais-je apprendre ? ô Dieux !

SCÈNE II.

EMIRÈNE, AXÉNOÉ.

AXÉNOÉ.

Vous ſemblez conſternée à l'aſpect de ces lieux !
Eh quoi ? Depuis un an que, dans ce Sanctuaire,

Vous attendez du Ciel le ſacré caractère,
J'élève votre eſprit à ces ſecrets profonds,
Que notre piété dérobe aux Nations;
Vous apprenez de moi ces ſublimes Cantiques,
De l'Etre Tout-Puiſſant archives autentiques;
Et, ſur ces grands objets, lorſque vos yeux ouverts,
Ont dû voir le néant de ce vil univers;
Quand la vérité parle à votre ame éclairée,
Vous ſemblez redouter cette chaîne ſacrée,
Ce joug de la vertu qui fait les vrais heureux!

EMIRÈNE.

N'eſt-il donc de vertu que ſous ce joug affreux?
N'eſt-il de vrai bonheur qu'à porter cette chaîne?
Bonheur trop acheté! Vertu trop inhumaine!
Tyran de la nature! Effroi de la raiſon!
Eteins en moi du moins ce funeſte poiſon
Qui, m'embrâſant d'un feu que le Ciel déſavoue,
Profane les Autels où mon ſort me dévoue.

AXÉNOÉ.

Ah, que m'apprenez-vous?

EMIRÈNE.

Voilà le trait vainqueur,
Le trait envenimé qui déchire mon cœur,
Le trait que je repouſſe & qui renaît ſans ceſſe.
Condamnez, s'il le faut, puniſſez ma foibleſſe;
Elle outrage les Dieux, vous devez les venger.
Frappez, voilà mon ſein. Sauvez-moi du danger

De leur offrir un cœur qui n'eſt plus à lui-même.
Sauvez-moi du tourment de trahir ce que j'aime.
Oui, frappez ; mais plaignez l'objet infortuné
Qu'à m'aimer ſans eſpoir le Ciel a condamné.
Ah, ſi vous connoiſſiez le charme qui m'attire,
L'invincible aſcendant dont j'éprouvai l'empire,
Le pouvoir que ſon cœur avoit pris ſur le mien !
Allons. Le Ciel eſt juſte, il ſera mon ſoutien ;
Mais faut-il que j'immole à ce devoir barbare
Le Héros le plus grand, la vertu la plus rare ?....
Hélas ! Et quel revers l'attendoit aujourd'hui !
Quel ſpectacle funeſte eſt préparé pour lui !
Il revient, & le Ciel lui ravit ſon amante !

AXÉNOÉ.

Clodomir !

EMIRÈNE.

O tranſport ! ô douleur impuiſſante !
Quel coup pour un cœur tendre ! En apprenant mon ſort,
Je le ſens par moi-même, il va trouver la mort.
Cette horrible penſée épuiſe ma conſtance.
Tous deux, près de mon père, élevés dès l'enfance,
Qui m'eût dit, dans ces tems d'innocence & de paix,
Que vous duſſiez, grand Dieu, nous ſéparer jamais !

AXÉNOÉ.

Ah ! falloit-il porter, dans un cœur qu'il réclame,
Juſqu'à ſes autels même, une coupable flame ?

EMIRÈNE.

Eh ! pouvois-je éviter ou prévoir mon malheur ?
En ces tems orageux de trouble & de terreur

Où ce chef des brigands qui dévaſtent la terre,
Céſar remplit ces bords des flammes de la guerre,
Dans un combat fatal, mon père infortuné,
Par ſes lâches ſoldats, ſe vit abandonné.
Prêt à ſubir le joug des Romains en furie,
Mais frappé ſeulement des maux de ſa patrie,
« O Dieux ! s'écria-t-il, épargnez-moi l'horreur
» De voir, en expirant, triompher mon vainqueur.
» Sauvez de ſon courroux les tombeaux de nos pères;
« Je dévouerai ma fille à vos ſacrés myſtères.
Ai-je pu démentir un vœu ſi ſolemnel?
Ce jour même, ce jour, d'un honneur éternel
Couronna les exploits de ton jeune courage,
Cher Prince. Hélas, ſans lui, le plus dur eſclavage,
La mort la plus ſanglante étoit l'horrible prix
Des efforts de mon père indignement trahis.
Lui ſeul, dans tous les cœurs, ſut réveiller la gloire.
On s'arme, on ſe rallie, on vole à la victoire:
On dégage mon père & l'ennemi preſſé,
Juſqu'aux bords de la Seine, eſt enfin repouſſé.
Des Romains cependant la fureur indomptable
Annonçoit à la Gaule un joug inévitable,
Et ce torrent fougueux, un moment retenu,
Alloit tout entraîner s'il n'étoit prévenu.
Clodomir fut choiſi pour ranimer nos Princes
Endormis trop long-tems au fond de leurs provinces.
Il partit. Il vola chez cent peuples divers
Menacés, comme nous, des plus indignes fers.
Je cachois de mes feux le dangereux myſtère,
Lorſqu'il fallut remplir le ſerment de mon père,

Et les vœux qu'en ce jour on attend de ma foi,
Quand mon amant paroît, vont m'arracher à moi.

AXÉNOÉ.

On vient. Cachez vos pleurs.

EMIRÈNE.

Par pitié, par tendreſſe,
Vous-même, jurez-moi de cacher ma foibleſſe.

AXÉNOÉ.

N'en doutez point.

SCÈNE III.

EMIRÈNE, AXÉNOÉ, INDUMAR, EMNON.

EMIRÈNE *ſe jettant dans les bras de ſon père.*

Mon père!

INDUMAR *l'embraſſant.*

Ah! ma fille!

A Emnon.

Ah! Seigneur!
Introduit, par vous ſeul, en ce lieu de terreur,
C'eſt à vous que je dois cette douceur extrême
De revoir, d'embraſſer un fille que j'aime.

EMNON.

Oui, tout autre, sans doute, en entrant dans ces lieux,
Eut rencontré la mort sous le glaive des Dieux ;
Mais nous devions suspendre une loi trop sévère
Pour la gloire d'un Roi, pour la vertu d'un père
Qui va, d'un cœur soumis, en ce jour solemnel,
Consacrer, par nos mains, sa fille à l'éternel.

INDUMAR.

Ma fille, c'en est fait, le devoir, la justice,
De tes vœux, de toi-même attend le sacrifice.
Ton cœur, de passions dès long-tems épuré,
A ces momens heureux doit être préparé ;
Le mien seul en soupire. Une voix gémissante,
A ta vue, en tes bras, y porte l'épouvante.
Tu vas quitter la terre avec moins de regrets.
Aux yeux de la vertu le Ciel a plus d'attraits.
Tu sauras, mieux que moi, combattre la nature.

EMIRÈNE.

Eh, qui peut étouffer son déchirant murmure ?
Qui peut, maître de soi, sans combats, sans douleur,
Sans quelque effroi caché triompher de son cœur ?
Je ne le nierai point, en ces saintes retraites,
J'espérois que, sensible à mes larmes secrettes,
Ce Dieu, quel qu'il puisse être, à qui l'on va m'unir,
Effaceroit en moi tout autre souvenir.
Vain espoir qui m'abuse !

INDUMAR.

O fille encor ſi chere !
Qu'oſes-tu dire ? Hélas, ſonge au vœu de ton père,
Au bonheur dont les Dieux l'ont déjà couronné,
Au prix que, dans ce jour, ils m'en ont deſtiné.

EMIRÈNE.

Ah, ma vie & ma mort ſont en votre puiſſance ;
Mais à ce cœur trop foible impoſez donc ſilence.
Hélas ! en ces bois même, au pied de ces Autels,
Aſyle inacceſſible aux profanes mortels,
En ces bois où l'on dit que, dans la nuit profonde,
L'eſprit, ſource de l'être & principe du monde,
Dévoile, avec horreur, ſon éclat ténébreux
Au Druide tremblant qui lui porte nos vœux,
De mes pleurs, chaque jour, dévorant l'amertume,
J'offre, à ce Dieu puiſſant, l'effroi qui me conſume.
Je crois le voir lui-même, attentif à mes cris ;
Sa préſence & ſa voix raſſurent mes eſprits.
Dans ces momens d'yvreſſe, une céleſte flamme,
Vers ſon trône éternel, ſemble élever mon ame ;
Mais bientôt, rappellée au trouble de mes ſens,
Ce calme paſſager, ces ſonges raviſſans
Se perdent dans l'horreur d'un réveil effroyable.

INDUMAR.

Et d'où peut naître en toi ce trouble inconcevable ?
Contemple les mortels, vains jouets de leur cœur,
L'un l'autre ſe heurtant dans la nuit de l'erreur ;

Sur une mer trompeuſe, environnés d'orages,
Et livrés, l'un par l'autre, aux plus cruels naufrages.
Ah, crois qu'un Dieu propice, auteur de tes deſtins,
Te prépare des jours plus purs & plus ſereins.

SCÈNE IV.

EMIRÈNE, AXÉNOÉ, INDUMAR, EMNON, LUTHAR.

LUTHAR *à Emnon.*

SEIGNEUR, on voit au loin, ſur le fleuve tranquille,
Des vaiſſeaux élancés s'ouvrir un cours facile.
Bientôt le grand Druide arrive ſur ce bord;
Et déjà tout le peuple attend, avec tranſport,
Que, dans ce Sanctuaire, honorant ſon entrée,
Vous devanciez ſes pas à l'enceinte ſacrée.

EMNON.

Oui, tel eſt mon devoir. Par notre auguſte loi,
Ce droit, dans nos parvis, n'eſt réſervé qu'à moi.
Je vais vous y conduire. Aſſemblez nos Druides.

SCÈNE V.

EMIRÈNE, AXÉNOÉ, INDUMAR, EMNON.

EMNON *à Axénoé.*

Vous, courez vous rejoindre à ces Vierges timides,
Qui, l'encens à la main, vont marcher sur nos pas.
Allez. (*Axénoé sort.*)

à Emirène.

Fille des Rois, vous ne les suivrez pas.
Du ministère saint non encore honorée,
Attendez le Pontife, &, d'une ame éclairée,
Elevez-vous au Dieu qui va vous adopter.

à Indumar.

Seigneur, à votre amour quoiqu'il puisse en coûter,
Il est tems, pour jamais, de vous séparer d'elle.

INDUMAR.

Ah, ma fille!

EMIRÈNE.

Ah, Seigneur!

EMNON.

Votre rang vous appelle
A conduire le Peuple & les Chefs des Gaulois.

INDUMAR.

Mon cœur se brise... *à Emirène.*
Adieu, pour la derniere fois.
Souviens-toi de ton père, en acquittant mon zèle.

SCÈNE VI.

EMIRÈNE (*seule.*)

HÉLAS, que deviendrai-je ? O sageſſe éternelle,
Qui vois, d'un œil vengeur, les troubles de mon ſein,
Tes ordres abſolus m'appellent-ils en vain ?
Mais quoi ! tout m'abandonne en cette triſte enceinte !
Un Dieu terrible, un Dieu qui regne par la crainte,
Interdit aux humains tout accès juſqu'à moi !
Ah ! qui m'arrachera de ce ſéjour d'effroi ?

SCÈNE VII.

EMIRÈNE, CLODOMIR.

CLODOMIR, (*dans l'enfoncement, tout éperdu, ſans voir Emirène.*)

Où s'égarent mes pas dans l'horreur des ténèbres ?
Je marche en frémiſſant ſous ces ombres funèbres.

EMIRÈNE, (*ſur le devant, ſans voir Clodomir.*)

Qu'entens-je ?

CLODOMIR.

Un ſombre effroi ſoulève encor mes ſens.

(*Hors de lui-même.*)

Dieu, dérobe à mes yeux ces glaives menaçans.

Cache, ou lance les traits ſuſpendus ſur ma tête.

EMIRÈNE.

Quel mortel ſacrilége ? ... Ah ! malheureux ! arrête.
Tu viens chercher la mort.

CLODOMIR.

N'entens-je pas des cris ?

EMIRÈNE.

Sors, te dis-je.

CLODOMIR.

Une voix a frappé mes eſprits.
Si c'étoit .... avançons .... *appercevant Emirène.*
Ah ! grands Dieux ! Emirène !

EMIRÈNE.

Clodomir !

CLODOMIR.

Eſt-ce vous ?

EMIRÈNE.

Je me ſoutiens à peine.
Sortez.

CLODOMIR.

Moi vous quitter ! Ah ! pour venir à vous,
Des dieux & des mortels j'ai bravé le courroux.

EMIRÈNE.

Qu'avez-vous fait, ô Ciel ?

CLODOMIR.

J'ai ſuivi mon courage.
J'ai ſaiſi le moment qu'on accourt au rivage.
J'ai franchi le rempatt d'un peuple épouvanté
Qui n'oſe me pourſuivre en ce lieu redouté.

EMIRÈNE.

Ah ! pouvez-vous, des Dieux, ſoutenir la préſence ?

CLODOMIR.

Dans le trouble où je ſuis, je crains peu leur vengeance.
Ils ont envain, ſur moi, déployé la terreur.
Puis-je rien écouter, en ce moment d'horreur,
Que l'affreux ſentiment d'une mortelle injure ?
Je vous perds.

EMIRÈNE.

Tu ſais donc ? ...

CLODOMIR.

Il eſt donc vrai ! parjure !
Je ne pouvois le croire & mon cœur, malgré moi,
Oppoſoit, à ce bruit qui me glaçoit d'effroi,
Vos vertus, vos ſermens, l'excès de ma tendreſſe.
Dieux ! lorſque, plein d'eſpoir & tout à mon yvreſſe,
Après un an d'abſence, après de longs travaux,
J'amène à la patrie un peuple héros ;

Quand, par mes soins heureux, digne enfin de vous plaire,
J'allois ouvrir mon ame à votre auguste père,
J'apprends qu'un vœu fatal vous destine aux autels!
Je vois un peuple foible & des prêtres cruels,
Fiers de vous voir liée à leur funeste chaîne,
Préparer, à l'envi cette pompe inhumaine!.....
Mais parlez sans contrainte & ne me trompez pas.
A ce joug odieux cédez-vous sans combats?.....
De mes vœux, de ma foi rejettez-vous l'hommage?
Ah! si je le croyois, dans l'excès de ma rage,
Je percerois ce cœur qui ne peut vous toucher,
Ce cœur que, de vos fers, rien ne peut détacher,
Ce cœur que tant de feux dont l'ardeur me dévore,
Même au sein de la mort, animeront encore.
Heureux, en expirant, de tomber à vos pieds;
D'arracher quelques pleurs à vos yeux effrayés,
D'emporter dans la tombe une trop chère image!

EMIRÈNE.

Ah! plutôt!....

CLODOMIR.

Achevez.

EMIRÈNE.

Soutenez mon courage,
Grands Dieux.... mon cœur tremblant d'un froid mortel saisi.....
Que dis-je? Ah! malheureux! qui t'a conduit ici?

Fuis. Ceſſe de me rendre, en ce déſordre extrême,
Coupable envers le ciel, odieuſe à moi-même.....
Seigneur, ayez pitié de mes juſtes frayeurs.
Je veux bien, à vos yeux, ne point cacher mes pleurs;
Mais quittez ce ſéjour où le Ciel qui m'opprime,
De mes mains, aux autels attend une victime.
Hélas! à quels tranſports vous abandonnez-vous?
Si, de leurs droits ſacrés, les Miniſtres jaloux,
Déjà peut-être inſtruits de votre audace impie,
Demandent qu'en ces lieux votre trépas l'expie!
Si je ſuis deſtinée à ce fatal emploi!
Si votre ſang... Cruel, je mourrois avant toi.
Ah daignez voir le joug où je ſuis aſſervie.
Se peut-il qu'un Guerrier, l'eſpoir de la Patrie,
Lorſque, ſous nos drapeaux, cent peuples réunis
Vont ſurprendre, en leur camp, nos tyrans endormis,
Quand, de ma liberté, le juſte ſacrifice
Doit, à ce grand deſſein, rendre le Ciel propice,
Un Guerrier, un Héros qui ſe doit à l'Etat,
D'un amour criminel faſſe un honteux éclat?
La Gaule vous attend. Volez à ſa défenſe,
Et ſongez que mon ſort n'eſt plus en ma puiſſance.
Mon père, en triomphant, m'avoit promiſe aux Dieux.
Je n'ai pas dû trahir ces ſoins religieux,
Ce vœu qui, dans ſon Camp, ramena la victoire,
Ce vœu qui, pour vous-même, en aſſura la gloire.

CLODOMIR.

Moi, je n'aurois vaincu que pour votre malheur!
Les deſtins, à ce prix, me vendroient cet honneur,

Et leur faveur cruelle, à mes armes offerte,
Attacheroit ainſi ma gloire à votre perte!
Car enfin, dans la nuit où vos yeux ſont plongés,
Connoiſſez-vous les loix où vous vous engagez?
Quoi vous qui, des humains, pouviez vivre adorée,
Par un père trop foible aux autels conſacrée,
Vous allez prononcer le ſerment ſolemnel
De faire, avec la terre, un divorce éternel!
Vous! & moi, dans les pleurs!... O jours de notre enfance!
Ces pleurs, ſur vous, alors avoient quelque puiſſance:
Alors vous m'auriez plaint; alors, dans votre cœur,
Mon ſang, prêt à couler, eût porté la terreur...
Je vois qu'à cette gloire il ne faut plus prétendre.
J'obéis. Cependant, ſi l'amour le plus tendre
Donnoit un droit... Mais, non. Je me dois oublier,
Et votre bonheur ſeul m'occupe tout entier.
Qu'allez-vous devenir, ſi, malgré ſa conſtance,
Votre cœur ſe repent de ſon obéiſſance?
Voyez quels jours affreux vous ſeroient préparés;
Quels regrets! Quels tourmens en ſecret dévorés!
Toujours cacher ſon cœur; s'éviter; ſe contraindre;
Pleurer; ſe condamner; tout déſirer; tout craindre;
Nourrir toujours en ſoi ſon plus fier ennemi;
Ne voir jamais le Ciel d'un regard affermi;
Attendre, avec effroi, la mort que l'on implore,
Et traîner au tombeau la chaîne qu'on abhorre.

(*Il ſe jette à ſes pieds.*)

Ah, je ſuis à vos pieds, arroſés de mes pleurs;
Princeſſe, au nom des Dieux, prévenez tant d'horreurs.

EMIRÈNE. (*Elle le relève.*)

Lève-toi.... Mais quel bruit ? Ah, tout mon sang se glace !
On vient .... où ces forêts attestent ton audace.
Lève-toi. Songe aux loix de ce temple cruel.
Regarde ces tombeaux. Contemple cet autel.
C'est-là, qu'en invoquant un pouvoir inflexible ;
Je vais puiser un nom dans cette urne terrible.
C'est-là, qu'en frémissant, je vais porter la mort
Au sein du malheureux qu'aura proscrit le sort.
Je ne pourrai suffire à cet effort barbare.
Va. C'est assez des maux que ce jour me prépare,
Sans que, dans ce parvis, surpris & confondus,
Nous tombions ... Je frissonne & ne me connois plus.
Pars. Adieu ... (*Elle court toute éperdue jusqu'au fond du théatre.*)

CLODOMIR. (*Il fait quelque pas pour la suivre.*)

Non. Cruelle.

SCÈNE VIII.

EMIRÈNE *dans le fond*; CLODOMIR, LUTHAR, pluſieurs Satellites du Temple armés de haches.

LUTHAR *(arrêtant Clodomir au milieu du Théatre.*

Où courez-vous, impie?
Arrêtez. *(Les Satellites l'environnent & le preſſent de toutes parts, malgré ſes efforts.)*

CLODOMIR.

Ciel! Où ſuis-je?

EMIRÈNE, *dans le fond.)*

Ah, c'eſt fait de ſa vie!

CLODOMIR.

Perfides, oſez-vous?...

LUTHAR, *(aux Satellites.)*

Qu'on l'entraîne en ce bois.
Quand il en ſera temps, les vengeurs de nos loix,
Inſtruits de l'attentat, ordonneront la peine.

CLODOMIR.

Dieux! m'abandonnez-vous à leur foule inhumaine?
(On l'entraîne.)

SCÈNE IX.

EMIRÈNE.

BARBARES, arrêtez. Où le conduiſez-vous ? . . .
On l'entraîne ! . . . O deſtin, lance tes derniers coups . . .
Ah ! dût-on me punir, je ſaurai . . . (*Elle fait quelques pas, toute éperdue, pour ſuivre Clodomir & s'arrête tout-à-coup avec effroi.*)
Mais où vais-je ?
Puis-je, hors du parvis, mettre un pied ſacrilège ?
Quel forfait ! . . . Ah, grands Dieux, dans l'horreur de mon ſort,
Sauvez-moi de moi-même, ou me donnez la mort.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

EMNON, LUTHAR, & deux EUBAGES.

EMNON.

DES tranſports d'un vain peuple, en ſecret, trop flatté,
Cyndonax ſur la rive eſt encore arrêté.
Sans doute en nos parvis il daignera ſe rendre.
Ce qui frappe ce peuple & qui doit vous ſurprendre,
Sans pompe, ſans eſcorte, il vient dans nos climats.
Un ſeul Druide, un ſeul accompagne ſes pas.

LUTHAR.

On dit qu'il ſuit les loix d'une vertu ſévère.

EMNON.

J'aurois cru que ſon rang, ſon nouveau caractère
Demandoient plus d'éclat & plus de majeſté.
Sous un dehors ſi ſimple on eſt peu reſpecté.
Mais quelquefois auſſi, par un orgueil extrême,
On fait gloire, en public, de braver l'orgueil même.
Quoiqu'il en ſoit, ce Prince, en ces lieux arrêté,
Ce jeune audacieux eſt-il en ſûreté ?

LUTHAR.

Oui, Seigneur.

EMNON.

Au Conſeil que pourra-t-il répondre ?
L'impie, aux yeux du Ciel, eſt facile à confondre.
Je le plains ; mais nos loix dépoſent contre lui.
D'autres ſoins cependant m'appellent aujourd'hui.
Au fond de cette enceinte obſcure & retirée,
Allez, Eubages ſaints, portez l'urne ſacrée.
Aſſemblez-y le peuple, & dès que, ſous leurs loix,
Les Dieux auront reçu la fille de nos Rois,
Que tout ſoit préparé pour ce divin myſtère,
Dont elle doit ſceller ſon premier miniſtère.

(Les Eubages emportent l'urne ſacrée.)

SCENE II.

CYNDONAX, VARSORIX, EMNON, LUTHAR, DRUIDES, DRUIDESSES.

CYNDONAX, *(en entrant.)*

Qu'on ouvre ces parvis. Arbitre des mortels,
Permets à tous les tiens l'accès de tes autels ;
Des enfans vertueux, dont la gloire t'eſt chère,
Ont tous un droit égal aux bontés de leur père.

EMNON, *(ſe proſternant aux pieds de Cyndonax, ainſi que tous les Druides & Druideſſes.)*

Souffrez que les premiers, à vos ſacrés genoux,
Seigneur, nous adorions...

CYNDONAX, (*les relevant.*)

Hélas, que faites-vous?
Miniſtres des autels, ignorez-vous encore
Qu'il eſt un Etre au Ciel & le ſeul qu'on adore ?

EMNON.

C'eſt ſon image, en vous, qui frappe ici nos yeux;
En vous, ſeul confident des volontés des Cieux...

CYNDONAX.

Moi! je ne ſuis qu'un homme, & tout me le rappelle.
Que le foible vulgaire, enivré d'un faux zèle,
Penſe qu'à nos regards, dévoilant ſes ſecrets,
Le Ciel, par notre bouche, annonce ſes décrets;
C'eſt à nous de détruire une erreur dangereuſe,
Souvent fatale au monde, au Ciel injurieuſe,
Que peut-être, en ſecret, l'orgueil autoriſa,
Et dont, plus d'une fois, l'hypocrite abuſa.
Au reſpect des humains, ſi nous oſons prétendre,
Sachons le mériter, & non pas le ſurprendre.

SCÈNE III.

Les mêmes. INDUMAR, CHEFS DES GAULOIS, GARDES.

INDUMAR.

PONTIFE auguſte & ſaint, dont l'exemple & la voix,
Du Ciel, aux nations, fait reſpecter les loix,

Tout reconnoît ici votre pouvoir ſuprême,
Et je viens à vos pieds mettre mon diadême.

CYNDONAX.

A qui déférez-vous ce faſtueux honneur?
Périſſe le Pontife, ivre de ſa grandeur,
Qui nourrit, ſans rougir, ſa vanité ſecrette,
Des vœux dont, ſur la terre, il n'eſt que l'interprète.
Ah, loin de voir un Dieu dans un foible mortel,
Grand Roi, Prêtres, Guerriers, ſachez que ſi le Ciel
M'a placé dans un rang dont abuſent des traîtres,
C'eſt pour apprendre au monde à reſpecter ſes maîtres,
C'eſt pour donner l'exemple au vulgaire indompté,
De ce que doit le ſage à leur autorité.

(*à Indumar.*)

Seigneur, de nos deſtins heureux dépoſitaire,
Vous allez attaquer un peuple ſanguinaire,
Tyran de l'univers, effroi des nations,
Qui profita long-tems de nos diviſions;
Mon devoir, mon partage eſt de bénir vos armes;
De préſenter au Ciel le tribut de mes larmes,
Et non de balancer le ſouverain pouvoir
Qui, des Gaulois, en vous, eſt devenu l'eſpoir.

INDUMAR.

Je reconnois, Seigneur, à ce noble langage,
Que la grandeur du rang eſt l'épreuve du ſage.
Quel exemple offrez-vous aux vulgaires humains,
De leurs droits uſurpés ſi jaloux & ſi vains!

Et que n'obtiendra point une ame ſi ſublime,
Du ſort qui la reſpecte & du Ciel qui l'anime !
Oui, dans le grand deſſein qui nous raſſemble tous,
Ce que j'attends des Dieux je l'obtiendrai par vous.
Je leur promis ma fille. A mon ſerment fidelle,
Je leur rends tous les droits qu'ils m'ont donné ſur elle.
Ses vœux, reçus par vous, vont dégager ma foi,
Et, dès cet inſtant même, elle n'eſt plus à moi.

CYNDONAX.

Elle eſt encore à vous. Tant qu'un aveu ſincère
N'a point ratifié le ſerment de ſon père,
Vous conſervez un droit juſtement reſpecté.
Mais craignez d'abuſer de votre autorité.
Le Dieu qui, par mes mains, recevra ſon hommage,
Demande une ame pure, & la veut ſans partage;
Vous ſavez qu'à ſes yeux il n'eſt rien de ſecret,
Et qu'il refuſe un cœur qui ſe donne à regret.

INDUMAR.

Nourri des ſentimens que la vertu fait naître,
Son cœur m'eſt mieux connu qu'il ne peut ſe connoître.

CYNDONAX.

Ah, c'eſt cette ignorance où l'on retient un cœur
Qui, dès ſes jeunes ans, l'abandonne à l'erreur.
Quand l'âge y vient porter ſa tardive lumiere,
Il s'étonne, il voudroit rentrer dans la carriere,

Pour un autre deſtin d'autant plus prévenu,
Qu'en y renonçant même, il l'avoit moins connu.

(*à Axénoé.*)

Madame, en ce parvis conduiſez la Princeſſe.

(*Axénoé ſort.*)

(*à Indumar.*)

Je dois, ſur ces dangers, éclairer ſa jeuneſſe.
Vous, Prêtres, Chefs, allez &, ſoumis à vos Rois;
De la terre & du Ciel diſtinguez mieux les droits,
Et craignez les erreurs qu'un zèle aveugle entraîne.

SCÈNE IV.

CYNDONAX, VARSORIX, EMIRÈNE, AXÉNOÉ, les DRUIDESSES.

Le Roi & les Chefs ſortent d'un côté; Emirène & Axénoé entrent de l'autre.

AXÉNOÉ, (*à Emirène dans le fond en entrant.*)

AVANÇONS.

EMIRÈNE.

Où vas-tu, malheureuſe Emirène?

CYNDONAX, (*la voyant approcher.*)

Ciel, ſi tu l'as choiſie, éclaire tous ſes pas.

EMIRÈNE. (*à part.*)

Mes yeux ſont preſque éteints dans la nuit du trépas.

CYNDONAX,

CYNDONAX, (*à Axénoé, & aux Druideſſes.*)
Laiſſez-nous.

SCÈNE V.

CYNDONAX, EMIRÈNE, VARSORIX,

CYNDONAX.

CHER objet des ſoins de la nature,
En qui je vois briller une candeur ſi pure,
D'où vient que mon aſpect ſemble vous étonner,
Et que vos yeux, vers moi, n'oſent ſe détourner ?

EMIRÈNE.

Tout impoſe, Seigneur, à mon ame timide.
Des Dieux, en ce ſéjour, la majeſté réſide ;
Leur Pontife ſuprême y vient ſceller ma foi ;
Entre le Ciel & vous, puis-je être ſans effroi ?

CYNDONAX.

Que craignez-vous ? Le juſte, au-deſſus de la crainte,
Doit-il, comme l'impie, en éprouver l'atteinte ?
Cette ſainte frayeur, en préſence des Cieux,
Vous rend plus précieuſe & plus chere à leurs yeux.
Vous avez dû peſer, au poids du ſanctuaire,
La grandeur des devoirs où vous deſtine un père.
Vous ſavez qu'un mortel, dont Dieu même a fait choix
Pour annoncer ſon Etre & faire aimer ſes loix,
Vit & meurt éloigné de la foule égarée
Qui, toujours de plaiſirs & d'erreurs enivrée,
S'agite, avec orgueil, ſur les bords du tombeau,
Et de la vérité dédaigne le flambeau ;

Mais avez-vous compris quelle vertu sévère
Doit distinguer en nous un si grand caractère ?
S'il n'arrache nos cœurs au joug des passions ;
S'il n'épure nos sens de leurs illusions ;
S'il n'est en nous du Ciel & l'amour & la gloire,
Il en devient l'opprobre... Ah, vous devez m'en croire.
Intrépide, ou trop foible à repousser l'erreur,
Un Prêtre est, des humains, l'ornement ou l'horreur.
Grand Dieu, si tu prévois qu'à tes loix infidelle,
Son cœur s'élève un jour & dépose contre elle,
Que ta voix, dans ce cœur, ne tonne point envain !
Que ton bras déployé, comme un rempart d'airain,
Au zèle qui l'égare oppose une barriere !
Ou daigne, à ton Ministre, accorder ta lumiere,
Et m'épargner du moins la honte & la douleur
D'avoir, en te l'offrant, préparé son malheur !
Ah, vous voyez l'effroi de mon ame attendrie.
Ce jour va décider du sort de votre vie ;
Vous livre, ou vous arrache à des regrets amers,
Et vous ouvre à jamais les Cieux ou les enfers.

EMIRÈNE, (*troublée.*)

Où suis-je ? Que résoudre ?... ô justice suprême !
Ah, Seigneur !

CYNDONAX.

Songez-y. Descendez en vous-même,
A mon cœur paternel daignez vous confier.
Vos sentimens secrets peuvent se déployer.

EMIRÈNE.

Hélas, dans les terreurs dont je ſuis combattue,
Par les Dieux accablée, à vos pieds confondue,
Mon cœur eſt-il à moi? Sais-je quel ſentiment
Le conduit où l'égarè en cet affreux moment?
Dois-je même en avoir contre les loix d'un père?
Eſt-ce à moi d'élever une voix téméraire?

CYNDONAX.

Il le faut. Oui, ſur vous, ſur votre liberté,
Votre père, aujourd'hui n'a qu'un droit limité;
Oui, de ſon vœu fatal la Gaule vous dégage,
S'il n'offre à vos regards qu'un funeſte eſclavage.

EMIRÈNE.

Eh bien, ſi vous liſez en ce cœur déchiré....

SCÈNE IV.

CYNDONAX, EMIRÈNE, EMNON, VARSORIX.

EMNON.

On alloit commencer le myſtère ſacré.
Le peuple, raſſemblé dans la premiere enceinte,
Plein de l'eſprit des Dieux, attendoit, avec crainte,
Le choix de la victime & l'urne de la mort,
Et chacun, par ſes vœux, ſembloit hâter le ſort;
Mais un revers, Seigneur, qu'on ne pouvoit attendre,
En ce moment fatal, nous force à le ſuſpendre.
Un profane, un impie, au mépris de nos loix,
A violé tantôt l'aſyle de nos bois.

EMIRÈNE, (*à part.*)

Juſte Ciel !

EMNON.

Juſqu'à lui ſon crime eſt ſans exemple.
Quelle aveugle fureur l'entraînoit dans ce temple ?
Les mortels vertueux, qu'un pur zèle y conduit
N'y viennent qu'en tremblant, dans l'horreur de la nuit,
Chargés de fers, garants de leur obéiſſance,
Avouant, à nos pieds, leur juſte dépendance ;
Mais ſuivre les tranſports d'un courage indompté !
Rendre le jour témoin de ſon impiété !...
Nos Gardes l'ont ſurpris, &, dans le moment même,
Il vient de comparoître au tribunal ſuprême.
Le croirez-vous, Seigneur ? Quelque fût ſon deſſein,
Nulle crainte n'a pu l'arracher de ſon ſein.
Nos Prêtres, nos Vieillards demandent ſon ſupplice ;
Mais, craignant de ſouiller l'auguſte ſacrifice,
Qui, dans nos bois ſacrés, aſſemble les Gaulois,
Nous croyons qu'avant tout on doit venger les loix.

EMIRÈNE, (*à part.*)

Ah, malheureuſe !

CYNDONAX.

Eh quoi, notre ſaint Miniſtère
Doit-il nous inſpirer un zèle ſi ſévère ?
Ah, malheur à quiconque, approchant des autels,
Porte un cœur inſenſible aux erreurs des mortels !

EMNON.

Vous connoiſſez le Dieu que la Gaule révère.
Combien il eſt jaloux des droits du ſanctuaire !
La terreur & la mort, en ce lieu redouté,
Annoncent ſa préſence à l'homme épouvanté.
Des Dieux des Nations c'eſt le plus inflexible ;
Et, puiſqu'il eſt ſi craint, ſi puiſſant, ſi terrible,
C'eſt le vrai Dieu, ſans doute.

CYNDONAX.

Ah, Seigneur ! croyez-vous
Que ce Dieu, par qui ſeul, en qui nous vivons tous,
Ait aſſervi la terre à ce dur eſclavage,
Et voulu, par la crainte, arracher notre hommage ?

EMNON.

Qu'oſez-vous dire ? O ciel ! & ne craignez-vous pas
Que dévoilant ſon Etre & déployant ſon bras,
Ce Dieu qui ſe renferme en ces retraites ſombres,
Ce Dieu dont la préſence en redouble les ombres,
Ce Dieu, que le plus juſte implore avec terreur,
Ne vous accable ici du poids de ſa grandeur ?
Quoi, par ſon ordre exprès, la mort la plus cruelle
Punit également le foible ou le rebelle
Qui, ſans porter un cœur & des vœux épurés,
Oſeroit s'introduire en ces parvis ſacrés,
Et vous, vous qu'il appelle à ſervir ſa vengeance,
D'un tel coupable ici vous prenez la défenſe !

Et pour mieux l'insulter, vous condamnez la loi !

CYNDONAX.

Quelle loi ! Dieu clément, témoin de mon effroi,
Est-ce ainsi qu'en son cœur, prompt à te méconnoître,
L'homme, par le mensonge, a dégradé ton être !
Appellez-vous la loi ces mystères cruels
Où le sang, à grands flots, coule sur vos autels ?
Il n'est pas temps encor de porter la lumiere
Sur ce culte, du crime exécrable carriere ;
Mais si Dieu m'appelloit, en ses profonds desseins,
A le justifier des forfaits des humains,
Si mon cœur, à ses yeux, n'en étoit pas indigne,
Je saurois mériter cette faveur insigne,
Fallût-il, de mon sang, sceller la vérité.

EMNON.

Seigneur...

CYNDONAX.

Ce malheureux, en vos fers arrêté,
Peut être, en son forfait, plus foible que coupable,
Quel est-il ?

SCÈNE VII.

CYNDONAX, EMIRÈNE, EMNON, LUTHAR, VARSORIX.

LUTHAR, (*arrivant avec precipitation.*)

(*A Emnon.*)

Ah, Seigneur ! dans quel trouble effroyable

Le Ciel va-t-il plonger les malheureux Gaulois!
Le Roi, les Chefs, le Peuple, insultant à nos loix;
Menaçent d'enlever, jusqu'en ce sanctuaire,
D'arracher de nos fers ce jeune téméraire,
Qui, sur leurs autels même, osoit braver nos Dieux.

EMIRÈNE, (*à part.*)

Ciel, éclate!

EMNON.

Et d'où naît ce transport furieux?
Qui peut!...

LUTHAR.

Ces fiers Romains que nous croyions surprendre,
Dans nos champs, dans nos bois, sont prêts à se répandre.
On dit qu'ils attendoient, pour s'élancer sur nous,
Que ce parvis sacré nous eût rassemblés tous.
Le peuple s'épouvante. On frémit. On s'agite.
Parmi ces flots émus le Roi se précipite.
Il vient de rassembler ces Princes, ces Héros
Qu'on a vus, ce jour même, unis à nos drapeaux;
Mais il n'attend, dit-il, sa vengeance & sa gloire
Que du Chef qui jadis lui rendit la victoire.

EMNON.

Eh bien ce Chef coupable est proscrit par la loi.

CYNDONAX.

O Ciel, peux-tu l'entendre!

EMIRÈNE, (*à Emnon.*)

Ah, voyez notre effroi,

Seigneur. Le Roi, le Peuple, & vous-même peut-être;
Tout eſt prêt à tomber ſous le pouvoir d'un maître.
L'intérêt de la terre, en ce jour odieux,
Se joint, pour vous fléchir, à l'intérêt des cieux.
Car enfin, penſez-vous que le Romain farouche
Qu'aucun frein ne retient, que nul reſpect ne touche,
Epargnera ce temple & ces parvis ſacrés,
Où, d'un culte ſi pur, nos Dieux ſont honorés?
L'horreur de ce ſéjour, nos myſtères terribles
Pourront-ils ébranler ces ames inflexibles?
Voulez-vous, pour venger le droit de nos autels,
Livrer ces autels même à des bras criminels?
Je crois déjà les voir enivrés de carnage,
Dans nos bois redoutés ſe frayer un paſſage.
Je vois, à leur aſpect, les Prêtres éplorés,
Dans la flame & l'horreur, mourans déſeſpérés,
Ces autels renverſés, ces tombes écraſées,
Nos oracles muets, nos forêts embraſées
Découvrant, ſans nuage, à leurs profanes yeux,
Ce ſanctuaire auguſte où réſident nos Dieux,
Ces Dieux abandonnant leur retraite profonde,
N'ayant plus déſormais où ſe cacher au monde,
Et leur culte ſublime, à nos pères tracé,
De la terre coupable à jamais effacé,
Ah! pourriez-vous, Seigneur, à ce tableau funeſte,
Proſcrire, ſans frémir, le vengeur qui nous reſte?

EMNON.

Eh! ce ſont ces horreurs dont nous frémiſſons tous;
Ce ſont ces dangers même accumulés ſur nous;

C'eſt le ſoin des autels que le ciel nous confie
Qui nous fait un devoir de confondre l'impie.
Et qu'attendre des Dieux, vainement implorés,
Si nous oſions trahir leurs droits les plus ſacrés ?

EMIRÈNE.

Non, Seigneur, ce héros dont la valeur propice
A ſauvé la patrie au bord du précipice,
Ne venoit point, des Dieux hardi profanateur....

CYNDONAX.

Vous ſaviez ſon deſſein, Princeſſe ?

EMIRÈNE.

Moi, Seigneur ?

CYNDONAX.

Vous-même.

EMIRÈNE.

Hélas ! je ſais..... qu'il a ſauvé mon père,
Qu'au joug qui nous menace il peut ſeul nous ſouſtraire....
Mais je vois, à mes pleurs, vos eſprits ébranlés.....
Vous détournez les yeux.. vous paroiſſez troublés...
Ah, Dieux !

(*A Emnon.*)

Seigneur, au nom de la patrie en larmes,
J'embraſſe vos genoux, terminez nos alarmes,
Sauvez l'appui du trône & l'eſpoir des Gaulois.

EMNON.

Je puis tout pour les Dieux & rien contre les loix.
Tous deux à notre bras ont remis leur vengeance ;
Tous deux, du ſacrilége, ont dicté la ſentence,
Elle eſt irrévocable.

CYNDONAX.

Ah, c'en eſt trop enfin.
Quel que ſoit ſon forfait, vous prétendez en vain
Qu'au mépris de mes droits, je vous laiſſe répandre
Un ſang....

EMNON

Tous vos efforts ne ſauroient le défendre.
Si ſa grace eſt encore au pouvoir des humains,
Ce n'eſt....

EMIRÈNE *à Emnon, avec impatience.*

Eh bien! Seigneur?

EMNON *à Emirene.*

Ce n'eſt que par vos mains.

EMIRÈNE.

Que dites-vous? faut-il que je me ſacrifie?
Dieux puiſſans, pour ſes jours, demandez-vous ma vie?
(*A Emnon.*)
Prononcez, je ſuis prête à voler à la mort.

CYNDONAX.

Vous, ô Ciel! vous!

EMIRÈNE.

Seigneur, eſt-ce un ſi grand effort
Que de donner ſon ſang pour un père qu'on aime,
Pour l'Etat menacé, pour les Dieux, pour vous-même?

Ah ! le Ciel qui m'entend & qui lit dans mon cœur,
Ce Ciel qui m'éprouvoit me devoit ce bonheur.
D'un trouble dévorant trop long-tems agitée,
Je dois . . . , je dois sauver la Gaule épouvantée.
De quoi lui serviroient mes inutiles jours,
Et quel honneur plus grand peut terminer leur cours ?

A Emnon.

Hâtez-vous, répondez, à quel prix, à quel titre,
Les Dieux, de ses destins me laissent-ils l'arbitre ?
Parlez.

EMNON.

Une Prêtresse offerte à nos autels,
Quand elle a prononcé ses sermens solemnels,
De la rigueur des loix peut sauver un coupable.

EMIRÈNE.

Ce mot a fait mon sort . . . . ô loi trop favorable !
O Patrie ! ô mon Père ! il faut remplir vos vœux.
Le Ciel s'est déclaré. Je le dois. Je le veux.
Ah ! qu'il vive à ce prix, je serai trop heureuse.

CYNDONAX.

Arrêtez. Ce transport d'une ame généreuse
Vous égare peut-être, &, ce moment passé,
Vous voudrez rétracter un dévouement forcé.

EMIRÈNE.

Non, grands Dieux, à vos loix librement asservie,
Emirène à jamais leur consacre sa vie.

(Prenant la main de Cyndonax & la posant sur l'autel avec la sienne.)

Je le jure en vos mains sur cet autel vengeur.

A Emnon.

C'en est fait. A l'Etat rendez son défenseur.

CYNDONAX.

Ah! dois-je recevoir ce serment téméraire ?

EMNON.

Oui. C'est assez qu'aux Dieux il ait pu satisfaire.
Je vais armer le Prince & hâter les combats.

(A Luthar..)

Vous, tandis que les chefs assemblent les soldats,
Rassemblez, près de vous les Bardes, les Eubages.
Que leurs chants belliqueux enflamment les courages.
Vieillards, femmes, enfans, peuple chéri des Cieux,
Que tout marche, avec nous, sous l'étendard des Dieux.
Qu'à ce saint appareil, une terreur soudaine,
L'égarement, la mort frapent l'aigle romaine.
Et nous viendrons après offrir sur nos autels
Le pur sang d'un Gaulois promis aux immortels.

(A Emirène.)

Vous qui devez ici, par ce grand sacrifice,
De vos divins emplois commencer l'exercice,
Obtenez de ces Dieux qu'ils comblent notre espoir,
Et méritez l'honneur de remplir ce devoir.

SCÈNE VIII.

CYNDONAX, VARSORIX.

CYNDONAX.

Le fanatiſme affreux de ce Prêtre barbare,
L'exécrable attentat que la Gaule prépare,
L'effroi de la Princeſſe & ſes vœux égarés,
Ses mouvemens ſecrets que j'ai mal pénétrés,
Tout m'afflige & mon cœur que la juſtice anime
Tremble de partager ou l'erreur ou le crime.
Moi ! Non. Le Ciel m'inſpire. Il eſt tems d'éclater.
Non, la Gaule, à ma voix, ne ſauroit réſiſter.
Dans ce peuple qu'on trompe une lumiere ſure,
Même au ſein des erreurs, rappelle la nature.
Le Druide farouche en détourne les yeux.
Vous m'entendrez, cruels, contre un culte odieux
Dont je ne fus jamais ni fauteur, ni complice,
Du ciel & de la terre atteſter la juſtice.
Allons voir cependant ce que, dans ſon courroux,
L'arbitre des combats ordonnera de nous,
Et revenons ſoudain confondre l'impoſture,
Juſtifier Dieu même, effacer ſon injure,
Des ſuperſtitions déchirer le bandeau,
Eclairer ma patrie ou creuſer mon tombeau.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

EMIRÈNE.

Oui, depuis que le Ciel a reçu mes ſermens,
Des préſages affreux, de noirs preſſentimens,
Des remords, des terreurs vainement repouſſées,
Tout enchaîne mes ſens & confond mes penſées.
Je fuis. Je me dérobe à ces filles d'Héſus
Dont les ſoins innocens, l'amitié, les vertus
Inſultent à mon trouble, en offrant à ma vue
L'image d'une paix que mon ame a perdue.
Loin d'elles, loin de moi ma douleur me conduit;
Je cherche un Dieu propice.... & mon cœur me pourſuit!
Mon cœur! que dis-je? ô ciel! & quels nuages ſombres,
De ces bois ténébreux, ont épaiſſi les ombres?
Ces autels, ces tombeaux, par de longs tremblemens,
Semblent ici répondre à mes gémiſſemens.
Les airs ont retenti d'un funèbre murmure....

(*Toute éperdue.*)

Ciel! que vois-je?... indigné de mon lâche parjure,
Héſus!... c'eſt lui... quels traits va-t-il lancer ſur moi?

(*Elle marche en déſordre ſur la ſcène.*)

Non, grand Dieu, non, ce cœur n'a point trahi ſa foi.
Il eſt encore à vous, quelque horreur qui l'égare,

SCÈNE II.

EMIRÈNE, AXÉNOÉ.

AXÉNOÉ.

Où fuyez-vous, Princeſſe?

EMIRÈNE, *(ſans l'appercevoir.)*

Et quoi qu'il me prépare
Des tourmens que je n'oſe embraſſer ſans frémir,
Ils me ſeront trop doux, j'ai ſauvé Clodomir.

AXÉNOÉ.

Quoi, de ce ſouvenir votre ame encor frappée,
Dans le ſein de Dieu même....

EMIRÈNE.

Ah! ce Dieu m'a trompée.

AXÉNOÉ.

Pourriez-vous démentir ces nobles ſentimens
Qui, devant le Pontife, ont dicté vos ſermens,
Quand nous admirons tous la grandeur de votre ame?

EMIRÈNE.

Eh! connoiſſois-je alors tout l'excès de ma flâme?
Proſcrit par mes tirans, ſans ſecours, ſans appui,
Il périſſoit pour moi... je ne vivois qu'en lui;
Je n'ai vu que lui ſeul... ô ſageſſe! ô juſtice!
Dieu qui m'avez forcée à ce grand ſacrifice,

Rempliſſez donc ce cœur frappé de tant de coups,
Ce cœur qui déſormais doit n'être plus qu'à vous,
Ce cœur dont tous mes vœux vous ont offert l'hommage,
Ce cœur qui vous adore.... & qu'un autre partage!....
Hélas, & plût au Ciel que la foudre en éclats,
Aux gouffres des enfers eut entraîné mes pas
Au moment redoutable où les Dieux virent naître
Ce malheureux penchant... qui nous vient d'eux peut-être;
Au moment où le Prince, en pleurs à mes genoux....
Quel charme, à ce tranſport, ſe répandit ſur nous!
Quel trouble! quelle ivreſſe!... oui. Mon ame étonnée
Aux temples éternels ſe croyoit entraînée.
Oui. Mon cœur, dans le ſien, ſembloit anéanti;
A nos yeux éperdus l'univers englouti
Tous entiers à jamais nous livroit l'un à l'autre.
Dieux cruels, ce bonheur eut ſurpaſſé le vôtre,
Mais nous n'étions point nés pour un deſtin ſi grand.

AXÉNOÉ.

Ah! ſongez-vous enfin que le Ciel vous entend,
Que ces lâches regrets?...

EMIRÈNE.

Calmez votre colère.
N'inſultez point, cruelle, à ma longue misère.
Vous n'avez point aimé. Vous ne concevez pas
Ce tumulte des ſens, ces remords, ces combats,
Tous ces élans d'un cœur trop ſenſible & trop tendre
Renaiſſans des efforts qu'on fait pour s'en défendre.

Oui.

Oui. J'appartiens aux Dieux ; j'attends, de leurs bontés,
Qu'ils impoſent ſilence à mes ſens agités.
Oui. Je ſuis digne encor de mon ſaint miniſtère,
De mon ſang, de vos loix, & du ciel qui m'éclaire,
Du ciel que vainement je n'ai point atteſté.
Je ne puis, de mes vœux, trahir la ſainteté.
Je ſaurai m'élever au-deſſus de moi-même.
Je ſaurai.... cependant que devient ce que j'aime ?
Que devient Clodomir ? Libre, par mes liens,
Hélas ! il ne ſait pas que, pour briſer les ſiens,
Dans ce tombeau ſacré, tremblante, conſternée,
Dévouée à la mort, à la vie enchaînée,
Le flambeau de mes jours, lentement conſumé,
N'éclaire plus en moi qu'un fantôme animé
Pour qui le jour & l'être ont perdu tous leurs charmes.

AXÉNOÉ.

Ah, jouiſſez du moins, en vos ſombres alarmes ;
Du témoignage heureux que vous doit la vertu.
Pour l'état menacé vous avez combattu.
Vous lui rendez un chef, ſon unique eſpérance,
Qui va ſans doute encore affermir ſa puiſſance.

EMIRÈNE.

Cet eſpoir me ranime... oui, tirans, frémiſſez,
Voyez fuir, devant lui, vos ſoldats diſperſés.
Votre vainqueur s'avance, il vole, il va paroître.
Rentrez dans la pouſſiere & redoutez un maître.
La fureur me tranſporte au ſeul nom des Romains.
Les cruels ! ils ont fait l'horreur de mes deſtins ;

Ils ont creuſé l'abîme où je me vois plongée ;
Ils ont hâté ma mort ;.. mais je ſerai vengée. ...

(On entend un bruit de guerre.)

Je le ſuis... oui ... j'entends... je ne me trompe pas.
Voyez vous tous ces chefs, ces drapeaux, ces ſoldats?
Le temple retentit des chants de la victoire.
Ah, Prince! ah, jour heureux! tout m'annonce ta gloire.

SCÈNE III.

EMIRÈNE, AXÉNOÉ, CYNDONAX, VARSORIX, INDUMAR, EMNON, LUTHAR, DRUIDES, BARDES, EUBAGES, CHEFS DES GAULOIS, SOLDATS, GARDES.

Ils entrent au bruit d'un concert de guerre, les Enſeignes déployées. Quelques-uns portent des aigles briſées, conquiſes ſur les Romains.

CYNDONAX, *(en entrant.)*

GLOIRE au Dieu de bonté qui ſauve ſes enfans
Des mains de l'oppreſſeur & du fer des tirans !
Dieu, qui pèſes les cieux & balances la terre,
Précipite aux enfers la diſcorde & la guerre
Et, qu'unis, ſous tes loix, par les nœuds de la paix,
Les peuples à l'envi célèbrent tes bienfaits !
Protège les Gaulois. Puiſſe l'aigle romaine
S'éloigner à jamais des rives de la Seine !

Ou, s'il faut, quelque jour, que ces fiers ennemis
Etendent leur pouvoir sur l'Occident soumis;
Que leur regne, agité par d'éternels orages,
Soit un enchaînement de pertes, de naufrages;
Que, de l'Ourse au Midi, l'univers indigné,
Foulant aux pieds leurs fers & de leur sang baigné,
Brise un joug odieux à tout ce qui respire!
Et que, sur leur ruine, il s'élève un empire
Dont le nom, respectable à cent peuples divers,
Par son éclat auguste étonne l'univers!
Que la Seine s'élève à la gloire du Tibre;
Et qu'un Monarque heureux, maître d'un peuple libre,
Régnant sur ses sujets plus en père qu'en Roi,
Trouve, dans leur amour, le garant de leur foi!
Alors, braves Gaulois, ouvrez-vous la carrière.
Régnez par les talens &, qu'à votre lumière,
Les fières nations viennent, de toutes parts,
Puiser, dans votre sein, la sagesse & les arts;
Et qu'enfin vos vertus, dans les fastes des âges,
Soient l'exemple du monde & le flambeau des sages.

EMNON.

Dieu, que ces justes vœux s'élèvent jusqu'à toi!

INDUMAR (*à Emirène.*)

Ma fille, ce triomphe est le prix de ta foi.
Qu'il m'est doux que la Gaule, au sein de la victoire,
Ne doive qu'à mon sang son bonheur & sa gloire!

EMIRÈNE.

Ah! ce retour du sort, s'il n'a rien de trompeur,
S'il rend heureux mon père, il est cher à mon cœur.

Qu'ainſi toujours le ciel me ſoutienne & vous guide !

CYNDONAX.

D'où vient que ce héros dont la valeur rapide,
Sur nos tirans ſurpris, a ſignalé ſes coups,
Se dérobe à ſa gloire & n'eſt point avec nous ?
Quand la Gaule doit tout à ſon bras tutélaire,
Aux vœux d'un peuple entier, voudroit-il ſe ſouſtraire ?
Brennus & Bellovèſe & ces Chefs généreux
Célébrés de tous tems dans nos chants belliqueux,
Qui, juſqu'au ſein de Rome, ont porté le carnage,
Ont moins fait pour l'Etat que ſon heureux courage ;
Mais il en doit la gloire au Dieu qui l'a conduit.

EMNON.

Seigneur, ce jeune Chef que ſon crime pourſuit,
Vous ne l'ignorez pas, quelque grand qu'il puiſſe être ;
Dans ce temple, avec nous, ne peut plus reparoître
Que déſarmé, ſoumis & dans les fers des Dieux.
Tel eſt l'ordre éternel tranſmis par nos aïeux.
Son crime eſt pardonné, mais il faut qu'il l'expie.
Il faut que, par vos mains, le Ciel le purifie.
En ſortant du combat on a dû l'enchaîner.

EMIRÈNE, (*à part.*)

Ciel ! encore !

EMNON.

Et bien-tôt on va vous l'amener.

CYNDONAX.

J'accepte, avec transport, cet heureux ministère.
Ramener l'homme à Dieu, rendre un fils à son père,
Est le droit le plus cher d'un Ministre de paix.

EMNON.

Et nous, sur qui ce Dieu verse tant de bienfaits,
Gaulois, que tardons-nous d'offrir le sacrifice
Que notre piété promit à leur justice ?
Par nos Eubages saints avec ordre appellé,
Dans le premier parvis le Peuple est rassemblé.
J'ai pris soin que, du sort, l'urne y fût apportée
Avant qu'on eût surpris la Gaule épouvantée.
Dans un esprit de paix, de crainte & d'union,
Que chacun, sans tumulte, y dépose son nom.
Venez.

CYNDONAX.

Ciel ! arrêtez. O Ciel ! qu'allez-vous faire ?

EMNON.

Remplir le vœu du peuple & de la Gaule entiere.
Souffrez ...

CYNDONAX.

Ah, malheureux ! au nom de l'Eternel,
Gardez-vous de remplir un vœu si criminel.

EMNON.

Comment ?

CYNDONAX.

J'ai vu la Gaule à ſes erreurs livrée ;
J'en ai frémi. Mon ame, en ſecret déchirée,
Attendoit le moment où ces triſtes parvis,
En préſence du Ciel, nous verroient réunis.
Ce moment eſt venu. Je proſcris ces myſtères.

EMNON.

Quoi, la loi des autels ? Le culte de nos pères ?

INDUMAR.

Seigneur, je l'avouerai. Je tremble qu'aujourd'hui
Le peuple, contre vous, ne s'en rende l'apui.
Je n'examine point ce que le Ciel ordonne ;
Mais j'ai promis aux Dieux, dont je tiens ma couronne,
Qu'en moi ce culte auguſte auroit un protecteur.

CYNDONAX.

Ah, ce n'eſt point aux Rois à protéger l'erreur.

INDUMAR.

Non. Mais c'eſt moi ſur-tout que ce peuple contemple.
De la fidélité je dois donner l'exemple.
Quand l'urne de nos Dieux aura reçu mon nom,
Vous pourrez prononcer ſur la religion.

(*Il ſort.*)

CINDONAX.

Non, Seigneur, je vous ſuis. Ce peuple qu'on égare
M'entendra réclamer contre une loi barbare ;
Et, dût ce jour horrible éclairer mon trépas,
Le fanatiſme ici ne l'emportera pas.

SCÈNE IV.

CYNDONAX, VARSORIX, CLODOMIR.

Tandis que le Roi, les Prêtres, les Chefs & les Soldats ſortent par le fond du Théâtre, Emirène ſort par un côté, conſternée & levant les mains au ciel, & Clodomir entre par l'autre. Il eſt enchaîné & conduit par deux Druides qui portent ſes armes & les dépoſent ſur l'autel.

CLODOMIR, (*en entrant.*)

O Dieux qui vous jouez de ma fureur extrême,
Me rendrez-vous ici le ſeul objet que j'aime,
Pour qui ſeul je m'abaiſſe à la honte des fers?

CINDONAX.

O vous, par qui la Gaule, après tant de revers,
Voit, en ce jour heureux, ſa gloire rétablie,
Venez. Qu'avec le Ciel je vous réconcilie.
Eſprit de la nature, arbitre des humains,
Qui mettez votre force en ſes vaillantes mains,
Le vainqueur de Céſar ne doit point vous déplaire;
Et, s'il a mérité votre juſte colére,
Son ſang, verſé pour nous, efface ſon erreur:
Daignez ne voir en lui que notre défenſeur.
Que toujours la vertu le ſoutienne & l'anime!
Briſez, au haut des Cieux, la chaîne de ſon crime,

(*Il lui ôte ſes fers.*)

Comme je romps ces fers qu'il a pris aujourd'hui
Pour avouer vos droits ſur le monde & ſur lui.

(*Il lui rend ſes armes.*)

Reprenez de mes mains ces armes, cette épée
Dans le ſang ennemi ſi juſtement trempée.
Défendez la Patrie & ſoyez, en tout tems,
L'eſpérance du foible & l'effroi des tyrans.

(*Aux Druides qui l'ont amené.*)

Vous voyez que le Ciel a daigné me conduire
Pour épurer le culte & non pour le détruire.
Retournez, & du moins atteſtez aux Gaulois
Qu'en abhorrant l'erreur, je reſpecte les loix.

SCÈNE V.

CYNDONAX, CLODOMIR.

CLODOMIR.

O mon père!

CYNDONAX, (*l'embraſſant.*)

Mon fils! dirai-je auſſi mon frère,
Puiſqu'en Dieu l'univers adore un même père?
Je vous vois libre enfin des loix de ces cruels
Qui font, d'un Dieu ſi bon, l'ennemi des mortels!
Puiſſent vos jours ſauvés ne point coûter de larmes
A des cœurs innocens troublés par tant d'alarmes!
Mais quelle ſombre erreur précipitoit vos pas?
Veniez-vous, en ces lieux, affronter le trépas?

Quel deſſein vous guidoit en cette triſte enceinte?

CLODOMIR.

Tous les tranſports divers, l'égarement, la crainte,
Le chagrin dévorant, le déſeſpoir, l'horreur,
Tout ce qui peut abattre ou déchirer un cœur,
L'amour ſur-tout, l'amour, ce tyran de mon être,
Qui, dans mes ſens ſurpris, régne & commande en maître.

CYNDONAX.

Quoi, l'amour?...

CLODOMIR.

Oui, je brûle. Oui, ce cœur égaré,
Aux fureurs de l'amour eſt à jamais livré.
Je ne vis que par lui. C'eſt ce feu qui m'anime,
Ce délire effréné qui ſeul a fait mon crime,
Et va trancher le cours de mes jours malheureux,
Si, pour mieux m'accabler, vous condamnez mes vœux.

CYNDONAX.

Moi?

CLODOMIR.

Vous, Seigneur. L'objet de cette ardente flame,
Cet objet adoré, le ſeul Dieu de mon ame,
Qui du ſort, avec moi, partage le corroux...

CYNDONAX.

Eh bien?

CLODOMIR.

Il ne dépend que des Dieux & de vous.

CYNDONAX.

Des Dieux, Seigneur?

CLODOMIR.

Eh quoi, ma fureur sacrilège,
L'orage de mes sens, le trouble qui m'assiège,
Mon entrée en ces bois, malgré les Dieux vengeurs,
Mes combats, mes remords, & ma rage & mes pleurs,
Et la mort que j'implore, & dont l'horreur me presse,
Tout ne vous dit-il pas que c'est cette Princesse
Que vous allez soumettre à de funestes vœux?

CYNDONAX.

Ciel!

CLODOMIR.

Nous touchions à peine à l'âge dangereux
Où, de feux inconnus, une ame pénétrée,
S'ouvre aux premiers désirs dont elle est enivrée;
Quand le plus tendre amour, pour nous tyranniser,
Forma ces nœuds puissans que vous allez briser.

CYNDONAX.

Ah, que m'avez-vous dit? Et quels nouveaux orages?...
Juste Ciel, démentés ces horribles présages!
Cher Prince! Ah, c'est ici qu'enchaînant votre cœur,
Il faut, de vos vertus, déployer la grandeur.

Etouffez pour jamais une vaine eſpérance.

CLODOMIR.

Ah qu'entends-je ? Emirène ? ...

CYNDONAX.

Imitez ſa conſtance.

CLODOMIR.

Quoi, ſes vœux ? ...

CYNDONAX.

J'en frémis, mais...

CLODOMIR.

Ils ſont prononcés !

CYNDONAX.

Je n'ai pu prévenir.... ſes frayeurs....

CLODOMIR, (*avec une fureur ſombre.*)

C'eſt aſſez.

CYNDONAX.

C'eſt à ſon dévoument que vous devez la vie.

CLODOMIR.

Ah, qu'à ſes pieds plutôt ne m'eſt-elle ravie !

Mais, comment ?

CYNDONAX.

Oui, mon fils. Le céleſte courroux,
A ſa voix, aujourd'hui, s'eſt détourné de vous.
C'eſt le droit qu'une loi, de tout tems révérée,
Accorde à la Prêtreſſe aux autels conſacrée.
Avec quelle grandeur, rempliſſant cette loi!...

CLODOMIR.

Quoi, ſon cœur vertueux s'eſt immolé pour moi!
C'eſt moi, c'eſt mon forfait qui forme ici ſa chaîne!
Il n'eſt donc point de terme à l'horreur qui m'entraîne!
Et je reſpire encore!... Ah rendez-moi mes fers.
Que l'enfer m'engloutiſſe en ſes gouffres ouverts!
Plongez ce fer ſacré dans le ſein d'un coupable.
Egalez mon ſupplice au tourment qui m'accable.

CYNDONAX.

Ah malheureux!

CLODOMIR.

Barbare! à la honte des Dieux,
Avez-vous pu lier à ce joug odieux
Un cœur jeune & facile enchaîné par la crainte?
Ciel, reçois-tu des vœux dictés par la contrainte,
Et mettrois-tu ta gloire à jouir de nos pleurs?
Cette horrible injuſtice épuiſe mes douleurs.
Toi, qui m'as trop aimé, que je perds & j'adore,
Si tu meurs à la terre, y puis-je vivre encore?

Seul!... Ah j'y traînerois un trop affreux deſtin.
Mourons. (*Il tire ſon poignard & fait effort pour ſe frapper; malgré Cyndonax qui le retient.*)

CYNDONAX.

Ciel ! arrêtez.

CLODOMIR.

Non, cruel.

CYNDONAX, (*lui arrachant le poignard.*)

C'eſt envain.
Reſpectez les autels & ce lieu redoutable,
Profane &, dans mes mains, laiſſez ce fer coupable.

CLODOMIR.

Après avoir comblé les horreurs de mon ſort,
Votre fauſſe pitié m'oſe envier la mort!
Eh bien, vous répondrez des excès de ma rage.
Vengeance, déſeſpoir, ranimez mon courage...
Ah je les ſens renaître &, pour vous défier,
Mon cœur, à leurs tranſports, ſe livre tout entier.
(*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

CYNDONAX, VARSORIX.

CYNDONAX.

Que de troubles, grand Dieu! Dieu juſte que j'implore!
Des troubles plus preſſans me rappellent encore.
Une Princeſſe en pleurs dont on ſurprend les vœux;
Un amant éperdu qui réclame contr'eux;
Des Prêtres, s'appuyant ſur d'affreux privilèges;
Un peuple à détromper de leurs loix ſacrilèges;
L'erreur, le fanatiſme;... allons, le Roi m'attend.
Courons où le danger, où le crime eſt plus grand.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

EMNON, LUTHAR.

EMNON.

PAR quel avis du Ciel, abuſant de ſes droits,
Cyndonax oſe-t-il attenter à nos loix?
Un Pontife! Ah grands Dieux! ſi la Gaule plus juſte
Daigne m'offrir un jour ce rang, ce titre auguſte
Qui, dans le dernier choix, peut-être m'étoit dû,
Votre culte immortel ſera mieux défendu.
Prévenant ſon indigne & lâche réſiſtance,
J'avois ſu profiter de ſon heureuſe abſence;
Tandis que Clodomir l'arrêtoit en ces lieux,
J'ai reçu tous les noms dans l'urne de nos Dieux;
Mais je n'en crains pas moins l'audace ou la foibleſſe.
Tout nous trahit, le Roi, Clodomir, la Princeſſe,
Le peuple...

LUTHAR.

Quoi le peuple?

EMNON.

Incertain dans ſa foi,
Il s'étonne, il balance entre un parjure & moi.
A peine ai je calmé, dans ces ames vulgaires,
L'effroi toujours preſſant qu'inſpirent nos myſtères.
Qui les oſe juger eſt prêt à les haïr;
Et ſi ce fier Pontife, ardent à nous trahir,

Leur fait entendre encor ſa voix ſéditieuſe,
Maître, n'en doutez point, d'une foule orageuſe;
Régnant ſur les eſprits, il pourra tout tenter.
Cependant un Roi foible oſe le conſulter.
Emirène ſoupire &, dévorant ſes larmes,
S'abandonne en ſecret aux plus ſombres alarmes.
Clodomir, jeune, ardent, aigri par ſes revers,
Semble toujours frémir d'avoir porté nos fers;
Des Dieux & des mortels défiant la puiſſance,
De cet affront peut-être il cherche la vengeance.

LUTHAR.

Oſeroit-il?...

EMNON.

J'ai lu dans ſon cœur ulcéré.
D'un long reſſentiment je l'ai vu pénétré.
Loin de nous, ſur les bords de la forêt ſacrée,
Aux Romains fugitifs vous en fermiez l'entrée,
Lorſque, vers cette enceinte, il s'avance à grands pas.
Je l'entends appeller ſes plus braves ſoldats.
Ils dépoſoient leurs noms dans l'urne de nos pères.
Je l'invite lui-même à ſe joindre à ſes frères.
Ses yeux lancent ſur moi des regards menaçans.
Une douleur profonde étouffe ſes accens.
Il friſſonne, & bien-tôt ſa main déſeſpérée
Trace & jette ſon nom dans notre urne ſacrée.
Dieux, qui me pourſuivez, puiſſe-t-il en ſortir
Pour le teindre ma rage ou bien pour la punir!
Dit il, & toujours plein d'un trouble épouventable,
Toujours plus dévoré de l'horreur qui l'accable,

Il vole à ſes guerriers, raſſemblés à ſa voix,
Et, fuyant avec eux, s'élance au fond des bois.
Quel complot, quel forfait peut méditer ſa rage?
Quelle fureur tantôt égaroit ſon courage,
Quand vous l'avez ſurpris en ces auguſtes lieux?

LUTHAR.

Seigneur, le même trouble éclatoit dans ſes yeux;
Au même déſeſpoir ſon ame étoit livrée,
Et j'ai cru voir, de loin, la Princeſſe éplorée,
Frémiſſant du revers qui l'avoit confondu.

EMNON.

Ah que me dites-vous! notre culte eſt perdu,
Nos myſtères détruits, ſi l'enfer en furie,
Contre eux, des paſſions, arme la rage impie.
Dieux, ſauvez vos autels! Dieux, ſoutenez ma voix
Contre ces cœurs ingrats déſerteurs de vos loix!
Hâtez nos Prêtres ſaints, qu'on vienne, qu'on ſe preſſe.
Avec eux, à l'inſtant, amenez la Princeſſe.
Ce n'eſt que de mes mains qu'elle doit recevoir
Le voile & le bandeau garants de ſon devoir.
Déchu du rang ſacré qu'il auroit dû défendre,
Cyndonax, parmi nous, n'a plus rien à prétendre.
Courez, dis-je.

SCENE II.

EMNON.

SANS doute, enflammé de courroux,
Il viendra réclamer contre le Ciel & nous ;
Prévenons les éclats de sa raison troublée.
Qu'il trouve, en arrivant, la victime immolée.

SCENE III.

EMNON, EMIRÈNE, AXÉNOÉ, LUTHAR, DRUIDES, DRUIDESSES.

Les Druides entrent avec ordre, immédiatement suivis de Luthar portant l'urne sacrée qu'il va déposer sur l'autel, tandis qu'ils se rangent sur les deux côtés. Les Druidesses arrivent aussitôt dans le même ordre, & se placent devant les Druides. Leur marche est terminée par Emirène, ayant à ses côtés deux jeunes Druidesses, dont l'une porte le voile, & l'autre le bandeau qui lui sont destinés. (Ce bandeau est une couronne de chêne) : derriere la Princesse est Axénoé. Toutes les quatre s'avancent jusqu'auprès de l'autel où elles restent.

EMNON, *aux Druides.*

O vous, de nos autels, défenseurs respectés,
Vous qui seuls présidés à nos solemnités,
Avancez. Prenez place &, d'un regard propice,
Honorez, avec moi, ce juste sacrifice.

Tout entiers à nos Dieux, libres de soins mortels,
Elevons nos esprits aux trônes éternels.

EMIRÈNE, *à part.*

A quelle horreur encor puis-je être réservée ?
O mort, de tes poisons, suis-je assez abreuvée ?

EMNON, *prenant le voile & le bandeau des mains des Druidesses, & les plaçant sur la tête d'Emirène.*

Recevez, de mes mains, ce voile révéré.
Baissez un front soumis sous ce bandeau sacré.

EMIRÈNE.

Hélas! c'en est donc fait, & ce voile funeste
D'un foible jour encor me dérobe le reste.
Je meurs &, par vos loix qu'à peine je comprends,
Retranchée à jamais du séjour des vivans,
Je ne recevrai point, à mon heure derniere,
Dans mon sein palpitant, les larmes de mon père,
(*se tournant vers Axénoé.*)
Les larmes de l'amour... où m'égarai-je encor ?
Où mes vœux vont ils prendre un si coupable essor ?

AXÉNOÉ.

Hésus, descends toi-même en cette ame éperdue!

EMNON

Dieu, si, de ces parvis, tu remplis l'étendue,
Reçois, à tes autels, tes fideles Gaulois.

(*A Emirène.*)

Venez. C'eſt en vos mains qu'il a remiſes droits.
Digne fille du Ciel, que votre ame réponde
A ce qu'attend de vous ſa juſtice profonde.
Les noms de ſes enfans, ſoumis aux loix du ſort,
Sont ici, ſous vos yeux, dans l'urne de la mort.

EMIRÈNE.

Tous!

EMNON.

Oui, le Roi lui-même en a donné l'exemple,
Et tout ſon peuple encore environne ce temple,
Attendant que le Ciel dévoile ſes decrets.

EMIRÈNE.

Tout eſt donc, en ce jour, complice des forfaits!
Quoi, même un père tendre, appui de ſa famille,
Un fils, ſon eſpérance, une mère, une fille,
Une épouſe... un amant peut tomber ſous mes coups!

EMNON.

Le ſort n'en frappe qu'un, mais les embraſſe tous.
En eſt-il qui n'aſpire au bonheur qui l'appelle?

EMIRÉNE.

Mon ſang ſe glace encore. O ſageſſe éternelle,
Cet homicide affreux peut-il vous honorer?
Et par quelle fureur oſons-nous conſacrer
Ces pieux attentats érigés en myſtères,
Et jouir, ſans remords, du meurtre de nos frères?

EMNON.

Et qu'eſt-ce, aux yeux d'Héſus, que le ſang des humains?
Dans l'éternel eſpace, atomes incertains,
Nous ſommes trop heureux que ſa voix le demande,
Que ſa bonté facile en reçoive l'offrande,
Qu'il daigne la payer de l'immortalité.

EMIRÈNE.

Eſt-ce ainſi que d'un Dieu vous peignez la bonté?
Puis-je, à ces traits affreux, la diſtinguer?

EMNON.

Parjure!
Oſez-vous oppoſer ce coupable murmure
Au decret éternel qui nous fut révélé,
Et doutez-vous encor quand le Ciel a parlé?
Malheur à l'homme foible, en ſa vaine ſageſſe,
Qui, ſuivant de ſes ſens la dangereuſe ivreſſe,
Blaſphême un Dieu profond qu'il ne peut pénétrer.
Dieu terrible, à ſon cœur puiſſes-tu le livrer!
Elève, autour de lui, des remparts de ténèbres!
Qu'il marche environné de nuages funèbres!
Que l'effroi, que la mort, que ſon ſpectre odieux,
De leurs flambeaux cruels épouvantent ſes yeux!
Et qu'enfin, ſous ſes pas, ouvrant le ſombre abyme,
Ta foudre dévorante y pourſuive ſon crime!
Voilà, n'en doutez point, le châtiment vengeur
Qu'il prépare à l'impie en ſa juſte fureur.
Voilà l'affreux deſtin réſervé pour vous-même,
Si...

EMIRÈNE.

N'attendez-vous pas le Pontife ſuprême ?
Je ne ſais, mais, peut-être ...

EMNON.

Ah, c'eſt trop balancer.
Par le Dieu que je ſers, j'ai droit de vous forcer.
Rempliſſez vos ſermens. Tremblez ſous ſa puiſſance.
Obéiſſez.

EMIRÈNE.

O Dieu, tu vois la violence
Que leur zèle farouche eſt prêt à m'oppoſer,
Grand Dieu, tu m'es témoin qu'il ne peut m'impoſer.
Vous m'y forcez, je cède, & cette barbarie
Rompra bientôt le nœud qui m'enchaîne à la vie.
Cet eſpoir rend la force à mon cœur frémiſſant.

(*Aux Druides.*)

Puiſſe tomber ſur vous le ſang de l'innocent !

(*Elle tire un billet, le regarde, le rejette dans l'urne & tombe dans les bras d'Axénoé, en s'écriant :*)

Qu'ai-je lu ? Ciel ! ô Ciel !

SCÈNE IV.

Les mêmes. CYNDONAX, VARSORIX.

CYNDONAX, *arrivant avec précipitation.*

Qu'allez-vous entreprendre?
Malheureux, eſt-ce ainſi que vous oſiez m'attendre?
Grand Dieu! le fanatiſme, en ce jour déteſté,
A-t-il, dans tous les cœurs, éteint l'humanité?
Qu'avez-vous fait, Princeſſe? & quel aveugle zèle
A pu ſurprendre encore?...

EMIRÈNE (*ſe relevant un peu.*)

Ah quelle voix m'appelle?...
C'eſt-vous, Seigneur! eh bien, le crime eſt commencé,
Et ma main...

CYNDONAX.

Juſte Ciel!

EMIRÈNE, *ſe jettant dans ſes bras, avec abandon.*

Je n'ai point prononcé.

CYNDONAX.

Ah ne prononcez pas quelque effroi qui vous preſſe.

EMIRÈNE.

Ah je n'avois d'eſpoir que dans votre ſageſſe.

EMNON, (*à Emirène.*)

Vous vous flattez envain de nous cacher le sort.
Il faut parler, Madame, ou marcher à la mort.
Telle est la loi d'Hésus.

EMIRÈNE, (*à Emnon.*)

Eh bien, me voilà prête.
Arrache-moi, barbare, à l'horrible tempête
Où ton zèle effréné m'entraîna trop long-temps.

(*Aux Druides.*)

Et vous, de ses fureurs, les Ministres sanglans,
Artisans éternels de discorde & de haine,
Farouches imposteurs, dont j'ai porté la chaîne,
Sachez que je réclame, à la face des Cieux,
Contre vos attentats, & vos loix & vos Dieux.
Etre éternel, qui seul as droit à notre hommage,
Reçois le désaveu d'un culte qui t'outrage,
Dont on te rend complice & dont l'atrocité,
Au nom de son Auteur, détruit l'humanité.

CYNDONAX, *à Emirène.*

Ah! ce Dieu vous inspire.

EMNON.

O fureur! ô blasphême!
La Prêtresse d'Hésus s'arme contre Hésus même!

(*à Emiréne.*)

Vous trahiſſez les Dieux que vous avez ſervis,
Perfide ! (*à Cyndonax.*)
C'eſt ainſi, qu'infectant les eſprits...

CYNDONAX.

C'eſt ainſi, tôt ou tard, que le Ciel les éclaire.

EMNON.

Pontife dégradé, redoutez ſa colère.

CYNDONAX.

Qu'elle éclate ſur moi ſi, par ma lâcheté,
J'autoriſe jamais ce culte déteſté.
Non. Ne l'eſpérez pas. (*à Emirène.*)
Vous, bravez leur vengeance.
Gardez ſur-tout de rompre un ſi juſte ſilence.
Et croyez, ſi le Ciel prévient les attentats,
Que ce myſtère affreux ne s'accomplira pas.

(*aux Druides.*)

Barbares, votre Roi prétend qu'à l'heure même,
De la religion le tribunal ſuprême
S'aſſemble en ce parvis où, plein d'un juſte effroi,
Il veut qu'on juge enfin cette exécrable loi.
Si la vérité regne en ce Conſeil auguſte,
J'irai... j'atteſterai, ce Dieu clément & juſte,
Et ſon nom que lui-même en nos cœurs a tracé,
Et que vos loix de ſang en ont preſque effacé.

(*à Emnon.*)

Vous, ſi, contre ma voix, vous oſez les défendre...

EMNON.

Si je les défendrai ! Dieu, qui daignes m'entendre
Tonne, ouvre, ſous mes pas, les gouffres éternels
Si je trahis jamais les droits de tes autels.

CYNDONAX.

Tremblez plutôt, tremblez qu'il ne ſe juſtifie.

EMNON.

Aux coups du ſacrilège il peut livrer ma vie ;
Mais mon dernier ſoupir atteſtera ma foi.

CYNDONAX.

Qu'il ſoit donc ſeul arbitre entre l'erreur & moi.
Marchons.

EMNON, *à Émirène.*

Vous, ſoyez prête à nommer la victime.

SCÈNE V.

EMIRÈNE, AXÉNOÉ, les DRUIDESSES.

EMIRÈNE, *regardant ſortir Emnon.*

O monſtre !... Mais où ſuis-je ? ô déſeſpoir ! ô crime !
Et j'ai ſervi ces Dieux ! ... ſoutenez-moi. Je meurs.

AXÉNOÉ.

Ah mon cœur tout entier partage vos douleurs.

Mais je crains ce Conſeil ; & ſa rigueur extrême . . .

EMIRÈNE.

Non, dût leur cruauté retomber ſur moi-même ;
Duſſent-ils à l'envi, par un barbare accord,
Enfoncer, dans mon cœur, tous les traits de la mort,
Dût à jamais ce cœur, trop éprouvé peut-être,
Dans l'horreur des tourmens, expirer & renaître ;
Les fureurs des mortels ni le courroux des Dieux
Ne m'arracheroient pas ce ſecret odieux.
Le malheur à ſon comble élève le courage.
C'en eſt fait.

AXÉNOÉ.

Ah Princeſſe, en ce nouvel orage,
Vous vous tairiez envain ; j'ai vu couler vos pleurs.
Je vois trop que l'objet de ces vives terreurs,
Condamné par le ſort . . . eſt...

EMIRÈNE.

Arrêtez, cruelle.
Reſpectez ma misère & ma douleur mortelle.
Ou plongez-moi vous-même un poignard dans le ſein.

AXÉNOÉ.

Qu'oſez-vous dire ? Hélas !

EMIRÈNE, *dans le dernier déſeſpoir, aux Druideſſes.*

Laiſſez-moi mon deſtin.

Sortez. Votre préſence irrite mon ſupplice.
De l'horreur de mon ſort tout me ſemble complice.
Je crois voir l'univers s'élever contre moi,
Et mon cœur déchiré n'eſt ouvert qu'à l'effroi.

(Axénoé fait ſigne aux Druideſſes de ſortir, & elles ſortent.)

SCÈNE VI.

EMIRÈNE, AXÉNOÉ.

EMIRÈNE, *marchant ſur la Scène dans le plus grand déſordre.*

Quai-je donc fait aux Dieux, & pourquoi, pour quel crime
N'ont-ils conduit mes pas que d'abîme en abîme ?
Ils m'arrachent des vœux pour ſauver mon amant ;
Je m'immole avec joie, & c'eſt en ce moment
Que le ſort...

SCÈNE VII.

EMIRÈNE, AXÉNOÉ, CLODOMIR.

Troupe de Soldats l'épée à la main.

CLODOMIR, *en entrant.*

La voici.

EMIRÈNE.

Dieux !

CLODOMIR, *à une partie de ses Soldats.*

Gardez ce passage,
Amis.

EMIRÈNE.

Quel crime encore, & quel nouvel outrage ?...

CLODOMIR, *à l'autre partie de ses Soldats.*

Veillez, de toutes parts, sur ces affreux parvis
Livrés, par l'imposture, à des Dieux ennemis.

EMIRÈNE.

Ah le froid de la mort se répand dans mes veines.

(*à Clodomir.*)

Malheureux, où viens-tu ?

CLODOMIR.

Je viens briser tes chaînes.
Suis-moi.

EMIRÈNE.

Vous oseriez ?...

CLODOMIR.

Viens.

EMIRÈNE.

Quel emportement !
En quel lieu ! Je frissonne. En quel affreux moment !
Barbare, es-tu donc né pour l'horreur de ma vie ?

CLODOMIR.

Du dernier désespoir la mienne est poursuivie.

Tu m'as livré, cruelle, aux tourmens des enfers.
Tes vœux...

EMIRÈNE.

Tu sais donc tout?

CLODOMIR.

Oui, mes sens sont ouverts
Aux longs déchiremens, aux transports de la rage.
Ah devois tu jamais?... Par quel triste courage,
T'enchaînant à ce temple, habité par la mort,
T'immolois-tu toi-même aux rigueurs de mon sort?
Ah, j'ai lu dans ton cœur. Cet affreux sacrifice,
L'amour te l'arrachoit... & j'en fetois complice!
Non. Ne t'en flatte pas. Non, c'est trop m'outrager.
Marchons.

EMIRÈNE.

Contre mes vœux?

CLODOMIR.

Ils n'ont pu t'engager.

EMIRÈNE.

L'autel les a reçus.

CLODOMIR.

Le Ciel les désavoue.

EMIRÈNE.

Mon père les dicta, mon devoir m'y dévoue.

CLODOMIR.

Ils ont été surpris.

EMIRÈNE.

Ils sont sacrés pour moi.

Je suis aux Dieux.

CLODOMIR.

Mon cœur avoit reçu ta foi
Avant qu'on t'arrachât cette horrible promesse.

EMIRÈNE.

Ah j'en suis plus à plaindre.

CLODOMIR.

Abjure ta foiblesse.
Songe que, de tout tems, un plus sacré lien,
Un nœud plus légitime unit ton cœur au mien;
Que livrés, l'un par l'autre, à la plus vive flamme,
En deux cœurs embrâsés, nous ne formons qu'une ame;
Que mes maux sont les tiens; que tu ne vis qu'en moi;
Que je n'ai d'être enfin qu'en toi seule & par toi.

EMIRÈNE.

Ah Dieux!

CLODOMIR.

Songe à ces jours où ce feu plein de charmes
Confondoit nos désirs, nos chagrins, nos alarmes.

Trônes de l'univers, eſpoir ambitieux,
Vain éclat des grandeurs, qu'étiez-vous à nos yeux ?
Pleins d'une ivreſſe ardente au-deſſus de la vôtre,
Seuls, dans le monde entier, nous l'étions l'un à l'autre.
Nous le ſommes encore. Oui, ces tyrans ſacrés
Abuſoient vainement de tes vœux égarés ;
Oui, ſous un Ciel plus doux, un Dieu juſte & facile,
Contre leur cruauté, nous offre un sûr aſyle ;
Oui, nous y reprendrons, par les mains du bonheur,
Les premiers droits de l'homme uſurpés par l'erreur.
C'eſt la loi, le devoir, le vœu de la nature,
Le ſerment de ton cœur ; tout autre eſt un parjure.

EMIRÈNE.

Ciel, où fuir ? Où cacher mon trouble & mes combats ?
La terre, avec effroi, ſemble fuir ſous mes pas...
N'abuſe point... impie !... ah, je ſuis plus coupable.
Le crime me pourſuit & le remords m'accable
Et mes ſens, coup-ſur-coup, frappés de tant d'horreur...
Je meurs. (*Elle s'appuie contre l'autel.*)

CLODOMIR.

Reviens. Arrête, idole de mon cœur !
Chere amante !

EMIRÈNE.

Cruel ! jouis de ta victoire.
Jouis de ces combats ſi honteux à ma gloire,
Qu'au prix de tout mon ſang je voudrois expier ;
Mais crains un Dieu vengeur prêt à te foudroyer.

Si

Si tu savois ... Oui, tremble. Il vient punir ton crime.
Il vient m'encourager à frapper sa victime.
Toi, sa victime! & moi!... Dieu terrible & jaloux,
Puissance épouventable où me réduisez-vous?
Va, ce jour n'est, pour nous, qu'une chaîne d'orages.

CLODOMIR.

Oui, la paix n'est, pour toi, que sur d'autres rivages;
Qu'avec moi. J'en réponds. Tu le dois; c'en est fait,
Il faut me suivre.

EMIRÈNE.

Eh bien, consomme ton forfait.
Porte aux derniers excès ta criminelle audace.

(Elle embrasse l'autel avec transport.)

Arrache une Prêtresse aux autels qu'elle embrasse.
Ce n'est qu'en l'immolant qu'on peut l'en séparer.
Tyran d'un cœur trop tendre, ose le déchirer.
Punis, de tes fureurs, ta sacrilège amante.
Emporte, après ce coup, ma dépouille sanglante.
Ce n'est qu'en cet état que tu peux m'obtenir.
Grands Dieux, ce n'est qu'ainsi que je peux le punir.

CLODOMIR.

O Ciel!

EMIRÈNE, *se relevant avec noblesse.*

Mais, non, Seigneur, je lis mieux dans votre ame.
Je connois, mieux que vous, la vertu qui l'enflamme.
C'est trop vous offenser par un si lâche effroi.
Non, le choix de mon cœur est digne encor de moi.

Je puis, de tes transports, braver la violence.
Seule, en ces bois sacrés, sans secours, sans défense,
Ma foiblesse est ma force & , malgré ta fureur,
Mon appui le plus sûr est encor dans ton cœur.
Envain l'amour frémit dans ton ame égarée;
Tu sauras respecter la foi que j'ai jurée,
La sainteté du lieu, mon sexe, mon effroi,
Mon effroi renaissant qui n'a d'objet que toi.
Adieu. Ma destinée attachée à ta vie
M'appelle à te sauver... elle sera remplie.

(*à Axénoé.*)

Ne craignez rien; sortons.

SCÈNE VIII.

CLODOMIR, SOLDATS.

CLODOMIR.

Je demeure éperdu.
Quel rempart, à ma rage, oppose sa vertu!
Quel charme me retient, & quel pouvoir m'enchaîne!
Tu fuis, & pour jamais! ô trop foible Emirène!
Quand l'amour frémissant... Mais que m'a-t-elle dit?
Ses funèbres adieux ont glacé mon esprit.
Quoi, son destin l'appelle à me sauver encore!
Quel est donc ce danger que ma fureur ignore?
Ah la mort, en ce jour, ne peut frapper que moi,
Et mon cœur éperdu l'obtiendra malgré toi.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

INDUMAR, CYNDONAX, EMNON, LUTHAR, VARSORIX, LES DRUIDES.

Ils se rangent en demi-cercle. Le Roi est au milieu. Cyndonax & Varsorix sont à sa droite, Emnon & Luthar à sa gauche.

INDUMAR.

O vous qui, dans ce temple, organes de nos Dieux,
Ratifiez les loix de la terre & des cieux,
Pardonnez si ce jour a vu couler mes larmes;
Je ne puis vous cacher mes secrettes alarmes
A ces apprêts de mort, à ce mystère affreux
Par qui ma fille en pleurs va consacrer ses vœux.
Pardonnez. Eclairez ma raison confondue;
Rendez enfin le calme à mon ame éperdue
Prononcez. Est-il vrai que le Ciel?....

CYNDONAX.

Non, Seigneur.
Ce Ciel trop offensé s'explique en votre cœur.
Proscrivez ces forfaits dont on le rend complice,
Et vengez sa clémence ainsi que sa justice.

EMNON.

Et quel droit avez-vous, Pontife audacieux,
De renverser un culte avoué par les Dieux?

CYNDONAX.

Le droit de la raiſon ; mais vous, foibles Druïdes,
Oſez-vous conſacrer la loi des homicides ?
Juges, légiſlateurs, miniſtres des autels,
Arbitres reſpectés de la foi des mortels
Qui croyez la contraindre & devez en répondre,
Plus inſtruits que le peuple, eſt-ce à vous de confondre,
Avec les loix du Ciel & de la vérité,
Ce culte, enfant impur de la férocité ?

EMNON.

C'eſt la vérité même annoncée à nos pères
Qui, par eux, à leurs fils a tranſmis ces myſtères
Que nous devons tranſmettre à nos derniers neveux.
J'en atteſte ce temple & ces bois ténébreux,
Aſile de la mort, où, du ſein du tonnerre,
Héſus, ſe dévoilant, épouvanta la terre,
Lorſque, ſcellant ſon pacte & pénétré d'effroi,
Pour nos aïeux, pour nous, Druïs reçut ſa loi.
« Mon eſprit, leur dit-il, regne en ce ſanctuaire.
» Si vous portez jamais un regard téméraire
» Sur ces loix, ſur ces rits que je vous ai tracés,
» Si le ſang le plus pur... malheureux, frémiſſez.
» Vomis de mon ſaint temple & de la terre entière,
» Aux pieds de vos tirans vous mordrez la pouſſière.
» Je verſerai ſur vous des torrens de fureur.
» Vous vivrez dans l'opprobre &, frappez de terreur,
» Pénétrés de mes traits, pourſuivis par mes flammes,
» Vos prêtres, vos vieillards, vos enfans & vos femmes

» Chercheront, contre moi, dans la nuit du trépas,
» Un asile éternel qu'ils ne trouveront pas.

INDUMAR.

Quoi ce Dieu dont la foudre épouvante les crimes,
Verroit tous les humains comme autant de victimes!
Il n'est, dans vos portraits, qu'un despote jaloux
Toujours ivre de rage & brûlant de courroux,
Qu'il nous faut appaiser par le sang & les larmes;
Eh que sommes-nous donc? environnés d'alarmes,
Vils jouets d'un pouvoir qui nous frappe à son gré,
Nous ne levons au Ciel qu'un front mal assuré!

EMNON.

Oui, tremblés. Quel qu'il soit, qui le juge, l'offense.
Dieu puissant, comparée à ta sagesse immense,
Qu'est donc celle de l'homme, objet de sa fierté,
Qu'il prétend opposer à ton autorité,
Qu'une clarté trompeuse, une foible lumière
Qu'on voit, aux traits du jour, s'éclipser toute entière?

CYNDONAX.

Non, quoique vous disiez, & j'en crois ma raison,
Plus il est tout-puissant, plus il doit être bon.
Et comment distinguer sa justice suprême
Que par l'heureux flambeau qu'il nous donna lui-même?
Ah! loin d'en faire encor, dans nos sombres erreurs,
Un tiran sanguinaire, aveugle en ses fureurs;
Sachons, pour le connoître, écouter la nature.
C'est par elle qu'il parle, & sa voix est plus sure

Que ces décrets ſanglants de farouches mortels,
Conſacrés ſous le nom de décrets éternels
Qui ſont l'effroi du foible & que le ſage abhorre,
Effaçons de la terre, il en eſt tems encore,
Ces préjugés cruels de nos triſtes aïeux,
L'opprobre des humains & la honte des cieux.
Par un décret auguſte & ſcellé de nos larmes,
De ce ſéjour de paix banniſſons les alarmes.

(*Tous les Druïdes font un mouvement d'indignation.*)

(*Après un court ſilence.*)

Vous balancez! vos fronts, pâliſſans de courroux,
M'annoncent que mes pleurs n'obtiennent rien de vous!
D'un zèle forcené votre ame dévorée,
Du pur ſang des humains, eſt toujours altérée!
Mais non. Je le vois trop, vous ne la croyez pas
Cette religion mère des attentats.
Vous n'abuſez, cruels, de l'humaine ignorance
Que pour mieux affermir votre affreuſe puiſſance,
Pour enchaîner le foible en l'enivrant d'erreurs,
Et, ſous le nom des Dieux, conſacrer vos fureurs.
Mais craignez....

EMNON.

C'en eſt trop &, puiſque votre audace
Oſe, à l'inſulte encore ajouter la menace,
Traître, apprenez, qu'ici, pontife ainſi que vous,
Je peux, de tant d'affronts, venger les Dieux & nous.

CYNDONAX.

Eh bien, ſi vous l'oſez, tranchez ma triſte vie.
Commencez, par mon ſang, ce ſacrifice impie.

Ouvrez à ma douleur l'asile du trépas.
Contre l'humanité comblez vos attentats.
Du nom d'homme du moins rempliſſant l'étendue,
J'emporterai l'honneur de l'avoir défendue.

EMNON.

Oui, frémiſſez du ſort qui vous eſt deſtiné.
Déchu de votre rang lâchement profané,
Jetté dans l'univers, ſans amis, ſans défenſe,
Blaſphémateur marqué du ſceau de la vengeance,
Eloignez-vous, partez & ſachez, qu'en ces lieux,
Nous ne connoiſſons plus l'ennemi de nos Dieux.

(*à Indumar.*)

Et vous, malheureux Roi, qui, dans ce temple même,
Recevant de nos mains le ſacré diadême,
Avez juré, par nous, de venger nos autels,
Oubliez-vous ainſi vos ſermens ſolemnels?
Quoi, tout nous abandonne & la fille & le père!
La fille, trahiſſant ſon ſacré miniſtère,
A peine unie aux Dieux, oſe braver nos loix,
Et de ces Dieux enfin nous dérober le choix.

INDUMAR.

Ma fille!

EMNON.

Oui, vainement à périr condamnée,
Dans ſon ſilence injuſte elle eſt plus obſtinée.
Ni la loi de ſes vœux, ni l'effroi de la mort,
Rien ne peut la contraindre à révéler le ſort.

INDUMAR.

C'eſt aſſez. O juſtice, ô vertu qui m'anime!
Ma fille! ah, raſſuré ſur toute autre victime,
La paix renaît enfin dans mes ſens éperdus.

CYNDONAX.

Ciel! comment?

INDUMAR.

Non, Seigneur, je ne balance plus.
Emirène ſe tait! ſon ſilence m'éclaire.

(*Aux Druïdes.*)

Oui. La victime, amis, n'eſt autre que ſon père.
Qu'on amène ma fille. Allez. (*Deux Druïdes ſortent.*)
Raſſurez-vous.
Je me rends à vos loix.

CYNDONAX.

O deſtins en courroux!
Dans quel abîme encor un faux zèle nous plonge!
Qui vous! de votre ſang conſacrer le menſonge!
Ah, du mien, dans mon cœur, le cours eſt arrêté.
Vous, ſceller les forfaits d'un culte déteſté!
Vous Roi, père!

INDUMAR.

Oui, moi-même. Et quel Roi, ſur la terre,
Du monde qu'on opprime ayant banni la guerre,

N'envîroit pas l'honneur de ſceller aux autels
Le bonheur de ſon peuple & la paix des mortels ?
Les animaux courbés que la terre a vus naître
Marchent, d'un cours égal, vers le terme de l'être ;
La nature, en tout tems, déployant ſes reſſorts,
S'anime, ſe diſſout, renaît de corps en corps ;
Un flot, en un inſtant, ſur l'océan du monde,
Les jette dans la vie ou dans la nuit profonde
L'homme dont la penſée embraſſe l'univers,
Légiſlateur & Roi de ſes hôtes divers,
Voit, à ſes grands deſtins, la mort même aſſervie.
Envain ce ſouffle actif, principe de ſa vie,
Etincelle échappée aux feux de l'éternel,
Eſt eſclave un inſtant d'un corps vil & mortel ;
Quand le bras de la mort ſemble arrêter ſa courſe,
Il va, libre & vainqueur, ſe rejoindre à ſa ſource.

CYNDONAX.

Quoi, juſqu'à la vertu tout s'arme contre moi !
Ah, c'en eſt trop, mon cœur n'eſpère plus qu'en toi,
Humanité, lumière adorable, immortelle,
C'eſt ici le moment où ta gloire m'appelle ;
Conduis mes pas. (*A Varſorix.*)
Venez fortifier ma voix.
Au ſecours de leur maître appellons les Gaulois.
Qu'ils viennent renverſer ces autels homicides,
Embrâſer ces forêts, confondre ces perfides,
Ces tirans des eſprits qui, dans les plus grands cœurs,
Trop ſouvent, du faux zèle, ont verſé les fureurs.

EMNON (*voulant le retenir.*)
Arrêtez.

SCÈNE II.

INDUMAR, EMNON, LUTHAR, LES DRUIDES.

INDUMAR (*à Emnon.*)

BANISSEZ cet effroi qui m'outrage.
Rien ne peut, en ce jour, ébranler mon courage.
Non. Je ſuis Roi, mais homme, & ſoumis à la loi.
Le ciel voit, d'un même œil, les Sujets & le Roi.
Il demande mon ſang, il a droit de l'attendre.
Vainement les Gaulois prétendroient me défendre.
Ah! ſi Dieu nous forma, s'il m'appelle aujourd'hui,
Si tout doit s'engloutir, tout doit renaître en lui,
Si la terre eſt, pour nous, le berceau de la vie,
Qui peut, en la quittant, la voir d'un œil d'envie,
Et regretter en lâche, à ſes ſens aſſervi,
Un bien qui, tôt ou tard, nous eſt toujours ravi?
Ce n'eſt pas moi du moins qu'un noble eſpoir anime.

SCÈNE III.

Les mêmes. EMIRÈNE *conduite par deux Druïdes & ſuivie d'Axénoé & des Druïdeſſes qui ſe rangent tout autour du Théâtre.*

INDUMAR, *voyant entrer ſa fille.*

Ma fille, il n'eſt plus tems de cacher la victime.
Je ſais, j'ai pénétré la volonté des Dieux.

EMIRÈNE.

Qui, vous?

INDUMAR.

Et ta frayeur m'en aſſure encor mieux.
Vien, que du moins ma gloire élève ton courage.
Vien, qu'Héſus, de tous deux, reçoive un pur hommage.

EMIRÈNE.

Quel hommage! quel crime!

INDUMAR.

Ah, calme un vain effroi.
Je vois trop que le ſort n'a condamné que moi.
Si ton père t'eſt cher, bénis ma deſtinée
Que, d'un bonheur ſi grand, le Ciel a couronnée.
Prononce & frappe.

EMIRÈNE.

Où ſuis-je? en eſt-ce aſſez, ô Dieux!

INDUMAR.

Va, déja l'univers ſe dérobe à mes yeux,

Mon esprit, élancé loin de mon existence,
S'empresse de se joindre à la premiere essence
Où tout va se confondre & dont tout est sorti.

EMIRÈNE.

O mon père!

INDUMAR.

Mon cœur ne s'est pas démenti.
J'ai vécu; j'ai régné; j'ai rempli ma carrière;
Je l'a dus, aux Gaulois, consacrer toute entière;
Victime de mon zèle & digne de mon sort,
Je dois, en ce beau jour, leur consacrer ma mort.
Heureux qui, comme moi, par ce grand sacrifice,
Homme, Roi, Citoyen, remplit toute justice!

EMIRÈNE.

Ah!

INDUMAR.

Ranime ta force &, dégageant ta foi,
Ose enfin, sur tes sens, t'élever comme moi.
Songe que, de mes jours, la course est mesurée;
Que le tems, malgré toi, tranchera leur durée;
Souviens-toi que ce tems, dont un ordre arrêté
Sépara du tombeau notre être limité,
N'est qu'un instant rapide, un point dans l'étendue,
Un vain éclair qui brille & fuit à notre vue.
Et je vais précéder, de ce rapide instant,
Le grand jour de ta gloire où, te manifestant,
Dans l'abîme infini de ton être suprême,
Grand Dieu, tout ce qui fut ne sera que toi-même!

EMIRÈNE.

Et je n'expire pas ! ô père infortuné !
Arrachez-moi ce jour que vous m'avez donné.
Ce jour affreux.

INDUMAR.

Héſus, pardonne à ſa foibleſſe.
Miniſtres des autels reſpectez ſa tendreſſe.
Si ſa main ſe refuſe à ce coup douloureux,
Vous-même, en m'immolant, ratifiez ſes vœux.
Epargnez à nos cœurs ce combat effroyable.
Frappez.

EMIRÈNE.

Ciel ! arrêtez.... ah ! tant d'horreur m'accable.
Ranimons mes eſprits pour la dernière fois.
Le ſort ne peut ici parler que par ma voix.
Je réclame le droit de mon ſaint miniſtère,
La loi de nos autels, la loi du ſanctuaire
Qu'avec tant de grandeur mon père oſe trahir.
Je n'en peux dire plus. Vous voulez m'en punir,
Frappez ; mais admirez un maître qui vous aime,
Qui veut ici, pour vous, ſe dévouer lui-même.
Tenez lui compte un jour d'un ſi ſublime effort.
Je peux, à ce ſeul prix, vous pardonner ma mort.

SCÈNE IV.

(*Les mêmes.*) CLODOMIR *arrivant avec précipitation.*

CLODOMIR.

Sa mort ! c'eſt à moi ſeul, c'eſt à moi qu'elle eſt due.

EMIRÈNE.

Que vois-je ? où repoſer mon ame confondue !

EMNON.

Qu'attentez-vous encor, guerrier audacieux ?

CLODOMIR.

Ce que j'attente ! ô Ciel ! égaré, furieux,
Cherchant à renverſer votre affreuſe puiſſance,
J'invoquois à grands cris la mort ou la vengeance ;
D'un profond déſeſpoir le Pontife agité,
Appelle tout-à-coup le peuple épouvanté ;
La foule autour de lui frémit de ſes alarmes.
Il me voit, il s'avance & m'arroſant de larmes,
« Courez, volez au temple &, d'une horrible loi,
» Défendez, me dit-il, la Princeſſe ou le Roi.
» L'une cache du ſort la fatale ſentence,
» L'autre, contre lui-même, explique ce ſilence.
» Je vais armer, pour vous, ce peuple généreux.
Quelle horreur m'a ſaiſi ! quel trait, quel jour affreux !
Ah !... Roi, Prêtres, Vieillards qu'un même zèle anime,
S'il eſt vrai qu'à vos Dieux on doive une victime,

Frappez celle du fort qui se livre à vos coups ;
Frappez, dis-je, c'est moi.

EMIRÈNE.

Cruel, que dites-vous ?

INDUMAR.

Ah ! cher Prince !

CLODOMIR (*à Indumar.*)

Seigneur, apprenez un mystère
Dont le Pontife seul étoit dépositaire.
J'adore votre fille, elle m'aime, & son cœur
Pour me soustraire au sort en embrasse l'horreur.
Cet effort généreux....

EMIRÈNE.

Ah ! gardez-vous de croire....

CLODOMIR (*à Emirène.*)

Oui, vous m'aimez. Souffrez que j'ose en faire gloire.
Si vous n'en croyez pas son trouble & son effroi,
Gaulois, qu'elle prononce entre son père & moi.

EMIRÈNE.

Malheureux, qu'as-tu fait ?

CLODOMIR.

Ce qu'il falloit attendre
De l'amour le plus pur & du cœur le plus tendre,

Ce que chercha toujours mon déſeſpoir affreux
Depuis que, par la crainte, on eut ſurpris tes vœux.

EMIRÈNE.

O terre, engloutis moi!

INDUMAR.

Puiſſance que j'adore
Quels traits votre courroux peut-il lancer encore?
Mes enfans, (car mon cœur, prêt à ſe déchirer,
En ce moment affreux ne peut vous ſéparer)
Vous vous aimiez... Seigneur... ma fille... leur viſage
Porte du déſeſpoir l'épouvantable image!

CLODOMIR (*à Indumar avec force.*)

Qui moi, plein du bonheur de mourir de ſa main!...

INDUMAR (*a Emirène.*)

Non, ſi le ſort l'appelle à cet affreux deſtin,
Tranche plutôt mes jours. Ton père eſt trop coupable.
J'abjure encor les loix de ce culte exécrable.

EMIRÈNE.

Barbares, c'en eſt trop, arrachez-moi ce cœur
Ivre de déſeſpoir & briſé de douleur.
Mon père, & vous, Seigneur, ſi vous m'avez aimée,
N'inſultez point aux maux où je ſuis abîmée.
Cruels, que l'un ou l'autre expire dans mes bras,
Dans la nuit du tombeau ne le ſuivrai-je pas?
Voulez-vous que, des Dieux, épuiſant la colère,
J'aſſaſſine, en mourant, mon amant ou mon père?

Elle

(*Elle se jette à genoux entre eux deux.*)

Ah, je suis à vos pieds; terminez mes tourmens.
N'augmentez point l'horreur de mes derniers momens.
Laissez la loi du sort dans une nuit profonde.
Songez que votre vie est nécessaire au monde.

CLODOMIR.

Non je ne suis ici nécessaire qu'à vous.
Levez-vous, c'est à moi d'embrasser vos genoux.

EMIRÈNE.

Où me vois-je réduite? ô monstres! ô furie!
(*Aux Druides.*)
Ministres des enfers qui, par ce culte impie,
Avez conduit mes pas dans ce piège sanglant,
Eh bien, c'est un des deux, mon père ou mon amant.
Avant de dévorer mon cœur prêt à s'éteindre,
Quel tigre, parmi vous, osera me contraindre
A frapper l'un ou l'autre &, d'un bras assuré
Enfoncer un poignard dans un sein si sacré?

INDUMAR (*prêt à tirer son poignard.*)

Ah! c'en est trop, ou frappe, ou. . . .

EMIRÈNE (*le retenant.*)

Je n'y peux suffire,

CLODOMIR (*tirant son poignard.*)

Parlez, ou je m'immole.

EMIRÈNE.

Arrêtez ou j'expire.

INDUMAR (*prêt à ſe frapper.*)

Dieux, recevez mon ſang.

EMIRÈNE (*ſe précipitant ſur lui & le retenant.*)

Cruel, ce n'eſt pas vous.

CLODOMIR (*auſſi prêt à ſe frapper.*)

C'eſt donc moi ! je triomphe.

SCÈNE V.

Les mêmes, CYNDONAX *à la tête du Peuple & des Guerriers qui tous ont l'épée à la main.*

Cyndonax en entrant ſe précipite ſur Clodomir, & retient le poignard, tandis qu'Emirène retient ſon père. Le Peuple & les Guerriers, accourant en foule, les environnent & les déſarment.

CYNDONAX.

O Crime ! accourez tous.
Dieu, ſuis-je encore à tems de venger ton outrage ?

(*Au Peuple & aux Guerriers.*)

Déſarmez, enchaînez leur aveugle courage.

(*Aux Druides.*)

Vous qu'un noir fanatiſme a long-tems aveuglez,
Le ciel ſe juſtifie, adorez & tremblez.
Renverſons ces autels, détruiſons ces myſtères.
Tombez vils monumens des erreurs de nos pères,

Instrumens & témoins de tant d'atrocités.
Eclatez Dieu puissant !

(Le Peuple renverse l'Urne & l'Autel.)

EMNON *(à Cyndonax.)*

Eh bien, vous l'emportez.
A votre affreux parjure un vil peuple se livre.
A ma religion je ne veux pas survivre.
Tombent, sur vous, d'Hésus tous les foudres vengeurs !

(Il sort avec les Druides. Tous les Guerriers levent leurs épées sur lui, comme prêts à le massacrer. Cyndonax les retient.)

SCÈNE DERNIERE.

Les mêmes, hors Emnon & les Druides.

CYNDONAX *(aux Guerriers.)*

Ah ! respectez son sang en plaignant ses erreurs ;
Il est homme, il suffit. Ne donnez pas l'exemple
Des forfaits dont lui-même a trop souillé ce temple.
Il est assez puni s'il connoît les remords.
Qu'il vive & se répente !

INDUMAR.

O sublimes transports !
Où suis-je ?

CYNDONAX *(au Peuple.)*

C'est ainsi, qu'après tant de tempêtes,
Le sang de ces héros retomboit sur vos têtes.

Ah, de la voix du ciel, distinguez désormais
La voix du fanatisme, organe des forfaits.
Avez-vous pu penser que l'auteur de la vie,
Dieu qui se manifeste à la terre attendrie
Par son amour, ses soins, ses bienfaits renaissans,
Demandât en tribut le sang de ses enfans?
Non. C'est lui qui vous parle: aimez-moi dans vos freres,
Vous trouverez en moi le plus tendre des pères.
Par un commerce heureux de bienfaits & de soins,
L'un de l'autre, à l'envi, prévenez les besoins.
Que le fort tende au foible une main protectrice.
Parents, amis, sujets, voilà le sacrifice,
Voilà le culte pur avoué pour ma loi,
Et l'hommage, & l'encens qui monte jusqu'à moi.

(*A Indumar.*)

Roi, c'est à ce grand Dieu que ma voix vous rappelle,
Votre cœur, né pour lui, doit pardonner mon zèle.

INDUMAR.

Honteux de mes erreurs, je tombe à vos genoux.
Oui, c'est la voix d'un Dieu qui s'explique par vous.
Il m'éclaire. Il m'enflamme ... ah! cher Prince, ah! ma fille,
Et vous peuple, à mon cœur, plus cher que ma famille,
Tombez aux pieds d'un sage, instruit par la vertu,
Qui vous rend à ce Dieu trop long-tems combattu.

(*Tout le monde se prosterne aux pieds de Cyndonax qui fait signe de se relever.*)

EMIRÈNE.

Je crois le voir lui-même, écartant le tonnerre ;
Apporter le bonheur & la paix à la terre.

CLODOMIR *(à Cyndonax.)*

Vous deviez ramener l'univers égaré.
L'exemple d'un grand homme eſt un flambeau ſacré
Que le Ciel bienfaiſant, en cette nuit profonde,
Allume quelquefois pour le bonheur du monde.

CYNDONAX.

Mais quoi ? ſouffrirons-nous qu'il ſoit encor des cœurs
Abreuvez d'amertume & nourris de douleurs ?

(à Indumar.)

Emnon qui, loin de nous, fuit un Dieu qui le preſſe,
De votre auguſte fille a ſurpris la foibleſſe ;
Mais je n'ai point reçu ſes téméraires vœux.
Ces autels, en tombant, en ont briſé les nœuds.
Le Ciel les déſavoue & ma main l'en dégage.

(Il lui ôte le bandeau & le voile.)

CLODOMIR.

O mon père !

EMIRÈNE.

Ah ! Seigneur !

CYNDONAX.

Que ce jour ſoit le gage
Des beaux jours que le Ciel a promis aux Gaulois.
Grand Roi, ſi déſormais vous diſtinguez ſa voix,
Des pièges de l'erreur ſongez à vous défendre.
Si Dieu parle à nos cœurs, c'eſt là qu'il faut l'entendre.
Que la Religion, ſous votre auguſte loi,
Soit le lien du monde & n'en ſoit plus l'effroi.

FIN.

LES
ARTISTES.

LES ARTISTES,

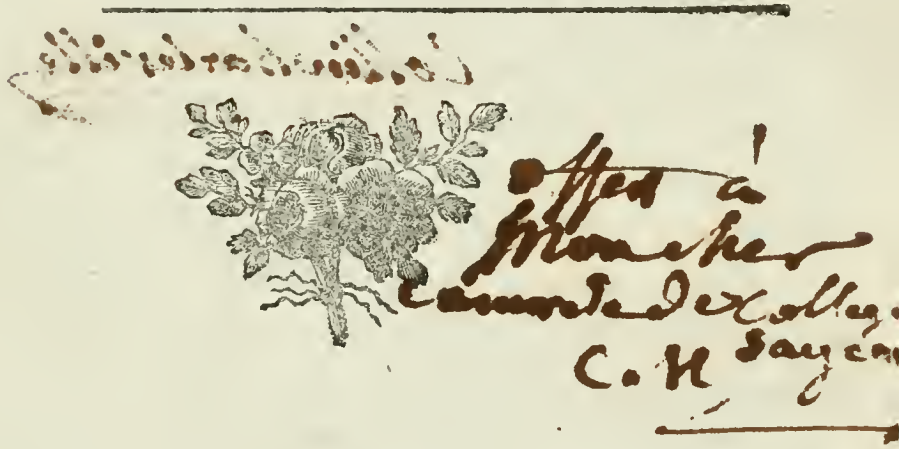
PIECE

EN QUATRE ACTES ET EN VERS,

PAR J. F. COLLIN-HARLEVILLE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, le 19 brumaire, l'an cinq, (9 Novembre 1796).

.... De la vie humaine égayant le chemin,
Marchent tous à la gloire, en se donnant la main.
Les Artistes, acte III, scène première.



A PARIS,

De l'Imprimerie de David-Monier, rues du Bacq, N.° 249, et Dominique, N.° 239.

SE VEND

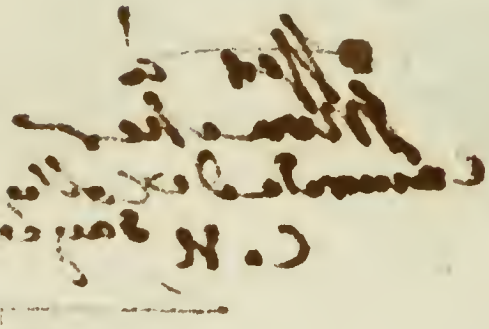
Chez L. C. Villeflose, rue de Verneuil, N.° 459.

CINQUIÈME ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE.

1797.

Je poursuivrai devant les Tribunaux, tout Contrefacteur de ma pièce *des Artistes*, et je ne reconnois d'édition véritable, que celle dont les exemplaires sont signés de ma main.

Collin Harleville



PRÉFACE.

CETTE pièce étoit d'abord en cinq actes : mais comme elle parut trop longue à la première représentation, j'ai cru devoir supprimer le 4.e acte, qui aussi bien étoit froid et languissant. A une scène près, entre le Peintre et Emilie, que l'on a regrettée, non qu'elle fût bonne, mais parce qu'elle étoit nécessaire, on ne s'apperçoit plus qu'il y ait eu rien de retranché ; et assurément, je ne dis pas cela pour me vanter : j'avouerai même que je redois toujours un quatrième acte au public. Quoiqu'il en soit, la pièce marche à présent ; et bien que le dernier acte soit presque tout neuf ; ce n'est pas celui qui paroît plaire le moins. Si je m'en étois cru pourtant, je n'eusse pas retouché cet ouvrage : je l'aurois retiré sur le champ (comme j'ai retiré *Être et Paroître.*) Pénétré d'une mélancolie profonde et sans remède, étranger depuis longtems au commerce des Muses, et toujours seul dans mes bois, j'allois m'y ensevelir pour jamais... Mes amis m'ont retenu, au moins pour quelques jours, m'ont ranimé, m'ont presque forcé de retoucher ma pièce. Le plus cher de tous ces amis, l'aimable auteur des *Etourdis*, qui depuis ce premier chef-d'œuvre, n'a, je crois, à quelques charmans contes près, fait de vers que

pour moi, qui semble avoir mis son bonheur dans mes succès, son orgueil dans ma réputation ; Andrieux, non content de m'avoir déterminé à corriger ces *Artistes*, ne m'a plus quitté pendant tout le tems de ce travail ingrat. Conseils, critiques, secours, j'ai trouvé tout en lui : que ne lui dois-je pas ?... oui, je me fais un devoir, un délice de rendre un hommage éclatant à ce modeste et généreux ami. Cher Andrieux ! puissent nos deux noms n'être jamais séparés !.. Ah ! s'il n'arrivent pas à la postérité, j'aime à croire du moins, qu'ils vivront quelque tems dans le souvenir des ames sensibles.

J'aime aussi à payer un tribut de reconnaissance au célèbre et estimable Vincent, qui a consacré son pinceau à la louange d'un art qu'il honore par ses talens. Son touchant *Tobie*, dont il a même eu la complaisance d'imiter la gravure, et sa *mélancolie*, ont par leur caractère pur, antique et patriarchal répandu sur la pièce un intérêt, un charme, qui en assurera peut-être la durée. On a fait plus d'un reproche à mes *Artistes* : car, à travers plusieurs critiques judicieuses, j'aurois désiré, je l'avoue, qu'on eût rendu plus de justice à la pureté de mes intentions, à l'utilité même de mon ouvrage ; tout imparfait qu'il est, on ne peut se dissimuler que son but est d'ennoblir, d'encourager les arts, et ce qui est plus essentiel encore, d'épurer les mœurs. On ma reproché, même avec le

ton de l'ironie, d'avoir peint des *Artistes Grandissons*; je ne sais; mais dans les amis que je viens de nommer, voilà déjà deux de mes personnages; et quant au troisième, quel est l'artiste qui ne se dise en secret: *Son' Pittor' anch'io?*

Sans-doute, avec plus d'oppositions, plus d'action, une intrigue moins légère, la pièce des *Artistes* eût été dramatique, animée, comique, enfin. Hé bien, j'ai supprimé le titre de *Comédie*. Ce n'est plus une représentation que j'offre aux spectateurs. C'est un éloge des arts que je présente aux artistes, aux amateurs éclairés: ce sont trois portraits *d'Artistes*, que je garantis ressemblans. J'ai la noble fierté d'assurer qu'il ne m'a coûté nul effort pour tracer ces trois caractères; et j'aime à croire qu'il n'est aucun de mes lecteurs honnêtes et sensibles... (et je n'en désire, je n'en connois point d'autres) qui en descendant au fond de son cœur, ne sente que la loyauté, les mœurs, la modestie, s'accordent avec le vrai talent, et sont bien dans la nature.

C. H.

PERSONNAGES.

ARMAND père, Cultivateur.

ARMAND, Peintre, son fils.

DORLIS, Poëte,
SINCLAIR, Compositeur, } Amis d'Armand.

EMILIE, jeune veuve,
Madame ALIX, } Voisines d'Armand.

MONLÉAN, Graveur.

FLORIMEL, frere d'Emilie, élève d'Armand.

Deux porteurs.

La Scène est à Paris, Tantôt dans l'attelier du Peintre, tantôt chez Madame Alix, toujours dans la même maison.

LES ARTISTES.

ACTE PREMIER.

La scène représente l'attelier d'un peintre d'histoire : au-devant de la scène, est un grand tableau de chevalet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PEINTRE, L'ÉLÈVE.

(Le Peintre rêve profondément : l'Élève, un peu derrière lui, dessine : il s'interrompt et observe son maître.)

L'ÉLÈVE, *à voix basse.*

Comme mon bon ami rêve profondément!
C'est quelque belle idée; oh oui... ! ce cher Armand,
Ne le dérangeons point : ce seroit bien dommage.

(Il veut travailler, puis jette le crayon.)

Je ne peux plus avoir les yeux sur mon ouvrage.
Mais patience : un jour, ainsi je rêverai,
Et serai ce qu'Armand appelle être inspiré.
Il s'éveille.

LE PEINTRE, *sortant de sa rêverie.*

Oui, je vois se peindre en traits de flamme,
Ce que, depuis long-tems, je sentois dans mon ame.
Ce grouppe est fier, est plein de feu, de passion;
C'est l'amour des beaux arts bien mis en action.
Cette idée à la fois est touchante et sublime!
Oui, comme je la sens, si mon pinceau l'exprime,
Je pourrai faire un jour un assez bon tableau.

L'ÉLÈVE.

Si? ..... Je répondrois bien, alors, qu'il sera beau.

LE PEINTRE.

Ah! c'est toi?

L'ÉLÈVE.

Je regarde et j'écoute: O mon maître!
Vous semblez bien content.

LE PEINTRE.

Oui, j'ai sujet de l'être.
Tu vois ici, tu vois le plus heureux mortel!...
C'est une invention! et toi, cher Florimel,
Qu'est-ce?...

L'ÉLÈVE.

Oh! moi je n'ai point d'invention pareille,
Tout mon plaisir se borne à faire mon oreille.

LE PEINTRE.

Voyons. *(Il regarde.)*
Pas mal: Ce trait est délicat et fin.

L'ÉLÈVE.

Si je ne faisois pas comme il faut, à la fin,

J'aurois, d'intelligence, une bien foible dôse.
Depuis bientôt six mois, je ne fais autre chose.

LE PEINTRE.

Prélude essentiel.

L'ÉLÈVE.

Oui, mais fort ennuyeux.
Je fais toujous des nez, des oreilles, des yeux:
Mais quand pourrai-je donc faire tout un visage ?

LE PEINTRE.

Chaque état, mon ami, veut un apprentissage,
Exige un long travail.

L'ÉLÈVE.

Eh! Qu'est-ce que je fais ?
Dessiner, dessiner, et ne peindre jamais !...

LE PEINTRE.

Des élèves toujours voilà l'impatience!
Mais, sais-tu dessiner, en bonne conscience ?
Que de peintres, mon cher, qui, pour avoir trop tôt
Laissé là le crayon, et pris un vol plus haut,
Faits pour briller, eux même ont borné leur carrière,
Et maintenant, en vain, regardent en arrière!
Par le commencement sache donc commencer:
Comme, avant que l'on parle, il faut savoir penser,
Dessine bien long-tems, avant de vouloir peindre.
Tu m'en remercieras, un jour, loin de te plaindre.

L'ÉLÈVE.

Combien avez-vous donc dessiné, bon ami ?

LE PEINTRE.

Dix ans.

L'ÉLÈVE.

Allons, j'en ai pour neuf ans et demi.

LE PEINTRE.

Eh ! je dessine encor : j'en garde l'habitude.
Oui, la vie est trop courte, hélas ! pour notre étude.
Mais cette étude même est un plaisir aussi ;
Et quel plaisir surtout, quand on a réussi !
« Non, tout l'or de la terre et ses grandeurs factices, (1)
« Non, la volupté même et toutes ses délices,
« N'ont rien de comparable aux transports ravissans,
« Qui remplissent notre âme, et pénètrent nos sens :
« C'est alors, mon enfant, qu'on jouit, qu'on existe,
« Et que l'on sent combien il est beau d'être artiste.

L'ÉLÈVE *transporté.*

« Artiste ! Ah ! je veux l'être, Armand, je le serai.

LE PEINTRE *souriant.*

« Mais il faut dessiner.

L'ÉLÈVE.

« Oui, je dessinerai.
« Car vous serez, en tout, mon modèle, mon maître.

LE PEINTRE.

« Ton maître ? ton modèle ?... Ah ! je sais me connoître :
« Ainsi que toi, mon cher, je suis un écolier,

(1) Les vers guillemétés ont été supprimés à la représentation.

« Et tous deux à l'envi nous devons travailler,
« Étudier long-tems les œuvres immortelles
« De ces maîtres de l'art; car voilà nos modèles.
« Je te les ai nommés : O mon cher Florimel !
« Répète au fond du cœur ces grands noms, Raphaël,
« Michel-Ange, Rubens, Dominicain, Le Guide,
« Vandick, Le Titien... heureux d'être ton guide,
« Je bornerai ma gloire à te les bien montrer,
« Et tu prendras de moi l'exemple... d'admirer. »

L'Élève.

Mon cher Armand ! de vous chaque mot me ranime.
Qu'avec raison ma sœur vous chérit, vous estime !
Et qu'en ces sentimens je suis bien de moitié !

Le Peintre *(serrant la main de son Élève.)*

Ta chère sœur... a donc pour moi... quelque amitié ?...

L'Élève.

Quelque amitié !... sans doute, une amitié bien tendre ;
Et la voisine aussi : car j'aime à les entendre.
Ah ! si vous écoutiez leur conversation !...
L'éloge !...

Le Peintre.

C'est l'effet de leur prévention :

L'Élève.

C'est l'effet, bien plutôt, de votre modestie.
Ce n'est pas tout : souvent, quand ma Bonne est sortie,
Ma sœur me parle encore, et de qui ? c'est d'Armand ;
Et ce sujet, à moi, me plaît également.

LE PEINTRE.

Cher enfant ! quand seul donc avec elle tu causes,
Elle te dit alors ?.....

L'ELÈVE.

Eh mais..... tout plein de choses....
Que sais-je ?

LE PEINTRE.

Mais enfin ?

L'ELÈVE.

Que mon sort est bien doux,
Que je suis trop heureux de vivre auprès de vous;
« Hélas ! mon bon ami, que ne suis-je à ta place ! »
(Dit-elle quelquefois) alors elle m'embrasse :
Et puis elle me dit d'être bien caressant,
Bien attentif, surtout d'être reconnoissant
De toutes vos bontés; et moi je vous demande,
Armand, si j'ai besoin qu'on me le recommande !

LE PEINTRE, *attendri.*

Je n'ai qu'à me louer de ton bon naturel,
« De ta docilité : mais c'est toi, Florimel, (1)
« Qu'il faut féliciter plutôt d'être le frère
« D'une sœur aussi..... bonne: elle doit t'être chère :
« Sens-tu bien ton bonheur ?

---

(1) Tous les vers guillemetés ont été supprimés à la représentation; j'ai cru devoir conserver. En les supprimant, il faut lier ainsi le passage: après ce vers:

« *Je n'ai qu'à me louer de ton bon naturel,* »

il faut mettre :

« *Mais toi que je te trouve heureux, cher Florimel,*
« *Oui, d'avoir une sœur si bonne, si parfaite.* »

L'Elève.

» Oh ! oui, certainement.
» Mais pourtant, j'en veux presque à ma sœur.

Le Peintre.

« Toi ! comment ?

L'Élève.

» Avec moi, voyez-vous ! elle est d'une réserve,
» D'un mystère ! . . . . surtout, depuis un tems, j'observe
» Qu'elle fait un secret de tous ses pas ; d'abord,
» Chaque matin, sans faute, en tout tems, elle sort,
» Sans nous dire ; « je vais en tel lieu. »

Le Peintre.

« Que t'importe,
» Mon ami, que ta sœur aille, vienne, entre, sorte ?

L'Élève.

» Oui, mais ce n'est pas tout : vous la voyez après
» Qui rentre dans sa chambre ; et là, nouveaux secrets.
» Car elle s'y renferme avec un soin extrême ;
» Et personne n'y peut entrer, Alix, moi-même. . .

Le Peintre.

» Hé bien ! . .

L'Élève.

« Et je ne puis deviner. . . . là. . . . pourquoi. . .
» Je sais qu'elle y travaille, oui, mais j'ignore à quoi.

Le Peintre.

» Eh mais, puisque ta sœur ne veut pas qu'on le sache. . .

L'Élève.

» Il est bien dur de voir que d'un frère on se cache.

Le Peintre.

» Frère ou non, ne cherchons jamais à pénétrer
» Les secrets de personne, et sachons ignorer.
« Ta curiosité me paroît indiscrète. »
Mais on vient.

L'Élève *après avoir couru à la porte.*

C'est, je crois, votre ami le Poëte.
Je l'aime tout-à-fait.

Le Peintre.

C'est m'aimer doublement.

SCÈNE II.

LE PEINTRE, L'ÉLÈVE, LE POETE.

Le Poete, *entre vivement, et serre la main du Peintre.*

Bon jour.

Le Peintre.

De tout mon cœur.

Le Poete.

Et la peinture, Armand?

Le Peintre.

Mais, comme l'amitié, Dorlis, c'est pour la vie.

L'Élève.

D'être rivaux, amis, vous nous faites envie.

Le Poete.

Cher petit Florimel ! il est toujours gentil.
Hé bien, quoi ! le dessin, comment cela va-t-il ?

L'Élève.

Eh, mais, ce n'est pas moi qu'il faut qu'on interroge :
J'aurois mauvaise grace à faire mon éloge.

Le Peintre.

Moi, je puis le louer ; du moins je le louerois,
S'il n'étoit là ; je suis content de ses progrès.

Le Poete *au Peintre.*

Courage : imite bien Armand. Sur ma parole,
Il pourra faire un jour honneur à ton école.

Le Peintre, (*souriant.*)

Mon école !

(*A l'Élève.*)

Mais trève, au moins quelques instans.
Il ne faut pas qu'un arc soit tendu trop long-tems.
Va donc te dissiper.

L'Élève, (*sort lentement.*)

Allons.

Le Poete.

Mais il me semble
Qu'il te quitte à regret.

L'Élève, (*revenant sur ses pas.*)

Oh oui : vous voir ensemble,
Vous écouter, voilà ma récréation.

Le Peintre.

Cher enfant ! va.

(*L'Élève sort.*)

SCÈNE III.

LE PEINTRE, LE POETE.

Le Poete.

Quel zèle et quelle affection !

Le Peintre.

Oui, ce petit bon-homme ira très-loin, je gage.

Le Poete.

Je le crois. Au fait.

Le Peintre.

Soit : parlons de ton ouvrage.

Le Poete.

Parlons du tien, plutôt : car c'est le plus pressé.

Le Peintre.

Hé bien, ton dernier acte est sans doute avancé ?

LE POETE.

Non : j'ai fait autre chose, une pièce légère.

LE PEINTRE.

Fort bien : « du grave au doux, du plaisant au sévère ! »
Voyons donc.

LE POETE.

Oh ! ce n'est encor qu'un premier jet :
Laissons mes vers ; parlons de ton nouveau sujet.
Hé bien, Armand, tiens-tu toujours à ton *artiste?*

LE PEINTRE.

Plus que jamais.
(mettant la main sur son front.)
Je sens que mon ouvrage existe.

LE POETE.

Ce tableau, mon ami, te fera grand honneur.

LE PEINTRE.

Je le souhaite au moins : mais un prix plus flatteur
Où j'aspire, à mes yeux le plus doux des salaires,
C'est de faire sentir aux artistes, mes frères,
L'importance et le but de leurs nobles travaux,
De leur faire chérir leur art et leurs rivaux.

LE POETE.

Pur, louable motif, dont l'artiste a d'avance
Dans le fond de son cœur reçu la récompense !
Mais il ne suffit pas de concevoir, il faut
Exécuter, finir : mon ami, ton défaut
Est d'être un peu trop lent, trop timide.

LE PEINTRE.

Peut-être.
Mais je suis en cela les leçons d'un grand maître,
Du tien, Dorlis : Eh ! oui, j'applique à mon tableau
Ce que disoit des vers le sévère Boileau.
« Vingt fois au *chevalet* remettez votre ouvrage. »

LE POETE.

J'applaudis à ton zèle, à ce rare courage.
Mais il ne faudroit pas trop souvent retoucher.
Tu sais que Protogène, à force de lécher,
De finir ses tableaux, leur ôtoit de la grace.
Tu m'as cité Boileau : moi je te cite Horace.
Il a dit en latin « de la mesure en tout. »

LE PEINTRE.

Ce mot est plein de sens : mais pour former mon goût,
Lis-moi tes vers.

LE POETE.

Mes vers ! eh ! quelle fantaisie ! . . .
Nous aurons bien le tems de parler poësie !

LE PEINTRE.

En vérité, Dorlis, on dit que les auteurs,
Les poëtes surtout, sont d'éternels lecteurs,
De leurs vers seulement, qu'ils ont toujours en poche :
On ne te fera point un semblable reproche.

LE POETE.

Mes confrères et moi, rions de ces propos.
Va, mon cher, c'est un bruit que font courir les sots.

Le Poëte, ou plutôt le véritable Artiste,
A ce point, je le sens, ne peut être égoïste.
Il admire son art, et non pas ses travaux :
Il l'admire bien moins en lui qu'en ses rivaux,
Surtout quand il peut voir éminemment unie
La pureté des mœurs au modeste génie.
C'est alors qu'à l'orgueil on donneroit l'essor ;
Et voilà le vrai sens d'*Anch'io son' pittor'!*
Il honore à-la-fois Raphaël et Corrège,
Ou plutôt tous les arts : tiens, moi, te le dirai-je ?
Toutes les fois que j'entre en cet atelier-ci,
Je me dis en secret « et je suis peintre aussi ! . . »

LE PEINTRE.

Hélas ! . . . je ne puis dire « et moi, je suis poëte ! . . . »

LE POETE.

Tu l'es : ta poësie, Armand, quoique muette,
Est touchante, énergique ; et son feu créateur
N'en entraîne pas moins et l'esprit et le cœur.
Es-tu moins éloquent ? et me feras-tu croire
Que sans être poëte, on soit peintre d'histoire ?

LE PEINTRE.

Je puis l'être en ce sens ; mais, mon ami, combien
Je suis encore loin ! . . . Le bel art que le mien ! . . .

LE POETE.

Admirable en effet, et qui tient du prodige ! . .
Oh oui, sans doute, Armand, quel charme ! .. quel prestige!..
Avec un peu de toile, un pinceau, des couleurs,
Tu peins l'azur du ciel, le bel émail des fleurs,

Le crystal d'une eau pure, et la naissante aurore,
Et ce jour qu'après lui le soleil laisse encore,
Les rochers et les bois, les prés et leurs troupeaux,
Et ces ports animés par de nombreux vaisseaux.
Ce mélange savant et de lumière et d'ombre,
Donne une clarté vive, une teinte plus sombre,
Qui détache, prolonge, arrondit les objets;
Et tour à tour, au gré de ses divers sujets,
Respirant la terreur, la grâce, la noblesse,
Le peintre toujours trompe, et nous ravit sans cesse.
De son art enchanteur, ô magique pouvoir! . . .
Sous son pinceau vivant. . . douce erreur! on croit voir
Atalante qui court, Mercure qui s'envole:
Il peint le mouvement, et. . . presque la parole. . . .
Mais quoi! ce ne sont là que de ses moindres traits:
Des passions il sait rendre les grands effets;
Et plein de passion lui-même, il nous entraîne
De la crainte à l'espoir, de l'amour à la haine,
Du faîte de l'Olympe, au séjour des remords:
Il évoque l'absent, il ranime les morts;
Et des tems reculés nous retraçant l'histoire,
Lui-même, il éternise, à son tour, sa mémoire.

LE PEINTRE.

Courage, mon ami: mais, en faisant si bien
L'éloge de mon art, tu prouves pour le tien.
Le peintre ne sait point chanter les vers qu'il aime,
Et le poëte peint la peinture elle même (1).

---

(1) Ce ver est du bon Lafontaine, il est tiré d'une pièce de lui, peu connue, intitulée: *Les Grottes de Vaux*. On me pardonnera de le lui avoir emprunté, tant il entrait naturellement dans mon sujet.

LE POETE.

Ce n'est pas là répondre.

LE PEINTRE.

Eh ! je ne réponds point.
Nous pourrions disputer très long-tems sur ce point.
Qu'importe des deux arts qui l'emporte sur l'autre ?
Tâchons plutôt chacun de faire honneur au nôtre.
Promettons-nous ici. . . non-de ne point blesser
La pudeur ; sans frémir, on n'y sauroit penser,
Mais d'abjurer toute œuvre et légère et futile,
De ne rien composer, rien qui ne soit utile ;
D'avoir toujours un but intéressant, moral ;
Et vers ce but tous deux marchant d'un pas égal,
De nous bien affermir dans ces bonnes pensées,
Trop surs qu'elles seront un jour récompensées,
Moins encore par l'éclat et la célébrité,
Que par le sentiment de notre loyauté.

LE POETE.

J'avois formé ce vœu dans le fond de mon âme :
Tu le fais éclater, et ton discours m'enflamme.
Oui, je me promets bien, oui, faisons-nous la loi,
Quelsque soient nos talens, d'en consacrer l'emploi.
Quand nos âmes, Armand, sont si bien assorties,
Faut-il qu'un rapport manque à tant de sympathies ?

LE PEINTRE.

Et lequel donc ?

LE POETE.

Il tarde à ma tendre amitié
De te voir possesseur d'une aimable moitié,

Qui fasse ton bonheur, ainsi que fait la mienne.
N'est-ce pas, cher Armand ?

LE PEINTRE.

Il faut que j'en convienne,
Je porte quelque fois envie à ton bonheur.

LE POETE.

Tu soupires !... Allons, épanche ici ton cœur.

LE PEINTRE.

Ah !...

LE POETE.

Je sais ton secret, au moins je le devine,
Tu brûles, mon ami, pour ta jeune voisine.

LE PEINTRE.

Hé bien, oui ; car je puis avouer franchement,
A mon ami surtout, un si pur sentiment.

LE POETE.

L'avouer ?... Fais en gloire. Ah ! ce seroit dommage
Que vous, qui nous tracez la vive et belle image
Des fortes passions, de l'amour, du désir,
De tout ce qui jamais put émouvoir, saisir ;
Vous, dis-je, n'eussiez pas le cœur tendre et sensible.
Non, non, mon cher Armand, cela n'est pas possible.
Qui se mêle de peindre, et n'a jamais aimé,
Ne fera qu'un tableau froid, sec, inanimé :
Il pourra devenir un passable copiste,
Un bon dessinateur, un brillant coloriste ;
Mais, crois-moi, sans l'amour, sans ce feu pur, divin,
Au titre de grand peintre, il prétendroit en vain.

LE PEINTRE.

LE PEINTRE.

Et quand d'un si beau feu, mon âme est enflammée,
Juge combien le choix de la personne aimée
Ajoute à mes transports !... Je ne la peindrai pas :
Tu connois ses vertus, son esprit, ses appas.

LE POETE.

Oui.

LE PEINTRE.

Mon amour, l'espoir de plaire à ce que j'aime,
Me rend meilleur, m'élève au-dessus de moi-même,
Charme mes longs travaux, me tient lieu de plaisirs,
Épure ma pensée, et jusqu'à mes désirs.

LE POETE.

Amour digne d'Armand, et digne d'Émilie !
Sans doute elle le sait : toute femme jolie
Le devine avant nous.

LE PEINTRE.

Je n'ai pas dit un mot.

LE POETE.

Quoi ?...

LE PEINTRE.

Je suis, tu le sais, timide.

LE POETE.

Oui ; beaucoup trop.
Que crains-tu ? Pour parler, que peux-tu donc attendre ?
Dis.

LE PEINTRE.

J'attends qu'à sa main je puisse au moins prétendre ;

LE POETE.

Tu le peux.

LE PEINTRE.

Non.

LE POETE.

C'est bien être modeste : il faut
Savoir s'apprécier et sentir ce qu'on vaut.

LE PEINTRE.

Sentir ce que je vaux ? Eh ! moi-même le sais-je ?
A la main d'Émilie, hélas ! quel titre aurais-je ?
J'ignore, mon ami, quel rang m'est réservé.
Tu me crois du talent ; mais rien ne l'a prouvé.

LE POETE *(en montrant les tableaux.)*

Rien ? tout cela n'est rien ?

LE PEINTRE.

Non, ce n'est rien encore ;
Et mon talent à peine, a commencé d'éclore.
Enfin, j'ai vingt-huit ans ; et toi, Dorlis, et toi,
Plus jeune, et cependant bien plus connu que moi,
Tu peux déjà compter deux bonnes tragédies...
Que dis-je ? bientôt trois, sur la scène applaudies :
Je ne suis point jaloux, cher Dorlis, tu le sais,
Encor moins d'un ami ; mais ton dernier succès,
Ce battement de mains si cher à mon oreille,
Souvent au sein des nuits, en sursaut me réveille.

LE POETE.

Cet éloge m'est doux, je ne puis le nier :
Mais va, tu n'as déjà plus rien à m'envier.

Je me trompe, ou bientôt, Armand, ta modestie
Par tel événement peut se voir démentie.
Et ce prix qui dans peu doit être décerné !
Prix solemnel, unique !... O moment fortuné !
Quel honneur immortel au vainqueur il doit faire !...
Car enfin, ce n'est point un concours ordinaire,
Un prix d'élèves ; non : les plus rares talens,
Tous les maîtres de l'art se sont mis sur les rangs.
Il seroit beau sur eux d'obtenir l'avantage :
Si pourtant, mon ami, c'étoit là ton partage !
Si... ce jour même... O ciel !... tu remportois le prix !...

LE PEINTRE.

Le prix ? moi !...

LE POETE.

Surement, tu serois bien surpris :
Je ne le serois point : Je ne sais quel idée...
Mon espérance, enfin, n'est pas très mal-fondée.
Oui, j'ose te promettre...

LE PEINTRE.

Oh ! toujours tu promets !...

LE POETE.

Tu crains toujours ;

LE PEINTRE.

Et toi, tu ne doutes jamais.
Jusqu'à l'évènement je garde le silence.
A mon cœur, jusques-là, je ferai violence.
Dussai-je perdre enfin ce que j'aime ; sois sûr
Que je n'offrirai point la main d'un peintre obscur.

(Il entend du bruit.)

Sinclair !... De mon amour ne lui dis rien encore :
Je veux qu'excepté toi, tout le monde l'ignore.

LE POETE.

Je t'admire, mon cher : amoureux et prudent !
Mais j'en suis plus flatté d'être ton confident.

SCÈNE IV.

LE PEINTRE, LE POETE, SINCLAIR.

SINCLAIR.

Bon jour : Je suis charmé de vous trouver ensemble.

LE PEINTRE.

Mais on ne t'a point vu depuis long-tems, ce semble.

LE POETE.

Trois jours entiers, sans voir ses amis !... c'est affreux.

SINCLAIR.

Ah ! grondez-moi, vraiment !... Vous êtes bien heureux :
Vous êtes libres, vous ; oui, vous pouvez sans peine
Vous voir, causer ensemble, et nul soin ne vous gêne.
Moi, c'est tout le contraire, et je me vois jetté
Dans ce vain tourbillon de la société.
Il faut, à tout moment, que je fasse ou reçoive
Des visites ! . . et bien que toujours j'en redoive,
Il me reste si peu de tems pour l'amitié,
Pour les beaux arts ! . . hier, c'étoit une pitié ! . .
Il m'a fallu passer la plus triste soirée

Qui tout entière dut vous être consacrée :
C'est à la dérobée, enfin, que je vous voi.
Ne me grondez donc pas, mes amis, plaignez-moi.

LE POETE, *(en riant.)*

Aussi, pourquoi, mon cher, es-tu riche ? . .

SINCLAIR.

Peut-être
Plaisantes-tu : d'honneur, je suis fâché de l'être.
Mes richesses souvent m'ont causé des regrets :
De ce malheur pourtant je me consolerois,
Si vous aviez permis, du moins, que ma fortune,
Bienfait du pur hasard, entre nous fût commune.
D'une part du fardeau vous m'auriez soulagé.
Par vos refus, cruels, vous m'avez affligé.
Et c'est bien tout au plus, si je vous le pardonne.

LE PEINTRE.

J'ai cependant pour toi fait plus que pour personne.
J'ai reçu de ta main, tu veux bien l'oublier,
Des cadeaux qui jamais n'ont pu m'humilier.
Il est doux d'accepter de celui que l'on aime,
Et c'est moins recevoir que donner à soi-même.

LE POETE.

Et moi, ces instrumens, et ces livres divers,
Ces cartes ! . . .

SINCLAIR.

Tout cela vaut-il un de tes vers ?
Ah ! cessez. . . .

LE POETE.

Cesses donc toi-même un vain reproche,
Qu'Armand et moi, je pense, avons peu mérité;
Et laisse-nous jouir de cette liberté,
Le besoin d'un artiste, et qui fait nos délices,
A qui nous avons fait tant d'autres sacrifices! . .

SINCLAIR.

Allons. Mais à propos, mon concert, c'est demain.

LE PEINTRE.

Ah! vraiment?

SINCLAIR.

Ma musique est achevée enfin.

LE POETE.

Bon!

SINCLAIR.

Oui, j'ai mis en chant ton Ode à la Peinture:
Le chantre et le sujet, tout est d'un bon augure.

LE PEINTRE.

à Sinclair.) (au Poëte.)

Ta musique, tes vers, mon art! . . . ah! mes amis,
On ne sauroit, je pense, être mieux réunis.

SINCLAIR.

Oui, si l'air que j'ai fait répondoit aux paroles.

LE POETE.

C'est charmant. Tous les trois jouons ici nos rôles.

SINCLAIR.

Vous, d'accord; mais pour moi, disons la vérité;

Je mets bien peu de chose en la communauté.
Je suis honteux, vraiment, de cette vie oisive,
Et j'ai l'air du frélon dans une ruche active.

LE POETE.

Quelles expressions ? . . . oisif ! . . tu ne l'es pas.
Tu sèmes chaque jour mille fleurs sur nos pas.
Tu charmes nos loisirs : d'une trop longue veille
Sommes-nous fatigués ; ta harpe nous réveille.
Et moi, si, par hasard, j'ai fait quelques bons vers,
Tu les mets en musique ; et tous ces charmans airs,
Ta voix leur prête encor des grâces si touchantes,
Que je trouve mes vers très-beaux, quand tu les chantes.

SINCLAIR.

Nous verrons si demain tu les applaudiras :
Vous viendrez tous les deux.

LE POETE.

Nous n'y manquerons pas.

LE PEINTRE.

Non surement ; et moi, j'y menerai mon père.

SINCLAIR.

Ton père est à Paris ?

LE PEINTRE.

Il y sera, j'espère,
Dans trois heures.

LE POETE.

Ah ! Dieu ! ton père, cher Armand ?

Tu ne le disois pas : reçois mon compliment.

LE PEINTRE.

Oh ! oui, de tout mon cœur : mon bonheur est extrême.
Je m'en vais rassembler ici tout ce que j'aime.

LE POETE.

Notre réunion ce soir a toujours lieu ?

LE PEINTRE.

Sans doute ; rendez-vous ici.

SINCLAIR.

Bon.

LE POETE.

Sans adieu.
Prépare tes pinceaux ; et toi, monte ta lyre :
Car je sens que j'aurai quelque chose à vous lire.

SINCLAIR.

Oui, va vîte et reviens.

LE POETE.

Au revoir, mes amis ;
A ce soir :

LE PEINTRE.

Oui, j'y compte. Allons, mon cher Dorlis ;
Courage : « c'est ainsi que l'on marche à la gloire. »

LE POETE, *de loin.*

Tu connois le chemin, Armand ; on peut t'en croire.

SCÈNE V.

LE PEINTRE, SINCLAIR.

SINCLAIR.

QUE je l'aime ! . . . qu'il a de talent et d'esprit ! . .

LE PEINTRE.

Surtout de naturel ! . . Croirois-tu qu'il chérit
Ma réputation plus encor que la sienne ?

SINCLAIR.

Mais. . . . sa façon de voir seroit assez la mienne.

LE PEINTRE.

Ah ! quelle différence ! . . .

SINCAIR.

Elle est grande, en effet.
Mais trève aux vains discours, car cela gît en fait.
Armand, fais-moi donc voir un moment ton Tobie :
Car je voudrois. . . Eh mais, ta voisine Émilie
Le garde-t-elle encore ? . . . .

LE PEINTRE.

Oui, je te l'avouerai :
Je le laisse chez elle : elle l'a désiré.

SINCLAIR.

Ta voisine a du goût. Elle paroît aimable.

LE PEINTRE.

C'est peu dire, Sinclair : elle est si respectable !

SINCLAIR.

Je ne l'ai vue encore que trois ou quatre fois,
Et ne puis. . . . plus heureux, chaque jour, tu la vois.

LE PEINTRE.

Et je m'applaudis fort d'un si doux voisinage.

SINCLAIR.

Tu partages, je vois, leur paisible ménage ?

LE PEINTRE.

Oui, depuis que pour moi l'on a cette bonté,
A mes travaux, dès-lors, je vaque en liberté.
Près de la sœur, du frère, et d'une autre compagne,
Je regrette un peu moins mon père, la campagne.

SINCLAIR.

Ah ! je n'en doute pas. Ta voisine, dis moi,
Est jeune encore ? . .

LE PEINTRE.

On l'est à vingt-six ans, je croi.

SINCLAIR.

Oh oui, sans doute, Armand, et c'est l'âge que j'aime :
Car il réunit tout. .

LE PEINTRE.

Je penserois de même.

SINCLAIR.

N'est-elle pas veuve ?

LE PEINTRE.

Oui, depuis près de trois ans,
D'un fort mauvais époux, qui causa ses tourmens,
Dont les excès, l'humeur farouche et tyrannique,
Ne lassèrent jamais sa douceur angélique.

SINCLAIR.

Cette femme m'inspire un bien vif intérêt :
N'a-t-elle pas été plus riche qu'elle n'est ?

LE PEINTRE.

Quelques mots échappés, par fois me l'ont fait croire :
Mais à peine elle en a conservé la mémoire.
Elle trouve en son cœur la source du vrai bien,
Sort peu, travaille, lit, et ne regrette rien.

SINCLAIR.

Armand, tu disois vrai : rien n'est plus respectable.
Sais-tu bien, entre nous, qu'une femme semblable
Pourroit d'un galant homme assurer le bonheur ?

LE PEINTRE.

Comment donc ?

SINCLAIR.

Oui, je dis qu'on se feroit honneur
D'apprécier ainsi la vertu peu commune,
Et qu'on seroit trop bien payé de sa fortune.

LE PEINTRE.

A quel propos, Sinclair ? . . .

SINCLAIR.

Chez elle, en vérité,
Tout me charme; son air, . . . là. . de simplicité,
De bonté, de douceur, ses grâces ingénues,
Enfin. . . Armand, dis-moi, sur elle as-tu des vues?...

LE PEINTRE.

Moi, comment?...

SINCLAIR.

Aurois-tu quelque prétention?...

LE PEINTRE.

Eh! pourquoi me fais-tu pareille question?..

SINCLAIR.

La question, ce semble, est assez naturelle.
Toi, voisin d'Émilie, et vivant auprès d'elle,
Il se pourroit. . . . par moi je puis bien en juger,
Que déjà ses attraits eussent su t'engager.
Oui, toi-même, à sa main, Armand, pourrois prétendre.

LE PEINTRE.

Moi, prétendre à sa main? *(à part.)*
Que me fait-il entendre?...

SINCLAIR.

Parle franchement.

LE PEINTRE.

Quoi? tu pourrois supposer
Que j'ai, moi, le désir ou l'espoir d'épouser...
Émilie?.. Ah! pour elle, et je te le proteste,
J'eus toujours une estime, un respect!... mais du reste...

SINCLAIR, *(vivement.)*

Tu n'y songes donc pas ?

LE PEINTRE.

Eh mais... de bonne foi,
Puis-je mon cher Sinclair ?...

SINCLAIR, *(de même.)*

Eh bien, j'y songe, moi.

LE PEINTRE.

Qui ? toi ?

SINCLAIR.

Moi même.

LE PEINTRE,

(à part.) *(haut.)*
O ciel !... Eh mais, je t'en supplie,
Explique – toi, ... tu dis ?...

SINCLAIR.

Oui, que pour Émilie
Mon respect, mon estime augmente chaque jour,
Et devient, je le sens, un véritable amour.
En un mot, je désire, et du fond de mon âme,
L'épouser.

LE PEINTRE.

L'épouser ?

SINCLAIR.

Je cherchois une femme

D'une humeur douce, égale, et dont l'air, le maintien,
Prêtât un nouveau charme à son moindre entretien,
Instruite sans orgueil, sage sans pruderie,
Qui fût de tous mes pas la compagne chérie:
Je la trouve en ces lieux, Armand; et dès demain,
Tu me verras offrir ma fortune et ma main.
Puisse-t-elle avec moi consentir d'être heureuse !...

LE PEINTRE.

Cette offre est délicate autant que généreuse:
Elle est digne de toi.

SINCLAIR.

Tu m'approuves, Armand?

LE PEINTRE.

Puis-je désapprouver un si beau mouvement?
Mais tu ne comptes pas précipiter l'affaire?...

SINCLAIR.

Je serois, entre nous, bien tenté de le faire.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai le dessein,
Armand, je le nourris dès long-tems dans mon sein:
Mais souvent, tu le sais, un instant nous décide.

LE PEINTRE.

Que la réflexion et t'éclaire et te guide.

SINCLAIR.

Aussi j'y compte bien, mais la réflexion
Ne fera qu'affermir ma résolution.

LE PEINTRE.

Il s'agit du bonheur.

SINCLAIR.

Ah ! cet hymen l'assure.

LE PEINTRE.

(à part.)

Et détruit tout le mien.

(haut.)

Ainsi je t'en conjure,
Songes-y bien, mon cher.

SINCLAIR.

Oui, j'y songe ; au revoir ;
J'ai rendez-vous ; j'y cours : je reviendrai ce soir.

LE PEINTRE.

Et moi, je vais aller au-devant de mon père.

SINCLAIR.

C'est bien fait. A ce soir :

LE PEINTRE.

Oui, j'y compte, et j'espère,
Que tu ne feras rien, du moins, sans m'avoir vu.

SINCLAIR.

Non, mais reviens bien vîte.

LE PEINTRE, *(à part.)*

O dessein imprévu !

SINCLAIR, *(en sortant.)*

Je m'applaudis enfin d'avoir de la fortune.

LE PEINTRE, *(à part, en le reconduisant.)*

Je regrette, à présent, de n'en avoir aucune.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

ACTE II.

(La scène représente une chambre bien simplement meublée, celle de Madame Alix.)

SCÈNE PREMIÈRE.

EMILIE, MAD. ALIX, (*toutes deux cousant, brodant.*)

Madame ALIX.

C'est un bien grand bonheur que d'aimer le travail.
Si du ménage encore on y joint le détail,
Le tems s'écoule! . . . Il est onze heures et demie.

EMILIE.

Quoi ? déja ? . . Je le sens, ô respectable amie !
On est moins malheureuse, en sachant s'occuper.
Dans l'enfance, ils m'ont dit : (on aime à nous tromper)
Que le travail étoit une charge, une peine,
De tout tems imposée à la nature humaine :
Charge ou non, je ne sais ; mais moi, soir et matin,
En secret, chère Alix, je bénis le destin
Qui fit dans le travail goûter un vrai délice ;
Et c'est l'oisiveté qui seroit un supplice.

Mad. ALIX.

Vous peignez tout cela ! . . J'aime à vous écouter.

ÉMILIE.

Ce bonheur-là, c'est vous qui le faites goûter.
Graces à votre exemple, auprès de vous j'oublie
Tous mes chagrins passés.

Mad. ALIX.

O ma chère Émilie !
O ma fille ! . . . Car j'aime à vous donner ce nom ;
Cela ne vous fait pas, je crois, de peine, oh non.

ÉMILIE.

Ah ! de peine ! . . il n'est point d'expression plus chère :
J'ose aussi quelque fois vous appeler ma mère.

Mad. ALIX.

Charmante ! . . . Et donnez-moi ce nom-là plus souvent.
Car je vous aime, oh oui, comme mon propre enfant.

ÉMILIE.

Je le crois. Je lisois dans Sterne, auteur que j'aime :
« On plante un arbre : et puis avec un soin extrême
« On l'arose ; pourquoi ? parce qu'on l'a planté ».
Par une suite ainsi de la tendre bonté
Que vous eûtes pour moi, vous m'aimez d'avantage.

Mad. ALIX.

Ah ! que me dites-vous ? Cessez donc ce langage ;
Vous ne me devez rien : le hazard a tout fait.
Quoi ! l'hospitalité seroit-elle un bienfait ?
Elle n'est qu'un plaisir ; et chaque jour, je pense,
J'en ai reçu de vous la douce récompense.

ÉMILIE.

Et comptez-vous pour rien ces consolans discours,
Plus précieux encor pour moi que vos secours ?

Mad. ALIX.

Nous faisons vous et moi le plus joli ménage ! . .
Ménage qu'embellit encor le voisinage
De notre jeune Peintre, oui d'Armand ; entre nous,
C'est qu'il est bien aimable.

ÉMILIE.

Il est honnête et doux.

Mad. ALIX.

Et comme il est rangé ! . . Comme il aime l'étude ! . . .

ÉMILIE.

Comme il met à profit le tems, la solitude ! . .

Mad. ALIX.

J'admire sa candeur et sa simplicité.

ÉMILIE.

Et pour mon jeune frère il est d'une bonté ! . .

Mad. ALIX.

Quel dommage, entre nous, qu'il n'ait point de fortune !

ÉMILIE.

De fortune ? ah ! croyez qu'Armand en possède une,
Qui vaut tous les trésors.

Mad. Alix.

Et quoi donc ?

Émilie.

Son talent,
Chère Alix, sa belle ame, et son cœur excellent.

Mad. Alix.

Il a bien sûrement tous ces dons en partage,
Et c'est, je vous l'avoue, un très-grand avantage.
Mais avec tout cela, ma fille, un peu de bien
Viendroit fort à propos, et ne gâteroit rien.

Émilie.

Ah ! . . richesses jamais ne seroient mieux placées.

Mad. Alix.

Bon ! nous seules avons de ces bonnes pensées
Quand nous ne pouvons rien ; et tel qui le pourroit,
Le riche, enfin, jamais ne s'en aviseroit.

Émilie.

Hélas ! non.

Mad. Alix.

Mais . . que sais-je ? . . un jour . . Et la gravure ?
Cela va-t-il ? . . .

Émilie.

Ah ! ciel ! plus bas, je vous conjure.

Mad. Alix.

Mon dieu ! vous avez peur : vraiment il sembleroit
Que c'est un crime !

ÉMILIE.

Non : mais c'est un grand secret.

Mad. ALIX.

Vous avez fait, vraiment, des progrès bien rapides.

ÉMILIE.

Allons donc ! vantez moins des ébauches timides.

Mad. ALIX.

Quoi ! vous n'aviez jamais manié le burin ?

ÉMILIE.

Dès l'enfance j'avois du goût pour le dessin :
A ce travail charmant que d'heures consacrées !
Mon crayon a rempli de bien longues soirées.
Quelquefois, plus hardie, employant les couleurs,
J'ai fait quelques portraits, et j'ai peint quelques fleurs.

Mad. ALIX.

Mais vous n'aviez jamais gravé ?

ÉMILIE.

Jamais, ma chère.

Mad. ALIX.

En ce cas, c'est vraiment bien extraordinaire.

ÉMILIE.

Mais de notre voisin quand je vis ce tableau,
Ce *Tobie*, à-la-fois, et si simple et si beau,

De mon peu de talent loin d'être intimidée,
J'osai de le graver, former la douce idée,
Pour mieux étudier cet ouvrage charmant.
Je pris un maître habile ; et seule et lentement,
M'exerçant chaque jour, le tems, la patience,
Je ne sais quel attrait, me tint lieu de science.

Mad. Alix.

Oui ; l'ouvrage et le Peintre ont dû vous inspirer.
Vous avez un talent à vous faire adorer.
Mais jugez-donc un peu qu'elle surprise extrême,
Quand il reconnoîtra que c'est son tableau même . . . !

Emilie.

Il ne le verra pas, de quelque tems au moins.
Comme j'ai travaillé, je jouis sans témoins ;
Et je veux en cela, copiste un peu fidèle,
Tâcher d'être modeste ainsi que mon modèle.

Mad. Alix.

Allons, je me tairai : mais quelqu'un vient. Comment ?
C'est votre graveur.

Émilie.

Quoi ? mon graveur ?

Mad. Alix.

Oui, vraiment.
C'est lui-même qui va vous donner, je parie,
Des leçons de gravure et non de modestie.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

ÉMILIE, LE GRAVEUR.

LE GRAVEUR.

MADAME...

ÉMILIE.

Eh mais, Monsieur, par quel hazard ? pourquoi
Avez-vous pris le soin de vous rendre chez moi ?
Nous étions convenus que, pour moins vous distraire...

LE GRAVEUR.

Je ne viens plus ici comme maître ; au contraire ;
Ce seroit de ma part un inutile soin :
De leçons, à présent, vous n'avez nul besoin.

ÉMILIE.

Qui ? moi ? vous plaisantez !...

LE GRAVEUR.

Point. Je sais m'y connoître.
Vous en saurez bientôt autant que votre maître.

ÉMILIE.

C'est pure modestie.

LE GRAVEUR.

A moi ? non ; mon défaut
N'est pas d'être modeste, au moins plus qu'il ne faut :
On sait s'apprécier ; et je crois qu'un *Artiste*
Seroit, sans amour-propre, un être froid et triste.

Mais je n'en connois point : votre talent, d'ailleurs,
Est encor mon ouvrage ; et c'est un des meilleurs.

ÉMILIE.

Ah ! c'est trop me flatter.

LE GRAVEUR.

Eh ! non. Votre *Tobie*,
Tout compliment à part, est un trait de génie.

ÉMILIE.

Puis-je croire ? ... Ce n'est qu'un ouvrage ébauché,
Mon maître ; et surement vous l'avez retouché.

LE GRAVEUR.

Un peu, si vous voulez ; les têtes, je suppose,
Par-ci, par-là, quelque ombre . . . oh mais, fort peu de chose,
L'ouvrage est bon : aussi, j'ai ma manière à moi,
Pour enseigner, un tact, certain je ne sais quoi :
Souvent, c'est un coup d'œil, une seule parole,
Un rien . . . Que vous dirai-je, enfin ? . . de mon école
Il est déja sorti vingt maîtres renommés :
Deville et *Beauvarlet* furent par moi formés.
Tant d'autres ! . . quelques-uns m'ont surpassé peut-être :
Je ne suis point jaloux, et dis : « Je fus leur maître ».
Vous sur-tout, vos progrès ont été surprenans :
Vous êtes mon élève, au plus, depuis trois ans :
Hé bien !.....

ÉMILIE.

Avec plaisir je vous rends cet hommage,
Monsieur.

LE GRAVEUR.

En vérité c'eût été bien dommage.
Voyez comme souvent on doit au pur hasard !.....
Savoir déjà saisir les finesses de l'art !
Et d'un art !..... car enfin, c'est l'art par excellence.

ÉMILIE.

En effet ; il est beau de pouvoir, en silence,
Méditer, contempler un superbe tableau,
Copier.....

LE GRAVEUR.

Copier ?... ah ! le terme est nouveau !
Au métier de copiste allez-vous me réduire ?
Non, non, graver n'est pas *copier*, c'est traduire.
Entendez-vous ?

ÉMILE.

Je suis bien loin de rabaisser...

LE GRAVEUR.

Copier !...

ÉMILIE.

Ah ! pardon, si j'ai pu vous blesser.

LE GRAVEUR.

Eh mais, vous même ici qui parlez de *copie*,
Sentez-vous qu'en gravant ce tableau de *Tobie*,
Votre modèle enfin, vous l'avez embelli ?

ÉMILIE.

Embellir un tel peintre ?

LE GRAVEUR.

Eh ! ce peintre accompli,
Quel est-il ! on ne sait seulement s'il existe.

ÉMILIE *vivement.*

Je parle de l'ouvrage et non pas de l'artiste.

LE GRAVEUR.

Son nom n'est pas encore, jusqu'à moi, parvenu :
S'il avoit du talent, il me seroit connu.

ÉMILIE.

Ah ! croyez que bientôt il se fera connaître.

LE GRAVEUR.

Sans doute, grace à vous : dès qu'on verra paraître
Une si belle estampe, alors on nomera...

ÉMILIE.

Mon estampe ? jamais elle ne paraîtra.

LE GRAVEUR.

Quoi ? vous renonceriez vous même à votre gloire ?
Renfermer ses travaux dans son laboratoire ?
Est-il possible ?

ÉMILIE.

Eh ! oui : j'y mets trop peu de prix.

LE GRAVEUR.

Mais permettez...

ÉMILIE.

Oh ! rien : car c'est un parti pris.

LE GRAVEUR.

Allons...

ÉMILIE.

Vous me trouvez peut-être singulière ?

LE GRAVEUR.

Un peu. Voyez ! je forme une bonne écolière :
J'espère qu'elle va me faire grand honneur :
Mais point.

ÉMILIE.

La gloire, hélas ! ne vaut pas le bonheur.
Quoiqu'il en soit, monsieur, vous voudrez bien me rendre
Mon épreuve :

LE GRAVEUR.

Hé bien donc, vous voulez la reprendre ;
Soit. — Ah ! Monsieur Sinclair !...

ÉMILIE.

Par quel hasard ? comment ?

SCÈNE III.

ÉMILIE, LE GRAVEUR, SINCLAIR.

SINCLAIR.

MADAME, pardonnez : j'entre un peu librement.
C'est que.... chez mon ami je n'ai trouvé personne ;
Et je venois...

EMILIE.

Monsieur ! . . sans peine on vous pardonne :
L'ami d'Armand ne peut qu'être le bien-venu.

SINCLAIR.

Que de bonté ! . . . (*au graveur avec beaucoup de grace.*)
C'est vous ! (*à Émilie.*)
Il vous est donc connu ,
Notre cher Monléan ?

LE GRAVEUR

Oui , j'ai cet avantage.
C'est qu' . . . , entre nous , Madame a vraiment en partage
Un goût peu commun . . . .

ÉMILIE.

Ah ! j'ai toujours eu du goût
Pour les bons tableaux.

SINCLAIR.

Oui ?

LE GRAVEUR. (*d'un air de finesse*)
Pour l'estampe sur tout.

SINCLAIR.

Ce goût nous est commun , et je m'en félicite ,
Madame ; Monléan a souvent ma visite.
(*au graveur.*)
Avez-vous du nouveau , par hazard ?

LE GRAVEUR.

Ah ! vraiment ! . . .
Si j'en ai ! . . .
(*Émilie lui fait signe de se taire.*)
Rien du tout : non , malheureusement ,
On ne fait rien ; j'entends qu'on ne fait rien qui vaille.

SINCLAIR.

Rassurez-vous ; croyez qu'en silence on travaille ;
J'en suis sûr. Vous verrez bientôt de toutes parts
S'éveiller le génie, et renaître les arts.

ÉMILIE. *(à Sinclair.)*

Vous les servez si bien ! . . .

SINCLAIR.

Au moins, je les adore.

LE GRAVEUR.

Oui, d'un moment à l'autre un talent peut éclore.

SINCLAIR.

Je l'espère ; et je crains beaucoup moins, en effet,
Le défaut de talent, que l'abus qu'on en fait,
C'est surtout aux graveurs.... pardon, que je m'adresse.
Que d'un burin moëlleux la grace enchanteresse
M'offre les jeux, l'amour, la douce volupté ;
J'y consens et souris ; mais je suis révolté
De ces honteux objets d'un éternel scandale,
Qu'un avide marchand effrontément étale,
Qui blesent les regards, et corrompent le cœur,
Et que le goût proscrit autant que la pudeur.

ÉMILIE.

Que j'aime cette haine, et pure et généreuse,
Marque d'une belle ame ! Ah ! cette ligue affreuse
D'objets licentieux offerts à nos regards,
Fera bientôt haïr et mépriser les arts.

LE GRAVEUR.

Vous avez bien raison, et la foule en est grande.
Oui, mais que voulez-vous ? il faut que tout se vende.

SINCLAIR.

Il faut ? . . . Je ne vois pas cette nécessité.

ÉMILIE.

Le beau même, à ce prix, seroit trop acheté.

LE GRAVEUR.

De ces torts le graveur est-il seul responsable ?
Le peintre, ce me semble, est le premier coupable :
Moi, je n'invente rien.

SINCLAIR.

Je le sais, mon ami ;
Mais le peintre a grand tort, et le graveur aussi.

LE GRAVEUR.

Soit, convenez qu'il est, dans le siècle où nous sommes,
Des artistes, je dis des femmes et des hommes,
Des graveurs, en un mot, dont le burin est pur.

SINCLAIR.

J'en suis persuadé, mon cher.

LE GRAVEUR.

Moi, j'en suis sûr.
Et si vous en doutiez, j'en offrirois la preuve.

ÉMILIE (*vivement.*)

Ah ! nous vous en croyons. —

LE GRAVEUR, *bas à Sinclair.*

Venez voir une épreuve,
Superbe ! . . .

SINCLAIR, *bas au graveur.*

Ah, ah ! fort bien : ce soir, je vous verrai.

LE GRAVEUR *haut.*

Adieu, Madame, adieu ; car je suis affairé.

ÉMILIE.

Adieu : n'oubliez pas sur tout votre promesse.

LE GRAVEUR.

Non, non, soyez tranquille,
(*bas à Sinclair.*)
Et vous... car on me presse,
Ne venez pas trop tard : j'ai même le tableau.
(*à Émilie, haut.*)
Je vais songer à vous.

ÉMILIE.

Bien.

LE GRAVEUR, *bas à Sinclair.*

Vous verrez du beau.

Il sort.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, SINCLAIR.

SINCLAIR.

Il est habile, mais d'un amour-propre extrême.
Son art est le premier, à l'entendre ; et lui-même
Le premier de son art.

ÉMILIE.

Vous le connoissez bien.
Il n'est pas sans talent, après tout.

SINCLAIR.

J'en convien :
Mais, tout épris qu'il est d'une louange vaine,
De le louer toujours il épargne la peine.

ÉMILIE *en souriant.*

Il est vrai.

SINCLAIR.

Mais c'est trop nous occuper de lui :
Perdrai-je un tems si cher à vous parler d'autrui ?
Ah ! permettez qu'ici, Madame, je profite
Du hasard à qui seul je dois cette visite.
Et mon empressement ne peut être suspect ;
Car j'ai pour vous d'Armand l'estime, le respect.

ÉMILIE.

Je sais, des trois amis, la liaison intime,
Fruit de la sympathie, et que nourrit l'estime :
Elle honore tous trois.

SINCLAIR.

Ah ! c'est moi seulement :
Mais vos bontés encore honorent plus Armand.
Bontés, dont chaque jour un nouveau témoignage
Lui fait, avec transport, bénir son voisinage.
Je sens tout son bonheur ; et qu'il me soit permis
De le féliciter au nom de ses amis.

ÉMILIE.

ÉMILIE.

De quoi, Monsieur ?...

SINCLAIR.

Pardon, s'il ose, en votre absence
Donner un libre cours à sa reconnoissance.

ÉMILIE.

Bontés ? reconnoissance ?... Ah ! cessez ce discours.
Eh quoi donc ?... quelques soins, quelques légers secours,
Qu'entre voisins il est naturel qu'on se rende !...
Est-ce donc là, Monsieur, une bonté si grande ?
Heureuse de pouvoir ménager les instans
D'un artiste occupé de soins plus importans,
De charmer quelquefois l'absence d'un bon père,
De remplacer des sœurs, une famille entière !

SINCLAIR.

Oui, vous le consolez de ces parens chéris :
En vain de vos bienfaits vous rabaissez le prix :
Cette délicatesse....

ÉMILIE.

Épargnez-moi, de grace....

SINCLAIR.

Je parle au nom d'Armand, et je sens qu'à sa place,
Mes sentimens seroient précisément les siens.
Ce que vous appelez de petits soins, des riens,
Eh mais, c'est tout cela qui compose la vie ;
Et je sens que la sienne est trop digne d'envie.

ÉMILIE.

Vous parlez en ami ; rien n'est plus naturel :
Mais quoi ? cet agrément n'est-il pas mutuel ?
Et ces légers secours , ces riens , je le suppose ,
Dont , selon vous , la vie entière se compose ,
Lui-même , chaque jour , ne me les rend-il pas ,
Par mille procédés obligeans , délicats ? . .
Que dis-je ? les instans qu'il consacre à mon frère ,
Et ces leçons dont rien ne sauroit le distraire....
Car c'est cela qu'on peut nommer de la bonté ,
Dès long-tems envers moi l'ont trop bien acquitté ;
Qu'il ne parle donc plus de sa reconnoissance.

SINCLAIR.

Je me tais , comme lui , par pure obéissance :
Mais déplairai-je moins , en changeant de sujet ?
De ma visite , au fond , vous seule êtes l'objet.

ÉMILIE.

Moi , Monsieur ? . . .

SINCLAIR.

Vous. Daignez m'écouter sans colère ;
Sure que je suis loin de vouloir vous déplaire.

ÉMILIE.

Monsieur , je vous écoute.

SINCLAIR.

Ah ! Madame ! je vois
Qu'un seul moment peut bien décider quelquefois
De notre vie entière : oh ! oui , j'en fais l'épreuve.
Je n'ai vû que trois fois une charmante veuve ,

Jeune encore, qui joint la grace à la beauté,
Et c'est assurément sa moindre qualité :
Car le ciel la combla de toutes ses largesses,
Et ne lui refusa qu'un seul don, les richesses :
Vous la reconnoissez, peut-être, à ce portrait.

ÉMILIE.

Monsieur ! . .

SINCLAIR.

Jusques au bout je vais être indiscret ;
Car je puis avouer un penchant légitime.
Cette veuve, je l'aime, autant que je l'estime.
Ce qu'Armand m'a dit d'elle, et ce que j'ai pu voir,
Tout nourrit dans mon ame, et l'amour et l'espoir ;
Oui, l'espoir de lui faire agréer le partage
D'un bien, qui, par lui-même, est un mince avantage,
Si l'on n'y joint des mœurs, un cœur sensible et franc.
Mais de mon caractère un bon et sur garant,
C'est Armand ; je l'invoque : il vous verra, Madame ;
Il a lu, comme moi, dans le fond de mon ame :
Il sait le digne objet que j'ai fait vœu d'aimer,
Et moins tremblant, peut-être, osera le nommer.

ÉMILIE.

Monsieur... assurément... Ce que je viens d'entendre,
Vous le croirez sans peine, a droit de me surprendre :
J'étois peu préparée . . . .

SINCLAIR.

Ah ! Madame, pardon,
Si, me laissant aller à ce doux abandon,
J'ai fait une démarche un peu trop indiscrette.

D'abord, je voulois prendre Armand pour interprète ;
Peut-être, un vœu, par moi trop vainement conçu,
En passant par sa bouche, eût été mieux reçu.
Me serois-je trompé ? pardon, j'ai cru, Madame,
Qu'en venant seul à vous, qu'en vous ouvrant mon ame,
Sans détour et sans art, oui, j'aimois à penser
Que ma franchise au moins, ne pourroit vous blesser.

ÉMILIE.

Aussi ne croyez pas, Monsieur, qu'elle me blesse.
Votre air, tout-à-la-fois, de candeur, de noblesse ;
Cette démarche, enfin, je suis de bonne foi,
N'a rien que d'obligeant et de flatteur pour moi.
Votre estime, un aveu si délicat, si tendre,
Au retour le plus doux auroit droit de prétendre.
L'ami d'Armand, d'ailleurs, n'est pas fait surement....

SCÈNE V.

ÉMILIE, SINCLAIR, Mad. ALIX.

Mad. ALIX, *accourrant.*

MA chère, le voici...

ÉMILIE.

Qui ?

Mad. ALIX.

Le père d'Armand.

SINCLAIR.

Bon !...

ÉMILIE.

Le père d'Armand ! Ah ! qu'il entre, qu'il vienne;
(à Sinclair.)
Vous permettez, Monsieur ?...

SINCLAIR.

Oui : vous jugez sans peine
Que je suis comme vous, empressé de le voir.

ÉMILIE.

Mais quoi ?... chère Maman, allons le recevoir.

Mad. ALIX.

Il monte, et dans l'instant vous l'allez voir paroître.

SINCLAIR.

J'entends quelqu'un venir ; eh oui, c'est lui peut-être.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. ARMAND, père, L'ÉLÈVE.

L'ÉLÈVE, *introduisant le vieillard*

ENTREZ, entrez.

Mad. ALIX.

Oui, oui, soyez le bien-venu.

M. ARMAND.

Chères Dames, pardon, si sans être connu....,

Mad. Alix.

Ah ! vous l'êtes d'avance : asseyez-vous, de grace :
Tenez, il faut d'abord que, moi, je vous embrasse.

M. Armand.

De bon cœur.

Émilie, *s'avançant vers lui.*

Permettez....

M. Armand *l'embrassant.*

Quel excès de bonté !

Sinclair.

Oui, nous vous connoissions, et par un beau côté,
Par votre cher Armand. Citoyen respectable,
Que vous êtes heureux d'avoir un fils semblable !....
Et je ne parle point de son rare talent,
Mais de sa loyauté, de son cœur excellent :
Ce que surtout en lui j'estime, je révère,
C'est son attachement, son respect pour son père ;
Bien naturels, au reste, et que chacun vous doit,
Et qui n'étonnent plus, du moment qu'on vous voit.

M. Armand.

Je ne puis vous répondre ; et mon ame attendrie.....

Sinclair, *lui serrant la main.*

C'est répondre, cela.

(à Émilie.)

Permettez, je vous prie,
Que je puisse bientôt renouer un discours,
D'où dépend, je le sens, le bonheur de mes jours,

ÉMILIE.

Vous me ferez honneur.

SINCLAIR, *à M. Armand.*

Sans adieu ; car j'espère
Voir bientôt rèunis, et le fils et le père.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, Mad. ALIX, M. ARMAND, L'ÉLÈVE.

M. ARMAND.

CE jeune homme paroît bien aimable.

Mad. ALIX.

Oui, charmant.

ÉMILIE.

Faut-il s'en étonner ? Il est l'ami d'Armand.

Mad. ALIX.

Et vous voyez en nous ses fidèles amies,
Ses voisines, de cœur, toutes les deux unies,
Pour avoir soin du fils, comme pour bien fêter
Le père tendre et cher qui vient le visiter.

L'ÉLÈVE.

Je le dois bien surtout, et par reconnoissance,
Moi, pour qui votre fils a tant de complaisance ! . . .

M. Armand.

D'un si touchant accueil que je me sens comblé !
Oui, c'est vous dont mon fils m'a si souvent parlé :
Je vois Madame Alix, et l'aimable Émilie :
Car de ces deux noms-là chaque lettre est remplie.

Émilie.

Ah ! croyez que partout votre estimable fils
Par son bon naturel se fera des amis.

M. Armand.

C'est l'effet, je le vois, de la seule indulgence.
Où donc est ce cher fils ?

Mad. Alix.

Mais, à la Diligence :
Car vous aviez écrit à notre bon voisin.....

M. Armand.

Il est vrai ; mais depuis, j'ai changé de dessein.
Outre qu'en ce tems-ci, la Diligence est chère,
Moi, j'ai pris ma cariole ; elle est douce et légère...

Mad. Alix,

Ce digne homme ! . . Un moment je m'en vais vous quitter :
Cependant, Émilie avec vous va rester.
Car chacun à son lot ; et dans ce doux partage
Je me suis reservé les détails du ménage.
(à l'Élève.)
Viens m'aider, mon enfant.

L'Élève.

Oh oui, de tout mon cœur.

Je suis du bon papa le petit serviteur.
Notre Armand a là bas, dit-il, un jeune frère ;
Et je vais à Paris en tenir lieu, j'espère.

M. Armand.

Bien obligé, mon cher.... Votre nom ?

L'Élève.

Florimel.

(Il sort avec Mad. Alix.

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, M. ARMAND.

M. Armand, *suivant des yeux l'Élève.*

L'aimable et cher enfant ! quel heureux naturel !
Mais, après tout, ici, tout le monde est de même.

Émilie.

C'est qu'ici, tout le monde estime Armand et l'aime.

M. Armand.

Mon fils est bien heureux.

Émilie.

Ah ! c'est en ce moment,
Plus que jamais, qu'il faut lui faire compliment.

M. Armand.

Je vais donc le revoir : que je jouis d'avance !

Il est bien naturel, après cinq ans d'absence....
Car je ne l'ai point vu depuis cinq ans.....

ÉMILIE.

Cinq ans ?

M. ARMAND.

Mon dieu ! oui, tout entiers. En vain, depuis ce tems,
Je l'appelle ; il promet, et toujours il diffère.
A cet éloignement je ne saurois me faire :
C'en est trop... Et, tenez, je ne puis vous cacher
Que je viens à Paris, exprès, pour le chercher.

ÉMILIE.

Pour passer quelques jours avec vous ?

M. ARMAND.

Pour la vie.

ÉMILIE.

L'emmener pour toujours ?

M. ARMAND.

J'en aurois bien envie,
Je vous en fais l'aveu : j'ai grand besoin de lui.
Je ne puis m'en passer, et surtout aujourd'hui.
Car, voyez-vous ?.. ma ferme est comme abandonnée :
J'ai deux fils à l'armée ; et puis, ma fille aînée
Est mariée ; enfin, je n'ai plus avec moi
Que ma seconde fille et mon petit Éloi.
Vous le voyez, Madame, il est bien nécessaire
Qu'Armand revienne enfin vivre auprés de son père ;
Qu'il vienne soutenir, consoler mes vieux jours ;
Que j'ai réellement besoin de son secours.

ÉMILIE.

J'entends bien : votre fils, d'ailleurs, est si sensible ! . .
Mais demeurer là-bas, lui sera-t-il possible ?

M. ARMAND.

Impossible ? et pourquoi ?

ÉMILIE.

C'est qu'il n'est pas aisé,
Quand on est à Paris bien naturalisé,
Quand on sût y former de longues habitudes,
Y suivre avec succès d'importantes études ; . . .
Je crois, dis-je, qu'il est fort difficile alors
De changer tout-à-coup....

M. ARMAND.

Quoi ? faut-il tant d'efforts
Pour rentrer sous le toît et paisible et champêtre
Qu'habitent nos parens, et qui nous a vu naître ?

ÉMILIE.

Oh non : mais quoi, son art, pour lequel il fait voir
Un goût si décidé !

M. ARMAND.

Vous devez le savoir ;
Moi, j'en pourrois douter. Depuis ce long espace,
Qu'ici, que loin de nous, à sa peinture il passe,
Je ne vois pas qu'il ait tant fait parler de lui.

ÉMILIE.

Non, pas beaucoup peut-être, au moins jusqu'aujourd'hui;
Mais tant mieux : il se forme, il s'exerce en silence.

Bientôt, au premier jour, il prend l'essor, s'élance,
Et dans cette carrière il se fait un grand nom,
Qui vous étonnera.

M. Armand.

Je ne dis pas que non.
A peine paroit-il être sûr de lui-même.

Émilie.

Ah ! si vous consultez sa modestie extrême,
Sans doute il vous dira qu'il n'a point de talent.
Armand en possède un, bien vrai, bien excellent;
Mais ne m'en croyez point : croyez-en d'autres gages
Qui ne peuvent tromper.

M. Armand.

Lesquels donc ?

Émilie.

Ses ouvrages.

M. Armand.

M'y connois-je ?

Émilie.

Le vrai saisit d'abord le cœur.
Vous verrez son *Tobie*.

M. Armand.

Ah ! Tobie ?

Émilie.

Oui, Monsieur.
C'est son premier ouvrage, et son meilleur, peut-être.
A peine alors sorti du toît natal, champêtre,

Tout respiroit en lui cette fraîcheur de goût,
Cette simplicité, ce naturel, surtout
Ces mœurs que votre exemple en son cœur a gravées...
Que dis-je ? à Paris même il les a conservées.
Mais enfin, il étoit tout plein de vous. -- Armand,
Pour peindre son Tobie, a saisi le moment
Où ce bon patriarche et sa digne compagne,
Venus, suivant l'usage, au haut de la montagne,
Attendent leur enfant si tendrement chéri.
Sa mère l'apperçoit, se lève, pousse un cri;
On le soupçonne au moins, à l'air d'impatience
Du vieillard, qui d'abord, quoiqu'aveugle, s'avance,
Étend les bras, n'a pas le tems de ramasser
L'appui de ses vieux ans... Prompt à les dévancer,
Leur chien aboïe et court; car vous pouvez bien croire
Qu'il est dans le tableau, puisqu'il est dans l'histoire.

M. Armand.

Je crois bien que mon fils ne l'a point oublié.

Émilie.

Plus loin,... chaque détail au sujet est lié :
C'est le jeune Tobie, et l'Ange tutelaire,
Que du soleil-couchant un doux rayon éclaire;
L'un vif, tendre, empressé; dans son air, son maintien,
L'Ange svelte, léger, et comme aërien;
Charmant grouppe !.... Oh ! c'est bien le genre du Corrège.
L'ouvrage entier ravit. Enfin, que vous dirai-je ?
Il a dans son ensemble aimable, original,
Je ne sais quoi de pur et de patriarchal.

M. Armand.

Oui, cette seule idée annonce un cœur sensible :

Je reconnois Armand. Moi dans toute la Bible,
C'est *Tobie* et *Joseph* que je chéris le plus :
Aussi, mon fils et moi, nous les avons bien lus.
Hélas ! je fus souvent ce bon père Tobie :
Combien de fois, avec cette bonne Eusébie,
Ma femme, qui vivoit alors !... mon pauvre Armand !...
Tu ne la verras plus...

ÉMILIE.

Hélas !

M. ARMAND.

Ce cher enfant
Devoit donc avec nous passer une quinzaine :
Il nous l'avoit promis. Pendant une semaine,
Nous allions tous les jours au *côteau de Marvet*,
Et le fidèle *Turc* de même nous suivoit :
Car ce pauvre animal aimoit son jeune maître !...
Nous regardions toujours si nous verrions paraître
Ce cher Armand... mais non, Armand n'est point venu :
Je n'étois pas aveugle, et je l'aurois bien vu.

ÉMILIE.

Bon père !...

M. ARMAND.

Une autre cause au pays le rappelle,
Que je ne vous dis pas ; et c'est l'essentielle.

ÉMILIE.

Oui ?

M. ARMAND.

Tenez, entre nous, je viens le marier.

ÉMILIE.

Marier Armand ?

M. ARMAND.

Oui.

ÉMILIE.

Quoi ! le sacrifier ?

M. ARMAND.

Ce seroit bien dommage : oh non, je vous assure :
Dès long-tems, il connoit, il aime sa future.

ÉMILIE.

Vous dites ?...

M. ARMAND.

Qu'ils s'aimoient dès leurs plus jeunes ans ;
Et s'aiment encore plus, depuis qu'ils sont absens,
Si j'en juge du moins par la pauvre Julienne :
Elle chérit Armand !...

ÉMILIE.

Ah ! je le crois, sans peine.

M. ARMAND.

Et je ne doute point qu'Armand de son côté
Ne lui conserve aussi même fidélité.

ÉMILIE.

En effet, je présume...

M. ARMAND.

Enfin, ce mariage

Est, je vous l'avouerai, l'objet de mon voyage.
Il vous en a parlé sans doute ?

ÉMILIE.

Nullement.
Il ne m'ouvrit jamais son cœur un seul moment.

M. ARMAND.

Tout m'annonçoit pourtant...

ÉMILIE.

Quelle erreur est la vôtre ?
Il m'estime peut-être... *(à part)* oh ciel ! il aime un autre.

M. ARMAND.

Mais je crois l'entendre ; Oui, c'est lui même, je sens...

SCÈNE IX.

ÉMILIE, M. ARMAND, LE PEINTRE.

LE PEINTRE *se jettant au cou de son père.*

Mon père !

M. ARMAND.

Cher Armand !...

LE PEINTRE.

Mon père !... après cinq ans,
Le ciel a donc permis qu'enfin je vous revoie !...

M. ARMAND.

Eh oui ; c'est moi qui viens.

LE PEINTRE.

Ah ! j'en mourrai de joie.

ÉMILIE.

Pour tous deux, en effet, ce moment est bien doux.

LE PEINTRE.

Mon père, et dites-moi, comment vous portez-vous ?

M. ARMAND.

Tu vois, mon cher enfant, assez bien pour mon âge.

LE PEINTRE.

En effet, vous avez un excellent visage.

M. ARMAND.

Je suis encore gaillard, dispos, et je le sens,
Je supporte fort bien mes soixante-six ans.

ÉMILIE.

Mais j'admire en effet...

M. ARMAND.

Les champs, belle Émilie,
Le travail, et surtout point de mélancolie.

LE PEINTRE.

Vous êtes un peu las, peut-être ?

M. ARMAND.

Eh non, pas trop :
Vraiment, mon vieux cheval a bien le plus doux trot !
Paul m'a mené.

LE PEINTRE.

Je viens de le voir tout-à-l'heure :
J'aime bien que toujours près de vous il demeure.

M. Armand.

Oh ! j'en ai grand besoin : il a seul tout l'emploi.

Le Peintre.

Patience : bientôt mon jeune frère Éloi...

M. Armand.

Il est bon enfant ; mais... l'ambition le tue :
Ne veut-il pas deja mener une charrue ?
Cela n'a que douze ans ! . . .

Le Peintre.

Cher enfant ! et ma sœur
Agathe, et la petite, et mon oncle Vasseur ?. . .

M. Armand.

Tout le monde va bien ; tout le monde t'embrasse
Un million de fois.

Le Peintre.

En ce cas-là, de grace,
Oui, que je vous embrasse encore pour eux tous.

Émilie, *faisant mine de sortir.*

Je crains de vous gêner : alors....

Le Peintre.

Que dites-vous ?
Pouvez-vous, Émilie, avoir pareille crainte ?
Ah ! je puis, devant vous, me livrer sans contrainte
Au plaisir d'embrasser ce père bien aimé,
Que devant toutes deux j'ai si souvent nommé.

(à son père.)

Vous voyez la voisine obligeante, adorable,
Cette Émilie, à qui je suis si redevable ! . . .
Si vous saviez quels soins ! . . .

M. Armand.

Aisément, je le croi,
Mon fils : je viens déja de l'éprouver pour moi.

Le Peintre.

Oh non, vous ne pouvez juger la complaisance...,
Et l'expression manque à ma reconnoissance.

Émilie, *avec un dépit concentré.*

Vous mettez trop de prix à de bien légers soins :
Pour un voisin honnête, ai-je pû faire moins ?

Le Peintre.

Que pouvois-je espérer de plus ? . . . Croyez, mon père,
Qu'Agathe n'eût pas eu plus de soin de son frère :
Et je croyois ici, grace à tant de douceurs,
Retrouver mon bon père et mes aimables sœurs.

Émilie *affectant de sourire.*

J'en avois la tendresse, il faut que j'en convienne.

M. Armand. *souriant*

Mais tu ne me dis rien, mon ami, de Julienne ?

Émilie.

En effet....

Le Peintre *à Émilie.*

Jul ?.... Et quoi, connoîtriez-vous ? . .

ÉMILIE.

Non.

Sans votre père, encor, j'ignorerois son nom.

LE PEINTRE.

Pardon, je n'ai pas cru...

(à son père)

Comment se porte-t-elle ?

M. ARMAND.

Fort bien, toujours jolie, et surtout plus fidèle ;
Et tu l'aimes toujours ?

LE PEINTRE, *à Émilie.*

Qui ? moi ? vous souriez ?

ÉMILIE.

Je ne vois pas pourquoi vous dissimuleriez.

M. ARMAND.

La voisine sait tout : elle aprouve mes vues.

ÉMILIE *vivement.*

Qui ? moi ? Monsieur ? à peine elles me sont connues :
Je ne me mêle point des affaires d'autrui.

LE PEINTRE.

Ah ! sans doute : laissons ce sujet ; aujourd'hui,
Et les jours qui suivront, je suis tout à mon père.

M. ARMAND.

Nous en reparlerons une autrefois, j'espère.

LE PEINTRE.

Ne parlons que de vous.

SCÈNE X.

ÉMILIE, M. ARMAND, LE PEINTRE, L'ÉLÈVE.

L'ÉLÈVE

Venez donc, s'il vous plaît.
Madame Alix attend, et le dîner est prêt.

M. ARMAND.

Il me rappelle Eloi ; je crois qu'il lui ressemble :
Qu'en dis-tu, mon ami ?

LE PEINTRE.

Mais un peu, ce me semble.

L'ÉLÈVE.

Ah ! je vous aime autant que votre cher Eloi.

LE PEINTRE.

C'est mon petit Élève.

M. ARMAND.

Ah ! voilà son emploi !
Il peindra donc aussi ?

L'ÉLÈVE.

Mais oui.

M. ARMAND.

J'en suis fort aise,
En vérité !

L'ÉLÈVE.

Qu'a donc céla qui vous déplaise ?

M. ARMAND.

Rien...; si, comme à ton maître, il te faut des dix ans ?..

ÉMILIE.

Puisse-t-il aussi bien employer tout son tems ! . . .

LE PEINTRE *à son père.*

Ah ! venez : quel repas ! la charmante soirée !
Douce réunion si long-tems désirée !
Je vous possède, enfin, mon père : quel plaisir !

M. ARMAND.

Va, nous le goûterons bientôt plus à loisir.

LE PEINTRE.

Plait-il ? . . .

M. ARMAND.

Bon, je m'entends.

ÉMILIE.

Et vous devez l'entendre ;
Ce me semble ; mais quoi, c'est trop nous faire attendre :
Allons. . .

M. ARMAND.

De tout mon cœur.

L'ÉLÈVE.

Par ici, bon Papa.

LE PEINTRE.

Mon père ! . . .

ÉMILIE *restée seule un moment.*

Il aime ailleurs : que mon cœur me trompa !

(Elle sort lentement.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(La scène se passe dans l'attelier.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PEINTRE, LE POETE, SINCLAIR, L'ÉLÈVE, *dont le Peintre retouche le dessin.*

LE PEINTRE, *au Poëte qui entre.*

HÉ bien, mon cher Dorlis, aurons-nous du nouveau ? As-tu tenu parole ?

LE POETE.

Oui, mes amis.

SINCLAIR.

Bravo !..,

LE POETE.

Oh ! *bravo !* ... doucement : n'applaudis pas si vîte. Attends-donc que je lise.

LE PEINTRE.

Alors, lis tout de suite.

LE POETE.

Mon dieu ! très-volontiers. Mais quoi, mon cher Armand, Si ton père . . . ?

LE PEINTRE.

A cette heure, il dort précisément : Après dîner, toujours, il fait un petit somme.

LE POETE.

Ah ! j'entends.

SINCLAIR *se tournant vers la coulisse*

Dors en paix, digne et respectable homme !
(au Peintre.)
Ça, voyons.

LE POETE.

Je ne sais, d'honneur ! comment j'ai pu
Achever ce morceau : j'étois interrompu !
Au dehors, c'est le bruit, les cris du voisinage ;
Chez moi, c'est pis encor : le tracas du ménage,
Ma femme, mes enfans, et le nom de *Papa*
Cent fois... moi, je travaille à travers tout cela.

LE PEINTRE.

Épargnes-nous, Dorlis, cette longue préface.

LE POETE.

Oh ! ce n'est point du tout pour vous demander grace.
Je suis de bonne foi : critiquez à l'envi.

SINCLAIR.

Sois tranquille : à souhait tu vas être servi.
Mais lis donc vîte.

LE PEINTRE.

Eh oui.

LE POETE.

Mes amis, je commence.

LE PEINTRE.

Enfin !...

LE POETE *tire de sa poche un papier et lit :*

« LES VRAIS TRÉSORS ».

STANCES, ou bien ROMANCE.

(NOTA. *pendant cette lecture, le Peintre continue de retoucher le dessin de l'Élève qui est derrière sachaise ; le compositeur, tout en l'écoutant, va et vient du piano aux tableaux ; et le Poëte lit, à demi assis sur le bout d'une table.*)

« Que je plains l'homme solitaire
» Qui, froid, et comme inanimé,
» Semble abandonné sur la terre,
» Et, n'aimant rien, n'est point aimé !

LE PEINTRE.

Bon début.

SINCLAIR.

Oui.

LE POETE *continue.*

» Ah ! malheur au lâche égoïste !
» Un tel mortel, s'il en existe,
» Fait à-la-fois honte et pitié.
(Le Peintre paroît rechigner à ces vers.)
» Notre sort est digne d'envie :
» Il est trois vrais biens dans la vie,
» L'Amour, les Arts et l'Amitié.

LE PEINTRE.

Fort bien, tu n'as rien oublié !

SINCLAIR.

Je crois que le début n'est pas assez lié
Avec les derniers vers.

LE POETE.

Tu trouves ?

LE PEINTRE.

Il me semble
Que le début, la fin, s'accordent bien ensemble.

SINCLAIR *au Peintre.*

Oh ! tu trouves toujours tout excellent.

LE POETE.

Ma foi,
On ne te fera pas un tel reproche, à toi.

SINCLAIR.

Tant mieux. Je n'aime point, *malheur à l'égoïste* !
Encore moins, *un tel mortel, s'il en existe.*

LE POETE.

Tu n'aimes rien : il est aisé de critiquer.

LE PEINTRE.

C'est vrai, cela.

LE POETE.

Du moins, il faudroit m'indiquer.....

SINCLAIR.

Je t'indique le mal ; c'est déja quelque chose.

LE POETE.

Fort bien : mais le remède ?

SINCLAIR.

On pourroit, je suppose...

LE POETE.

Hé bien, quoi ?

SINCLAIR.

Je voudrois.... oui, plus de mouvement
Un tour plus vif....

LE POETE.

J'avois d'abord fait autrement.
Tenez.

(il récite de mèmoire.)

« Que je plains l'homme solitaire
» Qui, froid, et comme inanimé,
» Semble abandonné sur la terre,
» Et, n'aimant rien, n'est point aimé !
» Ne pas aimer ? est-il possible ?...
» C'est être mort qu'être insensible.
» S'il existe un tel homme, ô qu'il me fait pitié !...
» Dans un état obcur bien plus digne d'envie,
» Celui qui goûte en paix les vrais biens de la vie,
» L'Amour, les Arts, et l'Amitié ! »

LE PEINTRE.

Ah ! cette stance est beaucoup mieux tournée.

SINCLAIR.

Oui, sans doute, et la fin en est mieux amenée.

LE POETE.

Hé bien ! voyez un peu ! c'étoit mon premier jet.

LE PEINTRE.

C'est souvent le meilleur.

LE POETE *continue de lire.*

» Brillants enchanteurs que vous êtes !
» Où puisez-vous tous ces grands traits ?
» Peintres, musiciens, Poëtes,
» C'est l'Amour seul qui vous a faits.
» Il enflamme d'un beau délire
» La verve, les pinceaux, la lyre :
» Par lui tout est vivifié.

SINCLAIR.

Ahie !.. Ahie !...

LE POETE.

A quel sujet !..

SINCLAIR.

Vivifié me blesse.

LE POETE.

En quoi donc ? il exprime
Ce me semble . . .

SINCLAIR.

Il est là seulement pour la rime.

LE POETE.

Allons !...

SINCLAIR.

Qu'en dit Armand ?

LE PEINTRE.

Je pense comme toi.
Je n'aime pas du tout *vivifié*.

LE POETE.

Pourquoi ?

LE PEINTRE.

Je ne sais.... mais.... d'abord, il est bien prosaïque.

SINCLAIR.

C'est le mot.

LE POETE.

Je soutiens qu'il est très-poëtique,
Et je crois....

SINCLAIR.

On peut bien se tromper, et surtout
Dans sa cause, Dorlis...

LE POETE *avec humeur.*

Avez-vous seuls du goût?

SINCLAIR.

Courage!.. allons!.. voilà notre auteur qui se fâche!
Tu fais, nous critiquons : chacun remplit sa tâche.

LE POETE.

La vôtre est assez douce.

SINCLAIR.

Avec toi?.. mais pas trop.

LE PEINTRE, *au Poëte.*

Je ne te conçois point. Disputer sur un mot!...
Je ne t'aurois pas cru vraiment, aussi tenace.

LE POETE.

Non.... C'est que...
(gaîment)
Je ne sais quel mot mettre à la place.

SINCLAIR.

Bon! n'est-ce que cela ? l'on peut te le trouver.
Recommence ; je vais, moi, tâcher d'achever.

LE POETE *relit la strophe jusqu'à ces vers :*

» Il enflamme d'un beau délire
» La verve, les pinceaux, la lyre....

SINCLAIR.

A mon tour.

(hésitant à chaque vers.)

» Et partout où le feu du génie a brillé, . . .
» C'est un amant.... qui peint, qui chante son amie....
» O mortels!... bénissez les vrais biens de la vie,
» L'Amour, les Arts et l'Amitié.

LE PEINTRE.

Cela finit bien mieux.

LE POETE.

J'en conviens : de grand cœur
J'adopte ces vers-là : je veux m'en faire honneur.

SINCLAIR.

Tu m'en feras beaucoup.

LE PEINTRE, *au Poëte.*

Sois donc un peu docile,
Dorlis ; tu vois combien la critique est utile.

LE POETE.

Je le sais ; mais vois-tu ? le premier mouvement...
On n'est pas, mes amis, poëte impunément.

SINCLAIR.

Nous te rendrons cela de la bonne manière.

LE POETE.

Écoutez cette strophe, amis ; c'est la dernière.

» Mais les Beaux Arts et l'Amour même
» Ne rendroient heureux qu'à demi,
» Si du ciel la bonté suprême
» N'y joignoit le don d'un ami.
» Tendre Amitié ! tu nous consoles ;
» Tu rends nos talens moins frivoles,
» Nos plaisirs plus touchans et plus purs de moitié ;
» Et surtout de regrets tu n'es jamais suivie.
» Redisons donc : Il est trois vrais biens dans la vie,
» L'Amour, les Arts et l'Amitié. »

LE PEINTRE.

Cette strophe est touchante ; elle est pure.

SINCLAIR.

Oui : mon cher ;
Sur ces paroles, moi, je prétends faire un air,
Où je mettrai, du moins, tout ce que j'ai de verve.

LE PEINTRE, *au Poëte.*

Tu l'inspires vraiment.

SINCLAIR.

Va, bien plus que Minerve,
Ce qui tous nous inspire, Armand, c'est l'amitié.

LE PEINTRE.

Oui, dans tous nos essais elle est bien de moitié.
C'est elle, quand elle a sa source dans l'estime,

Qui dans nos longs travaux nous soutient, nous anime,
Qui, nous rendant notre art et nos succès plus chers,
Par le bonheur d'autrui vient charmer nos revers ;
Amitié même à part, tout artiste est mon frère.

SINCLAIR.

Pourquoi faut-il qu'ailleurs on ait vu le contraire ?
Qu'on puisse l'un de l'autre être ennemi, jaloux,
Ne pas s'encourager, se chérir comme nous ! . .

LE PEINTRE.

Ah ! de grace, écartons cette triste pensée :
L'ame d'un noble artiste en seroit trop blessée.
Mais nous, du moins, mais nous, demeurons bien unis,
Et célèbres ou non, soyons toujours amis.

LE POETE.

Oui, mais à ces beaux noms de frères, de Poëtes,
Amis, ne donnons pas des bornes trop étroites.
L'architecte hardi, le sensible sculpteur,
Et l'acteur, du Poëte interprète enchanteur,
Le Graveur même enfin . . . Mais déjà tu les nommes,
Postérité, tu vois du même œil ces grands hommes,
Corneille, Lesueur, Molière, Girardon,
Lulli, Quinault, Lenôtre, et de nos jours Buffon,
Pigal, Cochin, Vernet, Gluck, Lekain et Voltaire,
D'artistes avoient tous ce sacré caractère.
Et de la vie humaine égayant le chemin,
Marchoient tous à la gloire, en se donnant la main.

LE PEINTRE.

Je suis touché, ravi d'une si belle image.

SINCLAIR.

SINCLAIR.

Aux modernes aussi j'aime qu'on rende hommage.
Mais surtout, ah ! respect, honneur aux anciens :
Ce sont, mes bons amis, vos maîtres et les miens.
La Grèce, cette riche et savante contrée,
D'âge en âge par nous devrait être adorée,
Comme une mère tendre et qui nous a nourris.

LE PEINTRE.

Aussi je la révère, amis, je la chéris.
Je sens que le talent s'anime, s'évertue,
A l'aspect, au seul nom d'une antique statue :
Elle saisit le cœur, elle attache les yeux,
Elle inspire un respect vraiment religieux.

SINCLAIR.

C'est que les arts n'ont pas la marche des sciences,
Qui croissent en marchant, vivent d'expériences ;
Et tout ce qu'enfanta l'imagination
Atteint du premier vol à la perfection.
Aussi, du grand Homère imitateur fidèle,
Virgile en tous les tems sera notre modèle ;
Du génie et du goût c'est le plus pur flambeau.

LE PEINTRE.

Où donc les anciens puisoient-ils ce vrai beau ?..

LE POETE.

Ils le puisoient, Armand, au sein de la nature :
Car ils étoient plus près de cette source pure.
Dans ces beaux jours, si bien appelés *l'âge d'or*,
Leur goût non-corrompu, leur âme vierge encor,

Dans la simplicité goûtoient mille délices :
Tous ces besoins nouveaux, tous ces plaisirs factices,
Qui nous civilisant, vous ont bien altérés,
Des heureux anciens étoient tous ignorés.
Ils avoient plus de force et de verve en partage :
Ils analysoient moins, et sentoient davantage

LE PEINTRE.

Cependant, mon ami, tu sens bien vivement.

LE POETE.

Bien mieux que je ne puis exprimer, cher Armand.

SINCLAIR.

Allez, ce qu'on sent bien facilement s'exprime.

LE POETE.

Oui, si nous n'avions pas cette maudite rime !...

SINCLAIR.

Hai, tout en vous gênant, souvent elle vous sert.
Je veux que ce morceau paroisse à mon concert :
Il faut me le transcrire.

LE POETE.

Oui ? la chose est facile.

LE PEINTRE.

Dans ma chambre, Dorlis, tu seras plus tranquille.
Vas-y, tu trouveras de l'encre et du papier.

LE POETE.

Hé bien donc, avec soin je m'en vais copier,

Et tout en copiant corriger de plus belle.
A vos critiques, moi, j'ai l'air d'être rébelle :
Je suis docile, au fonds.

SINCLAIR.

Eh ! nous le savons bien.

LE POETE.

Sans adieu.

L'ELÈVE.

Cher Dorlis, si vous saviez combien
Je serois glorieux d'être votre copiste !

LE POETE.

Hé bien, très-volontiers, mon cher petit artiste.

LE PEINTRE.

(*à l'Elève.*)

Oui, oui, vas.

(*à ses deux amis.*)

Nous l'allons former tous à-la-fois.

L'ÉLÈVE.

Trop heureux d'être ainsi l'élève de tous trois !...

LE POETE.

Va, mon petit ami ; tu n'es pas seul le nôtre :
Ici, nous sommes tous élèves l'un de l'autre.

(*il sort avec l'élève.*)

SCÈNE II.

LE PEINTRE, SINCLAIR.

LE PEINTRE.

Bon ami! ...

SINCLAIR.

Charmant! ... mais à parler franchement,
Je ne suis pas fâché qu'il nous laisse un moment.
Nous voilà seuls enfin.

LE PEINTRE.

Mais quel air de mystère! ..

SINCLAIR.

Oui, je veux te parler un peu de notre affaire.

LE PEINTRE.

Bon! de laquelle donc? .....

SINCLAIR.

Eh! dans ce moment-ci,
Une seule m'occupe, et j'ai bien du souci.
Armand, de tous mes pas je veux te rendre compte:
Déjà... tu vas trouver que ma marche est bien prompte;
Oui, je l'ai déja vûe....

LE PEINTRE.

Et qui donc?..

SINCLAIR.

Qui, mon cher?

Ton aimable voisine.

LE PEINTRE.

Ah ! mon Dieu ! mais, Sinclair,
Nous étions convenus, ma mémoire est fidèle,
Qu'avant de me revoir, tu n'irois point chez elle.

SINCLAIR.

Il est vrai... mais.... j'accours, je ne te trouve pas,
Armand... que te dirai-je?.. Elle étoit à deux pas ;
Je me présente, et j'ai.... la hardiesse est grande,
Dès le premier abord, hazardé ma demande.

LE PEINTRE.

Mais, en effet Sinclair, c'est être expéditif.

SINCLAIR.

D'accord. Tu me connois : je suis ardent et vif.

LE PEINTRE.

Tes vœux sont agréés, sans doute?..

SINCLAIR.

Je l'ignore.

LE PEINTRE.

Comment? elle n'a pas répondu?..

SINCLAIR.

Pas encore :
Elle alloit s'expliquer, quand ton père a paru.
Cependant, entre nous, ou du moins je l'ai cru,
La déclaration ne l'a point irritée.

De ma franchise même elle a paru flattée ;
Car jamais d'un amour respectueux et pur
Femme ne s'offensa.

LE PEINTRE.

Non. Aussi je suis sûr
Qu'à tes vœux, à ton offre elle sera sensible.

SINCLAIR.

Eh ! mais... avec le tems, cela seroit possible,
Surtout, si tu voulois un peu me seconder.

LE PEINTRE.

Moi, que je te seconde ?.. ah ! c'est trop demander.

SINCLAIR.

Mais de ton amitié j'espère cette preuve :
Tu peux me bien servir près de l'aimable veuve.

LE PEINTRE

Moi ? point du tout, Sinclair, et je n'ai nul pouvoir...

SINCLAIR.

Je suis sûr du contraire : il est aisé de voir
Que pour toi, cher Armand, elle a beaucoup d'estime ;
Et l'on n'y peut avoir un droit plus légitime :
Oui, quand elle te nomme, ah ! c'est d'un ton....

LE PEINTRE.

Eh quoi ?
Elle a trouvé le tems de te parler de moi ?...

SINCLAIR.

Oh oui, car je l'ai mise exprès sur ce chapitre :

Ton amitié près d'elle est bien mon plus beau titre..

LE PEINTRE.

Tu t'abuses...

SINCLAIR.

Je compte enfin sur ton appui.
Ne me refuses pas . . . Et, tiens, dès aujourd'hui,
Il faut voir Émilie, et plaider bien ma cause.

LE PEINTRE.

En vérité ! . .

SINCLAIR.

Sinclair sur toi seul se repose.

LE PEINTRE.

Je ne sais...

SINCLAIR.

Mon ami ! . . .

LE PEINTRE.

Puisqu'enfin tu le veux,
Allons, je la verrai.

SINCLAIR.

Tu combles tous mes vœux.
Ah! grace à tes bons soins, s'il faut que je l'obtienne,
Quelle félicité va donc être la mienne !
Moi, l'époux d'Émilie ! . . . Et je posséderois
Un si rare trésor, tant de vertus, d'attraits ! . .
Un tel hymen feroit le bonheur de ma vie :
N'est-ce pas ?

LE PEINTRE.

Oui, ton sort seroit digne d'envie.

SINCLAIR.

Tu le verras, mon cher, et t'en réjouiras;
Car, sans doute, souvent tu nous visiteras.

LE PEINTRE.

Tu le sais, mon ami; je suis fort sédentaire :
Plus que jamais, surtout, je vivrai solitaire.

SINCLAIR.

Tu viendras avec nous te dissiper, au moins.
Je veux de mon bonheur avoir peu de témoins.
Mais toi, mon cher Armand, ce seroit bien dommage
Que tu ne vinses pas contempler ton ouvrage.
Ton père est éveillé.

SCÈNE III.

LE PEINTRE, SINCLAIR, M. ARMAND.

M. ARMAND.

ME voilà, mon ami.

LE PEINTRE.

Hé bien, vous avez donc, mon père, un peu dormi ?

M. ARMAND.

Je n'ai que fermé l'œil, suivant mon ordinaire,

LE PEINTRE.

Soyez toujours ici comme chez vous, mon père.

SINCLAIR, *à M. Armand.*

Daignez à ses amis faire le même honneur....
(au Peintre, un peu bas.)
Mon ami, c'est de toi que j'attends mon bonheur :
Tu ne m'oublieras pas, j'espère ?...

LE PEINTRE, *de même.*

Non, sans doute.

SINCLAIR, *de même.*

Tu la verras bientôt ?

LE PEINTRE, *de même.*

Eh oui.
(à part.)
Quoiqu'il m'en coute.

SINCLAIR.

Au revoir.
(à M. Armand.
Un espoir peut-il m'être permis ?
Demain, le cher Armand, et quelques bons amis,
Viennent me voir ; ayez, Monsieur, la complaisance
De vous y réunir. Votre seule présence
Saura nous inspirer une franche gaîté,
L'amour de la nature et la simplicité.

M. ARMAND

Oui, je suivrai mon fils.
(Sinclair sort.)

SCÈNE IV.

M. ARMAND, LE PEINTRE.

M. ARMAND.

C'est un ami sincère.

LE PEINTRE.

Oh oui ; je suis heureux en amis comme en père.

M. ARMAND.

Cher enfant !.. Ce jeune homme est peintre aussi?

LE PEINTRE.

Non.

M. ARMAND.

Non ?

Quel est donc son état, oui, sa profession ?..

LE PEINTRE.

A proprement parler, il n'en exerce aucune.
Il consacre aux beaux arts ses loisirs, sa fortune ;
Il a beaucoup de goût ; et moi, qui ne fais rien
Sans l'avoir consulté, je m'en trouve très-bien.
C'est peu de m'éclairer, de me guider ; plein d'âme,
D'enthousiasme même, il m'anime, il m'enflamme ;
Enfin....

M. ARMAND.

Enfin je vois qu'il ne fait rien au fond.

LE PEINTRE.

Peut-être : mais il est utile à ceux qui font.

C'est la meule en un mot, qui, sans couper soi-même,
Aiguise un fer tranchant..., votre faucille...

M. Armand.

J'aime
Cette comparaison.
(il regarde autour de lui.)
Voilà ton?...

Le Peintre.

Attelier.

M. Armand.

Ah! bon. Que de tableaux!

Le Peintre.

C'est tout mon mobilier

M. Armand, *souriant.*

L'autre chambre, en effet, m'a paru moins garnie.

Le Peintre

Oui, je ne reçois point ailleurs de compagnie:
Un Peintre, un Architecte, et mes deux bons amis,
Viennent ici me voir, et seuls y sont admis;
Simplicité chérie et qui sied à l'artiste!

M. Armand.

Je l'aime fort aussi; mais il faut qu'on subsiste.
En voyant ces tableaux, je te dirai tout bas,
« Puisqu'ils sont toujours là, tu ne les vends donc pas? «

Le Peintre.

Permettez: ces tableaux ne sont pas tous à vendre:

Dans notre état, mon père, il faut savoir attendre;
Et quand seul, en secret, on s'exerce, on s'instruit,
Déjà de son travail on recueille le fruit.

M. Armand.

J'entends : mais tout cela me paroît un peu vuide.
Nous autres campagnards, nous tenons au solide ;
Je crois que mon cher fils n'y songe pas assez.

Le Peintre.

J'ai peu d'ambition, et vous me connoissez.

M. Armand.

Mais, je crains qu'entre nous, tu ne sois dans la gêne.
Par malheur, et cela me fait bien de la peine,
Je ne puis t'envoyer que de foibles secours.

Le Peintre.

Ah !...

M, Armand.

J'ai d'autres enfans ; l'année a bien des jours.

Le Peintre.

Dès long-tems, vos bienfaits ont comblé la mesure ;
Et quand pourrai-je, hélas! payer avec usure?..
En attendant, je vis de mon foible talent.
Mais si, comme par fois je l'espère en tremblant,
Je puis me faire un nom ; si mes heureux ouvrages
Du public indulgent obtiennent les suffrages ;
Nous aurons tous alors ce peu qui nous suffit :
Alors, n'en doutez pas, mon père, le profit,
La réputation, tout doit venir ensemble.

M. Armand.

La réputation ! . . . Dans tes lettres, ce semble,
Tu te sers bien souvent de cette expression.
Tu n'as pas même ici de réputation.
J'en viens d'avoir la preuve aux portes de la ville.
J'ai demandé ton nom : ah ! oui ; peine inutile ! . . .
On ne te connoît point. Hélas ! . . mon pauvre ami,
Plutôt que de languir et de vivre à demi,
Ne valoit-il pas mieux nous demeurer fidèle ?
N'abandonner jamais la maison paternelle ?
Ne vaudroit-il pas mieux, du moins, y revenir ?
As-tu donc tout-à-fait perdu le souvenir
Du Breuil, de notre ferme et des belles prairies,
Du moulin, de ces eaux autrefois si chéries ? . .

Le Peintre.

(il court à son carton.)

Les oublier, mon père ? . . . Eh mais, voici le Breuil, . . .
Le côteau de Marvet, . . le moulin de Vigneuil, . .
Vous allez retrouver ici vos paysages.

M. Armand *les parcourant.*

Oui, je les reconnois : voilà de bons ouvrages.

Le Peintre, *toujours les yeux attachés sur ces paysages.*

Lieux charmans ! . . Ah ! jamais je ne vous oublierai.
Non, mon pays natal m'est trop cher, trop sacré ;
Je goûte, en y songeant, une douceur extrême.
Je vous dirai bien plus : c'est ce souvenir même
Des jeux de mon enfance, et des plaisirs touchans
Que je goûtois alors, qu'on ne goûte qu'aux champs,

C'est ce pur sentiment de la belle nature,
Qui donne un caractère, un charme à ma peinture...
Elle seule m'inspire en mes foibles travaux;
Et si je vaux un peu, c'est par là que je vaux.

M. Armand.

Eh! reviens parmi nous: tu vaudras davantage.
C'est de notre côté qu'est le meilleur partage.
Au lieu de t'enfermer ainsi dans un grénier,
Car c'en est un enfin que ton bel attelier.
Viens travailler au Breuil, mais en pleine campagne,
Dans les prés, dans les bois, au haut de la montagne;
Laisse à des mains d'enfant, ces crayons, ce pinceau,
Prends la charrue, Armand, et viens voir un tableau
Plus beau que tous ceux-là: tu dis que la peinture
Est l'imitation de la belle nature:
Hé, ne l'imite pas, et viens la cultiver.

(Pendant ce discours, le Peintre, appuyé sur son carton, fixe son père, dans une espèce d'extase.)

Tu ne m'écoutes pas... tu te mets à rêver:
A ce que je lui dis, voyez donc s'il prend garde!..
Mais comme il est distrait, et comme il me regarde!..
Armand!...

Le Peintre, *sortant de sa rêverie.*

Mon père!..

M. Armand.

Hé bien?.. que fais-tu?

Le Peintre.

Pardonnez;
Ce front ouvert, ces traits par le temps sillonnés,

Et ces beaux cheveux blancs, et cet air vénérable,
Oui, tout cela feroit une tête admirable.

M. Armand.

Bon!... Il ne s'agit pas de tout cela : mais quoi?..
Si toutes mes raisons ne peuvent rien sur toi,
Du moins, songe à l'amour de la tendre Julienne :
Car de ton âme ici je juge par la sienne :
Dès tes plus jeunes ans, cher Armand, tu l'aimois;
Ces premières amours ne s'effacent jamais.
Heureux d'être l'époux d'un fille si sage!..

Le Peintre.

Ah! ne me parlez point encor de mariage.
C'en est fait; je suis tout au travail, à mon art...

M. Armand.

Mon art, dis-tu toujours!.. est-il seul par hazard?..
Mon état est, je crois, un art aussi.

Le Peintre.

Sans doute.
C'est le premier. Mais quoi? je suis une autre route :
Pour arriver au but, il faut bien plus d'un jour.

M. Armand.

O que si, revenant à ton premier séjour,
Tu goûtois un instant de notre agriculture!..
On te verroit bientôt oublier ta peinture.

SCÈNE V.

M. ARMAND, LE PEINTRE, LE POETE.

LE POETE *de loin.*

OUBLIER sa peinture ? . Armand ? . . qu'entends-je donc ?.

LE PEINTRE.

C'est mon père, Dorlis.

LE POETE.

Ah Dieu ! . . Monsieur, pardon.

LE PEINTRE, *à son père.*

C'est un Poëte aimable.

M. ARMAND.

Ah ! . . qu'est-ce qu'un Poëte ?

LE PEINTRE.

De la nature aussi c'est un digne interprète :
Il fait des vers.

M. ARMAND.

Des vers ! . .

LE POETE, *à M. Armand.*

Eh quoi ! le détourner
D'une si belle étude ? . . .

M. ARMAND.

Oui, pour le ramener

A la

A la nature; elle est, je crois, encor plus belle.

LE POETE.

A la nature ?.. Armand lui fut toujours fidèle.
Elle est l'unique objet de ses vœux, de ses soins :
Il ne voit qu'elle enfin ; en voici les témoins....
Et des témoins pareils, vous pouvez bien les croire :
Pour ne citer qu'un seul de ces tableaux d'histoire,
Voyez Cincinnatus, Consul cultivateur,
Qui labouroit son champ d'un bras triomphateur :
Rome, déja par lui tant de fois secourue,
L'appelle encor, l'arrache à sa douce charrue :
Il la quitte à regret.

M. ARMAND.

Ah ! vraiment, je le crois ;

LE POETE.

Enfin, partout ici la nature.

M. ARMAND.

Oui, je vois.
Mais la cause d'Armand est bien un peu la vôtre ;
Et vous-vous soutenez à merveille l'un-l'autre.

LE PEINTRE.

C'est un ami qui parle.

LE POETE.

Ami, j'en fais l'aveu ;
Mais qui n'est pas aveugle ; et l'on verra dans peu
Si je parle au hazard !.. Oui, vous même, peut-être ;

Avant de regagner votre asyle champêtre,
Vous entendrez partout proclamer hautement
Et l'ouvrage et le nom de votre cher Armand,
Et le hameau du Breuil, et cette simple ferme
Où l'on vit du génie éclore l'heureux germe :
Sa renommée enfin, qui jamais ne mourra,
Sur vous, sur tous les siens un jour se répandra.

M. Armand.

Ce que vous m'annoncez, seroit-il donc possible ?..
A son bonheur je suis bien loin d'être insensible.
Mais faut-il que je croie ?..

Le Peintre.

Imagination.
Sans trop prêter l'oreille à sa prédiction,
J'attends le sort qu'un jour l'avenir me réserve.
Pour le voir, que le ciel bien long-tems vous conserve !

M. Armand.

Excellent fils !...

Le Peintre.

Dorlis, il faut nous réunir
Pour promener mon père et le bien divertir.
Si nous lui faisions voir, dès demain, le spectacle ?..

Le Poete.

Sans doute à ce projet je ne vois point d'obstacle.

Le Peintre.

Mais de ta tragédie il faut le régaler,
De ta dernière.

LE POETE.

Hé bien, vous n'avez qu'à parler.
Heureux de concourir aux plaisirs de ton père !...
On aura bien pour moi cet égard-là, j'espère :
Je m'en vais dire un mot là-bas, et je suis sûr
Qu'on me jouera demain.

LE PEINTRE.

C'est un plaisir bien pur
Que vous aurez, mon père ; oh ! je vous le proteste.

LE POETE.

Moi, je ne ferai point ici l'auteur modeste.
Mais si ma pièce peut vous plaire, en vérité,
Jamais succès, Monsieur, ne m'aura plus flatté !

M. ARMAND.

J'accepte avec plaisir : mais adieu ; je vous quitte.
A ces Dames il faut que je rende visite.

LE PEINTRE.

Je vous suis. Nous avons à nous dire deux mots.

M. ARMAND.

Je vous laisse tous deux parler vers et tableaux.

(il sort en souriant.)

SCÈNE VI.

LE PEINTRE, LE POETE.

LE PEINTRE.

AI-JE raison d'aimer, de révérer mon père ?...

LE POETE.

Oui certes, comme toi je l'aime et le révère ;
Pourvu qu'il sache un peu sentir ce que tu vaux,
Et ne t'arrache point, surtout, à tes travaux.

LE PEINTRE.

Mon père goûte peu mon art, ta poësie,
Et traite tout cela de jeu, de fantaisie.

LE POETE.

Je suis plus juste, moi ; car j'adore les champs.

LE PEINTRE.

On a contrarié de même tes penchans.
Dorlis...., toujours un père à bon droit se défie ;
Et c'est l'événement qui seul nous justifie :
Mais d'un plus grand malheur je me vois menacer.

LE POETE.

Bon !

LE PEINTRE.

Émilie....

LE POETE.

Hé bien ?...

LE PEINTRE.

Il n'y faut plus penser.

LE POETE.

Et pourquoi donc ?

LE PEINTRE.

Un autre en a fait la demande ;
Il sera préféré : sa fortune est plus grande :
Puis, il est plus aimable, et... regret trop amer !...
Cet autre est mon ami.

LE POETE.

Ton ami ?

LE PEINTRE.

C'est Sinclair.

EE POETE.

Sinclair ?.. ô Dieu !.. qu'entends-je ? il l'aimeroit ?

LE PEINTRE.

Il l'aime :
Il l'a vue, il suffit ; il me l'a dit lui-même.
Il a fait plus ; il vient d'implorer mon appui.

LE POETE.

Comment ?

LE PEINTRE.

Il m'a prié d'oser parler pour lui.

LE POETE.

Et qu'as-tu su répondre à cette vive instance ?

LE PEINTRE.

Eh mais...., mon cher, après un peu de résistance,
J'ai, je te l'avouerai, promis....

LE POETE.

Bon ! de parler
En faveur d'un rival, enfin de t'immoler.
Un pareil dévoûement est sublime, héroïque.

LE PEINTRE.

Je ne me pique point d'une vertu stoïque.
Le sacrifice est grand ; mais enfin, je le doi
A l'ami qui m'implore, et qui se fie à moi,
A notre veuve même : oui, ce seroit dommage
De détourner loin d'elle un si brillant hommage.
Sinclair est jeune, aimable ; il possède un grand bien ;
Et moi, Dorlis, et moi, tu le sais, je n'ai rien,
Rien que le vague espoir d'un peu de renommée.
Émilie à l'aisance étoit accoutumée,
Et va la retrouver, dans cet heureux instant :
Voudrois-je lui ravir le bonheur qui l'attend ?

LE POETE.

Bon Armand ! mais crois-moi, tu ne la connois guères :
Je juge mieux que toi celle que tu préfères.
Va, va, Sinclair fût-il cent fois plus riche encor,
[illegible] Armand, il est un précieux trésor,
[illegible]eux que la richesse en secret touche et flatte
[illegible]sible et pur, une âme délicate ;

Et ce rare trésor, mon ami, c'est l'honneur,
L'estime générale, et surtout le bonheur.

LE PEINTRE.

Ton amitié toujours et t'aveugle, et t'abuse.

LE POETE

Eh ! c'est ta modestie outrée et sans excuse,
Qu'il faut seule accuser de la perte d'un bien
Qui feroit le bonheur d'Émilie et le tien.
Je réponds....

LE PEINTRE.

Mon ami !... ménage moi, de grace.

LE POETE.

Que ne puis-je parer le coup qui te menace !...
Si je disois un mot à Sinclair....

LE PEINTRE.

Ah ! bon Dieu !
Jamais.

LE POETE, *à part.*

Je puis le dire, au moins, sans ton aveu.
(haut.)
Je te quitte.

LE PEINTRE.

Déjà ?....

LE POETE.

Va retrouver ton père ;
Moi, je cours m'occuper d'une pressante affaire.

LE PEINTRE.

Hé bien donc, à ce soir.

LE POETE.

Oui.

(à part.)

Les momens sont chers :
Servons bien, mon ami ; puis, nous ferons des vers.

(il sort.)

SCÈNE VII.

LE PEINTRE *seul.*

ALLONS près d'Émilie accomplir ma promesse.
Mais pourrai-je d'un autre exprimer la tendresse ?...
— Leur bonheur en dépend. — Quand je fais tout pour toi,
Pure, sainte amitié, du moins inspire-moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

(la scène est dans l'attelier.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PEINTRE *seul.*

C'en est donc fait !... J'ai su me faire violence :
— Pendant que je parlois, on gardoit le silence.
— On ne soupçonnoit point les pénibles combats....
— J'ai rempli mon devoir : je ne m'en repens pas.
— Que devenir, Armand ? tu n'as plus d'espérance.
Ce but de tes travaux, ce prix de ta constance,
N'existe plus pour toi : tout cela t'est ravi ;
Et par qui ? Juste ciel !... par ton meilleur ami.

(Il ouvre un livre qu'il a sous sa main.)

J'ai dit avec l'auteur de la Métromanie :
« La sensibilité fait tout notre génie. »
Mais je ne dirai point avec lui dans ce jour :
« Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amour. »
Sans doute, vous pouvez tenir lieu de fortune :
Pour un cœur délicat cette perte est commune :
Mais l'amour.... ah ! l'amour ! qui peut en tenir lieu ?
Je sens, avec l'espoir, s'éteindre tout mon feu.

(Il jette le livre, et reste plongé dans sa rêverie, puis il se réveille et se lève.)

L'inaction pourtant me seroit plus contraire ;
Je crois que le travail pourra seul me distraire.

Essayons.... Aussi bien, par un nouvel attrait
Je me sens ramener vers ce triste sujet.

(Il se rapproche du tableau qui est sur le chevalet.)

Oui, si je finissois cette *Mélancolie* ? . . .
J'aurai de mon objet l'ame toute remplie,
Et ne me sentirai que trop bien inspirer.

(Il prend sa palette et ses pinceaux, puis après un moment de pause.)

De ton profond génie, ô viens me pénétrer,
Le Poussin ! dont j'admire et toujours étudie
Le *Déluge*, et surtout la touchante *Arcadie* :
Et, viens aussi nourrir ma peine et mes regrets,
Souvenir douloureux de ce jeune Drouais,
De l'Art, à vingt-trois ans, l'honneur et l'espérance,
Dépôt que Rome, hélas ! devoit rendre à la France !...
Que dis-je ?... trop heureux !.. jeune encore tu mourus;
Mais ce ne fut qu'après avoir fait *Marius* ;
Et moi, je n'ai rien fait, et je meurs !... Émilie !...
Ah ! ne te flatte pas que jamais je t'oublie :
— Qu'elle goûte, du moins le bonheur et la paix.
Je l'espère.... Sinclair... Mais si je me trompois !...
En la quittant.... ô Dieu ! cette idée est affreuse :
Ah ! que je souffre, moi ; mais qu'elle soit heureuse.
Cette triste pensée a rouvert mes chagrins :
Le pinceau, malgré moi, me tombe encor des mains.

(Il retombe dans sa rêverie.)

SCÈNE II.

LE PEINTRE, M. ARMAND.

M. ARMAND, *de loin.*

JE l'aurois parié : le voilà qui compose !
Il travaille sans cesse et jamais ne repose :
Il semble que vraiment il y soit condamné.

LE PEINTRE, *allant à son père.*

Pardon.... C'est qu'un moment je m'etois éloigné...
Pour finir....

M. ARMAND.

Se peut-il que déjà l'on me fuie ?
Moi, je viens te chercher : loin de toi je m'ennuie.

LE PEINTRE.

Combien de fois aussi je vous ai regretté!..

M. ARMAND.

Je le crois.... Ah ! mon fils !... pourquoi m'as-tu quitté !

LE PEINTRE, *après un moment de réflexion*

Je ne vous quitte plus : oh non, je vous l'assure.
Je sens que j'ai besoin des champs, de la nature :
Après un long exil, oui, je veux respirer,
Savourer l'air natal, et me régénérer :
C'en est fait, près de vous, dans une paix profonde...

M. ARMAND.

Oui, n'est-ce pas ? Il n'est que cela dans le monde :

Et cela vaut bien mieux qu'un chimérique honneur :
Quoi ? tu consentirois à goûter le bonheur?
Tu voudrois avec moi repartir ?...

LE PEINTRE.

Oui, mon père :
Quand vous repartirez, je vous suivrai, j'espère.

M. ARMAND.

Est-il vrai, cher Armand ? ne me trompes-tu pas ?

LE PEINTRE.

Non, croyez qu'avant peu je vole sur vos pas....

M. ARMAND., *vivement.*

Eh bien, quand partons-nous ?

LE PEINTRE.

Vous arrivez : il semble...

M. ARMAND.

Eh ! qu'importe, pourvu que nous soyons ensemble ?
Je suis peu curieux de voir ce pays-ci :
C'est pour toi, pour toi seul que je venois ici ;
Et je suis trop content, dès lors que je t'emmène.

LE PEINTRE.

Reposez-vous, mon père, au moins cette semaine.

M. ARMAND.

Je suis tout délassé, mon fils ; et dès demain,
Si tu le veux, du Breuil nous prendrons le chemin.

LE PEINTRE.

Après demain ?....

M. ARMAND.

Hè bien, après demain ; j'y compte ?
Ils seront bien surpris de cette marche prompte.
Ils ne m'attendent pas.... Ainsi donc, au plus-tard,
Nous partons dans deux jours ?....

SCÈNE III.

M. ARMAND, LE PEINTRE, SINCLAIR.

SINCLAIR, *de loin.*

ET qu'est-ce donc qui part
Dans deux jours ?

M. ARMAND.

C'est Armand.

SINCLAIR.

Bon ! quel dessein étrange ?
(au Peintre.)
Tu ne partiras point.

LE PEINTRE.

Si fait.

SINCLAIR.

Eh ! non,

M. Armand.

Qu'entends-je ?
Vous voulez empêcher ?....

Sinclair.

Vous le pressez en vain :
Le cher Armand ne peut partir après demain.

M. Armand.

Pourquoi ? quelle raison ?...

Sinclair.

Une raison très-forte :

M. Armand.

Sur l'amour filial en est-il qui l'emporte ?

Sinclair.

Cet amour-là... par fois... cède à tel autre amour.
Mais Armand saura tout accorder en ce jour.

Le Peintre.

Pardon, je n'entends pas....

Sinclair.

Permettez, je vous prie.
(il va à la coulisse.)
Entrez, mes amis.

Le Peintre.

Qu'est-ce ?...

M. Armand.

Un tableau, je parie :
Il n'en a pas assez peut-être de tableaux !....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, deux PORTEURS, *avec un Tableau et une Estampe.*

LE PEINTRE.

AH, ah ! C'est mon Tobie !

SINCLAIR.

Oui.

LE PEINTRE.

Mais, à quel propos
Me l'apporter, à moi ?.... Ce sera par mégarde.

SINCLAIR.

Depuis assez long-tems ta voisine le garde;
Et je crois qu'elle peut à présent s'en passer.
(aux Porteurs.)
Mes amis, c'est ici qu'il faudroit le placer.
(Ils sortent)

SCÈNE V.

M. ARMAND, LE PEINTRE, SINCLAIR.

LE PEINTRE, *voyant Sinclair cacher l'Estampe.*

ET cela, qu'est-ce donc ?...

SINCLAIR.

Oh ! c'est une autre affaire :
Il n'est pas tems encor d'éclaircir ce mystère.

M. Armand.

Voilà donc ce Tobie!.. Eh mais, il est très-beau.
Voyons un peu.

(Il tire ses lunettes de sa poche.)

Sinclair.

Fort bien : observez ce tableau.

(Pendant que le vieillard est assis devant le tableau et l'examine, Sinclair entraine le Peintre à l'autre bout de la scène, et lui parle à demi-voix.)

Sinclair.

Savez-vous bien, Monsieur, que j'ai fort à me plaindre ?
Dorlis m'a tout appris : il n'est plus tems de feindre.
Me tromper ! Est-ce-là, cruel, de l'amitié ?
A vous, de bonne foi, je m'étois confié.
De quel droit vouliez-vous me faire un sacrifice,
Tandis qu'il n'en est point que pour vous je ne fisse ?

Le Peintre.

Mais....

Sinclair.

Où m'alloit mener une funeste erreur ?
Il m'exposoit à faire à jamais son malheur.
Il aime, il est aimé de la charmante veuve....

Le Peintre.

Qui vous dit qu'elle m'aime ?..

Sinclair.

Eh ! va, j'en ai la preuve,
Et tu l'auras bientôt.

M. Armand.

M. ARMAND.

Ce bon-homme est parfait.

SINCLAIR.

Le tableau tout entier est d'un très bel effet.
(revenant au Peintre.)
Tout peut se réparer : il en est tems encore,
Grace à Dorlis....

LE PEINTRE.

Eh mais... que me veux-tu ?... j'ignore....

M. ARMAND, *toujours assis devant le tableau.*

Tout cela parle au cœur, cela doit-être bien :
Cet ange, ce bon fils, et jusqu'au petit chien,
Cette peinture-là paroît si naturelle !...

LE PEINTRE, *plein de joie.*

Vous êtes donc content ?

SCÈNE VI.

M. ARMAND, LE PEINTRE, SINCLAIR, LE POETE.

LE POETE, *de loin.*

AMIS, grande nouvelle !...

SINCLAIR.

Quoi !..

LE POETE, *au Peintre.*

Vous ne savez pas ? Je viens te l'annoncer :
J'ai couru.... le premier j'ai voulu t'embrasser.
Hé bien, Monsieur Armand, nous direz-vous encore
Qu'à peine vos talens ont commencé d'éclore ?
Parlerez-vous encor de vous avec mépris ?

SINCLAIR.

Comment ?

LE PEINTRE.

Que veux-tu dire ?

LE POETE.

Il remporte le prix.

SINCLAIR.

Le prix ?...

LE POETE.

Oui, j'en suis sûr, et je viens de l'entendre.

M. ARMAND.

Quoi, ce prix... dont tantôt ?... aurois-je pu m'attendre ?

LE PEINTRE.

Est-il possible ?

SINCLAIR.

Oh oui, nous te l'avions promis,
Et les maîtres de l'art ont l'œil de tes amis.

SCÈNE VII.

M. ARMAND, LE PEINTRE, LE POETE, SINCLAIR, ÉMILIE, Mad. ALIX, L'ÉLÈVE.

Mad. ALIX, *de loin en accourant,*

OU donc est-il ?... je veux l'embrasser.

LE PEINTRE.

Ah ! Madame....

ÉMILIE.

Je partage sa joie, et du fond de mon ame.

LE PEINTRE *à Émilie.*

Ah ! croyez...

SINCLAIR.

Il n'a pas la force de parler.

LE PEINTRE.

Mon père !...

M. ARMAND.

O mon cher fils !...

LE PEINTRE.

Je me sens accabler,
Et je crains quelquefois que ce ne soit un rêve.

LE POETE.

Non, non.

L'ÉLÈVE, *courant se jetter au col du Peintre.*

Le prix ! Armand !... Et je suis son élève !...

LE POETE, *au Peintre.*

Je m'acquitte avec toi de mon dernier succès :
Je jouis maintenant comme tu jouissois.

M. ARMAND.

Mon fils remporte donc un prix considérable !

SINCLAIR.

Considérable ? Oh oüi, car il est honorable.

M. ARMAND.

L'honneur est un grand point ; mais enfin je voudrois....

SINCLAIR.

Le reste est peu de chose et doit suivre de près.
(au Peintre.)
Tu n'as plus maintenant d'objection à faire :
Ne dis plus que tu n'es qu'un artiste vulgaire :
Mais je t'annonce encore un triomphe plus doux,
Un prix bien plus flatteur.

LE PEINTRE.

Lequel ?

SINCLAIR *allant chercher l'estampe.*

Ah ! venez tous.

ÉMILIE.

Ah ! Dieu ! que vois-je ?...

SINCLAIR, *à Émilie.*

En vain vous voudriez vous taire :
Ceci de votre cœur révèle le mystère.

LE PEINTRE.

Quoi ? c'est le même ouvrage ?...

SINCLAIR, *montrant Émilie.*

Armand, voici l'auteur :

Mad. ALIX.

Eh, oui, je le savois.

L'ÉLÈVE.

Eh quoi, c'est de ma sœur ?...

SINCLAIR.

Oui, trop heureux Armand ! c'est encor ton Tobie !..
C'est d'après ce tableau que ta sensible amie
Grava dans le silence,... heureuse au fond du cœur
D'avoir toujours présent ou l'ouvrage, ou l'auteur !...

M. ARMAND.

Comment ! Madame a fait cet ouvrage !...

LE PEINTRE.

Émilie !..

ÉMILIE.

(à Sinclair.)
Ah ! cruel !.. Ainsi donc mon maître m'a trahie !..

SINCLAIR.

Heureuse trahison dont mon cœur s'applaudit !..
J'ai deviné d'abord le vrai maître, et j'ai dit :
« Si l'amour a jadis inventé la Peinture ;
» Il doit avoir aussi fait naître la Gravure. »

LE PEINTRE.

Émilie !..

ÉMILIE,

Ah ! comment lever les yeux sur vous ?

LE PEINTRE.

Et moi, que vous répondre en des momens si doux ?..

SINCLAIR, *à M. Armand.*

Êtes-vous satisfait ? pas tout-à-fait, peut-être ?
Dans vos yeux inquiets, oui, je crois reconnoître...
Que vous cherchez encore à travers tout cela,
Comment, par quels moyens Armand subsistera.
Eh ! depuis trop long-tems je partage vos craintes.
Le cruel a bravé mes prières, mes plaintes :
Tant qu'il fut seul et libre, il pût me refuser ;
Mais tout change :

(à Émilie.)

Madame ! ah ! daignez m'excuser :
A des desirs si purs ne soyez point contraire :
Consolez-moi du mal que j'ai pensé vous faire.

(à M. Armand.)

Vous, Monsieur, appuyez le plus cher de mes vœux :
Faites ici le père, et dites : « Je le veux. »

M. ARMAND.

Mon fils..., cette offre-là me paroît bien sincère :
Moi, je suis fier aussi ; mais je crois...

LE PEINTRE.

Ah ! mon père !

(à Sinclair.)

Ton offre est belle, grande; elle a dû m'émouvoir:
Mais c'est à mon talent que je veux tout devoir.
Affranchi désormais d'une crainte importune,
Je réponds de mon sort; laissons-là la fortune.

LE POETE.

Voilà ce que je sens et ce que j'aurois dit.

SINCLAIR.

Cruels!... en gémissant, Sinclair vous applaudit.

LE POETE.

Des talens et des cœurs sympathie adorable!...
Vous vintes à propos, ô père vénérable,
Pour consacrer, bénir à nos regards charmés,
L'union de deux cœurs l'un pour l'autre formés.

M. ARMAND.

Enfans, de tout mon cœur: ah! je me sens revivre...

(à son fils.)

Je ne te presse plus, mon ami, de me suivre.
A vivre, à peindre ici, le ciel t'a destiné:
Il faut remplir l'état pour lequel on est né.
Je le sens à présent, j'en fais l'aveu sincère,
L'art du Cultivateur n'est pas seul nécessaire.

LE PEINTRE.

Vous avez bien raison: tous, par divers chemins,

Tendent au même but, au bonheur des humains.
Je veux y concourir ; et redoublant de zèle,
Averti du talent que ce jour me révèle,
Puissai-je, entre mon père et ma tendre moitié,
Être heureux par l'Amour, les Arts et l'Amitié !

FIN.

SCÈNE.

SUPPRIMÉE A LA REPRÉSENTATION.

ACTE III. SCÈNE I. entre les trois ARTISTES.

(après la strophe de l'Amitié.)

LE PEINTRE.

Cette strophe est touchante, elle est pure... mais tien,
L'éloge de Sinclair vaudra mieux que le mien.

(Sinclair s'est mis au Piano, et prélude.)

LE POETE.

Écoutons : puis « Les vers sont enfants de la Lyre :
» (a dit Lamothe) il faut les chanter, non les lire. »

(à Sinclair.)

Hé bien, quoi ?...

SINCLAIR, *prenant le cahier des mains du Poëte*

Donne, et cause avec Armand, mon cher :
Moi, pendant ce tems-là, je vais finir mon air.

LE POETE.

Bon.

(au Peintre.)

Laissons-là mes vers : parlons de ton *Artiste*.

LE PEINTRE.

Volontiers ; car je sens que mon ouvrage existe.

LE POETE.

Tant mieux. Tu conçois donc ?...

LE PEINTRE, *mettant le doigt sur son front.*

Oui, j'ai là mon tableau :
Voilà mon Peintre : il tient d'une main son pinceau,
L'autre est sur son cœur.

LE POETE.

Non.

LE PEINTRE.

Il a l'œil du génie,
Et l'oreille sensible aux sons de l'harmonie ;
Ce que j'indiquerai peut-être.... Eh mais,... comment ?

SINCLAIR, *de loin.*

En montrant une harpe ou quelque autre instrument.

LE PEINTRE.

Il vous mène de front vers, musique, peinture.

SINCLAIR, *toujours à son piano.*

Un de tes vers, Dorlis, me met à la torture.
Le rithme n'en est point coulant, harmonieux.

LE POETE, *de loin.*

Eh bien, mets-en un autre, et fais tout pour le mieux.
(au Peintre.)
Poursuis.

LE PEINTRE.

Tout près, debout, le Poëte, son frère....

LE POETE.

Le Poëte?...

LE PEINTRE.

Oui, sans doute, et l'on verra, j'espère,

Au feu de ses regards, à son geste animé,
Qu'il récite des vers, dont le Peintre est charmé.

LE POETE.

Ce Peintre là, c'est toi.

LE PEINTRE.

Le mien est bien en verve.

LE POETE.

Je le vois.

LE PEINTRE.

Apollon, ou peut-être Minerve,
Au-dessus de sa tête agitant un flambeau,
Lui fait, dans le lointain, entrevoir le vrai Beau.
Vision céleste!...

LE POETE.

Oui. Mais, dis-moi, cette image,
La verra-t-on, Armand?

LE PEINTRE.

Non, certes.

LE POETE.

C'est dommage...

LE PEINTRE.

Moi, peindre le vrai Beau, Dorlis!.. et quel mortel
Oseroit l'essayer, fût-il un Raphaël?

LE POETE.

Mais en effet...

SINCLAIR, *sans se déranger.*

Sans doute, il seroit impossible:

C'est un être idéal, qui n'a rien de sensible,
Qui toujours se dérobe à l'œil observateur.
L'artiste en a l'image empreinte au fond du cœur :
C'est un sentiment pur... exquis... que vous dirai-je ?..
Un... je ne sais quoi... dont...

LE PEINTRE.

Voyez !.. comment peindrai-je
Ce Beau que tu ne peux définir seulement ?
Je voudrois l'indiquer.

LE POETE.

Alors, écoute, Armand.
Trace un rayon brillant, qui s'échappant du ceintre,
Vienne se réfléchir sur la face du Peintre,
Et, comme une auréole, environne son front.

SINCLAIR.

Ingénieuse idée !..

LE POETE.

Autour, se groupperont,
Dans un désordre heureux, mille petits Génies,
Auxquels on pourra voir les trois Grâces unies,
Tous souriant au Peintre et lui jettant des fleurs,
Aiguisant ses crayons, et broyant ses couleurs,
Tous vivans, animés d'un aimable délire ;
Et qu'en leurs mains, ciseau, compas, équerre, lyre,
Bustes et médaillons, attirant les regards,
Fassent dire à l'instant : « Ah ! voici tous les Arts ! »

LE PEINTRE.

Oui, que ce peu de mots et m'échauffe, et m'éclaire !..

Cher Dorlis ! . . mon ami ! mon ange tutélaire !

LE POETE.

Je m'acquitte envers toi : rien n'est plus naturel.

SINCLAIR.

Bon. Voilà mon air fait et noté : Florimel,
Viens nous le chanter.

L'ÉLÈVE

Moi, de tout mon cœur ; mais puis-je
A livre ouvert ? . .

SINCLAIR.

Je vais te suivre ; viens, te dis-je.

L'ÉLÈVE.

Volontiers : mais j'ai peur....

(Il joue et chante.) (*)

SINCLAIR.

A merveille, mon cher.

LE POETE.

Bien joué ; bien chanté.

(*) Le compositeur Dalayrac, connu par tant de charmans ouvrages, avoit eu la complaisance de faire un air sur mes stances, dont j'ai fait le sacrifice avec bien du regret. Mais j'aime à croire qu'il ne sera pas perdu pour le public : et c'est ce qui m'a déterminé à conserver en variantes, ces vers supprimés lors des répétitions.

LE PEINTRE.

Fort bien : aussi ton air,
Il est charmant. Voyez comme vîte il compose !

LE POETE.

Surtout, comme de rien il a fait quelque chose !..

SINCLAIR.

Tes vers m'inspirent, oui, mais surtout l'amitié. etc. etc.

LE
SÉDUCTEUR,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES ET EN VERS.

LE SÉDUCTEUR,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Repréſentée à Fontainebleau, devant SA MAJESTÉ, *le 4 Novembre 1783, et à Paris le 8 du même mois.*

PAR Mr. le Marquis DE BIÈVRE.

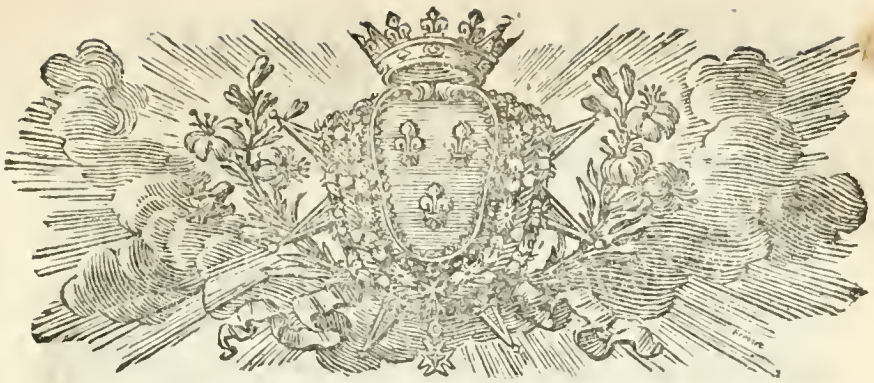
Ille ego qui quondam.....

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

1783.



A MONSIEUR.

MONSEIGNEUR,

VOTRE NOM, ſi cher aux Lettres, protege véritablement tous ceux qui les cultivent & qui ont l'avantage de vous appartenir. Il ſemble que ſous cet abri puiſſant ils ne doivent plus redouter les dangers auxquels

ils s'expoſent par la publication de leurs Ouvrages. C'eſt d'après cette experience heureuſe que j'oſe vous preſenter cette Comédie. La nouvelle adoption dont vous daignez l'honorer lui ſera ſans doute obtenir, à la lecture, la même faveur qui l'a ſoutenue au Théatre. Mais mon plus grand ſuccès, MONSEIGNEUR, ſeroit de vous faire agréer ce foible tribut, comme l'expreſſion de tous les hommages que je ne puis vous offrir qu'au fond du cœur.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

de MONSIEUR,

Le très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,
DE BIEVRE.

PRÉFACE.

L'IMPRESSION qu'a fait cette Comédie, la rend digne peut-etre d'un examen un peu réfléchi. Je defire que des Littérateurs honnêtes & éclairés en faffent l'objet de leur attention, tant pour mon inftruction particulière, que pour le bien de l'art en lui-même : car je ne voudrois devoir que de la reconnoiffance à mes Juges. Je n'entreprendrai point de défendre mon Ouvrage qui n'eft pas fans doute à l'abri de la critique : mais j'avoue que j'y ai déployé toutes mes forces, & que, depuis plus de fix ans qu'il eft terminé, je ne l'ai trouvé fufceptible que de très-légers changemens. Voilà le véritable motif qui m'engage à rechercher les confeils qu'un goût fûr & impartial voudra bien me donner.

Pour mettre le Lecteur à portée de juger plus facilement de l'exécution & du choix de mes intentions, je dois peut-être les déclarer ici. Dans une époque où la féduction femble être devenue l'objet d'une étude profonde, j'ai penfé qu'il n'étoit pas inutile pour les mœurs de mettre au jour quelques-uns des fecrets de cet art terrible. De cette intention première

dérivent toutes les autres, & elles ſont indiquées très-clairement dans ma Comédie :

Mais le monde eſt un jeu. Dans le ſiècle où nous ſommes,
Par les vices adroits les mœurs ont tout perdu,
Et ce n'eſt que l'eſprit qui ſauve la vertu.

C'eſt ce principe que j'ai voulu mettre en action, & qui a déterminé le choix de ceux de mes perſonnages qui ſuccombent ou réſiſtent à raiſon de leur expérience & de leur eſprit. Mais le véritable but moral de la Pièce & celui qui me l'a fait entreprendre, le voici :

Dieu, quel foible ſecours garantit l'innocence !
De la ſéduction quelle eſt donc la puiſſance,
Si la crainte peut ſeule éloigner du devoir
Un cœur infortuné réduit au déſeſpoir ?

Des critiques qu'on a déja faites ſur cette Comédie, je ne répondrai qu'à celle d'un homme de lettres, dont j'honore infiniment les lumières & les talens, qui auroit deſiré que j'euſſe motivé & prononcé davantage la colere du pere au quatrième Acte. C'étoit auſſi le ſentiment de mon bon ami *M. Collé*, que je viens de perdre ; mais j'ai penſé qu'il étoit dans la nature de rejetter toujours ſur les autres les torts de notre crédulité, & que le Séducteur devenoit bien plus adroit en

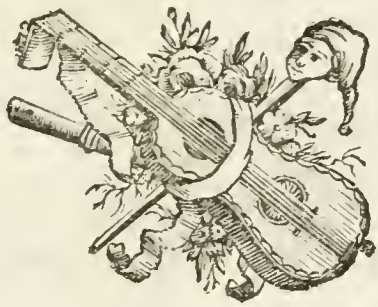
ne lui laiſſant qu'une très-foible donnée pour entourer Roſalie de malheurs & la perſuader.

Je ne me juſtifierai point de ce qu'on a dit ſur le Valet Philoſophe. Les Valets Marquis n'ont révolté perſonne, & la Société les a ſoufferts ſur la ſcène avec beaucoup de philoſophie : mais c'eſt ſur-tout de l'acception moderne du mot *penſeur* que j'ai voulu venger les Gens de lettres. C'eſt de tout mon cœur que j'ai jetté un ridicule ſur ce titre par le nom même de *Zéronès*, qui *a été Laquais*, qui *n'a point lu l'hiſtoire*, qui *ne lit pas de vers*, qui *n'a rien écrit*, qui *ne ſait point l'ortographe*, & qui cependant trouve à dîner, parce qu'il a *dit au Public qu'il étoit Philoſophe.* Ceux qui ſe reconnoîtront à ce portrait ne méritent pas aſſurément que je leur en faſſe mes excuſes.

Il eſt ſenſible que je dois à l'Auteur de *Clariſſe* quelques traits, quelques ſituations même de cette Comédie, & ſur-tout le caractère principal, que j'ai toutefois revêtu de nos couleurs & des formes de l'époque actuelle : mais le génie bien plus rare que j'ai cité au troiſième Acte, parce que ſon nom immortel eſt ſouvent ſur mes lèvres & toujours dans mon cœur, eſt le ſeul qui m'ait conduit dans mon travail, & je ſens bien que je ne dois mon ſuccès qu'aux efforts,

que j'ai faits pour m'élever jusqu'à lui. On m'a su gré du moins de l'avoir tenté. Je déplorois depuis longtems l'illusion qui nous empêche de sentir à quel point nous devons nous arrêter dans les Arts. Si les hommes avoient cet avantage, il y a longtems que les véritables principes seroient fixés dans tous les genres & dans tous les lieux : mais l'esprit humain est animé par une force qui le porte toujours en avant : il ne mesure ses progrès que sur la longueur du terrein qu'il parcourt ; & par-tout, sur la route, c'est toujours l'amour propre qui nous conduit. En laissant derrière nous les générations qui nous ont précédés, nous croyons aller plus loin qu'elles : mais, au moral comme au physique, la Nature nous a jettés sur un plan circulaire où la perfection occupe un bien petit espace. C'est le midi de notre course. Au-delà, nous retombons par degrés dans l'obscurité d'une nuit profonde ; & l'amour-propre infatigable qui nous y a précipités nous ramène ensuite à la clarté du jour. C'est ainsi que ce mobile universel compense le bien & le mal qu'il nous fait. Peut-être ne faut-il pas nous en plaindre. S'il cessoit un moment de nous entraîner, qui sait le dégré du cercle où il arrêteroit notre course ! Il est à croire que ce seroit au point central de la nuit, car c'est-là

que nous l'écoutons avec le plus de complaiſance ; c'eſt-là que la fumée la plus épaiſſe nous environne ; c'eſt enfin dans le vuide qu'il doit occuper le plus d'eſpace. Il eſt cependant bien étonnant que les révolutions, qui ont amené & détruit les ſiècles de Périclès, d'Auguſte & de Léon X, ne nous aient pas mis dans le ſecret de ces grands changemens, & que nous faſſions tant d'efforts pour ſortir du mouvement du ſiècle de Louis XIV. C'eſt aux ames fortes & vigoureuſes à ramener les beaux jours des Arts dans ma Patrie, en la forçant à retourner en arrière. J'entrerai volontiers dans cette noble conjuration, & je me ferai même un devoir de reconnoître pour chefs tous ceux qui en ſont plus dignes que moi.



PERSONNAGES.

LE MARQUIS. M^r. MOLÉ.

ORGON. M^r. DESESSART.

ROSALIE, fille d'Orgon. Mlle. OLIVIER.

ORPHISE, jeune veuve, amie de Rosalie. } Mlle. CONTA.

DAMIS, ami d'Orgon. M^r. FLORENCE.

MÉLISE, de la société d'Orgon, engagée avec Damis. } Mme. SUIN.

DARMANCE, amant de Rosalie. M^r. FLEURY.

ZÉRONÈS, prétendu Philos. M^r. DUGAZON.

UN MAÎTRE-D'HÔTEL.

UN DOMESTIQUE.

PLUSIEURS VALETS, personnages muets.

LA SCÈNE est à la Campagne, dans un Château d'Orgon, aux environs de Paris.

LE

LE SÉDUCTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre repréſente un Sallon.)

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

ZÉRONÈS.

Des dehors affectés un Sage ſe défie.
Rien n'échappe aux regards de la Philoſophie.
Oui, Monſieur le Marquis, vous êtes amoureux,
J'ai pénétré ce cœur où brûlent tant de feux.
Quoi? pour ſix mois entiers, laiſſer la Cour, la Ville,
Et venir habiter la retraite tranquille
Du bon Monſieur Orgon! je n'en puis revenir.

LE MARQUIS.

O mon illuſtre ami, daignez vous ſouvenir
Qu'après avoir été Laquais de feu mon pere,
Je vous ai fait monter au rang de Secrétaire.

Bientôt, changeant d'état, le titre de ſavant
Vous a fait adopter dans le monde ignorant.
Comme nous aujourd'hui je vous y vois paroître;
Et le Valet enfin figure auprès du Maître.
Pour donner plus d'éclat à vos brillans ſuccès,
Je vous ai décoré du nom de Zéronès.
Eh! bien, me ferez-vous épouſer Roſalie?
Je vous promets chez moi les douceurs de la vie,
Ma table, un logement, mes chevaux au beſoin,
Des livres, tout enfin: mais, ſans aller plus loin,
J'attends de vous ici cette reconnoiſſance.

ZÉRONÈS.

Vous ſavez que mes ſoins vous ſont acquis d'avance.
Vous avez pris, Monſieur, le chemin de mon cœur.

LE MARQUIS.

Vous avez donc cru voir, Philoſophe penſeur,
Que j'étois conſumé par une belle flamme?
Dix ans d'expérience épuiſent bien une ame,
Mon cher: que voulez-vous? les femmes m'ont perdu.
Dans mes premiers beaux jours, complaiſant, aſſidu,
D'une candeur ſur-tout et d'une bonhommie
Qui couvroit la moitié des écarts de leur vie;
Étudiant leurs goûts, adorant leurs défauts,
Pour leur plaire, oubliant mon état, mon repos,
Mettant à leurs faveurs, effets de leurs caprices,
Le prix qu'on met à peine aux plus grands ſacrifices,
Je devois me flatter de rencontrer un jour
Un cœur digne du mien, digne de mon amour.

Eh bien! que m'ont produit tant de droits pour leur plaire?
Des ennuis, des degoûts, une éternelle guerre.
Avec quel art cruel et quels rafinemens
Elles étudioient mes ſecrets ſentimens
Pour ſe faire un plaiſir d'empoiſonner ma vie!
Tous les reſſorts cachés de la coquetterie
Semblent contre mon cœur avoir été tournés:
Les refus outrageans, les dédains combinés,
Les remords affectés qui ſuivoient leur défaite,
Et toujours pour cacher quelque intrigue ſecrete,
Tout, en me déchirant, les faiſoit triompher.
Mais quand j'étois aimé, c'étoit un autre enfer!
Reproches fatiguans, ſtupide jalouſie,
Emportemens affreux, deſeſpoir, frénéſie,
De tous ces traits cruels je me ſuis vu frapper,
Quand j'ignorois encor que l'on pouvoit tromper.
Eh! bien, mon cher docteur, c'eſt ainſi que les femmes
Traitent les bonnes gens, et les crédules ames.
Aujourd'hui que mon cœur, ſe donnant avec art,
Obeit à ma tête ou voltige au haſard,
Que celle à qui je parle eſt toujours la plus belle,
Elles ont la fureur de me croire fidele.

ZÉRONÈS.

C'eſt malheureux. Monſieur, vous êtes avancé;
Et vous avez tiré grand parti du paſſé.

LE MARQUIS.

Ne pouvant les changer, ce que j'avois à faire
Étoit de me former un autre caractere.

Je les aime toujours; mais libre, indépendant,
J'ai repris ſur moi-même un entier aſcendant.
J'ai le cœur plus tranquille et l'eſprit plus aimable....
Dans ce vague charmant, ce déſordre agréable,
Il m'arrive, par fois, des accidens heureux
Qui m'étonnent moi-même et confondent mes vœux.
Ce matin, agité d'une amoureuſe flamme,
Seul, cherchant un objet pour épancher mon ame,
J'écrivois. Tour-à-tour Liſe, Éliante, Églé,
Célimene s'offroient à mon eſprit troublé:
Je ferme ce billet rempli de ma tendreſſe;....
Et le nom de Lucinde eſt tombé ſur l'adreſſe.

ZÉRONÈS.

Je crois que cela vient des fibres du cerveau.
Je le démontrerai dans un Livre nouveau.
Votre principe eſt bon; mais la Philoſophie....;

LE MARQUIS.

Eh! qu'en ai-je beſoin? Les haſards de la vie
Ne peuvent de mon ſort altérer les douceurs.
Quand mon corps eſt ſouffrant, quelquefois des vapeurs
Me peignent les objets avec des couleurs ſombres.
Eh bien! je rends alors grace à l'effet des ombres:
Bien sûr, en recouvrant ma force et ma ſanté,
De voir tous les objets des yeux de la gaieté:
De trouver la Nature et les ſaiſons plus belles,
Les hommes plus parfaits, les femmes plus fideles.

ZÉRONÈS.

Oh! je réponds de vous dans l'âge de jouir.

Vous êtes éclairé: mais je vois tout finir;
Et de votre bonheur le temps tarit la ſource.

LE MARQUIS (*vivement.*)

Après l'amour, le vin deviendra ma reſſource.
Je veux de mes vieux ans ne faire qu'un ſommeil,
Et prévenir toujours le moment du réveil.

ZÉRONÈS.

Allons, je le veux bien: nous logerons enſemble;
Ainſi tous deux d'accord....

LE MARQUIS.

Docteur, que vous en ſemble?
Suis-je digne de vous?... Il faut nous arranger.
Des hommes ſeulement vous pourriez vous charger.
Faiſons notre partage. Affranchiſſez leurs ames;
Moi, je me chargerai des préjugés des femmes....
Auprès d'Orgon déjà croyez-vous réuſſir?

ZÉRONÈS.

Oui: j'ai tout préparé. Je l'ai fait revenir
De ſes préventions; et même la famille
Sera bientôt d'accord pour vous donner ſa fille.
Il me dit tous les jours, de la meilleure foi,
Qu'il ne peut ſe paſſer ni de vous ni de moi:
Que la terre de pleurs ſeroit une vallée,
Si les Savans jamais ne l'avoient conſolée.
De la ſociété je l'ai ſouvent diſtrait.
Chaque Livre qu'il lit, j'en demande l'extrait;

Et même en ce moment je sais qu'il s'étudie
A faire un Abrégé de l'Encyclopédie.
Enfin, nous le tenons : mais ces Dames....

LE MARQUIS.

Je croi
Qu'elles cessent aussi de médire de moi.
Elles me déchiroient, Dieu sait ; et je soupçonne,
Avec justes raisons, que la jeune personne
S'est permis contre moi d'incroyables discours.
Il est vrai cependant que, depuis plusieurs jours,
Cette petite haine a moins de violence :
Mais je n'ai pas le don d'oublier une offense.
La sienne m'est présente, et je pourrois songer
Si c'est en l'épousant que je dois me venger.

ZÉRONÈS.

Il faut attendre encor le progrès des lumieres.
Le préjugé subsiste : il ne durera gueres,
Nous nous en occupons : mais les Législateurs
Sont toujours en querelle avec les vieilles mœurs;
Et rien n'avancera, tant que le Ministere
Ne nous confiera pas le bonheur de la terre.

LE MARQUIS.

Avez-vous déjà fait quelques ouvrages?

ZÉRONÈS.

Non:
Mais j'ai déjà beaucoup de réputation.

LE MARQUIS.

En ce cas-là, Docteur, gardez-vous bien d'écrire.

ZÉRONÈS.

Nous verrons ; mais d'abord il faut ici m'inſtruire.
Quelle eſt votre fortune ?

LE MARQUIS.

Elle eſt bien, et dans peu,
Mon Intendant m'a dit que, ſans compter le jeu,
Les femmes et les dons d'une vieille parente,
Je pourrois bien avoir vingt mille écus de rente,
Et que je ne devrois que neuf cens mille francs.

ZÉRONÈS.

Je vois, dans tout cela, peu de deniers comptans.
Haſardez, croyez-moi, ce que je vous propoſe.
Epouſer eſt plus ſur. Je ne crains qu'une choſe ;
Vous avez bien brouillé les deux jeunes amans ;
Mais un rien rétablit les premiers ſentimens,
Et de l'homme moral l'étude approfondie,
Me fait craindre un retour du cœur de Roſalie.

LE MARQUIS.

Peut-être qu'en effet, ils s'aiment : mais enfin,
Je les étourdis tant qu'ils n'en ſavent plus rien.
J'ai d'abord attaqué la tête de Darmance.
J'ai juſqu'à mes ſuccès porté ſon eſpérance.
Il débute fort bien : j'en ſuis content : d'honneur,
Je crois appercevoir en lui mon ſucceſſeur.

Pour parvenir enſuite au cœur de Roſalie,
J'ai dans mes intérêts mis ſa charmante amie.....
Cette femme m'occupe : un jour même, en ſecret,
Je n'ai pu m'empêcher de voler ſon portrait,
Et j'aime à le revoir.

(*Regardant le Portrait, & le faiſant voir à Zeronès.*)

Orphiſe eſt ſi jolie !
Ce ſeroit bien le cas d'une double folie.....

(*Reſſerrant le Portrait.*)

Mais elles s'aiment trop : il n'eſt pas temps encor ;
Et ce ſeroit riſquer d'échouer dans le port.
Enfin, je me ſuis fait amoureux de Méliſe
Qui me prône, et, de peur qu'on ne la contrediſe,
Embraſſe ma défenſe avec tant de chaleur
Qu'un jour ſon grave Amant en a pris de l'humeur.
Vous, Docteur, ayez l'œil ſur tout ce qui ſe paſſe.
Employez la ſageſſe et j'employerai la grace.
Qui pourroit réſiſter à nos efforts vainqueurs ?
Entraînez les eſprits : je ſéduirai les cœurs.

ZÉRONÈS.

Monſieur, je ſuis à vous et pour toute la vie.
Il faut des cœurs de bronze à la Philoſophie.
Elle vous tend les bras : jettez-vous dans ſon ſein.
Mais, j'apperçois Orgon,

SCENE II.

LE MARQUIS, ORGON, ZÉRONÈS.

ORGON (*au Marquis.*)

Bon, mon ami: c'eſt bien.
Écoutez ce digne homme: et vous ſaurez, enſuite
Sur quel plan vous devez régler votre conduite.
Il vous apprendra l'art de dompter vos deſirs,
Et de vous détacher de tous les faux plaiſirs.
Vivant dans ma retraite en pere de famille
Exempt d'ambition, adoré de ma fille,
Riche, n'ayant beſoin de crédit, ni d'appui,
Je me croyois heureux: Eh! bien, demandez-lui?
Vous n'imaginez point, graces à ſes ſervices,
Combien autour de moi je vois de précipices.
Ce n'eſt qu'en frémiſſant que j'oſe faire un pas;
Et je crois que, ſans lui, je ne bougerois pas.

LE MARQUIS.

Ah! Monſieur, rendez-moi tous mes droits ſur votre ame.
Approuvez mes tranſports et couronnez ma flamme;
Tous deux, de votre ſort détournant les rigueurs,
Sur vos pas à l'envi nous ſemerons des fleurs.
Les ſoucis, les chagrins, la ſombre inquiétude
N'approcheront jamais de votre ſolitude.
La ſageſſe les brave et ſait les adoucir:
La gaieté les écarte, ou les change en plaiſir.

ORGON (*à Zéronès.*).

Qu'en penſez-vous ?

ZÉRONÈS.

Monſieur, ſi la Philoſophie
Suffit pour réſiſter aux dégoûts de la vie,
Je crois que dans un cœur ouvert à la gaité
La ſageſſe pénetre avec facilité.
Dans un terrein trop ſec le grain ne germe gueres.
J'ai ſouvent là-deſſus combattu mes confreres :
C'eſt notre côté foible ; ils n'ont pas diſputé.
Mais il faut cependant garder ſa dignité.
Le ſort vous offre ici deux hommes de génie,
Tous deux ſéparément profonds dans leur partie :
Profitez du haſard qui les fait rencontrer.
L'occaſion eſt belle ; il faut s'en emparer.

ORGON.

Vraiment, je le voudrois: je ſens cet avantage;
Et même tout le monde à cet himen m'engage.

(*Au Marquis.*)

Sans ſavoir mes deſſeins, vous n'imaginez pas
Le bien qu'on dit de vous. Moi, j'écoute tout bas ;
Et j'en fais mon profit. Oh ! je vous tiens parole :
Pour cacher mon ſecret, j'ai bien joué mon rôle ;
Et je vois, à préſent, que c'étoient des jaloux
Qui haſardoient ici des propos contre vous.
Auſſi je me défends de trahir le myſtere.
Pourtant je l'avouerai, (ſans être trop ſévere,)

Je veux, mon cher Marquis, vous éprouver encor.
Pardonnez: mais ma fille eſt mon plus cher tréſor.
Je l'aime; et, des erreurs qui trompent la vieilleſſe,
Mon cœur a conſervé cette ſeule foibleſſe.
C'eſt beaucoup à mes yeux que d'être un grand Seigneur,
D'avoir un bel état, des talens, de l'honneur;
Ce ſeroit même aſſez pour toute autre famille:
Mais, pour être mon gendre, il faut aimer ma fille.
Reſtez donc avec nous: demeurez-y toujours.
La campagne eſt ſuperbe, & voici les beaux jours.
Si vous avez affaire, il vous eſt très-facile,
En une heure au plus tard, de vous rendre à la ville;
Et, le ſoir, vous viendrez retrouver vos amis.

LE MARQUIS.

Vous me verrez toujours à vos deſirs ſoumis.
Oui, je vous veux moi-même apprendre à me connoître,
Tel que je ſuis, Monſieur, non tel que je veux être.
Revenu des erreurs, ah! qu'il me ſera doux
De terminer ma courſe en vivant avec vous!
Jeune encor, j'ai déjà fait un bien long voyage:
J'en apperçois le terme. Échappé du naufrage,
Je me vois dans vos bras avec ce doux tranſport
Qui s'empare de l'ame en arrivant au port.

ORGON.

Nous verrons: une choſe aujourd'hui m'embarraſſe.
Darmance vient dîner. Il eſt dur, à ma place,
De recevoir encor ce jeune homme chez moi.
Je m'étois avec lui conduit de bonne foi,

Comme avec vous. Déjà j'étois près de conclure :
Ma fille lui plaiſoit, et j'aimois ſa tournure :
Au moment de ſigner, le fat a diſparu.
Vous jugez qu'après lui nous n'avons pas couru.
On ne pardonne point de ſemblables offenſes.
Mais j'aime ſes parens : ils m'ont fait tant d'inſtances
Pour éviter l'éclat en rompant avec lui,
Qu'enfin j'ai bien voulu le revoir aujourd'hui.
Je ne ſais que lui dire, et je crains ma franchiſe.
Je ne veux pas ſur-tout déſobliger Méliſe,
Sa ſœur.

LE MARQUIS.

On peut, ſans bruit, éconduire les gens.
Un air froid avertit les moins intelligens.

ZÉRONÈS.

Je n'ai jamais été dans cette conjoncture:
Mais ſi j'appercevois....

ORGON.

J'entends une voiture.
Je gage que c'eſt lui.... reſterai-je?.... ma foi,
Le plus sûr eſt d'aller me renfermer chez moi.
Je me méfie encor de ma philoſophie,
Et je ne reviendrai qu'en bonne compagnie.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS, (*vivement à Zéronès prêt à ſuivre Orgon.*)

PROFITEZ du moment pour en avoir raiſon.
Parlez de ce Duché promis à ma maiſon.
De mes ayeux ſur-tout vantez-lui la mémoire,
Leurs faits d'armes....

ZÉRONÈS.

C'eſt que.... je n'ai pas lu l'Hiſtoire.

LE MARQUIS.

Leurs noms ſont conſacrés dans mille écrits divers.
L'Apollon de nos jours....

ZÉRONÈS.

Je ne lis pas de vers.

LE MARQUIS.

Docteur, ſavez-vous lire?

ZÉRONÈS.

Oui: mais....

LE MARQUIS.

Il eſt étrange
Qu'on puiſſe effrontément donner ainſi le change!

ZÉRONÈS.

Eh bien, que voulez-vous? Je n'ai point de crédit,
Point de nom, de talens, je n'ai qu'un peu d'esprit.
Il faut un passe-port aux gens de mon étoffe;
Et j'ai dit au Public que j'étois Philosophe.

LE MARQUIS.

C'est une porte ouverte à tous les ignorans.
On peut, sans aucuns frais, se mettre sur les rangs.
Dans le monde, un penseur n'a pas besoin d'écrire;
Et même, à la rigueur, il pourroit ne rien dire.

ZÉRONÈS.

La Nature est mon livre: et, pour vous bien servir,
Jusques aux *errata* je vais le parcourir.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE (*apportant une Lettre.*)

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, c'est un billet de cette jeune dame
Dont l'amant jaloux ...

LE MARQUIS.

Donne. (*Il lit.*)

„ Je voudrois bien, Monsieur, vous faire part des
„ raisons qui m'ont empêchée de vous recevoir à Paris.

» Vous aurez été ſûrement étonné de trouver ma » porte fermée ſi ſouvent : mais vous ſavez que les » femmes ne ſont pas toujours tout ce qu'elles » veulent. J'apprends que vous êtes dans mon voiſi- » nage, et je vous engage à venir me voir vers » quatre heures dans ma ſolitude «,

Ah ! la charmante femme !

» Plus tard je pourrois ſortir «.

(*Au Domeſtique.*)

Demande mes chevaux à quatre heures.

LE DOMESTIQUE.

Suffit. (*Il ſort.*)

LE MARQUIS (*pourſuivant.*)

» Et demain je vais à Verſailles. Je voudrois cé- » pendant me juſtifier vis-à-vis de vous «.

Moi, je n'y ſongeois plus.

» Car s'il eſt dangereux d'être trop votre amie, il » eſt bien difficile de conſentir à être votre ennemie. » Sauvez-moi de ces deux écueils, en acceptant ma » propoſition «.

Mais comme c'eſt écrit !

» Je vous prie de ne pas oublier de me rapporter » mon billet en venant me voir «.

Oh ! oui : pour le premier je ſais que c'eſt l'uſage. Je le rendrai.

SCENE V.

LE MARQUIS, DARMANCE.

LE MARQUIS.

DARMANCE !.. ah ! le petit volage !
Bon jour mon ſucceſſeur. Eh ! qui t'amene ici ?

DARMANCE.

J'y viens à contre-cœur ; vous le jugez : auſſi
Je ne fais qu'obéir aux ordres de mon pere.
L'accueil que je reçois n'eſt pas fait pour lui plaire.
Tout le monde me fuit : il ſemble qu'avec moi
Je porte dans ces lieux l'épouvante & l'effroi.

LE MARQUIS.

Tu les as plantés-là ſans nul préliminaire.

DARMANCE.

J'ai ſuivi vos conſeils.

LE MARQUIS.

Tu ne pouvois mieux faire :
Mais il étoit trop tard. Tu t'étois engagé
Au point de ne pouvoir demander ton congé,
Il a fallu le prendre. Auſſi quelle folie
De vouloir triſtement t'enchaîner pour la vie,
Quand les femmes encor ne te refuſent rien !
Attends qu'on t'ait quitté. Laiſſe ce froid lien

Aux

Aux êtres malheureux proſcrits par la Nature.
De leur difformité qu'il répare l'injure.
Le matin de la vie appartient aux amours.
Sur le ſoir, de l'himen implorons le ſecours.
Ce Dieu conſolateur eſt fait pour la vieilleſſe.
Il nous aſſure, au moins, les droits de la jeuneſſe:
Et la main d'une épouſe, à ſon premier printems,
Fait naître encor des fleurs dans l'hiver de nos ans.
Mais prévenir ce terme, et choiſir une belle
Pour languir de concert et vieillir avec elle,
C'eſt s'immoler ſoi-même, & c'eſt perdre en un jour
Les ſecours de l'himen & les dons de l'amour.

DARMANCE.

D'un ſentiment plus doux mon ame poſſédée,
S'étoit fait de l'himen une toute autre idée.
Enfin, je me connois: l'art de ſéduire un cœur,
Eſt trop profond pour moi.....

LE MARQUIS.

Tu lui fais trop d'honneur.
Un art!..... Si tu ſavois ce que c'eſt que ſéduire!

DARMANCE.

Eh bien! achevez donc tout-à-fait de m'inſtruire.
Si j'étois, comme vous, d'une illuſtre maiſon:
Si j'avois de l'éclat, des honneurs, un grand nom...

LE MARQUIS.

N'es-tu pas Gentilhomme?

DARMANCE.

Oui : mais mon origine,
N'eſt pas aſſez brillante ; il faut qu'on la devine ;
Et par-tout dans l'Hiſtoire on trouve votre nom.
Près des femmes ſouvent c'eſt un titre :

LE MARQUIS.

Allons, donc :
C'eſt un titre.... au Marais, ou bien dans la Province ;
Mais ailleurs, mon ami, l'avantage eſt fort mince ;
Et ſur le même plan l'Amour nous voit rangés.
C'eſt un Dieu Philoſophe : il eſt ſans préjugés.

DARMANCE.

Je le crois : mais au moins, il faut être à la mode.

LE MARQUIS.

Oui : c'eſt-là ſûrement la meilleure méthode.
Mais, pour y parvenir, il ne te manque rien.
La Baronne, déjà, te reçoit aſſez bien,
Je crois ?

DARMANCE.

Cet amour-là ne remplit pas mon ame ;
Et j'ai bien de la peine à partager ſa flâme.
Je ne ſais que lui dire.

LE MARQUIS.

Il faut la quereller.
Cela vaut toujours mieux que de ne point parler.
Tu ne peux pas trouver à lui faire une ſcène ?

DARMANCE.

Pourquoi vouloir encore appéſantir ſa chaîne,
Et, ne pouvant l'aimer, redoubler ſon tourment?
J'aime mieux la quitter et parler franchement.

LE MARQUIS.

Parler franchement! Non.

DARMANCE.

Mais que faut-il donc faire?

LE MARQUIS.

En prendre une autre: enſuite ébruiter l'affaire.
Pour que l'on te renvoye, il faut le mériter:
Car on ne doit jamais avoir l'air de quitter.
Il faut toujours tenir, juſqu'au moment propice
Où l'on parvient enfin à nous rendre juſtice.

DARMANCE.

Je ſuis perſuadé qu'elle pardonneroit.

LE MARQUIS.

Je ne ſais pas... pourtant... oui: cela ſe pourroit.
Eh! bien, il faut tâcher de la rendre infidèle,
De lui donner des torts. Moi, j'irois bien chez elle;
Mais le premier parti te réuſſira bien.

DARMANCE.

C'eſt encore une choſe où je ne conçois rien.

LE MARQUIS.

Tromper deux femmes?

DARMANCE.

Oui.

LE MARQUIS.

Te ſemble difficile ?
A quoi te ſert l'eſprit ?

DARMANCE.

Le mien m'eſt inutile
Lorſque je veux tromper. Comment faites-vous donc
Pour mener, à la fois, deux intrigues de front ?
Il peut ſe rencontrer que dans une journée
On ait deux rendez-vous, la même après-dînée,
A la même heure enfin.

LE MARQUIS.

Premierement on peut
Se les faire donner à l'heure que l'on veut.
C'eſt un principe aiſé qui s'apprend par l'uſage,
Et qu'on ne devroit plus ignorer à ton âge.

DARMANCE.

Mais ſi vous recevez deux lettres ?

LE MARQUIS.

Ah ! ma foi,
Les épitres jamais ne me trouvent chez moi.
C'eſt bien aſſez d'avoir la peine de les lire,
Sans s'impoſer encor la fatigue d'écrire.

Enfin, deux rendez-vous n'ont rien d'embarraſſant.
Un ſot ſe tireroit d'affaire en refuſant :
Moi j'accepte toujours. Par-là, je me délivre
Des explications que les refus font ſuivre.
Deux femmes m'ont voulu pour le même moment ;
Je cours d'abord chez l'une avec empreſſement.
J'arrive un peu plutôt pour lui marquer mon zele ;
Et je fais naître enſuite un ſujet de querelle.
De violens ſoupçons me mettent en courroux.
Je ſuis outré : je cède à mes tranſports jaloux.
L'heure ſonne : et je fuis de déſeſpoir chez l'autre.
Puis le ſoir, on m'écrit : « Quel amour eſt le vôtre !
» Sans lui, je ne puis vivre : avec lui, je mourrai.
» Venez rendre le calme à mon cœur déchiré.
Je m'endors tendrement : et, dès que je m'éveille,
Je cours faire oublier les fureurs de la veille.

DARMANCE.

Oh ! je vois bien qu'il faut renoncer à l'honneur
De ſoutenir le nom de votre ſucceſſeur.
Je manquerois l'enſemble et les détails du rôle.

LE MARQUIS.

Dans les commencemens, tu feras quelqu'école:
J'y compte, c'eſt le ſort de tous les débutans :
Mais on ſe forme après. Il m'a fallu dix ans,
A moi, pour arriver. Je n'avois point de Maître.
J'étois tout ſeul : et toi, qui ne fais que de naître,
Qui me ſuis, pas à pas ſur un chemin frayé,
Dès le premier abord, je te vois effrayé.

DARMANCE.

Je ne ſuis pas heureux, j'en ignore la cauſe:
Mais je ſens qu'à mon cœur il manque quelque choſe....
Les toilettes ici ſe finiſſent bien tard!

LE MARQUIS.

On veut nous plaire.

DARMANCE.

On dit que, depuis mon départ,
Roſalie eſt toujours inquiete, rêveuſe.

LE MARQUIS.

Point du tout: ſeulement elle eſt un peu honteuſe.
Cela doit être.

DARMANCE.

On vient.

LE MARQUIS.

Tu changes de couleurs!

DARMANCE.

Oui, je crains tout le monde, & Damis & ma ſœur;
Tout ce que j'ai quitté; mais ſur-tout Roſalie,
Et l'œil obſervateur de ſa fidele amie.
(*à part.*)
Les voici: je friſſonne.

SCENE VI.

ROSALIE, ORPHISE, DAMIS, MÉLISE, LE MARQUIS, ORGON, ZÉRONÈS, DARMANCE, UN MAITRE D'HOTEL.

ORGON (*arrivant le premier & ſe détournant vers la couliſſe dont il ſort.*)

OÙ portez-vous vos pas,
(*à demi voix & à part.*)
Meſdames ? Le dîner..... Ne me quittez donc pas.

ROSALIE. (*à part à Orphiſe.*)

Je m'avance en tremblant, mon amie : il me ſemble
Que j'aurois mieux aimé ne les pas voir enſemble.

ORGON. (*à Darmance très-froidement.*)

(*aux Dames*)
Monſieur, je vous ſalue.... Eh ! bien, le cher Marquis
Veut nous ſacrifier les plaiſirs de Paris.
Nous le poſſéderons tout l'été, tout l'automne.
(*au Marquis*)
Ces Dames en doutoient.

LE MARQUIS.

Quoi ! cela vous étonne ?
Ah ! tout ce que Paris a de plus précieux,
Meſdames, je le vois raſſemblé dans ces lieux.

Les graces de l'eſprit, les qualités de l'ame ;
(*en montrant Meliſe.*)
Les talens enchanteurs.

MÉLISE. (*à part à Damis.*)

Il eſt charmant.

DAMIS. (*avec contrainte.*)

Madame.....

LE MARQUIS. (*en montrant Orgon.*)

Je vois un pere tendre, un guerrier plein d'honneur,
De nos preux Chevaliers retraçant la candeur,
Et cette intégrité digne du premier âge
De la France naiſſante.

ORGON. (*à Zéronès.*)

Il eſt loyal.

LE MARQUIS. (*en montrant Zéronès.*)

Un ſage,
Dédaignant les lauriers ſi chers aux beaux eſprits,
Inſtruiſant par ſes mœurs, et non par ſes écrits.

ZÉRONÈS. (*à Orgon.*)

Il eſt profond.

LE MARQUIS. (*montrant Orphiſe & Roſalie.*)

Enfin, je vois à ſon aurore
La beauté, la vertu qui l'embellit encore,
Et le tableau touchant d'une pure amitié....

(*en regardant tout le monde.*)

Auprès de vous, Paris eſt bientôt oublié.

ORGON. (*à Zéronès.*)

Quelle différence ! (*a*)

ZÉRONÈS.

Ah !

ORGON.

Je l'aime à la folie.

Mais c'eſt qu'il eſt charmant, ſolide....

ROSALIE. (*à Orphiſe.*)

Ah ! mon amie !

(*a*) Ces deux vers ne terminoient pas heureuſement l'Acte; & je ſuis encore à en concevoir les raiſons. Il a fallu les ſupprimer après la premiere repréſentation: mais je regrette ce mot; *Ah ! mon amie !* dont l'expreſſion mélancolique devoit annoncer ici la ſituation de l'ame de Roſalie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, ROSALIE.

ORPHISE.

Ce dîner, Rosalie, étoit embarrassant.
Je voyois dans vos yeux un trouble intéressant,
Que vos efforts trompés laissoient toujours paroître.
Votre instant est venu : je crois vous bien connoître.
Par le besoin d'aimer votre cœur tourmenté
Cede aux impressions dont il est agité.
Incertain dans son choix, mais pressé de se rendre,
Il faut abandonner l'espoir de le défendre.
Dans ce moment sur-tout l'assaut est dangereux.
Un jeune homme charmant et peut-être amoureux,
Prodigue de ses soins, profond dans l'art de plaire,
Ne doit pas vous paroître un amant ordinaire.
Tout semble en sa faveur vouloir se réunir.
Darmance vous trahit : il vient pour le punir.
Il vient pour vous venger. La circonstance est belle :
Et des légèretés d'un amant infidele
Le souvenir, d'abord profondément tracé,
Par l'amant qui console est bientôt effacé.

ROSALIE.

Je m'abandonne à vous, ô ma fidele amie.
C'est à vous de régler le destin de ma vie.

Je ſuis bien agitée, il eſt vrai : mais mon cœur
De vos ſages avis recherche la douceur.
Jugez quel eſt mon ſort. Dès ma plus tendre enfance,
Mon pere avoit promis de m'unir à Darmance.
Je recevois ſes ſoins ; et vous avez pu voir
Qu'en l'aimant je croyois écouter mon devoir.
Depuis plus de deux mois, il me fuit, il me laiſſe.
Le Marquis vient : mon pere approuve ſa tendreſſe.
Mon pere contre lui dès long-temps déclaré
L'accueille, le careſſe, en paroît enivré.
Il vante ſon eſprit, ſes graces, ſa nobleſſe.
Tout le monde applaudit : et moi, je le confeſſe,
J'entends avec plaiſir le bien qu'on dit de lui.
Cependant je ne ſais quelle crainte aujourd'hui
De mon nouveau penchant empoiſonne les charmes.
Ah ! ſi vous le pouvez, diſſipez mes alarmes.

ORPHISE.

Je ne me charge point encor de les bannir :
Je ſens que je pourrois riſquer de vous trahir.
Le vice diſparoît ſous des dehors aimables.
Les graces de l'eſprit, les talens agréables
Étendent ſur le cœur un voile dangereux.
Il nous cache ſouvent un avenir affreux :
Et ces hommes charmans que l'on croyoit ſolides
Sont des amans brillans et des époux perfides.
Le Marquis peut ſeduire, il eſt vrai : ſa gaieté
Prend chez lui les dehors de la naïveté :
Mais enfin c'eſt toujours l'eſprit qui la remplace.
Il parle bien ſans doute : il s'exprime avec grace ;

Mais ce n'eſt pas, je crois, le langage du cœur:
Nous parlons autrement. On vante ſa candeur:
Mais, pour faire l'aveu d'une faute connue,
Il ne faut pas avoir l'ame bien ingénue.
Par l'éclat qui ſouvent marque ſes actions,
On connoît ſes duels et ſes ſéductions;
Et je n'ai jamais pu juſqu'ici le ſurprendre
Faiſant l'aveu d'un tort qu'on ne pourroit apprendre.
Enfin, ma chere amie, il faut en convenir,
Cette converſion ne ſauroit m'éblouir.
Eh! qui ſait les motifs de ſes ſoins pour vous plaire?
On peut s'attendre à tout d'un pareil caractere..
Il a ſçu tout le mal que nous diſions de lui;
Je frémis: s'il vouloit ſe venger aujourd'hui!...

ROSALIE.

Allons: je vais chercher un ſecourable aſyle,
Et jouir au Couvent d'un état plus tranquille.
De trop de ſentimens mon cœur eſt combattu:
Il faut quitter le monde.

ORPHISE.

Ah! Dieu! pour la vertu
Ce ſeroit, mon amie, une perte cruelle.
Les femmes de ce ſiècle ont beſoin d'un modèle:
Qui leur en ſerviroit?

ROSALIE.

Enfin que feriez-vous
Si vous deviez avoir le Marquis pour époux,
S'il vous avoit d'abord adreſſé ſon hommage?

ORPHISE.

J'aurois pris, à l'inſtant, le parti le plus ſage;
Et, prévenant de loin le moment des regrets,
Je l'aurois ſupplié de ne me voir jamais.
Que n'ai-je point ſouffert pour m'être abandonnée
Aux piéges dont je crois vous voir environnée!
Mon ame étoit ſi neuve, et j'avois un époux
Si traître, ſi galant, ſi perfide; ſi doux!
Il me cachoit ſi bien la vérité cruelle!
Dans l'âge où l'on croit tout, je le croyois fidèle.
L'erreur n'a pas duré, mes yeux ſe ſont ouverts;
Et je n'ai plus ſenti que le poids de mes fers.
Muet à mes douleurs, il me laiſſoit mourante.
Le ſort me l'a ravi: je lui ſerai conſtante.

ROSALIE.

Mon amie, on peut donc vivre ſans aimer?

ORPHISE.

Non:
Mais il me reſte au moins dans ma condition
De tendres ſouvenirs, et quelques douces larmes
Qui, malgré le veuvage, ont encore des charmes.
Et d'ailleurs l'amitié ſuffit à mon bonheur.
Celle que j'ai pour vous occupe tout mon cœur.
Dans le monde, où je vis, elle m'eſt ſalutaire.
Ne m'en ſachez point gré: ſi vous m'êtiez moins chère,
Je ne répondrois pas de garder mon ſerment.
Auſſi je ſuis à vous juſqu'au dernier moment.

ROSALIE.

Vous ne pouvez m'aimer qu'autant que je vous aime:
Peut-être je pourrois me conduire de même.

ORPHISE.

Oh! non: vous n'avez pas payé juſqu'aujourd'hui,
Le tribut à l'Amour: je ſuis quitte avec lui.
Croyez-moi, Roſalie: un commerce paiſible
Ne ſatisferoit point une ame auſſi ſenſible.
Ne vous en plaignez pas. Je vous aimerois moins,
Si votre cœur pouvoit ſe paſſer de mes ſoins;
Si vous étiez, ſur-tout, de ces femmes glacées,
Volages par caprice, et rarement fixées,
Qui, ne pouvant avoir que des goûts imparfaits,
Choiſiſſent ſans amour, et quittent ſans regrets.
Cette fragilité n'eſt pas intéreſſante.
On juge à la rigueur une ame indifférente.
Je veux que mon amie ait toujours dans ſon cœur,
A tout événement, l'excuſe d'une erreur.
Je vous mets à votre aiſe avec cette indulgence.

ROSALIE.

Ah! vous me raſſurez: je reprends l'eſpérance.
Eh bien! que faut-il faire?

ORPHISE.

Il faut attendre encor,
Et nous donner le temps d'aſſurer votre ſort.
Peut-être ignorez-vous, ma chère Roſalie,
Le nouvel intérêt dont votre ame eſt remplie.

Il eſt des ſentimens que l'on prend pour l'amour.
Le dépit, quelquefois, nous engage au retour.
On s'étourdit, on veut ne pas ſe rendre compte
D'un regret douloureux qu'avec peine on ſurmonte,
Et l'on trompe ſon cœur.... parlez-moi franchement :
Regrettez-vous encor votre premier amant ?

ROSALIE.

Je ne crois pas.

ORPHISE.

Enfin, après deux mois d'abſence,
Comment le voyez-vous ?

ROSALIE.

Je ne ſais : ſa préſence
Fait un effet ſur moi que j'expliquerois mal.
Il me gêne ; et ſur-tout auprès de ſon rival.

ORPHISE.

Je m'en ſuis apperçue.

ROSALIE.

On dit qu'il eſt à plaindre,
Et qu'il ſouffre encor plus en voulant ſe contraindre.

ORPHISE.

Oui, ſa ſœur le prétend.

ROSALIE.

J'ai crû le voir auſſi :

Il faudroit lui cacher ce qui ſe paſſe ici.

ORPHISE.

Ah ! je ne le plains pas. L'inſenſé petit maître,
D'avoir juſqu'à ce point oſé vous méconnoître
Heureuſement pour nous, tous ces imitateurs,
Ces ſinges de la Cour, dans leurs ſerviles mœurs,
N'étalent à nos yeux que la laideur du vice.
Leur médiocrité, ſoit raiſon, ſoit caprice,
Juſques dans leurs défauts inſpire le mépris.
J'aimerois encor mieux notre brillant Marquis.
S'il eſt perfide, au moins il ne l'eſt qu'avec grace:
Ses vices ſont couverts d'une aimable ſurface ;
Et l'on peut s'y tromper.

ROSALIE.

Sauvez-moi de l'erreur,
Chere amie, et liſez dans le fond de ſon cœur.

ORPHISE.

Oh ! je vous le promets. Il a bien de l'adreſſe ;
Mais on peut, ſans ſcrupule, égaler ſa fineſſe.
La franchiſe avec lui ne ſerviroit à rien....
Vous ne concevez pas cet étrange moyen
Qu'il faille ſe maſquer pour connoître les hommes ;
Mais le monde eſt un jeu : dans le ſiecle où nous ſommes,
Par les vices adroits les mœurs ont tout perdu,
Et ce n'eſt que l'eſprit qui ſauve la vertu.
Je l'apperçois : gardez de vous laiſſer ſurprendre.

ROSALIE.

ROSALIE.

J'aime mieux vous charger du ſoin de me défendre.
Que pourrois-je lui dire ? (*Elle ſort.*)

SCENE II.

ORPHISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH ! que je ſuis heureux !
Sans doute, en ce moment, votre cœur généreux
Me protégeoit, Madame, et prenoit ma défenſe.
Combien un pur amour a ſur nous de puiſſance !
Je déteſte l'éclat de mes premiers ſuccès.
J'aime enfin ſans remords, ſans crainte, ſans regrets,
Ou ſi pour mon malheur je me trompois encore,
Loin de vouloir combattre une erreur que j'adore,
J'épaiſſirois le voile étendu ſur mes yeux.
Oui : le charme nouveau que j'éprouve en ces lieux
M'avertit que je touche au bonheur de ma vie.
Je ſuis digne de vous, digne de Roſalie.
Votre active amitié doit être ſans effroi.
Vous n'avez déſormais à craindre que pour moi.

ORPHISE.

Le pauvre malheureux ! dans quel pas il s'engage !
Mais il faut avec moi prendre un autre langage.
Tenez, mon cher Marquis : vous avez vingt-huit ans,

J'en ai vingt-quatre : ainſi les diſcours des enfans
Ne ſont plus faits pour nous.

LE MARQUIS.

Oui : mais lorſque l'on aime
On le devient. L'amour eſt peint ſous cet emblême ;
Et j'éprouve aujourd'hui qu'il rétablit en nous
Cette candeur première et ces ſentimens doux
Qui diſtinguent ſi bien l'âge de l'innocence.
Tout eſt nouveau pour moi : je crois à la conſtance,
A la fidélité, je renais par l'amour . . .
Pourquoi de mon bonheur diffère-t-on le jour ?
L'indulgence fait grace aux torts de la jeuneſſe.
Je n'aurois jamais eu qu'une ſeule foibleſſe,
Si j'avois bien choiſi dès la première fois.
Eh ! qui peut ſoutenir l'erreur d'un mauvais choix !
J'ai mieux aimé riſquer de paroître infidèle :
Mais, retombant toujours dans une erreur nouvelle,
Entraîné, malgré moi, par un charme vainqueur,
Je n'ai fait que donner et reprendre mon cœur.
Eſt-il un ſort plus dur pour un homme ſenſible !

ORPHISE.

C'eſt pour vous délivrer de cet état horrible,
Que l'on veut vous donner tout le tems de choiſir.
Nous redoutons en vous cet ardeur de jouir.
Pour faire un bon mari, vous aimez trop les femmes.

LE MARQUIS.

J'aime les femmes ! mais, accordez-vous, Meſdames.
Pour que l'on vous épouſe, il faut bien vous aimer ;

Et d'ailleurs l'amour seul a droit de me charmer.
Il me traite bien mal : tous ses plaisirs me fuient ;
Mais l'amitié me glace, et les hommes m'ennuient.

ORPHISE.

Quoi ! d'être mon ami n'êtes-vous point jaloux ?

LE MARQUIS.

Ne me demandez pas ce que je sens pour vous.
Vous n'aurez de long-temps d'ami qui me ressemble.
Un commerce tranquille avec vous ! ah ! je tremble,
Quand je suis obligé d'implorer vos secours,
De vous ouvrir mon cœur, de vous voir tous les jours.
Il falloit m'épargner cette épreuve cruelle.
Quel supplice, grand Dieu ! Rosalie est bien belle,
Mais le piége est bien fin : et cette intention ....
Vous riez !

ORPHISE.

J'attendois la déclaration.

LE MARQUIS, (*vivement.*)

Oh ! non : n'y comptez pas. Vous vous trompez, Madame.
Vous n'êtes, à mes yeux, que la seconde femme
De l'univers.

ORPHISE.

Tant mieux.

LE MARQUIS.

Que je suis malheureux !
Trahi jusqu'aujourd'hui, trompé dans tous mes vœux,

Il m'a fallu ſouffrir et travailler ſans ceſſe
Pour rencontrer un cœur digne de ma tendreſſe :
Je le cherchois en vain, ce cœur n'exiſtoit pas.
J'apperçois Roſalie : après ces longs combats,
Je croyois reſpirer. Les vertus de ſon âge,
Son ingénuité raſſuroient mon courage.
Que me ſert de l'aimer, d'être de bonne foi !
Je ne puis lui parler : on l'éloigne de moi.
Il faut me replier et me mettre à la gêne
Pour prouver un amour qu'elle croiroit ſans peine.
Hélas ! le ſeul aſpect de mes vives douleurs
A celle qui les cauſe arracheroit des pleurs.

ORPHISE.

Je ne lui cache rien : ainſi ſoyez tranquille.

LE MARQUIS.

Mais que lui dites-vous ? il eſt bien difficile
De lui peindre l'ardeur dont je ſuis embrâſé.

ORPHISE.

Cet emploi, juſqu'ici, m'a paru fort aiſé.

LE MARQUIS.

Vous avez tant d'eſprit, de grâce ! ah ! je vous prie,
Faites-lui bien ſentir que je lui ſacrifie
Tout au monde, la Cour, mes plaiſirs, mes amis.

ORPHISE.

Depuis deux heures, oui, vous nous l'avez promis.

LE MARQUIS.

Ah ! je voudrois déjà voir la fin de l'automne.

ORPHISE.

Roſalie en eſt ſure.

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes ſi bonne !
C'eſt à vous que je dois.....

ORPHISE.

Elle ſait même auſſi
Que vos chevaux ſont mis.

LE MARQUIS.

Dieu ! Dans ce moment-ci
Je ne puis différer une importante affaire.
Il faut que ma préſence y ſoit bien néceſſaire
Pour aller perdre ainſi des momens précieux :
Mais je reviens après me fixer dans ces lieux.
Je ne vis point ailleurs : n'en doutez plus, Madame.
Loin de vous oppoſer à ma naiſſante flamme,
Vous avez protégé cette innocente ardeur
Qui me rend tous les biens que regrettoit mon cœur.
Daignez, charmante femme, achever votre ouvrage ;
Il eſt digne de vous de fixer un volage.
Que de tendres liens nous uniroient un jour !
Ce ſeroit l'amitié qui conduiroit l'amour.

ORPHISE.

Oh ! nous ſavons très-bien que vous êtes aimable :

Mais, ſi vous nous trompez, que vous êtes coupable !
A quel abus cruel votre eſprit s'eſt livré !
Des procédés ingrats vous auront égaré :
Car vous êtes né franc ; et même je ſuis ſûre
Que votre ame d'abord étoit ſenſible & pure.
Vos diſcours auroient moins l'air de la vérité,
Si quelque ſouvenir ne vous étoit reſté.
Ne vous en ſervez pas pour tromper Roſalie.
Des maux qu'on vous a faits doit-elle être punie ?
Ce ſeroit une horreur trop digne de celui
Que, malgré ſes noirceurs, je regrette aujourd'hui.

LE MARQUIS.

On vous a trahie !

ORPHISE.

Oui : le fait eſt incroyable.

LE MARQUIS.

Votre Epoux ! ſe peut-il qu'un mari ſoit capable !... :
Je conçois les ſoupçons que vous gardez ſur moi.
Il avoit l'air ſi doux, et de ſi bonne foi....

ORPHISE.

Il avoit avec vous, beaucoup de reſſemblance.

LE MARQUIS.

Ah ! ne conſervez plus de doute qui m'offenſe.
J'adore Roſalie autant que vous l'aimez.
C'eſt moi qui remplirai les vœux que vous formez.
De mes premiers amours victime généreuſe,

Je ne me vengerai qu'en la rendant heureuſe.

ORPHISE.

Quelqu'un vient, c'eſt Meliſe.

LE MARQUIS.

Ah! changeons de diſcours.

ORPHISE.

Quand nous ſommes enſemble, elle arrive toujours.

LE MARQUIS.

Demeurez: dans l'inſtant je vous en débarraſſe.
(*à part.*)
Il faut que l'une ou l'autre abandonne la place.

SCENE III.

ORPHISE, LE MARQUIS, MELISE.

MELISE.

VOUS me voyez, Madame, un air triſte aujourd'hui:
Mais mon frere m'afflige. Il eſt affreux pour lui
De perdre pour jamais la plus douce eſpérance,
Et de n'inſpirer plus que de l'indifférence
Et même de la haine, en des lieux ſi chéris
Qui devoient renfermer ſa femme & ſes amis.

LE MARQUIS.

Je connois un état bien plus inſupportable.

C'eſt lorſque, tranſporté pour un objet aimable,
On ne peut ſe livrer, s'épancher à loiſir,
Et qu'un tiers importun nous ôte ce plaiſir.

ORPHISE, (*à part au Marquis.*)

Mais ſongez donc....

LE MARQUIS, (*de même.*)

Je veux la rendre plus diſcrete.

MELISE, (*de même.*)

Comment, Monſieur?

LE MARQUIS, (*de même.*)

Je veux qu'elle faſſe retraite.
(*Haut.*)
Oui, c'eſt un ſort cruel; et rien n'eſt plus affreux
Que de ſe voir ravir un ſeul moment heureux.
Le bonheur eſt ſi rare!

ORPHISE (*à part au Marquis*)

Encore? je vous laiſſe.

LE MARQUIS (*à Orphiſe de même.*)

De grace...

MELISE *de même au Marquis.*

Vous oſez pouſſer la hardieſſe!

SCENE IV.

LE MARQUIS, MELISE.

LE MARQUIS.

Je reconnois mes torts. Madame, pardonnez:
Mais . . .

MELISE.

Je dois applaudir aux ſoins que vous prenez.
Votre diſcrétion eſt tout-à-fait honnête.
Que voulez-vous qu'on penſe?

LE MARQUIS.

Oui: j'ai perdu la tête:
Mais croyez que ceci ne vous expoſe à rien.
Après le long ennui d'un fâcheux entretien,
Pouvois-je en vous voyant? . . .

MELISE.

Quelle eſt votre eſpérance?
Et pourquoi me pourſuivre avec cette conſtance?
Vous ſavez que Damis a mon cœur & ma foi,
Et que bientôt l'hymen doit l'unir avec moi.
Puis-je rompre avec lui, n'ayant point à m'en plaindre?
Eh! qui ſait avec vous ce que j'aurois à craindre!
Soyons amis: ayez la généroſité
De ne plus en vouloir à ma tranquillité.
Pour acquérir des droits à ma reconnoiſſance,
Evitez-moi: prenez le parti de l'abſence.

LE MARQUIS.

Madame, il eſt trop tard. En allant par dégrés,
Je pourrai faire un jour ce que vous deſirés.
Mais rempliſſez d'abord les devoirs d'une amie :
Donnez-moi les moyens de ſupporter la vie ;
Et, ſur-tout dans ces lieux où je puis eſpérer
De trouver mon bonheur et de vous rencontrer,
Faites-moi rechercher de ceux qui vous deſirent :
Qu'ils puiſſent ſe méprendre aux charmes qui m'attirent.
Vous voyez que ſouvent, pour leur faire ma cour,
Je perds d'heureux inſtans dérobés à l'amour :
J'ai pû même oublier toutes leurs injuſtices.
Pour m'aſſurer le prix de tant de ſacrifices,
Parlez en ma faveur ; et daignez, chaque jour,
De leur inimitié prévenir le retour.

MÉLISE.

Mais ne me forcez point à garder le ſilence.
Quand vous m'affligerez ce ſera ma vengeance.

LE MARQUIS.

Que vous êtes aimable et que mon ſort eſt doux !
Combien notre amitié va faire de jaloux !
Ah ! je ſuis dans l'ivreſſe.... Et mon bonheur extrême....
(*Il lui baiſe la main, & ſe jette à ſes genoux.*)

MÉLISE.

(*Se détournant & cherchant à retirer ſa main.*)

Ah ! Marquis.....

LE MARQUIS, (*profitant de ce moment pour regarder à ſa montre en tenant toujours la main de Méliſe.*)

Ciel !

MÉLISE.

Quoi donc !

LE MARQUIS (*s'échappant avec précipitation.*)

Je me punis moi-même.
Pour la derniere fois faites grace à l'amour....
Mais je ne réponds pas d'être abſent tout le jour.

SCENE V.

MELISE, (*ſeule.*)

QUOI! pour un mot, combien il craint de me déplaire!
Je ne lui croyois pas cette réſerve auſtère.
Mais dans les cœurs bien nés les premières erreurs
Tournent à leur profit, et les rendent meilleurs.
Celui qui des écueils a ſauvé ſa jeuneſſe,
Ignorant le danger, connoît peu ſa foibleſſe.
Le Marquis eſt plus ſûr ; et je vois que ſon cœur...

SCENE VI.

MELISE, DARMANCE.

MÉLISE.

MAIS, quel nouveau chagrin, mon frère ?...

DARMANCE.

Ah ! Dieu, ma sœur,
Pouvez-vous concevoir ce que je viens d'apprendre ?
Je suis désespéré : Damis m'a fait entendre
Que le Marquis vouloit m'enlever pour jamais
L'espoir de regagner l'objet de mes regrets ;
Qu'il formoit le projet d'épouser Rosalie.

MÉLISE.

Qui ? lui ! non : le Marquis n'eut jamais cette envie.
Je sais ce qui l'occupe.

DARMANCE.

Ah ! je suis rassuré.
Mais il m'a dit encor, de douleur pénétré :
(Car vous savez, ma sœur, qu'il m'aime comme un frère)
» Mon ami, le cruel poursuit et désespère
» Un autre amant, qui n'est coupable d'aucun tort,
» Plus fidèle que vous, digne d'un meilleur sort....
Le saviez-vous, ma sœur ?

MÉLISE, (*embarrassée.*)

Comment ? Damis soupçonne....

DARMANCE.

Pour moi, je m'en doutois.... quoi, ceci vous étonne!...

MELISE, (*avec inquiétude.*)

Mon frere, vous croyez....

DARMANCE.

Sans doute : le Marquis
Trompe dans ce moment deux femmes à Paris.
Heureuſement pour moi perſonne ne l'ignore.
Le reſte eſt moins connu : mais j'en ſais plus encore,
Et je ne puis penſer....

MELISE.

Oh! non, c'eſt une erreur
De croire qu'en ces lieux il ait placé ſon cœur.

SCENE VII.

MELISE, DAMIS, DARMANCE.

DARMANCE (*allant au-devant de Damis.*)

Vous vous trompiez, Damis, dans votre conjecture
Le Marquis aime ailleurs, et ma ſœur en eſt ſûre....

DAMIS (*à Meliſe avec un ton de reproche mêlé de douceur.*)

Vous en êtes bien ſûre?

MELISE (*dans un embarras extrême.*)

Oui.... je ne puis ſonger
Qu'il trahiſſe mon frere et veuille l'affliger....
Étant le confident de ſes peines ſecretes....

DAMIS, (*avec un peu d'aigreur.*)

Je ſuis humilié de l'erreur où vous êtes.

MELISE.

Ce ſeroit une horreur : il faut s'en éclaircir.

DAMIS.

Je le ferai ſans doute, et veux vous obéir.
Le Marquis apprendra. . . .

DARMANCE.

Non : ceci me regarde.
Je ne ſouffrirai point qu'un autre ſe haſarde.
Laiſſez-moi lui parler, mon frere.

DAMIS.

Ah ! mon ami,
Je ne l'ai point encor ce titre ſi chéri,
Je veux le mériter : je prends votre défenſe.
Vous avez bien des torts : mais la moindre imprudence
Pourroit vous perdre ici, ſans eſpoir de retour ;
Et l'on doit reſpecter l'objet de ſon amour.
J'en donnerai l'exemple, ô ma chere Méliſe.
J'oppoſe à la fineſſe une vieille franchiſe,
Au brillant de l'eſprit le langage du cœur :
Ces armes ſuffiront pour vaincre un Séducteur.
Raſſurez-vous : je ſuis ſans trouble & ſans colere ;
Et je veux vous ſervir au moins ſans vous déplaire.
Rentrons : ſans plus tarder, je vais prendre le ſoin
D'obtenir du Marquis un moment ſans témoin.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, MELISE.

ORPHISE.

Vous croyez le Marquis rival de votre frere ?

MÉLISE.

Non : je ne cherche point à percer ce myſtere.
Mais, ſuppoſé qu'Orgon préfere le Marquis,
Je dois, à tout haſard, détromper mes amis....

ORPHISE.

Auriez-vous des moyens pour démaſquer le traître ?

MÉLISE.

Oh ! je puis, à l'inſtant, vous le faire connoître.
Ecoutez : le Marquis pourſuit, en ce moment,
Une femme qu'il ſemble aimer éperduement.
De tous les pas qu'il fait je pourrois vous inſtruire :
Mais enfin conſervant l'eſpoir de la ſéduire,
Il redouble de ſoins pour obtenir ſon cœur.
Il ne peut ignorer que je ſais ſon ardeur.
Cette femme eſt très-franche ; et je ſuis ſon amie
Comme, depuis long-tems, vous aimez Roſalie.

ORPHISE.

Eh! bien, pour le convaincre, il faut prendre un moment
Où nous le trouvions seul. Cela seroit charmant.
S'il a les deux projets, que pourra-t-il répondre?
Par son embarras seul nous allons le confondre.

MÉLISE, (*embarrassée.*)

Il est vrai.... mais pourquoi le faire déclarer?

ORPHISE.

Pour lui fermer la bouche, et mieux nous assurer.

MÉLISE (*de même.*)

J'entends.... mais....

ORPHISE (*examinant bien Mélise.*)

Cette femme a donc la fantaisie
De partager les soins qu'il rend à Rosalie?

MÉLISE (*avec vivacité & humeur.*)

Non: car elle le craint et le hait à la mort.

ORPHISE (*à part.*)

Ah! je sais son nom....

(*Voyant arriver Zéronès.*)

Mais ce maudit homme encor
Vient ici nous poursuivre. Entrons-là, je vous prie.

(*Elles passent dans une chambre voisine.*)

SCENE

SCENE II.

ZÉRONÈS, (*seul.*)

Toujours fuir, à l'aſpect de la philoſophie !
Je ne ſais que penſer. Je crois, en vérité,
Que je dois m'en tenir à la neutralité.
C'eſt ſous condition que les Grands nous careſſent....
Quand ils ont de l'eſprit : mais après ils nous laiſſent.
Notre pure amitié n'honore que les ſots.
Pourquoi m'embarraſſer dans des projets nouveaux !

SCENE III.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS.

„ *Oui, puiſque je retrouve un ami ſi fidele,*
„ *Ma fortune va prendre une face nouvelle* “.

ZÉRONÈS.

Riez, riez, allez : nos affaires vont bien.

LE MARQUIS.

Surement le bon homme....

ZÉRONÈS.

Oh ! le pere n'eſt rien,
Ni la fille non plus : mais cette tendre amie....

LE MARQUIS.

Elle ſert mes projets, et m'aime à la folie.

ZÉRONÈS.

Cette femme, Monſieur, nous jouera quelque tour.

LE MARQUIS.

Point du tout: je vous dis qu'elle ſert mon amour.

ZÉRONÈS.

Et moi, dans ce château, deux fois je l'ai ſurpriſe,
Myſtérieuſement cauſant avec Méliſe.

LE MARQUIS.

Méliſe pour ſon frere imploroit ſon ſecours.

ZÉRONÈS.

Mais, lorſque j'arrivois, elles fuyoient toujours.
Sûrement on nous croit en bonne intelligence,
Et j'augure fort mal de cette méfiance.
Vous ne doutez de rien, Monſieur: nous nous perdrons.

LE MARQUIS.

Eh! bien, publiquement nous nous querellerons;
Et l'on ne croira plus à notre intelligence.

ZÉRONÈS.

Mais ſi Méliſe enfin, par eſprit de vengeance,
Sachant votre conduite, en informoit Orgon,
Par où finira-t-il?

LE MARQUIS.

Lui ? Par m'embraſſer.

ZÉRONÈS.

Bon.
Et Damis, dont vos ſoins allarment la tendreſſe,
Qui, depuis quelques jours, plongé dans la triſteſſe,
Par ſes ſombres regards ſemble vous menacer,
Par où finira-t-il, Monſieur ?

LE MARQUIS.

Par m'embraſſer.

ZÉRONÈS.

Eh ! bien, ſi vos projets, comme j'ai lieu de croire,
Ne réuſſiſſent point, vous n'aurez pas la gloire
D'être embraſſé par moi.

LE MARQUIS.

Tout de même Docteur.

ZÉRONÈS.

J'enrage.... Ce ſera du moins à contre cœur.

LE MARQUIS.

Du meilleur cœur du monde.

ZÈRONÈS.

Oh ! non, je vous aſſure.
Mais, j'apperçois Damis. Voyez-vous ſa figure,
Cet air ſombre, farouche, et ces yeux égarés ?
Ma foi, tirez-vous en comme vous le pourrez.

SCENE IV.

DAMIS, LE MARQUIS.

DAMIS.

Souvent, pour m'obliger, me faisant des avances,
Je vous ai vu, Monsieur, dans mille circonstances,
Prévenir mes desirs, seconder mes projets,
Et par votre crédit assurer leur succès.

LE MARQUIS.

Moi, je n'ai pour personne une amitié stérile.
Eh! bien: dans ce moment, puis-je vous être utile?
J'y suis prêt.

DAMIS.

Je le crois; et j'en suis pénétré:
Mais, depuis quelque tems, mon cœur trop ulceré
A droit de s'affranchir de sa reconnoissance:
Et je puis voir au moins avec indifférence
Vos nobles procédés, vos généreux secours,
Lorsque vous attaquez le bonheur de mes jours.
Je perds la confiance et le cœur de Mélise.
Vous savez que sa foi, que sa main m'est promise.
Insensible à l'amour, incertain dans vos goûts,
Choisissez des rivaux aussi légers que vous.
Pourquoi désespérer les cœurs les plus sensibles?
Adressez-vous plutôt.....

LE MARQUIS.

A ces maris paiſibles,
Glacés par l'habitude et chez eux étrangers,
Que ne troubleroient point mes deſirs paſſagers ?
Ma foi, mon cher Damis, arracher une femme
A l'ennuyeux époux qui gouverne ſon ame,
D'un partage honteux ſubir la dure loi,
N'eſt plus une entrepriſe aſſez digne de moi.
C'étoit là mon début, en ſortant du Collége.
Aujourd'hui, je jouis d'un autre privilége ;
Et, mettant plus de prix aux ſuccès de mes vœux,
Je ne veux pour rivaux que des amans heureux.

DAMIS.

Ainſi ſans reſpecter le choix d'un galant homme ?..

LE MARQUIS.

Du titre d'homme honnête envain on ſe renomme
Pour bannir un rival, le ſeul titre aujourd'hui,
C'eſt d'être plus aimable ou plus adroit que lui.

DAMIS.

Cette reſſource, ici, n'eſt pas en ma puiſſance :
Mais j'en ai qui pourront ſervir mon eſpérance.
Je deſire, Monſieur, ne pas les employer ;
Et c'eſt dans cet eſprit que je viens vous prier.....

LE MARQUIS.

Prétendez-vous ici me faire des menaces ?
Commençons par ſortir ; car je crains les préfaces.

DAMIS.

L'entretien finira comme vous le voudrez ;
Mais j'oſe me flatter que vous me répondrez.
Souffrez que j'interroge avant votre franchiſe.

LE MARQUIS.

Eh ! bien ?

DAMIS.

De bonne foi, ſongez-vous à Méliſe ?
Moi, je crois qu'aux dépens de ma tranquillité,
Vous cachez un projet murement médité.

LE MARQUIS.

Eh ! quel eſt ce projet ?

DAMIS.

D'épouſer Roſalie.

LE MARQUIS.

Si vous me ſoupçonnez une pareille envie,
Vous n'avez plus le droit de me rien reprocher,
Ni de me demander ce que je veux cacher.

DAMIS.

On peut être à la fois amoureux de Méliſe,
Et pour les biens d'Orgon ſe ſentir l'ame épriſe.

LE MARQUIS.

Le démon des jaloux trouble votre raiſon.
Qui ? moi ! j'ai bien beſoin de la fille d'Orgon

Pour réparer jamais les pertes que j'ai faites !
N'ai-je que ce moyen pour acquitter mes dettes ?

DAMIS.

Mais quel motif enfin peut vous avoir permis
D'être le plus mortel de tous nos ennemis ?

LE MARQUIS.

Votre ennemi mortel c'eſt votre jalouſie ;
Oui, Damis : c'eſt le ſeul qui trouble votre vie :
Et puiſqu'en ce moment cette vivacité
Se radoucit un peu, par pure honnêteté,
Je veux vous ſecourir : il faut que de ma bouche,
Vous ſoyez raſſuré ſur tout ce qui vous touche....
Meliſe, croyez-moi, vous aime à la fureur.

DAMIS.

Moi !

LE MARQUIS.

Nul autre que vous ne regne ſur ſon cœur.
Tout le monde le voit.

DAMIS.

Ah ! je voudrois vous croire :
Mais depuis quelque tems, banni de ſa mémoire,
Elle ne me voit plus avec les mêmes yeux ;
Et j'ai l'air auprès d'elle étranger dans ces lieux.

LE MARQUIS.

Je le crois : votre air ſombre allarme ſa tendreſſe ;

Mais êtes-vous abſent, jamais elle ne ceſſe
De nous parler de vous; et toujours des ſoupirs
Annoncent de ſon cœur les ſecrets déplaiſirs.
Vous gênez ſon amour par votre méfiance.
Pour le faire éclater, reprenez l'eſpérance:
Changez votre maintien, ayez l'air d'un amant
Aimé, ſûr de ſon fait, qui marche au dénouement.

DAMIS.

Je conviens que j'ai pu négliger de lui plaire:
Mais le chagrin aigrit, toute humeur s'en altère,
Et naturellement j'ai fort peu de gaité.

LE MARQUIS.

Oui: votre caractère eſt la ſolidité.
C'eſt celui d'un mari: mais vous deſirez l'être.
Seulement il faudroit n'avoir pas l'air d'un maître;
Et vous l'avez un peu: car dès les premiers jours
Que je venois ici, votre ton, vos diſcours
Se reſſentoient déjà de cette négligence
Que l'hymen quelquefois nous inſpire d'avance.
Nos Dames n'aiment point ce ton de liberté
Qui, dédaignant les ſoins, viſe à l'autorité.
Il faut autant de frais pour conſerver les femmes
Qu'on en a prodigué pour attendrir leurs ames.
La vôtre le mérite: elle a de la beauté,
De l'eſprit, des talens, et cette aménité
Qui donne à la vertu le charme de la grace.
Je ne vois point ailleurs d'objet qui la ſurpaſſe.
Allez: épouſez-là: vous êtes trop heureux.

DAMIS.

Oui : je vois à préſent que mes torts ſont affreux.
Même, de vos diſcours, l'expreſſion fidèle,
Me fait voir mille attraits que j'ignorois en elle.
Combien la jalouſie eſt un monſtre odieux!

LE MARQUIS.

Ah! lorſque ſon bandeau nous a couvert les yeux,
On ne voit plus l'amour, ſuivi de l'eſpérance,
Ni, près de l'amitié, la douce confiance.

DAMIS.

Je ne vous cache point, que mes ſoupçons jaloux
Avoient fort altéré mes ſentimens pour vous:
Mais vous avez vous-même écarté ce nuage;
Il ne m'eſt plus permis d'inſiſter davantage.
Seulement ſi Darmance....

LE MARQUIS.

Oubliez-moi tous deux:
Suivez tranquillement vos projets amoureux.
Que je deſire, ou non, d'épouſer Roſalie,
Sa main ne feroit pas le deſtin de ma vie.
Et quand je l'aimerois, je puis vous aſſurer,
Que Darmance toujours auroit lieu d'eſpérer.
Je ne refuſe point ce que le ſort me donne;
Mais je trouve tout bon, je ne nuis à perſonne.
C'eſt aux femmes à voir nos vertus, nos défauts.
J'ai même quelquefois ſecondé mes rivaux.
On me prend quand on veut, on me quitte de même,

Et mes soupçons jamais n'ont troublé ce que j'aime.

DAMIS.

En vérité, vous seul avez de la raison.
Oublions, tous les deux, cette explication.

LE MARQUIS.

Volontiers.

DAMIS.

Quel plaisir je vais faire à Mélise !

LE MARQUIS.

Comment donc !

DAMIS.

Mes soupçons ont causé sa mépriſe.
J'ai cru pouvoir lui dire, avant notre entretien,
Que vos vœux s'adressoient à Rosalie.

LE MARQUIS.

Eh bien ?
Elle étoit furieuse ?

DAMIS.

Oh ! dans une colère !...
Vous n'imaginez pas.

LE MARQUIS.

Elle adore son frère.
J'aime cet intérêt....

DAMIS.

Vous jugez qu'aisément

Je pourrai me charger du raccommodement.

LE MARQUIS.

Mais, je l'exige.

DAMIS.

Allons, embraſſons-nous, de grace :
Et que de notre eſprit cet entretien s'efface.

LE MARQUIS, (*embraſſant Damis.*)

Je ne m'en ſouviens plus. Je veux, mon cher Damis,
Etre compté toujours au rang de vos amis.

(*Damis ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, (*ſeul.*)

D'HONNEUR, il a déjà les vertus conjugales.
Si je parlois, Méliſe auroit bien des rivales :
Mais ils ſont aſſortis ; il ne faut pas troubler
Tant de rapports ſi doux qui vont les raſſembler.

SCENE VI.

MELISE, LE MARQUIS, ORPHISE.

(*Elles arrivent par une autre porte que celle par où elles ſont ſorties.*)

ORPHISE, (*à Méliſe, à part.*)

IL eſt ſeul : approchons.

LE MARQUIS (*à part.*)

Ah ! voici l'alliance
Dont notre cher Docteur s'eſt effrayé d'avance.
Obſervons leurs regards, et leurs moindres diſcours.

ORPHISE.

Marquis, expliquez-vous, ſans feinte, ſans détours.
Notre abord vous ſurprend : ou, du moins, il me ſemble
Que vous n'aimez pas fort à nous trouver enſemble :
Mais un motif preſſant vient de nous réunir ;
Et vous ſerez forcé de nous entretenir.
Madame s'intéreſſe au bonheur d'une amie,
Et moi, vous le ſavez, au ſort de Roſalie.
Qui trompez-vous des deux ? Vous avez fait un choix
Sans doute ? on n'aime pas deux femmes à la fois.
Ainſi déclarez-vous. Si l'une vous eſt chere,
Qu'attendez-vous de l'autre en cherchant à lui plaire ?

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez ?

ORPHISE.

Il faut . . . .

LE MARQUIS.

Favorable rigueur !
Que d'un pesant fardeau vous délivrez mon cœur!
Madame s'intéresse au bonheur d'une amie ?. . .
Je conçois ses frayeurs ; et que la voir trahie
Seroit un accident bien fait pour la toucher.
Je souffre de l'aveu qu'elle veut m'arracher.
J'aurois moins d'embarras étant seul avec elle.
Mais enfin cette femme, objet de tout son zele,
N'est point ici, je crois. Moi, j'y suis établi.
Par l'objet de mes vœux ce séjour embelli
Le fait connoître assez. C'est ici qu'il respire :
C'est ici que je vis sous son aimable empire . . . .
Vous voyez ma franchise. Ordonnez de mon sort.

ORPHISE.

Oh ! rien n'est plus facile ; et nous serons d'accord . . ;
Marquis, votre conduite est un peu trop masquée ;
Et, par cette réponse avec art compliquée,
Vous annoncez à feindre une facilité
Qui ressemble beaucoup a la duplicité.
La franchise n'a point cette marche incertaine.
Son langage naïf persuade sans peine.
Le vôtre vous trahit.

MELISE.

En effet, que penser

D'un homme qui toujours eſt prêt à renoncer
A ce qu'il ſemble dire, à ce qu'il ſemble faire?
Car rien n'eſt poſitif; chez vous, tout eſt myſtere.

LE MARQUIS, (*reprenant vivement.*)

Oui: mais vous ignorez que les femmes toujours,
Plus qu'un rival jaloux, traverſent nos amours.
Celle qui voit ailleurs s'adreſſer notre hommage
Penſe, de bonne foi, recevoir un outrage;
Et, prompte à ſe venger, ſon orgueil ſe réduit
A troubler le bonheur de l'amant qui la fuit.
Tel eſt dans ce moment le ſort qui me menace.
Une femme déjà préparoit ma diſgrace;
Et je me vois forcé d'encenſer ſes attraits,
D'avoir l'air de l'aimer, pour détourner ſes traits...
Ceci, pour me juger, demande plus d'étude,
Et peut-être avez-vous beſoin de ſolitude:
Adieu: quand vos avis ſeront conciliés,
Je viendrai recevoir mon arrêt à vos pieds.

SCENE VII.

ORPHISE, MÉLISE.

MELISE.

CE portrait-là n'eſt pas celui de mon amie.

ORPHISE.

Y reconnoiſſez-vous ma chère Roſalie?

MELISE (*éclatant avec humeur.*)

Ah ! cet homme eſt un monſtre. Il eſt tems d'éclater.
Je vous le dois à tous ; car je ne puis douter
Qu'Orgon n'ait le projet de lui donner ſa fille.
Sauvons d'un ſéducteur une honnête famille.
J'ai des moyens tout prêts ; et j'attends aujourd'hui
Des informations qu'on a priſes ſur lui.
D'une main reſpectable elles ſeront ſignées.
Peut-être, en les liſant, ſerons-nous indignées
D'avoir pû ſi long-tems croire à ſon repentir.
Votre cauſe eſt la mienne et doit nous réunir.

ORPHISE.

J'accepte vos ſecours avec reconnoiſſance...
Mais Orgon vient : Madame, uſez de diligence
Si vous ne voulez pas perdre votre bienfait.

MELISE.

Je vais écrire encor pour en hâter l'effet.

SCENE VIII.

ORPHISE, ORGON.

ORGON (*dans le fond du Théâtre.*)

J'APPORTE mon extrait et l'Encyclopédie...
Eh bien ! où ſont-ils donc ?... C'eſt vous charmante amie!
Mais, dites-moi pourquoi Méliſe eſt d'une humeur,...
Je ne puis concevoir ce qu'elle a dans le cœur.

ORPHISE.

Avant la fin du jour, nous en verrons la ſuite.
J'ai ſu mettre à profit le trouble qui l'agite.

ORGON. (*Il poſe ſur une table ſon manuſcrit, & le volume de l'Encyclopédie.*)

Quoi! ſoupçonneriez-vous auſſi nos deux amis?

ORPHISE.

Je ne dis rien encor: mais ils ſont bien unis;
Et je vous avouerai que cette intelligence
Ne ſauroit m'inſpirer beaucoup de confiance.
Il faut bien qu'un manége, avec art concerté,
Ait troublé, tout-à-coup, votre ſociété.
Pour moi, je ne crois pas ſa marche naturelle.
Je vois Damis jaloux, et Dormance infidele.
Chacun viſe à ſon but. Examinez-les tous,
De vos meilleurs amis, perſonne n'eſt pour vous.
Méliſe s'occupoit à rétablir ſon frere.
Le Marquis a ſenti qu'il falloit la diſtraire:
Et, pour mieux l'endormir dans une douce erreur,
Il a pris le parti d'intéreſſer ſon cœur.
C'eſt ainſi, que d'abord elle a pris ſa défenſe.
Le moyen n'eſt pas franc: mais dans la circonſtance,
Il ne m'inſtruit de rien, et pourroit s'excuſer.
Moi-même, je me vois contrainte de ruſer.
Dans des combinaiſons ſi fort multipliées,
Se combattant ſans ceſſe, & toujours variées,
La vérité ſe perd quand je crois la ſaiſir.
Je n'ai que des ſoupçons, et ne puis m'éclaircir.

ORGON.

ORGON.

Eh ! bien, que feriez-vous ? Dites avec franchiſe.

ORPHISE.

Si nous n'obtenons rien du dépit de Méliſe,
Je voudrois, m'épargnant cet importun ſouci,
Écarter, dès demain, tout ce monde d'ici.
Votre fille chez-vous voit un amant volage
Qu'elle aimoit, et celui qui venge ſon outrage ;
C'eſt pour un jeune cœur un pénible embarras.
Elle peut s'y tromper. Sauvons-lui ces combats.
Nous aurons tout loiſir d'examiner enſuite
Si l'on peut du Marquis approuver la conduite,
Si Roſalie enfin l'aime ou croit l'aimer.

ORGON.

Quoi !
Vous voulez exiger que j'éloigne de moi
Les doux conſolateurs, les ſoutiens de ma vie !

ORPHISE.

Vous voyez : je ſuis ſeule avec ma Roſalie :
Mais l'amitié me donne ici quelque pouvoir.
Je lui tiens lieu de mere, et j'en fais mon devoir.....
Les voici..... je vous laiſſe, et ma tendreſſe extrême
Va veiller ſur ſon ſort, en dépit de vous-même.

SCENE IX.

ORGON, LE MARQUIS, ZÈRONÈS.

ORGON. (*à part.*)

Je demeure interdit.

LE MARQUIS.

Allons, voyons l'extrait.

ZÉRONÈS. (*au Marquis.*)

Soyez perſuadé que l'ouvrage eſt bien fait.

LE MARQUIS.

Mais j'en ſuis ſur.

ORGON. (*à part.*)

Pourtant ils ſont fort raiſonnables....

(*Haut.*)

Meſſieurs, pour un auteur, vous êtes redoutables;
Et, devant vous.....

LE MARQUIS.

Auſſi, ce n'eſt point comme auteur
Que nous vous jugerons, mais comme un amateur.

ZÉRONÈS.

Comme un homme du monde.

ORGON, (*à part.*)

Ils s'entendent enſemble :

Oh ! j'éclaircirai bien...
(*haut.*)
Mais, Meſſieurs, il me ſemble,
Qu'on ne m'a point trompé : je vous ſoupçonne fort
D'avoir quelques motifs pour être ainſi d'accord.

ZÉRONÈS, (*bas au Marquis.*)

Vous voyez.

LE MARQUIS, (*de même à Zéronès.*)

Faiſons-nous une bonne querelle.

ORGON.

De grace, expliquez-moi cette amitié nouvelle.

ZÉRONÈS, (*de même.*)

Eh ! que nous dirons-nous ?

LE MARQUIS, (*de même.*)

Parbleu, nos vérités....
(*haut à Orgon.*)
Qui peut vous faire croire à ces abſurdités ?
Moi, l'ami de Monſieur !

ORGON.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

En conſcience,
Sans vous, j'ignorerois juſqu'à ſon exiſtence :
J'ai cru que je devois rechercher ſon appui,
J'en conviens ; mais c'eſt vous que je menage en lui :

Et, d'après les conſeils de notre cher Molière,
» *Juſqu'au chien du logis je m'efforce de plaire.*

ORGON, (*à part.*)

Comment donc ! il le traite avec bien du mépris !

ZÉRONÈS.

Prenez garde, Monſieur, que le chien du logis
Pour vous et vos pareils ne devienne un Cerbère.

ORGON, (*avec un étonnement mêlé de ſatisfaction.*)

Oh ! oh !

LE MARQUIS, (*bas à Zéronès.*)

Bien.

(*haut.*)

Eh ! quel mal pourriez-vous donc me faire ?
Si je diſois un mot, je vous ferois chaſſer.

ZÉRONÈS.

C'eſt moi, Monſieur, c'eſt moi qui vais vous dénoncer.

ORGON. (*à part avec contentement.*)

Ils ne ſont plus d'accord : Oh ! oui, la choſe eſt claire.

LE MARQUIS.

Un paraſite....

ORGON. (*Enchanté & de même aux répliques ſuivantes.*)

(*A part.*)

Bon.

LE MARQUIS.

Sorti de la pouſſiere,
D'un ami trop facile égarant les vieux ans,
Et pour le rendre heureux vivant à ſes dépens.

ORGON. (*Toujours à part.*)

A merveille.

ZÉRONÈS (*au Marquis.*)

Apprenez que ſon ame énergique
Ne me ſoupçonne point de baſſe politique.
Il ſait, grace à mes ſoins, que celui qui reçoit
Accorde au bienfaiteur bien plus qu'il ne lui doit.

ORGON. (*De même.*)

Sans doute.

ZÉRONÈS.

Que j'acquiers des droits ſur ſa perſonne,
En daignant accepter les ſecours qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Au maintien de vos droits, vous veillez nuit et jour.

ZÉRONÈS.

Je ne ſuis pas du moins paraſite en amour.

LE MARQUIS.

Oh! je vous en défie.

ZÉRONÈS.

Oui? la réplique eſt bonne.

Allez, Monſieur, jamais je n'ai ſéduit perſonne.

ORGON. (*ſe mettant entre eux deux.*)

Arrêtez, mes amis : c'eſt aſſez me prouver
Que j'étois dans l'erreur. Voulez-vous me priver ?....

LE MARQUIS. (*à demi-voix à Orgon.*)

Non, non : ſous le manteau de la philoſophie,
Il oſe ſe donner pour homme de génie :
Mais l'âne ſe trahit ſous la peau du lion.

ORGON. (*avec un ſigne d'approbation qu'il répete à chaque réplique, comme pour les calmer.*)

Je ſais.

ZÉRONÈS. (*de même que le Marquis, & tirant Orgon par la manche.*)

Méfiez-vous de ſon air de Caton.

LE MARQUIS. (*de même.*)

Je vois un Charlatan,

ZÉRONÈS. (*de même.*)

Je vois un petit maître,

LE MARQUIS. (*de même.*)

Bien vain, bien ignorant,

ZÉRONÈS. (*de même.*)

Bien parjure, bien traitre.

ORGON.

Oui : je ſais tout cela : je ſuis de votre avis :

Mais enfin j'ai beſoin que vous ſoyez unis.
Oubliez tout, allons : trop de rapports vous lient.
Je veux....

ZÉRONÈS (*avec un air piqué.*)

Ah !

ORGON.

Qu'eſt-ce ?

ZÉRONÈS.

Il eſt des diſcours qui s'oublient :
Mais....

ORGON.

Bon ! embraſſons-nous ; & laiſſons tout cela.
(*Ici le Marquis n'en peut plus de rire & ſe retient.*)
Nous avons tort tous trois d'abord.

ZÉRONÈS.

En ce cas-là....

(*Ils s'embraſſent tous trois.*)

(*Pendant que le Marquis embraſſe Zéronès, Orgon prend ſon manuſcrit ſur la table & revient.*)

ORGON.

Je vous apportois là l'extrait de notre hiſtoire.
Il faut que, ſur un point, vous aidiez ma mémoire.
C'eſt un fait important ; mais il n'eſt pas prouvé,
Et je le cherche en vain. Je ne l'ai pas trouvé
Dans l'Encyclopédie.

LE MARQUIS.

Oh ! vous n'avez qu'à dire.
L'un de nous fûrement pourra vous en inſtruire.

ORGON (*montrant Zéronès.*)

Il ne le ſaura pas. C'eſt un homme.... (*avec admiration.*)

LE MARQUIS.

Fort bien :
Mais notre hiſtoire !

ORGON.

Bah !

LE MARQUIS (*à part à Zéronès.*)

Docteur, ne dis plus rien.

ORGON.

Pour lui c'eſt un brin d'herbe.

LE MARQUIS.

Ah ! ah !

ORGON.

Cela nous paſſe.
A ſes yeux, la patrie eſt un point dans l'eſpace.

ZÉRONÈS.

Tout au plus.

LE MARQUIS (*à part à Zéronès.*)

Tais-toi donc.

ORGON.

Heim ! quand je vous le dis !

LE MARQUIS.

C'eſt que les grands objets abſorbent les petits.
Monſieur s'eſt occupé ſans doute de la ſphère,
Des loix du mouvement, du monde planétaire ;
Et, quand on a choiſi ce genre de travail....

ZÉRONÈS.

Moi je ne connois point les choſes de détail.

LE MARQUIS.

Des ſoleils des détails !

ORGON.

Pour lui.

LE MARQUIS.

Grand Dieu ! quel homme !
Que connoiſſez-vous donc ?

ZÉRONÈS.

Le grand tout.

LE MARQUIS.

Il m'aſſomme.
Ce n'eſt point un mortel, je n'y conçois plus rien.
C'eſt un eſprit céleſte, un être aérien.
Du monde, avec un trait, il nous peint la ſtructure.
Un ſeul de ſes regards embraſſe la nature.

ORGON.

Auſſi pour débourer mon eſprit et mon cœur,
Je voudrois un ami, d'un ordre inférieur,
Qui put dans les détails m'éclairer, me conduire.

ZÉRONÈS.

Il eſt certain que, moi, je ne puis me réduire.....
Mais vous avez trouvé cet ami dans Monſieur.

LE MARQUIS.

Oui : je n'ai point atteint ce dégré de hauteur
D'où l'on ne voit plus rien.....

ORGON.

Bon : je reprens courage.
(*au Marquis.*)
Ceci n'eſt qu'un extrait : venez voir mon ouvrage.
(*Il veut prendre ſon volume.*)

LE MARQUIS. (*prenant le volume, et ſe retenant pour ne pas éclater.*)

Donnez, de grace.....

(*Orgon ſort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

ZÉRONÈS. (*Voyant le Marquis rire aux éclats.*)

EH ! bien ?

LE MARQUIS.

La mine du Docteur !

ZÉRONÈS.

Oui : nous nous ſommes dit.... Il étouffe, d'honneur.

LE MARQUIS. (*laiſſant tomber le livre à force de rire.*)

Que la ſcience eſt lourde !

ZÉRONÈS.

Allons : le livre à terre !

(*en le ramaſſant.*)

Il ne reſpecte rien.

LE MARQUIS.

Bon Dieu ! la bonne affaire !

ZÉRONÈS.

Oh ! le voilà bien fier & bien content de lui !

LE MARQUIS.

Moi, je compte embraſſer tout le monde aujourd'hui.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, LE MARQUIS, DARMANCE.

LE MARQUIS.

Vous conviendrez, Damis, que tant d'indifférence
Devroit de notre ami rebuter la conſtance.
Orgon n'a pas daigné lui parler aujourd'hui;
Et Roſalie a l'air de ſe moquer de lui.
La vengeance eſt trop forte : une telle journée
Suffiroit pour payer les fautes d'une année.

DARMANCE.

Il eſt ſûr que jamais on ne s'eſt vu traité
Avec tant de rigueur et tant de cruauté.
Non, je n'ai plus d'eſpoir : témoin de mes allarmes,
Aujourd'hui Roſalie a vu couler mes larmes,
Elle s'eſt éloignée en détournant les yeux.

DAMIS.

Ceci ne prouve pas qu'il lui ſoit odieux.

LE MARQUIS.

Mais, vous me faites rire, et ce ſens froid m'étonne.
Eſt-ce qu'après deux mois une femme pardonne!
Il faut au moins deux ans.....

DARMANCE.

Ah ! ſi je le croyois,
J'appercevrois, au moins, un terme à mes regrets.

LE MARQUIS.

Tu peux pleurer deux ans : moi, je te le conſeille.
Tu lui feras plaiſir d'abord : cette merveille
La flattera beaucoup, et je crois..... à propos,
Meſſieurs, ne ſuis-je point avec mes deux rivaux,
Moi, qui fais prendre à l'un le parti de la fuite,
Et qui de l'autre ici veux régler la conduite ?

DARMANCE (*lui prenant la main*).

Ah ! Marquis!

DAMIS (*de même*).

Allons donc!

LE MARQUIS.

Vous étiez deux grands fous ! . . .
J'entends quelqu'un, allons: viens, Darmance, avec nous,
Promener ta douleur dans le parc, ſous l'ombrage.
Le ſilence des bois, la fraîcheur d'un boccage
Moderent les tranſports des malheureux amans,
Et le chant des oiſeaux adoucit leurs tourmens.

(*Ils ſortent enſemble.*)

SCENE II.

ORPHISE, ROSALIE.

ROSALIE, (*en larmes & fort agitée.*)

VENEZ à mon ſecours, venez ma tendre amie....
Si vous ſaviez!.. mon pere!..

ORPHISE.

Eh! bien, ma Roſalie?

ROSALIE.

Il vient de me traiter avec une rigueur!
Quel crime contre moi peut irriter ſon cœur?
A l'entendre, on croiroit que c'eſt mon inconſtance
Qui ſeule a pu cauſer la fuite de Darmance:
Que j'ai moi-même enſuite attiré le Marquis;
Et vous ſavez combien il en étoit épris!
Ce matin il l'aimoit: à préſent il l'abhorre.
Qu'eſt-il donc arrivé? Que dois-je craindre encore?

ORPHISE.

Ne redoutez plus rien: échappée au danger,
Votre ſoin, mon amie, eſt de n'y plus ſonger:
De ne point regretter la grace et l'artifice
Qui couvroit ſous vos pas les bords du précipice.
Le Marquis eſt un monſtre; et tout eſt éclairci.

ROSALIE.

Ah! qu'il s'éloigne donc au plus vîte d'ici!

ORPHISE.

Nous allons y pourvoir.

ROSALIE.

Dieu ! que je ſuis à plaindre !

ORPHISE.

Pourquoi ? c'eſt un bonheur que de ne plus rien craindre.

ROSALIE.

Mais mon père !....

ORPHISE.

Aiſément nous pourrons l'adoucir.
Je blâme le tranſport qui vient de le ſaiſir :
Mais, prompt à s'irriter, il ſe calme de même.
Votre ame eſt déchirée : une douceur extrême
Peut ſeule la guérir. Il faut pour l'appaiſer
Ne lui demander rien, la laiſſer repoſer.
Trop de rigueur rendroit ſes ſouffrances plus dures :
Et le remède même aigriroit ſes bleſſures....
Cependant, je ne ſais, je vois avec plaiſir,
Ou du moins je crois voir que vous ſemblez ſouffrir
Cette ſeconde épreuve avec bien du courage.
La première chez vous a fait plus de ravage.

ROSALIE.

Il eſt vrai : tant de crainte allarmoit mon amour !
Sans jouir de mon cœur, je doutois, chaque jour,
Si le charme nouveau, dont j'etois pourſuivie,

Me pouſſoit au bonheur, au malheur de ma vie.
Souvent je regrettois ces paiſibles momens
Où ſe développoient mes premiers ſentimens.
Hélas! quel plaiſir pur et qu'elle confiance
M'enivroit à l'inſtant de m'unir à Darmance!
» * J'eſpérois: et mon cœur doucement tourmenté
» Se livroit à l'attrait qui l'avoit enchanté.
» O preſſentiment doux! eſpérance flatteuſe!
» Quels biens il m'a ravis! Que je ſuis malheureuſe!

ORPHISE.

Eh! quoi! de votre cœur ne ſauriez-vous bannir
L'image de l'ingrat qui vous a pu trahir.
Darmance s'eſt formé ſur un mauvais modele.
Deviez-vous rencontrer un amant infidele!
» Sans lui j'aurois été bien loin d'imaginer
» Qu'aimé de Roſalie, on put l'abandonner.
» C'eſt à vous conſerver qu'on doit mettre ſa gloire:
» Et cependant, le traitre a vanté ſa victoire.
» Il en a fait trophée. Ici même aujourd'hui,
» Je vois que le Marquis s'eſt emparé de lui.
» Ils ne ſe quittent plus; et ces perfides ames,
» Préparent à coup ſûr quelques nouvelles trames....
Mais je vois que ces mots vous affligent encor:
Je vois couler vos pleurs...

---

* Les vers de cette ſcene, qui ſont marqués par des guillemets, ont été paſſés à la repréſentation. Je les regrette parce qu'ils indiquent la véritable cauſe du déſeſpoir de Roſalie dans ce moment.

ROSALIE,

ROSALIE, (*fondant en larmes.*)

Ah! veillez sur mon sort.
Tous mes sens sont troublés ; et ma raison s'égare.
Dans le désordre affreux qui de mon cœur s'empare,
J'ai peine à distinguer mon amitié pour vous.

ORPHISE.

Venez toujours à moi : tous mes vœux les plus doux
Sont de vous garantir des chagrins de la vie,
Des maux que j'ai soufferts ; je veux que mon amie
Les ignore toujours. Nous allons à l'instant
Éloigner pour jamais votre perfide amant.
Vous parviendrez alors à voir clair dans votre ame.
Ensuite....

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ORGON, ZÉRONÈS.

ORGON. (*un papier à la main & le parcourant des yeux.*)

QUELLES mœurs! quelle conduite infâme!

ZÉRONÈS.

C'est une horreur.

ORGON. (*A Rosalie.*)

Eh! bien, je vous retrouve encor!

Allons, retirez-vous.

ROSALIE.

Mais, mon père.....

ORGON.

J'ai tort !

Oh ! ſans doute!

ORPHISE.

Monſieur.....

ORGON.

Oh ! je ſais que pour elle,
Vous me ſacrifieriez.
(*à Roſalie.*)
C'eſt vous, Mademoiſelle,
Avec vos goûts brillans et vos airs de mépris,
Qui me rendez pourtant la fable de Paris.
Recueilli dans le port de la Philoſophie,
Sans vous j'allois jouir au déclin de ma vie :
Dégagé de tous ſoins, des erreurs détrompé,
En ſage je vivrois de moi ſeul occupé :
Et vous reculez tout. Allons, il faut vous rendre
Dès demain au Couvent : là, vous pourrez attendre ;
Et je vais à mon gré vous choiſir un Époux
Qui me diſpenſera de répondre de vous.
Sinon, n'eſpérez plus me revoir de la vie.

ROSALIE.

S'il faut pour votre ſort que je me ſacrifie,
Mon père, ſoyez ſûr.....

ORGON.

Allons : point de raiſons.
Retirez-vous, vous dis-je, et demain.... nous verrons....

SCENE IV.

ORPHISE, ORGON, ZÉRONÈS.

ORPHISE.

POURQUOI l'accablez-vous d'une injuſte colère ?
Voulez-vous la réduire à redouter ſon père ?
Dans ce moment, ſur-tout, ne la repouſſez pas ;
Et ſervez-lui d'aſyle en lui tendant les bras.
Peut-être ce moment décide de ſa vie.

ORGON.

Quoi! vous protégerez toujours cette étourdie !

ORPHISE (*à part*).

Ah! quelle horrible humeur !

ORGON.

Mais il faut prononcer
Sur ce monſtre : je vais à l'inſtant le chaſſer.

ORPHISE (*le retenant.*)

Non, non : chargez Monſieur de terminer l'affaire ;
Et ne vous montrez plus : je crains votre colere.

ZÉRONÈS (*à Orphiſe*).

Oh! ſi vous m'en chargez, je ſerai tolérant.
Je le congédierai philoſophiquement.

ORPHISE.

Cet écrit ſuffira pour lui faire comprendre,
Sans un plus long détail, le parti qu'il doit prendre.

ORGON.

Oui, vous avez raiſon: car je pourrois fort bien
Me croire jeune encor.

ORPHISE.

L'éclat ne ſert à rien.

ORGON (*reliſant ſon papier*).

Attaquer en duel des peres de famille,
Des freres, des époux, qui défendoient leur fille,
Ou leur ſœur, ou leur femme!

ZÉRONÈS.

Oui, oui: n'héſitez pas.

ORGON.

Pouvois-je ſoupçonner tous ſes ſanglans éclats,
Ses déſordres affreux, ſes mœurs, ſa perfidie
Qu'on appelle aujourd'hui de la galanterie?
Tout paſſe avec ce mot; et les vices du temps
Ne ſe diſtinguent plus avec leurs noms charmants.

ZÉRONÈS.

Allons: allons: il faut que je vous l'expédie.

Donnez-moi ce papier.

ORGON (*en tirant un autre de ſa poche.*)

En voici la copie.

ZÉRONÈS.

Oh ! je ſuis enchanté.

ORGON.

Moi, je ſuis furieux.

ZÉRONÈS.

Le petit ſcélérat !

ORGON.

Quoi !

ZÉRONÈS.

C'eſt un malheureux.

ORGON.

Sans doute.

ZÉRONÈS.

A dix-huit ans !

ORGON.

Ce n'eſt point de Darmance
Que je vous parle ici, c'eſt du Marquis, je penſe.

ZÉRONÈS.

Ah !

ORGON.

Où donc êtes-vous ?....

ORPHISE.

Mais il peut revenir;
Et d'ailleurs j'ai beſoin de vous entretenir.
Sortons.

ORGON.

Pour me parler encore de Roſalie?
Non, je la punirai de ſa coquetterie:
Vous ne m'en ferez point avoir le démenti:
Je ne veux plus la voir, et j'ai pris mon parti.

ORPHISE.

Oui, mais.... (*Ils vont pour ſortir.*)

ORGON (*appercevant le Marquis, & revenant ſur ſes pas.*)

Ciel!....

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

QU'IL eſt dur, pour une ame enflammée,
De renfermer le feu dont elle eſt conſumée!
Enfin je vous revois et je puis m'épancher.
Je trouve réuni ce que j'ai de plus cher.

(*Orphiſe & Orgon détournent la tête. Zéronès ſe détourne auſſi avec affectation.*)

ORGON (*à part.*)

Je n'y puis plus tenir.

ORPHISE (*de même.*)

Modérez-vous, de grace:

Sortons. (*Ils sortent pendant que le Marquis débit les vers suivans avec transport sans prendre garde à rien.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS (*poursuivant*).

DE quel tourment à quel calme je passe!
Voici donc ma retraite, et le dernier séjour
Que, depuis si long-temps, me destinoit l'amour!

ZÉRONÈS.

A qui donc chantez-vous, Monsieur, cette Ariette?

LE MARQUIS, (*tout étonné.*)

Comment!

ZÉRONÈS.

Ils sont sortis.

LE MARQUIS.

Mais.....

ZÉRONÈS.

Votre affaire est faite.

LE MARQUIS.

Je ne puis concevoir..... quelqu'un m'auroit-il nui ?

ZÉRONÈS.

Non : vous embraſſerez tout le monde aujourd'hui.

LE MARQUIS.

Mais quel motif encor ?.....

ZÉRONÈS.

En voici la copie.
Vous voulez voir plus loin que la Philoſophie ;
Vous en êtes payé, liſez.

LE MARQUIS, (*liſant.*)

O Ciel !..... ainſi
Quel eſt le réſultat de cette affaire-ci !

ZÉRONÈS.

Qu'on vous met à la porte.

LE MARQUIS.

Ah ! les méchantes femmes !

ZÉRONÈS.

Aſſurément, ce ſont des prudes que ces Dames.

LE MARQUIS, (*ſouriant.*)

Ma foi, dans ce Recueil on n'a rien oublié ;
Et mon Hiſtorien m'a bien étudié.....
C'eſt un tour de Méliſe.... Oui, je crois m'y connoître....

Allons, le moment preſſe : il faut un coup de maître.
Nous ſommes perdus.

ZÉRONÈS.

Moi ! parlez pour vous Monſieur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous me ſervir enfin ?

ZÉRONÈS.

De tout mon cœur :
Mais.....

LE MARQUIS.

Que fait Roſalie ?

ZÉRONÈS.

Elle pleure chez elle.
Elle vient d'eſſuyer une vive querelle :
Son père la menace.

LE MARQUIS.

Oh ! l'excellent moyen !
Ces pères, ces maris, comme ils nous ſervent bien !
Et ſon amie ?

ZÉRONÈS.

Elle eſt avec Orgon : je penſe
Qu'il eſt fort queſtion de votre ſurvivance.

LE MARQUIS.

A merveille. Mon cher, il faut que vous montiez
Chez Roſalie.....

ZÉRONÈS.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Et que vous lui diſiez....
Qu'on la demande ici, ſon père ou ſon amie.

ZÉRONÈS.

Ma foi.....

LE MARQUIS.

Ne faut-il pas que je me juſtifie?

ZÉRONÈS.

J'entends bien, mais c'eſt que....

LE MARQUIS.

Je ne dois plus la voir;
On m'a calomnié: je n'ai plus d'autre eſpoir.

ZÉRONÈS.

Moi, je dis....

LE MARQUIS.

Et d'ailleurs vous ſavez qu'elle m'aime?

ZÉRONÈS.

A-peu-près, ſûrement.

LE MARQUIS.

Moi, je l'aime de même.
Après elle, c'eſt vous.

ZÉRONÈS.

A la bonne-heure: allons.

LE MARQUIS.

Après notre entretien, revenez ; nous verrons
Enſemble le parti que nous aurons à prendre.

ZÉRONÈS.

Fort bien : je vais, Monſieur, l'engager à deſcendre.
(*à part en s'en allant.*)
Mais je dirai toujours qu'on mette ſes chevaux.

SCENE VII.

LE MARQUIS, (*ſeul.*)

AH ! je me vengerai de leurs lâches complots.
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ces petites ames
S'acharnent à me nuire. Il faut apprendre aux femmes
Qu'elles n'ont pas le droit de nous lancer des traits
Que de la part d'un homme on ne ſouffre jamais.
L'effet en eſt égal. Seulement la manière
D'en demander raiſon de quelques points diffère :
Mais enfin elle exiſte ; et je ne puis ſonger
Qu'on endure un outrage auſſi doux à venger.
On vient : c'eſt Roſalie.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ROSALIE.

(A l'arrivée de Rosalie, le Marquis s'empare avec adresse du fond du Théâtre pour l'empêcher de s'échapper.)

ROSALIE (*l'appercevant dans ce moment*).

AH! Ciel!.. le vil manége!
Quoi! vous osez, Monsieur, me tendre un pareil piége!

LE MARQUIS.

Arrêtez, Rosalie, il faut que mes discours....

ROSALIE (*avec impétuosité*).

Non, fuyez: je ne veux vous revoir de mes jours...

LE MARQUIS (*vivement & avec force*).

Vous ne pouvez m'ôter le droit de me défendre,
Madame: vous m'avez condamné sans m'entendre:
Vos parens, vos amis m'osent calomnier:
Laissez-moi les moyens de me justifier.
Je vous perds pour jamais: ce seul instant me reste.
Craignez mon désespoir: il peut m'être funeste.

ROSALIE.

Non, laissez moi, vous dis-je: une fatale erreur
N'a pas séduit mes sens: je n'ai pas dans le cœur
Ce qu'il faut pour vous croire.

LE MARQUIS (*avec menace.*)

Ah ! je le ſais, Madame :
Mais c'eſt votre juſtice ici que je reclame ;
Ou je vais, n'écoutant qu'un trop juſte courroux,
Venger l'indigne affront que je ſouffre pour vous.

ROSALIE (*ſaiſie d'effroi*).

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Ah ! ſoyez ſans alarmes.
Je menace en pleurant : voyez couler mes larmes :
Je les retiens à peine, et tombe à vos genoux....

(*Il ſe cache le viſage, en tombant aux genoux de Roſalie.*)

(*Relevant la tête, & faiſant ſemblant de s'eſſuyer les yeux.*)

Je vous revois au moins... mon deſtin eſt trop doux...
Hélas.... (*Il faut paſſer ici à la réplique de Roſalie*
A votre cœur, je ne puis rien comprendre, *les vers ſuivans, marqués avec des guillemets, ayant été ſupprimés à la repréſentation.*)
» Je ne l'eſpérois plus.

ROSALIE.

Que prétendez-vous faire ?
„ Vous m'avez attiré le courroux de mon pere.
» Il ne veut plus me voir : je ſuis perdue.... Hélas !
» Je ſens qu'à ce malheur je ne ſurvivrai pas.

LE MARQUIS (*toujours à genoux*).

» Ah ! je ſais vos dangers : ils ſont plus grands encore
» Que vous ne le penſez.

ROSALIE.

En eſt-il que j'ignore !....
» Je tremble, à chaque inſtant, s'il alloit revenir....
» Sauvons-lui la douleur d'avoir à me punir.

(*Elle fait quelques pas pour ſortir.*)

LE MARQUIS (*faiſant ſemblant de ſe trouver mal.*) *

» Ah ! Dieu !....

ROSALIE (*ſe retournant*).

Quoi !...

LE MARQUIS (*ſe relevant avec peine*).

Ce n'eſt rien.

ROSALIE.

Que vois-je !

---

*J'avois penſé que Roſalie devoit réſiſter à tous les moyens que le Marquis avoit employés juſque là, pour la déterminer à reſter un moment ; & j'avois imaginé celui-ci pour donner à une jeune perſonne très innocente un motif plus excuſable. Le ſort qu'il a eu à la Cour m'a fait prendre le parti de le ſupprimer à Paris ; mais j'avoue que je ſuis encore dans l'incertitude ſur l'effet qu'il y auroit produit. Je ſoumets ce doute au jugement du Lecteur.

LE MARQUIS (*se traînant sur un fauteuil.*)

Une foiblesse

» M'a pris tout-à-coup.

ROSALIE.

Ciel!

LE MARQUIS.

Quelle douleur m'oppresse

» Ah!... Rosalie...

ROSALIE (*revenant sur ses pas lentement*).

Eh bien!...

LE MARQUIS.

Ne vous exposez pas

» A la rigueur d'un pere, à ses fougueux éclats:
» Fuyez.

ROSALIE.

A votre cœur, je ne puis rien comprendre.

LE MARQUIS. (*toujours assis & jouant la foiblesse.*) *

Tout le mal est venu de ne pas nous entendre....
Ce que j'éprouve ici n'est point un changement....
Nous n'avons pu jamais nous parler un moment....

---

* Je ne laisse subsister cette note et les deux suivantes, que pour faire connoître cette partie de la scene telle que je l'avois d'abord conçue.

Encor ſi votre amie avoit été la mienne !...
Mais ne ſouffrir jamais que je vous entretienne !

ROSALIE.

Ah ! ne l'accuſez pas, et ſur-tout devant moi :
A ſa tendre amitié je ſais ce que je doi.

LE MARQUIS (*voyant que Roſalie reſte, il a l'air de revenir à lui par degrés.*)

Aimez-là, j'y conſens... Je ſuis loin, Roſalie,
De vous en détourner.... Mais votre modeſtie
Vous trompe en ce moment, et vous vous aveuglez....
(*Il ſe releve & reprend ſes forces inſenſiblement.*)
Connoiſſez donc enfin tout ce que vous valez....
Jouiſſez de vous-même, et regnez ſur votre ame....
De quoi vous ont ſervi les conſeils d'une femme ?...
Je craignois vos regards encor plus que les ſiens.
La Nature a ſur vous prodigué tous ſes biens.
Vous êtes à mes yeux ſon plus parfait ouvrage.
Votre eſprit déjà mûr a devancé votre age :
La raiſon le conduit ; et vos rares vertus
Prennent de cet accord une force de plus.
Ce n'eſt que par l'amour le plus pur, le plus tendre,
Que l'on doit ſe flatter de pouvoir vous ſurprendre.
C'étoient-là tous mes droits : Sans un titre auſſi doux,
Aurois-je oſé jamais lever les yeux ſur vous !

ROSALIE.

Cet éloge trompeur cache une perfidie.
Supprimez ces diſcours : croyez-moi.

LE

LE MARQUIS.

Roſalie,
Je vais vous quitter.... Non ; ce n'eſt plus votre amant,
Ce n'eſt qu'un tendre ami qui parle en ce moment,
Tout eſt fini pour moi : je n'ai rien à prétendre....
(*Avec beaucoup d'apprêt & de myſtère.*)
Mais il eſt un ſecret que je dois vous apprendre,...
Avant de m'éloigner ſi je n'ouvre vos yeux,
Je perds juſqu'à l'eſpoir d'être ſeul malheureux.....
Vous vous troublez..Comment! voulez-vous que je fuie?
Ordonnez ; à l'inſtant, vous ſerez obéie.

ROSALIE.

Mais....je ne conçois pas....

LE MARQUIS.

Dites-moi, ſans courroux :
Croyez-vous à l'amour dont je brûle pour vous?

ROSALIE.

J'ai ſû que vous aviez des projets de vengeance ;
Et que dans tous vos ſoins votre unique eſpérance
Etoit de me tromper.

LE MARQUIS (*vivement*)

Oh! j'en étois certain.
Mais quand je n'aurois eu que cet affreux deſſein,
Dans des termes brûlans j'aurois avec adreſſe
Enveloppé l'erreur d'une fauſſe tendreſſe :
J'aurois toujours mêlé dans mon expreſſion

Les vrais accens du cœur et de la paſſion....
A préſent, dites-moi : quels diſcours votre amie
Vous a-t-elle rendus ?....Répondez, je vous prie.

ROSALIE.

Je conviens avec vous qu'elle a, juſqu'à ce jour,
Sur un ton différent parlé de votre amour.

LE MARQUIS (*plus vivement.*)

Déjà ſur cet article elle eſt donc infidèle !
Ne conviendrez vous point auſſi que la cruelle,
De nos premiers momens protégeant la douceur,
N'oppoſoit nul obſtacle à ma naiſſante ardeur :
Mais que bientôt après arrachant l'un à l'autre,
Séparant ſans pitié mon ame de la vôtre,
Je me ſuis vû forcé d'embraſſer ſes genoux
Et d'y porter les pleurs que je verſois pour vous ?

ROSALIE (*avec une impatience mêlée d'amertume.*)

Eh ! bien ?

LE MARQUIS (*plus vivement.*)

Vous l'avez vue, alarmant votre père,
Combattre les progrès de mes ſoins pour lui plaire,
Et vouloir de ſon cœur bannir les ſentimens
Qui déjà me mettoient au rang de ſes enfans.....

ROSALIE, (*de même, avec une expreſſion plus forte qui s'augmente dans les deux répliques ſuivantes.*)

Mais enfin, ce ſecret....

LE MARQUIS, (*avec repos & douceur.*)

Oh ! douce confiance,
Trompeuſe illuſion de l'aimable innocence !
Vous ne m'entendez pas ?.... vous ne ſoupçonnez rien ?

ROSALIE.

Non : parlez.

LE MARQUIS, (*avec préparation.*)

Sachez donc que votre amie....

ROSALIE,

Enfin ?

LE MARQUIS.

Que la néceſſité de lui parler ſans ceſſe,
De la rendre témoin de ma vive tendreſſe,
D'implorer ſes bontés, d'intéreſſer ſon cœur,
A trompé ſa foibleſſe et fait notre malheur.....
Qu'elle eſt votre rivale.

ROSALIE, (*avec ſaiſiſſement.*)

O lumière funeſte !
Pourquoi m'arrachez-vous le ſeul bien qui me reſte !....
Mais, moi, je pourrois croire une pareille horreur !
Non : de ce vil détour j'entrevois la noirceur ;
Et vous ſavez trop bien que ma fidele amie
Eſt l'unique ſoutien de mon cœur !

LE MARQUIS.

Roſalie,
Je vais vous quitter..... quoi ! dans ce dernier moment,
Rien ne peut vous tirer de votre aveuglement ?

Vous attendez, ſans doute, une preuve plus forte.
Il faut vous la donner : il m'en coûte, n'importe.
Je ne puis, à ce point, me voir humilié.
Votre ſort en dépend : je ſuis juſtifié....

(*Lui donnant le portrait d'Orphiſe qu'il a dérobé.*)

Connoiſſez à quel titre et ſur quelle aſſurance
Elle oſoit ſe flatter de ma reconnoiſſance.

ROSALIE,

Son portrait ! ſe peut-il?... Oui : je le reconnois...

(*Regardant le portrait et fondant en larmes.*)

Hélas ! depuis long-tems tu me le deſtinois....
Je n'ai donc plus perſonne au monde!...

LE MARQUIS.

Sa vengeance
De ſes appas ſur nous a puni l'impuiſſance.
Elle ajoute l'outrage au plus cruel refus....
Savez-vous par quel piége elle nous a perdus?...

ROSALIE.

Non : je veux l'ignorer.

LE MARQUIS (*reprenant avec impétuoſité.*)

Ah ! j'avois lieu de croire
Qu'elle vous cacheroit une trame ſi noire.
Enfin apprenez tout : voyant que mon amour
Trompoit ſon eſpérance et croiſſoit chaque jour,
Que je ne pouvois plus devenir ſa conquête,

Voici les moyens doux et la reſſource honnête
Dont elle s'eſt ſervie....

(*Il lui donne la copie des informations contre lui.*)

ROSALIE.

Eh! quoi!

LE MARQUIS.

Prenez: liſez...

Un billet anonime.

ROSALIE. (*Après un moment de ſilence & liſant.*)

O ciel!

LE MARQUIS.

Vous frémiſſez!
J'aurois du vous cacher ce trait abominable...
Eh! bien de ces horreurs me croyez-vous capable?

ROSALIE. (*avec une méfiance mêlée de terreur.*)

Ah! Marquis!

LE MARQUIS.

Auriez-vous pu les imaginer?

ROSALIE. (*de même.*)

Ah! Marquis!

LE MARQUIS.

Les avis que je vais vous donner
Sont encore plus cruels. Sachez que votre pere,
Dont vous avez déjà reſſenti la colere,

Va demain au couvent vous traîner pour toujours
Et laiſſer dans l'oubli conſumer vos beaux jours :
Ou, s'il vous en retire, un choix honteux, biſare,
Comblera les horreurs du ſort qu'il vous prépare,
Tandis que, loin de vous, ſeul avec mon amour,
Privé de mes amis, m'exilant de la cour
Où je vous ai promiſe, où, long-tems attendue,
On me reprocheroit de vous avoir perdue,
Honteux, deſeſpéré, j'attendrai que la mort
Vienne enfin terminer ma douleur, et mon ſort.
De cet horrible écrit telle eſt la ſuite affreuſe.

ROSALIE. (*ſaiſie d'effroi.*)

Oui, je le ſens : je ſuis à jamais malheureuſe :
Mais, ſans vous accuſer, c'eſt à vous que je doi
Ce que je vais ſouffrir.

LE MARQUIS. (*très-vivement.*)

Il eſt vrai c'eſt à moi,
Mais j'y vois un remede, et ſûr, et néceſſaire.

ROSALIE.

Hélas ! qui me rendra mon amie et mon pere !

LE MARQUIS. (*de même.*)

Ma mere eſt à Paris : je vole à ſes genoux.
C'eſt elle qui connoît l'amour que j'ai pour vous !
Je lui peindrai ſi bien votre injuſte famille,
Qu'elle va dès l'inſtant vous adopter pour fille.
Je réponds de ſon zèle à ſervir notre eſpoir.

(*avec préparation & baiſſant la voix.*)

Si vous y conſentez, le tems preſſe,..... ce ſoir,.....
Pour vous mettre à l'abri du coup qui vous menace,
Elle viendra vous prendre.... au bas de la terraſſe...
A la chûte du jour. Ma ſœur ſuivra ſes pas.
Moi, ſi vous l'ordonnez, je ne paroîtrai pas.

ROSALIE (*avec ſaiſiſſement*).

Que me conſeillez-vous?....

LE MARQUIS (*ne lui laiſſant pas le temps de reſpirer.*)

Vous n'avez plus de pere.
Il n'eſt que ce moyen qui puiſſe vous ſouſtraire
A l'avenir affreux qui vous eſt préparé.
Raſſurez-vous: demain, tout ſera réparé.
Ma mere vient ici conjurer votre pere
De conclure un hymen devenu néceſſaire
Pour éviter l'éclat, les faux bruits contre vous;
Et, dans le même jour, je deviens votre époux.

ROSALIE (*dans l'égarement de l'effroi et de la douleur*).

Hélas! pourquoi faut-il que vous m'ayez revue!
Je ſens que je m'égare, et ma tête eſt perdue.
Un précipice affreux eſt ouvert ſous mes pas.
Pardonnez-moi plutôt, et ne vous vengez pas.

LE MARQUIS.

C'eſt moi que vous craignez, quand un autre menace!

ROSALIE.

Je ne ſçais : je frémis : un froid mortel me glace.

(*Elle veut ſortir : le Marquis s'y oppoſe.*)

Ne me retenez plus.

LE MARQUIS.

Vous voulez me quitter,
Sans rien promettre !

ROSALIE.

Non : ceſſez de m'arrêter,
Pour vous, pour votre honneur, ſi ce n'eſt pour moi-même.
Si vous m'aimez, on doit reſpecter ce qu'on aime.
Ah ! je vous en conjure, au nom de mes malheurs.
Je n'aurai pas du moins à rougir de mes pleurs.

LE MARQUIS.

Mais que redoutez-vous ! ce que je vous propoſe
Aſſure votre ſort, à rien ne vous expoſe.
Songez.....

ROSALIE.

Non, par pitié, par grace, laiſſez-moi
Voir et ce que je puis, et ce que je me doi.

(*avec amertume & terreur.*)

Hélas ! ſi vous ſaviez le mal que vous me faites !

LE MARQUIS. (*lui rendant ſa liberté.*)

Fille divine ! eh ! bien, ſoyez ce que vous êtes,

(*recourant après elle.*)

Ce que vous voulez être, allez. Au moins daignez
Me dire, en me quittant, que vous me pardonnez.
(*Il lui prend la main pour la retenir.*

ROSALIE.

(*avec une impatience plus douloureuſe que vive.*)

Pourquoi !

LE MARQUIS.

Vous le devez.

ROSALIE. (*de même.*)

Ah !

LE MARQUIS.

Ce mot vous étonne !
Dites : je vous pardonne.

ROSALIE. [*avec un conſentement forcé qui marque ſon deſir de s'échapper.*]

Eh ! bien, je vous pardonne.

LE MARQUIS. [*inſiſtant.*]

Du fond du cœur ?

ROSALIE. [*de même.*]

Hélas !

LE MARQUIS.

Eh ! bien ?

ROSALIE. [*de même.*]

Du fond du cœur.

LE MARQUIS. [*très-vivement.*]

J'abandonne en vos mains ma vie et mon bonheur.
Quelque soit le parti que votre cœur préfere,
Au rendez-vous donné vous trouverez ma mere.

SCENE IX.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS, (*seul.*)

ELLE ne m'aime pas : mais je ne crains plus rien ;
Et la tête est perdue : il ne faut plus....

ZÈRONÈS. (*accourant.*)

Eh ! bien ?

LE MARQUIS.

Quoi ! *j'ai vu, j'ai vaincu.*

ZÉRONÈS.

Vous êtes incroyable !

LE MARQUIS.

Allons, mettez-vous là : cherchez dans cette table
De l'encre, du papier.

ZERONÈS. (*toujours dans l'étonnement*)

Vous avez donc pleuré,
Joué la passion, fait le désespéré !

LE MARQUIS.

Sans doute. Roſalie a l'amour pathétique
Et, comme vous ſavez, cela ſe communique.

ZÉRONÈS.

Ma foi, ſi je l'entens !

(*Il prépare ce qu'il faut pour écrire.*)

LE MARQUIS.

Quoi ! rien n'eſt plus aiſé.
On s'échauffe avec peine auprès d'un cœur uſé:
Mais, auprès d'une enfant encore naïve et pure,
On revient, ſans efforts, au ton de la Nature:
Des doux accens de l'ame on ſe penetre alors;
Et l'eſprit quelquefois en ſaiſit les accords.
Ah ! ſi, dans ces momens, les femmes plus ruſées
Vouloient ne pas tenir leur paupieres baiſſées,
Et chercher dans nos yeux nos larmes, nos ſoupirs,
Qu'elles s'épargneroient de cruels repentirs !
C'eſt-là tout le ſecret.

ZÉRONÈS.

Il ſeroit charitable
De leur en faire part : là, ſoyez raiſonnable.

LE MARQUIS.

Ah ! quand je ſerai vieux, je les en inſtruirai.
Je tiendrai mon école, où je leur apprendrai
Les ſecrets de l'attaque, et ceux de la défenſe;
Et.... j'aurai bien mes droits à leur reconnoiſſance.

ZÉRONÈS.

Je ſuis prêt.

LE MARQUIS.

Écrivez..... de la main gauche.

ZÉRONÈS. (*étonné.*)

Bon !

LE MARQUIS.

Point d'ortographe.

ZÉRONÈS, (*de même.*)

Ah ! ah !.... point d'ortographe ?

LE MARQUIS.

Non.

ZÉRONÈS, (*enchanté.*)

Tant mieux.

LE MARQUIS, [*dictant ſa lettre.*]

« Venez, ma chère fille, venez vous jetter dans mes » bras. Votre ſituation eſt affreuſe. Mon fils eſt dans » un état qui vous feroit pitié. Je tremble pour ſa » vie. Je n'ai pas oſé le mener avec moi, craignant » des éclats funeſtes qui pourroient haſarder votre » réputation : mais je n'ai pu refuſer à ma fille le » plaiſir de venir embraſſer ſa ſœur : (car c'eſt ainſi » qu'elle vous nomme déjà.) Si vous craignez de partir » avec nous, venez du moins nous voir un moment, » & conſulter enſemble ſur les moyens les plus hon- » nêtes & les plus sûrs pour vous ſauver. : car vous

» êtes perdue, ma chere fille. Venez donc, je vous » attends avec une impatience égale à vos malheurs ».

Bien, voilà tout.

ZÉRONÈS.

Ma foi, c'eſt un myſtere.....

LE MARQUIS.

Quoi ! vous venez d'écrire un billet de ma mère. Signez donc.

ZÉRONÈS.

Mais, Monſieur, avec tout votre eſprit, Vous ne prouverez pas....

LE MARQUIS.

Elle l'auroit écrit : C'eſt la même choſe.

ZÉRONÈS.

Ah ! (*il ſigne.*)

LE MARQUIS.

Dans une heure & demie, Remettez ce billet vous-même à Roſalie ; Enſuite au bas du parc vous viendrez me trouver. Vous en avez les clefs ?

ZÉRONÈS.

Oui, mais c'eſt approuver.....

LE MARQUIS.

Qu'appercevez-vous là qui ne puiſſe ſe faire ?

ZÉRONÈS.

Oh ! dans un certain ſens, non : j'entends bien l'affaire.
Mais, encore une fois, le ſiecle eſt retardé ;
Et.....

LE MARQUIS.

C'eſt pour l'avancer.

ZÉRONÈS.

Moi, je ſuis décidé.
Je vois la choſe en grand.

LE MARQUIS (*vivement*).

Bien : pendant mon abſence
De tous les conjurés rompez l'intelligence.
Il faut les diviſer pour en avoir raiſon.
Achevez de brouiller Darmance avec Orgon,
Le pere avec la fille ; et de mon ennemie
Sur-tout ayez grand ſoin d'éloigner Roſalie.
Enfin, mon cher Docteur, vous vous ſouvenez bien
De nos conventions : je veux que dès demain
Vous habitiez chez moi. L'heure fuit, le temps vole.
Adieu : pour commencer à tenir ma parole,
Je vais tout ordonner pour votre appartement.

ZÉRONÈS (*ſeul*).

Allons : en vérité, c'eſt un homme charmant.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

[*Le Théâtre change & repréſente un Jardin.*]

SCENE PREMIERE.

ZÉRONÈS, LE MARQUIS (*en ſurtout gris ; l'épée ſous le bras, & le chapeau ſur la tête.*)

LE MARQUIS.

ALLONS : il ne faut pas s'approcher davantage.
En trois ſentiers ici la route ſe partage . . . .
Où mene le premier ? [A]

ZÉRONÈS.

Au château.

LE MARQUIS.

Celui-ci ? [B]

NOTE pour les repréſentations de cette Piece, en Province, ou en ſociété.

Il faudra bien convenir ici de ſes faits, pour que les ſorties et les entrées ſuivantes ſe faſſent ſans confuſion. C'eſt par le premier ſentier [A] que Zéronès doit s'enfuir à la fin de cette ſcene, comme étant le chemin le plus court. Orphiſe, Méliſe, et Damis, pour retourner au Château, prennent la même route que Zéronès ; mais doivent arriver ſur la ſcene par le ſecond ſentier, [B] étant cenſés avoir couru déja dans le parc, pour chercher Roſalie ; comme celle-ci arrive ſur les traces d'Orphiſe, c'eſt donc par le même ſentier qu'elle doit entrer ſur la ſcene, ainſi que Darmance qui a ſuivi les pas de Roſalie : cet ordre eſt indiſpenſable.

ZÉRONÈS.

Par un plus long détour il y ramene auſſi.

LE MARQUIS.

Tant pis.

ZÉRONÈS.

Ma foi, Monſieur, c'eſt déjà trop d'audace.
Croyez-moi, retournons au bas de la terraſſe,
Au lieu du rendez-vous enfin.

LE MARQUIS.

Quelle raiſon ?

ZÉRONÈS.

Songez que nous voici tout près de la maiſon.
La nuit n'eſt point obſcure : on nous verra ſans doute.
Retournons. . . .

LE MARQUIS.

Ignorant! . . Le remords ſur la route
Attendroit Roſalie, et bientôt. . . .

ZÉRONÈS.

Mais comment
Vous diſculper après de cet enlèvement ?

LE MARQUIS.

Quoi ! n'avez-vous pas vu ma ſœur dans la voiture ?

ZÉRONÈS.

Oh ! ſans doute.

LE MARQUIS.

Et ma mere ?

ZÉRONÈS.

Oui : leur ton, leur figure
L'annoncent tout-à-fait... vous riez... mais ma foi,...
Si....

LE MARQUIS.

Savez-vous le nom de ces deux dames ?

ZÈRONÈS.

Moi ?
Je ne veux point entrer, Monſieur, dans cette affaire.

LE MARQUIS.

L'heure ſe paſſe.... Eh bien, viendra-t-on ?

ZÉRONÈS.

Je l'eſpere

LE MARQUIS.

Roſalie a reçu le billet ?

ZÉRONÈS.

Sûrement.
Du moins je l'ai gliſſé ſous ſa porte.

LE MARQUIS.

Comment ?
Mais avez-vous bien dit qu'il étoit de ma mere ?

ZÉRONÈS.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Orgon toujours eſt-il bien en colere ?

ZÉRONÈS.

Oh ! dans une fureur !... vous n'imaginez pas.
Il nous accuſe tous dans ſes fougueux éclats.
Il veut qu'à l'inſtant même on éloigne Darmance ;
Que ſa fille au couvent ſe rende en diligence :
Pour Orphiſe, elle pleure, elle eſt au déſeſpoir.
Roſalie a toujours refuſé de la voir ;
Et, pendant votre abſence, elle s'eſt enfermée.

LE MARQUIS.

Fort bien.

ZÉRONÈS.

Sa tendre amie, inquiete, alarmée,
Près de ſa porte enfin s'obſtine à demeurer.
Elle ne répond rien et la laiſſe pleurer.

LE MARQUIS.

A merveille.

ZÉRONÈS.

Sans doute elle eſt déja ſortie.

LE MARQUIS.

Pauvre enfant !..... je devrois la croire aſſez punie.
Et, content déſormais d'avoir pû me venger,
Lui laiſſer ſeulement l'image du danger....
Ce ſeroit, je l'avoue, une action charmante....
Qui me rendroit beaucoup..... oui : ce calcul me tente.

ZÉRONÈS.

Eh ! bien, je ſuis charmé.....

LE MARQUIS. [*vivement.*]

Mais, non : qui le croiroit !
Il faut franchir le pas : allons : mon ſeul regret
(Si j'en ai) c'eſt de voir qu'un facheux himenée
Va ſuivre tôt ou tard cette heureuſe journée.

ZÉRONÈS.

Mais je l'eſpere bien.

LE MARQUIS.

Si j'en viens là jamais,
Roſalie à l'inſtant perdra tous ſes attraits.

ZÉRONÈS.

Mais vous n'y penſez pas : comment ! elle eſt ſi belle !

LE MARQUIS.

Oh ! oui : dans un déſert je lui ſerois fidele.....
Je ne ſais cependant quel eſpoir me ſeduit.
Cette ſombre clarté de l'aſtre de la nuit,
Ces bois, ce rendez-vous, le charme du myſtere
Embellit Roſalie et me la rend plus chere.
O moment de l'attente ! inſtant délicieux,
Où l'amour tient encor ſon bandeau ſur nos yeux,
Combien on vous regrette auprès de ce qu'on aime !
Ah ! vous êtes pour moi la volupté ſuprême !
Mais plus heureux le ſort de ces eſprits bornés
Qui de la vérité ſont toujours étonnés,

Qu'aucun ſonge n'abuſe avant la jouiſſance,
Et qui, dans les élans de leur froide eſpérance,
Sont encor au-deſſous de l'objet de leurs vœux!...
Docteur, vous devez être un mortel bien heureux!

ZÉRONÈS.

Je n'ai pas travaillé beaucoup cette partie.

ORPHISE. (*derriere le théâtre.*)

Roſalie.

LE MARQUIS.

Orphiſe!

ZÉRONÈS.

Ah!

ORPHISE. (*s'avançant ſur le théâtre échevelée & dans le déſordre de la douleur. Méliſe & Damis l'accompagnent*) [*]

Ma chere Roſalie.

[*Le Marquis s'enfuit par une allée d'où il eſt ſorti, Zéronès par une allée oppoſée qui eſt cenſée conduire au château.*

---

* Cette note ne pourroit convenir que dans le cas où l'on exécuteroit la ſcène ſuivante, qu'on ma conſeillé de ſupprimer après la premiure repréſentation. Aujourd'hui elle ne me paroît pas inutile, et je ſoumets encore cette déciſion à mon Lecteur. Voici la ſcene telle que je l'avois faite il y a ſix ans. Autrement Orphiſe ne doit pas ſe montrer.

SCENE II.

ORPHISE, MÉLISE, DAMIS.

ORPHISE.

ELLE ne m'entend plus! c'en eſt donc fait, hélas!
Quelle eſt ma deſtinée! attachée à ſes pas,
Tranquille dans le ſein d'une amitié ſi tendre,
Des piéges de l'Amour je croyois me défendre,
Et l'amitié me rend plus malheureuſe encor.
Qu'êtes-vous devenu, mon appui, mon ſupport!

DAMIS.

Ah! Madame, calmez cette frayeur mortelle.
Sans doute Roſalie eſt encore chez elle.
Revenez.

ORPHISE.

Non, Damis: muette à mes douleurs
Quand vous m'avez ſurpriſe à ſa porte, mes pleurs,
Mes ſanglots l'appelloient, et ma cruelle amie....

MÉLISE.

Oh! ciel, ſi dans ſa chambre elle eſt évanouie!
Après tant de chagrins peut-être....

ORPHISE.

Je frémis.
Précipitons nos pas. Revenez, mes amis....
Faiſons tout pour la voir, et cachons à ſon pere
Des ſoupçons qui pourroient réveiller ſa colere.

[*Ils ſortent par la même couliſſe que Zéronès.*]

SCENE III.

ROSALIE (*arrivant ſur les traces d'Orphiſe de Méliſe et de Damis.*)

ORPHISE m'appelloit.... J'ai cru l'entendre... hélas!
J'accourois, je venois me jetter dans ſes bras,
Lui pardonner peut-être. Une frayeur ſoudaine
S'empare de mes ſens.... Me voilà ſeule.... à peine
Puis-je me ſoutenir.... Je perds tout en ce jour.
L'amitié m'a trompée auſſi-bien que l'amour.
Mon pere me reſtoit, et j'ai perdu mon pere....
Du Marquis ſeulement la reſpectable mere
S'intéreſſe à mon ſort, et vient à mon ſecours....
Elle eſt là qui m'attend.... Ses conſeils, ſes diſcours
Peut-être adouciroient la douleur qui m'accable.
L'alarme eſt au chateau : je ſuis déja coupable.
Elle ſeule à préſent peut me juſtifier.
Allons l'implorer.

[*Elle fait quelques pas vers la couliſſe par où le Marquis étoit entré.*]

[*S'arretant.*]

Ciel! quel cri vient m'effrayer!
Je crois entendre encor la voix de mon amie:
Je l'entends m'appeller ſa chere Roſalie.
Non: malgré la terreur d'un avenir affreux,
Je ne pourrai jamais m'arracher de ces lieux.
Toi, qui me fus ſi cher dès ma plus tendre enfance,

Et qui m'aimas peut-être, Ah ! ſans ton inconſtance,
Je ne me verrois pas dans le doute où je ſuis.
Oui, c'eſt toi que je hais : Oui, c'eſt toi que je fuis.
Mon pere me menace, et j'aime encore mon pere.
Orphiſe me trahit : elle m'eſt toujours chere....
J'entends du bruit.... O ciel ſi c'étoit le Marquis !...

SCENE IV.

ROSALIE, DARMANCE (*arrivant ſur les traces de Roſalie.*)

DARMANCE. [*A part.*]

AH ! je reſpire enfin ! c'eſt elle.

ROSALIE, (*ne le reconnoiſſant point encore, & le prenant pour le Marquis.*)

Je frémis.
N'approchez pas.

DARMANCE.

Combien vous craignez ma préſence !
Avec quelle rigueur ! ....

ROSALIE. (*à part.*)

Ah ! grand Dieu, c'eſt Darmance.

DARMANCE.

Quoi ? dans le ſeul moment où je puis vous parler !...

ROSALIE.

Ah ! ne me quittez pas.

DARMANCE.

Vous me faites trembler.
Connoiſſant le ſujet de vos vives alarmes,
J'épiois le moment de vous porter mes larmes :
Je vous ai vu deſcendre ; et, liſant dans vos yeux
Les ſignes trop certains d'un déſeſpoir affreux,
J'ai ſuivi tous vos pas, plus troublé que vous-même.

ROSALIE.

Que vous fait ma douleur, mon déſeſpoir extrême ?
S'il a pu m'égarer, vous me juſtifiez.

DARMANCE.

Ah ! c'eſt en criminel que je viens à vos pieds.
Ne me rappellez point mes torts, ni mes outrages.
Ils vous donnent ſur moi de trop grands avantages.

ROSALIE.

(*à part.*)

Hélas !

DARMANCE.

Mais, quelle crainte et quelle ſombre horreur,
A depuis un moment, accablé votre cœur ?
Vous ne regrettez point ce perfide, ce traître,
Qui nous a tous trompés, que vous-même peut-être.....

ROSAIDE.

Quoi ! vous avez appris ?. ...

DARMANCE.

Ce n'eſt que d'aujourd'hui
Que j'ai connu l'erreur qui m'attachoit à lui.
Quels regrets ſi ma ſœur, par d'aſſurés indices,
N'eut trouvé le moyen de démaſquer ſes vices !

ROSALIE.

Comment ? c'eſt votre ſœur dont les ſecrets avis ?....

DARMANCE.

C'eſt elle qui vous ſauve, et je m'en applaudis.
Sans elle du Marquis vous étiez la victime :
Et moi, ſans le ſavoir, complice de ſon crime,
A ſes projets cruels j'etois aſſocié.
O fatal aſcendant d'une fauſſe amitié !
Hélas ! ſi vous ſaviez avec quel artifice
Il a ſu me conduire au dernier ſacrifice,
Etouffant mes remords et la voix de mon cœur !
Je payerai de mes jours cette funeſte erreur :
Rien ne peut m'excuſer : je vous ai fait outrage :
Mais au moins, en mourant, un ſecret témoignage
Pourra me conſoler d'avoir trahi ma foi ;
Mes fautes ſont à lui, mes remords ſont à moi.....
A quel eſpoir encor me laiſſé-je ſurprendre !
De ſes pieges trompeurs tout devoit me défendre.
Iſolé dans le monde il n'avoit point d'amis.
Partout il inſpiroit la crainte ou le mépris.
Ses parens l'évitoient : ſa ſœur même l'abhorre.
Mais ſa mere plus tendre et plus à plaindre encore,

Déteſtant ſes défauts ſans pouvoir le haïr,
A pris depuis deux jours le parti de le fuir ;
Et foible, languiſſante, une terre éloignée
Va fixer déſormais ſa triſte deſtinée.

ROSALIE.

Que m'apprenez-vous ?

DARMANCE.

Ciel ! je vous vois fondre en pleurs.....
[*à part.*]
Et tout mon cœur ſe briſe. O mortelles douleurs !

ROSALIE. [*à part.*]

O regrets éternels !

DARMANCE.

Calmez-vous, Roſalie.
Il vous reſte du moins une fidele amie
Qui veille à votre ſort, qui ne vit que pour vous.
Conjurant votre pere, et preſque à ſes genoux,
Dans ce moment encor je viens de la ſurprendre.
Son active amitié s'occupe à vous défendre.
Si vous aviez pu voir avec quelle chaleur !...

ROSALIE.

Hélas ! à chaque mot vous me percez le cœur....
Ramenez-moi, Darmance, aux genoux de mon pere.

DARMANCE.

Vous ne pouvez avoir de reproche à vous faire.
D'où naiſſent vos regrets ?

ROSALIE (*à part*).

Que me dit-il?

DARMANCE.

Parlez.

ROSALIE.

Je ne le puis.

DARMANCE.

Comment? devant moi vous tremblez!

ROSALIE.

Fuyons : je crains encor les embuches d'un traître.

DARMANCE.

Ah! ne le craignez plus : s'il osoit reparoître!...
Mais il est éloigné. Par ce coup imprévu
Qui rompt tous ses projets....

ROSALIE.

Hélas! je l'ai revu.

DARMANCE.

Ciel!

ROSALIE [*très-vivement.*]

Ne m'accablez pas : notre cause est commune.
Nous gémissons tous deux sous la même infortune.
Si, lorsque vous étiez assuré d'être à moi,
Le monstre vous a fait violer votre foi,
Jugez de son pouvoir sur ce cœur sans défense,
Privé depuis long-temps de sa seule espérance.

Avec quel art cruel, dans ce dernier moment,
Il a ſçu profiter de mon ſaiſiſſement !
Sans vous, ſur un billet que l'on vient de me rendre,
J'ai cru que près d'ici la mere la plus tendre
M'attendoit....

DARMANCE.

Se peut-il ?

ROSALIE.

Oui, Darmance : et mon cœur
A pu croire un moment la voix de l'impoſteur.
Dieu ! quel foible ſecours garantit l'innocence !
De la ſéduction quelle eſt donc la puiſſance,
Si la crainte peut ſeule éloigner du devoir
Un cœur infortuné réduit au déſeſpoir !
Où puis-je déſormais traîner ma deſtinée ?
A d'éternels remords je me vois condamnée.
Il faut que je rougiſſe et même devant vous.
Je n'oſe de mon pere embraſſer les genoux.
Je crains de rencontrer les regards d'une amie.
Hélas ! j'ai tout perdu....

DARMANCE [*après un moment de ſilence*].

Cependant, Roſalie,
A l'aſpect de ces lieux ſi long-temps deſirés,
L'intervalle cruel qui nous a ſeparés
Semble s'évanouir : je verſe d'autres larmes,
Et ce ſéjour ſi cher reprend pour moi ſes charmes.
Témoin de notre amour, de nos premiers ſermens,
Je ſens qu'il me ramene à ces heureux momens

Dont le ſeul ſouvenir m'a fait ſouffrir la vie.

ROSALIE.

Que ces lieux ſont changés, grand Dieu !

DARMANCE, (*vivement.*)

Non, Roſalie.

Non, ſi nous nous aimons encore.

ROSALIE.

Ah ! pouvez-vous

Songer encore à moi !

DARMANCE.

Dieu ! c'eſt à vos genoux

Que j'attends en tremblant mon arrêt ou ma grace.

Par quel retour faut-il que je vous ſatisfaſſe ?

Indigne de pardon, je bénirai mon ſort

Si pour moi la pitié peut vous parler encor.

ROSALIE.

Je ſuis la plus coupable. Il faut que je pardonne.

DARMANCE.

Oublions tous les deux....

ROSALIE, (*appercevant de loin des flambeaux.*)

Ciél ! on vient : je friſſonne.

SCENE V.

ROSALIE, DARMANCE, ORGON, DAMIS, ORPHISE, MÉLISE, ZÉRONÈS, VALETS *portant des flambeaux.*

ORGON, (*n'appercevant point encore Rosalie dans le fond du Théâtre.*)

REVIENS, ma chere enfant.....

DARMANCE.

Ah ! nous sommes perdus !
Votre pere.....

ROSALIE.

Mon pere, ah! je ne le crains plus.
Jettons-nous à ses pieds.

DAMIS, (*à Orphise, qui s'avance la premiere avec lui.*)

C'est elle.

ROSALIE, (*se jettant dans les bras d'Orphise.*)

Ah !

ORPHISE, (*la serrant dans ses bras.*)

Rosalie.....
Quel mal vous m'avez fait !... Je vous vois, je l'oublie.

ROSALIE, *aux genoux d'Orgon. Darmance s'y jette auſſi.*)

J'ai retrouvé le bien qui manquoit à mon cœur.
O mon pere, achevez de me rendre au bonheur.
Hélas, que je retrouve auſſi votre tendreſſe.

DARMANCE.

Roſalie a daigné pardonner ma foibleſſe.

ORGON.

Mais... Darmance en ce lieu! comment? expliquez-moi...

ROSALIE.

Vous ne connoiſſez pas tout ce que je lui doi.

ORPHISE.

O Ciel! ſe pourroit-il que ce monſtre exécrable!...

ROSALIE, (*lui remettant la fauſſe lettre.*)

Liſez ce billet.

ORGON, (*liſant à côté d'Orphiſe.*)

Quoi?

(*à Zéronès, après avoir lu.*)

Quel homme abominable!
Mais s'il étoit ici!....

MÉLISE.

Non, je reçois l'avis
Que, depuis pluſieurs jours, tous ſes pas ſont ſuivis.
On a ſu dévoiler ſon horrible conduite.

Rien ne peut le sauver que la plus prompte fuite.

ORGON.

Comme il nous a trompés ! non, je n'en reviens pas.

ORPHISE, (*à Rosalie.*)

Et vous avez pu croire à cet écrit !

ROSALIE.

Hélas !

ORPHISE.

Vous !

ROSALIE.

Darmance est venu pour m'empêcher d'y croire.

ORPHISE.

Vous n'avez pas voulu m'en accorder la gloire.

ROSALIE.

Ah! mon cœur envers vous est bien plus criminel !

ORPHISE [*à Orgon.*]

Je vous l'avois prédit. Eh! bien, pere cruel,
Vous avois-je trompé ? Vous voyez votre ouvrage.
Quel parti prenez-vous ?

ORGON.

Le parti le plus sage :
De ne croire que vous, de vous abandonner
Le bonheur de ma fille, et de lui pardonner.

ZÉRONÈS,

ZÉRONÈS. (*à part.*)

Ce malheureux Marquis perd tout par ſon audace.
Je voudrois l'informer du coup qui le menace.

ORPHISE. (*après avoir obſervé Darmance & Roſalie qui l'entourent en la ſuppliant.*)

De la ſeduction qui peut ſe garantir?..

[*Uniſſant leurs mains.*]

Ne vous ſéparez plus pour mieux vous ſecourir.
Que ce moment d'erreur vous guide, et vous éclaire.

ORGON.

Bien: venez, mes enfans, conſolez votre pere.

LE MARQUIS. (*reparoiſſant dans le fond du théâtre.*)

Mais je ne conçois pas pourquoi....

ORGON.

Soyez heureux.

LE MARQUIS.

Ah! ah! fort bien.

[*Il ſe tient caché derriere un arbre, obſervant ce qui ſe paſſe.*]

ORGON.

Demain je comblerai vos vœux.
Pour moi, reconnoiſſant mes torts et ma foibleſſe,

Je veux les réparer au ſein de la ſageſſe ;
Et de ce digne ami....

(*Montrant Zéronès.*)

ROSALIE.

Lui, mon pere ! Ah ! je doi
Détromper votre cœur quand il fait tout pour moi.

(*Montrant Zéronès.*)

C'eſt lui qui m'a remis la lettre.

ORGON (*furieux.*)

Comment, traître !

ZÉRONÈS.

Mais, Monſieur....

ORGON.

A mes yeux garde-toi de paroître.
Crains que je ne te livre à la rigueur des loix.
Ma colere du moins ſeroit juſte une fois.
C'eſt vous ſeuls, mes enfans, qui charmerez ma vie.
Que mon amour pour vous ſoit ma philoſophie.

SCENE VI ET DERNIERE.

LE MARQUIS, ZÉRONÈS.

LE MARQUIS (*accourant & ſaiſiſſant Zéronès*).

JE rends grace à mon ſort. Il ne m'a rien ôté.
J'enleve la ſageſſe au lieu de la beauté.

ZÉRONÈS.

» Fort bien : mais ſavez-vous qu'il faut prendre la fuite,
» Et ſans perdre un inſtant : que Méliſe débite
» Qu'on va vous arrêter ? Ce n'eſt point un faux bruit.
» C'eſt un avis qui vient de quelqu'un bien inſtruit.
» Nous voilà tous les deux dans de belles affaires.

LE MARQUIS (*après une pauſe*).

» Allons attendre ailleurs le progrès des lumieres.
» Je me ſuis trop preſſé. Plaignons, mon cher Docteur,
» Ceux qui jugent ſi mal votre eſprit et mon cœur.

(*Les derniers vers marqués ici avec des guillemets ont été ſupprimés à la repréſentation.*)

Fin du cinquième & dernier Acte.

VARIANTES.

LE dénouement que l'on vient de lire eſt véritablement celui que je préfere, & que je me ſuis obſtiné à ne point changer, depuis que j'ai terminé cette Comédie. Après la repréſentation de la Cour, ébranlé par les conſeils de quelques perſonnes, je l'avois changé, comme on va le voir; & le jour de la premiere repréſentation à Paris, je croyois encore à midi qu'on exécuteroit le nouveau. Une Lettre du grand Acteur * à qui j'ai tant d'obligation m'a déterminé à rétablir l'ancien, & je crois qu'il avoit raiſon. Le Lecteur en jugera : mais qu'il ſe ſouvienne que le Séducteur a été congédié d'une maniere aſſez dure au quatrieme Acte ; qu'après avoit été démaſqué par tout

* M. Molé.

le monde, il revient au cinquieme pour être témoin de l'horreur qu'il inſpire, ſe voir enlever ſa proie, & qu'enfin, menacé d'être arreté, il eſt véritablement forcé de chercher un aſyle hors de France. On ne le regarde point comme puni, parce qu'il s'en va avec un trait d'inſouciance & de gaieté; mais je ſoutiens qu'un homme de ce caractere ne peut être puni que par le fait, & qu'il ne doit pas foiblir un inſtant; & je ſais bien où j'ai puiſé cette leçon. Malgré cela, je céderai volontiers à de meilleures raiſons que les miennes; & pour le prouver, je ſoumets le nouveau dénouement à la déciſion du Lecteur.

ACTE V.

SCENE V.

ROSALIE, DARMANCE, ORGON, DAMIS, ORPHISE, &c.

Voyez page 126.

ROSALIE (*remettant à Orphiſe la fauſſe lettre.*)

» Liſez ce billet.

ORGON (*liſant avec Orphiſe*)

» Quoi? (*après avoir lu*) quel homme abominable!...
(*à Zéronès*)

» Eh! bien, mon digne ami...

ROSALIE (*vivement*)

» Lui! mon pere: Ah! je doi

» Détromper votre cœur & votre bonne foi.

» C'eſt lui qui m'a remis la lettre.

ORGON.

» Comment traître!

ZÉRONÈS.

» Mais, Monſieur.....

ORGON.

» A mes yeux garde-toi de paroître.
» Crains que je ne te livre à la rigueur des loix.
» Ma colère du moins seroit juste une fois.

(*à ses gens*)

» Suivez ce malheureux: allez: je vous l'ordonne:
» Et gardez en sortant qu'il ne parle à personne.

DAMIS (*à part aux gens d'Orgon.*)

» Non, restez: c'est à moi d'accompagner ses pas.

(*Il sort accompagnant Zéronès.*)

SCENE VI.

ROSALIE, DARMANCE, ORGON, ORPHISE, MÉLISE, VALETS, &c.

ORPHISE.

» Et vous avez pu croire à cet écrit!

ROSALIE.

» Hélas!

ORPHISE.

» Vous!

ROSALIE.

» Darmance est venu pour m'empêcher d'y croire.

ORPHISE.

» Vous n'avez pas voulu m'en accorder la gloire.

ROSALIE.

» Ah! mon cœur envers vous est bien plus criminel!

ORPHISE (*à Orgon*)

» Je vous l'avois prédit. Eh! bien, pere cruel,
» Quel parti prenez-vous?

ORGON.

» Le parti le plus ſage :
» De ne croire que vous, de vous abandonner
» Le bonheur de ma fille & de lui pardonner.

ORPHISE.

(*Après avoir conſidéré les deux jeunes gens qui l'entourent en la ſuppliant.*)

» Je vois qu'il faut ici que chacun ſe pardonne.
» Allons : je vais uſer du pouvoir qu'on me donne.
» De la ſéduction qui peut ſe garantir !
(*uniſſant leurs mains.*)
» Ne vous ſéparez plus pour mieux vous ſecourir.
» Que ce moment d'erreur vous guide & vous éclaire.

ORGON.

» Bien : venez, mes enfans, conſolez votre père.
» Je cède, & je conſens que vous ſoyez heureux.
» Demain, ſans plus tarder, je comblerai vos vœux.

SCENE VII ET DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DAMIS.

DAMIS (*revenant d'accompagner Zéronès*).

» On vous fera, Monſieur, une prompte juſtice.
» Aſſuré du Marquis, on ſaiſit ſon complice.

ORGON.

» Rendons grace au pouvoir qui nous a tous vengés :
» Mais ma crédulité vous a ſeule outragés.
» C'eſt vous ſeuls, mes enfans, qui charmerez ma vie.
» Que mon amour pour vous ſoit ma philoſophie.

FIN.

Alors, pour préparer la punition du Marquis, je changerois ainſi la Scene II du Ve Acte, page 117, qui a été ſupprimée après la premiere repréſentation.

MÉLISE.

» Mais daignez m'écouter & retenez ces cris.
» Vous n'avez rien à craindre : Oui, j'en reçois l'avis.
» On a ſçu du Marquis dévoiler la conduite.
» Rien ne peut le ſauver que la plus prompte fuite.

ORPHISE.

» Mais Roſalie eſt donc muette à mes douleurs.
Quand vous m'avez ſurpriſe à ſa porte, mes pleurs,
Mes ſanglots l'appelloient, et ma cruelle amie.....

DAMIS.

» Oh! Ciel! ſi dans ſa chambre elle eſt évanouie!
Après tant de chagrins peut-être.....

ORPHISE.

Je frémis.
Précipitons nos pas. Soutenez-moi Damis.....
Faiſons tout pour la voir, et cachons à ſon pere
Des ſoupçons qui pourroient réveiller ſa colere.

(C'eſt ſur ces points délicats que je demande des conſeils donnés avec réflexion & impartialité, & c'eſt ainſi que je puis avoir véritablement obligation à mes Juges.)

Lu et approuvé, ce 9 Déécembre 1783. SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer et diſtribuer, ce 10 Décembre 1783. LE NOIR.

ROBERT

CHEF DE BRIGANDS.

RÉSERVES DE L'AUTEUR.

Je soussigné pour me conformer à la loi du 30 août dernier, déclare qu'en publiant la présente pièce par la voye de l'impression, j'entends me réserver expressément tous mes droits sur les représentations qu'elle pourroit avoir dans toute l'étendue de la République française, *à Paris, ce 7 mars* 1793.

LAMARTELIERE.

La minute de la présente déclaration est déposée chez Me. Hua, notaire, rue de l'ancienne Comédie française.

ROBERT

CHEF DE BRIGANDS.

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE.

IMITÉ DE L'ALLEMAND,

Jean Henri Ferdinand

PAR LE CITOYEN LA MARTELIÈRE.

PRIX, 30 sols.

A PARIS.

Chez MARADAN, rue du Cimetière St. André-des-Arcs, N°. 9.

Et chez BARBA, au palais de l'Egalité, galerie vitrée.

1793.

PRÉFACE.

JE ne répondrai point aux mille et une absurdités qu'on a débitées contre cet ouvrage ; le public en a fait justice, et les gens de lettres me sauront peut-être gré d'avoir osé traiter un pareil sujet : quant à ces juges pitoyables, pour qui rien n'est difficile que de se taire, je les remercie d'être d'un autre sentiment, car aprés l'éloge d'un homme instruit, rien n'est plus flatteur que la critique d'un sot.

On m'a reproché d'avoir mis des brigands sur la scène. Eh ! qu'importe le nom quand la chose n'y est pas ? Plût au ciel ! que la société ne fut composée que de brigands semblables ! Les loix seraient maintenues, les propriétés respectées, l'honnête homme y trouverait des amis, l'infortuné des secours ; le méchant seul, sans appui, sans ressource, abandonnée à lui même, serait forcé de renoncer au crime, ou d'en porter la peine.

Quelques personnes ont crû voir du danger à présenter au public les principes d'une pareille morale ; je suis loin de suspecter leur bonne foi, et je déclare ici, avec toute la franchise dont je fais profession, que je n'ai point prétendu faire de cet ouvrage une pièce de circonstances.

Etranger à toutes les sectes qui, tour-à-tour ont figuré sur notre horizon politique, je n'ai jamais connu d'opinion, de parti, que celui de la justice et des loix ; mais le ministre déprédateur, le financier concussionnaire, le magistrat prévaricateur, le prêtre sacrilége et le prince oppresseur sont en tout tems, en tout

pays, en politique comme en morale, des monstres aux yeux de tous les hommes. Eh bien ! voici les scélérats que je livre à l'indignation des honnêtes gens, et au tribunal de mes brigands. Si j'ai failli, il existe des magistrats pour veiller au maintien des bonnes mœurs, et des loix pour punir les corrupteurs de l'esprit public.

J'ajoute, qu'amateur de tout ce qui tient aux beaux arts, j'offre à mes concitoyens le fruit de quelques momens de loisir que j'aime à partager entre le travail et l'étude des belles-lettres. Heureux si, après avoir retracé des scènes de sang, je puis célébrer dans ma solitude les vertus et le bonheur de mes compatriotes.

Ce bonheur sera le mien, et quelle que puisse être désormais la destinée de mes ouvrages, je n'opposerai jamais aux véritables critiques que le desir de mieux faire, à mes détracteurs que des mœurs pures, une conduite irréprochable, et l'estime de ceux qui me connaissent.

L'amitié et la reconnaissance me font un devoir de rendre ici hommage au talent du citoyen Baptiste. Cet acteur étonnant, et dont on peut à coup sûr prédire la haute célébrité, a mis dans son jeu tant de vérité et de profondeur, qu'il s'est en quelque façon approprié le succès de cet ouvrage. Cet éloge ne me serait pas échappé, si au talent d'un artiste consommé, il ne joignait les qualités non moins rares, qui font estimer et chérir le citoyen.

Le Tribunal redoutable, ou *la suite de Robert chef de brigands*, est imprimée, et se trouve à Paris, chez le même libraire.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE MOLDAR, Pere.

ROBERT DE MOLDAR son fils aîné, amant de Sophie; chef de brigands.

MAURICE DE MOLDAR, son second fils, aussi amant de Sophie.

SOPHIE DE NORTHAL, nièce du Comte de Moldar.

ROSINSKI, fils du Comte de Berthold, crû brigand.

FORBAN,
WOLBAC,
ROLLER,
RAZMANN,
} *Brigands.*

Un AUMONIER,

RAIMOND, personne affidé à Maurice.

BERTRAND, un des officiers de Justice du comte de Moldar.

GUILLAUME, paysan du canton et son fils agé de 8 à 9 ans.

Plusieurs domestiques à la livrée du chateau.

Plusieurs gardes chasse du Comte de Moldar.

Grand nombre de brigands.

La Scène se passe au Château de Moldar, en partie dans une forêt qui en est éloignée à un quart de lieue, dans un canton de la Franconie.

ROBERT

CHEF DE BRIGANDS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente un appartement du château de Moldar en Franconie.

SOPHIE ET MAURICE.

SOPHIE.

Laissés moi seule, vous dis-je ; votre présence m'afflige, votre tendresse m'offense et vos offres me font horreur. J'aimais votre frere, lorsqu'il était l'espoir de sa famille, je l'adore depuis qu'il en est banni. Hélas ! déshérité par son pere, trahi par ses amis, persécuté par son frere, sans secours, sans asile, seul, abandonné de la nature entiere, il n'a

pour supporter ses malheurs, que la force de son courage et les larmes de Sophie..... et vous espérés le remplacer, lui ravir le seul bien qui lui reste! cruel! jouissés en paix, si la paix peut entrer dans votre âme, d'un héritage surpris à la crédulité de votre pere, mais respectés ma tendresse, respectés la femme que ce même pere lui avoit destinée, et cessés de m'outrager en m'offrant une fortune grossie par ses dépouilles.

MAURICE.

Les dernieres volontés de mon pere suffisent pour me justifier. N'est-ce pas lui qui de sa voix mourante a prononcé la malédiction qui semble s'attacher à ses pas?

SOPHIE.

La malédiction! eh! l'a-t-il méritée? Ah! peut-être la force de l'exemple, son goût pour la dépense, et la fougue d'une jeunesse impétueuse, ont-ils pû l'égarer; mais que de vertus rachetaient ces défauts! que peut-on reprocher à son ame! elle est belle, élevée, sensible; j'en atteste tout le canton, toutes les chaumières qui environnent ce

château ; elles ne couvrent pas une famille qu'il n'ait secourue, pas un malheureux dont il n'ait adouci l'infortune.

MAURICE.

Que n'a-t-il toujours marché dans ces principes ! mais ses actions..... ses actions.....

SOPHIE.

Comment les connaissés-vous? par des lettres..... exagérées..... fausses, peut-être même supposées. L'envie et l'imposture enflent les torts, enveniment les pensées et attachent leur rouille à toutes les actions d'un malheureux. En un mot vous profités de son infortune, c'est vous que j'en accuse. Vous vous êtes emparé des derniers momens de votre pere, vous lui avés arraché sans doute la malédiction qui poursuit votre frere, votre main l'a tracée, vous avés goûté vous même le plaisir barbare de lui annoncer cet arrêt qui a porté le désespoir dans son âme. Voilà votre conduite, la pouvés-vous justifier.

MAURICE.

C'est à mon frere seul à se justifier, à lui

qui a empoisonné la vieillesse de son pere, et perdu dans la débauche et la dissipation un tems qu'il devait consacrer aux études, et qu'il n'a employé qu'à ruiner sa famille.

SOPHIE.

Ne parlés plus de ses dettes, mes pierreries ont servi à les payer. C'était un devoir pour vous, ce fut un plaisir pour moi.

MAURICE.

Si ses torts se bornaient encore là, il seroit peut-être excusable; mais ne respecter ni les sermens qu'il vous fit ni l'amour que vous avés pour lui..... quel serait donc votre étonnement, si vous le voyés vous même, l'œil hâve, le teint livide, le corps miné par le poison de la débauche. Telle était sa position, dit une lettre de mon correspondant de Leipsic, lorsqu'il fut obligé de quitter cette ville pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers. Son inconduite ne lui laissa pour ressources que le cachot ou la fuite. Il choisit la derniere en s'associant une troupe de libertins dès longtems épiés par l'œil de la

police, et réservés sans doute à périr un jour par le supplice des scélérats.

SOPHIE (*pleure*).

Malheureuse!... ... comme il jouit de mes larmes!

MAURICE.

Combien n'en ai-je pas versées moi-même! le sang, l'éducation, la conformité de nos goûts, de nos sentimens, tout semblait nous unir, nous enchaîner l'un à l'autre par les nœuds d'une éternelle amitié.

SOPHIE.

Que de chagrins vous eussiés épargnés à toute la famille, si cette amitié avait toujours subsisté entre vous!

MAURICE (*d'une douceur affectée*)

Mon cœur n'eut point changé si le sien fut resté le même. Oui, mon âme se déchire au seul souvenir de la dernière soirée que nous passâmes ensemble; tout était calme, le ciel serein, la lune argentait les prairies

des environs..... mon cher Maurice, me dit-il, en m'entraînant dans le plus sombre de nos bosquets, « cher frere, mon départ « est fixé à demain, je vais quitter Sophie, « je vais quitter tout ce que j'ai de plus cher « au monde — je ne scais, mais qui peut « lire dans le livre des destinées? ah! si ja- « mais ce pressentiment devait s'accomplir, « sois son conseil..... son ami..... son Epoux. « fais le bonheur de Sophie. (*Il veut lui baiser la main.*)

SOPHIE (*recule d'horreur*)

Perfide! je reconnais ta fourbe. C'est dans ce même bosquet qu'il me conjura de ne jamais aimer que lui — toi mon époux. ... toi!

MAURICE (*interdit*)

Quoi! vous douteriés.....

SOPHIE.

Laissés moi seule, vous dis-je.

MAURICE.

Vous me haïssés?

SOPHIE.

Non..... je vous méprise. (*Elle sort indignée.*)

SCENE II.

MAURICE *seul.*

Quel orgueil! il sera dompté ; ce Robert que tu regrettes est à jamais perdu pour toi.... quoi! j'aurai appellé sur sa tête la malédiction d'un pere, je l'aurai banni du sein de sa famille, entouré de pièges, environné d'abîmes pour jouir du rang et de la fortune que lui assurait son droit d'ainesse; j'en aurai fait un aventurier, un vagabond, et je ne pourrai lui ravir le cœur de sa maîtresse! il est malheureux, on l'aime, et moi l'on me méprise. — Mais Raimond ne vient pas..... ce retard m'inquiète..... m'offense..... m'irrite..... patience..... j'ai besoin de lui et mon interêt exige que j'épargne l'instrument qui doit servir à mes desseins.

SCENE III.

MAURICE, UN LAQUAIS, RAIMOND.

LE LAQUAIS.

Quelqu'un demande à vous parler en secret.

MAURICE.

Que veut-il? (*à part*) c'est lui sans doute. Fais entrer. (*Raimond entre*) ah! te voilà, Raimond; tu m'as bien fait attendre.

RAIMOND.

Pardonnés..... une maladie survenue à mon oncle.

MAURICE.

Et dont il faut acheter l'héritage par quelques complaisances — j'entends.

RAIMOND.

Non. Le destin ne me promet rien de ce côté là.

MAURICE.

Eh bien! je veux t'employer plus utilement. Mais avant tout réponds-moi — connais-tu une jeune personne appellée Sophie de Northal qui demeure dans ce pavillon et que Robert devait épouser un jour?

RAIMOND.

J'ai beaucoup entendu vanter sa beauté, sa bienfaisance; mais étranger dans ce château où je ne l'ai vue qu'un moment quand vous me fîtes appeller pour garder votre père pendant la léthargie que vous savés.... je ne l'ai pas vue depuis.

MAURICE. *avec confiance.*

A merveille! — écoute, toi seul tu sçais ce qu'il m'en a couté pour devenir l'héritier de mon pere. Ton zèle m'y aida et ma reconnoissance ne se bornera pas aux petits services que je t'ai rendus jusqu'ici. Mais tout le fruit de nos soins est perdu si je ne possède Sophie. L'image de Robert est sans cesse présente à ses yeux, elle ne voit, n'entend que lui, et son cœur m'est fermé tant

qu'elle conservera quelque espérance de le revoir. C'est à toi Raimond, à lever cet obstacle, et ta fortune est faite. Je me charge dès ce moment de la réussite de ton procès. Puisque tu n'es pas connu, voici le rôle que tu dois jouer près d'elle. Un vieux habit de soldat, une large moustache, le havre sac au dos, c'est ton accoûtrement. Tu reviens des campagnes de la Turquie d'Europe où le hasard te fît connaître un compatriote nommé Robert. Ce jeune homme, consumé par un chagrin secret qui lui faisait hair la vie, se trouve avoir été blessé à la bataille livrée par l'Empereur frédéric à Mahomet second. A l'approche de la mort, Robert te fait appeller, te charge d'un paquet qu'il te prie de remettre à son adresse, quand un congé t'aura permis de retourner dans ta patrie. Ce tems est arrivé et l'amitié te fait un devoir de t'acquitter de ta commission. Voila le précis de la fable, je laisse à ton jugement le soin de l'embellir de faits qui pourront ajouter à sa vraisemblance.

RAIMOND.

Comptés sur mon exactitude ..... et ce paquet ?

MAURICE.

Il est tout prêt, je vais le chercher.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

RAIMOND (*seul*).

Quel homme ! il entasse crimes sur crimes et pourtant tout lui réussit ! il commande, il boit dans des vases d'or, il sommeille sur le duvet de l'opulence, et son pere victime de sa scélératesse, accablé de malheurs, de viellesse et d'infirmités, n'a au fond d'un cachot qu'une pierre où reposer sa tête, pour nourriture qu'un pain noir détrempé de ses larmes et que je lui porte en secret, encore fus-je forcé d'annoncer à ce monstre que son pere étoit mort pour l'empêcher de consommer un parricide. O justice éternelle ! — Non, j'ai trop prêté mon ministere à ses attrocités..... Je me lasse d'être coupable..... Mais ma famille, mes enfants; que deviendront-ils ? Un procès fait toutes mes espérances, et quel en sera le résultat, si je n'oppose aux intrigues de mon adver-

saire le grand pouvoir du scélérat que je sers ? Hélas ! le sort du foible est donc d'être sans cesse le complice ou l'esclave du puissant.

SCENE V.

MAURICE (*un paquet à la main*)
RAIMOND.

MAURICE.

Le voilà. Il renferme deux objets, l'un est la lettre supposée, l'autre un porte-feuille brodé que mon frere reçut des mains de Sophie et que j'eus l'adresse de lui dérober au moment de son départ. Quant à tes vêtemens tu les trouveras au fond du parc sous une des voutes de la vieille tour.....
(*Raimond fait ici un mouvement de frayeur et de surprise*).

MAURICE *continue.*

Pourquoi cet étonnement ? tu parais effrayé.

RAIMOND *embarrassé.*

Vous commandez, je ne puis qu'obéir, mais mon respect pour la mémoire de votre pere, son âge, ses malheurs..... son désespoir quand seul avec vous, par votre ordre, je le descendis dans ce noir souterrain. — Ces paroles déchirantes qu'il prononca d'une voix éteinte et en s'arrachant les cheveux blancs qui couvraient son front respectable » » et toi aussi Raimond tu m'abandonnes ! » cette image, et l'idée des tourmens qui auront précédé ses derniers soupirs, ont chassé la paix de mon âme....

MAURICE.

Est-ce un sermon que tu prétends me faire ?

RAIMOND.

Pardon, si ma sensibilité vous offense.

MAURICE

Elle me fait pitié. Que peut-on me reprocher ? plongé pendant plusieurs heures dans un someil léthargique, tu scais que nous

le crûmes mort ; cette nouvelle se répandit dans mes domaines, je l'annonçai même aux princes mes voisins. Tout-à-coup mon malheur le rend à la vie.... Comment revenir sur mes pas ? Nous l'avons tous deux transporté dans cette tour où il est mort depuis. Quel est mon crime ? et que crains-tu, honnête Raimond ?

RAIMOND.

Mais ce frémissement involontaire.... cette horreur secrette qui me saisit à la vue de cette tour..... ces ossemens blanchis qui semblent se réunir, se ranimer et s'élever de la nuit du tombeau contre la barbarie de ses assassins....

MAURICE *d'un ton sec.*

Raimond..... ta morale commence à me lasser..... écoute, ton sort, celui de ta famille, tout est dans ma dépendance, je puis t'élever au rang de magistrat, placer tes enfans dans mes régimens, assurer leur fortune et changer en palais la cabane où le destin te condamne à végéter, mets d'un côté ces avantages ; de l'autre mon inimitié,

songe à ta famille, et prononce sur le parti qu'il t'importe de prendre.

RAIMOND.

Mon choix est fait, j'obéirai.

MAURICE.

Tu verras si je scais reconnaître un service. Sors et prends garde qu'on ne te voye ici ; mes ordres sont donnés, mon aumonier prévenu, demain avant la fin du jour, Sophie sera ma femme ou ma victime.

RAIMOND.

Demain à son lever je parais devant elle et vous serez aussi-tôt instruit du succès de mon message.

MAURICE.

N'oublie pas d'ajouter qu'il est mort dans tes bras..... s'il lui reste un rayon d'espoir, tout ce que j'ai fait est perdu.

RAIMOND.

Il suffit. (*à part*). Ah le scélérat ! *il sort.*

SCENE VI.

MAURICE *seul.*

Je n'aurai donc plus de rival à craindre.... Mais d'où vient que Raimond balance à me servir. Cette irrésolution..... ces remords..... malheur à lui, s'il osoit me trahir !..... Pourquoi le soupçonner quand son intérêt m'en répond ! est-ce sa faute si la nature lui a donné un esprit faible ; un cœur pusillanime ? moi-même n'ai-je pas éprouvé mille fois ces frayeurs secrettes, ces frissons d'inquiétude qu'on prend vulgairement pour les secousses d'une conscience timorée ? Ne vois-je pas le sommeil, ou me fuir, ou me retracer dans un repos pesant des images capables d'épouvanter, si le réveil ne venoit détruire ces fantômes..... Est-ce toi Bertrand ? Que me veux-tu ?

SCENE VII.

MAURICE et BERTRAND.

BERTRAND

Je viens vous avertir qu'il est temps de mettre le Château en état de défense. Une troupe de brigands qui infectent les environs, vient de se retirer sur vos terres.

MAURICE.

Qu'on fasse armer tous mes vassaux.

BERTRAND.

Ce secours est insuffisant.

MAURICE.

Contre une horde de vagabonds ?

BERTRAND.

Ne vous y trompez pas ; leur nombre est considérable et leur hardiesse sans exemple. Ils respectent la propriété du malheureux, mais rien ne leur résiste dès qu'ils ont juré

la perte d'un magistrat injuste, d'un homme inique en place, ou d'un Prince oppresseur. La mort du Comte de Marbourg en est une preuve. Ce seigneur prévenu de leur arrivée fait assembler ses gardes, hausser les ponts, et renforcer les postes, rien ne put le sauver. Dans un clin d'œil le fossé est franchi, le château environné, ils entrent, leur chef s'élance sur le Comte, et lui plongant un poignard dans le sein : » Boureau de ton peuple, dit-il, voilà le fruit de tes oppressions «. Puis s'adressant à ses camarades, » J'ai fait ce que j'ai dû, le reste vous regarde «. Aussi-tôt les appartemens sont inondés de brigands, les portes enfoncées, les coffres forcés, et tout le château abandonné au pillage.

MAURICE *effrayé.*

Le Comte de Marbourg assassiné !

BERTRAND.

Au poignard enfoncé dans son sein, étoit attaché un papier où on lisoit ces mots terribles : *Arrêt de mort contre Adolphe Comte de Marbourg pour cause d'oppression par le Tribunal sanguinaire.*

MAURICE.

Poignardé dans sa Cour !.....

BERTRAND.

Au milieu de son Conseil.

MAURICE.

Ses gardes, ses vasseaux l'ont souffert ?

BERTRAND.

Sa garde fut repoussée. Quant à ses vasseaux, ils ne voyaient en lui qu'un oppresseur, et la mort d'un tiran est un bienfait pour ses sujets.

MAURICE.

Et ses courtisans ?.....

BERTRAND.

Les courtisans sont des lâches.

MAURICE.

Mais ses amis, Bertrand ; ses amis.....

BERTRAND.

Les méchans n'en ont pas.

MAURICE.

Quel est donc le parti qu'il me convient de prendre? parle, faut-il rassembler mes paysans?

BERTRAND.

Ils sont si malheureux.

MAURICE.

Crois-tu qu'ils m'abandonneraient?

BERTRAND.

Ils n'ont que leurs foyers, ils voudront les défendre, dans un danger commun chacun tremble pour soi. Je vous l'ai dit cent fois, et le répète encore : tout est à craindre pour qui n'a jamais inspiré que la crainte.

MAURICE *inquiet.*

Ils sont en grand nombre, dis-tu.... commandés par un chef

BERTRAND.

Qu'on dit même être d'une naissance illustre.

MAURICE *profondément frappé.*

Hola ! Henri, Julien..... que dans une heure tous mes gens soyent sous les armes.... que mes Gardes-chasses, mes Piqueurs et tous les Officiers de ma maison se réunissent sur la place, (*à l'un d'eux*) vous, montez à cheval, courez dire à mon régiment de se rapprocher du château. Vous, instruisez mes paysans que je suis entouré de brigands, qu'on en veut à mes jours ..... Flattez, promettez, menacez.... Malheur à qui n'obéira pas à mes ordres. *Les Domestiques sortent.* Et toi, mon cher Bertrand, toi depuis vingt ans attaché à ma famille, chéri, estimé de tout le canton, tu as sans doute beaucoup d'amis ?

BERTRAND.

Oui, tous les malheureux, et il n'en manque pas dans vos domaines.

MAURICE.

Puis-je compter sur eux? Faut-il diminuer les impôts, abolir les corvées ? Je promets tout, tout, tout.

BERTRAND.

Ce bienfait est tardif et le danger pressant. Vous pouvés cependant espérer tous les secours qui dépendront de moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente une forêt épaisse, dans le fond, d'un côté une plaine, des chaumières dans l'éloignement, de l'autre des collines; les brigands sont tous couchés et endormis sous les arbres, plusieurs d'entr'eux sont blessés, l'un porte le bras en écharpe : les trois premieres scènes se passent pendant la nuit, et aux premiers rayons du jour.

Robert *seul, assis au pied d'un arbre avec une profonde sensibilité.*

Ils dorment..... et le repos me fuit. Le sommeil n'ose approcher de mes paupières, mon corps est abattu, mon cœur oppressé, et pour comble de maux, je suis forcé de dévorer mes larmes, d'étouffer mes sanglots ! Ah ! Robert, Robert ! non, il n'est plus pour toi de bonheur sur la terre. Entouré de brigands que pour mon malheur je commande, l'épouvante me précéde, la destruction mar-

che à ma suite ; *avec émotion*, j'étais né pour faire des heureux, et je porte la terreur dans la société ; mais j'ai fait parvenir mes plaintes, mon repentir, mes remords, ~~aux pieds du souverain~~ devant le trône suprême ; j'ai envoyé le tout au comte de Bertold, mon parent et son favori. J'ai dévoilé les persécutions qui m'ont poussé dans cet abime, je ne lui ai demandé qu'un coin de terre inhabitée..... ou quelqu'antre sauvage..... Sans doute on me le refuse. — Je m'y devais attendre — Ah ! si jamais le sang de mes coupables victimes s'éleve contre moi, (il tire une lettre de sa poitrine et avec force). Voilà, dirai-je, voilà mon excuse : la malédiction d'un pere, l'inimitié d'un frere, la haine de Sophie ont produit tous les maux de Robert ; *avec douleur*, les cruels ont porté le désespoir dans mon ame, ils m'ont fait hair les hommes, (*avec sensibilité*) et pourtant jamais..... non jamais je n'ai fait couler les larmes d'un innocent infortuné. *Il pleure amèrement.*

SCENE II.

ROBERT ET FORBAN.

FORBAN *s'éveillant.*

Bon jour, capitaine. Ma foi ! nous avions besoin de repos. Après une marche de seize heures, toujours dans les forêts, au risque de nous enterrer dans des foudrières, ou de nous briser la tête contre les arbres, et par dessus tout cela un déluge d'eau. — vraiment tu nous a menés un train d'enfer. — Mais que vois-je ? encore cette maudite lettre! Puissé-je exterminer le malheureux!....

ROBERT.

Arrête. C'est mon pere.

FORBAN.

Pardon, capitaine. Mais pourquoi toujours la porter dans ton sein ? Gageons que tu n'as point goûté un instant de repos.

ROBERT (*avec un soupir*)

En est-il encore pour moi ? — Ami, j'at-

tends des nouvelles importantes, peut-être sont elles arrivées..... Tu m'avois promis d'envoyer un de nos camarades à Francfort....

FORBAN.

Il en est déjà de retour; mais son voyage a été inutile, il n'y avoit pas de lettre pour toi.

ROBERT, *tristement.*

(*à part*). Misérable Berthold!.... et voilà les parens, l'appui qu'on obtient d'eux! (*à Forban*) Ami, laisse-moi seul.

FORBAN.

Quoi tu pleures, et ton ami n'oserait essuyer tes larmes? (*le jour commence à paraître*) mais comment, si sensible aux beautés de la nature, peux-tu t'attrister à la vue des objets qui t'environnent? Regarde cette plaine..... ces côteaux..... quelle abondance!...

ROBERT *tristement.*

C'est le fruit d'une année de sueurs et de

travail, la seule richesse, le seul espoir du laboureur, et..... un instant peut tout détruire.

FORBAN.

Que cet air est pur !..... ce paysage charmant..... Vois-tu là-bas ces chaumières ?

ROBERT.

C'est le séjour de l'innocence.

FORBAN.

Entends-tu le chant des oiseaux ?

ROBERT, *ému.*

Ah ! Forban, la joie les anime, et le bonheur les suit — tout est heureux dans la nature..... *(avec douleur.)* Moi seul, je souffre, moi seul je porte l'enfer dans mon ame ; — mais parlons d'autre chose.

FORBAN.

Oui, du comte de Marbourg — Nous avons fait là un chef-d'œuvre de justice, et le can-

ton nous doit un obélisque pour l'avoir purgé de ce scélérat.

ROBERT.

La punition est sévere et terrible.

FORBAN.

Jamais arrêt ne fut plus juste, sa mort peut-elle payer le sang des peres de famille qu'il fit périr dans ses prisons, pour avoir tué un cerf ou quelqu'autre gibier ? — est-il de vexation qu'il n'ait commise, de propriété qu'il n'ait tenté d'envahir ? Moi-même je l'ai vu, suivi de ses piqueurs et de sa meute, dévaster de gaiété de cœur, l'héritage du pauvre, et l'écraser ensuite lorsqu'il osait s'en plaindre. Capitaine, je voudrais pour mille ducats qu'on m'attribuât l'honneur de cette action. Hercule lui-même dont nous suivons l'exemple n'a jamais rien fait de plus beau.

ROBERT.

A-t-on exécuté mes ordres ?

FORBAN.

J'ai fait d'abord d'une double haye environner le château, puis suivi de Falker et Razmann, le pistolet d'une main et le sabre de l'autre, je me suis emparé des trois portes principales; là finît ma mission. Wolbac et Roller étaient chargés du reste.

ROBERT.

Et l'on n'a maltraité personne?

FORBAN.

Un viellard et une femme ont été blessés dans la mêlée.

ROBERT *se lève furieux.*

Une femme, un vieillard!..... les êtres les plus foibles! quels sont les malheureux qui ont osé commettre cette atrocité? quels sont ils? parle.

FORBAN.

Je l'ignore.

ROBERT *tire un coup de pistolet, les brigands se réveillent et l'entourent.*

Ecoutés: Notre expédition d'hier ne devoit

être funeste qu'au Comte de Marbourg. Il étoit jugé, condamné, et la mort de ce tiran a satisfait notre justice. Mais on a excédé mes ordres. Une femme, un vieillard ont été blessés ; que les coupables se nomment, où ils sont morts si je les découvre.

WOLBAC, *après un silence.*

Capitaine, j'étais dans la seconde cour du château où la mort du Comte avoit déjà répandu l'épouvante. Un vieillard poussé par la frayeur se précipite à mes pieds pour demander la vie. Dans ce moment un coup de feu qui sans doute m'étoit destiné, le blesse au bras ; je le releve, le rassure, et lui mettant dix ducats dans la main, je le fis transporter dans une maison voisine — Si le fait n'est pas tel, je t'abandonne ma tête.

ROBERT.

Ta générosité me charme ; je te reconnois là, Wolbac.

ROLLER *après un silence.*

J'avois avec six de mes camarades forcé l'entrée et pénétré jusqu'à l'escalier du château ;

tout à coup nous sommes assaillis d'une grêle de pierres et de coup de fusils. Morgand tombe mort à mes pieds, Frisler est blessé à la tête, moi au bras : cette réception me rend furieux. Je monte, j'enfonce la porte ; on nous résiste d'abord. Mais quelques coups de sabre écartent bientôt ces misérables dont la fuite nous laisse appercevoir une femme que la frayeur et l'incertitude du combat avoit privé de l'usage des sens. Je la fis porter sur un lit par deux personnes que je payai pour en avoir soin. — Voilà le fait, si j'ai failli, je mérite la mort.

ROBERT (*à part*).

Graces au ciel ! je respire. On n'a point versé de sang innocent ! (*haut*) Camarades souvenez-vous du jour où le destin me fit tomber entre vos mains dans les forêts de la Bohême ; attaqué, blessé, désarmé, au lieu de me donner la mort, vous me mîtes à votre tête et jurâtes de m'obéir. C'est dans cet espoir que je rétablis parmi nous ce tribunal connu de nos ancêtres et fondé par le grand Charlemagne, ce tribunal secret et terrible qui frappoit d'une mort certaine ceux qui par leur crédit ou leur fortune savaient détourner de dessus

leurs têtes coupables le glaive des loix ordinaires. Nos droits sont fondés sur leurs crimes; nous les maintenons par la force, sachons la rendre respectable par l'équité de nos jugement. Que le scélérat de quelque rang qu'il soit, tremble, en apprenant qu'il existe des Juges incorruptibles qui pèsent dans la même balance l'homme qui repose sous le chaume et l'homme entouré du faste de l'opulence. Oui, camarades, secourir les opprimés, punir les oppresseurs, voilà le serment qui nous lie, le sentiment qui doit nous animer. — Toi Razmann, on m'a vanté ta conduite, je veux la connaître.

RAZMANN (*le bras en écharpe*).

Capitaine, je n'ai fait qu'obéir à tes ordres. Le peuple charmé de la mort du Comte, se portait en foule au château pour assouvir sa vengeance sur tous ceux qui avoient entouré ce tiran. Je veux m'y opposer : on me soupçonne, on me presse, on m'environne : une troupe de furieux armés de flambeaux se disposoit à mettre le feu aux magasins. A cette vue, quoiqu'affoibli par deux blessures, je rappelle ma vigueur, je fends la presse avec

mon

mon peloton, et opposant la force à la force je parvins enfin à dissiper ces incendiaires.

FORBAN.

Capitaine, il ne dit pas tout. Je l'ai vu s'élancer dans la foule, et arracher lui même le flambeau de la main d'un de ces furieux. L'incendie allait commencer, et sans lui le château ne serait plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres.

ROBERT.

Razmann, viens que je t'embrasse. — Camarades, en me choisissant pour votre chef, vous m'avez donné le droit de récompenser et de punir. Je punirai avec sévérité, mais je récompenserai avec magnificence. Cent ducats sont désormais le prix d'une belle action, et c'est par toi, Razmann, que je commence. (*à Forban*). Forban, je te charge de les lui compter.

FORBAN.

Il suffit.

RAZMANN.

Ton approbation m'est plus chere que les cent ducats. Je les accepte pourtant, à condition que nul d'entre nous n'osera jamais les refuser. — Mais il me reste une autre faveur à solliciter.

ROBERT.

Quelle est-elle? parle.....

RAZMANN.

Un jeune homme qui nous suit depuis plusieurs jours voudrait entrer dans ta compagnie. J'ai osé lui promettre que tu l'entendrais.

ROBERT.

Voyons. Qu'il paraisse (*Razmann va le chercher.* (*A part.*) Il court à sa perte, il faut l'en empêcher.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ROSINSKY.

ROSINSKY *(à part)*.

Enfin, je vais donc voir ce Robert, cet homme étonnant!

ROBERT.

Approche ami, que cherches-tu?

ROSINSKY.

Je cherche des hommes — oui des hommes, car je n'ai jusqu'ici trouvé que des tigres.

ROBERT.

Et qui t'amene parmi nous?

ROSINSKY.

La fatalité de mon étoile, et l'injustice de mes semblables.

ROBERT *à part.*

Encore des plaintes!..... toujours des malheureux!..... et si jeune encore!....

ROSINSKY.

(*A part*) Dissimulons. (*haut*). Oui je suis jeune, mais les cheveux qui couvrent ta tête sont moins nombreux que mes revers.

ROBERT.

Et! quel est ton dessein?

ROSINSKY.

D'obéir à tes ordres, de vous suivre, de protéger avec vous le foible contre la tyrannie des grands, si telle est votre institution.

ROBERT.

Oui, ce sont nos statuts. Mais ta résolution n'est-elle pas l'idée d'une tête exaltée? (*aux brigands*). Eloignés vous tous que je l'interroge.

(*Les brigands se retirent*).

SCENE IV.

ROBERT et ROSINSKY.

ROBERT.

Nous voilà seuls, bon jeune homme, as-tu

bien réfléchi ? Connois-tu la profondeur de l'abîme où tu te précipites ? Quoi il existe des loix, et tu fuis la société pour t'attacher à ceux qu'on nomme des brigands ? Quel est ton nom ?

ROSINSKY. *à part.*

N'allons pas nous trahir ! (*haut*) Je m'appelle Rosinsky.

ROBERT (*avec confiance*).

Rosinsky, écoutes ; — l'attrait d'une vie indépendante a pu éblouir ta jeunesse. L'abus de tous les pouvoirs, l'impuissance des loix, l'injustice de leurs ministres ont dû frapper ton imagination et révolter ta sensibilité. Mais nous qui punissons les méchants, quel droit avons nous de redresser leurs torts, de suppléer par la force à l'insuffisance des loix ? — Nous n'en sommes pas moins appelés des brigands, nos jugemens des crimes, nos arrêts des assassinats. — Crois-moi, si ton âme est flattée par l'espoir de quelque renommée, ah ! fuis jeune insensé ! il ne croît pas de lauriers parmi nous. Les dangers, la mort, l'infamie, voilà notre partage. (*Il se retire à l'écart*).

Vois tu sur cette colline, cet affreux monument de la justice?..... C'est le tombeau qu'on garde à nos pareils.

ROSINSKY.

Qu'est-il encore à craindre pour qui ne craint pas la mort ?

ROBERT (*avec dédain*).

La mort ! — La mort n'est rien, — mais si tes mains étaient souillées du sang de ton semblable? Si tu portais sur ton âme le poids affreux d'un homicide !.... Jeune homme, tu ne dormirais plus. — Mon enfant, je te parle en pere (*il lui prend la main confidemment*) Tiens, je commande à trois cent hommes capables de tout entreprendre, et déterminés à mourir à mon premier coup d'œil, je puis disposer de cent mille ducats qu'ils ont mis en réserve comme la part de leur chef (*avec force*). Eh bien ! j'abandonnerais mon commandement, ces vils trésors et dix années de ma vie, pour goûter un quart d'heure le sommeil de l'innocence, — (*ému*). Eloigne-toi, te dis-je, je ne veux pas avoir ton malheur à me reprocher.

ROSINSKY.

(A part). Quelle élévation d'âme ! *(haut)*.

Non je ne vous quitte plus.

ROBERT *(le repousse.)*.

Tu te perds malheureux.....

SCENE V.

ROBERT, ROSINSKY, FORBAN.

FORBAN.

Capitaine, nous t'attendons pour le mot d'ordre des Vedettes.

ROBERT *(à Rosinsky en s'en allant)*.

Je te laisse y rêver et je reviens.

(Robert et Forban sortent).

SCÈNE VI.

ROSINSKY *seul*.

Faisons tout pour qu'il me reçoive, et ca-

chons lui surtout que je suis le fils de ce même Comte de Berthold dont il a reclamé la protection auprès ~~de l'Empereur~~ du Sénat. Puisse ma derniere dépêche avoir touché le cœur de ce Monarque pour un infortuné d'un mérite aussi rare !

SCENE VII.

ROSINSKY, ROBERT *revient.*

ROBERT *(à Rosinsky).*

Eh bien, es-tu déterminé ?

ROSINSKY.

Déterminé comme à la mort.

ROBERT *après une réflexion.*

C'en est assez, Rosinsky, je te reçois dans ma compagnie; mais apprends que tout brigands que l'on nous nomme, le crime parmi nous est puni, et la vertu récompensée. Amis il est tems de relever les postes et de savoir où nous sommes.

WOLBAC *à Rosinsky.*

Allons camarade.

(*Wolbac, Razmann, Roller et tous les brigands à l'exception de Forban sortent avec Rosinsky. Celui-ci revient pour épier les actions de Robert, en se tenant dans l'éloignement).*

FORBAN *(à Robert).*

Notre marche nocturne a tellement brouillé ma géographie, que je ne sais pas même m'orienter.

ROBERT.

Je vois un laboureur qui pourra nous en instruire; qu'on l'amène. *(Forban va le chercher*). Quels monstres on rencontre dans la société ! C'est pourtant là que nous trouverons un jour nos juges, si je ne parviens à changer la face de cet empire.

SCENE VIII.

ROBERT, FORBAN, *des brigands dans le fond.*

UN PAYSAN *tenant par la main un enfant de 7 à 8 ans.*

LE PAYSAN *effrayé.*

Ah ! Messieurs..... Messieurs épargnez un pauvre homme.

ROBERT *(avec bonté).*

Rassurez-vous, mon pere, approchez ; vous n'avez pas de meilleurs amis que ceux que vous voyez autour de vous.

LE PAYSAN.

Pardon.... on parle de brigands qui sont retirés dans cette forêt, mais je vois bien que vous êtes d'honnêtes gens.

ROBERT.

Encore une fois ne craignez rien, et dites nous où nous sommes.

LE PAYSAN.

Dans la Franconie.

ROBERT *étonné.*

Dans la Franconie ?

LE PAYSAN.

Sur les terres du Comte de Moldar.

ROBERT *à part.*

Dieux ! Je suis dans l'héritage de mes peres. Je respire le même air que Sophie. (*haut*). Ah ! mon ami, connaitriés-vous le vieux Comte de Moldar ?

LE PAYSAN.

Hélas ! J'étais autrefois son premier jardinier.

ROBERT.

Comment ! vous aurait-il renvoyé ? Lui qui aimoit tant à faire des heureux !

LE PAYSAN.

Ah ! Je le serais sans doute, s'il vivait encore.

ROBERT *(avec douleur)*.

Il est mort ! *(à part)*. O ciel..... et je n'ai pu fermer ses yeux. *(haut)*. Ah ! mon ami, quel bon maître vous avez perdu !

LE PAYSAN.

Nous ne le savons que trop ; aussi n'est-il pas un seul homme dans le canton qui n'eut donné sa vie pour prolonger la sienne.... Quel convoi..... hommes, femmes, enfans, tout le monde y était et fondait en larmes. — Tenez, depuis sa mort, pas une bonne récolte, pas une bonne anneé. La grêle, les débordemens nous laissent à peine de quoi payer les impôts—. Quelle différence de lui à son fils !... Mais nous étions trop heureux, et les bons maîtres ne vivent jamais assez long-tems. Adieu Monsieur. *(il veut s'en aller)*.

ROBERT.

Restez mon ami, restez. Votre journée ne sera pas perdue, *(en tremblant)*. Qu'elle fut dit-on, la cause de sa mort ? Son âge n'étoit pas si avancé.

LE PAYSAN.

Le chagrin que ses enfants lui ont causé.

ROBERT *à part.*

Ah ! Malheureux ! Chaque mot est un coup de poignard *(haut)*. Quoi ! Ses deux fils.....

LE PAYSAN *attendri.*

Il ne lui en restait plus qu'un pour son malheur et le notre, l'aîné qui seul devait consoler sa viellesse et devenir seigneur du canton, est sans doute mort puisqu'on n'entend plus parler de lui.

ROBERT.

Vous pleurez, bon vieillard ?.....

LE PAYSAN *sanglottant.*

Je ne puis en parler sans avoir le cœur suffoqué. Ah ! le bon seigneur que cela aurait fait, comme nous serions heureux !

ROBERT *à part.*

Ah ! Robert ! quels biens tu as perdus ! *(haut)*. Vous le connaissiez donc ?

LE PAYSAN *(avec un explosion de larmes).*

Si je le connaissais ? moi..... Tenez voici son Filleul. *Il lui présente l'enfant.*

ROBERT.

Du Comte de Moldar ?

LE PAYSAN.

Non. De son fils Robert avec Sophie de Northal.

ROBERT.

Avec Sophie..... Sophie *(il le reconnait).* Ah ! c'est vous mon cher Guillaume..... et voici mon petit Robert !..... *(il l'embrasse avec violence).*

L'ENFANT.

Mon pere, il me fait mal.

LE PAYSAN *le fixe.*

Vous m'effrayez, Monsieur..... Seriez-vous ?.....

ROBERT *à part.*

Mon émotion me trahit. *(haut)*. Ne soyez pas étonné de me voir si bien instruit. J'ai connu Robert de Moldar à l'université de Leipsic. Il etait mon meilleur ami ; tous les secrets de son cœur m'étaient connus. Recevez ce présent de sa part. Je suis sur qu'il m'en tiendra compte. *(Il lui donne une bourse)*.

LE PAYSAN.

C'est trop , Monsieur ,..... c'est trop. Ma femme ne croira jamais.....

ROBERT.

Garde tout , mon ami , tout , tout. *(avec un soupir)*. Et que fait-elle ? que fait la charmante Sophie ?

LE PAYSAN.

Ses jours se consument dans la tristesse, son seul plaisir est de soulager les pauvres.

ROBERT.

Céleste créature !..... Et son époux?

LE PAYSAN.

Son époux ?.... Elle n'est pas mariée.....

ROBERT *(le prenant par la main)*.

Que dites-vous ? *(avec sensibilité)*. Elle n'est pas mariée !....

LE PAYSAN.

Non. Il s'est présenté bien des Comtes, des Barons, mais elle a refusé tous les partis, ils ressemblaient trop peu à l'époux qui lui était destiné, à Robert !

ROBERT *(vivement)*.

Elle ne l'a pas oublié ?

LE PAYSAN.

Oh bien, oui, oublié ; on n'a pas plutôt prononcé son nom devant-elle que les larmes lui viennent aux yeux. Encore hier elle était venu apporter un habillement tout complet à son filleul. Tiens, mon petit ami, a-t-elle dit en l'embrassant, c'est peut-être le dernier présent que je te fais, car je n'ai plus de bonheur sur la terre depuis que tu as perdu ton parein..,

parrein..... Elle s'est mise à pleurer, et nous aussi. — Qu'avez-vous, Monsieur, vous vous trouvez mal?....

ROBERT *abatu.*

Elle l'aimeroit encore? lui..... un malheureux..... un brigand....

LE PAYSAN.

Quel nom lui donnez-vous? oh! reprenez votre argent..... Je ne veux rien devoir à l'ennemi de mon bienfaiteur.

(il lui jette la bourse et veut s'en aller).

ROBERT *(la ramasse et court à lui.*

Que faites vous? gardés le, je vous en conjure. Sophie l'aimerait! — lui serait restée fidele! *(il tire sa lettre)* oh! les cruels comme ils m'ont trompé!.....

LE PAYSAN.

Oui, l'on vous a trompé. — S'il est malheureux aujourd'huy, c'est pour avoir été trop bienfaisant, et moi, je serais criminel de lui être encore à charge. — Reprenés votre argent.

ROBERT *(le repoussant)*

Moi, que je le reprenne! ami! que dirait l'amant de Sophie?

LE PAYSAN.

Croyés donc qu'elle ne l'aimerait pas, s'il était l'homme que vous dites.

ROBERT *après un silence.*

C'en est fait. Je n'y puis résister..... Il faut que je la voye, que je me jette à ses pieds. *(aux brigands)*. Qu'on fasse sceller trois chevaux. Vous Wolbac et Roller, vous me suivrés. — Camarades, apprenés que ce territoire est sacré. Le premier d'entre vous qui pendant mon absence osera toucher un fruit, attenter à la moindre propriété, foi de Capitaine, aura vu le soleil pour la derniere fois.

Ils sortent tous ainsi que Rosinsky qui pendant cette Scène a fait connaître par ses gestes sa surprise et son admiration sur le caractere de Robert.

Fin du deuxieme acte.

ACTE III.

SCENE I.

Le Théâtre représente d'un côté le Château de Moldar, de l'autre un jardin magnifique avec des bosquets, sur le devant un banc de gazon.

ROBERT *seul.*

(Après avoir fixé tous les objets qui l'environnent avec attendrissement).

Les voilà donc les lieux de ma naissance !... Ce château d'où je devois un jour répandre mes bienfaits sur un peuple qui m'aurait adoré ! ..... Ce bosquet où Sophie a reçu mes premiers sermens.. Ce gazon où si souvent assis nous confondions nos ames dans les épanchemens d'une tendresse mutuelle.... Oh ! bien aimée, maison de mon pere tu as vu le jeune Robert, et le jeune Robert étoit un enfant heureux ; aujourd'hui tu le revois homme, et il est dans le désespoir. Il revient à toi, étranger, proscrit, chargé de malédictions..... O jours de mon enfance, qu'êtes-vous devenus ! Ma Sophie ! Je vais te

revoir !..... Je tremble..... mes genoux s'affaissent.... Une sainte frayeur pénétre tous mes sens..... (*Il tombe accablé sur un banc de gazon puis se relève*). O douleur ! O remords ! n'empoisonnés pas ce seul instant de joie, et j'abandonne à vos tourmens tout le reste affreux de ma vie. — Malheureux ! Je n'ai point à craindre d'être reconnu. Ah ! ma voix est changée comme les traits de mon visage. (*il écoute*). Qu'entends-je ?..... (*il tremble*). On vient. C'est-elle sans doute... (*ils'encourage*). Robert..... Robert ! tu sais braver la mort, et tu ne peux supporter les regards d'une femme ! remettons nous. Ah ! je ne puis. Fuyons..... (*Il sort dans une agitation terrible et d'un pas précipité*).

SCÈNE II.

SOPHIE, RAYMOND *en soldat.*

SOPHIE *un portefeuille et une lettre à la main.*

Ah ! malheureuse ! que vais-je devenir ! il est mort.

RAYMOND.

Pardonnés moi les larmes que je vous fais répandre, l'amitié l'ordonnait.....

SOPHIE.

Il est mort!

RAYMOND.

Oui, mais de la mort des héros. Le premier il arbora l'aigle Impériale au milieu du camp du Sultan, déja blessé trois fois il combattait encore quand un coup de mousquet l'abattit à mes pieds. C'est dans cet état que transporté sous une tente, il écrivit cette lettre d'une main défaillante..... *(à part)* sa douleur me pénètre.

SOPHIE.

Il est mort et avec lui tout le bonheur de Sophie.

RAYMOND.

Toute l'armée a regretté sa perte et rendu justice à sa valeur.

SOPHIE.

Ah ! je sais trop de quoi son cœur était capable *(avec résignation)* mon ami je vous remercie. *(à part)* La vie depuis longtems est un fardeau pour moi, cette nouvelle pourra m'en délivrer *(à Raimond qui s'en va)* écoutés, sa fortune sans doute ne lui a pas permis de reconnaître vos soins; je dois m'en acquiter pour lui, acceptés je vous prie ce diamant *(elle pleure amèrement)*

Ah mademoiselle croyés..... *(a part)* quel cœur j'afflige !..... je n'y puis plus tenir — sortons. Je découvrirais tout..... *(Il sort précipitament)*

SCÈNE III.

SOPHIE *(seule et accablée.)*

C'en est fait, il n'est plus — le seul espoir qui me reste est de le suivre. Consolons nous, mon cœur me dit que je ne souffrirai pas longtems. O Robert — Robert !..... pourquoi mourir le premier? pourquoi me laisser seule dans un monde où je n'aimais que toi ? — Arbres..... bosquets..... gazons..... il ne

vous verra plus..... plus jamais, allons il faut quitter ce château, on m'y parlerait encore d'amour, quand je ne désire plus que la mort — il me vient une idée..... je puis me retirer chez Guillaume, adopter ses enfans, faire le bonheur de toute sa famille..... — là on ne m'entretiendra que de Robert, de lui seul..... ils respecteront ma douleur, ils pleureront avec moi. — ah! je sens qu'on est moins malheureux quand on peut encore être bienfaisant.

SCÈNE IV.

SOPHIE ET MAURICE.

MAURICE. *(d'une feinte tristesse)*

Je vois trop, mademoiselle que vous êtes instruite de la perte que nous venons de faire — elle est commune à tous deux, et notre devoir est de confondre nos larmes.

SOPHIE.

Ce soldat était donc aussi chargé pour vous par votre frere..... ah! nous sommes affectés trop différemment pour pouvoir pleurer

ensemble. — moi, je perds tout, tout. — et vous, vous triomphés.

MAURICE.

L'intérêt ne saurait altérer mes sentimens. Je suis loin de blamer votre douleur.

SOPHIE *(avec un soupir)*

ah! si vous l'approuvés, pourquoi donc l'interrompre?

MAURICE

J'ai craint qu'on n'eût pas assés ménagé votre sensibilité, et je venais raffermir votre âme contre le coup mortel que cette nouvelle a dû vous porter.

SOPHIE.

Mon cœur a besoin de solitude; et n'est en état ni de donner ni de recevoir des consolations. *Elle veut s'en aller.*

MAURICE *(la retient)*

Quoi! toujours me fuir! me reprocher jusqu'au sentiment qui m'attache à vos pas! j'ai dû vous pardonner un instant d'humeur que

mon trop d'empressement a provoqué sans doute; mais le terme de mépris vous est échappé, et vous sentés combien ce mot est révoltant pour un cœur qui n'est ni moins noble ni moins élevé que celui de Robert.

SOPHIE.

Ah! jouissés des biens que sa mort vous laisse; mais au nom du ciel, et de mes larmes, n'insultés pas à sa cendre.

MAURICE.

Dites moi au moins belle sophie..... que vous ne me méprisés pas.

SOPHIE.

Je ne puis plus haïr ni mépriser. Hélas! tout dans l'univers m'est désormais indifférent.

MAURICE.

Ah! Sophie, si la mémoire de Robert vous est chère, que ne remplissés vous ses dernieres volontés, en recevant de ma main le rang et la fortune qu'il vous destinait? votre sort est de regner sur les deux freres. Venés,

tout est prêt, l'autel vous attend; soyés l'épouse de Maurice, et tout est à vos pieds.

SOPHIE. *étonnée.*

Moi! votre Epouse!

MAURICE.

Mon offre est-elle un déshonneur?

SOPHIE *(montrant la lettre qu'elle croit de Robert)*

O mon Robert! auprès de ton cercueil, vois ce monstre outrager ta veuve!

MAURICE *d'une fureur étonnée.*

Vous osés refuser?.....

SOPHIE *fierement.*

Et toi qu'oseras-tu?

MAURICE.

Vous êtes en ma puissance.....

SOPHIE.

Les loix me protégeront.

MAURICE.

Songés qu'après avoir prié, je pourais vous parler en maître.

SOPHIE.

Ce dernier trait manquait à toutes tes perfidies.

MAURICE *la prend par la main.*

Il faut donc vous prouver.

SOPHIE *se débat.*

Quoi ! Jusqu'à la violence ;

MAURICE *l'entraine.*

Oui, dussé-je vous traîner à l'autel.... Je veux..... J'exige....

SOPHIE *lui arrache son poignard.*

Ah ! Scélérat ! (*Il la quitte. Elle applique le poignard à son sein*), Je ne te crains plus.

SCENE V.

MAURICE, SOPHIE, ROBERT.

ROBERT *à Maurice.*

Que faites-vous? Monsieur, qui que vous soyez, respectez une femme; cessez de l'outrager.

SOPHIE.

Aux dépends de ma vie j'allois prévenir son attentat. *(Elle jette le poignard, Maurice le ramasse).*

MAURICE.

Mais vous qui osés me donner des leçons qui êtes-vous? De quel droit entrez-vous ici, et qu'y venés-vous faire.

ROBERT.

Je suis le Baron d'Albert. Je cherche une demoiselle qui demeure dans un des pavillons de ce château.

MAURICE.

Son nom?

ROBERT.

Sophie de Northal.

SOPHIE.

Qui? moi ! hélas ! qui peut encore s'intéresser à mon sort?

MAURICE.

De quelle part?

ROBERT.

C'est un secret que je ne suis point chargé de vous confier.

MAURICE.

Savez-vous qu'ici tout est soumis à mon autorité, et qne je puis faire punir l'insolent qui oserait y résister. Encore une fois de quelle part, vous dis-je? répondés, votre vie en dépend.

SOPHIE *à Robert.*

Ah ! parlés je vous en conjure..... que je ne sois pas la cause d'un malheur. Je n'ai rien dans mon âme qui ne puisse être connu.

ROBERT.

Je méprise ses menaces, mais vous le voulez, il suffit. Apprenés donc que c'est de la part de mon ami Robert le Comte de Moldar.

SOPHIE *fait un cri.*

De Robert ?

MAURICE *étonné.*

(A part). De mon frere ! Un frisson mortel m'a saisi. *(Il examine Robert)*.

SOPHIE.

Ah Monsieur, je sais trop qu'il n'est plus de Robert pour moi !

ROBERT.

Que dites vous ? plus de Robert ! *(à part)*. Malheureux !

SOPHIE.

Lisés vous-même. Voici la lettre qu'il m'a écrite avant sa mort, et qu'un soldat vient de me remettre.

ROBERT *(étonné)*.

Une lettre.... Avant sa mort.... Remise par un soldat.... Permettés *(il lit)*.

MAURICE *inquiet fixe Robert.*

Ses traits..... Sa taille..... Sa démarche.....

ROBERT *(lit)*.

Cette lettre est une perfidie. et le soldat un imposteur. — Robert de Moldar est vivant.

MAURICE *effrayé à part.*

Qu'entends-je ?

SOPHIE.

Il vivrait ! Dieux !

MAURICE *(à part)*.

Mon projet est détruit.

SOPHIE *avec sensibilité.*

Ah ! ne trompez pas ma douleur..... Il vivrait !

ROBERT.

Je l'ai vû, je lui ai parlé.

MAURICE *à part.*

Serait-ce lui-même ?

SOPHIE.

Où, dans quels lieux, dans quels pays ?

ROBERT.

Dans notre Franconie.

MAURICE *à part.*

Que ce soit un autre ou Robert, il faut d'abord m'en assurer. *(il sort).*

SCENE VI.

SOPHIE et ROBERT,

SOPHIE *le mouchoir sur les yeux.*

Ah ! S'il savait les pleurs que j'ai versé pour lui, il ne se pardonnerait pas de m'avoir abandonnée.

ROBERT

ROBERT *avec chaleur.*

Lui, vous abandonner ! mais quoi banni de la maison paternelle, deshérité, proscrit, persécuté de toutes parts, que pourrait-il vous offrir ?

SOPHIE.

Une chaumière et son cœur, je n'aurais rien à désirer.

ROBERT.

Malheureux comme il est.....

SOPHIE *l'interrompant*

Ah ! quelque soit son sort, mon bonheur est de le partager.

ROBERT.

Son sort, il est affreux.

SOPHIE *le prenant doucement par la main.*

Parlés, est-il dans le besoin?..... Il me reste encore des bijoux.... Je ne les eusse portés que pour lui plaire, il me sera doux d'en être privé

pour lui, venez. — *(Elle le regrde.)*
Que vois-je ! vous pleurez?

ROBERT *à ses genoux.*

Ah Sophie !

SOPHIE *égarée.*

Mon Robert !

ROBERT.

Bien indigne de vous.

SOPHIE *crie.*

C'est impossible..... On vient, levés-vous et dissimulez, ou nous sommes perdus tous deux.

SCENE VII.

ROBERT, SOPHIE, MAURICE, plusieurs Gardes.

MAURICE *aux Gardes.*

Le voilà. Courrés tous, assurés vous de lui et qu'on l'emmene à la tour. Vous m'en ré-

pondrés sur vos têtes. *(Les Gardes veulent le saisir).*

ROBERT *leur présente deux pistolets.*

Misérables ! le premier qui s'avance est mort.

MAURICE *aux Gardes.*

Que tardés vous ?

SOPHIE *se jette entre eux.*

(A Maurice). Vous oseriez..... Un étranger..... L'ami de votre frere...

ROBERT *à Maurice.*

C'est toi que je devrais punir de violer en moi l'hospitalité, toi qui n'as de courage que pour outrager une femme.

MAURICE *aux Gardes.*

Vous l'entendés, et restés indécis ?.....

SOPHIE *troublée.*

Quel est son crime? Qu'a t-il fait ?

MAURICE *aux Gardes.*

Ne voyés vous pas que c'est un des brigands qui infectent cette contrée et dont la tête est mise à prix?

SOPHIE *plus troublée.*

Lui ! un brigand ! Ah ! ne le croyés pas, c'est l'ami de son frere, de Robert votre bienfaiteur.

MAURICE.

Si ses intentions sont pures, il n'a rien à craindre, je lui rendrai justice, mais je veux avant tout qu'il dépose ses armes et se livre à ma discrétion.

ROBERT.

Monstre ! à ta discrétion ! apprends que je ne perdrai la liberté qu'avec la vie.

MAURICE.

Eh bien, Gardes, obéissés.

SOPHIE *tombant sur un banc.*

Ah ! dieux !

(Les Gardes le couchent en joue, il les attend le pistolet à la main).

SCENE VIII.

Les précédens, FORBAN, WOLBAC, ROLLER.

Ces trois derniers arrivent à grand bruit par différens côtés, le sabre à la main, et suivis de plusieurs autres brigands.

WOLBAC *derrière la scene.*

Le Capitaine..... Mille tonnerre ! où est le Capitaine ?

FORBAN *suivi d'autres.*

Mort et condamnation ! où est-il ? où est-il ?

ROLLER.

Le voici. (*aux Gardes*). Arrêtés, malheureux !

FORBAN.

Bas les armes..... Vous hésités ?

WOLBAC *les menaçant.*

Bas les armes, vous dis-je, ou votre vie n'est qu'un rêve.

ROBERT.

Wolbac, point de violence.

ROLLER à ROBERT.

Que veux-tu que nous en fassions?

ROBERT.

Je veux qu'on les épargne, ils sont assés malheureux d'être les esclaves d'un tyran, (*à Forban d'un ton sévère*, mais vous Forban, que faites vous ici ? Roller et Wolbac sont les seuls qui devaient me suivre.

WOLBAC.

La vue des gens armés qui remplissent les cours du chateau m'avait donné quelqu'inquiétude. Je me mêlai dans la foule, et j'appris que ce château devait être attaqué par des brigands dont le chef étoit venu lui-même reconnaître les lieux. J'ai craint pour tes jours, et crus devoir demander le renfort que Forban s'est chargé d'amener.

ROBERT.

Dieux ! Elle se trouve mal, (il la soutient).

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROSINSKY *accourt.*

ROSINSKY *à Robert en secret.*

Un corps de troupes considérable se fait appercevoir du haut de cette colline, dans une demie heure, elles seront au pied de ce château, je viens t'en prévenir et recevoir tes ordres.

ROBERT *(en soutenant Sophie)*

Qu'on s'apprête à partir. *(plusieurs brigans sortent).*

ROLLER *en montrant Maurice.*

Et qu'ordonnes-tu de ce malheureux?

ROBERT.

Rien. *(à Sophie)* rassurés vous, madame.

WOLBAC.

Il pourrait nous servir d'otage.

ROBERT *d'un ton ferme.*

Wolbac, tréve de conseils ! (*à Sophie respectueusement*) reprenez vos esprits, consolez-vous, madame, Robert ne saura pas l'accueil que l'on a fait à son ami — Vous le reverrez sans doute, car son courage doit être au-dessus de ses malheurs, puisqu'il est aimé de Sophie (*à Maurice*) et vous, si vous aimez la vie, respectez cette personne ; malheur au misérable qui oserait lui faire le moindre outrage (*à Forban*) je te charge, Forban, de faire veiller sur elle. (*à Sophie*) où voulez-vous, madame, qu'on vous conduise.

SOPHIE.

Ah ! chez Guillaume le fermier.

ROBERT.

Forban, douze hommes à sa porte.

FORBAN.

Comptés sur moi, j'en réponds sur ma tête.

Sophie est suivie de Forban et de plusieurs brigands, Robert salue respectueusement.

ROBERT *aux brigands.*

Allons.

(Il sortent tous en se mocquant de Maurice devant lequel ils passent).

SCENE X.

MAURICE *furieux.*

Je l'ai donc enfin reconnu ! oui, c'est mon frère..... mon rival.... c'est Robert lui-même qui est à leur tête ! il venait me braver, et les malheureux me laissent à la merci de ce brigand.

(Il se jette de dépit sur un banc de gason et réfléchit.

SCENE XI.

BERTRAND.

Je viens vous rendre compte de la mission dont vous m'avez chargé.

MAURICE *effrayé.*

Je sais tout, le comte de Marbourg est mort

assassiné, Bertrand, le même sort peut être me menace.

BERTRAND.

On vient à votre secours, plusieurs régimens paroissent dans la plaine.

MAURICE.

Est-il bien vrai, Bertrand, ne t'es-tu pas trompé ?

BERTRAND.

Ils seront tout-à-l'heure aux portes du château. La retraite des brigands est découverte, et déja, l'on s'apprête à marcher sur leurs traces.

MAURICE *avec transport.*

Qu'on s'attache sur-tout à la personne de leur chef. Mort ou vif, qu'il me soit livré... à cette condition on peut offrir la vie aux autres, (*à part*) Sophie, Robert..... Misérables..... Tremblez, l'instant de ma vengeance approche.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente une forêt sombre, les brigands sont dispersés par groupes, les uns couchés à terre jouent aux dez, d'autres boivent, fument ou dorment. D'un côté, sur le devant, est Razmann le bras en écharpe, examinant avec attention des papiers, et se servant de tems en tems d'un crayon qu'ils tient dans la main. De l'autre côté sur le devant, est un brigand qui ferme un livre, et semble continuer une conversation avec deux de ses camarades. On voit à terre des cruches pleines de vin et des verres.

UN BRIGAND *fermant un livre.*

Oui, je le soutiens à la honte du siècle, notre race est abâtardie. L'homme d'aujourd'hui ne ressemble pas plus à l'homme d'autrefois, que la vie d'un bûcheron à celle d'un sybarite, ou la tête d'un petit maître au buste de Marius. — Tenez, quand j'ai le cerveau farci de quelques pages de Plutarque,

et que mes réflexions se tournent par hasard sur les petites intrigues, et le caractère chétif de mes contemporains, je crois sortir d'un cercle de grands hommes pour m'amuser un instant à voir danser des marionnettes.

UN SECOND BRIGAND.

Bravo! un verre de vin là dessus et ton raisonnement n'en vaudra que mieux (*ils se versent à boire*)

RAZMANN *examine des papiers*

Qu'elle abomination! Voilà des preuves sans replique.

LE PREMIER BRIGAND *après avoir lû.*

N'es-tu pas de mon avis, Razmann?

RAZMANN *en colère.*

Laissés-moi..... je suis indigné contre tout ce qui porte le nom d'homme, ce baron de Starfels est un monstre.

LE PREMIER BRIGAND.

C'est pour le juger que le tribunal s'assem-

ble demain. Le capitaine m'a chargé de le défendre ; mais comment faire ? J'ai parcouru tout le canton pour recueillir un seul fait qui pût parler en sa faveur ; mais rien. — Et j'aurais pu former un volume des vexations qu'il a commises.

RAZMANN *examine les papiers.*

Tenir un vieillard dans les fers !.... pendant quinze mois ! l'ôter à sa femme !..... à ses enfans..... ruiner toute une famille ! — pour un coup de fusil tiré sur un chevreuil !..... (*pensif*, il *continue*) sur un chevreuil ! et de pareilles horreurs se commettent dans la Germanie !..... et dans le quinzième siècle encore ! Sur ce peuple que César, sût dompter sans jamais pouvoir le rendre esclave. — Mort de mon âme ! Camarades, croyons en notre capitaine. Ne bornons pas nos exploits à punir les oppresseurs de notre patrie, rendons nos bienfaits universels. Analysons les droits que la nature a départis à notre espèce, adressons ce manifeste à tous les peuples courbés sous le joug des tyrans, à tous les hommes encore capables de sentir la dignité de leur être. Réveillons nos compatriotes, qu'ils se réunissent à nous, et la Germanie devien-

dra un état libre auprès duquel et Rome et Sparte n'auront été que des couvens de nones. A boire, camarade (*on lui verse à boire*) à la santé du capitaine Robert.

LE PREMIER BRIGAND *se verse à boire.*

De notre général Robert.

UN SECOND BRIGAND.

Du grand réformateur Robert.

UN TROISIEME BRIGAND *boit.*

Du premier des hommes, Robert

RAZMANN *après avoir bû, égoûte son verre.*

Que n'est-ce là le sang du dernier des tyrans !

LE PREMIER BRIGAND.

Je donnerois le mien pour l'obtenir.

RAZMANN.

Patience ! leur règne finira. — Rappellez-vous les paroles du capitaine, quand après l'avoir attaqué dans les forêts de la Bohême nous tombâmes à ses pieds pour le prier

d'être notre chef — « oui je le serai, nous « dit-il, si vous me jurez d'être justes. Rome « fut fondée par des brigands, et Rome n'en « devint pas moins la maîtresse du monde ; « que cet exemple vous inspire, et faisons « pour la Germanie, ce qu'ils firent pour l'u- « nivers ». Robert nous l'a promis, Camarades, il tiendra sa parole.

LE PREMIER BRIGAND.

Il n'est rien de si grand dont il ne soit capable, mais son projet exige.....

RAZMANN *l'interrompt.*

De la tête, du cœur, et des bras dévoués à Robert....

LE PREMIER BRIGAND.

Voici sans doute le capitaine.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FORBAN.

FORBAN.

Robert est de retour. N'est-il rien arrivé

depuis son départ !

RAZMANN.

Rien ; mais chez vous y a-t-il eu quelqu'escarmouche ?

FORBAN.

Non, pas une chiquenaude, (*il se verse à broie.* On allait faire sauter la cervelle au capitaine, nous sommes arrivés à tems et tout s'est pacifié.

TOUS LES BRIGANDS *avec intérêt.*

Au capitaine !

RAZMANN.

Et vous en êtes restés-là ?

FORBAN.

Il nous a défendu d'agir. Le voici. — S'il en est qui soyent pris de vin, je leur conseille de se retirer, car il est d'une humeur de Tigre.

SCENE III.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT, WOLBAC, ROLLER et AUTRES.

Tous les brigands qui sont couchés se lèvent à son arrivée).

ROBERT *voyant des bouteilles de vin*

Que s'est-il passé ici?

RAZMANN.

Nous avons bu à ta santé, capitaine, j'ai écorné le rouleau de ducats dont tu m'as gratifié.

ROBERT *froidement.*

Tu pouvois en faire un meilleur usage. — Laissez-moi, j'ai besoin d'être seul *(tous les brigands sortent à l'exception de Razmann et Forban qui se tient dans l'éloignement, tant que Robert et Razmann parlent ensemble.*

RAZMANN.

Voici le rapport dont tu m'as chargé, et que viens d'achever.

ROBERT *regarde le papier, puis d'un ton sévère.*

Contre le baron de Starfelds ! — Comment ! un travail de cette importance..... Fait dans une orgie..... le verre à la main..... le cerveau échauffé !..... et tu oses me le présenter !

RAZMANN.

Capitaine, je me souviens de mes sermens, et connois mon devoir. Ma tête étoit saine, et mon cœur juste quand je le fis. — je provoque sur moi-même toute la sévérité du tribunal, si l'on peut me convaincre de la moindre exagération.

ROBERT.

Il suffit. Demain aux premiers rayons du jour le tribunal s'assemble, tu peux t'y préparer ; mais c'est des faits..... des faits surtout qu'il nous faut. (*il lui rend son rapport*).

RAZMAN.

Vous n'en manquerez pas. (*Il sort*)

SCÈNE IV.

ROBERT et FORBAN.

FORBAN.

Un mot, capitaine.

ROBERT.

Parle.

FORBAN.

Nous avons parmi nous un traître, et c'est à toi qu'il en veut.

ROBERT.

Nomme-le.

FORBAN.

Rosinsky. —Tu nous quittais à peine que me promenant à deux pas d'ici, j'entrevois un homme qui, à la faveur des broussailles semblait épier nos démarches. Son air mistérieux me frappe, je m'approche, il veut fuir, je l'arrête. effrayé par mes menaces, il s'avoue chargé d'une lettre pour Rosinsky; ce nom redouble ma curiosité; je le questionne, il se trouble, il balbutie, je lui présente un pis-

tolet; à cette vue, il se jette à mes pieds et ajoute que le nom de Rosinsky lui paraît un nom supposé ; que des dépêches importantes arrivées dans le jour exigent sa présence au village voisin où il est attendu par un courrier. — Cette lettre au surplus pourra débrouiller l'énigme. *(Il lui donne la lettre.)*

ROBERT *(la regardant)*.

Elle est cachetée.

FORBAN.

Capitaine, songe que ta tête est mise à prix, ce jeune homme veut la livrer, voilà mon avis.

ROBERT.

Il suffit. Qu'on m'envoye Rosinsky. *(Forban sort). Robert met la lettre dans sa poche, et se jette accablé au pied d'un arbre.*

SCÈNE V.

ROBERT *(seul)*.

Quelle destinée ! tout conspire contre ma vie. — Un seul être dans le monde s'inté-

resse à moi ; c'est sophie... Et il faut la fuir pour toujours ! — ah maurice ! jamais, non jamais je ne t'ai offensé, et tu as empoisonné le seul instant de joie que huit ans d'infortunes eussent offert à ton frere (*avec résignation il se lève*) n'en doutons pas, il des hommes faits pour éprouver tous les malheurs, des hommes que le destin s'acharne à poursuivre sans relâche, et sur qui pèse invariablement la main de la fatalité. Il faut remplir mon sort,

---

SCÈNE VI.

ROBERT, ROSINSKY
(et successivement tous les autres.)

ROBERT *(à Rosinsky.)*

Approche, *(il le fixe long-tems)* Rosinsky, on te soupçonne d'une trahison.

ROSINSKY (*étonné*)

Moi !

ROBERT.

Toi-même.

ROSINSKY

J'en suis incapable ; voilà toute ma réponse.

ROBERT.

J'aime à le croire. — Ecoute, je ne crains rien d'un homme généreux, et j'estime trop peu ma vie, pour la disputer à un traître. Mais malheur à qui oserait attenter à celle de mes camarades.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS,

FORBAN. (*accourt*)

FORBAN

Capitaine, nous sommes découverts, plusieurs Régimens sont à l'entrée de la forêt — qu'ordonnes-tu !

ROBERT (*calme.*)

De nous réunir et de les attendre (*il fixe Rosinsky.*) eh bien ! Rosinsky !. Cette nouvelle

(*il tire froidement la lettre et la lui donne*) voici la lettre qu'on t'écrit.

ROSINSKY (*étonné*)

Une lettre.... On m'a trahi.... (*Il prend la lettre, rompt le cachet et la présente à Robert*) tiens, lis et juge moi.

ROBERT (*la repousse*)

Tu l'offres, c'est assez.

ROSINSKY (*allant au capitaine.*

Capitaine, bientôt tu me connaitras mieux, (*à part en s'en allant*) Voyons par cette lettre, si j'ai pu réussir à sauver cet homme si rare. (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

ROLLER (*suivi de plusieurs Brigands.*

Aux armes, aux armes, Capitaine, dans six minutes nous sommes environnés.

RAZMAN (*suivi d'autres*)

Capitaine, plusieurs milliers de dragons, de

chasseurs et de hussards parcourent la forêt, et forment un cordon autour de nous.

WOLBAC (*suivi d'autres*

Mille tonnerre ! nous allons leur donner de l'exercice ; Capitaine, tu sais ce qui se passe.

ROBERT (*calme*)

Forban, ta troupe est-elle réunie? Combien sommes nous ?

FORBAN.

Trois cent dix dont quatre blessés en comptant Razmann.

RAZMANN.

Je n'ai pas le tems de l'être aujourd'hui (*à un Brigand)* ôte-moi cette écharpe, je suis gueri.

ROBERT.

Avons nous des munitions?

FORBAN.

En abondance.

RAZMANN *saute de joie.*

De la poudre et du plomb de quoi exterminer une armeé.

ROBERT.

Vos armes sont elles en état.

TOUS LES BRIGANDS.

Oui, oui.

ROBERT.

Amis, préparez vous, la journée sera chaude, (*aux brigands*), s'il en est parmi vous qui craignent le danger, il est encore tems, qu'ils se deshabillent et se retirent, je dirai que ce sont des voyageurs que nous avons dépouillés.

FORBAN.

Je réponds des miens, nous tomberons sur eux comme des lions affamés.

RAZMANN.

Le même courage nous anime tous, point de quartier sur tout.

WOLBAC.

Point de quartier, je le jure foi de brigand. Allons, capitaine, commande, nous te suivrons dans les gouffres de l'enfer. (*Ils se rangent pour sortir*).

UN BRIGAND *arrive.*

Capitaine, un envoyé de nos ennemis, qui se dit chargé de paroles de paix, demande à nous parler.

ROBERT *aprés un silence.*

Qu'il vienne.....

(*le brigand le fait approcher.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, un AUMONIER.

L'AUMÔNIER.

Messieurs, c'est un ministre de la religion qui paraît devant vous. Je suis seul, mais derriere moi sont trois mille hommes qui veillent sur ma vie.

ROBERT.

Approchés, et parlés sans crainte. Qu'elle est votre mission !

L'AUMÔNIER.

Le magistrat souverain qui prononce sur la vie et la mort de vos pareils, me députe vers vous. (*à Robert*) Mais c'est à vous surtout qu'il m'adresse, à vous le chef de ceux qui vous entourent et marchent sous vos ordres, à vous dont l'existence n'est qu'un cercle de meurtres, et dont la main dégoûte encore du sang du Comte de Marbourg. Comptez vos crimes et jugés par leur nombre quel doit être votre supplice. Eh bien ! si vous consentés à vous rendre, si vous vous remettés à la clémence du magistrat, il va fermer les yeux sur la moitié de vos forfaits, et de mille morts qu'ils ont méritées, peut être même la plus douce peut encore vous être sauvée.

Les brigands font tous un mouvement d'indignation.

WOLBAC (*à Robert.*)

Mort et malédiction ! il me prend une envie de lui couper la parole à coups de sabre.

ROLLER (*à Robert.*)

A moi.... à moi..

ROBERT (*aux Brigands*)

Qu'aucun de vous n'ait la hardiesse de l'approcher! (*à l'aumonier*) monsieur, vous nous voyés trois cent, accoutumés au feu, et incapables de fuir. Autour de nous sont, je le sais, trois mille hommes au moins blanchis sous le mousquet. Eh bien! écoutés ma réponse. J'ai rompu, il est vrai, toute subordination et partout j'ai porté l'épouvante aux méchants. Oui, le sang de l'oppresseur Marbourg teint encore les vêtemens qui me couvrent. Mais ce n'est pas assez, il (étend la main et ôte un anneau de son doigt,) j'arrachai ce rubis de la main d'un ministre qui, pour satisfaire son luxe effréné dilapidoit les trésors de l'état en prodiguant aux Courtisans la substance des peuples opprimés; je le rencontrai à la chasse environné de flatteurs, un coup de poignard mit fin à ses oppressions, mon tribunal l'avoit jugé.

L'AUMONIER (*sans chaleur et croisant les bras.*

Vous osés avouer un tel meurtre!

RAZAMANN.

Hercule cachoit-il les siens !

ROBERT.

Ce diamant fut celui d'un lâche magistrat qui trafiquait de la justice, et faisait plier à son gré les loix dont il était l'organe. Il venoit de ruiner deux peres de famille, pour enrichir un des parens de sa maîtresse, mon tribunal prononça son arrêt.

WOLBAC.

Et moi je l'exécutai.

ROBERT.

Ce saphir enfin me rappelle tous les vices des gens de votre ordre, il étoit au doigt d'un prélat hypocrite, qui prêchait le jeûne, et la continence; en passant sa vie dans la débauches; l'insolence de son faste, le débordement de ses mœurs scandalisaient le peuple, dont il avait eu l'art de fasciner les yeux pour être élu ; les portes de son palais qui ressemblait à la demeure d'un sybarite, s'ouvraient avec fracas à l'approche du libertin titré, et une armée de valets en écartait avec

outrage l'aveugle octogenaire qui venait implorer sa pitié. Il s'échappait des bras d'une femme impudique, pour aller à l'autel commettre un nouveau sacrilège. Je l'y surpris et lui perçai le cœur.

L'AUMÔNIER. *(furieux.)*

Un Prélat! et l'enfer ne s'est point ouvert sous tes pas?

ROBERT. *(d'un ton glacé.)*

Non, il s'est fermé sur les siens....

FORBAN *(riant.)*

Il lui faisait là un assez beau présent...

L'AUMÔNIER *(l'interrompant en colère.*

Qui t'a rendu son juge? qui t'a donné le droit de le punir?

ROBERT *(fièrement.)*

Qui !... l'injustice des tribunaux qui s'en laissaient corrompre, et l'impuissance des loix qui ne pouvaient plus les atteindre. Depuis trop de siècles le faible était impunément le

jouet du puissant. Il vous manquait un tribunal qui pût frapper les uns et protéger les autres, c'est ainsi qu'ont été jugés les scélérats que j'ai désignés. — Gardés tous ces anneaux, cachets de leur réprobation ; *(il tire des papiers de son juste au Corps.)* voici les preuves de leurs forfaits, et leur arrêts de mort, portés les à votre sénat, qu'il les voye et qu'il tremble de nous avoir forcés à être plus justes que lui.

L'AUMÔNIER.

C'est donc là ta réponse, *(aux brigands)* eh bien! écoutés tous, vous autres, ce que le Magistrat me charge de vous notifier. — si à l'instant vous lui livrés le scelérat qui se dît votre chef, non seulement il vous fait grace de la vie, mais le souvenir même de vos forfaits est effacé. Vous rentrés dans la société, des emplois vous attendent, le chemin des honneurs vous est ouvert — Courage donc! assurez-vous de lui et soyez libres.

ROBERT *(aux brigands après un long silence.*

Entendez-vous, Messieurs, vous êtes en-

vironnés, captifs, on vous offre la liberté! vous êtes jugés, condamnés, pourtant on vous laisse la vie. Hézîtez vous? est-il si difficile de choisir entre les fers et la liberté?

L'AUMÔNIER *(étonné)*

Cet homme est insensé! *(aux brigands)* douteriez-vous de la bonne foi du magistrat! voici votre pardon, scellé, et signé de tous les membres *(il leur remet le papier.)*

ROBERT *(aux brigands avec force.)*

Vous ne répondez pas — pensez vous renverser cette haye de bayonnettes qui vous enveloppe? ou mettez-vous la gloire à braver le danger, dans l'espérance de tomber avec moi, et de mourir ainsi de la mort des héros? *(avec élévation d'ame.)* Ah! désabusez vous, ils ne vous en feront pas l'honneur, ne vous traiteront pas même comme moi, mais comme de vils brigands, de serviles instrumens dont je voulais user pour exécuter des desseins plus hardis, des entreprises plus élevés — Enténdez-vous ces cris? le cercle se resserre.. Il ne vous reste qu'un moment on approche *(avec force)* je vous rends à tous

vos sermens. *(tous les brigands observent un morne silence)*

L'AUMÔNIER *(extrèmement étonné)*

Je reste confondu.

ROBERT *(aux brigands.)*

Avez-vous peur que je n'annule par un suicide efféminé, le traité qui m'attache à vous? non, voici toutes mes armes *(il les quitte) il jette tous ses poignards, pistolets.* Livrez-moi, je renonce à tout jusqu'à l'empire que j'ai sur ma personne.. Craignez-vous quelque résistance? j'attache ici mon bras à cette branche de chêne. — Regardez-moi, je suis sans défense... Un enfant pourrait m'accabler *(avec la plus grande explosion.)* Voyons qui mettra le premier la main sur son capitaine? sans armes.

FORBAN *(avec un mouvement violent.)*

Quand tous les furies d'enfer nous entoureraient pour nous exterminer, quiconque n'est pas un traître, sauve le capitaine.

TOUS LES BRIGANDS *dans un excès de joie.*

Sauve, sauve le capitaine !

WOLBAC *à l'aumonier.*

Il déchire le pardon et lui jette le pardon au nez.

Tiens, voilà ton pardon, le nôtre est à la pointe de nos sabres.

RAZMANN *à l'aumonier.*

Sors d'ici, misérable, et vas dire à ton sénat qu'il n'est pas un seul traître dans la troupe de Robert.

ROBERT *à l'aumonier avec froideur.*

Allez lui rendre compte de tout ce que vous avez vû, des brigands aussi pleins d'honneur sont par-tout des hommes invincibles, (*l'aumonier se retire*), amis ! Ce n'étoit point sur vous une épreuve que je faisois, mais pour inspirer la terreur à tous ceux qui vont nous combattre. Je n'ai jamais douté de vous (*aux brigands*). Camarades nous sommes libres,

je me sens en état de résister à une armée.

(On entend battre la caisse , sonner l'attaque et tirer le canon).

On sonne la charge , ne nous laissons pas surprendre. Allons, mes amis, suivez-moi, la liberté ou la mort : voilà notre cri du combat.

TOUS LES BRIGANDS *crient en s'en allant.*

La liberté ou la mort.

Les brigands se mettent par pelotons commandés par les principaux , comme Forban , Wolbac , Roller et Razmann , et Robert à leur tête.

L'entre-acte représente les évolutions , et le feu du combat entre les deux régimens et les brigands , au bruit du tambour , de la mousqueterie et du canon. Les soldats sont mis en fuite.

Fin du quatrieme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente la même forêt qu'au second et au quatrième acte, mais les aspects sont changés. On voit dans l'enfoncement à gauche une vieille tour isolée. On traverse la scène avec des blessés portés sur des branches d'arbres. Les brigands tout harassés et couverts de sang et de poussière, leurs vêtemens dans le dernier désordre. Le jour commence à tomber.

ROBERT, FORBAN, WOLBAC *sur le devant, beaucoup de brigands dans le fond.*

ROBERT *se laisse tomber au pied d'un arbre.*

Ah ! de l'eau, mes amis. Je n'en puis plus ; un peu d'eau, si cela est possible. La riviére n'est pas loin ; mais vous êtes tous excédés de fatigue.....

WOLBAC.

J'y cours. Wolbac sort.

ROBERT.

Nous avons combattu comme des amis, des frères.

FORBAN.

Ah ! ils se souviendront de la journée de l'aumônier.

ROBERT.

Qu'elles sont les pertes de part et d'autre ?

FORBAN.

Près de trois cens hommes de leur côté restés morts sur la place. Du nôtre dix-sept blessés, un seul tué, mais c'est le brave Roller..... il a fait des prodiges.....

ROBERT.

Sa mort me fait envie.

FORBAN.

Il semblait la chercher. Je l'ai vu s'élancer

au milieu d'eux, fendre les rangs, frapper, renverser tout ce qui l'approchait. Le nombre enfin l'emporta, mais si je n'ai pu le secourir, j'ai du moins sû le venger.

ROBERT.

A la place où il est tombé, on lui aurait élevé un mausolée, si au lieu de périr pour moi, il fut mort pour servir les passions de quelque ministre ambitieux. Voilà comme dans la vie tout tient à la fatalité ! a-t-on pansé Razmann ?

FORBAN.

Son état est désespéré; lui-même il m'a tantôt demandé la mort pour être délivré de ses douleurs; je sçais mourir a-t-il dit, mais je ne puis souffrir. — Je n'ai pas osé lui rendre ce triste service.

Wolbac arrive et présente à Robert son chapeau plein d'eau.

Tiens, capitaine, voilà de l'eau fraîche comme la glace.

ROBERT *boit et dit à Wolbac.*

Comment Wolbac ! quoi qu'excédé de fatigue.

WOLBAC.

Non-seulement de l'eau, cher capitaine, mais tout mon sang est à ton service. Tu m'as sauvé deux fois la vie, ou plutôt de la honte de tomber vivant dans leurs mains. — Ah Robert ! aye jamais besoin de mon bras, et tu verras si Wolbac sait reconnaître un bienfait.

ROBERT *à Wolbac.*

N'est-il donc plus de salut pour Razmann?

WOLBAC.

Aucun.... Deux coups de feu dans la poitrine et treize coups de sabre sur le corps. Les malheureux allaient le mettre en pièces, si je n'étais venu diviser la curée ; mais je les ai fait danser de manière à se souvenir de la noce. — A propos, qu'est devenu Rosinsky? Je ne l'ai point vu dans l'action...

FORBAN.

Je l'ignore, mais je le répète, sa conduite est fort équivoque.

ROBERT.

Rassurés-vous, moi j'en réponds.

FORBAN *à part.*

Quel diable d'homme, il ne se méfie de personne.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, un BRIGAND.

LE BRIGAND.

Capitaine, Razmann approche de son dernier moment, il veut encore te voir et te faire ses adieux.

ROBERT.

Allons, *(à part)* c'est pour moi qu'il s'est sacrifié, *(il sort)*.

WOLBAC

Tant mieux, ses tourmens vont finir (*à Forban*), mais nos provisions, camarade ? Mon estomac n'est pas ami de la diéte.

FORBAN.

Elles sont en chemin.

WOLBAC.

Notre caisse est bien garnie, j'espère, et celle du capitaine aussi, car s'il dépense ce n'est pas morbleu pas pour lui.

FORBAN.

La caisse du capitaine ? non — mais si tu sçavais l'usage qu'il en fait, ou tu n'aurais pas d'âme, ou des larmes d'admiration couleraient de tes yeux. (*Il lui donne un papier*) Tiens, lis, voici le mémoire du dernier quartier ; mais prens-y garde. La moindre indiscrétion me perdrait dans son esprit.

Wolbac *lit d'une voix qui s'altère à la fin d'insensibilité.*

Pour deux orphelins élevés à l'université de Léipsic, cinquante ducats.

Pour la liberté d'un père de famille emprisonné pour dettes, quarante ducats.

Pour la pension d'une veuve chargée de sept enfans, cens ducats.

Pour un laboureur ruiné par le débordement des eaux, soixante ducats.

Pour la dot d'une jeune fille, *(il lui rend le papier d'une voix altérée)* Tiens... Tiens... Je crains de m'enthousiasmer pour lui, *(profondément pénétré)*. Je connoissais son courage, sa franchise, la noblesse de ses sentimens, l'élévation de son ame..... mais je ne me doutois pas que ce fut d'un chef de brigands qu'on dût prendre l'exemple des vertus.

FORBAN.

Si nous avons l'orgueil de nous croire des hommes, conviens, Wolbac, qu'il est digne aussi de nous commander.

WOLBAC *appuye.*

Et glorieux pour nous de lui obéir.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT *à pas lents, absorbé dans les réflexions.*

ROBERT, *lentement.*

C'en est fait, camarades, nous avons perdu notre ami — Razmann n'est plus, Roller, Razman et tant d'autres ! Ah ! mon automne est arrivée, les plus beaux fruits, les feuilles même commencent à tomber sur la terre. Allés vous reposer : je veillerai pour vous.

Forban se retire dans le fond, et va se jetter à terre, Wolbac le suit après avoir examiné Robert un instant et marqué son admiration sur son caractère.

ROBERT *après un long silence continue.*

Je l'ai vû. C'est donc la mort, la dissolution de notre être..... Cet espace effrayant, et pourtant imperceptible qui sépare le tems de l'éternité. Quel contraste..... Un brigand meurt l'œil calme..... Le front serein.... L'expression de la douleur, de l'amitié, sont les

seuls sentimens qui semblent l'animer, et j'ai vu les convulsions du désespoir s'emparer des derniers soupirs de l'homme qu'on nommait juste et bienfaisant!..... Est-ce défaut de force..... de caractere.... faiblesse d'organes ?.... ou cet instant serait il le terme de notre destination..... notre entrée dans le néant?.... mais ce desir de félicité.... ces idées de perfection..... — (*avec force*) ce charme qu'on éprouve à la suite d'une bonne œuvre..... (*il fixe le ciel*). Cette harmonie universelle, ce mouvement uniforme et pourtant si varié de ces milliers de mondes qui roulent dans l'immensité..... Non, non, il est quelque chose après nous; car je n'ai point encore goûté un seul instant de vrai bonheur, (*il se promène en réfléchissant*). J'ai cherché la mort, a-t-il dit parce que j'étais las de vivre..... (*fortement*). Moi aussi je suis las de vivre..... moi aussi je voudrais déposer le fardeau de mon existence. — Eh qui peut m'arrêter ?..... Pourquoi languir dans cette prison, accablé du présent, quand je tiens dans ma main (*il saisit un pistolet*) la clef qui peut m'ouvrir les portes de l'avenir! — Est-il quelque lueur d'espérance qui puisse encore flatter mon âme? Les bienfaits même

que je répands, ont-ils quelque douceur pour moi? On les rejetterait avec horreur, si l'on pouvait connaître celui qui les prodigue. — Mais si le ciel veut que je vive, pour être longtems malheureux, si la fatalité me lie au terrible métier où elle m'a conduit, est-ce à moi de m'y opposer? quand l'éternel dit au soleil de dessécher nos plaines, aux torrens d'inonder les campagnes dévastées, quand il ordonne aux vents brûlans de porter la mort dans nos contrées, — s'il fait naître un de ces tyrans qui se jouent de la vie des peuples; est-ce à nous de sonder la profondeur de ses décrets, de lui demander compte des motifs de tant de désastres? Nous, instrumens passifs qu'il employe et brise à son gré !..... mais Sophie.... Ah Sophie... (*fortement*) eh voudrait-elle recevoir la main d'un brigand, associer son sort à celui d'un meurtrier? Elle, la douceur, la vertu même ! (*determiné*), Non, cette idée me détermine..... (*il tire un pistolet de sa ceinture et regarde autour de lui*) Ah Sophie ! seule tu m'attachais à la vie, ne pouvant être à toi, je dois y renoncer (*il se jette à génoux*) reçois donc mes adieux.... (*il pleure*) je ne demande à la nature entière..... je ne veux emporter en mou-

rant que l'espoir d'être regretté par toi..... (*il écoute*) tout est tranquille, tout dort, moi aussi je veux m'endormir pour ne jamais me réveiller, (*il bande le pistolet et le porte à son front.*

SCÈNE IV.

ROBERT *(à genoux)* RAIMOND (*dans le fond.*)

RAIMOND (*un vase à la main*)

Voilà minuit qui sonne dans le village voisin,
Il m'attend sans doute. *(Il va frapper à la porte de la tour.)*

LE VIEILLARD (*dans la tour d'une voix cassée.*)

Qui frappe ? est-ce toi cher Raimond, mon bienfaiteur compatissant?

RAIMOND.

Oui, c'est moi, bon vieillard, monte au guichet, je t'apporte ta nourriture.

ROBERT *à part.*

Qu'entends-je? approchons *(il s'avance doucement vers Raimond)*

LE VIEILLARD (*dans la tour.*)

Bientôt je n'en aurai plus besoin. Ah Raymond ne te lasse point, mes membres sont affaissés, ma force anéantie.... Je sens que la mort ne tardera pas à finir ma misère.

ROBERT *à part.*

La mort!.... Est-ce une victime des loix ou de quelque vengeance?

LE VIEILLARD.

Que fait mon misérable fils?

RAIMOND.

Ton fils... Hélas! — mais écoute... Il me semble entendre du bruit — je me trompais. Ce désert est horrible! adieu bon vieillard... Descends dans ta prison... Si l'on ty soupçonnait encore, ta vie s'éteindrait à l'instant; adieu!... Là haut est ton sauveur... Ton vengeur... O fils exécrable! (*il veut s'en fuir*)

ROBERT. (*d'une voix terrible*)

Arrête.

RAIMOND *(effrayé.)*

Ah Dieux!

ROBERT.

Arrête, qui es-tu? que fais-tu? parle.

RAIMOND *plus troublé* (*à part.*)

Toutes les frayeurs à la fois!

ROBERT.

Réponds, te dis je, ou tu es mort.

RAIMOND.

Ah! je suis un pauvre habitant d'un village de ces montagnes.

ROBERT.

Quel est ce mistère d'iniquité? je veux le connaître; quelqu'un est au fond de cette tour...

RAIMOND.

Hélas! un malheureux condamné à mourir

rir de faim, et que je nourris par pitié dans le silence de la nuit.

ROBERT *(avec transport)*

Tu le nourris?.... Un malheureux! *(il lui prend la main)* ah! mortel bienfaisant! ne crains rien, tu n'as pas de meilleur ami que moi. — Mais il est captif, il faut briser ses fers. *(il va prendre des instrumens.)* Instrumens de terreur, pour la première fois venés à mon secours, je vous destine à un plus noble usage.

(Il force la porte de la tour, et il sort un vieillard faible et décharné que Raimond soutient.)

RAIMOND *(à part.)*

O crime de Maurice, tu vas donc être découvert!

LE VIEILLARD *(d'une voix faible)*

Ah! qui que vous soyez, ayez pitié d'un vieillard infortuné.

ROBERT *(recule d'épouvante.)*

(à part) Dieux!.... la voix de mon pere! *(Il le fixe immobile d'étonnement, ensuite l'approche lentement.)*

LE VIEILLARD. *(à genoux)*

Je te remercie, ô ciel! il est donc arrivé l'instant de ma délivrance!

ROBERT *(le fixant avec égarement)*

Ombre du vieux Moldar; quel pouvoir infernal t'arrache du sein des tombeaux? *(il l'approche)* reviens-tu du séjour des morts pour dissiper mes doutes sur l'avenir, et me résoudre ici l'énigme de l'éternité! — Parle je suis au dessus de la crainte.

LE VIEILLARD

Je ne suis pas un ombre, je respire, je vis, mais d'une vie affreuse, tissue d'horreurs et d'infortunes.

ROBERT.

Et tes funérailles publiques!

LE VIEILLARD.

Une masse informe fut déposée au caveau de mes peres, tandis que dans ce souterrein retranché du nombre des vivans, je m'abreuvais de larmes et me plaignais au ciel du malheur d'exister encore.

ROBERT *à part.*

Quoi donc ! il est un dieu.... et sans cesse la vertu souffre !... sans cesse le crime triomphe.

LE VIEILLARD.

Ah que cet air est pur !.... comme il rafraîchit mes sens ! *(Il s'assied au pied d'un arbre.)* Voilà depuis cinq ans la premiere fois qu'il m'est permis de contempler le ciel.

ROBERT *(le fixant toujours avec un morne étonnement)*

O Cruauté ! O Barbarie.

LE VIEILLARD.

Ah ! si tu-es homme, si tu portes un cœur humain, ne me demandes pas le récit de mes malheurs, il te ferait détester tes semblables...

ROBERT (*avec effroi.*)

Vas, je la connais trop cette race de Vipères.

LE VIEILLARD.

J'ai mérité mes maux. J'ai banni.... déshérité.... presécuté le seul de mes fils qui de-

vait consoler ma vieillesse. — O Robert ! Robert !.... (*il pleure.*)

ROBERT (*à part*)

Et je n'ose tomber à ses pieds ! (*haut*) mais quel est le monstre qui t'a fait éprouver ce suplice ? parle je veux m'abreuver de son sang.

LE VIEILLARD. *(pleurant)*

Ah ! ne le maudis pas, mais juge de mes tourmens !... Celui qui en est l'auteur... est mon fils.... Mon propre fils.

ROBERT (*pétrifié d'étonnement*)

Ton fils ? — Ton autre fils. Eternelle justice ! — (*furieux*) c'en est assés, allons. (*il tire un coup de pistolet et dit aux brigands*) réveillés-vous.

(*au coup de pistolet le vieillard tombe en défaillance*)

LES BRIGANDS (*se réveillent tous et accourent.*)

Hé !... hola !... hola !... qu'est-il arrivé ?

ROBERT. *dans une terrible agitation.*

Quoi ! ce récit horrible n'a point arrêté

votre sommeil et fait dresser vos cheveux ! — Venés tous, voyés ce vieillard, et frémissés (*d'un ton de voix extatique*) l'ordre éternel est interverti..... l'humanité a perdu ses droits..... La nature a brisé ses liens..... Le fils a massacré son pere.

LES BRIGANDS *avec surprise.*

Que dit le Capitaine ?

ROBERT *continuant.*

Massacré !.... ce terme est trop doux. Dans ce désert.... au fond de cette tour.... en proye à tous les tourmens de la vie, ... de la mort, un fils a fait enfermer ce vieillard, et.. .. que sert-il de le cacher ?....amis, ce vieillard est mon pere. (*il tombe épuisé à ses genoux.*)

LES BRIGANDS.

Son pere ! quoi ! son pere ?

RAIMOND *(à part..)*

O dieu.... C'est Robert, quelle nouvelle pour Sophie, courons... *(Il sort)*

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS *excepté Raimond.*

WOLBAC.

Qu'il dise un mot et j'apporte à ses pieds la tête de son persécuteur.

FORBAN (*approche du vieillard avec respect.*)

Pere de mon Capitaine, (*il tire son poignard*) Ce poignard est désormais consacré à ta vengeance.

TOUS LES BRIGANDS.

Veugeance, vengeance!

ROBERT. (*il se releve tout-à-coup, s'élance au-milieu d'eux, d'une voix terrible.*)

Oui, vengeance. — Ecoutés-moi Dieu terrible, Dieu vengeur des forfaits! j'élève ici vers toi cette main sanguinaire. Je jure par le silence et les ténébres qui nous environnent, par ces astres qui se balancent au-dessus de nos têtes, de ne pas revoir le soleil, sans

avoir ravi sa lumiere à l'exécrable parricide, (*Aux brigands, d'un sentiment élevé.*) Et vous, découvrés vos têtes, prosternés vous dans la poussière. (*Ils mettent un genoux en terre*) Adorés la main invisible qui atteste votre mission et annoblit vos destinées. Non, vous n'êtes plus des Brigands. Vous portés dans vos mains le glaive des Vengeances célestes, vous êtes devenus les anges de la mort, les terribles exécuteurs des hauts décrets de l'éternel. Levés-vous tous, ce jour vous sanctifie.

(*Les brigands se lèvent*)

WOLBAC.

Ordonne, que faut-il faire?

ROBERT *à Wolbac.*

Approche, viens toucher les cheveux blancs qui couvrent ce front respectable. (*il le mene à son pere, et lui fait toucher ses cheveux, puis avec force*) maintenant vas venger mon pere.

Wolbac *vivement.*

Où! quand? Comment? parle. Je suis tout prêt.

ROBERT.

Prends vingt hommes et cours au château de Moldar... Qu'on arrête Maurice et qu'on le traîne ici. — C'est sur cette place qu'il doit être jugé. Qu'il voye tous ses forfaits, (*en montrant le vieillard*), qu'il tremble et qu'il meure. Allez, courés, volés. Je compte les minutes.

Ils sortent en grand nombre, précédés de Wolbac, tous les autres se retirent dans le fond.

SCENE VI.

LE VIEILLARD *toujours assoupi*, ROBERT, BRIGANDS *au fond.*

ROBERT *attendri, les yeux fixés sur le vieillard, après un long silence*

Le barbare!..... Voyés ce corps épuisé..... Un canibale aurait respecté sa vieillesse, et son fils l'assassine? qu'elle douceur dans ses traits à travers ce sommeil de mort! *avec douleur à un brigand.*) Il semble méditer des bienfaits ou compter les heureux qu'il a faits.

Ah pourquoi n'osé-je le nommer mon pere!

que du moins j'embrasse ses genoux *(à ses pieds)* que je goûte un moment le bonheur d'être son fils. — Je suis seul avec lui. *(après une réflexion)* si je dérobais sa bénédiction . . , . *attendri.* La bénédiction d'un pere, dit-on, n'est jamais sans grande efficace . . . . *(il lui serre les genoux sans y songer.)*

LE VIEILLARD *réveillé avec effroi.*

Etranger . . . . que fais-tu? que veux tu?

ROBERT *toujours à ses pieds.*

J'ai brisé les verroux de ta prison, je t'ai donné la liberté; ne me refuse pas une grace.

LE VIEILLARD.

Parle, que me demandes tu?

ROBERT *attendri.*

Ta bénédiction . . , mon pere . . .

LE VIEILLARD,

Et tu l'as méritée. *Il lui pose la main sur la tête*, sois juste et bienfaisant, et tu seras heureux. — Que ne puis-je ainsi bénir mes fils! Ah! Maurice! . . . *il pleure.*

ROBERT.

Quoi tu le pleures? ton meurtrier! au pied de cette tour.

LE VIEILLARD *avec douleur.*

J'ai persécuté son frere. — O pere infortuné! je vis et mon Robert n'est plus.

ROBERT.

Ton Robert? il respire, il vit.

LE VIEILLARD

Comment! que dis tu?

SCENE VII.

LE VIELLARD, ROBERT, SOPHIE, ET RAIMOND; *dans le fond*, GUILLAUME, SA FEMME ET SON ENFANT,

portant une lanterne, allumée devant eux. Des valets de ferme armés de bâtons, d'autres avec des flambeaux,

SOPHIE *s'avance sur le devant.*

C'est bien ici Raimond que tu m'as dit de le chercher . . . quoi il vivrait! . . . et c'est à mon Robert! . . . (*elle s'avance*) que vois

je! . . Ah mon oncle! Ah Robert! . . . *elle se jette au genoux du vieillard.*

ROBERT.

Sophie.

LE VIEILLARD.

Ma fille! Sophie que dis-tu? où donc est-il mon fils?

SOPHIE *criant.*

C'est lui. . . c'est Robert. Le voilà.

LE VIEILLARD.

Sophie, . . . Robert. . . c'est vous?

ROBERT

Tous les deux dans vos bras.

LE VIEILLARD.

Mes enfants! . . . mes enfants! . .

. . . . .

SOPHIE.

Ah! mon oncle! . . . Ah! Robert . . . mon amant . . . mon époux . . . *elle veut l'embrasser.*

ROBERT *recule.*

Votre époux! . . lui Robert! — (*les bri-*

gands entrent) dieux! les voici. (*il détourne les yeux.*)Non, je ne me sens pas le courage de verser le sang de mon frere. *Il s'appuie accablé contre un arbre.*

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, WOLBAC *à la tête des brigands.*

WOLBAC

Capitaine, nous avons suivi tes ordres ; mais il n'était plus tems. Il s'est fait justice lui même. A peine nous à t-il apperçus, et appris de quelle part nous venions, que du haut d'une tour il s'est précipité dans le Mein.

Tous les brigands se rangent tristement des deux côtés de la Scène.

LE VIEILLARD *se lamentant.*

Qu'ai-je entendu? mon fils.... mon fils est mort.

ROBERT *à part.*

Et graces au ciel! mes mains sont innocentes.

LE VIEILLARD.

Maurice est mort! et je n'ai pu lui pardonner.

SOPHIE.

Robert vous est rendu, et votre Sophie avec lui.

LE VIEILLARD.

C'est donc à vous, mes enfans, à vous seuls à fermer mes yeux. Approche mon fils .... Tiens, voilà Sophie ... ton épouse.

ROBERT.

Mon epouse! .. Ah! si vous sçaviés!...

SOPHIE *l'interompant.*

Oui, je la suis. Tu l'as promis à la face du ciel. *Elle court vers Robert,*
Rien ne peut plus briser nos nœuds ....
ton cœur est à moi ... à moi seule ....

ROBERT.

Quoi, le cœur d'un brigand!

SOPHIE.

L'amour l'épurera.

ROBERT.

Vas, ma tête est proscrite. Où fuir, où me cacher?

SOPHIE.

Dans le fond d'un désert..... avec moi.

GUILLAUME.

Avec nous.

ROBERT.

Ah ! Sophie ! serait-il possible ? (*ils veulent se jetter dans les bras de l'un de l'autre*).

FORBAN.

(*Il sort des rangs, et met le sabre entre Sophie et Robert*).

Arrête, Capitaine. N'as-tu pas juré cent fois de nous rester fidele ? Tes sermens sont ils moins forts que les pleurs d'une femme ?

ROBERT.

Il a raison, dieux ! dieux !

WOLBAC.

Ne te souvient-t-il plus des dangers que nous avons bravés, des maux que nous avons soufferts pour toi ? Est-ce là le prix de notre attachement ?

ROBERT.

Ah Sophie ! Ah ! Mon père !

FORBAN.

Que sont devenus ces plans si hardis, ces

desseins si élevés dont tu flattais notre ambition! as-tu déja oublié les services de Roller, de Razmann et de tant d'autres qui se sont sacrifiés pour toi? leurs mânes doivent être indignés de ta faiblesse. Nous étions tous libres tantôt, et loin de te livrer, nous avons affronté la mort pour te défendre. Maintenant tu veux nous abandonner, pour aller soupirer aux pieds d'une femme.

ROBERT.

O tourmens de l'enfer!

Tous les brigans murmurent

Plusieurs s'avancent, découvrent leur poitrine, et d'un ton ferme.

WOLBAC *dit.*

Vois ces blessures.... Regarde ces cicatrices....

FORBAN.

Ta vie, ta personne, ton être, tout est à nous, c'est notre sang qui nous acquit ces droits, et c'est le tien qui les fera valloir...

ROBERT *consterné.*

C'en est fait. c'en est fait. — il n'y faut

plus penser. J'ai voulu retourner à elle, à la paix, au bonheur, et le ciel s'y oppose. — ôtés de mes yeux cette femme.

SOPHIE.

Et c'est toi qui l'ordonnes... cruel! arrache moi donc la vie (*elle se jette à ses pieds*) frappe, je bénirai mon sort. Tu t'éloignes (*aux brigands*) eh bien! vous, accoutumés au meurtre, soyés tous plus humains que lui. Donnés-moi par pitié la mort que je demande... vous vous taisés aussi! — Barbares! vous ne laissés la vie qu'aux malheureux.

WOLBAC *tire un pistolet de sa ceinture*

Robert, je vais t'en délivrer.

ROBERT *égaré dans le dernier désespoir.*

Wolbac, arrête! non c'est moi qui me délivrerai du fardeau de cette existence que je ne puis plus supporter. O Sophie de Northal, je te lègue à soigner la vieillesse de mon pere. Console le de tant de pertes, je te défends de les accumuler, en me suivant dans le tombeau. (*il tire son poignard et veut s'en frapper*) *forban lui arrête le bras.*

FORBAN

FORBAN, *s'écrie.*

Toi Robert, une lâcheté !...

SOPHIE.

Juste ciel ! (*elle se jette à lui.*)

LE VIEILLARD.

Ah ! mon fils.

GUILLAUME.

Mon maître !

L'enfant effrayé recule.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS,

ROSINSKY *accourt.*

WOLBAC.

Capitaine.

ROBERT *les repousse désespéré.*

Je ne vous connais plus. Laissés-moi mettre un terme à mes malheurs. *Il se débat entre leurs mains.*

ROSINSKY.

Ils sont finis. — reconnais dans Rosinsky, ton parent, le fils du Comte de Berthold?

LE VIEILLARD.

Que dit-il de Berthold.

ROBERT (*avec trouble.*)

Toi, le fils de Berthold.

ROSINSKY *très vivement.*

Mon pere a remis ~~à l'Empereur~~ au Chef du Sénat le mémoire adressé par toi. Le récit de tes attentats avait irrité sa justice; mais ton respect pour le malheur, la générosité, la grandeur d'ame qui te font admirer jusques dans tes excès, ont ranimé l'espoir de ta famille. depuis un mois témoin de toutes tes actions sublimes, j'ai écrit, tes malheurs ont attendri ~~le souverain~~ tous les Coeurs, nos vœux sont accomplis, et voici ton pardon. *Il lui donne un papier.*

ROBERT *avec transport se relevant.*

Mon pardon... Ah! mon pere!... mon pardon, (*tristement*) et celui de mes camarades?

ROSINSKY.

Est aussi accordé, s'ils jurent de servir sous toi, l'Etat, en Corps franc de troupes légeres.

ROBERT.

Je réponds d'eux . . .

TOUS LES BRIGANDS.

Nous le jurons.

ROSINSKY.

O Robert ! l'~~Empereur~~ le Sénat touché de tes remords veut réformer par sa justice, tous les abus que tu punissais par la force. (*aux brigands*) il veut vous pardonner vos crimes, et s'éclairer par ses vertus.

ROBERT *exalté.*

Eh bien ! Forban, Wolbac, et vous tous mes amis, qui avez partagé mes revers, venez partager ma fortune. Vouons désormais à la défense de la patrie et des loix qu'on va réformer, le courage que nous avons mis à les venger quand on les outrageait, et si jamais ..... si dans le rang où le destin remet votre Robert, ou ma bouche ou ma main commandait quelque acte oppresseur (*il remet son poignard à Forban*) prenés ce fer, frappés, que mon arrêt de

mort cloué sur ma poitrine, porte ces mots effrayans aux parjures, *Robert qui punissait les crimes est devenu lui-même un traître à ses sermens.* Ce poignard a tranché ses jours. (*à Rosinsky*) et toi mon cher Berthold, parent noble et généreux, viens jouir avec nous du fruit de tes bienfaits.

FIN.

LA MAISON
DE L'ONCLE,

COMEDIE.

DE L'IMPRIMERIE DE LARAN.

LA MAISON DE L'ONCLE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

Par le citoyen ALEXANDRE PIEYRE,
Associé de l'Institut National.

Elle a su le saisir au moment dangereux,
Où, voulant plaire encore, il cessa d'être heureux.
ACTE *prem. Sc. 3.*

A PARIS,

Chez LARAN, Imprimeur-Libraire, au Palais-Egalité, galerie de bois, à droite du côté du jardin, nº. 245;
Et chez les Marchands de Nouveautés.

AN VII.

AU MINISTRE DE L'INTERIEUR.

Des murs où vous prîtes naissance,
Votre nom rend le nom plus beau :
Ces humbles murs de Neufchâteau
Sont illustrés par votre enfance.
Poète au sortir du berceau,
Votre front, d'un laurier nouveau,
Fut couronné par l'éloquence :
Pour exercer sa bienfaisance,
Thémis, montant votre vaisseau,
Vous a confié sa balance :
Thalie applaudit au pinceau
Qui fait triompher la décence;
Et quand la Gloire veut en France,
Des arts rassemblant le faisceau,
Etendre au loin leur influence,
Elle vous remet son flambeau.

J'ai fait cette Comédie en Province, il y a plus de dix ans ; et je crois que c'est-là seulement qu'on peut rencontrer encore des physionomies, et voir jouer quelques ressorts du cœur humain. A Paris, on ne connaît guères ce qui se passe chez son voisin : cependant c'est dans l'intérieur de la maison que l'Auteur comique aime sur-tout à observer l'homme. Dans la société, chacun arrive avec son masque ; et ils se ressemblent presque tous, mais l'esprit superficiel s'en contente. Il ne prend pas la peine de regarder dessous : il n'y met aucun intérêt ; les dissipations l'entraînent, et tout coup-d'œil un peu approfondi le fatigue. L'habitude du frivole lui rend même pénible une marche dramatique qu'il faut suivre de quelque attention. La sienne ne saurait embrasser un ensemble. Plan, conduite, accord des parties, liaison, gradation, sont maintenant travail perdu pour le plus grand nombre des spectateurs ; et en y réfléchissant, je me félicite du refus des Comédiens, qui me fait adresser d'une manière directe au jugement du cabinet. L'art y trouve

encore un refuge : les nuances qui distinguent les caractères y sont senties, et l'on y sait quelque gré à l'Auteur qui en a démêlé un nouveau.

Cependant ce n'est pas ici proprement la peinture d'un caractère, Cléon n'en a point ; c'est celle d'une situation, d'une crise à une certaine époque de la vie, lorsqu'on y arrive avec des sens encore actifs, des souvenirs de succès et un reste de prétentions. Quand on ne s'est pas préparé d'avance à ce passage, il est difficile de le franchir sans prendre des vices ou sans se donner des ridicules. Ceux qui n'ont été jusques-là qu'hommes à bonnes fortunes, ou se jettent dans la très-mauvaise compagnie, ou se font moquer d'eux en continuant à porter leur galanterie dans la société, ou se replient vers leur gouvernante, et lui laissent prendre un empire qui mène souvent jusqu'au mariage.

Avant le dernier degré d'asservissement, il s'est établi chez eux une lutte entre l'habitude qui se forme et la secrète honte de leur faiblesse ; mais chaque jour l'habitude a gagné du terrein. Dans les diverses observations que j'ai faites sur quelques individus, cette lutte m'a présenté plusieurs traits comiques ; et je n'ai pas vu que le théâtre s'en fût emparé. Le citoyen Colin-Harleville a pris son Célibataire

à 65 ans, et lorsqu'il ne lui reste aucun ressort. On sent pour lui un intérêt doux, qui naît des situations et des charmes du style; mais un comique soutenu ne pouvait naître ni de son personnage, ni de son plan. Il l'a fait entrer par-tout où il a été admissible; et c'est assurément un très-grand mérite d'avoir pu l'allier à la pitié qu'il voulait et qu'il a su inspirer pour Dubriage. Que n'ai-je pu, comme lui, faire un heureux mélange du rire et du sentiment! Mes personnages ne me l'ont pas permis; et je me suis borné au seul ridicule. C'est sous cet unique point de vue que j'avais envisagé mon principal rôle; et les entours que je lui ai cherchés ne pouvaient tendre qu'à ce but. Le sentiment est donc banni de ma Pièce. Manquera-t-elle pour cela d'intérêt? et celui de curiosité ne pourra-t-il pas suffire? On s'en contentait au siècle passé. Alors la Comédie ne parlait point au cœur, elle ne s'adressait qu'à l'esprit; le cœur était laissé tout entier à la Tragédie. Les caractères s'épuisant, il a bien fallu prendre une autre route, et bientôt le public a fait aux Auteurs une espèce d'obligation de ce qui n'était que remplacement: il a voulu du sentiment. Intérêt et sentiment sont devenus synonymes. Où celui-ci a manqué, il a cru ne plus trouver

celui-là. Mais ne serait-ce pas une erreur ?

Pour revenir à cette époque critique dont j'ai parlé, on verra que j'ai pris mon personnage lorsqu'elle est presque passée pour lui. Il a renoncé au monde, vers lequel il jette cependant à la dérobée ses derniers coups-d'œil de regrets : enfin il est devenu la proie de sa gouvernante, et bientôt le mal sera sans remède. Cependant, que l'illusion cesse, et il est encore dans l'âge où il lui reste des ressources, circonstance qui peut permettre un intérêt d'espoir et rendre plus vif le desir de sa délivrance. J'ai donc cherché, en rassemblant quelques traits de faiblesse d'une part, et d'artifice de l'autre, à présenter le tableau des agitations, des humiliations et des dangers de cette classe de célibataires. Ma pièce offre ainsi un but moral, et les quatre vers qui la terminent sont une utile leçon pour tous les âges.

A l'égard de la ressemblance que le Comité a cru voir entre cette Comédie et celle du citoyen Colin, le Public va en être juge. Les deux principaux personnages sont bien, dans l'une et dans l'autre, un Célibataire et une gouvernante ; mais par ce que je viens de dire, on voit déjà quelle est la différence : Dubriage va se promener au Luxembourg, et

Cléon voudrait aller encore à Longchamp. Quant aux deux gouvernantes, Mme. Evrard est douce envers son maître, insinuante, adroite ; elle berce la vieillesse pour l'endormir ; et Jacinte, impérieuse, s'est emparée, d'une main ferme, de l'amour-propre qui cherchait un appui. Elle lui est devenue nécessaire, et le fait servir à ses projets, tantôt en le flattant, tantôt en lui faisant craindre de perdre son dernier soutien. Les personnages secondaires n'ont absolument rien de commun : les Fables n'ont entre elles aucun rapport ; et je ne crois pas que, loin de trouver une situation, on trouve peut-être un seul vers qui rappelle un souvenir.

Enfin, voilà ma Pièce, qu'il me faut mettre au jour, privée de l'action du Théâtre, ma première espérance d'Auteur ; et de la recette, ma dernière ressource de rentier. Je finirai cette espèce de Préface, en disant, non avec mon imprimeur, mais avec Horace :

Paucis contentus lectoribus.

PERSONNAGES.

CLÉON.
BÉLISE, sœur de Cléon.
DAMIS, fils de Bélise.
FORLIS, beau-frère de Cléon et de Bélise.
VALERE, fils de Forlis.
ARISTE, ami de Cléon.
JACINTE, gouvernante chez Cléon.
MARTINE, tapissière.
PICARD, laquais de Cléon.
Un Courrier.

La Scène est à Poitiers, chez Cléon.

Les Acteurs sont placés par la droite du Théâtre.

LA MAISON
DE
L'ONCLE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES, EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BELISE, VALERE.

BELISE.

DE sorte, mon neveu, qu'on me cache mon frère.

VALERE.

Mon oncle est, ce matin, sorti pour quelqu'affaire;
Mais avant peu, sans doute, il sera de retour.

BELILE.

Il a donc mis hier sa faiblesse au grand jour·
Sacrifiant ainsi, son honneur, sa famille,
Au scandaleux penchant qu'il a pour cette fille.

VALERE.

Il desire sur-tout d'avoir la paix chez lui.

BELISE.

Quoi ! son aveuglement trouve en vous un appui !
Vous pouvez, de sang-froid, Monsieur, voir votre tante,
Céder ici la place à cette gouvernante !

VALERE.

Ne pouvant de Jacinte ignorer l'ascendant,
Ma tante fit, contre elle, un éclat imprudent.

BELISE.

Par un frère se voir presque mise à la porte !

VALERE.

Mon oncle, entre elles deux, s'est vu pressé de sorte.....

BELISE.

Le sang devait toujours dans son cœur l'emporter.

VALERE.

Mais les choses encore se pourront ajuster.

BELISE.

Il n'est qu'un seul moyen, après un tel outrage.

VALERE.

Et c'est ?.....

BELISE.

De renvoyer Jacinte à son village.

VALERE.

Je doute que jamais on le porte à cela.
Vous voyez aujourd'hui tout le pouvoir qu'elle a.

BELISE.

Je vois qu'à force d'art, chez mon frère établie,
Elle peut le pousser à faire une folie.

VALERE.

Epouser !

BELISE.

Je le crains. Ne la voyez-vous pas
Chaque jour, par degrés, avancer quelques pas ?
Les simples vêtemens, la modeste cornette,
Ont maintenant fait place à la riche toilette ;
Et, je vous le prédis, si vous ne l'écartez,
Vous l'allez voir à table, assise à vos côtés.
Ma sœur laisse un champ libre ; et cette fille adroite
Finira par monter au rang qu'elle convoite.
C'est, depuis quelque temps, l'objet de mon souci.
Il faut donc nous unir pour la chasser d'ici.
Votre ressentiment doit être égal au nôtre :
Vous qui vivez céans, vous devez, plus qu'un autre,
Souffrir de cet esprit altier, impérieux.

VALERE.

Je n'ai point à m'en plaindre, et nous sommes au mieux.
Chez mon oncle élevé dès ma plus tendre enfance,
J'ai su, par mille soins, gagner sa confiance.
Je lui suis nécessaire ; et Jacinte, je croi,
Trouverait mal son compte à lutter contre moi ;
Aussi se montre-t-elle attentive à me plaire.

BELISE.

Et cela vous suffit ! votre cœur débonnaire
Lui permet d'outrager, de chasser vos parens !

VALERE

Je ne dois point entrer dans tous ces différens.

BELISE.

Comment pouvez-vous voir d'un esprit si tranquille,
Votre oncle devenu la fable de la ville ?

Autrefois, tout Poitiers se rassemblait chez lui ;
Sa maison, si brillante, est déserte aujourd'hui.
Tout s'en est éloigné, grâce à l'impertinence
De l'objet qui le tient sous cette dépendance.
Pour compagnie enfin une sœur lui restait ;
Mais elle avait des yeux que l'autre redoutait ;
Et voilà cette sœur sans égards renvoyée :
A ce faible honteux elle est sacrifiée.
Et vous voyez cela sans vous en émouvoir !
Vous apprendrez de nous quel est votre devoir.
Ma sœur, quittant la ville, alla chez votre père,
Qui, lui-même bientôt, viendra chez son beau-frère,
Où, se laissant aller à son juste courroux,
Il va prendre ce ton qui vous fait trembler tous.

FORLIS (*dans la coulisse.*)

Oui, si vous l'ignorez, je saurai vous l'apprendre.
Par la corbleu !

BELISE.

Tenez : sait-il se faire entendre ?

VALERE.

Ah ! je cours prévenir.....

SCÈNE II.

LES MÊMES, DAMIS.

DAMIS.

Vous sortez, mon cousin ?

FORLIS (*dans la coulisse*).

Ventrebleu ! nous verrons.

VALERE.

Entendez-vous ce train ?

DAMIS.

Revenez : car il faut que je vous entretienne.
Je suis dans un courroux que je contiens à peine ;
Je suis.....

VALERE.

Je vais trouver mon père, et je revien.

SCENE III.

BELISE, DAMIS.

BELISE.

Mais, qu'est-ce donc, mon fils ? Qu'avez-vous ?

DAMIS (*souriant*).

Qui, moi ? rien.

BELISE.

Quoi ? cet emportement, ces yeux, cette colère.....

DAMIS.

Tout cela n'est qu'un jeu.

BELISE.

Qu'un jeu !

DAMIS.

Je veux, ma mère,
Sur l'affaire d'hier, feindre de m'emporter,
Pour contraindre par-là Valère d'éclater.

BELISE.

Il n'éclatera point : je connais sa pensée,
Il me l'a, sans détour, tout-à-l'heure annoncée.

DAMIS.

Et moi, ma mère, moi, je prétends l'y pousser.

BELISE.

Vous vous abusez.

DAMIS.

Point. Je saurai l'y forcer.
Je veux faire échouer cette longue prudence,
Qui le porte à souffrir sa dure dépendance.
Souple par politique, et haut par naturel,
Il éprouve au-dedans un choc continuel.
L'héritage l'arrête ; il me craint, il m'observe ;
Mais, malgré lui, bientôt, je prétends qu'il me serve.

BELISE.

Il peut beaucoup, sans doute, en cette occasion.

DAMIS.

Vous avez donc avis de la donation ?

BELISE.

A Jacinte ?

DAMIS.

Je tiens la chose du notaire.
C'est trente mille francs qu'il lui donne.

BELISE.

Qu'y faire ?
Votre oncle est libre : il est le maître de son bien ;
Mais qu'il prenne parti contre une sœur !

DAMIS.

Fort bien !
Donner dix mille écus à cette gouvernante !

BELISE.

Une si tendre sœur !

DAMIS.

Quinze cents francs de rente !

BELISE.

Permettre son départ ! c'est une indignité.

DAMIS.

Cinq cents écus de rente à perpétuité !

BELISE.

Mon fils, je vous en ai souvent dit ma pensée :
Je vois une ame en vous, par trop intéressée.
Pour moi, j'aime mon frère : et j'attends son retour,
Afin de lui montrer ses torts sans nul détour.
Je l'aime, encore un coup ; et son honneur me touche.
Je sais bien qu'aussitôt que j'ouvrirai la bouche
Il feindra quelqu'affaire et voudra me quitter ;
Déjà, depuis long-temps, je le vois m'éviter.

DAMIS.

N'allez point, en ce cas.....

BELISE.

Voilà quel est mon frère :
Avec du jugement, homme sans caractère,
Cléon est un esprit faible, indéterminé,
Pour qui c'est un besoin que d'être gouverné ;

Qui, bien que soucieux est rempli d'indolence,
Et pour fuir un lien, vit dans la dépendance.
Mais, conçoit-on comment, sans extrême beauté,
Sans éducation et sans aménité,
Cette femme a sur lui pris un si grand empire ?
Par quel charme, quel art l'a-t-elle pu séduire ?

DAMIS.

Elle a su le saisir au moment dangereux,
Où, voulant plaire encore, il cessa d'être heureux.
Consolant l'amour-propre, elle est assez aimable.
Dans l'objet qui nous flatte est-il rien de blâmable ?
L'habitude, d'ailleurs, cet attrait si puissant,
Qui voile les défauts et tient lieu de penchant,
L'habitude, à cet âge, où son pouvoir augmente,
Nous soumet, par degrés, aux nœuds qu'elle cimente.
De ce joug trop commun l'esprit ne défend pas.
Vous avez sous vos yeux Licandre, Dorilas,
Et j'en pourrais citer dont le brillant génie
Fléchit dans ses foyers sous cette tyrannie.
Moins aimable est l'objet, plus rigide est sa loi.
Celui qui, pour rester toujours maître chez soi,
D'un hymen assorti fuit la chaîne légère,
Court risque de vieillir aux fers d'une mégère.

SCENE IV.

LES MÊMES. FORLIS, VALERE.

FORLIS.

Il nous faut donc aussi quitter cette maison !

ELISE.

Les choses.....

FORLIS.

Mais avant, j'en veux avoir raison.

BELISE.

Ne vous emportez point.

FORLIS.

Je n'ai pas l'ame tendre.

BELISE.

On pourra.....

FORLIS.

Non, morbleu : je vais me faire entendre.

VALERE.

Mais.....

FORLIS.

Si mal-à-propos tu ne fûsses venu.

BELISE.

Forlis !

FORLIS.

Oui, ventrebleu, s'il ne m'eût retenu,
Je me faisais connaître à cette impertinente.

VALERE.

Mon père, calmez-vous, de grâce.

FORLIS.

Une servante
Me parler de la sorte !

VALERE.

Elle a tort : mais.....

FORLIS.

Tais-toi.
Elle apprendra si c'est à quelqu'un comme moi.....

DAMIS (*feignant de l'emportement*).

Oui, mon oncle a raison : c'est trop de patience.
Il faut s'unir enfin contre tant d'arrogance.

A mon juste dépit je me laisse emporter ;
Je veux, moi-même..... chut : elle vient écouter.

SCENE V.

LES MÊMES, JACINTE *dans le fond.*

JACINTE.

Vous tenez, je le vois, un conseil de famille.

BELISE.

Il vous sied bien.....

DAMIS (*à demi-voix*).

Ma mère, évitez cette fille.
Retournons au logis : ne vous exposez pas.

BELISE.

Oui, vous avez raison.

DAMIS (*à Valere*).

Je reviens sur mes pas.

JACINTE.

Comment ! je vous fais fuir ! ma présence vous chasse !
Ne vous dérangez point : je vous cède la place.

Elle sort.

BELISE.

L'insolente !

FORLIS.

Ma sœur, j'irai dîner chez vous.

SCENE VI.

FORLIS, VALERE.

VALERE.

Quoi ! vous ne voulez pas demeurer avec nous !

FORLIS.

Non, je veux m'éloigner de cette créature.

VALERE.

Vous ne la verrez point.

FORLIS.

Non, non.

VALERE.

Je vous assure
Que mon oncle, apprenant votre arrivée ici,
Vous saura mauvais gré.....

FORLIS.

Je n'en ai nul souci.

VALERE.

Songez que sa maison nous fut à tous ouverte,
Quand de votre procès la trop fatale perte.....

FORLIS.

Je le sais.

VALERE.

Qu'il fournit à mes moindres besoins,
Depuis qu'à la campagne, où vous bornez vos soins....

FORLIS.

J'en conviens.

VALERE.

Que chez lui je vis, dès mon jeune âge.

FORLIS.

Fort bien.

VALERE.

Et que j'attends ma part de l'héritage.

FORLIS.

N'importe, il a besoin d'une bonne leçon.
Je viendrai lui parler de la belle façon.
Dès ce jour, sans retard, il faut qu'il nous délivre
De l'objet près duquel on ne saurait plus vivre;

Qu'il répare l'affront fait à ma belle-sœur ;
Sans quoi, vendant le bien dont je suis possesseur,
Envers lui je m'acquitte, et.... je la vois paraître :
Je sors ; car je craindrais de n'être plus mon maître.

SCENE VII.

VALERE, JACINTE.

JACINTE.

Il fait, ma foi, très-bien, à vous parler sans fard ;
Et ferait encor mieux de hâter son départ.

VALERE.

Vous pourriez cependant songer qu'il est mon père.

JACINTE.

Cela m'est fort égal.

VALERE.

C'est enfin le beau-frère.....

JACINTE.

Le beau-frère ! ah vraiment il nous honore fort !
On aurait bien mieux fait d'agir ainsi d'abord,
Pour l'avoir secouru dans sa triste déroute,
Ce sont vingt mille écus qu'à monsieur il en coûte.

VALERE.

Mais à cet égard là, je pense qu'il peut bien,
Sans prendre votre avis, disposer de son bien.

JACINTE.

Beaux-frères, sœurs, neveux, je vois dans la famille
Que chacun de son mieux le pressure et le pille.

VALERE.

Pour se plaindre, mon père, à coup sûr reviendra ;
Et vous verrez, sitôt que mon oncle apprendra.....

JACINTE.

Eh bien ! que dira-t-il ? que croyez-vous qu'il fasse ?
Pour ce beau monsieur-là, pensez-vous qu'il me chasse?
Nous avons grand profit, grand profit nous avons
Aux visites qu'ici de lui nous recevons.

VALERE.

Je crois que vous feriez prudemment de vous taire.

JACINTE.

Qu'a-t-on besoin de lui ? chez nous que vient-il faire ?
Il aime le bon vin, et n'y met jamais d'eau :
Il sait en découpant cacher le fin morceau ;
Dévore sans parler et boit sans perdre haleine ;
Puis dans un bon fauteuil s'étendant à grand'peine,
Il s'empare du feu, ne dit mot et s'endort.

VALERE.

Songez à vos discours : je trouve un peu trop fort
Que votre langue ainsi s'échappe en ma présence.

JACINTE.

Mais, vraiment, j'aime assez ce ton de suffisance !

VALERE.

Jacinte ?

JACINTE.

Eh bien ? Jacinte.

VALERE.

On peut vous faire voir
Qu'on a dans ce logis encor quelque pouvoir.

JACINTE.

Qui ? vous.

VALERE.

Moi. Jusqu'ici nous vivons bien ensemble ;
Mais si vous me poussiez.....

JACINTE.

Croyez-vous que j'en tremble ?

VALERE.

Mon oncle m'aime.

JACINTE.

Après.

VALERE.

La prudence vous dit
De ménager un peu ce que j'ai de crédit.

JACINTE.

Et je vous dirai, moi, loin que je vous ménage,
Que vous n'êtes ici qu'un mince personnage.

VALERE.

Vous le croyez : eh bien, avant qu'il soit long-temps
Vous saurez le contraire à vos propres dépens.

JACINTE.

Vous me faites pitié de parler de la sorte.
De nous deux aujourd'hui voulez-vous que l'un sorte ?

VALERE.

Parbleu ce sera vous, puisque vous m'y forcez.

JACINTE.

Ah ! ce sera donc vous, dès que vous m'y poussez.

VALERE.

Nous verrons.

JACINTE.

Nous verrons.

SCENE VIII.

VALERE.

Une telle insolence
Sur toute ma réserve emporte la balance :
Mon oncle m'entendra. — Gardons-nous cependant
De rien précipiter, d'agir en imprudent.
Ne m'exposons pas seul : l'affaire est délicate.
Obtenons que Damis en même-temps éclate.
Il semblait irrité ; mais je sais qu'il est fin.

SCENE IX.

VALERE, DAMIS.

DAMIS.

Je reviens pour vous dire.... avant tout, mon cousin,
Sommes-nous sûrs ici ? je veux voir si Jacinte
Du petit cabinet.....

VALERE.

N'ayez aucune crainte,
Elle vient de sortir. Profitons des instans.
Faisons-lui payer cher ses propos insultans.

DAMIS.

Oui, vengeons votre père et ma tante.

VALERE.

Et moi-même.
Elle m'a provoqué.

DAMIS.

(*à part*). (*haut*).
Bon ! — Quelle audace extrême !

VALERE.

On n'y peut plus tenir.

DAMIS.

C'est assez endurer.

VALERE.

Parlons donc à notre oncle.

DAMIS.

Et sans plus différer.
Nous le ramènerons : il sent au fond de l'ame
Que sa faiblesse est grande, et que chacun le blâme.
Les discours du public l'alarment en secret.
Ne le voyez-vous pas embarrassé, distrait,
Evitant avec soin ses amis et ses proches,
Sans pouvoir de son cœur éviter les reproches ?

VALERE.

Il souffre : on le voit bien ; mais comment le guérir ?

DAMIS.

Ses yeux, grâce à nos soins, pourront enfin s'ouvrir.
Fier des nombreux succès d'une longue jeunesse,
Il croit pouvoir encore inspirer la tendresse.
Comme il a conservé ses cheveux et ses dents,
Il se voit à peu près tel qu'il fut à trente ans ;
Mais par quelques revers sa gloire humiliée,
Près de la gouvernante enfin s'est repliée.
Là, son illusion à chaque instant s'accroît.
Elle dit, vous plaisez : il sourit et la croit.

Tirons-le d'une erreur qui laisse tout à craindre.
J'ai peur qu'il ne l'épouse, à vous parler sans feindre.

VALERE.

Cette donation dont vous m'avez instruit
Montre assez quel empire elle a sur son esprit.

DAMIS.

Chut : il entre.

SCENE X.

VALERE, CLÉON, DAMIS.

CLÉON.

Valère, avez-vous quelque lettre?

VALERE.

Je n'ai que les journaux, mon oncle, à vous remettre.

CLÉON (*les mettant dans sa poche*).

Quoi! pas un mot d'avis, rien sur nos deux vaisseaux,
Qui, depuis quinze jours, devraient être à Bordeaux!
Venez, je veux encore en écrire à Darmance :
Je suis au dernier point surpris de son silence.
(*à Damis*). (*lentement.*)
Ah! mon neveu, bon jour. — Tout-à-l'heure chez moi.
Votre mère.... est venue : avez-vous su pourquoi?

DAMIS.

Le desir de vous voir assez souvent l'attire.

CLÉON (*avec quelque embarras*).

Rien de plus.... Aujourd'hui?

DAMIS.

Ce motif peut suffire.

CLÉON.

Votre père est ici : nous l'aurons à dîner ?

VALERE.

Non, mon oncle ; il a craint.....

CLÉON.

Quoi donc ?

VALERE.

De vous gêner.

CLÉON.

Il a, jusqu'à présent, été sûr du contraire.
Il est probablement venu pour quelque affaire :
En savez-vous l'objet ?

VALERE.

Nous pourrons le savoir :
Il ne partira pas sans revenir vous voir.

CLÉON.

C'est chez lui, m'a-t-on dit, que ma sœur est allée.
En reproches sans doute elle s'est exhalée.
Le tour qu'à son affaire elle aura su donner,
Par les gens mal instruits m'aura fait condamner.
J'espère toutefois qu'on voudra bien suspendre,
Qu'avant de me juger on daignera m'entendre.
Votre exemple, d'ailleurs, plus que tous mes discours,
Pour me justifier m'est d'un puissant secours.
Vous, qui vivez chez moi, m'avez-vous, sur Jacinte,
Sur ses tons, son aigreur, porté la moindre plainte ?

Non, sans doute ; et l'on peut en conclure à bon droit
Que les torts ne sont pas du côté que l'on croit.
Venez, nous écrirons. Comment est-il possible
Que Darmance..... Vraiment, c'est incompréhensible.

SCENE XI.

VALERE, DAMIS.

DAMIS.

Vous voilà bien servi selon votre desir,
Vous allez seul à seul lui parler à loisir.

VALERE.

Je ne veux pas mener cette affaire si vite.
Nous en raisonnerons. Il m'attend : je vous quitte.

DAMIS.

Quoi ! vous ne voulez pas profiter du moment :
Eh bien ! j'y vais moi-même : il faut absolument....

VALERE.

Se concerter, s'entendre, et régler nos mesures,
Si nous voulons porter des atteintes plus sûres.

DAMIS.

Que vous faut-il de plus? c'est vous, vous seul qu'il prend
Dans cette occasion pour juge et pour garant.
De Jacinte, en un mot, il suffit de vous plaindre :
Et son procès est fait. Qu'avez-vous donc à craindre?

VALERE.

Je veux me taire encor. Revenez, nous verrons.

CLÉON (*de la coulisse*).

Valere !

VALERE.

Me voilà. — Nous nous retrouverons.

DAMIS (*seul*).

Oui, mon très-cher cousin, je reviendrai sans doute,
Pour chasser promptement celle que je redoute ;
Et nous partagerons les hasards du conflit :
Pour vous tout le danger..... pour moi tout le profit.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PICARD.

Faisons donc par son ordre, exacte sentinelle.
Je lui suis dévoué ; je la sers avec zèle,
Et je m'en trouve bien. Bonne condition !
Grande chère, la cave à ma discrétion ;
Des profits..... sans compter les gains d'escroquerie
Où m'entraîne aujourd'hui mon goût de loterie.
Avant j'étais honnête, à mon aise, et chantant ;
Depuis lors je suis gueux, fripon et mal content.
Faisons rentrer des fonds : achevons mon mémoire.

(*Il écrit*).

Voyons : qu'ai-je acheté? DU SEPT — UNE ÉCRITOIRE....
CENT SOUS. — C'est bien modeste : elle coûte un écu.
POUDRE A LA MARÉCHALE..... Excellent revenu !
Le prix n'est guère enflé ; mais je m'en dédommage.
Il en use beaucoup : j'en écris davantage.
Cinq.... six livres? combien? — Quatre c'est bien assez.
TROIS PAINS D'UN SOU. — SIX SOUS.

SCENE II.

PICARD, JACINTE.

JACINTE.

Eh bien, sont-ils passés ?

PICARD.

Non, toujours enfermés.

JACINTE.

Selon toute apparence,
Il s'agit fort de moi dans cette conférence ;
Mais je crains peu Valère et son mince crédit.
Je veux même tourner l'affaire à mon profit.
Je pense qu'il n'est pas besoin de mieux t'instruire.
Tu sais.....

PICARD.

Epargnez-vous le soin de le redire.
Je vous sers de bon cœur : voilà le principal.
Je jouerai bien mon rôle.

JACINTE.

Et sois prêt au signal.
Lorsque je tousserai, hâte-toi de paraître.
Souviens-toi bien qu'il faut.....

PICARD.

Mais, vous croyez, peut-être,
Avoir, mademoiselle, affaire à quelque sot.
Tout est là : je vous ai comprise au premier mot.

JACINTE.

Bon ! Tu sais qu'avec moi l'on ne perd pas sa peine,
Et qu'en me servant bien ta fortune est certaine.

PICARD.

Ce n'est pas l'intérêt qui me dirigera.

JACINTE.

Reste ; et viens m'avertir quand monsieur sortira.

PICARD.

Mademoiselle.....

JACINTE.

Eh bien.

PICARD.

Prêtez-moi, je vous prie,
Un écu pour pouvoir mettre à la loterie.
Nous serons de moitié.

JACINTE.

J'y consens, le voilà.
Mais tu devrais quitter ce mauvais métier-là.

PICARD.

Mauvais ! Ah, vous verrez.

JACINTE.

Je vois qu'il te ruine.

PICARD.

Oui, mais, si quelque jour je rencontre le quine.

JACINTE.

Sans le chercher plus loin, mon cher Picard, je voi
Le quine tout trouvé dans ton zèle pour moi.

SCENE III.

PICARD.

Je ne veux pourtant pas négliger ma fortune.
Avec ce petit livre on est sûr d'en faire une.
(*Il tire de sa poche un livre qui existe, et en lit le titre*).

« *Liste générale des Rêves, avec les noms des choses* » *rêvées, et leurs interprétations, à l'usage de ceux qui* » *veulent être sûrs de gagner à la Loterie* ».

Mais depuis quatre nuits j'ai beau vouloir rêver,
Rien ne saurait venir, ça me fait endêver.
Oh ma foi, j'y renonce, et je vais mettre en ternes
Les premiers numéros qui sont sous les lanternes.
Non..... je crois qu'il vaut mieux retenir et placer
Les nombres qu'au hasard j'entendrai prononcer.
Voici Monsieur : allons avertir tout de suite.....

SCENE IV.

CLEON, PICARD.

CLÉON (*rêveur*).

Picard.... je n'ai point eu ce matin de visite ?

PICARD.

Madame votre sœur avec monsieur Forlis.

CLÉON.

Je le sais; mais d'ailleurs..... aucun de mes amis ?

PICARD.

Aucun d'eux n'a paru dont j'aie eu connaissance.

CLÉON.

Ariste ?

PICARD.

Non, Monsieur.

CLÉON.

Il suffit.

SCENE V.

CLÉON.

Quand je pense
A tous les sots discours qu'on doit tenir sur moi,
J'ai l'esprit à la gêne. — A la gêne ! et pourquoi ?
N'est-il donc plus permis de vivre à sa manière,
Et dois-je à cinquante ans me remettre en lisière ?
Que ne puis-je bientôt tout d'un coup m'affranchir !
Préjugé ! devant toi faut-il ainsi fléchir ?
Quand me laisseras-tu récompenser le zèle,
Les soins, l'attachement d'un cœur tendre et fidèle,
Assurer mon bonheur et ma tranquillité ?
Ah ! si j'avois dans l'ame un peu de fermeté
Pour braver le public, mes amis et mes proches....
Mais sur l'objet d'hier, s'ils me font des reproches,

Quel que ce soit d'entre eux, il sera mal reçu.
De l'affaire, sans doute, Ariste n'a rien su :
Notre ancienne amitié..... c'est lui que j'appréhende ;
Mais voyant mes raisons il faudra qu'il s'y rende.

SCENE VI.

CLEON, JACINTE (*tenant un livre de compte*).

(*Elle le pose sur une petite table, qu'elle approche de la chaise de Cléon.*)

CLÉON.

A quoi bon cette table ? expliquez-moi cela.

JACINTE.

Voulez-vous bien, Monsieur, vous asseoir un peu là ?

CLÉON.

Mais pourquoi ?

JACINTE.

S'il vous plaît.

CLÉON.

Et que va-t-il s'ensuivre ?

JACINTE.

Ne le voyez-vous pas? j'apporte ici mon livre.

CLÉON.

Nos comptes sont réglés depuis huit jours, je crois,
Et nous avons encor trois semaines du mois.

JACINTE.

Il est vrai; mais, Monsieur, vous n'aurez pas, je pense,
Pour attendre ce terme assez de patience.

CLÉON.

Et pour quelle raison me parlez-vous ainsi ?

JACINTE.

C'est que je ne serai sûrement plus ici.

CLÉON.

Vous ! qui, vous ?

JACINTE.

Hélas oui, Monsieur.

CLÉON.

Est-ce pour rire !

JACINTE.

Vous savez bien que non.

CLÉON.

Mais encore, qu'est-ce à dire?

JACINTE.

Vous en savez, Monsieur, là-dessus plus que moi.
Ce qu'on vous a conté.

CLÉON.

Ce qu'on m'a conté.... quoi ?

JACINTE.

Oui, ce qu'à mon sujet votre neveu Valère.....

CLÉON.

Je ne vous entends point.

JACINTE.

Il n'en fait pas mystère.
Il m'en a menacée assez ouvertement.

CLÉON.

Menacée !.... à la fin parlez plus clairement.

JACINTE.

Sans que je puisse encore en découvrir la cause,
Il m'a déclaré net, Monsieur, qu'il se propose
De me faire sortir.

CLÉON (*se levant et frappant du pied*).

Comment ! jamais, jamais
Je ne pourrai goûter un seul instant de paix.

JACINTE (*se levant*).

Il ne tient pas à moi.....

CLÉON.

C'est chose bien cruelle
Que de ne pouvoir vivre un seul jour sans querelle.

JACINTE.

Je n'en suis pas la cause. (*Elle tousse*).

CLÉON.

Et d'être à tous momens
Le malheureux témoin de mille emportemens.

JACINTE.

Je n'épargne aucun soin.....
(*Elle tousse encore*).

CLÉON.

Je ne sais quel grand crime
Je puis avoir commis, pour me voir la victime
De ceux précisément.....

JACINTE.

Si chacun comme moi.....

CLÉON (*brusquement*).

On en veut à mes jours. — Que viens-tu faire, toi ?

SCENE VII.

LES MÊMES, PICARD.

PICARD.

Sauf votre bon plaisir, je vous fais la prière
Pour moi, pour Bourguignon, ainsi que pour Lapierre
De vouloir bien, Monsieur, dès ce jour nous compter
Tout ce qui nous revient.

CLÉON.

Vous voulez me quitter !

PICARD.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

CLÉON.

Mais c'est chose inouie.
Et qui vous fait ainsi sortir de compagnie ?
Comment ? toi qui me sers depuis huit ans !

PICARD (*à part*).

Huit. Bon !
Je prends ce numéro.

CLÉON.

Lapierre, Bourguignon,
Qui me servent aussi depuis dix, depuis quatre !

PICARD.

Un terne d'un écu : je n'en veux rien rabattre.

CLÉON.

Où va-t-il ?

JACINTE.

Es-tu fou ?

PICARD.

La fortune est à moi.

CLÉON.

Tu voudrais t'en aller sans me dire pourquoi !

PICARD.

Je crains de l'oublier.

CLÉON.

L'oublier !

PICARD.

Oui ; de grâce :
J'ai mes trois numéros : souffrez que je les place.

JACINTE.

Il a l'esprit troublé.

CLÉON.

Veux-tu parler enfin ?
Qui vous peut tous les trois porter à ce dessein ?

PICARD.

Monsieur Valere a dit qu'ici Mademoiselle
Ne devait plus rester (huit, dix, quatre) et sans elle
Nous n'y saurions, Monsieur, demeurer un moment.

CLÉON.

Valère a dit cela ?

PICARD.

(Huit, dix, quatre) oui, vraiment.
De tous Mademoiselle a pourtant gagné l'ame,
Et nous ne savons pas de quoi Monsieur la blâme.

CLÉON.

Eh bien ! si c'est-là tout, vous allez demeurer,
Car elle restera : je puis vous l'assurer.

PICARD.

Grand merci (huit, dix, quatre). (*Il sort en courant*).

JACINTE.

Ah! je suis attendrie
De me voir, par vos gens, à ce point-là chérie.

SCENE VIII.

CLEON, JACINTE.

CLÉON.

Ce trait fait votre éloge et leur fait grand honneur.
Ah ! monsieur mon neveu tranche du gouverneur ;
Et dans cette maison prenant toute licence,
Il chasse donc les gens de sa pleine puissance.
Et bien ces mêmes gens qu'il voudrait écarter,
Je sais par quel moyen les faire respecter.

JACINTE.

Non, ce que vous avez, Monsieur, de mieux à faire,
C'est de me renvoyer et de les satisfaire.
Pour me trouver des torts vos parens réunis....

CLÉON.

De leurs mauvais desseins seront bientôt punis.

JACINTE.

J'y suis, vous le voyez, incessamment en butte.
Tout ce qui tient à vous me haît, me persécute,

M'outrage. Ce matin, devenu furieux,
Votre monsieur Forlis m'allait sauter aux yeux.

CLÉON.

Et de mes actions qui l'a rendu l'arbitre ?
Allons, puisque chez moi l'on a besoin d'un titre,
Je vais en donner un qui forcera bientôt
Tout le monde à le prendre ici beaucoup moins haut.

JACINTE (*à part*).

Enfin je touche au but.

CLÉON.

Puisqu'il est impossible
De vivre un seul instant dans un état paisible,
Puisque les procédés n'ont pu rien obtenir,
Puisque l'on m'y contraint, il m'y faut donc venir.
Pour me mettre à l'abri de leur tracasserie,
Il faut que sans tarder enfin..... je me marie.

JACINTE.

Votre choix est-il fait ?

CLÉON.

Depuis assez long-temps.

JACINTE.

Puissiez-vous être heureux !

CLÉON.

C'est bien ce que j'attends.

JACINTE.

Quel est son nom ?

CLÉON.

Son nom ?

JACINTE.

Oui.

CLÉON.

Pour qu'on me devine
N'en dis-je pas assez?

JACINTE.

Je ne suis pas si fine.
Elle unit sûrement beauté, jeunesse et biens?

CLÉON.

Cela rend-il heureux?

JACINTE.

Non, Monsieur. J'en conviens.
Riche, on apporte en dot un goût pour la dépense,
Qui mène quelquefois bien plus loin qu'on ne pense.
Jeune? c'est pis encor : on aime le plaisir.
Monsieur près de son feu, peste seul à loisir,
Lorsque Madame court les bals, les assemblées,
N'ayant pas pour rentrer les heures bien réglées.
Et quant à la beauté vous savez mieux que moi
Quels petits accidens elle entraîne après soi ;
Mais tout cela n'est rien ; et sans peine on surmonte
Les inconvéniens.....

CLÉON.

Ce n'est pas là mon compte :
Je veux quelqu'un qui m'aime ; et de près j'ai connu
Tout ce qui se passait dans un cœur ingénu.
Que m'importe le monde et sa vaine censure?
Je cherche du bonheur la route la plus sûre.
M'entendez-vous enfin?

JACINTE.

Oui; mais je crois rêver.
Ce bonheur avec moi, le pourrez-vous trouver?

Avec moi qui, sans art, élevée au village,
Bornant tous mes plaisirs aux soins de mon ménage,
Voudrais de mon mari m'occuper seulement,
Qui le fatiguerais par mon attachement,
Et qui dans son amour plaçant mon bien suprême,
Paraîtrais à ses yeux d'un ridicule extrême.

CLÉON.

Chaque mot que j'entends m'engage à persister;
Mais je crains un éclat : tâchons de l'éviter.
Nous le pourrons : Valère en gardant le silence,
Fait voir qu'il est fâché de tant de violence;
Et je desirerais..... que s'il se conduit bien.....
Vous mîssiez dans l'oubli.....

JACINTE.

S'il ne me dit plus rien,
Je n'irai pas, monsieur, l'attaquer la première.

CLÉON.

Bon. Je lui parlerai. Dissimulons, ma chere.
Cachons bien nos projets encore quelque tems :
Laissez-moi terminer des objets importans;
Et vous verrez l'effet.....

JACINTE.

Allons, Monsieur plaisante.

CLÉON.

Non.

JACINTE (*en souriant*).

N'imaginez pas que jamais j'y consente.

SCENE IX.

CLÉON.

Il faut remettre encor. Je sais que Dorilas
Est quelquefois tenté de franchir ce grand pas ;
Et puisque dans le monde on l'appelle sottise,
Attendons que du moins son hymen m'autorise.
Je crains d'aliéner mes parens, mes amis.
Ariste est un de ceux..... Mais j'aperçois Damis.
Je m'en vais le sonder et savoir si l'on glose.
Mon neveu : je voudrais être instruit d'une chose.

SCENE X.

CLEON, DAMIS.

DAMIS.

S'il est en mon pouvoir.....

CLÉON.

Donnez-moi votre foi
De ne me rien cacher.

DAMIS.

Quand je saurai sur quoi.....

CLÉON.

Il vous faut m'avouer avec pleine franchise,
Ce que l'on dit de moi.

DAMIS.

Que voulez-vous qu'on dise ?
Que formé pour avoir des succès en tout temps,
Vous êtes jalousé, craint de nos jeunes gens,

Et qu'il n'est point de cœur où l'on vous vit prétendre,
Qui ne se soit enfin vu forcé de se rendre.

CLÉON (*souriant*).

Eh ! eh ! mon cher neveu : c'était un peu pour cela ;
Mais il faut sagement quitter ce métier-là :
Quand on n'a plus vingt ans.

DAMIS.

On en vaut bien un autre.

CLÉON.

Ça, parlez vrai. Je sais quelle ville est la nôtre ;
La querelle d'hier doit faire l'entretien
De mille gens.

DAMIS.

Je n'ai, mon oncle, entendu rien.
Ce n'est pas devant moi, qui de si près vous touche,
Que sur cette matière on ouvrirait la bouche.

CLÉON.

Mais qu'en dit votre mère et votre oncle Forlis ?

DAMIS.

Ils ne m'ont pas donné là-dessus leur avis.

CLÉON.

Et vous, qu'en pensez-vous ?

DAMIS.

Que vous êtes le maître.

CLÉON.

Sans doute je le suis, et je veux toujours l'être.

DAMIS.

Mon oncle, on vous connaît pour homme de bon sens,
Qui ne donnera point à rire à ses dépens ;

Pour homme délicat que l'on sait incapable.
De se porter à rien qui puisse être blâmable ;
Mais sur ce point quelqu'un que l'on n'épargne pas,
C'est, à dire le vrai, votre ami Dorilas.
Il a depuis long-temps placé sa confiance
Comme vous avez fait ; mais quelle différence !
Sa gouvernante exerce un empire absolu :
Le pauvre homme soumis à ce qu'elle a voulu,
Sitôt qu'elle a parlé n'ose se faire entendre.

CLÉON

Cet asservissement a lieu de me surprendre.
(*vivement*).
Mais je ne voudrais pas, Damis, vous retenir.
Vous dînez de bonne heure, et.....

DAMIS.

Deux mots pour finir.
Sachez à quel excès il pousse la faiblesse.....
Mon oncle, toutefois si ce discours vous blesse,
C'est votre ami ; je dois peut-être respecter....
A croire cependant ce que j'entends conter,
On lui doit peu d'égards, se manquant à lui-même.

CLÉON.

Se manquant !

DAMIS.

Oui : voici l'extravagance extrême,
Un délire que rien ne saurait excuser.
On dit enfin..... qu'il est au point de l'épouser.

CLÉON.

Oh ! oh !

DAMIS.

Concevez-vous une telle démence ?
Sa servante ! il faut voir aussi ce qu'on en pense,

Et de quel ridicule on le couvre en tous lieux.
A l'univers entier qu'il fasse ses adieux,
Et s'enferme avec elle en sa triste demeure,
Car personne, je crois.....

CLÉON.

Damis, il est une heure?
Vous vous ferez attendre.

DAMIS.

Ils s'en sont repentis
Ceux qui se sont liés de nœuds mal assortis.
Dans le monde où d'abord on veut mener sa femme,
L'accueil est peu flatteur pour la nouvelle dame.
L'époux humilié rompt toute liaison:
Caillettes du quartier remplissent sa maison;
Et contraint d'exister dans cette étroite sphère,
Consumé de regrets.....

CLÉON.

Adieu, j'ai quelque affaire.

DAMIS (*le suivant*).

Si ce qu'on dit est vrai, convenez entre nous,
Qu'il faut que Dorilas soit mis au rang des fous.

CLÉON.

Sans doute.

DAMIS.

Et jusques-là s'il pousse le délire,
Que vous-même serez des premiers à bien rire.

CLÉON.

Sûrement.

SCENE XI.

DAMIS.

Dans la fuite il cherche son salut.
Pensant tirer en l'air, ai-je mis dans le but?
Je le croirais assez..... son embarras, sa honte.....
Allons, il faut agir d'une manière prompte.
Agir! pas tout-à-fait; mais faire agir du moins.
Valère vient: voyons d'y donner tous nos soins.

SCENE XII.

DAMIS, VALERE.

DAMIS.

Sans perdre plus de temps, concertons-nous, Valère.
Voyons ce qu'il convient de dire et de faire
Pour nous débarrasser d'un objet odieux,
Et pour sauver notre oncle, en dessillant ses yeux.

VALERE.

Le moyen le plus sûr est, à ce qu'il me semble,
D'aller, sans détour.....

DAMIS.

Oui.

VALERE.

Lui déclarer ensemble....

DAMIS.

Point. C'est-là le moyen de tout gâter.

VALERE.

Comment ?

DAMIS.

Il faut, pour réussir, marcher séparément.

VALERE.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Vous est-il mal-aisé de comprendre
Que c'est pour éviter le soupçon de s'entendre,
De cabaler, d'agir enfin par intérêt ?
Vous concevez combien ce soupçon nous nuirait.
Il est donc à propos que l'un de nous commence ;
Et l'autre l'appuierait en cas de résistance.
Vous avez tout-à-l'heure eu dans son cabinet,
Un instant favorable, et l'avez manqué net.
Je m'en vais donc agir. Si quelque autre personne
Venait à l'éclairer sur les torts qu'il se donne,
Il aurait justement droit de me reprocher
Que connaissant le mal j'ai pu le lui cacher.
Vous devez, près de lui, bien plus y prendre garde :
Je le sais ; mais ce soin comme vous me regarde.
En différant encor, je me compromettrais,
Et sûr de réussir, de ce pas-ci je vais.....

VALERE.

Un instant.

DAMIS.

Non, souffrez.....

VALERE.

Mais, mon cousin, de grâce.....

DAMIS.

Je vous ai ce matin déjà cédé la place,
Le temps presse ; et je dois.....

VALERE.

Vous ne craignez donc pas
De vous trop hasarder en franchissant ce pas ?

DAMIS.

Je suis plutôt certain de sa reconnaissance,
Et ne vois que du risque à garder le silence.

VALERE.

Vous êtes décidé !

DAMIS.

J'entre à l'instant chez lui.

VALERE.

Eh bien.... je parlerai.

DAMIS.

Mais, quand donc ?

VALERE.

Aujourd'hui.

DAMIS.

Bien sûr.

VALERE.

Après dîner je porte la parole.

DAMIS.

Aux communs intérêts le mien cède et s'immole;
Et je sens qu'en effet vous avez plus que moi
Les moyens, le crédit d'obtenir ce renvoi.
Vos soins et vos conseils dans toutes ses affaires,
Lui sont, depuis long-temps, devenus nécessaires:
Un neveu tel que vous tient la place d'un fils;
Et pour juge, d'ailleurs, c'est vous seul qu'il a pris !

VALERE.

Vous viendrez m'appuyer.

DAMIS.

J'accours tout au plus vîte
Décider son esprit, supposé qu'il hésite.
Votre père à grands cris, ma mère avec douceur,
Lui viendront reprocher le départ de sa sœur.
Notre triomphe est sûr; et de cette victoire,
En parlant le premier vous aurez seul la gloire.
Pour vous céder ainsi cette part du succès,
Il faut que je vous aime autant que je le fais.

VALERE (*seul*).

Il est de bonne foi : je puis parler sans crainte,
Et vais profiter seul du renvoi de Jacinte.
Des soins d'une maison redoutant le souci,
Mon oncle me marie, et je suis maître ici.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JACINTE, MARTINE.

JACINTE.

Soyez la bien venue : entrez ici, Martine.
Nous y pourrons causer pendant que Monsieur dîne.
Avez-vous réfléchi sur notre arrangement,
Et voulez-vous enfin prendre un engagement?

MARTINE.

Mais pouvez-vous trouver ce marché proposable?
Mademoiselle, allons, soyez donc raisonnable.

JACINTE.

Les meubles qui par vous seront faits et fournis,
Monteront tout au moins à quatre cents louis.
Vous en gagnerez cent.

MARTINE.

Eh mon dieu, pas quarante.

JACINTE.

Cent, vous dis-je, et je puis vous en demander trente.

MARTINE.

Mon mari ne voudra jamais s'y résigner.

JACINTE.

J'ai d'autres gens en main prêts à me les donner,
Et qui me pressent fort. En vieille connaissance,
J'ai voulu vous offrir entière préférence.

MARTINE.

Mais voyez s'il se peut....

JACINTE.

Eh bien ! n'en parlons plus.

MARTINE.

Tenez ; pour terminer voulez-vous cent écus ?

JACINTE.

Pour qui me prenez-vous ?

MARTINE.

Vingt louis ? Sur mon ame
C'est moitié du profit.

JACINTE.

Bon !

MARTINE.

Foi d'honnête femme.

JACINTE.

Nope. C'est dit.

MARTINE.

C'est dit. Mais comment ferez-vous
Pour engager Monsieur à se servir de nous ?
Un autre a la pratique.

JACINTE.

Oh ! je suis la maitresse.
Sa sœur n'est plus ici, qui me gênait sans cesse.
Allez : je saurai bien vous faire préférer.

MARTINE.

Cependant pour pouvoir un peu nous en tirer,
Les prix seront haussés ; je vous le dis d'avance.

JACINTE.

C'est trop juste.

MARTINE.

Pourtant toujours en conscience,
Et si Monsieur voulait là-dessus tracasser.....

JACINTE.

Oh ! je vous défendrai : je ferai tout passer.

MARTINE.

Vous êtes sûrement déjà fort à votre aise,
Quelle excellente place !

JACINTE.

Elle n'est pas mauvaise.

MARTINE.

Tout fournisseur vous rend ?

JACINTE.

Gouvernante ou commis
Se croit dans ses marchés ces petits gains permis.

SCENE II.

LES MÊMES, DAMIS.

JACINTE.

Ils dînent tête à tête. Entrez donc.

DAMIS.

Je préfère
Demeurer avec vous quelques momens, ma chère;
Mais vous êtes peut-être occupée : en ce cas,
Je vais.....

MARTINE.

Non ; je sortais, Monsieur, tout de ce pas.

JACINTE.

Adieu, je vous verrai.

MARTINE.

Bon soir, Mademoiselle.

SCENE III.

JACINTE, DAMIS.

DAMIS.

C'est madame Martin, tapissière ?

JACINTE.

C'est-elle.

DAMIS.

Que mon oncle est heureux, me dis-je tous les jours,
D'être dans sa maison aidé par vos secours !

JACINTE.

Est-ce pour vous moquer ?

DAMIS.

Moi me moquer, Jacinte !
Pouvez-vous de ma part concevoir cette crainte ?

Mon oncle est trop heureux : je le répète encor.
Il possède avec vous un bien rare trésor.
Célibataire riche, à l'automne de l'âge,
Il jouit des douceurs que l'on trouve en ménage :
Il voit, graces à vos soins.....

JACINTE.

D'autres pourraient, ma foi,
Monsieur, ne pas mener la maison comme moi ;
Et loin de cabaler, d'intriguer à toute heure
Pour me faire à la fin quitter cette demeure,
Sa famille devrait au contraire s'unir,
Et faire ses efforts pour m'y bien maintenir.
Je suis pour elle ici d'un très-grand avantage :
Je vous conserve à tous un brillant héritage.
Par mes attentions, par mon empressement,
Je détourne Monsieur de tout engagement.
Il n'est pas sans regrets d'être célibataire ;
Mais j'ai sa confiance, et mes soins ont su plaire.
Dès l'instant qu'il me perd, perdant tout en effet,
Il va se marier, et son choix est tout fait.

DAMIS.

Son choix !

JACINTE.

Vous le verriez épouser Isabelle.

DAMIS.

Qui ? la fille d'Ariste ?

JACINTE.

Il en tient fort pour elle :
Et ma seule influence arrête ce penchant.

DAMIS.

Hier je vis quelqu'un d'esprit assez méchant,

Pour dire que Jacinte, avec un soin extrême,
Ménageait sourdement ce nœud pour elle-même.

JACINTE.

Qui ! moi, Monsieur !

DAMIS.

Comment avoir pareil soupçon ?

JACINTE.

Et vous n'avez pas cru, j'espère.....

DAMIS.

Mon dieu non.
Qui vous connaît peut-il juger cela croyable ?
Mais mon oncle aujourd'hui reste long-temps à table
Je vais pour un moment dans le salon d'en-haut,
Voir si peintre et doreur travaillent comme il faut.

JACINTE (*seule*).

Il fait l'officieux : il s'empresse ; il se pique
De se connaître à tout, le rusé politique.

SCENE IV.

JACINTE, PICARD.

JACINTE.

Et pourquoi les quitter ? Je te l'ai défendu.

PICARD.

On a fini : l'on vient.

JACINTE.

N'as-tu rien entendu ?
L'oncle ni le neveu n'ont rien dit qui me touche ?

PICARD.

Monsieur, hors pour manger, n'a pas ouvert la bouche.

JACINTE.

Et Valère?

PICARD.

Il semblait fort impatiemment
Attendre le dessert pour parler librement:
Mais j'ai jusqu'à la fin resté comme une idole,
Et jamais il n'a pu lâcher une parole.

JACINTE.

On vient: retire toi.

SCENE V.

JACINTE, CLÉON, VALERE.

VALERE (*à part*).

Quoi! morbleu, la voilà!

CLÉON.

Ah! Jacinte, c'est vous: tant mieux, demeurez là.
J'ai deux mots à vous dire, à vous aussi, Valère.
Elle se plaint de vous, je le dis sans mystère.
Elle croit..... mais laissons d'inutiles débats.
Que je n'entende plus de plaintes ni d'éclats.
Vous avez jusqu'ici vécu d'intelligence:
Ça, que ce bon accord entre vous recommence.
A ces divisions mettez fin pour jamais,
Et que je puisse voir régner chez moi la paix.

Allons, que des deux parts aujourd'hui tout s'oublie,
Et que du fond du cœur on se réconcilie.

VALERE.

Non, mon père ni moi ne pouvons pardonner
Les airs qu'à notre égard elle veut se donner.

JACINTE.

A votre aise : Monsieur, décidera l'affaire.

CLÉON.

Jacinte, revenez.

JACINTE.

Non, tout est dit.

SCENE VI.

CLÉON, VALERE.

CLÉON.

Valère !

VALERE.

Un beau-frère, un neveu doivent être chez vous,
A l'abri de ces tons qu'elle a pris avec nous.

CLÉON.

Valère, songez donc.....

VALERE.

Oui, mon oncle, je songe
Que depuis trop long-temps la contrainte me ronge ;
Que c'est assez me vaincre, assez me contenir,
Et que près d'elle enfin je ne puis plus tenir.
Il est temps d'abréger un supplice si rude.

CLÉON.

Il vous faut pardonner à la longue habitude,
A l'usage qu'elle a de régler tout ici.
Ce n'est que pour mon bien qu'elle s'anime ainsi.

VALERE.

Eh oui, pour votre bien, vous venez de le dire;
Oui, c'est à votre bien, à lui seul qu'elle aspire.

CLÉON (*s'asseyant*).

Voilà comme ils sont tous; toujours à soupçonner
Les marques d'amitié que l'on peut nous donner.
Quelqu'un nous aime-t-il, c'est lui qu'on persécute.
A l'envie, à la haîne il est bientôt en bute.
Notre sort est bien dur, bien triste en vérité.
Un garçon, pour jouir de quelque liberté,
Se condamne à languir étranger sur la terre.
Il renonce aux douceurs d'être époux, d'être père:
Il résiste à l'exemple, il résiste à son cœur:
C'est dans le repos seul qu'il place son bonheur.
Inutile projet. Il passera sa vie
Sans jouir un instant de ce bien qu'il envie.
Tous ses desirs, ses vœux sont tournés vers la paix:
Il la cherche toujours, ne la trouve jamais.
Pour l'éloigner de lui tout s'unit, tout conspire.
Ses amis, ses parens, tout s'acharne à lui nuire.
Et s'il est quelque objet dont les empressemens
Lui fassent quelquefois passer d'heureux momens,
On s'arme autour de lui pour causer sa ruine:
On lui prête des torts; on intrigue, on machine.
On veut que resté seul, à lui-même livré,
De regrets impuissans sourdement dévoré,

L'être dont le seul but fut d'exister tranquille,
Précipite ses pas vers son dernier asyle,
Et de ses héritiers comblant enfin les vœux,
Par son trépas du moins sache les rendre heureux.
Tel est l'affreux destin de tout célibataire.

VALERE.

Qui ? moi ! que mes desirs.....

CLÉON.

Vous le prouvez, Valère.

VALERE.

Moi, je le prouve, moi ! qui jusqu'à ce moment,
Vous ai fait un secret de mon ressentiment,
Qui, craignant ce qui peut vous causer de la peine,
Ai souffert si long-temps de cette ame hautaine !

CLÉON.

Eh bien, continuez, mon neveu, cet effort.
Oubliez qu'envers vous elle ait eu quelque tort,
Et pour l'amour de moi vivez bien avec elle.

VALERE.

Votre propre intérêt guide autrement mon zèle.
Vos yeux long-temps fermés doivent enfin s'ouvrir,
Et quitter le bandeau qui les a pu couvrir.
Connaissez vos périls : voyez une servante,
Qui vous tient enchaîné, qui hautement s'en vante,
Dont les tons insolens, les airs présomptueux
Vous livrent dans le monde à des soupçons fâcheux.
(*Cléon fait un mouvement*).
Pensez-vous qu'à votre âge on puisse faire naître
Les tendres sentimens qu'elle vous fait paraître ?

Cet attachement feint doit vous rendre suspect
Le.....

CLÉON (*se levant*).

Mon âge ! Monsieur, vous perdez le respect.

VALERE.

Mon oncle.....

CLÉON (*se promenant*).

Vous manquez à la reconnaissance.

VALERE.

Jamais.....

CLÉON.

Je vous ai pris chez moi dès votre enfance.

VALERE.

Je sais que.....

CLÉON.

Je vous ai traité comme mon fils.

VALERE.

Je vous dois.....

CLÉON (*s'asseyant*).

Et voilà que j'en reçois le prix !

VALERE.

Sur mes vrais sentimens mon ame se rassure ;
Et c'est vous en donner la marque la plus sûre,
Que de vous dire ici, sans crainte et sans détour,
Ce que j'entends par-tout répéter chaque jour.

CLÉON.

Ce n'était pas à vous de vous donner carrière.

VALERE.

Si mes tableaux sont vrais.....

CLÉON.

Vous outrez la matière.

VALERE.

Demandez aux amis avec qui vous vivez.

CLÉON (*se levant*).

Vous manquez au respect qu'ici vous me devez.

VALERE.

Consultez vos parens.

CLÉON.

Mon âge ! hen ! mon âge !
Est-ce donc, s'il vous plaît, celui du radotage ?
Il semble à ces Messieurs que ce soit fait de nous.

VALERE.

Vous m'avez mal compris, mon oncle, et ce courroux...

CLÉON.

Vous êtes un ingrat. Allez : je vous renonce.

SCENE VII.

VALERE.

Une injuste querelle est sa seule réponse.
Pressé par mes raisons, et ne s'y rendant pas,
Vous manquez de respect l'a tiré d'embarras.
Je dois craindre sur-tout que Damis ne profite.....
Mais Ariste à propos vient lui rendre visite.
C'est son meilleur ami : je vais lui demander
D'employer son crédit pour nous raccommoder.

SCÈNE VIII.

VALERE, ARISTE,

ARISTE.

Bon jour, le cher neveu.

VALERE.

Monsieur, je vous salue.

ARISTE.

Cléon est-il chez lui?

VALERE.

Jamais votre venue
Ne fut ici, Monsieur, plus heureuse pour moi.
Vous pouvez me servir.

ARISTE.

Ah, dites vîte en quoi.
Vous savez que je suis l'ami de votre père,
De votre oncle, de vous.

VALERE.

Je vous dirai l'affaire,
Si vous voulez monter dans mon appartement.
Je ne saurais ici m'expliquer librement:
Du cabinet voisin on pourrait nous entendre.

ARISTE.

Allons donc: car je suis impatient d'apprendre....

SCENE IX.

VALERE, DAMIS.

DAMIS.

Vous sortez ?

VALERE.

(*à Ariste qui sort*). (*à demi voix*).
Je vous suis. — J'ai parlé, mon cousin.

DAMIS.

Et quel est le succès ?

VALERE.

L'affaire est en bon train.
Appuyez seulement : la réussite est sûre.

DAMIS.

Vous avez obtenu.....

VALERE.

Beaucoup, je vous assure.

DAMIS (*à part.*)

Je vous l'avais bien dit. — Je ne l'aurais pas cru.

VALERE.

C'est maintenant à vous.....

DAMIS.

Je suis vîte accouru
Pour vous aider ici de toute ma puissance.

VALERE.

Agissez donc.

DAMIS.

Vraiment, j'en meurs d'impatience.

VALERE.

Nous allons l'emporter. Ferme, mon cher Damis.

SCENE X.

DAMIS.

Oh ma foi, pour le coup, je suis des plus surpris :
Par cet heureux succès mon attente est trompée.
Quoi ! l'erreur de mon oncle est sitôt dissipée !
Allons ; et pour mener notre barque à bon port,
Sachons toujours passer du côté du plus fort.

SCENE XI.

CLÉON, DAMIS.

CLÉON.

Ah ! ah ! c'est vous Damis. Je viens de me méprendre ;
Car c'est Ariste ici que je croyais entendre ;
Et je venais.....

DAMIS.

Vraiment vous ne vous trompiez pas.

CLÉON.

Il me fuit !

DAMIS.

A l'instant Valère suit ses pas.

CLÉON.

Je veux vous consulter. Je veux que sur Jacinte
Votre cœur aujourd'hui s'ouvre avec moi sans feinte.

DAMIS.

Mon oncle.....

CLÉON.

Expliquez-vous.

DAMIS.

Vous me disiez.....

CLÉON.

Je dis

Que je veux sur Jacinte entendre votre avis.

DAMIS.

Mon avis est, mon oncle, en tout semblable au vôtre.

CLÉON.

Cela ne m'apprend rien.

DAMIS.

Je n'en puis avoir d'autre.

CLÉON.

Je vous demande ici votre pur sentiment.

DAMIS.

Il est sûr que.....

CLÉON.

Voyons.

DAMIS.

A parler franchement.....

CLÉON.

Eh bien !

DAMIS.

On peut trouver.....

CLÉON.

Dites ce que l'on trouve.

DAMIS.

Vous-même quelquefois vous éprouvez.....

CLÉON.

J'éprouve ?

DAMIS.

(*à part*).

Il ne s'ouvrira point. — Que disent vos papiers ?

CLÉON.

Je ne les ai pas lus.

DAMIS.

J'ai vu dans les derniers
Que les Américains bloquaient l'armée anglaise.

CLÉON.

Nous politiquerons ce soir tout à notre aise :
Parlons de notre objet.

DAMIS.

Je viens de faire un tour
Dans votre appartement, mon oncle, et chaque jour
J'en suis plus satisfait.

CLÉON.

Jacinte vous a-t-elle.....

DAMIS (*avec volubilité*).

Votre salle à manger sera certes très-belle,
Et digne des festins que souvent vous donnez.
Vos convives seront à coup sûr étonnés
De cette architecture élégante et légère.
Je les entends vanter votre excellente chère,
Ces monstres du Léman, de Champagne arrosés,
Cette profusion des vins les plus prisés,
Et des fruits printaniers la beauté surprenante,
Dont vos soins.....

CLÉON (*vivement*).

Point du tout: c'est à ma gouvernante
Qu'en est tout le mérite ; et son activité
Me donne l'agrément d'être comme invité.

DAMIS. (*à part*).

Cette douceur est grande. — Il me met sur la voie.

CLÉON.

Valère cependant veut que je la renvoie.

DAMIS.

Vous m'étonnez.

CLÉON.

Vraiment il m'a fait la leçon.
Je l'ai cru pour le coup maître de la maison.
Mais vous dont à la fin la réserve me lasse,
Sur elle nettement, expliquez-vous de grace.

DAMIS.

Moi je ne lui connais, mon oncle, aucun défaut;
Et c'est la gouvernante en un mot qu'il vous faut.

CLÉON.

Vous parliez tout-à-l'heure avec plus de contrainte.
Vous paraissiez avoir je ne sais quelle crainte.

DAMIS.

Je m'en vais à cela répondre franchement,
Comme je fais toujours. Valère en ce moment
Venait de m'assurer que vous vous plaigniez d'elle,
Et ma position était, certes, cruelle,
Ne voulant pas heurter vos sentimens d'abord,
Et sûr au fond du cœur qu'elle n'avait pas tort.

CLÉON.

Ce qui me plaît sur-tout quand je vous l'entends dire,
C'est que ce n'est pas moi du moins qui vous l'inspire.
Je ne suis pas de ceux, comme on en voit souvent,
Qui demandant conseil, montrent auparavant
Le parti vers lequel leur goût, leur esprit penche.
J'aime la vérité : je l'aime pure et franche.

DAMIS.

Je vous l'ai dite.

CLÉON.

Ainsi vous conseillez, Damis,
Qu'elle ne sorte point : je suivrai votre avis.
Il est satisfaisant en affaire semblable
De se voir approuvé d'un homme raisonnable.
De votre jugement j'ai toujours fait grand cas :
Maintenant je suis sûr de ne m'abuser pas.
Allez donc au plutôt retrouver votre mère,
Et faites-lui connaître, ainsi qu'à mon beau-frère,
Qu'à la garder chez moi vous m'avez décidé ;
J'éviterai par-là de m'en voir obsédé.
Quant à votre cousin, c'est quelqu'un qui l'entraîne.
De lui-même jamais il n'eût fait cette scène,
Et de son caractère il est alors sorti.
S'il eût pris vos conseils vous l'auriez averti
Du danger qu'il courait en parlant de la sorte.
Quel est le faux ami qui le pousse ?

DAMIS.

Il n'importe.

CLÉON.

Il s'en laisse séduire ; et je desirerais
Que vous l'éclairassiez sur ses vrais intérêts.

SCENE XII.

LES MÊMES, ARISTE.

ARISTE.

Je viens vous témoigner le plaisir extrême
Et les plus vifs regrets d'un neveu qui vous aime.

DAMIS.

Pour la commission dont vous m'avez chargé
Je vais.....

ARISTE.

Si vous m'aidiez dans le desir que j'ai,
Votre oncle nous ferait bientôt le sacrifice.....

DAMIS.

A ses ordres d'abord il faut que j'obéisse.

SCENE XIII.

CLEON, ARISTE.

CLÉON.

C'est de lui que je suis à bon droit satisfait.
Voyez l'empressement qu'il témoigne.....

ARISTE.

En effet
J'en suis édifié.

CLÉON.

Douceur de caractère,
Esprit et jugement.....

ARISTE.

Revenons à Valère.
Je vous demande au nom d'une vieille amitié,
Quelques torts qu'il ait eus, que tout soit oublié.

CLÉON.

Pour les anciens amis il n'est rien qu'on ne fasse.
En votre faveur donc il va rentrer en grace.

Jacinte toutefois se plaint beaucoup de lui.
Avec elle il a pris certains airs aujourd'hui,
Qui me déplaisent fort. Il sait qu'elle m'est chère,
Qu'elle m'est devenue à tel point nécessaire,
Que j'ignore comment je pourrais exister,
Si, lasse de ces tons, elle allait me quitter.

ARISTE.

C'est pousser un peu loin votre sollicitude.

CLÉON.

Des soins de mon ménage elle a fait son étude;
Et dans cette maison d'où l'on veut la chasser,
Nulle autre ne pourra jamais la remplacer;
Nulle à mes intérêts ne mettra tant de zèle.

ARISTE.

Mais hier à votre sœur elle a cherché querelle.
Je veux, dussai-je voir mes avis mal reçus,
Vous ouvrir nettement mon ame là-dessus.

CLÉON.

Tenez, mon cher ami : laissons-là ce chapitre.

ARISTE.

Oui, je suis votre ami : je m'honore du titre;
Mais rester plus long-temps dans cette inaction
Ce n'est point en remplir la noble fonction.
Je sais à quoi ce titre à votre égard m'engage,
Et je vais d'un ami vous parler le langage.

CLÉON.

C'est bien assez pour moi d'un assaut dans un jour.

ARISTE.

Non, souffrez que je puisse avoir aussi mon tour.
En différant encor je me rendrais coupable.

CLÉON.

J'ai besoin de repos, lorsque je sors de table;
Et quand je suis troublé.....

ARISTE.

Je ne troublerai rien.

CLÉON.

Le courrier va partir, et je me ressouvien
Qu'il faut que j'aille vîte achever une lettre.

ARISTE.

Votre santé m'est chère, et je ne puis permettre
Qu'après votre dîner vous alliez aussitôt.....

CLÉON.

Je ne puis différer : je vous dis qu'il le faut :

ARISTE.

Ce prétexte.....

CLÉON (*sortant*).

Pardon.

ARISTE (*seul*).

C'est en vain qu'il m'évite.
Je reviendrai bientôt faire une autre visite.
Du neveu cependant j'ai gagné le procès ;
Et je vais l'informer de mon heureux succès.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTE.

(*Il s'assied.*)

IL ne sort point encore : il faut que je m'installe.
Il ne peut pas manquer d'entrer dans cette salle.
Certes, il n'aura plus si bon marché de moi.
Il faudra qu'il m'entende, ou qu'il dise pourquoi.
Je dois à sa faiblesse une main tutélaire.
Cette donation dont m'a parlé Valère,
Me montre qu'il est temps d'agir avec vigueur,
Pour dessiller ses yeux et détromper son cœur.
Il aura beau chercher..... Je le vois qui s'approche.

SCENE II.

ARISTE, CLEON.

CLÉON.

Comment, encore ici !

ARISTE.

Plus ferme qu'une roche ;
Et je n'en partirai qu'après vous avoir dit
De l'un à l'autre bout ce que j'ai dans l'esprit.

CLÉON.

Que me voulez-vous donc ? Parlez, je vous écoute.

ARISTE (*se levant*).

Je vous suis attaché : vous le savez.

CLÉON.

Sans doute.

De mon côté. . . . . .

ARISTE.

Je crois que la chose est ainsi.

Eh bien ! je me suis tu jusqu'à ce moment-ci :
Au silence avec vous l'amitié s'est contrainte,
Quoique je visse bien que l'adroite Jacinte,
Prenant sur votre esprit le plus fort ascendant,
De ses moindres desirs le rendait dépendant.
Tant qu'elle m'a paru décemment se conduire,
A votre enchantement je n'ai pas voulu nuire ;
Mais voyant votre sœur perdre ici tous ses droits,
Je sens qu'il faut enfin que j'élève ma voix.

CLÉON.

Ma sœur pouvait rester : je ne l'ai point chassée ;

ARISTE.

Mais vous avez souffert qu'elle fût offensée.

CLÉON.

Ce n'est pas un esprit si facile à mener,
Voulant toujours conduire, et toujours gouverner.

ARISTE.

C'était-là son emploi du vivant de sa mère.

CLÉON.

J'ai desiré depuis qu'elle y fût étrangère.

ARISTE.

L'habitude est souvent difficile à guérir.

CLÉON.

Ah ! vous ne savez pas combien nous fait souffrir
Celle qui, regrettant les jours de son bel âge,
Dédaigna, jeune encor, le nœud du mariage !
Désormais sans espoir de trouver un époux,
L'aigreur qu'elle en ressent se tourne contre nous.
Aucun n'est ménagé : maîtres et domestiques
Du matin jusqu'au soir éprouvent ses critiques.
Puis quittant sa maison, lasse enfin de gronder,
Elle en visite dix afin d'y tout fronder.
Etrangère à son sexe elle vit sans amie ;
Et les froideurs du nôtre en font une ennemie,
De qui l'humeur jalouse est prompte à s'irriter
Des hommages qu'ailleurs elle nous voit porter ;
Et qui, sur les objets de cette préférence,
Appelle la censure à la moindre apparence,
Fière d'une vertu qui n'est plus de saison.
Vous la voyez enfin, regagnant sa maison,
Le cœur gros des rebuts d'un monde qu'elle excède,
Voulant qu'à son abord tout fléchisse et tout cède,
Et faisant payer cher à ses tristes entours,
Les dégoûts qui dehors accompagnent ses jours.
C'est ainsi, mon ami, que toute vieille fille
Fatigue l'étranger, fatigue sa famille.
Celle-ci m'a quitté ; c'est un fardeau de moins.

ARISTE.

Mais elle vous aimait, vous prodiguait ses soins.
Il n'est point de travers que l'amitié n'efface,
Et celle d'une sœur jamais ne se remplace.

C'est dans l'attachement solide et mutuel,
Dans le commerce tendre, intime, habituel
De ceux que pour soutiens nous donna la nature,
Qu'on trouve du bonheur la source la plus pure.
On voit fuir les amis; mais nos proches parens
Ne sont à notre égard jamais indifférens.
De communs intérêts à nos destins les lient.
Ils excusent nos torts, ou plutôt les pallient;
Supportent nos défauts, se font à nos humeurs,
Préviennent nos besoins, souffrent de nos douleurs.
Dépositaires sûrs de nos peines secrètes,
Leur tendre affection nous suit dans nos retraites:
Notre cœur en tout temps est du leur entendu;
Et quand nous les perdons nous avons tout perdu.

CLÉON.

Je crains peu qu'aux regrets mon ame s'abandonne.
J'ai pour m'en garantir, les soins d'une personne,
Sur qui je puis compter comme sur des parens.

ARISTE.

Mais lorsque les motifs entre eux si différens....

CLÉON.

Qui vous l'a dit?

ARISTE.

Du sang l'attachement solide
Se trouve-t-il chez ceux qu'un pur intérêt guide?

CLÉON.

Gardez-vous de penser.....

ARISTE.

Vous êtes prévenu.

CLÉON.

Ce cœur-là, comme à moi, ne vous est pas connu.
Si je vous disais.... Non : car je vous vois d'avance
Traiter encor cela de pure extravagance ;
Et je m'en dis autant moi-même quelquefois.
Cependant.....

ARISTE.

Cependant ?

CLÉON.

Oui, cependant, je vois....
Vous trouverez l'idée absurde, ridicule.

ARISTE.

Sachons la.

CLÉON.

J'ai vécu ; je ne suis pas crédule ;
J'ai long-temps observé ; j'en ai douté long-temps,
Mais il m'a fallu rendre à des traits éclatans.

ARISTE.

Eh bien ?

CLÉON.

J'ai découvert ce que peut-être encore
Dans le fond de son cœur la pauvre fille ignore,
Ce qu'elle veut masquer d'un autre nom.

ARISTE.

Comment ?

CLÉON.

Mais..... qu'elle m'aime.

ARISTE.

Vous ! qui ? Vous !

CLÉON.

Certainement.

ARISTE.

Être aimé ! vous donnez dans semblable chimère !
Je la passe à vingt ans, à l'âge où l'on sait plaire,
Si l'amour-propre alors est prompt à s'abuser,
Du moins nos agrémens le peuvent excuser.
Qu'un jeune homme soit dupe et qu'il prenne le change,
J'y consens; mais pour nous la faiblesse est étrange,
Nous, qui, ne pouvant plus nous faire illusion,
Devons fermer l'oreille à la séduction.
Quittez donc cette erreur; croyez en homme sage,
Que l'on n'inspira point de tendresse à notre âge,
Qu'on n'eut jamais pour nous que de feintes douceurs,
Et que les fronts ridés ne gagnent point les cœurs.

CLÉON.

Mais, ne semble-t-il pas, Ariste, à vous entendre,
Que dès qu'on est majeur, on ne peut rien prétendre !

ARISTE.

A cinquante-deux ans.....

CLÉON.

Un homme n'est pas vieux.

ARISTE.

Si bien que vous croyez avoir charmé ses yeux ?

CLÉON.

Je crois en être aimé.

ARISTE.

D'amour ?

CLÉON.

Oui.

ARISTE.

Bien sincère,
Dépouillé d'intérêt ?

CLÉON.

Oui.

ARISTE.

Je crois le contraire ;
Et je n'en veux ici prendre pour caution
Que certain bruit qui court d'une donation.....

CLÉON.

Arrêtez, mon ami, gardez-vous bien de grace,
De croire que Jacinte ait une ame assez basse
Pour que l'avidité puisse la faire agir.
Ah ! qu'elle est mal connue ! on en devrait rougir
D'accuser de la sorte une personne honnête,
Qui, si je le voulois, sur l'heure serait prête
A tout sacrifier, à s'immoler pour moi.

ARISTE.

Calmez-vous. On m'avait bien trompé, je le voi.
C'est une calomnie ; et moi-même j'ai honte
D'avoir prêté l'oreille à cet absurde conte.
Vous connaissant devais-je y donner du crédit ?

CLÉON.

Vous ne m'entendez point. Je ne vous ai pas dit
Que la donation..... ne pût être réelle :
Mais ne m'y croyez pas sollicité par elle.

ARISTE.

Ah ! c'est tout différent.

CLÉON.

Si vous les aviez vus,
Les efforts que j'ai faits pour vaincre ses refus !

ARISTE.

Peste ; mais devenant enfin moins difficile
Elle s'est à vos vœux montrée enfin docile.

CLÉON.

Vous croyez plaisanter.

ARISTE.

Non. — Sérieusement.
Je déplore, Cléon, ce grand aveuglement ;
Et si vous le voulez, je vous ferai connaître
Que Jacinte n'est pas ce qu'elle veut paraître.

CLÉON.

Je la soupçonnerais ! — Mais qu'est-ce que j'entends ?
Je crois qu'on se querelle : allons voir.

ARISTE (*à part*).

Je prétends
Le servir malgré lui.

SCENE III.

ARISTE, CLÉON, JACINTE.

CLÉON.

Qu'avez-vous, je vous prie ?

JACINTE.

Je verrais de sang-froid cette friponnerie !

CLÉON.

Mais encor quel motif vous fait ainsi crier ?

JACINTE.

C'est un compte fourni par votre tapissier.
Il passe six fauteuils.....

CLÉON.

Pour semblable misère,
Quel besoin de se mettre en si grande colère ?

JACINTE.

C'est mon affaire à moi de m'emporter ainsi ;
A vous de vivre en paix, sans tracas, ni souci.

CLÉON.

(*bas à Ariste*).
Hem ! — Mais vous périrez pour peu que cela dure.
Vous vous brûlez le sang.

JACINTE.

Vous voulez que j'endure
Qu'on demande deux fois ce qu'une chose vaut,
Qu'on vous vole à mes yeux ! Si c'est-là ce qu'il faut,
Vous pouvez, dès ce jour, mettre une autre à ma place;
Car n'imaginez pas que je vous satisfasse.
Je vous le dis tout net : tant que je me verrai
Vos intérêts en main, je les ménagerai.
Vous m'entendez crier, pester à toute outrance,
Mais répondre toujours à votre confiance.
Prenez votre parti : je ne changerai pas.

(*Elle entre dans la chambre vis-à-vis*).

SCENE IV.

ARISTE, CLÉON.

CLÉON.

Eh bien ! ai-je donc tort d'en faire si grand cas ?
Vous l'avez entendu.

ARISTE.

Oui, je vois que vous êtes. . . .

CLÉON.

Que je suis ?

ARISTE.

Serviteur.

CLÉON.

Prenez d'autres lunettes :
Sachez une autre fois mieux connaître les gens.

ARISTE.

Vous les connaîtrez, vous, peut-être à vos dépens.

CLÉON.

Allez, mon cher ami, vivez, vivez tranquille.

ARISTE.

C'est avoir, je l'avoue, un esprit bien facile.

CLÉON.

Vous sortez !

ARISTE.

Je reviens. Valère est pardonné :
Souffrez que sans retard il vous soit amené.

SCENE V.

CLÉON, JACINTE {*avec un mantelet et un éventail.*}

CLÉON.

Vous avez entendu ce qu'il vient de me dire.
Je pardonne à Valère : y voulez-vous souscrire ?

JACINTE.

Pour bien vivre avec lui je vais mettre du mien,
Comme j'ai toujours fait.

CLÉON.

Hélas ! je le crois bien.
Je veux moi-même aussi, dans cette circonstance,
Où peut-être on me juge avec peu d'indulgence,
User d'un moyen sûr, afin de ramener
Les amis de ma sœur, prompts à me condamner.

JACINTE.

Ce moyen, quel est-il ?

CLÉON.

D'avoir beaucoup de monde,
De faire qu'en plaisirs cette maison abonde,
De donner des concerts, des bals, de grands repas;
Ses plus tendres amis n'y résisteront pas.
On est toujours pour ceux chez lesquels on s'amuse.

JACINTE.

Pour ramener à vous tout ce qui vous accuse,
Il suffira d'avoir des hommes à dîner.
En pointe de champagne ils vous iront prôner.
Laissez-là vos concerts, vos bals, vos grandes dames.
Je souffre quand je vois venir certaines femmes.

Cette fille d'Ariste, objet que vous vantez,
M'empêche de dormir lorsque vous l'invitez.
Vous êtes trop chez eux.

CLÉON.

N'en soyez point en peine.
C'est, vous le savez bien, l'amitié qui m'y mène.

JACINTE.

Adieu. Je vais pour vous, courir quelques marchands.

CLÉON.

Quoi ! tracasser toujours ! être toujours aux champs !

JACINTE.

Je veux vous acheter de ce velours bleu tendre,
Dont je vis avant-hier un habit à Clitandre.
Il vous ira fort bien et beaucoup mieux qu'à lui.

CLÉON.

Clitandre ! sur lequel se modèle aujourd'hui
Tout ce que nous avons de jeunesse élégante !
Quel ridicule à moi. . . . qui passe les quarante. . . . .

JACINTE.

C'est faux : vous paraissez tout aussi jeune qu'eux.
Corps droit, la jambe belle et superbes cheveux.
Personne autant que vous n'a bonne grâce à rire :
Vous étalez des dents que tout le monde admire.
Ce Clitandre qu'on vante a soin de les masquer,
Et la main sur la bouche il rit à suffoquer.

CLÉON.

Eh bien, vous le voyez : il fait tourner les têtes.

JACINTE.

De bonne foi peut-on envier ses conquêtes !
Vous fréquentiez ce monde et vous l'avez connu.

CLÉON.

Oh ! depuis quelque temps j'en suis bien revenu.
Les femmes d'aujourd'hui sont frivoles, légères,
Moins aimables cent fois que n'ont été leurs mères,
Et moins belles aussi.

JACINTE (*à part*).

Disait certain renard.

CLÉON.

Hem ?

JACINTE.

Je dis comme vous ; leur beauté n'est que fard ;
Leur esprit que jargon, leur amour qu'imposture.

CLÉON (*lui prenant la main*).

On en revient toujours à la simple nature.
Vous avez eu déjà, par ma donation,
Le gage le plus sûr de mon affection ;
Et bientôt.....

JACINTE.

Avez-vous dessein de me déplaire ?
Vous savez contre vous quelle fut ma colère,
En voyant ce contrat que vous fîtes dresser.
A l'accepter enfin vous sûtes me forcer.
Ne renouvelons pas s'il vous plaît nos querelles.

CLÉON.

Oui, ne nous fâchons point, et pour des bagatelles.

JACINTE (*affectant de rire*).

Ce que vous m'avez dit en raillant ce matin,
Est oublié, j'espère.

CLÉON.

Oh ! c'est un plan certain.

JACINTE.

Pour se le figurer il faudrait être folle.

CLÉON.

Ce projet aura lieu : croyez-en ma parole.

JACINTE.

Oui : mais comme l'on dit, Monsieur.... *in extremis*,
Dans trente ou quarante ans.

CLÉON.

Point. Je vous ai promis
Qu'aussitôt que j'aurais réglé quelques affaires.....
Mais, bouche close au moins. Songez.....

JACINTE.

A des chimères.
Adieu ; je vais sortir. Le temps file en causant.

CLÉON (*la retenant*).

Quand pourrai-je vous voir enfin vous reposant ?
(*avec grand intérêt*).
Il faut vous ménager : je le demande en grace.

JACINTE.

En travaillant pour vous je ne suis jamais lasse.

CLÉON (*fort tendrement*).

Ma chère, cependant, mettez-y moins de feu.
Pour y pouvoir tenir modérez-vous un peu.
Là..... pour ce tapissier fallait-il, je vous prie....

JACINTE (*très-vivement*).

Je veux qu'il soit puni de cette volerie.
Ne vous en servez plus.

CLÉON.

Oh ! je le quitterai.

JACINTE.

J'en sais un fort honnête.

CLÉON.

Eh bien, je le prendrai;
Mais point d'emportement.

JACINTE.

Que je reste insensible
Quand il s'agit de vous ! cela m'est impossible.

SCENE VI.

CLÉON.

Non, je ne puis douter en y réfléchissant
Quelle n'ait dans le cœur un mobile puissant.
Tout m'annonce chez elle un sentiment bien tendre.
Ariste vainement me défend d'y prétendre.
J'ai cinquante-deux ans; j'en tombe d'accord: mais....

SCENE VII.

CLEON, ARISTE, VALERE.

ARISTE.

Voilà votre neveu, Cléon : je vous promets
Que vous n'en aurez plus aucun sujet de plainte.

CLÉON.

J'y compte. Allez, Valère, allez trouver Jacinte.
A bien vivre avec vous j'ai su la préparer.
Deux mots de votre part sauront tout réparer.
Allez vous excuser.

VALERE (*à part*).

Ah ! faut-il s'y soumettre !

CLÉON.

Ecoutez. Vous voyez que je n'ai point de lettre
Du courrier de Bordeaux. Tâchez donc de savoir
Si, dans celles qu'ici d'autres peuvent avoir,
Des vaisseaux attendus on mande quelque chose.
Je suis vraiment en peine.

SCENE VIII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

Et ce n'est pas sans cause.
Peu solide est le bien qu'on risque sur les eaux.

CLÉON.

Pour revenir ici j'abandonnai Bordeaux.
Par un associé mon commerce s'y mène.
Partageant avec lui je ne prends d'autre peine
Que de jeter les yeux sur tout ce qu'il a fait ;
Et j'ai lieu jusqu'ici d'en être satisfait.

ARISTE.

Bornez votre fortune, et rendez-la plus sûre.

CLÉON.

Nous causerons : venez faire un tour en voiture.

ARISTE.

Volontiers. Si cela vous était même égal,
Nous irions au château de mon neveu Dorval,
Et nous ramènerions ma femme avec ma fille,
Qui sont allé passer quelques jours en famille.
Qu'est-ce ? vous paraissez répugner à cela ?

CLÉON.

Moi ! répugner !

ARISTE.

Je sais qu'à l'âge où nous voilà,
Nous ne voulons plus trop nous gêner pour les femmes.

CLÉON (*avec humeur*).

Oh ! l'âge n'y fait rien. Je suis tout à vos dames.

ARISTE.

Je demande un quart-d'heure, et je vous joins après.

CLÉON.

Lorsque vous reviendrez les chevaux seront prêts.

SCENE IX.

CLÉON.

Mettons vîte à profit l'absence de Jacinte.
Sur la fille d'Ariste elle a certaine crainte
Que je combats en vain : et je veux éviter
Tout ce qui peut donner matière à contester.

(*Il sonne*).

Cette crainte en effet n'est pas si déplacée.
Isabelle souvent occupe ma pensée :
Souvent elle m'a fait songer à d'autres plans.
Humeur égale et douce, esprit, grâces, talens :
Lorsque je réfléchis, et raisonne et compare.....
Oui, mais je suis aimé : c'est un bonheur si rare !
Il nous tient lieu de tout. — Vainement j'ai sonné.
Sitôt qu'elle est dehors je suis abandonné.
Picard ! — Quoi ! vous voilà ! je vous croyais sortie

SCENE X.

CLÉON, JACINTE.

JACINTE.

Oui, Monsieur, je l'étais, et m'en suis repentie.
J'ai dans un magasin rencontré, par malheur,
La mère de Damis, madame votre sœur,
Qui m'a de telle sorte insultée, outragée,
Que je pars dès demain si je n'en suis vengée.
Rien ne peut m'arrêter.

CLÉON.

Je suis bien malheureux !

JACINTE.

Oui, quoi que ce parti puisse avoir de fâcheux,
Quels que soient mes regrets de quitter un tel maître,
J'y suis déterminée. Ah ! j'en mourrai peut-être :
Je le sens. Loin de vous comment puis-je exister ;
Mais de tous ces affronts qu'il me faut supporter,
Il est temps à la fin qu'un départ me délivre.

CLÉON.

Toujours nouveaux assauts ! Dieu ! quel sort ! Est-ce vivre ?
Tâchez de vous calmer. Voyons : qu'exigez-vous ?
Bélise m'entendra. Je vais leur dire à tous
Que je suis las, très-las de cet état de guerre,
Que je vous soutiendrai contre toute la terre,
Et que leurs vains efforts ne feront qu'avancer
L'instant où j'ai fait vœu de vous récompenser.
Eh bien ! après cela parlez-vous de retraite ?

JACINTE.

Non ; mais si vous voulez que je sois satisfaite
Mettez dès aujourd'hui vos plans à découvert.

CLÉON.

Comment !

JACINTE.

Qu'à votre table on place mon couvert.

CLÉON.

Ce pas.... est bien marquant.

JACINTE.

Votre orgueil s'en offense !

CLÉON.

Non, sans doute..... Mais.....

JACINTE.

Quoi ?

CLÉON.

Le monde..... la décence....

JACINTE.

Je ne demeure ici qu'à ces conditions.

CLÉON (*s'en allant*).

Mangez donc avec nous.

JACINTE (*à part*).

Je le tiens.

CLÉON.

Essayons :
Qu'on mette les chevaux sans qu'elle en soit instruite.

JACINTE (*seule*).

C'est un grand point gagné. Ses parens mis en fuite,
Je vais chasser l'ami qui pourrait me gêner.
Ce n'est qu'en l'isolant que je puis l'enchaîner.
Ce couvert à sa table est de haute importance:
C'est mettre le public dans notre confidence,
Et contraindre par-là cet esprit incertain,
A ne plus différer de me donner sa main.

SCENE XI.

FORLIS, CLÉON, JACINTE (*sur le devant*).

CLÉON.

Suspendez un moment.....

FORLIS.

Non non, mon cher beau-frère,
Je viens à ce dessein : rien ne peut m'en distraire.
Du logis paternel expulser une sœur !
C'est se manquer aux yeux de tous les gens d'honneur,
Et se manquer au point, que je vous certifie
Qu'il n'en est pas un seul qui bientôt ne vous fuie.

JACINTE.

A commencer par vous, nous serons satisfaits,
Si de tant d'importuns nous nous voyons défaits.

FORLIS.

Sont-ce vos sentimens dont elle est l'interprête ?
Je n'ai donc plus, Monsieur, qu'à faire aussi retraite.

CLÉON (*avec douceur*).

Arrêtez.... Excusez. — Jacinte.... Laissez-nous.

JACINTE.

Je veux rester.

CLÉON (*avec beaucoup de ménagement*).

Restez; mais du moins.... taisez-vous.

JACINTE.

Je ne veux pas me taire.

FORLIS (*les deux mains sur sa canne*).

A merveille ! — J'admire
L'un et l'autre à la fois. — Quel homme !

CLÉON (*à part*).

Quel martyre !

FORLIS.

Je vois donc par mes yeux votre asservissement.

CLÉON.

Monsieur, n'ajoutez pas, de grace, à mon tourment.

FORLIS.

Vous êtes subjugué ! c'est qu'il vous plaît de l'être.
Voulez-vous pour un jour ici me laisser maître ?
Je ne veux qu'un seul jour pour faire tout changer.

JACINTE.

Oui, mais en attendant pensez à déloger.

CLÉON.

Jacinte !

FORLIS.

Ventrebleu !

CLÉON.

Forlis.....

FORLIS.

En sa présence
Je puis de vos discours châtier l'insolence.

JACINTE.

Et vous souffrez chez vous ce ton impérieux !
Vous souffrez qu'ici même on m'insulte à vos yeux !
Eh bien ! je vais ailleurs chercher qui me protège.
Adieu, Monsieur.

CLÉON.

Restez, demeurez..... Que ferai-je
Forlis, prenez pitié de l'état où je suis.
Je blâme ses écarts, c'est tout ce que je puis.
N'exigez rien de plus.

FORLIS.

Homme sans caractère,
Oui, ma juste pitié succède à ma colère.
Je vois dès ce moment votre sort décidé.
Sous un pénible joug soumis, lié, bridé,
Existez désormais privé de toute estime,
Et détestant bientôt celle qui vous opprime.
Vous allez l'épouser : c'est-là le dernier pas,
Où vous pousse la main qui vous tient dans ses lacs.

JACINTE.

Oui, vous pouvez chez vous en donner la nouvelle :
C'est le prix qu'il réserve à l'amitié fidèle.

CLÉON (*à demi-voix*).

Vous manquez au secret.

JACINTE (*très-haut*).

Comment ! il vous fait peur.

FORLIS.

Portez les fers honteux de cet objet trompeur.
Elle affecte un beau zèle, une vive tendresse ;
Mais c'est votre bien seul, Monsieur, qui l'intéresse :
S'il venait des revers, le masque tomberait.

JACINTE.

C'est bien plutôt alors.....

FORLIS.

Le moment du regret,
Du repentir amer suivra de près la fête.
Vous connaîtrez ce cœur que vous croyez honnête.

JACINTE.

Monsieur, finirez-vous ces propos insultans ?
Prétendez-vous rester encor ici long-temps ?

FORLIS.

Non ; un plus long séjour échaufferait ma bile.
Cléon, je vous renonce et je quitte la ville.
Adieu.

SCENE XII.

CLEON, JACINTE.

JACINTE.

Nous en voilà du moins débarrassés.
Vous ne répondez point, vos regards sont baissés.

CLÉON.

Ah ! si vous me trompiez, vous seriez bien cruelle.

JACINTE.

Les indignes soupçons qu'il jette sur mon zèle
Auraient-ils obtenu sur vous quelque crédit ?

CLÉON.

Non, je suis loin de croire à tout ce qu'il a dit ;
Si je l'appréhendais, je serais trop à plaindre.

(*Il sort*).

JACINTE (*seule*).

Un oubli de ma part n'est pas sans doute à craindre.
Il peut être assuré des soins que j'ai promis :
Qui conserve son bien, conserve ses amis.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLÉON.

C'est trop donner carrière à cette défiance.
De son attachement j'ai fait l'expérience :
Un cœur comme le sien ne peut jamais tromper.
De ces propos en l'air cessons de m'occuper.
Ariste ne vient point : je n'aime pas d'attendre.
En toute occasion ponctuel à me rendre,
J'exige qu'on le soit. — Parcourons mes journaux :
Bon ! les papiers anglais. — « Euh, euh, euh, euh, lord Snow
» Vient d'épouser à Bath, Polly, sa gouvernante ».
(*Il tire des tablettes*).
Un de plus sur ma liste. — Elle est encourageante.
Les Anglais, peuple libre, ont grossi ce recueil
Où l'on voit la raison triompher de l'orgueil.
Leurs papiers là-dessus s'expliquent sans mystère.
(*souriant*)
Ils me plaisent. — Je suis un peu comme ma mère,
Qui lisait la gazette à quatre-vingt-deux ans,
Pour y voir les vieillards oubliés par le temps.
Ainsi chacun va droit à ce qui l'intéresse.
L'un cherche de nos fonds et la hausse et la baisse :
Le rentier de sa Lettre accuse la lenteur ;
Et le drame sifflé fait rire maint auteur.
Mais..... (*Il tire sa montre*).

SCENE II.

CLÉON, JACINTE.

JACINTE.

On sort vos chevaux !

CLÉON.

Oui, ... j'ai dit de les mettre.

JACINTE.

Oh ! cette course-là pourra bien se remettre.
J'ai besoin du cocher pour battre les tapis.
Alliez-vous seul ?

CLÉON.

Ariste avec moi.

JACINTE.

C'est bien pis.
Vous avez des projets ?

CLÉON (*à part*).

Elle saura la chose,
Et peut de mon silence expliquer mal la cause.

JACINTE.

Que méditez-vous là ?

CLÉON.

Je n'ai rien à cacher.

JACINTE.

De quoi s'agit-il donc ?

CLÉON.

Il veut aller chercher
Sa femme à la campagne.

JACINTE.

Et sans doute sa fille ?
Vous êtes maintenant tout à cette famille.

CLÉON.

Ariste fut toujours de mes meilleurs amis.

JACINTE.

Convenez que sa fille.....

CLÉON.

En un mot j'ai promis.

JACINTE.

Leur fille est avec eux : c'est une chose claire.

CLÉON.

Cela peut être ainsi, mais je ne sais qu'y faire.

JACINTE.

Si vous ne voyez pas où l'on en veut venir,
Il est de mon devoir de vous en prévenir.
Votre monsieur Ariste, avec son beau langage,
Et sa femme, jadis l'objet de votre hommage,
Et brochant sur le tout, leur fille aux yeux mourans,
Qui fait le bel esprit, se croit jeune à trente ans,
Et sans beauté, sans dot, pense avec sa grimace,
Attirer un beau jour quelque sot dans la nasse ;
Tous ces gens-là, Monsieur, s'il faut parler enfin,
Ont des projets sur vous à toute bonne fin.
Depuis assez long-temps je découvre leurs vues.
Je vous en avertis de crainte de bévues.

CLÉON.

Jacinte, en vérité, votre esprit va trop loin.
Ce sont-là des conseils dont je n'ai pas besoin.
Je sais comme il faut vivre, et je ne suis pas dupe.

JACINTE.

Votre bonheur, Monsieur, sans relâche m'occupe.
Si je m'imaginais que vous fussiez heureux
Avec cette personne, elle aurait tous mes vœux;
Mais qui l'épousera, si je puis m'y connaître,
Au lieu d'une compagne aura pris un vrai maître.
En elle tout est faux. Sa douceur, sa bonté,
Sont pour tromper les gens un dehors affecté.
Leur précédent laquais me disait que chez elle
C'était, par son humeur, toujours scène nouvelle.

CLÉON.

J'y vais assez souvent, et je n'aperçois pas.....

JACINTE.

Eh bien, permis à vous d'en faire si grand cas.
Suivez-la; faites-lui visite sur visite;
Mais je préviens, Monsieur, si jamais il l'invite,
Si dans cette maison je la revois encor,
Que, voulût-il payer mon service à prix d'or,
Je pars le lendemain, je pars, quoi qu'il arrive.

CLÉON.

Jacinte, calmez-vous: c'est être par trop vive.

JACINTE.

Eh bien, rassurez-moi: vous le pouvez.

CLÉON.

Comment?

JACINTE.

Vous le pouvez, vous dis-je, en ce même moment.
J'aurai de mon erreur la marque la plus sûre
Si vous ne prêtez pas ce soir votre voiture.

CLÉON.

Quel procédé blâmable osez-vous exiger?

JACINTE.

Je ne crois qu'à ce prix : c'est à vous d'y songer.

CLÉON.

Considérez.....

JACINTE.

Je vois ce qu'il faut que je pense.

CLÉON.

Eh bien, pour vous tirer de cette défiance
Je consens à rester : Ariste ira sans moi.

JACINTE.

Non, non, point de carrosse, ou je crois tout.

CLÉON.

Eh quoi !
Après que j'ai promis, quand je sais qu'il y compte,
Refuser sans motifs, c'est pour mourir de honte.

JACINTE.

Par-là de mes frayeurs vous allez me guérir.

CLÉON.

Par-là l'honnêteté, l'amitié va souffrir.

JACINTE.

Mettez moins d'importance à cette bagatelle.

CLÉON.

Non, c'est un trait....

JACINTE.

Je vais ordonner qu'on dételle.

CLÉON.

Ecoutez, écoutez.

JACINTE.

Oh ! n'y revenez plus.

CLÉON.

Mais.....

JACINTE.

Tout est dit.

CLÉON.

Deux mots.

JACINTE.

Ces mots sont superflus.

SCENE III.

CLÉON.

Je puis craindre qu'un jour elle ne me maitrise.
Je fais en lui cédant une haute sotise.
Je la vois, je la sens; cependant je la fais.
C'est acheter bien cher quelques momens de paix.
Lorsqu'Ariste viendra, que pourrai-je lui dire?
Promettre, et puis..... jamais je n'y devais souscrire.
Quelle excuse donner?... Mon esprit confondu.....

SCENE IV.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

Me voilà, mon ami, vous m'avez attendu;
Et peut-être allez-vous m'en faire le reproche;
Mais lorsqu'obstinément un fâcheux vous accroche....

CLÉON (*embarrassé*).

Le mal est fort petit.

ARISTE.

Quand on est ponctuel
Et précis comme vous, tout retard est cruel.

CLÉON (*lentement et avec embarras*).

On est minutieux par trop d'exactitude.

ARISTE.

Nous ne saurions trop loin pousser cette habitude;
Elle fait l'agrément de la société.
Et vous êtes par-tout à cet égard cité.

CLÉON.

Si l'on pouvait prévoir au moment qu'on s'engage....

ARISTE.

Oui, les esprits légers vous tiennent ce langage :
Ainsi vous parlent ceux qui tournent à tout vent.
Vous n'êtes pas du nombre.

CLÉON.

Il arrive souvent
Que d'un rien malgré vous l'obstacle peut dépendre.

ARISTE.

Sans plus en discourir, hâtons-nous de descendre.
On sera très-charmé de vous voir au château.

CLÉON (*très-embarrassé*).

Je... l'espère.

ARISTE.

Partons.

CLÉON.

Je cherche mon chapeau....
Ma canne.

ARISTE.

Les voilà tout auprès de la porte. —
Eh bien, prenez-les donc.

CLÉON (*vivement*).

C'est qu'avant que je sorte,
Je me rappelle encor des ordres à donner.

ARISTE.

Vous avez eu le temps cent fois....

CLÉON.

Je vais sonner.

ARISTE. (*à part*).

J'ai vu qu'on dételait : il faut que je m'amuse.
C'est un tour de Jacinte.

CLÉON (*à part*).

Inventons une excuse.

SCENE V.

LES MÊMES, JACINTE.

CLÉON.

Jacinte, un mot ici. — Mon cher, vous permettez.
(*à demi voix et pendant qu'Ariste parcourt les journaux vers la cheminée*).
Tirez-moi d'embarras, puisque vous m'y mettez.
Venez dire tout haut pour qu'Ariste l'entende
Que Lapierre est absent, et qu'il faut que j'attende.

JACINTE.

Pendant qu'il dételait, Monsieur passait là-bas.

CLÉON.

Pas si haut, pas si haut. — Ah ! dans quel mauvais pas !...
Descendez. Dites-lui qu'il monte, qu'il annonce
Qu'un de ses chevaux boite, et qu'il faut qu'on renonce....

JACINTE.

Pourquoi vous tourmenter pour chercher des raisons ?
Je vais en quatre mots, moi, sans tant de façons....

CLÉON (*avec une colère étouffée*).

Gardez-vous, gardez-vous, sous peine de disgrace,
De dire une parole, un mot hors de sa place.

JACINTE.

Oh quels yeux menaçans, quelle prompte fureur !

CLÉON.

Taisez-vous.

JACINTE.

Faudrait-il....

CLÉON.

Sortez.

JACINTE.

Vous avez peur
Qu'Isabelle n'apprenne....

CLÉON.

Obéissez.

JACINTE.

Peut-être....
Ariste.....

CLÉON.

Obéissez.

JACINTE.

Exige.....

CLÉON.

Suis-je maître ?

JACINTE.

Eh bien ! tirez-vous-en comme vous l'entendrez.

SCENE VI.

CLEON, ARISTE.

ARISTE.

Est-ce fait? Nous pourrons partir quand vous voudrez.

CLÉON.

Je crains.....

ARISTE.

Vous paraissiez vivement en colère.

CLÉON.

Nous.....

ARISTE.

Allons; en chemin vous me direz l'affaire.

CLÉON.

Ne trouveriez-vous pas.... qu'il serait un peu tard?

ARISTE.

Point du tout. Regardez. Cinq heures moins un quart.

CLÉON.

Si les jours étaient longs.....

ARISTE.

On voit clair à huit heures.

CLÉON.

La distance.....

ARISTE.

Deux pas.

CLÉON.

La route.....

ARISTE.

Des meilleures.

CLÉON.

Le temps ne paraît pas être bien assuré.

ARISTE.

Le plus beau temps du monde, un ciel pur, azuré.

CLÉON.

C'est que.....

ARISTE.

Hem?

CLÉON.

Je suis....

ARISTE.

Quoi?

CLÉON.

Je suis un peu malade.

ARISTE.

Il ne faut point alors risquer la promenade.
Prenez du thé. Je vais rester auprès de vous.
Le carrosse ira vide : on viendra bien sans nous.

CLÉON (*à part*).

Que répondre?

ARISTE.

Plaît-il?

SCENE VII.

LES MÊMES, PICARD.

PICARD.

Il arrive à la porte
Un courrier de Bordeaux. La lettre qu'il apporte
Est pour Monsieur, dit-il, un avis important.

CLÉON.

Faites-le donc monter ; amenez-le à l'instant.

SCENE VIII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

Il s'agit sûrement d'affaire essentielle.

CLÉON.

Je serais bien heureux si c'était la nouvelle
Que nos vaisseaux du Cap sont à la fin rentrés.
Ils portent tous nos fonds et sans être assurés.

ARISTE.

J'ai peine à concevoir une telle imprudence.

CLÉON.

La guerre est survenue ; et voyant l'assurance
Extrêmement haussée au moment du départ,
Nous avons cru mieux faire en courant le hasard.

SCENE IX.

LES MÊMES, JACINTE, UN COURRIER.

CLÉON.

Ah ! voici le Courrier. — Vous avez une lettre.

LE COURRIER.

Oui, Monsieur; qu'à vous seul mon ordre est de remettre.

CLÉON (*lisant le dessus*).

De mon associé ce n'est point là la main.
Voyons.

JACINTE.

Le cuisinier vous donnera du vin.

(*Le Courrier sort*).

Allez vous reposer. — Moi, je suis curieuse
D'apprendre la nouvelle.

ARISTE.

Elle doit être heureuse.

CLÉON.

Ah ! je suis ruiné.

JACINTE.

Grands Dieux !

CLÉON.

J'ai tout perdu.

ARISTE.

Mon ami.....

CLÉON.

Je perds tout, tout.

JACINTE.

Ciel ! qu'ai-je entendu ?

ARISTE.

Et, que vous écrit-on ?

CLÉON.

Tenez : lisez vous-même ;
Le courage me manque en ce malheur extrême.

(*à Jacinte, qui veut le suivre*).

J'ai besoin d'être seul. — Non, ne me suivez pas.

ARISTE.

L'amitié veut par-tout s'attacher à vos pas.
Lisez (*il donne la lettre à Jacinte*).

SCENE X.

JACINTE (*lisant*).

« Par le courrier que je vous expédie
» Que l'Aigle a fait naufrage, et le Centaure est pris ».
Ciel ! — « Ce terrible coup..... subite maladie
» A votre associé..... vous donner cet avis ».
Voilà donc en un jour sa fortune détruite,
Et par le même échec la mienne très-réduite.
Ah ! que je m'applaudis d'avoir tout mis en jeu
Pour obtenir ce don, qu'il m'a fait depuis peu !
Je tremble cependant qu'après cette aventure
La rente qu'il me fait ne soit plus aussi sûre.
Il lui reste, j'espère, encor cette maison,
D'autres effets. — Je crains, peut-être sans raison.

SCENE XI.

JACINTE, ARISTE.

ARISTE.

Eh bien, vous avez lu cette triste nouvelle.

JACINTE.

Hélas ! que trop, Monsieur.

ARISTE.

Elle est vraiment cruelle.
Votre maître perd tout. Il n'a plus aujourd'hui
Que cent louis de rente, et c'est bien peu pour lui.

JACINTE.

Êtes-vous sûr du moins que sa maison lui reste ?

ARISTE.

Je le crois. — Vous allez, après ce coup funeste,
Prouver par des effets ce grand attachement
Que vous avez montré jusques à ce moment.

JACINTE.

Si je changeais, Monsieur, je serais bien ingrate.

ARISTE.

C'est dans l'adversité qu'une grande ame éclate;
Et je vous vois déjà dans cette occasion,
Renoncer sans réserve à la donation.....

JACINTE.

Renoncer !

ARISTE.

Se peut-il que votre cœur hésite ?

JACINTE.

Mais en y renonçant, que deviendrai-je ensuite ?

ARISTE.

Lorsqu'il vous a fait don de ces dix mille écus,
Songez que votre maître était ce qu'il n'est plus.

JACINTE.

Assurément, Monsieur, je plains fort sa disgrace.

ARISTE.

Je le vois.

JACINTE.

Cependant, que veut-on que j'y fasse ?

ARISTE.

Lui tout sacrifier, et sentir qu'à présent
Il ne peut plus vous faire un si riche présent.

JACINTE.

Mais avec tout cela, si faut-il que je vive.

ARISTE.

N'avez-vous pas vécu ? Dans ce qui vous arrive
Le changement pour vous n'a rien de trop amer,
Et vous serez demain ce que vous fûtes hier ;
Mais lui qui jouissait dès sa plus tendre enfance,
Des superfluités qui suivent l'opulence.
Réduit au nécessaire, il sera malheureux
Par l'importunité de ses besoins nombreux.
Auriez-vous bien le cœur d'agraver son supplice ?

JACINTE.

Dois-je faire à ses goûts un si grand sacrifice ?

ARISTE.

C'est votre attachement que j'admire aujourd'hui !
Accablé de douleur il est entré chez lui ;
Cependant toute entière à l'objet qui vous touche,
Il n'est pas seulement sorti de votre bouche
Un mot sur son état, pas une question
Qui montre..... Revenons à la donation.

JACINTE.

Tout est dit là-dessus. Je la tiens pour fort bonne ;
Et rien n'est mieux acquis que le bien qu'on nous donne.

ARISTE.

Vous n'y renoncez point : c'est votre dernier mot ?

JACINTE.

En vérité, Monsieur, le parti serait sot.

ARISTE.

Mais quand pour l'accepter vous faisiez résistance,
(A ce qu'il dit du moins) Que faut-il que j'en pense ? —
Répondez.

SCENE XII.

LES MEMES, CLÉON.

CLÉON.

C'est assez ; et j'ai tout entendu.
A l'évidence enfin, mon esprit s'est rendu.

ARISTE.

Vous me pardonnez donc mon petit stratagême ?
J'ai dû, pour la tromper, commencer par vous-même.

JACINTE.

Que dit-il ?

ARISTE.

J'en conviens : le coup est déchirant ;
Mais la peine fut courte et l'avantage est grand.

CLÉON.

Vous m'avez éclairé.

JACINTE.

Comment ? cette nouvelle.....

ARISTE.

Votre zèle affecté n'était pas plus faux qu'elle.

JACINTE.

Ah ! grands Dieux.

ARISTE.

Dès l'instant que l'on s'est éclairci,
Votre règne est passé dans cette maison-ci ;
Et vous devez bien voir le parti qu'il faut prendre.
Décidez-vous.

JACINTE (*à Cléon*).

Monsieur, si vous vouliez m'entendre....

ARISTE.

Il a trop entendu. Faites-nous vos adieux. —
Pour ne plus l'écouter, venez, quittons ces lieux.

CLÉON.

Quoi ! vous appréhendez que j'aurais la faiblesse
De me laisser encor surprendre à son adresse.

ARISTE.

Mon dieu, non.

CLÉON.

Une fois que j'ai pris mon parti,
Je suis ferme, et jamais ne me suis démenti.

ARISTE (*voulant l'emmener*).

Je le crois : mais, sortons.

CLÉON.

Laissez-moi la confondre.
Pour te justifier que pourras-tu répondre ?
Quelle excuse.....

ARISTE (*l'entraînant*).

A quoi bon avec elle insister,
Quand de ses sentimens vous ne pouvez douter ?

CLÉON.

Affecter les dehors d'une ame délicate,
Pour n'être qu'insensible, intéressée, ingrate !

ARISTE.

Venez.

CLÉON.

Non, permettez. Ce n'était donc qu'un jeu
Lorsque vous refusiez de donner votre aveu
A cet acte, où pour vous me poussait ma faiblesse ?
C'est votre fausseté qui plus que tout me blesse.

ARISTE.

Finissez.

CLÉON.

Je suis ferme. Oh ! n'appréhendez pas
Qu'après son procédé mon cœur soit assez bas.....

ARISTE.

Ah ! que de mots perdus ! Venez et qu'elle parte.

SCENE XIII.

JACINTE.

Il connaît mon pouvoir : il l'emmène ; il l'écarte.
Rien n'est désespéré. Si je puis seulement
Le voir sans son Ariste un quart-d'heure, un moment...
Mais, j'aperçois Valère. Il pourrait m'être utile.

SCENE XIV.

JACINTE, VALERE.

VALERE (*à part*).

Voyons de l'appaiser : cela n'est pas facile.

JACINTE (*à part*).

Personne plus que lui ne peut ici m'aider.

VALERE.

Des excuses ! Ah Dieux !

JACINTE.

Comment le demander ?
Il m'en veut.

VALERE.

Elles vont la rendre encor plus fière.

JACINTE.

Pour gagner son esprit cherchons quelque manière....

VALERE.

Elle ne daigne pas jeter les yeux sur moi.

JACINTE.

Il se détourne. Il est irrité, je le voi.

VALERE.

N'importe : il faut ici se faire violence.
Mon intérêt le veut.

JACINTE.

Pendant que je balance,
Quelqu'un pourrait venir : profitons de l'instant.

VALERE.

Approchons.

JACINTE.

Parlons-lui.

VALERE.

Personne ne m'entend.

JACINTE.

Il s'avance vers moi.

VALERE.

La voilà qui s'approche.

Elle veut me narguer.

JACINTE.

Soutenons son reproche.

VALERE.

Voyons. — On doit, Jacinte.....

JACINTE (*parlant presque ensemble*).

Il ne faut pas, Monsieur....

VALERE.

Excuser entre amis.....

JACINTE.

Conserver dans son cœur....

VALERE.

Quand on a du regret....

JACINTE.

Quand on se sent blamable....

VALERE (*à part*).

Elle est vraiment fort douce.

JACINTE (*à part*).

Il est très-raisonnable.

VALERE.

On doit ne plus songer à des vivacités.....

JACINTE.

Et croire que les torts furent des deux côtés.

VALERE.

Si bien, que vous avez banni toute rancune ?

JACINTE.

Quoi ! pouvez-vous penser que j'en conserve aucune ?

VALERE.

Voilà donc maintenant tous mes desirs comblés.

JACINTE.

Tous mes souhaits remplis.

VALERE.

Et si vous le voulez,
Continuant toujours de nous servir l'un l'autre....

JACINTE.

C'est mon ambition tout autant que la vôtre.

SCENE XV.

LES MÊMES, ARISTE.

ARISTE.

Comment ! encore ici ! Je vous croyais bien loin.
Faut-il vous répéter.....

JACINTE.

Epargnez-vous ce soin.

VALERE.

Vous dites ?

ARISTE.

Je lui dis d'abandonner la place.

VALERE.

Comment !

ARISTE.

Vous ignorez que votre oncle la chasse !

VALERE.

Oh ! oh ! se pourrait-il ? Et pour quelle raison ?

ARISTE.

Vous le saurez bientôt.

VALERE.

Qu'on vide la maison.
Mais je n'en reviens pas. La démarche est hardie.
Quoi ! vous avez le front, quand on vous congédie,
De ne m'avertir point ! d'écouter jusqu'au bout
Les discours obligeans.....

JACINTE.

Accusez-vous de tout.
Je n'ai par aucun mot surpris votre clémence.
Votre esprit prévenant.....

VALERE.

J'enrage quand j'y pense.

JACINTE.

Quoi ! de votre bonté sitôt vous repentir !

VALERE.

Allons, qu'à l'instant même on s'apprête à partir.

JACINTE.

Il ne me plaît pas, moi. Je veux rester.

ARISTE.

Jacinte,
Ne nous obligez pas d'employer la contrainte.
C'est pour votre intérêt que je vous parle ainsi.
Sur la donation je me suis éclairci,
Et la faire casser est chose très-facile.
Si vous prenez sans bruit un autre domicile,
Votre rente est certaine : en voici le garant.
(*Il lui donne un papier, qu'elle lit*).

VALERE.

Pour s'en débarrasser le sacrifice est grand.

JACINTE.

Monsieur, je vais partir.

VALERE.

Et moi je vais la suivre,
Pour que de son aspect cet instant nous délivre.

ARISTE (*seul*).

Un esprit orgueilleux par la crainte abaissé,
N'en est que plus hautain quand sa peur a cessé.

SCENE XVI.

ARISTE, CLEON.

ARISTE.

De vos sensations soyez enfin le maître.
Quittez cet air rêveur. Qui peut le faire naître ?

CLÉON.

La honte du passé, la peur de l'avenir,
L'embarras du présent. Que vais-je devenir ?

ARISTE.

Prenez cet accident d'une façon moins triste.
L'avantage réel que vous tirez.....

CLÉON.

Ariste,
Sans doute il est heureux de se voir détrompé.
Je le suis par vos soins ; mais du piége échappé,
D'un semblable péril il me reste la crainte.
Que n'ai-je de l'hymen redouté moins l'étreinte !
La jeunesse s'abuse. On croit que les beaux jours
Et tous leurs agrémens doivent durer toujours.
Tandis que nous avons tant de plaisirs faciles,
Ce nœud nous paraît triste et nous trouve indociles.
Cependant l'instant vient où l'on voit son erreur :
On la voit, mais trop tard, et frappé de terreur.

SCENE XVII.

ARISTE, CLÉON, BELISE, VALERE, DAMIS.

BELISE.

A vos préventions vous mettez donc un terme.

VALERE.

Elle est hors du logis.

DAMIS.

Mon oncle a l'ame ferme.

BELISE.

Vous voilà libre enfin. De cet événement,
Mon frère, de grand cœur je vous fais compliment.

CLÉON.

Oui ; mais d'être soigné j'avais pris l'habitude.
Me voilà sans secours et dans la solitude,
Forcé d'entrer moi-même en cent petits détails
Qui sont pour mon esprit autant d'épouventails.
Il me faut près de moi quelqu'un qui m'en délivre,
Une femme en un mot accoutumée à suivre.....

ELISE.

Sans doute, et vous allez rappeler notre sœur.

CLÉON.

Non, non, son caractère a trop peu de douceur.

VALERE.

Me mariant chez vous.....

CLÉON.

Une jeune personne
Se gêne quelques mois, et puis nous abandonne;
C'est l'usage. D'ailleurs, les soins qu'elle nous rend
Partent presque toujours d'un cœur indifférent.

DAMIS.

Pour avoir sur ce point une assurance entière,
Logez-nous avec vous, et donnez à ma mère.....

CLÉON.

Voilà mes conseillers ; chacun voit son objet :
Et moi j'ai dans la tête un tout autre projet.
Pour être heureux encor il me reste une voie.
Chaque jour je le dis, chaque jour je renvoie.
Le moment est venu. L'on va se récrier.....
Ce projet en un mot..... est de me marier.

VALERE.

Vous marier !

BELISE.

Sans doute ; et je suis assurée
Que vous aurez alors un bonheur de durée.

DAMIS.

A quel objet mon oncle engage-t-il sa foi ?

CLÉON.

Mon ami là-dessus, va répondre pour moi.
Si j'ai son agrément, celui de sa famille.....

ARISTE.

Quoi, Cléon, vous voulez épouser.....

CLÉON.

Votre fille.

ARISTE.

Ah ! je suis trop heureux.

BELISE.

Et nous le sommes tous.

CLÉON.

Son aveu ?....

ARISTE.

J'en réponds. Je sais qu'elle a pour vous....

CLÉON.

Du penchant ?

ARISTE.

Tout au moins une estime infinie.

VALERE.

Nous nous consolerons, Damis, de compagnie.

DAMIS.

Pour moi, j'avais formé ce vœu depuis long-temps.

(*à part*).

J'en suis ravi. — Peut-être il n'aura pas d'enfans.

CLÉON. (*Picard lui porte un billet*).

Un billet ! permettez. (*il lit*). Agréable nouvelle !
Nos vaisseaux sont tous deux entrés à la Rochelle.

ARISTE.

Du péril échappé ne tentez plus le sort.

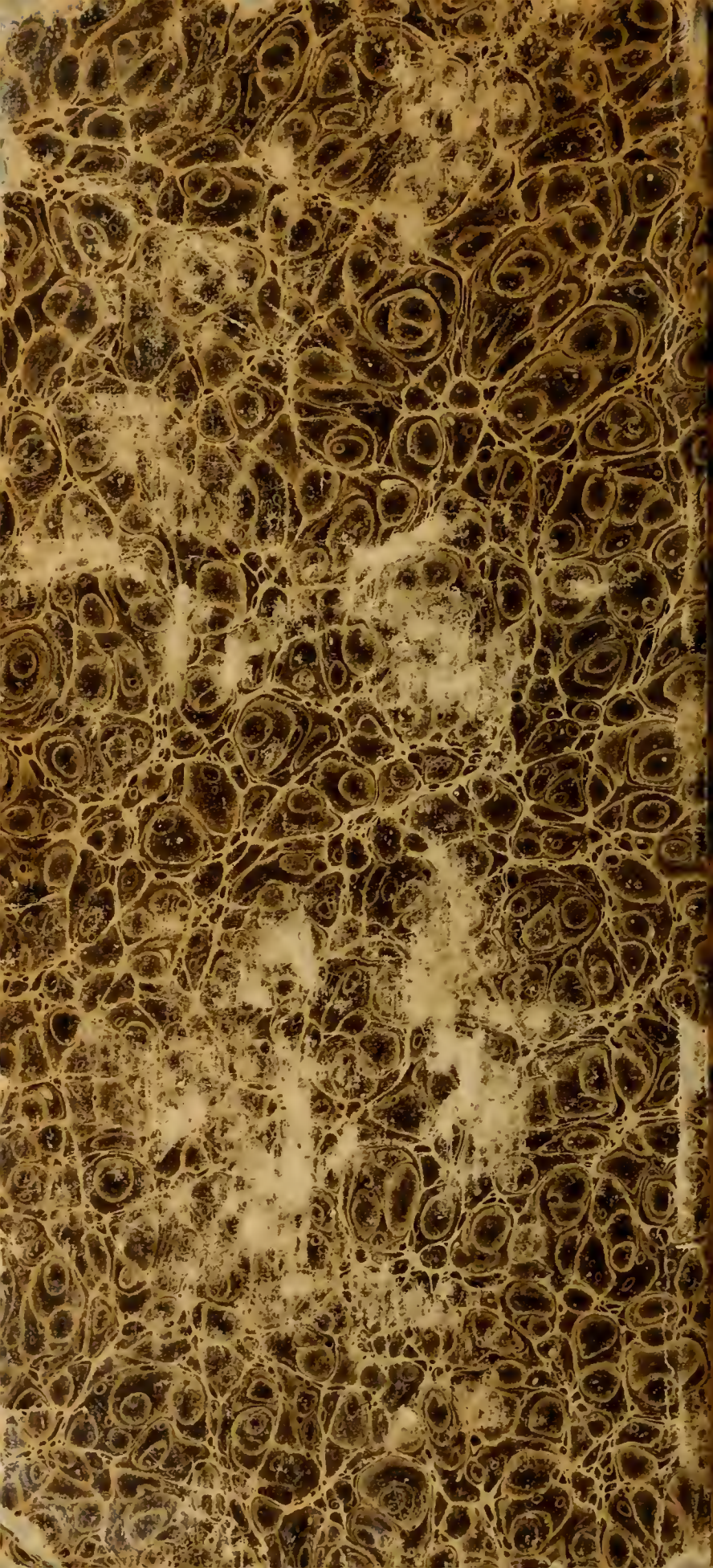
CLÉON.

Je le promets. — Comme eux enfin j'arrive au port,
Et crois voir le bonheur dans un nouveau système.
En trompant la nature on se trompe soi-même.
Jeunes gens, évitez les maux que j'ai soufferts.
Qui redoute un lien se prépare des fers.

FIN.

PQ
1957
B33G3
1770

Belloy, Pierre Laurent Buyrette
Gaston et Baïard

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY